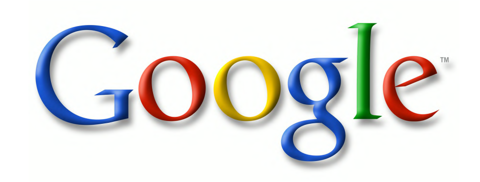
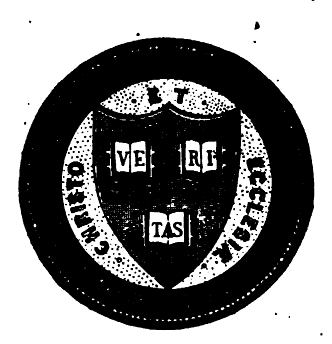
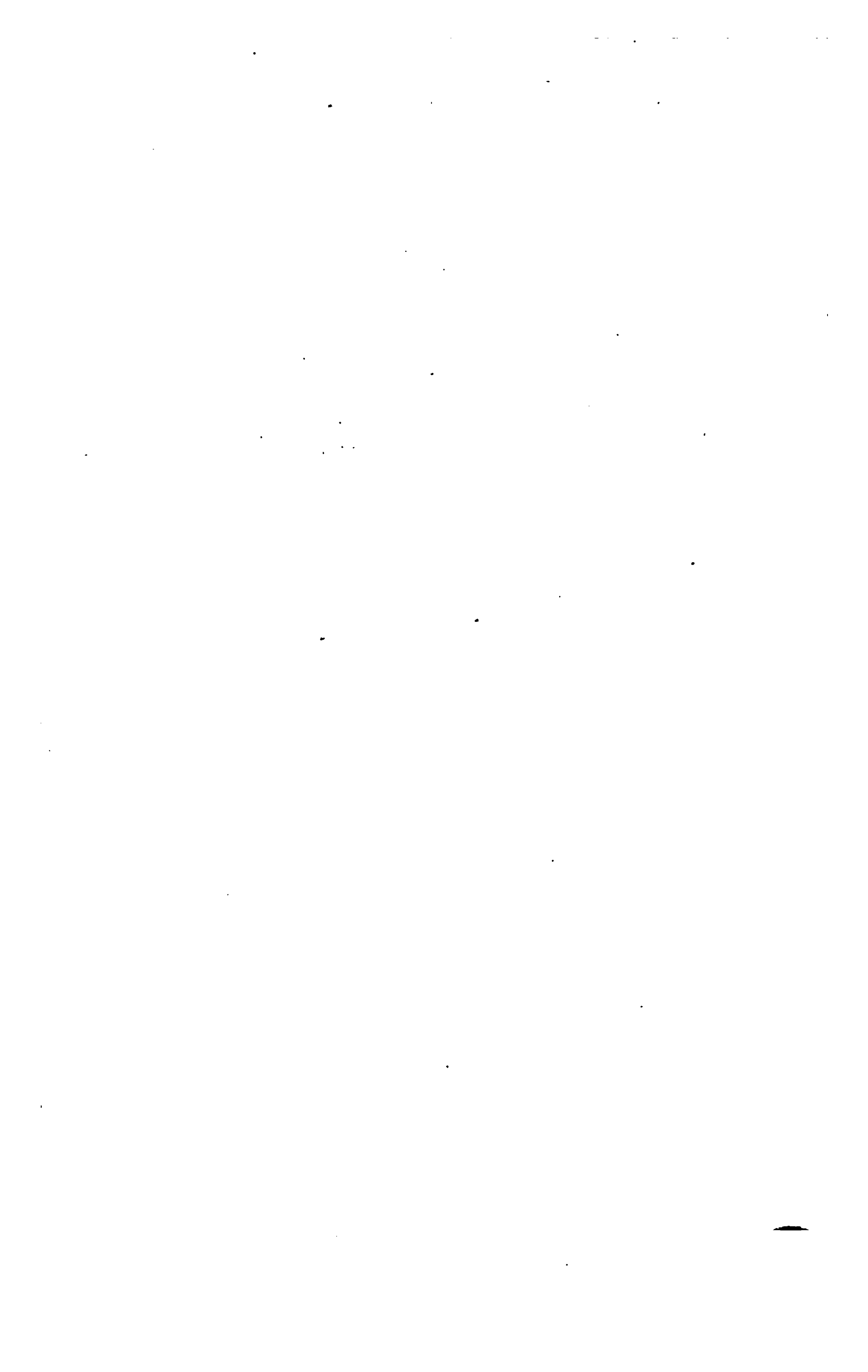



VE
RI
TAS
CHRISTO
ET
ECCLESIAE









LE VICTORIAL

ORLÉANS, IMP. DE G. JACOB, CLOITRE SAINT-ÉTIENNE, 4.

LE

VICTORIAL

CHRONIQUE DE

DON PEDRO NIÑO, COMTE DE BUELNA

PAR

GUTIERRE DIAZ DE GAMEZ

SON ALFEREZ

(1379-1449)

TRADUIT DE L'ESPAGNOL D'APRÈS LE MANUSCRIT

Avec une introduction et des notes historiques

PAR

LE COMTE ALBERT DE CIRCOURT ET LE COMTE DE PUYMAIGRE



PARIS
VICTOR PALMÉ, LIBRAIRE ÉDITEUR
RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 25

1867

PRÉFACE.

Le *Victorial* a été publié à Madrid, en 1782, par don Eugenio de Llaguno Amirola, membre de l'*Académie royale de l'histoire*, qui, après lui avoir fait subir de nombreux et considérables retranchements, l'a placé, sous le titre de *Chronique de don Pedro Niño, comte de Buelna*, dans sa précieuse collection de documents pour servir à l'histoire de Castille. Les généalogistes y ont beaucoup puisé, et les apologistes de Pierre-le-Cruel se sont appuyés sur lui (sans profit), parce qu'il renferme la seule relation authentique et aujourd'hui connue, qui soit due à un partisan fidèle de cet abominable prince. Don Pascual de Gayangos l'a rangé à la suite des romans d'Amadis (1), sans doute parce qu'il a rencontré dans cet ouvrage, à côté de la partie entièrement historique, des légendes et surtout une partie doctrinale qui, souvent

(1) *Catalogo razonado de todos los libros de caballerias que hay en lengua castellana y portuguesa.* (Tome XL de la *Bibliothèque d'auteurs espagnols*, publiée par Rivadeneyra.)

en désaccord avec les faits réels, se rattache à l'idéal de la chevalerie. Robert Southey a jugé si intéressants pour l'histoire de la marine anglaise les récits du *Victorial*, qu'il les a incorporés à son propre travail au moyen d'une analyse détaillée, malheureusement privée de tout commentaire (1). Aucun des écrivains qui ont jusqu'ici rassemblé les éléments d'une histoire de la marine française n'a cherché à profiter après l'historiographe anglais des mêmes renseignements, plus intéressants encore pour nous; négligence que signale avec quelque sévérité M. Aurélien de Courson, et qu'il a rendue impossible à l'avenir en résumant dans une vive narration les campagnes de don Pedro Niño et de messire Charles de Savoisy (2). M. Jal a tiré de notre auteur la plupart des passages qui lui ont servi à expliquer dans son *Glossaire nautique* les termes espagnols en usage à bord des galères; et en les expliquant avec la clarté qu'il y a mise, il a fait pour l'intelligence du *Victorial* autant que le *Victorial* avait fait pour la richesse du *Glossaire*. Lorsque M. Viollet-le-Duc, après avoir décrit toutes les parties du mobilier français antérieurement à la Renaissance, a voulu donner une idée de ce qu'était la vie de château en France, au XIVe siècle, il a cru ne pouvoir, suivant ses expressions, mieux faire que de citer un passage de la Chronique du comte don Pedro Niño, et il a demandé

(1) *The British admirals, with an introductory view of the naval history of England*, by Robert SOUTHEY. London, 1833, 8°, vol. II, pages 20 à 41.

(2) *Aventures et prouesses d'un capitaine castillan et d'un chevalier français sur les côtes de Bretagne, Normandie et Angleterre, en l'an de grâce 1405*, par Aurélien de COURSON. (*Annuaire du Morbihan pour l'année 1854.*)

à M. Mérimée de lui traduire en vieux langage le chapitre XLII du II[e] livre du *Victorial* (1). Enfin, l'intérêt de quelques-unes des légendes a déterminé un profond connaisseur de la littérature romane, le judicieux non moins que savant M. Ludwig Lemcke, à en publier quatre fragments d'après notre manuscrit (2).

Recueil de légendes, traité de chevalerie, sérieux document de l'histoire d'Espagne et un peu de la nôtre, chronique d'un chevalier que ses aventures ont conduit des côtes de Barbarie à celles d'Angleterre, de la cour de Castille à celle de France, tableau des idées et des mœurs d'autrefois tracé par un observateur naïf, piquant, sensé et instruit, nous avons pensé qu'à ces titres divers le *Victorial* se recommanderait à un assez grand nombre de lecteurs, pour qu'il nous fût permis d'en offrir au public une traduction française.

De Gutierre Diaz de Gamez qui l'a composé, nous ne savons guère que ce qu'il nous en apprend lui-même. Llaguno, plus avantageusement placé que nous pour faire des recherches sur les familles espagnoles, n'a point traité la question de son origine. On trouve parfois son nom écrit sous une autre forme, *Guemes*. Une indication qu'il donne sur les lieux où se passèrent les années de sa première jeunesse nous porte à penser qu'il naquit en Galice, dans quelque localité voisine du cap Finistère (3). A l'âge de vingt-trois ans,

(1) *Dictionnaire raisonné du mobilier français*, par M. VIOLLET-LE-DUC, p. 360.

(2) *Bruchstücke*, etc. (Fragments des parties inédites du *Victorial*, publiés par L.-G. LEMCKE, avec une introduction). Marbourg, imprimerie de l'Université, 1865, 4°.

(3) Voyez, page 300, ce qu'il dit des profanations commises sous ses

il entra au service du futur comte de Buelna, Pedro Niño, qui était, dit-il, à peu près du même âge que lui. Ce dut être, par conséquent, vers l'année 1401, car Pedro Niño était né en 1378 ou 1379. De ce moment il partagea la bonne et la mauvaise fortune de son maître jusqu'à ce que la mort les séparât. Il ne tarda pas à devenir le premier officier de sa maison militaire, son *alferez,* c'est-à-dire à la fois son lieutenant et son porte-drapeau, charge dont il nous explique (page 304) les devoirs ; et ces devoirs, requérant la prudence autant que le courage, étaient difficiles à remplir pour un jeune homme. En 1405, au plus tard, il l'exerçait déjà. Il la conserva jusqu'à la fin de sa vie, et il ne paraît pas avoir été richement récompensé des fatigues qu'elle lui imposa. D. Pedro Niño, devenu comte de Buelna, tout occupé de sa renommée qu'il aurait voulu faire voler bien loin, et comptant pour cela sur le livre qu'écrivait alors son fidèle écuyer, n'assigne à Gamez que l'usufruit d'un bien de la valeur de 3,000 maravédis, dans le même testament où il prend des dispositions pour la conservation du *Livre de son histoire* (1). C'était en 1435. Dans

yeux par Henri Paye, à Sainte-Marie de Finistère. — Il y avait, à Baeza et à Jaen, des Gamez, originaires de Biscaye, qui avaient été portés en Andalousie par la conquête, sous le roi saint Ferdinand. (*Carta y rosal de nobleza,* par Antonio de BARAHONA.) Rien ne nous autorise à leur rattacher notre auteur. — Guemes est un village des Asturies, situé entre Santander et Santoña. En Galice, dans la Biscaye et dans l'Alava, on trouve des villages du nom de *Gamiz.*

(1) « Que l'on donne audit Gutierre Diaz, pour en jouir durant sa vie, la terre de Domingo Juan dont il jouit aujourd'hui ; et si la comtesse veut la prendre pour la rendre à son maître, que l'on donne à Gutierre Diaz les trois mille maravédis que ledit comte a fait payer à Domingo Juan en dédommagement de ladite terre. » (LLAGUNO, p. 225,

le testament que le comte don Pedro Niño dicta en 1453, il n'est plus fait mention de Gamez ; et comme la rédaction du *Victorial* est arrêtée au moment où le comte venait d'accomplir sa soixante-dixième année, c'est-à-dire vers 1449, les deux dates de 1449 et 1453 limitent nécessairement l'intervalle dans lequel le modeste, l'excellent Gutierre Diaz de Gamez acheva sa longue existence d'honneur, de droiture, de dévoûment.

Commencé vraisemblablement en 1431, après que le comte de Buelna eût prit la résolution de ne plus se mêler aux sanglantes luttes des partis et laissa ainsi des loisirs à son alferez, le *Victorial* n'était pas encore terminé l'an 1435. Voici comment s'exprime à son égard le testament du comte, daté de Trigueros, le 14 décembre de cette année : « Je veux que la comtesse conserve pendant sa vie le *Livre de mon histoire* que fait Gutierre Diaz de Gamez, et qu'après la mort de la comtesse, on le dépose à la sacristie de ma ville de Cigales, dans le coffre du trésor de ladite église, et qu'on ne l'en sorte pour le laisser emporter nulle part ; mais à qui voudra y lire j'ordonne qu'il en soit laissé la facilité. » Dans le plan primitif, la chronique du chevalier ne devait être poussée que jusqu'au dernier de ses grands exploits, celui qu'il accomplit sous les murs de Grenade, à la bataille de la Higueruela, le lendemain du jour où il avait été fait comte. Les trois derniers chapitres furent ajoutés successivement, au milieu des ennuis et des chagrins dont se ressent leur rédaction. Heureusement pour Gamez, il n'eut pas à raconter les dernières années de son maître.

extraits des testaments du comte don Pedro Niño.) — Trois mille maravédis formaient la solde annuelle de deux lances entretenues, de deux chevau-légers, de cinq arbalétriers à cheval.

Après avoir écrit ces attendrissantes lignes sur la comtesse Béatriz : — « Le jour qu'elle trépassa, il ne resta pas dans toute l'Espagne une autre fidalga telle ni mieux de sa personne qu'elle ne l'était ; son comte et bon ami demeura bien triste et bien affligé de cette mort, et il le sera toute sa vie, qui passe maintenant soixante et dix ans ; » — il lui en eût trop coûté de dire comment bientôt une autre femme vint remplacer auprès de Pedro Niño la petite-fille des rois qui, non sans grand péril, l'avait préféré à plus d'un prince de sang royal.

Dans le *Victorial,* le comte de Buelna ne vit que le *Livre de son histoire*. On ne saurait guère mettre en doute que, lorsqu'il prit la plume, Gutierre Diaz de Gamez n'eût pour mobile unique d'assurer la mémoire de ce maître qu'il avait si fidèlement servi. Mais quand sa plume marcha, son sujet s'agrandit. Un second but plus haut que le premier vint se placer devant ses yeux. La critique historique, aussi bien que la critique littéraire, doit tenir tout particulièrement compte de cette seconde conception de Gamez, parce que ses vues en furent faussées en même temps que ses idées en furent élargies. Ainsi qu'il l'expose au commencement de son prologue, il prétendit tracer aux chevaliers les règles de leurs devoirs et les leur démontrer dans ce que l'on pourrait appeler un cours héroïque de chevalerie, en leur présentant pour exemple un chevalier qui dût à sa vertu plus qu'à sa fortune de sortir victorieux de toutes ses entreprises. De là le titre qu'il choisit ; de là aussi le caractère constamment doctrinal de son livre, et les nombreuses digressions, et les épisodes que l'éditeur espagnol, obéissant aux exigences de la critique étroite du XVIII[e] siècle, a supprimés comme encombrants et ridicules, mais qui

pour Gamez étaient ou des moyens d'enseignement, ou des ornements utiles destinés à recommander plus que tout, suivant le goût du temps, la lecture de l'ouvrage, et par là servir la gloire de son maître chéri.

A qui est due cette donnée du chevalier toujours victorieux ? Est-ce Pedro Niño qui l'imposa au compagnon de ses travaux quand celui-ci changea l'épée pour la plume, ou bien est-ce Gamez qui, retournant les rôles des personnages de Cervantes, persuada au comte de Buelna qu'il faisait exception dans les fastes de la guerre et de la chevalerie? Nous serions tentés de reporter le reproche au chevalier plutôt qu'à l'écuyer. Toujours est-il que Pedro Niño parut bien pénétré de ce que Gamez disait de lui, car, dictant lui-même son épitaphe pendant que le brave alferez, transformé en historiographe, rédigeait le récit de ses hauts faits, il s'intitule sur la pierre du tombeau : *toujours victorieux et jamais vaincu, par terre comme par mer, ainsi que son histoire le conte plus longuement* (1).

Pour apprécier la valeur du *Victorial* comme document historique, il faut donc faire une part à la fausseté de la donnée qui a dominé l'auteur dans tout le cours de sa narration. Puisque Pedro Niño devait n'avoir jamais été vaincu, toutes les rencontres auxquelles il se trouva mêlé devaient s'être terminées au moins par son triomphe personnel; et, si l'entreprise n'avait pas réussi, la faute ne devait pas lui en revenir. Il résulte aussi de la même donnée que Pedro Niño doit passer en première ligne toutes les fois que la vraisemblance le comporte, et avoir au moins toujours suggéré la

(1) Voyez p. 535.

conduite qui aurait fait réussir, si on l'avait suivie. En effet, le lecteur ne peut guère s'empêcher de sourire à quelques passages qui lui rappellent involontairement le titre de l'un des ouvrages de notre Brantôme. Mais, cette part faite, il reste des renseignements substantiels que la critique utilise aussi facilement que presque tous les autres témoignages historiques, renseignements donnés dans un style vivant par le témoin le plus modeste, le plus oublieux de lui-même, le plus sincère, à tout prendre, et le moins influencé par les préjugés d'aucune sorte, nationaux ou autres (1).

Dans sa tendre complaisance pour son seigneur, Gamez apporte cette rare faculté qui permet de juger, sans que la vénération ait à en souffrir, l'objet d'un dévoûment allant jusqu'au culte. A vrai dire, Pedro Niño n'était point le type du chevalier; mais Gamez fut le modèle des écuyers. Le miroir de flatterie qu'il tint devant le comte de Buelna est de ceux où, en s'y regardant bien, l'on découvre l'image de ce qu'on devrait être. Il est aisé de deviner, sous les excuses que certains agencements de la narration sont destinés à faire apparaître, les conseils que l'honnête écuyer donnait à l'ambitieux chevalier, lorsque la soif de s'avancer poussait celui-ci à des actes répréhensibles. En aucune occasion le sens droit des choses n'abandonne Gamez, pas plus dans les affaires privées les plus délicates que dans les affaires politiques les plus embarrassantes. Une ligne discrète suffit à nous révéler, par exemple, son opinion

(1) Pour justifier cette dernière assertion, il nous suffira de renvoyer le lecteur au parallèle des Anglais, des Français et des Castillans, que Gamez trace à la page 332.

sur la conduite du *Capitaine d'Espagne* abandonnant madame l'amirale de France pour tenter de plus hautes aventures ; et dans le conflit si difficile où tant de consciences hésitèrent sur la route à suivre pendant les incessantes discordes du règne de don Juan II, il nous semble entendre à chaque moment Gamez dire à Pedro Niño : « Mettez-vous du bon côté ! — Hâtez-vous d'y revenir ! » La rectitude de son jugement lui montra dès le début ce que le grand historien Ferrant Perez de Guzman, lui aussi l'un des acteurs du drame, comprit seulement à la fin : « Que si, dans ce procès, aucune des parties n'avait le droit complètement pour elle, ceux qui se maintenaient constamment sous la bannière du roi avaient pour eux la raison la plus claire et la mieux légitimée (1). »

Nous avons cru indispensable, même dans l'intérêt de la critique purement historique, de rétablir l'ouvrage de Gamez tel qu'il avait été conçu et composé, d'y réintégrer ce que Llaguno, évoquant, par une figure plus que hardie, dans le cabinet d'un philosophe du XVIII[e] siècle l'homme d'armes du XV[e], lui fait biffer volontairement dans son livre. Pour discuter un témoignage, il importe d'abord de bien connaître le témoin : si nous ne nous trompons, les pages inédites du *Victorial* contribueront autant que les autres à faire connaître son auteur, et nous ne craignons pas d'ajouter que, tout en le laissant bien l'homme de son siècle, elles ne nuiront point à son crédit auprès des lecteurs qui sont familiarisés avec les écrits de ses contemporains (2). Elles rendent au livre le caractère

(1) *Generaciones y semblanzas*, à l'article de D. Alvaro de Luna.

(2) Outre les passages de peu d'étendue, mais en assez grand nombre, que Llaguno a supprimés sans en prévenir le lecteur, passages

qu'il a voulu avoir principalement, celui d'un traité de chevalerie. On trouverait en Espagne, à la même époque et un demi-siècle plus tard, des traités qui, sous le rapport technique, seraient plus propres à nous instruire sur la chevalerie espagnole, à peu près pareille à la nôtre, du reste; mais nous n'en connaissons point qui, sous le rapport esthétique, le surpasse en valeur, et nous ne savons aucun ouvrage qui présente d'une manière plus saisissante le contraste, universel alors, entre la théorie et la pratique, le code et ses applications. Hélas! en Espagne comme partout, Gamez ne l'a point déguisé, la chevalerie ne fut guère qu'un idéal. Plus les temps sont mauvais (il n'y en eut pas en Castille de plus mauvais que les trois premiers quarts du XVe siècle), plus les belles âmes se rejettent vers l'idéal : dans sa modeste

qui tous ont une tendance doctrinale, le savant et respectable éditeur a, sous la pression de ses préjugés littéraires, opéré d'une main impitoyable les retranchements suivants : les légendes des quatre princes et celle du roi Rodrigue (pages 13 à 48); celle de l'enfant Jésus et du palmier, avec la définition des trois ordres de chevalerie (pages 50 à 54); le chapitre des trois degrés de l'amour (pages 131 à 139); la légende de Brut d'Angleterre et celle de la duchesse de Guienne (pages 211 à 263); l'exemple du chevalier endurant (pages 288 à 294); l'anecdote sur Alexandre, servant d'illustration à cette sentence : Bonne fortune fait croitre le cœur (pages 343 et 344); la description des merveilles de l'Angleterre et la légende du peuplement de la petite Bretagne (pages 413 à 424).

On se demande pourquoi Llaguno, avec cette méthode de critique, a fait grâce aux premières pages du proème, à certaines portions du *castoiement* du gouverneur de Pero Niño, à la dispute de l'auteur contre Vent et Fortune, et à la visite d'Alexandre chez les Garamantes. Si le cœur a dans ces endroits-là manqué à l'homme de goût pour faire jouer les ciseaux du philosophe érudit, comment a-t-il pu se décider à couper et rejeter la légende du palmier, celle de la duchesse de Guienne et l'exemple du chevalier endurant?

situation, l'écuyer dut s'y attacher d'autant plus vivement que les chevaliers s'en écartaient davantage. Il ne viendra jamais de temps si parfait que l'idéal ne conserve son prix. De quelque manière que l'on juge la chevalerie, institution à peine ébauchée et qui ne pouvait se développer sous le régime féodal, parce qu'il y avait entre elle et lui une contrariété de principes, il n'est pas hors de propos aujourd'hui d'en offrir le tableau et d'en rappeler l'esprit. Le peu de cet esprit qui était entré dans les mœurs formait la meilleure part de l'existence de nos aïeux; ce qui s'en est perpétué jusqu'à nos jours fait, après la religion, le meilleur de nos sentiments, la plus sûre garantie des rapports dans notre société. Les formes ont changé, l'honneur reste; son code d'autrefois est encore bon à étudier.

Les recommandations que le comte don Pedro Niño avait faites au sujet du *Victorial* ne furent pas religieusement exécutées. Le *Livre de son histoire* ne resta point dans le trésor de l'église de Saint-Jacques à Cigales (pas plus que ne subsista dans cette église, si jamais il y fut élevé, le tombeau qui devait porter l'orgueilleuse inscription : *Toujours victorieux*, et en appeler au témoignage de Gamez) (1): malgré la défense de le laisser emporter au dehors, le manuscrit original a disparu. De nombreuses copies durent en être prises peu après la mort du comte (2). Mais au XVIIIe siècle, elles étaient

(1) Voyez la note de la page 535 et la préface de Llaguno, page v.

(2) V. Llaguno, page IV. — Pellicer (*Informe para la casa de Sarmiento,* page 63), se référant au chapitre XVIII, livre III du *Victorial,* où il est parlé de Garci Fernandez, de Dia Gomez et de Diego Perez Sarmiento, dit que la chronique du comte don Pedro Niño était, de son temps (XVIIe siècle), en manuscrit dans beaucoup de mains : *corre de mano.*

devenues si rares que Llaguno supposait unique celle dont il se servit pour sa publication.

Voici la description qu'il en donne :

« L'exemplaire que nous avons eu sous les yeux pour faire cette édition appartenait à feu don Augustin de Montiano et Luyando, en son temps directeur perpétuel de l'Académie royale de l'histoire, et nous ne savons d'où il était venu en sa possession. C'est un manuscrit sur vélin de la grandeur de notre papier commun, consistant en 190 feuilles bien écrites dans un caractère semblable à celui des chartes du XV[e] siècle, mais avec les fautes et les omissions qui sont fréquentes dans presque tous les livres copiés à la main. Le copiste a laissé des places blanches pour les initiales enluminées, et il a orné de vignettes seulement la marge de la première page, en haut de laquelle il a peint un écusson de sept fleurs de lis d'azur en champ d'or, qui sont les armes des Niños, accompagné de la croix et surmonté du chapeau patriarcal, d'où l'on peut inférer qu'il a été exécuté pour quelque prélat appartenant à cette famille, peut-être pour don Fernando Niño, patriarche des Indes, évêque de Ségovie, président du conseil royal, qui mourut l'an 1552. »

Cette copie, malgré sa destination et le soin qu'y apporta le calligraphe, est très-incomplète. Les lacunes qui s'y rencontrent prouvent qu'elle n'avait pas été faite sur l'original. Le copiste devait être peu lettré : il a supprimé ou laissé en blanc à peu près tous les passages ou les mots qui offrent aujourd'hui quelque dif-

« Cette chronique, ajoute-t-il, fut écrite l'an 1435, et par son testament le comte ordonne d'en déposer l'original à la sacristie de l'église de Cigales, où il veut être enterré. De là fut tirée la copie que j'ai vue. »

ficulté pour leur interprétation. Il a rajeuni l'orthographe et les formes grammaticales.

Une autre copie existe aujourd'hui dans la bibliothèque de l'Académie royale de l'histoire, où elle porte la marque : Est. 24, grad. 2ª, B. 28 (1). Nous supposons que d'après elle a été faite celle que possédait Montiano, ou bien que toutes deux furent tirées sur une troisième copie plus ancienne, elle aussi incomplète. Ce qui nous le donne à penser est que, si nous ne retrouvons pas dans le manuscrit de l'Académie toutes les lacunes qui déparent l'édition de Llaguno, malheureusement Llaguno ne sert à combler aucune de celles qui font des vides bien regrettables et parfois singuliers dans le manuscrit de l'Académie. La coïncidence de certaines lacunes involontaires indique nécessairement une communauté de provenance. Le manuscrit de l'Académie, qui diffère de l'autre par la division des chapitres (2) et par la forme plus archaïque des mots, donne incontestablement le texte le meilleur et le plus rapproché de l'original.

Suivant la description qui nous en a été envoyée de Madrid, il se compose de seize cahiers contenant chacun dix feuilles de grand papier plié en deux et donnant en tout deux cent soixante-quinze folios, écrits en apparence vers le milieu du XVIe siècle (3), dans le caractère appelé par les paléographes espagnols *letra formada castellana* (4). Les majuscules initiales, tantôt de ce même ca-

(1) Lemcke, p. 5.

(2) La division par chapitres pourrait bien n'être due qu'aux copistes dans l'un et l'autre manuscrit.

(3) M. Lemcke, qui a examiné le manuscrit, le croit de la deuxième moitié du XVe siècle. (*Bruchstücke*, page 5.)

(4) C'est une écriture faite à main posée, qui tient le milieu entre

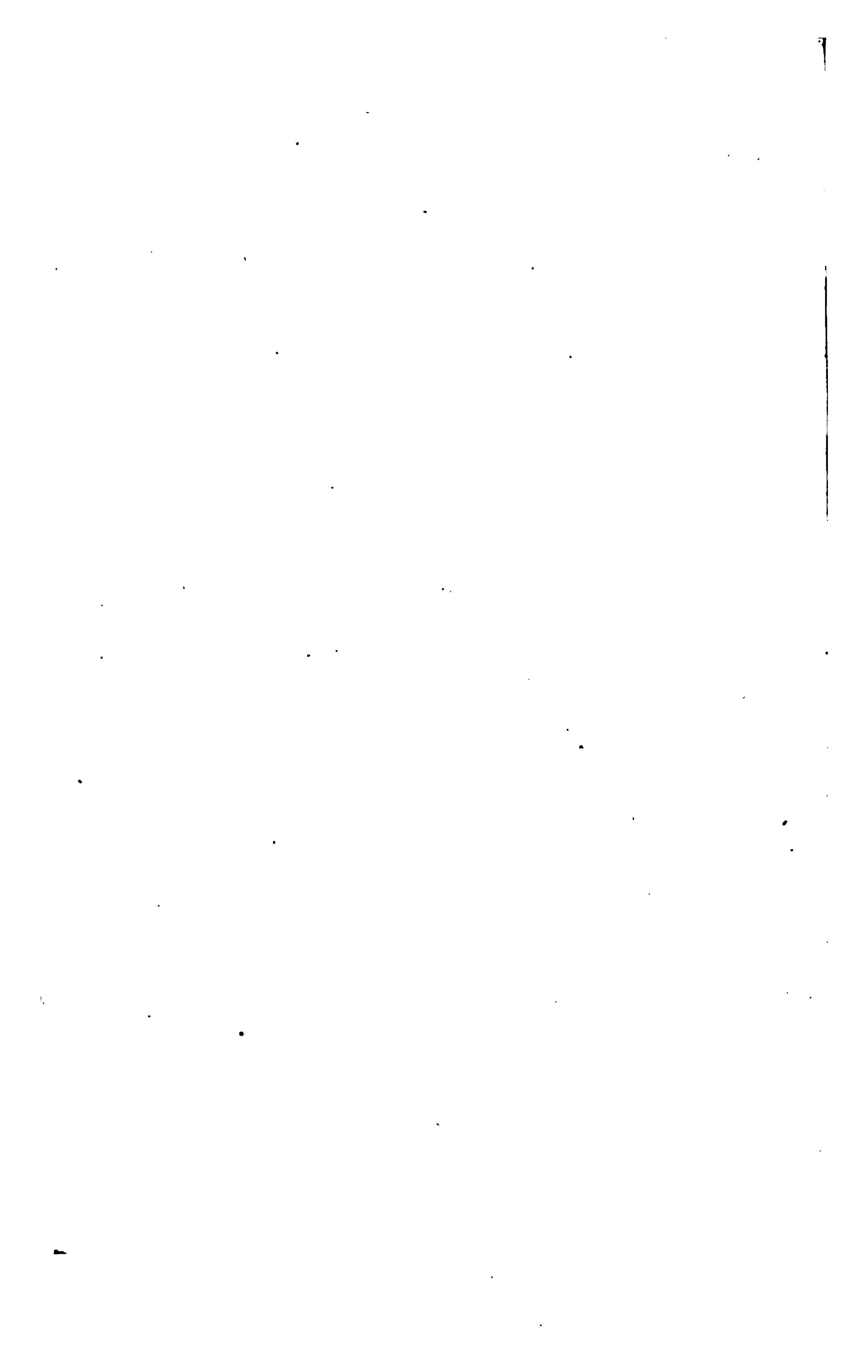
ractère, tantôt romaines, sont ornées de fleurons exécutés à la plume en encre rouge. Les marges des feuilles sont presque toutes chargées de vignettes également à la plume, en encre rouge ou bleue, qui représentent des feuillages et des fruits entremêlés de figures humaines, ou tracent des dessins géométriques, le tout d'une exécution assez rude. De ce manuscrit il a été fait pour nous une copie sous la direction de l'illustre auteur de l'*Histoire critique de la littérature espagnole*, don José Amador de los Rios, qui a bien voulu la revoir et la collationner avec le dernier scrupule, de sorte qu'elle a, quant à l'exactitude du texte, toute la valeur de son original.

Nous l'avons suivie pour faire notre traduction, empruntant toutefois à l'édition de Llaguno des corrections nécessaires ou des leçons évidemment bonnes, lesquelles nous avons indiquées en note, la plupart du temps. Traduisant un texte inédit en partie et qui peut intéresser plusieurs espèces d'études, nous nous sommes appliqués à le serrer d'assez près pour reproduire autant que possible l'original avec ses mots caractéristiques, ses tours de phrase, tout ce qui lui donne sa valeur technique, sa couleur et son mouvement. Nous y avons sacrifié l'élégance, au besoin la correction; nous espérons n'y avoir pas sacrifié la clarté (bien que nous n'ayons pas cherché à donner à certaines expressions de notre auteur une précision qui n'existait peut-être pas dans sa pensée), et avoir évité les archaïsmes assez pour ne point rebuter la généralité des lecteurs. Ceux qui se sont essayés à un travail de ce genre jugeront si nous ne méritons pas

l'écriture cursive et la *letra de privilegios*, écriture employée pour les chartes.

quelque indulgence. Il eût été plus laborieux sans doute, mais peut-être moins difficile, de transporter le livre de Gamez dans la langue de nos vieux écrivains, ses contemporains, qui nous auraient fourni des équivalents absolus pour presque tous les mots et pour toutes les locutions. Fussions-nous parvenus à remplir cette tâche, dont M. Mérimée s'est tiré avec tant d'habileté pour un court fragment, on n'en aurait pas toléré le résultat dans un ouvrage de si longue haleine. Quant à jeter sur un chroniqueur espagnol du XVe siècle, sans le travestir, le manteau du français d'aujourd'hui, d'autres que nous y ont réussi, en y apportant un talent auquel nous n'osions prétendre. Nous n'avons pas visé à faire une œuvre littéraire, et nous serions heureux si nous avions seulement atteint par une traduction exacte le but utile que nous nous proposions.

Les notes, trop nombreuses peut-être, que nous avons placées au bas des pages et à la fin du volume ne répondent qu'à un objet : faciliter l'intelligence du texte, ou dispenser le lecteur curieux de recourir, comme nous l'avons fait, aux ouvrages élémentaires pour y trouver quelques renseignements sommaires sur des points dont l'élucidation revient de droit aux érudits. Nous avons cité le texte espagnol, lorsque nous n'étions pas certains de l'avoir bien interprété ; lorsque cela nous a paru nécessaire pour justifier l'étrangeté de certaines expressions ; enfin lorsque notre conscience nous reprochait d'avoir trop insuffisamment rendu la phrase ou gracieuse ou concise du bon Gutierre Diaz de Gamez, à qui surtout nous ne voudrions pas faire tort.



Ce livre a nom LE VICTORIAL.

Il y est traité des quatre princes les plus grands qui aient paru dans le monde, de ce qu'ils furent, et de quelques autres brièvement, pour servir d'exemple aux bons chevaliers et gentilshommes qui veulent pratiquer le métier des armes et l'art de chevalerie; venant ensuite, par concordance, à parler d'un noble chevalier, à laquelle fin j'ai fait ce livre.

Au nom du Très-Haut et Tout-Puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, trois personnes et un seul Dieu véritable, une seule essence, une seule substance, divine majesté et puissance, commencement sans commencement, fin sans fin, qui n'est point circonscrit, mais qui circonscrit tout, créateur, auteur, gouverneur de toutes les choses visibles et invisibles ; et de la glorieuse sainte Marie toujours Vierge, notre Dame, notre espérance, notre avocate et notre guide : comme tout ce qui est fait pour Dieu est quelque chose et ce qui n'est point fait pour lui est nullité et néant, qu'il soit la source et le but de ce mien bref écrit.

PROHÊME.

A l'entrée de tout livre, quatre choses sont à enquérir et examiner : la cause matérielle, la cause efficiente, l'objet formel et l'objet final; car le lecteur doit chercher et demander qui est l'auteur, de quel sujet il traite, comment il entend le traiter, et à quelle fin, pour quel profit. La cause matérielle est ici l'office et art de la chevalerie; la cause efficiente est celui qui institua la chevalerie; l'objet formel est de célébrer les faits d'un bon chevalier; l'objet final est le profit de l'exemple.

Premièrement je dirai ce que c'est que l'office et l'art de la chevalerie, d'où et par quelle raison la chevalerie a surgi, et quel avantage se proposèrent les hommes en l'instituant, comme aussi de quelle manière se forma l'état des gentilshommes; car toutes ces choses se sont produites par la dispensation de la puissance divine à laquelle il a plu d'ordonner ainsi le monde qu'il y eût trois

états de personnes : celui des orateurs (1), celui des défenseurs, celui des laboureurs, et que chacun fît son métier.

Nous trouvons dans les écrits anciens qu'après le grand déluge, comme le nombre des hommes allait se multipliant, ainsi allaient en s'augmentant parmi eux la mauvaiseté et les tyrannies et les violences que les uns cherchaient à exercer sur les autres. Telle était la génération de ceux qui par grand orgueil entreprirent d'élever la haute tour de Babel. Ils dirent : « Allons, faisons des briques, et les cuisons au feu, et bâtissons une tour dont le sommet nous fasse atteindre les cieux, et acquéronsnous de la renommée. » Mais Dieu vit leur folie, et pour les enlever à ce vain travail il envoya un ange qui se mêla parmi eux, et rendit confus tout ce qu'ils disaient et faisaient, en sorte qu'ils furent obligés d'abandonner leur bâtisse. Ils n'avaient tous qu'un même langage, et l'ange le corrompit et le divisa, parce qu'il le fallait ainsi. Depuis lors, ils furent divisés selon leurs langues et leur manière de vivre, et ils se dispersèrent dans toutes les parties du monde. De là prirent naissance les soixante et douze langues principales, car de langages différents il y en a bien plus sur la terre. Et ici l'auteur dit que nécessairement il convenait que les choses arrivassent de cette

(1) *Oradores*, gens d'église, de *orare*, prier.

Cette division, empruntée à la seconde des *Siete Partidas* (titre 21, préambule) du roi Alphonse-le-Sage, et reproduite par le petit-fils de ce roi, D. Juan Manuel, au chapitre XVII de son traité *Du Chevalier et de l'Écuyer*, a été adoptée chez nous par Eustache Deschamps, qui dit que, suivant l'Écriture, trois ordres sont nécessaires dans un État : les chevaliers pour défendre, les prêtres pour prier Dieu, et les laboureurs pour cultiver la terre. (SAINTE-PALAYE, *Mémoires*, IIe partie, note 29.)

manière afin que la terre se peuplât entièrement; car si les hommes avaient continué à ne parler qu'une même langue, jamais ils ne se seraient beaucoup écartés les uns des autres, tant qu'enfin ils se seraient dévorés entre eux à cause de leur multitude, puisque l'on voit encore aujourd'hui l'homme rechercher celui qui parle sa langue plus que celui qui parle une langue étrangère. Mais après avoir été séparés, ces peuples ont toujours conservé l'inclination de leurs communs aïeux à bâtir de grands édifices ou élever d'autres grands monuments pour acquérir de la renommée dans le monde.

En ce temps les peuples n'avaient pas encore de rois, mais ils avaient des patriarches. Ils prenaient l'homme le plus considérable, plus ancien et de plus de sens dans leur tribu; par celui-là ils se gouvernaient, et ils l'honoraient comme leur seigneur. Par la culture de la raison que Dieu a départie à l'homme de plus qu'aux autres créatures pour discerner le bien d'avec le mal, ils atteignirent à la connaissance des quatre vertus cardinales, qui sont : Prudence, Justice, Tempérance et Force. Ces vertus sont appelées cardinales, *à cardine,* qui signifie le gond de la porte; car tout ainsi que la porte roule sur le gond tandis qu'il reste fixe en son lieu, de même notre vie humaine doit être régie par les quatre vertus cardinales.

Comment se définissent ces quatre vertus?

Justice est un acte de l'esprit, une décision de la raison qui fait rendre à chacun ce qui lui appartient. *Item*, Justice est accorder à chacun dignité et honneur selon ce qui lui est dû, seigneurie à qui revient seigneurie, tribut à qui revient tribut. *Item,* Justice est l'union en société fraternelle, ne point désirer nuire à son prochain, mais bien le servir; ne prendre à personne son bien, mais le restituer

à celui qui y a droit, et aimer Dieu par dessus toutes choses (1).

Prudence est le discernement du bien d'avec le mal, repousser le mal et faire le bien, parce que l'homme doit discerner le bien du mal, s'attraire au bien et fuir le mal. Prudence est donc la distinction entre le bien et le mal, avec le choix de l'un et l'éloignement de l'autre (2).

Force est s'empoigner aux affaires ardues aussi volontiers qu'aux choses faciles, afin de ne point plier sous l'adversité ni s'exalter dans la prospérité. *Item* Force est, dans la prospérité comme dans l'adversité, la soumission (3) sans orgueil, sans désespoir.

Tempérance est la résistance aux mouvements désordonnés (4).

Par la Prudence, les hommes sont arrivés à connaître l'origine des choses et leur fin, c'est-à-dire le point auquel elles doivent aboutir ; par elles ils ont découvert le cycle des sept arts libéraux qui sont très-nécessaires à la culture des hommes (5). Ils ont appelé ces arts libéraux, parce que dans l'ancien temps ils ne les enseignaient qu'aux enfants de condition libre ; ils ne les montraient ni aux

(1) « Justice est telle vertu qui garde humanité et compaignie de communité de vie, si que chascun use en bien des choses communes comme communes, et des particulières comme particulières. » (*Le Guidon des guerres.*)

(2) « Prudence est par laquelle l'homme a congnoissance du bien et du mal, et par laquelle l'homme a grâce à estre amy du bien et ennemy du mal, car Prudence est science par laquelle l'homme a cognoissance des choses qui sont à venir par les choses présentes. » (*L'Ordre de Chevalerie.*)

(3) *Umildad.*

(4) Le manuscrit ajoute, entre parenthèses : (*Actio-adonatio*).

(5) *A las bibiendas de los onbres en este mundo.*

bâtards, ni aux esclaves (1). En un autre sens, ils les appelèrent libéraux parce qu'ils nous livrent les choses nécessaires et nous délivrent des nuisibles. Et dans la Justice, qui est rendre à chacun ce qui lui revient, ils ont trouvé la miséricorde et la pitié, qui s'y rencontrent, afin que Justice ne passe pas à cruauté, et que personne ne fasse à autrui ce qu'il ne voudrait pas qu'il lui fût fait, mais qu'il fasse à son prochain le bien qu'il désire pour lui-même. Dans la Tempérance, ils ont trouvé la continence et l'advertance (2), c'est-à-dire s'abstenir des choses que demande l'appétit, les discerner par l'intelligence, les peser à la balance de l'avarice (3), charger le plateau qui hausse trop, alléger celui qui trop baisse, jusqu'à ce qu'ils soient dans l'équilibre convenable; prendre des choses ce qui est nécessaire et indispensable, et laisser ce qui porterait préjudice, parce que l'appétit entraîne et la nécessité oblige. La Force leur enseigna la fermeté et la constance dans leurs propos; entreprendre et attaquer les grosses besognes; les poursuivre jusqu'à ce qu'elles aient été amenées au point qu'elles exigent; dire la vérité, la pratiquer, la maintenir, et ne pas être inconstant ni mobile dans ses faits. D'entre ceux qui vivaient selon la règle de ces vertus s'élevèrent les nobles hommes qui prirent peine à

(1) « Pour ce que nulz, s'il n'était libéral,
« N'osait aprandre les vij arts libéraux. »
(Eustache Deschamps)

(2) *Advertencia.* On trouve encore *advertance* dans quelques dictionnaires, avec cette remarque : « a vieilli; n'a pas été remplacé. »

(3) La *miseria*, l'avarice qui pèse jusqu'au scrupule, ou qui n'admet rien que d'indispensable. Cette expression, qui paraît forcée, rend pourtant d'une manière juste autant que hardie la pensée de l'auteur. Elle avait probablement inquiété l'éditeur espagnol, qui a laissé le mot en blanc, et c'est notre manuscrit qui nous la fournit.

faire les grandes choses dont le bruit est resté après eux dans le monde.

Le premier roi fut institué par Dieu et eut nom Saül. Or, pour former le corps de la noblesse, le peuple de la Loi employa une méthode, et les Gentils (1) en employèrent une autre. Les Gentils cherchèrent une manière de trier les hommes pour la guerre. Ils délibérèrent de cette façon, disant : « Prenons pour combattre ceux qui exercent des arts mécaniques, tels que les tailleurs de pierre, les charpentiers, les forgerons, qui sont accoutumés à frapper de grands coups, pour briser les fortes pierres, fendre les fortes pièces de bois et battre à grande force le fer qui est très-dur jusqu'à ce qu'ils l'aient rendu mou. Lançons-les en avant dans nos batailles: ils frapperont rudement, donneront des coups vigoureux, et par eux nous vaincrons nos ennemis. » Ils firent ainsi, les armèrent bien, les envoyèrent à la bataille; et les uns suffoquaient dans leurs armures, les autres perdaient leur force par la peur, les autres se mettaient à fuir, de sorte qu'ils déterminaient la défaite des leurs. Alors les patriarches dirent que cet avis avait été mauvais, mais qu'il fallait envoyer les bouchers, qui étaient cruels et habitués à verser sans pitié le sang, qui égorgeaient les gros taureaux et les animaux de forte race : « Ceux-là frapperont sans miséricorde et sans crainte, et ils nous vengeront de nos adversaires. » Ils

(1) *Los generales*. Ce peut être une faute du copiste ou l'équivalent de *gentiles*, qui est employé dans la phrase suivante. Le peuple de la loi était en effet l'exception, et les gentils le général. Il ne peut s'agir ici des gentilshommes, des *fidalgos*, qui, d'après les *Siete Partidas*, « sont appelés *gentils*, de *gentillesse*, qui signifie noblesse et bonté. » La mention de Saül n'est faite que dans notre manuscrit, et pourrai être une interpolation.

les armèrent bien, et ils les envoyèrent en avant dans les batailles. Mais lorsqu'ils étaient là, le cœur leur manquait, ils se mettaient aussi à fuir; et il ne leur en allait pas comme ils avaient pensé; au contraire ils étaient défaits par cette invention. Mais il en restait d'autres qui se battaient bien et qui n'étaient point des élus. Les patriarches décidèrent alors de placer sur les lieux hauts, quand ils iraient à la bataille, des hommes qui observassent comment la bataille marchait et reconnussent ceux qui combattaient de cœur et de volonté, et frappaient les bons coups, et résistaient à la peur, et ne redoutaient pas la mort, mais qui, au contraire, étaient fermes.

Lorsque la bataille était finie, ils prenaient ceux-là, les mettaient à part, leur faisaient beaucoup de remercîments et leur rendaient de grands honneurs parce qu'ils avaient si bien combattu. Et ils en formèrent une troupe séparée, et leur commandèrent de ne faire d'autre métier que celuici : entretenir leurs armes et soigner leurs chevaux, et que là ils missent toute leur étude.

Pour les nourrir ils s'imposaient une contribution; et ils trouvèrent que cette institution était très-efficace et bonne. Les peuples honoraient et aimaient ces hommes de guerre; ils les appelaient *hommes de bien,* ce qui les excitait à s'appliquer à leur métier, et ils devenaient plus habiles à le faire. Quand il advenait que l'un d'eux mourût à la bataille, les peuples en menaient grand deuil et prenaient ses enfants, et les élevaient très-honorablement, et leur donnaient ce qui avait été à leur père, faisant qu'ils usassent du même métier dont leur père avait usé, accordant à eux et à leur mère les priviléges (1) dont leur

(1) La *franqueza,* proprement franchise, immunités.

père avait joui; et ils les appelaient *Fils de bien* et continuèrent à les appeler ainsi. Ce nom fut changé ensuite, et on les appela les fils d'algo, ce qui veut dire également fils de bien, fils de bonnes maisons, sortis de ceux qui toujours furent bons et firent bien. De même celui qui se déshonorait ou commettait quelque grande vilenie, on l'appelait fils de personne (1).

Comme ces élus étaient en petit nombre, lorsqu'ils allaient à la guerre on donnait à chacun d'eux dix hommes qui l'accompagnaient, estimant que la valeur de celui-là pousserait les autres à bien faire; en effet, bien des fois il arrivait que par la valeur et l'ordonnance d'un bon chevalier une bataille était gagnée, une grande place conservée ou emportée. Pareillement on réunissait dix de ceux qui en avaient dix avec eux, et l'on mettait à leur tête un des élus que l'on appelait centurion, parce qu'il était le chef de cent hommes. Ensuite on prenait dix centurions, et on choisissait entre les élus un des meilleurs qu'on leur donnait pour supérieur; celui-là on l'appelait *miles* et chevalier, parce qu'il était le chef de mille hommes. Enfin, les Gentils firent un légionnaire qui était duc et commandait à six mille six cent soixante-six, ce qui est une légion d'hommes (2).

Il y eut encore une autre manière dont furent triés les

(1) Tout ceci est emprunté à la seconde partida (titre 21, loi 2). L'étymologie de *fidalgo* est celle qu'a donnée le roi Alphonse-le-Sage, et que M. Amador de Los Rios a essayé de justifier en attribuant au mot *aliquid*, d'où vient *algo*, le sens exceptionnel de *bon*. *Algo* signifie quelque chose, *fijo d'algo*, fils d'un homme qui était ou qui avait quelque chose, comme le *Rico-Hombre* était le seigneur qui possédait beaucoup de bien.

(2) Voir les notes à la fin du volume.

gentilshommes. Une fois, il advint que [Gédéon] (1) allait à une bataille et y allait avec grande crainte, parce qu'il avait peu de monde, et aussi parce que déjà il avait vu les lâches, les poltrons, les gens sans honneur, en se mettant à fuir, causer la défaite des bons. Il pria Dieu de lui montrer ceux qu'il devait mener avec lui au combat. Notre-Seigneur lui dit : « Le jour que vous irez à la bataille, il fera grand chaud, parce que le soleil dardera roide, et tes gens auront grand soif. Quand vous arriverez à la rivière, observe ceux qui boiront en plongeant leur bouche dans l'eau ; ceux-là, laisse-les, ne les emmène pas avec toi, et ne les engage point dans la bataille, mais fais attention à ceux qui boiront avec leurs mains : ceux-ci, emmène-les hardiment. » Cette parole s'applique aux hommes de gloutonnerie qui ne se contiennent pas et ne se trouvent jamais rassasiés. Ils sont comme les bêtes qui ne pensent à rien qu'à manger. Ainsi étaient ceux-là qui n'avaient pas honte de boire à la façon des bêtes, ne pouvant se retenir assez pour boire comme les autres hommes. Celui qui ne sait pas commander à ses appétits, mais se laisse traîner par eux, est vaincu d'avance, car celui qui ne peut pas vaincre ses appétits, bien moins pourra-t-il vaincre ses ennemis, mais son peu d'endurance lui fera perdre la honte et le fera tomber en déshonneur. Ainsi [Gédéon] prit avec lui ceux qui avaient bu dans leurs mains, comme des hommes guidés par la raison, et il fut vainqueur. Ceux-là furent mis à part pour servir dans les batailles, et c'est d'eux que vinrent les ducs, les princes, les comtes, les chevaliers et gentilshommes qui vouèrent leurs corps à faire grands et bons exploits, s'exposant aux rudes tra-

(1) Le nom est resté en blanc dans Llaguno et dans notre manuscrit.

vaux, supportant de grandes frayeurs et sachant les comprimer par l'honneur, ne faisant aucune chose qui pût leur être imputée à vilenie. Ils furent tenus pour si fermes et vrais en paroles et en faits à l'égard de ceux qui les traitaient bien, que les rois et les princes puissants trouvèrent bon de leur confier leurs femmes, leurs enfants, leurs maisons et leurs forteresses, rien que sur leur parole de vérité, qui est l'engagement de foi et hommage qu'ils requièrent des gentilshommes. Pour garder cette foi, les bons endurent la faim, la soif, les angoisses, laissent tuer femmes et enfants, les abandonnent, et meurent eux-mêmes, s'il le faut, pour dégager leur parole (1).

Où l'auteur parle des quatre princes qui furent les plus grands et obtinrent, chacun en son temps, la plus grande puissance dans le monde. Le premier fut Salomon, roi de Judée et de Jérusalem (2).

Ayant vu et lu beaucoup d'histoires et de chroniques des hauts faits et éclatants exploits que les nobles princes ont accomplis en conquérant des royaumes, livrant combats et batailles, faisant expéditions et siéges, tant par mer que par terre, et considérant que durant ces entreprises

(1) « L'alcaïde, s'il arrive que son château soit assiégé ou attaqué, doit le défendre jusqu'à la mort. Pour chose qui puisse survenir à sa femme et à ses enfants, ou autres personnes qu'il aime, torture, blessures, mort; pour prison, tortures, blessures mortelles, menaces de mort qui lui adviennent; pour quelque autre raison que ce puisse être, mal ou bien, qu'il reçoive ou que l'on promette de lui faire, il ne doit pas rendre le château ni ordonner qu'il soit rendu; car, s'il le faisait, il encourrait peine de trahison, comme ayant livré le château de son seigneur. » (*Siete Partidas*, partida II, titre 18, loi 6.)

Permittitur homicidium filii, potiusquam deditio castelli. (Mérimée, *Histoire de Pierre-le-Cruel*, p. 254.)

L'exemple de D. Alonso de Guzman, alcaïde de Tarifa, qui laissa tuer son fils sous ses yeux, et reçut pour cela le surnom de *el bueno*, le bon, le preux, est célèbre.

(2) Toutes les rubriques du prohême paraissent être des interpolations.

il leur fallait passer par bien des épreuves, fortunes et périls, comme le veut le proverbe : *Repos, délices et honneurs ne hantent pas même demeure,* et que toutes ces choses ils les ont affrontées à la poursuite d'honneur et renommée;

D'autant que ce livre est composé sur les faits d'armes et de chevalerie, je veux, tandis que j'en suis au prohême, et avant d'entrer dans le traité, faire mention des grands princes qui ont paru dans le monde, spécialement de quatre que je trouve avoir été grands, les plus grands qui fussent dans le monde, chacun en son temps, après quoi je toucherai en la manière susdite (1) de quelques-uns des autres et de quelques-unes des choses qu'ils ont faites en matière d'armes.

Le premier fut le roi Salomon ; le second fut Alexandre le Macédonien ; le troisième fut Nabuchodonosor; le quatrième Jules César.

Du roi Salomon, qui fut roi de Judée et de Jérusalem, je trouve que de son temps il ne se fit point de conquêtes ni de beaux coups de lance ou d'épée; mais si grand fut son esprit et si grande sa sagesse (2), et il sut si bien gouverner son fait que, de son temps, il n'y eut dans le monde roi aussi puissant que lui en sujets et en richesses. Sans émouvoir nulle querelle, il maintint son État en paix, repos et justice. Il régna sur les douze tribus d'Israël qui formaient un peuple innombrable; il tint sous sa domination tout le pays des Philistins. Du fleuve de Babylone à l'Égypte, il y avait douze provinces, dans l'une desquelles

(1) C'est-à-dire brièvement, comme il a été dit au titre du livre.

(2) *Sabiduria,* sagesse, dans la vieille acception, qui comprenait à la fois la science et la sagesse.

on comptait quarante cités; toutes lui obéissaient et lui payaient tribut.

Il monta sur la montagne de Gaucion (1) pour y sacrifier et y faire ses offrandes à Dieu, et Dieu lui apparut de nuit pendant son sommeil, et lui dit : « Demande ce que tu voudras, je te le donnerai. » Il répondit : « Seigneur, tu as fait beaucoup de bien et de grandes grâces à David, mon père, ton serviteur, parce qu'il a marché toujours devant ta face, dans la vérité, dans la justice, et avec un cœur droit envers toi. Les grâces que tu lui as faites ont toujours été pour toi un sujet de complaisance. Tu lui as donné un fils qui régna après lui à sa place, comme il arrive aujourd'hui. Ainsi tu m'as fait régner, moi ton serviteur, à la place de David, mon père. Je suis un jeune garçon et un enfant ignorant qui ne connaît ni ses entrées ni ses issues, ton serviteur que tu as choisi du milieu de ton peuple infini, qui ne peut être ni nombré, ni compté à cause de sa grande multitude. Puisque tel a été ton plaisir, mets-moi la sapience dans le cœur, afin que je puisse juger ce grand peuple qui t'appartient, et discerner entre le bien et le mal. Qui est celui qui pourrait juger ton peuple? » Et Dieu eut beaucoup de plaisir du discours de Salomon, à cause de ce qu'il avait demandé, et le Seigneur lui adressa cette parole : « Parce que tu n'as pas demandé pour toi une longue vie, ni les richesses, ni de vaincre et tuer tes ennemis, mais que tu as demandé pour toi la sagesse, afin de discerner la justice, voici : il t'est accordé selon tes paroles. Je te donnerai un cœur sage et intelligent, tel qu'avant toi aucun ne t'a été semblable, et qu'après toi aucun autre pareil ne s'élèvera. Et en

(1) Lisez *Gabaon*. (*Rois*, I, 3. — *Chroniques*, II, 1.)

surplus de ce que tu as demandé, qu'il te soit accordé richesses et haute fortune, tellement que nul ne te ressemblera de tous les rois qui après toi viendront. Si tu marches dans mes voies et si tu observes mes préceptes, et si tu fais ce qui est commandé, ainsi que ton père a marché, je prolongerai les jours de ta vie. »

Salomon prononça trois mille paraboles, il fit cinq mille cantiques (1); il disserta et voulut être informé sur la nature de tous les arbres, ainsi que voir toutes les plantes, depuis le cèdre qui naît dans le Liban, jusqu'aux petites herbes qui naissent sur les murailles. Il traita, en les distinguant suivant leurs espèces, des bêtes, des oiseaux, des reptiles et des poissons. Et les rois et tous les peuples de la terre venaient pour entendre sa sagesse.

Il établit douze commissaires qui régissaient tous ses domaines, chacun à son tour (2). De plus, il édifia le temple de Jérusalem, qui fut une œuvre grande et merveilleuse, et il l'acheva en l'espace de sept années. Les hommes qui coupaient les bois de cèdre dans le Liban, ceux qui les apportaient, ceux qui les façonnaient et ceux qui travaillaient les pierres pour le temple, lesquelles étaient toutes pierres de grand prix, se montaient au nombre de cent quatre-vingt mille. Ceux-là qui posaient (3) les matériaux n'étaient pas des douze tribus d'Israël, mais ceux qui commandaient aux travailleurs étaient au nombre de trois mille et trois cents, et ceux-ci appartenaient aux tribus. Toutes les colonnes étaient d'airain, et il y en avait

(1) *Cinco mil prosas.* Lisez *mille et cinq.* (*Rois,* I, 4.)

(2) *A son tour* n'est pas dans le texte; mais la Bible le donne. (*Rois,* I, 4, 7.)

(3) *Asentaban.* Gamez se sert de cette expression, parce que les matériaux arrivaient tout préparés à Jérusalem. (*Rois,* I, 6, 7.)

quelques-unes d'argent. Tous les piédestaux étaient d'argent et les chapiteaux d'or. Toutes les sculptures et les ornements des murailles étaient en or garni de pierres précieuses. Le pavé (1) et les ustensiles du temple, les vases des maisons saintes et le chandelier à douze branches, et les lampes, tout était d'or. Il y avait au milieu du temple, élevés chacun sur une colonne, deux anges d'or, les ailes étendues et si grandes qu'ils se touchaient l'un l'autre par la pointe de leurs ailes, et qu'avec les autres pointes ils touchaient les deux murailles du temple. Devant l'autel de la couronne étaient les siéges. Le temple avait soixante coudées géométriques de longueur, vingt par le travers en hauteur, et de largeur près des portes il y avait vingt coudées en haut (2). Les tables étaient de cristal et leurs enchâssements d'or chargé de petites pierres de grand prix. Plus grande encore était la splendeur des palais de Salomon; et il fit mettre son trône au parc du Liban, cette œuvre de magnificence.

Salomon prit plusieurs femmes de celles que Dieu lui avait défendues, et il s'adonna beaucoup à la volupté. Il vécut charnellement, et il a dit (3) qu'il avait rassasié ses sens de tout ce qu'ils convoitèrent: les yeux, de regarder belles choses, hommes, femmes, rois, ducs, comtes, chevaliers et autres gens de belle façon, grands bois, gibier, viandes, jardins, vergers, oiseaux, poissons, animaux de toutes espèces, métaux, pierres, objets d'art, mer, navires de tout échantillon, et tout cela en quantité; aussi les

(1) *Los enlevados*, probablement pour *enlosados*. Voyez *Rois*, I, 6, 30.

(2) Comparez *Rois*, I, 6, et *Chroniques*, II, 3. On verra quelle difficulté Gamez a tranchée, en donnant d'une manière inintelligible des mesures auxquelles probablement il n'avait rien compris.

(3) *Ecclésiaste*, 2.

oreilles, d'entendre toutes sortes d'instruments, concerts de voix d'hommes et de femmes, chants suaves des oiseaux accordés au bruit des fontaines; également tout ce qui pouvait plaire aux sens de l'odorat, du goût et du toucher. Il eut soixante femmes reines (1), et trois cents concubines. Il s'adonna tellement à elles qu'elles détournaient son cœur, et son cœur devint mauvais contre Dieu. Il se laissa vaincre et subjuguer par elles, le malheureux (2), tant qu'il s'écarta de la voie droite, et méconnut toutes les grâces qui lui avaient été faites, qu'il adora les idoles que ses femmes adoraient, car il avait pris pour femmes des reines et grandes dames qui n'étaient pas de sa loi. Pour l'amour d'elles, il adora Astarten, déesse des Sidoniens; Amos, dieu de Moab; Melotih, dieu des Ammonites (3); pour cela, Dieu suscita contre lui des adversaires, entre autres Jéroboam, et il lui dit : « Parce que ton père a été fidèle(4) et a toujours marché dans mes voies, je ne déchirerai pas le royaume pendant ta vie; mais parce que tu as été mauvais, le royaume sera déchiré entre les mains (5) de ton fils; il n'en restera à ton fils que la seule tribu de Juda, et les onze autres lui seront enlevées. »

à la fin

Salomon régna quarante ans et mourut décrépit; il avait vieilli de si bonne heure par l'abus des femmes. Notre mère la sainte Église l'a condamné aux peines éternelles, et à cause de cela, quoiqu'elle chante sa sagesse,

(1) Le livre des *Rois* (I, 11) dit sept cents femmes princesses.

(2) *El pecado!*

(3) Lisez : *Hasctoreth, Kèmos, Milcom.*

(4) *Fuè uno.*

(5) Le manuscrit dit : *De tu mano serà partido;* mais c'est probablement une erreur du copiste, et non de l'auteur.

parce qu'elle sait qu'elle lui fut donnée par Dieu, elle ne lui a pas fait l'honneur de tirer de ses livres une leçon pour la chanter, comme elle en a pris aux autres saints prophètes qui furent toujours amis de Dieu. Pourtant, quelques-uns sont d'opinion que, puisqu'à la fin il fut averti par Dieu, il se pourrait qu'il eût fait pénitence, et que la bonté de Dieu n'eût pas laissé périr celui qu'elle avait fait une arche de sainte sagesse, qui, par prophétie, a tant célébré la vierge sainte Marie, et que la Vierge doit intercéder pour lui. Mais contre eux il y a une parole divine qui dit : *Ubi te deuebo* (sic), *ibi te judicabo*.

Le second fut Alexandre-le-Macédonien. Comment il vainquit Darius, roi de Médie et de Perse, et Porus (1).

Le second fut Alexandre le Macédonien, fils du roi Philippe et de la reine Olympias, qui était de Grèce. Il fut donné à élever au grand philosophe Aristote, qui lui enseigna les sept arts, et la philosophie, et la métaphysique, et à juger par la physionomie la nature de tout homme (2). Or, comme Aristote savait bien qu'Alexandre se verrait en de grands travaux et épreuves avant de tirer la Grèce de la sujétion de Darius, dont les Grecs étaient tributaires longtemps avant la naissance d'Alexandre, et que son élève avait grande volonté de la délivrer par force d'armes, il lui donnait enseignements et leçons (3) de la manière suivante :

« (4) Aristote commença en homme qui savait bien

(1) Dans ce chapitre, Gamez a suivi le *Poema de Alexandro*, qu'a publié D. Thomas Sanchez.

(2) *A conoscer filosomia è natura de todo honbre.*

(3) Castoiement. *Enseñavale è castigàvale*. Le mot propre est resté dans ce dicton : « Qui aime bien châtie bien. »

(4) Ce morceau en vers est extrait du *Poema de Alexandro*, où il occupe dans l'édition de Sanchez les *coplas* 46 à 74. Notre manuscrit fournit des variantes considérables au texte publié par Sanchez, et même

parler. Il dit : « Mon fils, te voici arrivé en bel âge; applique-toi bien à te conduire en preux, si tu veux achever comme tu as débuté.

« Tu es fils de roi, et tu es bien pourvu de science; dès ton enfance, tu as montré grande chevalerie, et je te vois diligent à mon gré. Sur tous ceux qui vivent aujourd'hui tu as grande supériorité.

« Avant d'agir, délibère toujours; parle avec tes vassaux de ce que tu veux faire; ils te seront plus féaux, si tu le fais ainsi. Sur toutes choses, garde-toi de trop aimer les femmes.

« Une fois que l'homme s'est abandonné à elles, toujours il recule et perd tout son prix; il peut perdre son âme, car Dieu l'a en horreur, et facilement il peut tomber en grand meschef.

« Ne sois pas ivrogne et ne sois pas glouton. Ne livre aux flatteurs ni ton cœur ni tes oreilles. Sois ferme et sincère dans ta parole. Si tu fais autrement, tu ne vaudras pas un denier.

« Ne remets pas tes affaires aux mains d'un homme de basse condition, car il te sera une mauvaise réserve qui ne te viendra jamais à la rescousse; à l'étroit besoin, il te faillira comme la mauvaise bride, il te mettra en lieu dont te préserve Dieu.

« Mais, s'il en est un qui s'avance en prouesse, ne pas lui montrer que tu l'aimes serait déloyauté, car la grâce n'est point donnée aux hommes par héritage, mais Dieu la départit suivant sa bienveillance.

à celui que Llaguno a donné dans ses notes. Tout en le suivant, nous avons mis à profit les deux autres versions, et malgré ces secours, nous ne saurions nous flatter d'avoir toujours saisi le sens vrai des passages obscurs, dont plusieurs prêtent à des interprétations très-diverses.

« Qui veut conquérir les royaumes d'autrui, besoin lui est qu'il sache bien frapper de l'épée. Pour deux ennemis ni plus, il ne doit pas tourner le dos, mais pousser en avant, et vaincre ou mourir.

« Mon fils, quand tu auras à ranger tes armées, ne laisse pas les vieux de côté pour ne prendre que les jeunes, car les vieux donnent de fermes conseils qui servent en bataille (1), et une fois sur le terrain, pour rien ils ne lâchent pied.

« A ceux que tu connais pour faire leur devoir, ne leur dis que de le faire : ils te comprendront assez. Promets-leur de bonne grâce tout ce qu'ils te demanderont : il y en aura plus d'un qui ensuite ne le réclamera pas.

« Quand tu seras en vue de ton ennemi, examine ses dispositions le mieux que tu pourras. Une fois ton poste pris, garde-toi de jamais reculer, ou alors reproche aux tiens de se comporter comme des femmes.

« Conduis bien tes batailles, et fais-les aller au pas. Dis à tes hommes que pour rien ils ne se veuillent débander ; fais rentrer dans les rangs celui qui en voudrait sortir, jusqu'à ce que vienne le moment où tu commandes de frapper.

« Les arbalétriers tireront sur ceux qui sont éloignés ; les cavaliers iront choquer ceux qui sont rapprochés ; les escarmoucheurs et les porte-pavois, tu les jetteras en avant de tes lignes.

« A l'aborder, sois toujours en tête ; donne bon signe

(1) « C'est dans le fait des armes qu'il est le plus besoin des vieillards, et pour cette raison les anciens faisaient des machines et engins afin d'emmener avec eux dans les armées les vieux qui ne pouvaient plus monter à cheval, et de mettre à profit leur tête et leur expérience. » (*Siete Partidas*, part. II, tit. 19, l. 3.)

de toi à celui que tu rencontreras le premier. Ne fais pas d'algarades et ne sois pas grand hurleur : les coups diront qui est le chevalier.

« Frappe, frappe toujours; qu'ils n'aient point de loisir, pas même celui de tourner les épaules; celui qui dans le combat épargne son ennemi, celui-là, de ses propres mains, prépare sa mort.

« Si, ce qu'à Dieu ne plaise, les tiens étaient vaincus, toi reste sur la place, quand même ils t'abandonnent. Ils se tiendront pour déshonorés lorsqu'ils ne te verront plus, et reviendront à toi, malgré qu'ils en aient.

« Grande alors sera la clameur et chaude la mêlée; que rien ne préserve celui qu'atteindra ton coup. Si bon fut pour les autres le dîner, meilleur pour toi sera le goûter; la honte qui là te fut faite, là te sera bien payée.

« Quand, ce que veuille Dieu, la bataille sera gagnée, que la convoitise de rien prendre pour toi ne te vienne point. Distribue le butin à tes pauvres soldats; tu garderas l'honneur, qui vaut double part. »

Pour autant que ce sont enseignements de chevalerie, j'ai voulu les rapporter ici; et je les ai donnés *rithmicè* (1), parce qu'ils vont ainsi plus droit au cœur (2) qu'ils ne l'eussent fait *prosaïcè* (3).

Alexandre, donc, leva de grandes troupes, fit une belle armée et combattit le roi Nicolas (4); il le vainquit en bataille rangée et le tua. Il n'avait pas encore vingt-deux ans accomplis qu'il alla en guerre contre Darius, roi de

(1) *Remicè.*

(2) *A la voluntad.*

(3) *Perzaïcè.*

(4) *Niculao.* Il était roi d'Acarnanie, suivant le faux Callisthène, liv. I, ch. XVIII et suivants.

Médie et de Perse. Darius employa contre lui beaucoup d'artifices de guerre; des chardons de fer empoisonnés qu'il semait sur le sol; des éléphants chargés de châteaux de bois, du haut desquels combattaient les soldats; des basilics qui tuaient du regard, et des armées innombrables. Alexandre triompha de tout cela par la valeur et la science. Il vainquit Darius et le poursuivit tant qu'il l'amena enfin à male mort, car ses sujets eux-mêmes le tuèrent pour s'acquérir les bonnes grâces du vainqueur; mais, au lieu de grâces, ils trouvèrent la potence, parce qu'ils avaient tué leur seigneur.

Les rois, en ce temps (1), avaient coutume de trainer aux armées avec eux leurs femmes, leurs enfants et de grands trésors. Alexandre se trouva maître de tout; mais il mit en liberté la reine avec toutes les femmes, et il épousa Roxane (2), fille de Darius. Ensuite, il alla conquérant des provinces, donnant partout des lois pour régler et juger les peuples (3). Il faisait mourir les rois tyrans et ceux qui violaient la justice. Il combattit Porus, qui était fort et puissant; il eut bataille avec lui et le vainquit. Porus s'enfuit. Alexandre le poursuivit jusque dans l'Inde. Alors il y eut appointement entre eux qu'ils ne livreraient plus de batailles (afin qu'il ne pérît pas tant de monde des deux côtés), mais qu'ils se mesureraient seul à seul, et que le vainqueur resterait le maître de l'autre et de son pays. Porus était de la race des géants; il était grand et fort. Tous deux entrèrent seuls dans la lice, et Alexandre resta le maître par une adresse à laquelle il eut recours. Porus avoua que, s'il était fort, avec

(1) Le texte dit : *Antes de aquel tiempo.*

(2) *Restana.*

(3) *Por donde bibiesen è juzgasen las gentes.*

plus fort il s'était rencontré, et pour cela l'autre ne voulut point lui ôter la vie. Porus baisa la main à Alexandre, qui lui donna ses lois et le laissa régner en son pays.

L'histoire d'Alexandre rapporte qu'il fit, par grand artifice, atteler sous un joug deux griffons, qui sont des oiseaux les plus forts du monde, et que lui, attaché entre eux, sur un panier de cuir, tenait en haut, devant leurs yeux, un gros morceau de viande, en sorte que, volant toujours pour atteindre cette viande, ils montèrent jusqu'à la sphère du feu. Comme il était pourvu de science, il reconnut qu'il ne pouvait pas aller plus avant; il abaissa la viande, et les griffons volèrent dans la direction qu'il lui plut. De là, il considéra d'en haut la terre et les îles, comme elles sont entourées par la mer, et comme la terre est faite de montagnes, où elle commence et où elle finit. Il abaissa encore la viande, et les griffons le ramenèrent sur terre.

On dit qu'ensuite il fit faire un coffre de verre attaché à une longue chaîne, et qu'il s'y fit descendre en pleine mer, après avoir mis la chaîne à bord d'un navire et donné l'ordre de cingler au large autant qu'on le pourrait, sans le retirer avant cinq jours. Il put ainsi observer les poissons, et il vit comme les grands mangeaient les petits, comme ils se tendaient l'un à l'autre des embûches, et se guerroyaient, et usaient entre eux de ruses. Quant à lui, jamais, dit-il ensuite, il ne s'était vu si bien obéi ni servi (1) que par ces habitants de la mer. Les grands poissons venaient lui faire révérence et préservaient des rochers le coffre de verre où il était.

Ses sujets, qui le tenaient bien cher, le retirèrent de

(1) *Aguardado.*

là le troisième jour, et il alla en pèlerinage, à pied et déchaux, supportant grandes tribulations, à une montagne sombre où étaient deux arbres, celui du Soleil et celui de la Lune, qui prédisaient aux hommes leur sort (1). Il fit de grandes offrandes, sacrifia et présenta sa pétition. L'arbre du Soleil lui dit : « En peu de temps tu deviendras le maître du monde, mais jamais tu ne reverras ton pays. » Il se tut, et l'arbre de la Lune parla : « Ne te laisse pas abattre par ce que je vais te dire : tu seras tué par des traîtres; ainsi l'a ordonné le Destin (2). » Alexandre voulut savoir qui serait le traître, mais jamais il ne put obtenir de réponse. Il s'en retourna auprès de ses gens, et, de là, s'en fut dans la Judée, qu'il conquit; puis il monta à Jérusalem. Les Juifs avaient grand peur de lui; ils sortirent en procession pour le recevoir, l'évêque vêtu pontificalement et portant dans ses mains les tables de la Loi. Mais Alexandre mit pied à terre, s'agenouilla devant l'évêque, et adora les tables de la Loi, à cause d'une vision qu'il avait eue; puis il entra en triomphe à Jérusalem. Il entra dans le temple, mit son idole sur l'autel de la couronne, le confessa et l'adora. Il reçut le tribut. Ce fut là que l'on conjura sa mort; mais on reconnut qu'il ne pouvait être tué que par trahison, et alors les Juifs s'abouchèrent avec le comte Antipater, et concertèrent avec lui ce qui s'exécuta par la suite. Ici, l'auteur remarque que depuis la mort d'Alexandre jusqu'à nous, jamais il ne s'est fait une trahison qu'il ne s'y trouvât ou un Juif ou quelqu'un de la descendance d'un Juif.

De la Judée, Alexandre passa dans la Chaldée et con-

(1) Voyez le faux Callisthène, liv. III, ch. XVII.

(2) Les réponses des oracles sont en vers et extraites du *Poema de Alexandro*, coplas 2326, 2327.

quit les provinces d'alentour; il alla à Babylone, où il fut reçu pour seigneur. Là, on lui apporta les tributs et les présents de tous les pays du monde. Le même jour, il fit planter toutes les tentes dans la campagne, et il monta dans une chaire très-élevée, d'où, à haute voix, il prêcha à tous les peuples la raison de sa *Geste* (1). Tous furent très-satisfaits de lui, et lui baisèrent la main, et lui reconnurent seigneurie. Ensuite, il reçut les tributs en grande gloire et grand triomphe. Ce même jour, Jola, son vassal, lui donna le poison dans une coupe, à l'instigation du comte Antipater. Alexandre se vit mourir. Il partagea ses domaines entre ses compagnons (2) et les nobles qui avaient été élevés avec lui dès son enfance. A Ptolémée, il donna l'Égypte, à Antiochus la Judée, à Parmenion la Perse, à Apollonius (3) Repleta (*sic*) et les terres Nicolaïques, et ainsi de suite aux autres. Il mourut, et ordonna que son corps fût porté en la ville de Corinthe, que l'on appelle aujourd'hui Alexandrie, en honneur de lui.

Alexandre avait vingt-deux ans quand il entreprit ses conquêtes, et il employa douze années à les accomplir.

Où il est parlé du troisième prince, qui fut Nabuchodonosor, roi de Perse et de Ninive la grande ville, et de Babylone.

Le troisième fut Nabuchodonosor, de la race de Darius, roi de Perse et de Babylone. Il alla chercher et combattre Arphaxat, qui était seigneur de cent vingt provinces, et

(1) Ce mot que nous avons perdu et que nous ne saurions remplacer ici par aucun autre terme d'une physionomie aussi chevaleresque, n'est pas tellement sorti de notre langue qu'il ne nous soit resté au moins dans une expression proverbiale : « Les faits et gestes. » Nous espérons que le pluriel fera passer le singulier.

(2) *Sus Mozos*, ses jeunes gens.

Et vocavit pueros suos nobiles qui secum erant nutriti a juventute. (*Machabées*, I, 1.)

(3) Cet Apollonius pourrait être le Poros du faux Callisthène, que

qui avait nouvellement bâti la ville d'Ecbatane (1), très-forte, bien peuplée et riche. Il le vainquit, s'empara de ses pays, et il en fut seigneur, ainsi que de la grande ville de Ninive, et de la Médie, et de la Perse, jusques à la Judée. Il conquit la Judée et Jérusalem, emmena prisonniers à Babylone le roi et le peuple, et enleva tous les ustensiles (2), les vases et les portes du temple qu'il détruisit. Il fit faire à son image une grande statue et s'appela Dieu, et ordonna aux peuples d'adorer son image. Il envoya deux grands princes de sa maison, avec de puissantes armées bien approvisionnées, pour lui conquérir des provinces et les mettre sous sa domination. Holopherne fut envoyé contre Béthulie, qu'il assiégea. La famine était si grande dans la ville, qu'une tête d'âne ou de cheval était recherchée pour nourriture et se payait trente deniers d'argent. Alors les habitants délibérèrent et résolurent que, si Dieu, en qui était leur foi, ne leur envoyait pas de secours, le quatrième jour suivant ils rendraient la ville à Holopherne. Il y avait en ce temps à Béthulie une grande dame que l'on appelait Judith. C'était une fort belle personne, et elle craignit de tomber entre les mains de quelque homme de basse condition (3); elle se recommanda à Dieu, prit avec elle une de ses femmes, sortit de la ville et s'en fut vers Holopherne. « Seigneur, lui dit-elle, la ville se rendra d'ici à quatre jours. Or, je suis une dame de grand parage, et je ne voudrais point tomber entre les

Valerius appelle Apoctronus, Roxanis Patruus (voyez le *Testament d'Alexandre* dans le faux Callisthène et dans Valerius, son traducteur), ou l'Apollonius des *Machabées*, I, 3.

(1) *Batanis.*

(2) *Guarniciones.*

(3) *Obo miedo de ser castigada de algun byl honbre.*

mains de quelque homme grossier et de basse condition, mais bien appartenir à toi. Reçois-moi donc sous ta garde. » Holopherne répondit : « Pour les nouvelles que tu m'apportes, je t'accueille, toi et tout ce qui est à toi (1). Rentre dans la ville, et sors-en à ta volonté, sans crainte aucune. » Quand ceux de l'armée surent que la ville se rendait à eux, ils firent de grandes réjouissances ; et lorsque le festin fut terminé, aussitôt en quittant la table, Holopherne dit : « Vous, Judith, vous dormirez ici avec moi dans mon lit. » — « Seigneur, dit-elle, il me plaît d'obéir à votre commandement ; mais laissez-moi d'abord faire ma prière ; j'irai ensuite à vous dans votre lit. » Elle s'écarta pour faire sa prière et s'y arrêta un long temps. Lorsqu'elle revint près du lit, elle y trouva Holopherne endormi et bien hors de ses gardes. Elle avança donc la main sous son chevet, y prit son épée, la tira et lui coupa la tête ; puis elle la mit sous son manteau et s'en fut vers la ville, avec sa servante, passant au milieu des gardes qui la laissèrent aller, suivant l'ordre qu'ils avaient reçu. Le matin venu, ceux de Béthulie rendirent grâces à Dieu, et mettant la tête au bout d'une lance, ils l'élevèrent sur un créneau, et ils poussèrent de grands cris vers le camp, disant par signes : « Nous avons la tête de votre maître. » Les autres coururent à la tente d'Holopherne ; ils le trouvèrent mort et décapité ; leur frayeur alors fut si grande qu'ils levèrent le camp et se mirent en fuite. Mais ceux de la ville sortirent sur eux, en firent un grand carnage et pillèrent le camp (2).

(1) *Yo te quiero à ti é à todo lo tuyo.*

(2) Cette curieuse version montre que Gamez avait une Bible incomplète, où manquait le livre de Judith.

Ensuite Nabuchodonosor envoya Sennachérib (1) mettre le siége devant la ville de Vaïs (2). Il la tint assiégée pendant plusieurs jours sans la pouvoir prendre, à cause des prières que faisait Isaïe, le fils du gentilhomme qui la défendait. Et Dieu l'exauça, et en une seule nuit quatre-vingt mille hommes moururent dans leurs lits, et les autres furent mis en fuite et vaincus, non à coups de lances et d'épées, mais par la volonté de Dieu.

Après cela, Nabuchodonosor fit un songe épouvantable (3). Il songea qu'il voyait une image d'homme ou statue, dont la tête était d'or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses de cuivre, les jambes et les pieds de fer, sauf une partie des pieds qui était d'argile, et qu'il sortit de la montagne une pierre que n'avait point lancée main d'homme, laquelle donna dans les pieds de la statue et la changea toute en cendres. Cette figure lui fut interprétée par Daniel. Ensuite, Dieu le déposa du commandement, et il erra pendant quinze ans comme une bête des champs, privé de sens et de mémoire, tellement que ses peuples ne le connaissaient plus. Cela lui arriva en punition de ce qu'il avait méconnu Dieu lorsqu'il avait fait faire sa statue et s'était fait appeler Dieu. Au bout de ce temps, Dieu le rétablit dans son sens et dans son royaume, et il confessa le pouvoir de Dieu.

Le quatrième fut Jules César, empereur des Romains. L'auteur raconte comment il fut dictateur et comment il tua Catilina (4); ensuite comment il conquit les pays étrangers et vainquit le grand Pompée.

Le quatrième fut Jules César. — La ville que fondèrent Rémus et Romulus, fils de Mars, resta sous le gouvernement et seigneurie de rois jusques à Tarquin, lequel fut

(1) *Senecherip.*

(2) Lisez *Lakin.* (*Chronique,* II, 32. — *Rois,* II, XIX, 19.)

(3) DANIEL, 2.

(4) *Celin.*

mauvais, et à cause de cela mis à mort. Il y avait eu jusqu'à lui vingt-quatre rois, et après lui on n'en voulut plus souffrir à Rome. En leur place, on établit des tribuns, prenant dans chacun des lignages les plus considérables de Rome le plus prud'homme (1) qu'il put fournir; pour cette raison leur fut donné le nom de tribuns (2), et de chaque lignage il y en eut un. Ils furent en tout cent-vingt. Et parce qu'ils étaient vieux, on les appelait *senex*, vieux se disant *senex* en latin. De leur office vint le nom de sénat, et aujourd'hui on emploie seigneur comme titre d'honneur, parce qu'il signifie vieillard, étant dérivé de *senior*. Ils gouvernaient Rome et tout son territoire. Mais comme il y avait contestations et affaires en abondance, aussi parce que, les sénateurs étant nombreux, les différends étaient nombreux entre eux et les avis partagés, ce qui retardait beaucoup l'expédition de ceux qui venaient demander jugement, et qu'il en arrivait à Rome de grands inconvénients, ils résolurent, afin d'abréger les affaires, de choisir deux hommes très-entendus, qui prissent place avec eux sur de hauts siéges dans le chapitre (3), et que ceux-ci tinssent compte de tous les arguments que produisaient les sénateurs, qu'ensuite ils les *dictassent*, et qu'après ils eussent charge de décider et expédier comme il leur semblerait pour le mieux. Ils leur donnèrent le nom de *dictateurs*, et à leur office celui de *dictature* (4).

(1) *El mas sesudo.*

(2) L'auteur veut faire allusion au mot *tribu*, et oublie qu'il ne l'a pas énoncé.

(3) *Capitulo* (de Capitole). Le mot est resté dans la langue ecclésiastique, et nous le conservons ici, parce qu'on le verra plus bas employé bien expressément dans le sens de salle, lieu de réunion, et même de chambre.

(4) *Ditadores, ditado.*

En ce temps, il y avait à Rome Jules César, de l'une des plus grandes maisons romaines. Il était gouverneur (1) d'un temple qu'il avait fait édifier hors de Rome, et où l'on recevait les femmes nobles qui étaient pauvres, les orphelines, dames et demoiselles, qui ne pouvaient pas se marier suivant leur condition. Jules César était un homme de petite fortune (2); mais il avait été trouvé très-vertueux, de grand sens, de grande justice et sincère. Cette charge de dictateur fut donnée à lui et à un autre que l'on appelait Catilina (3), homme de grande famille, très-avisé et fin.

Ils appartenaient à des maisons rivales, mais entre eux il y avait amitié. Un jour, il arriva qu'un des plus nobles jeunes gens de la ville (4), avec d'autres garçons, ne pouvant avoir une jeune fille dont il était amoureux, fille d'une veuve de haute naissance, entra dans sa maison, prit la demoiselle et la viola (5). La mère pleurait, poussait de grands cris et appelait justice. Dans cette rue demeurait le dictateur Catilina (6). Il vint au jeune homme et lui demanda comment il avait été assez osé pour commettre une si méchante action. Il y avait alors à Rome une ordonnance qui, pour un tel fait, condamnait le coupable à donner incontinent une certaine somme déterminée d'argent, afin de marier la fille, sinon à être mis à mort. Le garçon répondit : « Voici tant, que je lui dois d'après

(1) *Regidor.*
(2) *De pequeño estado.*
(3) *Catelina.*
(4) *Un gran garçon de la cibdad.*
(5) *Echose con ella por fuerza.*
(6) *Catalin.* C'est le nom qui se retrouve, à partir de cette ligne, dans tout le reste du récit.

la loi de Rome. As-tu autre chose à réclamer de moi? » Et il donna cette somme à la mère. Celle-ci la rejeta avec indignation, et poussant de grands cris, elle pleurait et maudissait Rome, et celui qui exécutait de telles lois, et celui qui avait fait une telle ordonnance. Là-dessus passa Jules, qui venait du temple des Dames, et il apprit le sujet de la dispute. Il dit au garçon : « Comment as-tu osé faire cela? » Le garçon lui répondit : « J'ai déjà payé, et suivant l'ordonnance de Rome, dois-je quelque chose de plus? » La dame s'écria : « Jules, ceux dont tu es sorti ne buvaient pas le sang de leurs amis; mais ils mangeaient le sang de leurs ennemis. » Et Jules comprit bien ce qu'elle voulait lui dire : qu'une injure comme celle-là, qui était une injure de sang, par le sang devait être punie. Il prit le jeune homme et le fit pendre devant la porte de la dame à qui il avait fait violence.

Aussitôt, Jules César fut accusé par devant le sénat d'avoir transgressé la loi de Rome et usé d'une autorité qui ne lui appartenait pas. Mais il répondit qu'il pouvait à bon droit faire ce qu'il avait fait, et il dit aux sénateurs : « Vous savez bien comment, à cause de votre insuffisance, vous nous avez établis, pour faire ce que vous ne pouviez pas faire, et que vos raisons entendues, nous décidions. Vous avez rejeté sur nous votre pouvoir, vous nous l'avez donné, et nous pouvons trancher (1) par dessus vous, mais non pas vous par dessus nous. J'ai vu que cette loi était défectueuse, et je l'ai corrigée. Si Catilina n'a pas agi de même que moi, il mériterait de perdre sa charge. La loi que Rome a faite sur cette matière, moi je la défais, et je la corrige (2) par le pouvoir qui m'est donné. »

(1) *Librar sobre vosotros.*

(2) *La deshago è la enmiendo en mejor.*

Les sénateurs virent que Jules avait prononcé droitement et fait bonne justice. Ils se repentirent alors de n'avoir pas fait attention que le pouvoir qu'ils lui avaient délégué s'étendait jusque-là, et en bonne justice ils ne purent le lui enlever. De là en avant, Jules fut tenu pour un homme de grand sens, justice et courage, et la cité lui donnait grande marge pour exercer la justice. Il commença dès lors à prendre autorité et avoir un grand parti, et à être craint des méchants et chéri des bons. Catilina l'était aussi; mais il portait à Jules tant d'envie et souffrait tant de le voir primer, qu'il lui voulait tout le mal possible. Lorsque les sénateurs s'aperçurent de leur rivalité, et que chacun d'eux s'efforçait de l'emporter sur l'autre, ils résolurent de les séparer, afin de prévenir les malheurs qui devaient en résulter pour la cité. Ils firent Jules capitaine de tous les gens de la ville, mettant toutes leurs compagnies sous son commandement, et ils le nommèrent inspecteur (1) et payeur de toute la république. A Catilina, ils donnèrent la même autorité sur les gens de la campagne, et à tous les deux ils firent de grandes recommandations (2).

Catilina sortit donc de Rome pour aller gouverner la campagne. Il se rendit puissant; il avait beaucoup de monde à ses ordres, et Jules, de son côté, prenait grand pied dans la ville. Bientôt, il y eut acquis beaucoup de crédit, car les Romains étaient très-contents de lui, le trouvant juste, vrai, et ferme dans tous ses actes. Poussé par l'envie, la haine et la crainte que lui inspirait Jules, Catilina cherchait continuellement à se fortifier autant qu'il

(1) *Veedor.*

(2) *Dieronles grandes cargos.*

le pouvait. Il se mit à piller et vexer les campagnes, de telle sorte que l'on cessa d'obéir à ses ordres. Les plaintes arrivaient contre lui. Rome lui adressait des remontrances, mais il n'en tenait aucun compte. A la fin, on lui envoya dire que, puisqu'il en était ainsi, il eût à sortir du territoire. Alors il se réfugia chez les ennemis des Romains (1) et réunit de grandes forces pour venir à Rome. Comme on ne voulut point l'y laisser entrer, il assiégea la ville, et il la tenait en dures alarmes (2), tuant ou faisant prisonniers tous ceux de la ville qu'il pouvait avoir entre les mains.

Dans cette néeessité, les Romains mandèrent Jules au sénat et lui dirent : « Jules, tu as coûté bien des peines à ta mère pour t'élever et te porter au grand état où tu te trouves aujourd'hui. Tu vois maintenant quelles injures (3) et quel déshonneur elle subit à cause de toi. Une mère qui a un tel fils devrait être honorée et protégée. Ce serait grand dommage qu'elle eût à maudire le lait qu'elle t'a fait sucer et l'éducation qu'elle t'a donnée. Prends de ses biens tout ce qu'il t'en faudra ; sors, et va la défendre. » Jules avait bien prévu que les choses en viendraient à ce point. Il assembla toutes les forces de Rome, mit ordre avec grande précaution à ce qu'il laissait dans la ville, parce qu'une bonne partie de ses ennemis s'y trouvaient; ensuite il sortit avec beaucoup de monde, attaqua, défit et tua Catilina. Et de ce moment, Jules fut tenu pour beaucoup plus grand qu'auparavant.

(1) Le texte dit : *Y se fuese para los enemigos de Roma,* ce qui est une erreur manifeste du copiste. En lisant : *Y fuése,* on a le sens que nous avons adopté.

(2) *Agajada* (*aquexada?*).

(3) *Onras* (lisez *ontas*) *é verguenzas.*

Dans le même temps, il y avait à Rome un personnage considérable nommé Trasius Pompée, qui était parent de Catilina. Lui et Jules se haïssaient, et ils divisaient la cité en partis qui étaient l'un contre l'autre (1). Les sénateurs, dont la coutume était d'envoyer toujours des conquérants pour subjuguer les diverses parties du monde, résolurent de réconcilier ces deux hommes et de les envoyer en expédition. Trasius Pompée prit à femme la fille de Jules. Il fut envoyé contre l'Orient, et Jules contre l'Occident, avec des armées puissantes, et le sénat leur accorda cinq années de terme pour accomplir leurs conquêtes; au bout des cinq années, chacun d'eux devait revenir à Rome. Pompée conquit beaucoup de pays, livra plusieurs grandes batailles, et au terme assigné, il revint à Rome chargé de gloire, de richesses, d'honneurs, et de là en avant il fut appelé le grand Pompée. Pendant trois autres années encore, il fut employé à des conquêtes qu'il acheva. Mais Jules était allé subjuguant les contrées, jusqu'à ce qu'il fût en Espagne, et il avait dépensé dix années à ses conquêtes. Ensuite il s'en retourna à Rome avec grande puissance, riche et honoré, ayant conquis plusieurs royaumes et provinces, et il fut reçu à Rome avec grand triomphe, ce qui déplaisait à plusieurs. Incontinent, il fut accusé au chapitre d'avoir excédé la commission que Rome lui avait donnée, parce qu'il n'était pas revenu au terme de cinq ans. Jules répondit : « Je suis le fils de Rome; pendant les cinq années j'ai rempli sa commission; j'en ai pris cinq autres de ma libre volonté, et j'ai pu le faire à bon droit, outre que tout ce que j'ai gagné je l'ai donné à ma mère, et je suis son fils obéissant. » Il fut trouvé qu'il parlait

(1) *Avia grandes bandos entrellos.*

avec raison, et les Romains lui accordèrent encore plus de respect, se tenant pour très-honorés et puissants de posséder deux hommes tels que Jules et le grand Pompée. Ils déterminèrent de les revêtir de dignités et de leur donner de grandes forces, avec lesquelles ils iraient conquérir les pays et les soumettre à la domination de Rome. Ils les firent donc empereurs, et donnèrent à chacun un étendard avec un aigle, car le blason de l'étendard de Rome était un aigle de sable en champ d'argent.

Cependant, l'amitié ne pouvait durer longtemps entre eux. Tant sur les affaires de la ville que sur celles du dehors, jamais ils ne purent bien s'accorder, parce que chacun d'eux voulait, en toutes choses, tirer à lui l'honneur et l'avantage. Leur inimitié devint même si grande, que jamais on ne réussit à les faire marcher ensemble; et, quoique plusieurs fois Rome fît la paix entre eux, ce n'était que pour bien peu de temps. Enfin ils amassèrent, chacun de son côté, de grandes multitudes de gens de guerre, et se livrèrent une grande bataille, dans laquelle Jules César fut vaincu. Pompée ne pensa pas à le poursuivre, car il supposait que jamais il ne pourrait se relever de cette défaite. Jules s'en allait fuyant. Sur la tombée de la nuit, il arriva au bord de la mer, en un endroit où il trouva un pêcheur qui avait sa barque, et il pria le pêcheur de lui faire traverser cette mer. Il monta dans la barque, et s'en fut là où il avait laissé sa femme. Ses gens s'y rallièrent peu à peu autour de lui. Lorsqu'ils furent rassemblés, Jules leur dit : « Pompée n'a pas su vaincre, et Jules César n'a pas été vaincu. » Cette parole les étonnait fort, car ils le voyaient vaincu. Mais il le leur avait dit, parce que Pompée ne l'avait pas poursuivi jusqu'à la mort,

qui avait nouvellement bâti la ville d'Ecbatane (1), très-forte, bien peuplée et riche. Il le vainquit, s'empara de ses pays, et il en fut seigneur, ainsi que de la grande ville de Ninive, et de la Médie, et de la Perse, jusques à la Judée. Il conquit la Judée et Jérusalem, emmena prisonniers à Babylone le roi et le peuple, et enleva tous les ustensiles (2), les vases et les portes du temple qu'il détruisit. Il fit faire à son image une grande statue et s'appela Dieu, et ordonna aux peuples d'adorer son image. Il envoya deux grands princes de sa maison, avec de puissantes armées bien approvisionnées, pour lui conquérir des provinces et les mettre sous sa domination. Holopherne fut envoyé contre Béthulie, qu'il assiégea. La famine était si grande dans la ville, qu'une tête d'âne ou de cheval était recherchée pour nourriture et se payait trente deniers d'argent. Alors les habitants délibérèrent et résolurent que, si Dieu, en qui était leur foi, ne leur envoyait pas de secours, le quatrième jour suivant ils rendraient la ville à Holopherne. Il y avait en ce temps à Béthulie une grande dame que l'on appelait Judith. C'était une fort belle personne, et elle craignit de tomber entre les mains de quelque homme de basse condition (3); elle se recommanda à Dieu, prit avec elle une de ses femmes, sortit de la ville et s'en fut vers Holopherne. « Seigneur, lui dit-elle, la ville se rendra d'ici à quatre jours. Or, je suis une dame de grand parage, et je ne voudrais point tomber entre les

Valerius appelle Apoctronus, Roxanis Patruus (voyez le *Testament d'Alexandre* dans le faux Callisthène et dans Valerius, son traducteur), ou l'Apollonius des *Machabées*, I, 3.

(1) *Batanis.*

(2) *Guarniciones.*

(3) *Obo miedo de ser castigada de algun byl honbre.*

mains de quelque homme grossier et de basse condition, mais bien appartenir à toi. Reçois-moi donc sous ta garde. » Holopherne répondit : « Pour les nouvelles que tu m'apportes, je t'accueille, toi et tout ce qui est à toi (1). Rentre dans la ville, et sors-en à ta volonté, sans crainte aucune. » Quand ceux de l'armée surent que la ville se rendait à eux, ils firent de grandes réjouissances; et lorsque le festin fut terminé, aussitôt en quittant la table, Holopherne dit : « Vous, Judith, vous dormirez ici avec moi dans mon lit. » — « Seigneur, dit-elle, il me plaît d'obéir à votre commandement; mais laissez-moi d'abord faire ma prière; j'irai ensuite à vous dans votre lit. » Elle s'écarta pour faire sa prière et s'y arrêta un long temps. Lorsqu'elle revint près du lit, elle y trouva Holopherne endormi et bien hors de ses gardes. Elle avança donc la main sous son chevet, y prit son épée, la tira et lui coupa la tête; puis elle la mit sous son manteau et s'en fut vers la ville, avec sa servante, passant au milieu des gardes qui la laissèrent aller, suivant l'ordre qu'ils avaient reçu. Le matin venu, ceux de Béthulie rendirent grâces à Dieu, et mettant la tête au bout d'une lance, ils l'élevèrent sur un créneau, et ils poussèrent de grands cris vers le camp, disant par signes : « Nous avons la tête de votre maître. » Les autres coururent à la tente d'Holopherne; ils le trouvèrent mort et décapité; leur frayeur alors fut si grande qu'ils levèrent le camp et se mirent en fuite. Mais ceux de la ville sortirent sur eux, en firent un grand carnage et pillèrent le camp (2).

(1) *Yo te quiero à ti é à todo lo tuyo.*

(2) Cette curieuse version montre que Gamez avait une Bible incomplète, où manquait le livre de Judith.

qui avait nouvellement bâti la ville d'Ecbatane (1), très-forte, bien peuplée et riche. Il le vainquit, s'empara de ses pays, et il en fut seigneur, ainsi que de la grande ville de Ninive, et de la Médie, et de la Perse, jusques à la Judée. Il conquit la Judée et Jérusalem, emmena prisonniers à Babylone le roi et le peuple, et enleva tous les ustensiles (2), les vases et les portes du temple qu'il détruisit. Il fit faire à son image une grande statue et s'appela Dieu, et ordonna aux peuples d'adorer son image. Il envoya deux grands princes de sa maison, avec de puissantes armées bien approvisionnées, pour lui conquérir des provinces et les mettre sous sa domination. Holopherne fut envoyé contre Béthulie, qu'il assiégea. La famine était si grande dans la ville, qu'une tête d'âne ou de cheval était recherchée pour nourriture et se payait trente deniers d'argent. Alors les habitants délibérèrent et résolurent que, si Dieu, en qui était leur foi, ne leur envoyait pas de secours, le quatrième jour suivant ils rendraient la ville à Holopherne. Il y avait en ce temps à Béthulie une grande dame que l'on appelait Judith. C'était une fort belle personne, et elle craignit de tomber entre les mains de quelque homme de basse condition (3); elle se recommanda à Dieu, prit avec elle une de ses femmes, sortit de la ville et s'en fut vers Holopherne. « Seigneur, lui dit-elle, la ville se rendra d'ici à quatre jours. Or, je suis une dame de grand parage, et je ne voudrais point tomber entre les

Valerius appelle Apoctronus, Roxanis Patruus (voyez le *Testament d'Alexandre* dans le faux Callisthène et dans Valerius, son traducteur), ou l'Apollonius des *Machabées*, I, 3.

(1) *Batanis.*

(2) *Guarniciones.*

(3) *Obo miedo de ser castigada de algun byl honbre.*

mains de quelque homme grossier et de basse condition, mais bien appartenir à toi. Reçois-moi donc sous ta garde. » Holopherne répondit : « Pour les nouvelles que tu m'apportes, je t'accueille, toi et tout ce qui est à toi (1). Rentre dans la ville, et sors-en à ta volonté, sans crainte aucune. » Quand ceux de l'armée surent que la ville se rendait à eux, ils firent de grandes réjouissances ; et lorsque le festin fut terminé, aussitôt en quittant la table, Holopherne dit : « Vous, Judith, vous dormirez ici avec moi dans mon lit. » — « Seigneur, dit-elle, il me plaît d'obéir à votre commandement ; mais laissez-moi d'abord faire ma prière ; j'irai ensuite à vous dans votre lit. » Elle s'écarta pour faire sa prière et s'y arrêta un long temps. Lorsqu'elle revint près du lit, elle y trouva Holopherne endormi et bien hors de ses gardes. Elle avança donc la main sous son chevet, y prit son épée, la tira et lui coupa la tête ; puis elle la mit sous son manteau et s'en fut vers la ville, avec sa servante, passant au milieu des gardes qui la laissèrent aller, suivant l'ordre qu'ils avaient reçu. Le matin venu, ceux de Béthulie rendirent grâces à Dieu, et mettant la tête au bout d'une lance, ils l'élevèrent sur un créneau, et ils poussèrent de grands cris vers le camp, disant par signes : « Nous avons la tête de votre maître. » Les autres coururent à la tente d'Holopherne ; ils le trouvèrent mort et décapité ; leur frayeur alors fut si grande qu'ils levèrent le camp et se mirent en fuite. Mais ceux de la ville sortirent sur eux, en firent un grand carnage et pillèrent le camp (2).

(1) *Yo te quiero à ti é à todo lo tuyo.*

(2) Cette curieuse version montre que Gamez avait une Bible incomplète, où manquait le livre de Judith.

qui avait nouvellement bâti la ville d'Ecbatane (1), très-forte, bien peuplée et riche. Il le vainquit, s'empara de ses pays, et il en fut seigneur, ainsi que de la grande ville de Ninive, et de la Médie, et de la Perse, jusques à la Judée. Il conquit la Judée et Jérusalem, emmena prisonniers à Babylone le roi et le peuple, et enleva tous les ustensiles (2), les vases et les portes du temple qu'il détruisit. Il fit faire à son image une grande statue et s'appela Dieu, et ordonna aux peuples d'adorer son image. Il envoya deux grands princes de sa maison, avec de puissantes armées bien approvisionnées, pour lui conquérir des provinces et les mettre sous sa domination. Holopherne fut envoyé contre Béthulie, qu'il assiégea. La famine était si grande dans la ville, qu'une tête d'âne ou de cheval était recherchée pour nourriture et se payait trente deniers d'argent. Alors les habitants délibérèrent et résolurent que, si Dieu, en qui était leur foi, ne leur envoyait pas de secours, le quatrième jour suivant ils rendraient la ville à Holopherne. Il y avait en ce temps à Béthulie une grande dame que l'on appelait Judith. C'était une fort belle personne, et elle craignit de tomber entre les mains de quelque homme de basse condition (3); elle se recommanda à Dieu, prit avec elle une de ses femmes, sortit de la ville et s'en fut vers Holopherne. « Seigneur, lui dit-elle, la ville se rendra d'ici à quatre jours. Or, je suis une dame de grand parage, et je ne voudrais point tomber entre les

Valerius appelle Apoctronus, Roxanis Patruus (voyez le *Testament d'Alexandre* dans le faux Callisthène et dans Valerius, son traducteur), ou l'Apollonius des *Machabées*, I, 3.

(1) *Batanis.*

(2) *Guarniciones.*

(3) *Obo miedo de ser castigada de algun byl honbre.*

mains de quelque homme grossier et de basse condition, mais bien appartenir à toi. Reçois-moi donc sous ta garde. » Holopherne répondit : « Pour les nouvelles que tu m'apportes, je t'accueille, toi et tout ce qui est à toi (1). Rentre dans la ville, et sors-en à ta volonté, sans crainte aucune. » Quand ceux de l'armée surent que la ville se rendait à eux, ils firent de grandes réjouissances; et lorsque le festin fut terminé, aussitôt en quittant la table, Holopherne dit : « Vous, Judith, vous dormirez ici avec moi dans mon lit. » — « Seigneur, dit-elle, il me plaît d'obéir à votre commandement; mais laissez-moi d'abord faire ma prière; j'irai ensuite à vous dans votre lit. » Elle s'écarta pour faire sa prière et s'y arrêta un long temps. Lorsqu'elle revint près du lit, elle y trouva Holopherne endormi et bien hors de ses gardes. Elle avança donc la main sous son chevet, y prit son épée, la tira et lui coupa la tête; puis elle la mit sous son manteau et s'en fut vers la ville, avec sa servante, passant au milieu des gardes qui la laissèrent aller, suivant l'ordre qu'ils avaient reçu. Le matin venu, ceux de Béthulie rendirent grâces à Dieu, et mettant la tête au bout d'une lance, ils l'élevèrent sur un créneau, et ils poussèrent de grands cris vers le camp, disant par signes : « Nous avons la tête de votre maître. » Les autres coururent à la tente d'Holopherne; ils le trouvèrent mort et décapité; leur frayeur alors fut si grande qu'ils levèrent le camp et se mirent en fuite. Mais ceux de la ville sortirent sur eux, en firent un grand carnage et pillèrent le camp (2).

(1) *Yo te quiero à ti é à todo lo tuyo.*

(2) Cette curieuse version montre que Gamez avait une Bible incomplète, où manquait le livre de Judith.

permît d'ouvrir ces portes ni d'entrer dans ce palais, sous peine de sa malédiction, enjoignant, au contraire, qu'aussitôt qu'un roi commencerait à régner, il mît aux portes un cadenas ajouté à ceux qu'il y trouverait, sinon qu'il apprît que, du jour où les portes seraient ouvertes, nombre de nations des peuples africains passeraient la mer, et ruineraient toute la terre d'Espagne, et la conquerraient. Cette défense fut toujours observée jusqu'au temps du roi don Rodrigue, qui fut le dernier du très-noble et grand lignage des magnanimes rois Goths. Quant vint à celui-ci de régner, il fut prié d'apposer à son tour des serrures à ces portes, comme avaient fait tous les rois qui avaient été en Espagne avant lui. Le roi Rodrigue savait bien qu'Hercule partageait l'opinion des Gentils et que, dans cette idée de renaître au monde, il devait, puisqu'il avait été riche et puissant, avoir laissé enfermés en cet endroit de grands trésors, que, possible, il avait voulu par ces injonctions et menaces (1) défendre de la convoitise de ceux qui viendraient après lui. Pensant donc y trouver de grandes richesses, le roi don Rodrigue fit ouvrir les portes. Il ne trouva rien de ce qu'il pensait; mais on dit qu'il trouva dans un recoin un coffre où étaient renfermés trois bocaux; dans l'un, il y avait une tête de More, dans l'autre une couleuvre et dans l'autre une sauterelle, et, ajoute-t-on, il y était joint un écrit qui disait de bien prendre garde à ne briser aucun de ces bocaux, sinon que de la nature de celui que l'on briserait serait le fléau qui détruirait le pays. Cela, croyez-le, si vous le voulez; pour moi je ne le veux point croire, parce que telles choses que celles-là la religion ne les permet pas, et la

(1) *Aquel temor é premia.*

raison ne les admet pas. Outre que le passage de cette multitude de peuples et la destruction de l'Espagne n'ont point été causés ni amenés par l'effraction de ces portes; mais qui le fit, ce fut la justice de Dieu, à cause des péchés des hommes, comme arrivèrent en leur temps le grand déluge de Thessalie, les plaies d'Égypte et la submersion des sept cités de Jérusalem; toutes ces choses sont venues par la justice de Dieu, à cause des péchés du monde.

Quelques-uns disent aussi que le pays fut perdu par le péché que commit le roi don Rodrigue en prenant la fille du comte Julien. Ce ne fut pas là un aussi énorme péché qu'on veut le prétendre, le roi prendre une fille de son royaume, ni mariée ni fiancée; et même il peut être que le roi ne fût pas non plus lié par mariage, en sorte que le péché était d'une bien plus petite nature. Et d'ailleurs, Dieu ne punit le général que pour un péché universel; or, ce péché individuel avait été commis par un seul, et la punition fut universelle; d'où l'on doit conclure que les péchés que faisaient alors les peuples étaient détestables devant Dieu, et tellement qu'il ne le pouvait supporter, par quoi il fallut qu'il exécutât sa justice. Mais cette couronne fut anéantie dans ce temps, et ceux qui avaient eu volonté d'excuser le comte Julien de la grande trahison qu'il fit [ont mis avant ces raisons pour empêcher qu'il ne fût maudit], comme maudit sera celui qui dira du bien de lui, béni sera celui qui le maudira. Maudit soit-il de Dieu, car maudit il est.

Entre les Gentils, d'autres tenaient que les âmes de ceux qui avaient mené une vie pure et généreuse (1), selon ce que requièrent les vertus cardinales, qui avaient marqué

(1) *Bidas linpias è ablivas.*

dans ce monde par leur puissance et par des actions éclatantes et fameuses, étaient transformées en étoiles et prenaient place dans le firmament. A plusieurs d'elles, ils donnaient le nom de Dieu, et ils les adoraient en quelques contrées de la terre (1), comme, par exemple, Mars, dieu des batailles, et Vénus, déesse de l'amour, et ainsi des autres. De fait, ils croyaient que toute la gloire est bornée à ce monde, et ne savaient où chercher la lumière dans les ténèbres; car, bien qu'ils possédassent les quatre vertus nécessaires pour bien vivre ici-bas, ils n'avaient point connaissance de trois autres vertus qui étaient renfermées dans leurs âmes, Foi, Espérance et Charité, sans lesquelles l'homme ne peut ni se sauver, ni connaître Dieu qui est la vie véritable. Donc, parce qu'ils ne savaient et ne comprenaient pas qu'il y eût une autre gloire, mais ne connaissaient que celle de ce monde, ils cherchaient à ce qu'il restât d'eux grand bruit après leurs jours.

Nous trouvons en écrit de quelques Romains que, pour l'amour de la renommée, non seulement ils livraient de grandes batailles et accomplissaient d'autres grandes choses, mais encore se laissaient tuer ou se tuaient eux-mêmes délibérément, et quittaient cette vie, afin que leur renommée subsistât. Ils mettaient peine à garder leur foi, et afin de ne point montrer de peur ou pour faire paraître que tous ceux de Rome valaient autant ou mieux qu'eux, ils recevaient la mort de leur plein gré. Aussi, tant que les Romains n'eurent en vue que le bien commun, ils dominèrent tout le monde; quand ensuite ils se livrèrent à l'égoïsme (1) et que chacun ne se soucia plus que de s'avan-

(1) *En las climas de la tierra.*
(2) *Se ficieron singulares.*

cer en profits et honneurs, ils perdirent la seigneurie et devinrent esclaves par l'effet de la division. C'est ce qui arrive toujours dans les royaumes, provinces, cités, et même entre les chevaliers : pendant que durent la division et la défiance, leurs ennemis viennent et se vengent d'eux. A cause de cela, notre Sauveur Jésus-Christ a dit : « Tout royaume divisé contre lui-même périra, et maison sur maison y tombera. »

Des Goths nous lisons qu'ils furent une des grandes races de l'Orient, de la race de Got et Magoth, fils de Japhet, fils de Noé; comment ils sortirent de l'île d'Escancie (1), passèrent le grand fleuve du Danube et habitèrent d'abord en Sicie (2); comment ils allèrent ensuite, ravageant les pays, tant qu'ils arrivèrent à Rome et combattirent rudement les Romains, puis vinrent dans la Gothie, qui est en France et Narbonne; enfin, entrèrent en Espagne et s'en firent maîtres, et la convertirent à la foi de Jésus-Christ, car auparavant elle n'était pas chrétienne. Ils nommèrent alors un roi de leur race, et le premier eut nom Adris (3). Leur domination dura trois cents ans, jusqu'au roi don Rodrigue, au temps duquel l'Espagne se perdit. Ces Goths aimaient l'honneur et la réputation; et il ne leur suffisait point que leur renommée restât confiée par écrit aux livres; mais comme ils voyaient que les livres, par beaucoup d'aventures, pouvaient périr, ils faisaient écrire leurs exploits sur les pierres, ainsi que nous en trouvons aujourd'hui qui sont travaillées par grande habileté; même nous trouvons leurs images faites à grands frais, sculptées avec grande

(1) Scanie?
(2) Dacie?
(3) Alaric?

application (1). D'autres faisaient des figures de lions, de taureaux, de serpents, de tigres, d'éléphants, et d'autres animaux terribles, chacun les appropriant à sa propre figure; et ainsi appropriés, ils les plaçaient aux endroits où s'étaient données leurs batailles. Ils peuplèrent leurs villes et firent de grandes choses auxquelles ils gagnèrent honneur et renommée.

Avant la venue de notre Sauveur Jésus-Christ, la plupart des nations vivaient dans de grandes erreurs, à cause du péché de notre père Adam qui subsistait encore, et ce péché avait été commis tant à l'offense de Dieu, que toutes les âmes des méchants allaient en enfer, et même celles des bons, s'il y avait alors des bons. Mais le père de la miséricorde, Dieu au-dessus de tous les dieux, se souvint de l'homme qu'il avait fait à son image et ressemblance. Il envoya son Fils prendre chair dans le sein d'une jeune fille choisie sans tache, et par la communication du Saint-Esprit, le Fils naquit d'elle, vrai Dieu et vrai homme, elle restant vierge avant, pendant et après; et il nous donna pour le reconnaître ses paroles et ses œuvres. Tout ce qu'il trouva, il le recueillit et le ramassa; il prit notre charge sur ses épaules; il mourut pour nous, et ayant donné son sang pour rançon, il racheta les captifs, ressuscita et monta au ciel, où il a préparé sa gloire à ceux qui auront comme nous foi en lui, et auront été lavés dans l'eau par laquelle il nous a sanctifiés avec le sang et l'eau qui sortirent de son côté.

Notez que Dieu fut plus généreux en se donnant lui-même pour nous, qu'il ne l'eût été, s'il nous avait absous

(1) *Femencia.*

·ar son pouvoir absolu. Il vint entre les siens,
·lurent pas le connaître, ne voulurent
.-là furent les malheureux, durs de
.ré des Juifs. Pourtant, il les avait tirés
. . secourant par de terribles plaies, grands
. ;uissance; il leur avait ouvert la mer, et leur
·ssé les chemins par où ils échappèrent; de la
· dure, il avait fait jaillir pour eux de l'eau en abon-
.. nce; il leur avait rendu douce l'eau amère, et leur avait
donné à manger le pain du ciel. Il les avait rassasiés de manne, d'oiseaux et d'eau dans le désert; il les avait maintenus pendant quarante ans sans travail, sans douleurs, joyeux, repus et tranquilles; il les avait conduits dans la terre de promission; il leur avait envoyé des prophètes et des patriarches pour les avertir de la venue du saint Messie qu'ils espéraient; il leur avait livré les terres de leurs ennemis, et leur avait donné une loi, des rois, des prêtres, des autels, des onctions, des sacrifices, des miracles, des révélations. Celui qu'ils attendaient et qu'ils appelaient chaque jour, il vint enfin, tel que les prophètes l'avaient annoncé, et ils ne voulurent pas le connaître; ils fermèrent les yeux, ils ne connurent pas; ils endurcirent leurs cœurs, ils ne comprirent pas; ils tuèrent et outragèrent (1) leur roi qu'ils attendaient depuis si longtemps. A sa passion, le soleil s'obscurcit, la terre trembla, le voile du temple se déchira, les pierres se fendirent; jamais la dureté de leurs cœurs ne put être amollie. Les tombeaux s'ouvrirent, beaucoup de morts ressuscitèrent et apparurent à leurs amis; ils ne voulurent pas les connaître. La lumière vint dans les ténèbres, et les ténèbres

(1) *Desonraron*.

un endroit par où il devait passer. Or, le jour qui avait été assigné par les conjurés, le sénat s'assembla et envoya dire à l'empereur de venir bien vite, parce qu'il le fallait ainsi, pour une affaire très-ardue; et ceux du lignage de Pompée avaient caché dans une salle (1) un certain nombre d'hommes armés, car ils avaient arrangé les choses pour que ce jour-là il n'y eût au chapitre (2) que ceux de leur lignage. Comme Jules, arrivant en grande hâte, passait par une rue, la dame se jeta au-devant de lui et, l'arrêtant par la bride de son cheval, lui dit : « Seigneur, n'allez pas au chapitre avant d'avoir lu cette lettre. » Mais lui pensa que c'était quelque plainte ou pétition ; il la prit, la garda en main et se rendit au chapitre. Dans une antichambre (3) obscure qu'il traversait pour y entrer, des hommes sautèrent au-devant de lui et se mirent à le frapper à grands coups d'épée et de poignard. Lui jeta un coup d'œil tout à l'entour; il vit qu'il n'avait aucun moyen d'en réchapper; il ne poussa pas un cri, ne recula ni peu ni point, mais il rassembla ses vêtements, les serra contre son corps, et tomba, étendu par terre, arrangé pour ne pas faire mauvaise contenance au moment de la mort. C'est ainsi qu'on le trouva, drapé dans ses habits, la face couverte, la lettre dans la main, et l'on y vit qu'on lui révélait toute la trahison comme elle lui était préparée. Quelques-uns prétendirent qu'il n'avait pas lu la lettre, d'autres qu'il l'avait lue, mais qu'il avait mieux aimé souffrir la mort que de témoigner de la peur. Tant est-il que tous ceux qui le virent avouèrent que jamais il ne

(1) *En un capitulo.*

(2) *Capitulo.* Gamez a pu vouloir également désigner, ici et dans les deux passages suivants, le Sénat ou le Capitole.

(3) *Un enmedio.*

s'était vu mort plus belle, et qu'il avait été beau dans la vie, beau dans la mort (1).

Avant qu'il mourût, Jules César dit un jour à Virgile, qui était alors le plus grand savant (2) qu'il y eût dans ces contrées : « Virgile, je suis très-chagrin de deux choses que je vois dans le monde : la première, que les noms de ceux qui ont fait de grandes actions périssent avec eux ; la seconde, que leurs tombeaux sont détruits par la longue durée du temps et ne se conservent point. Et puisqu'il ne reste de l'homme dans ce monde après sa mort rien autre que ces deux choses-là, je voudrais que du moins il subsistât le nom et le tombeau, et qu'ils durassent toujours au milieu des hommes qui viendront après nous. » Virgile répondit : « Je ferai que ton nom et ta tombe durent dans le monde. »

Dans ce temps, l'année commençait au mois de mars, et en raison de cela, le mois de juillet était appelé *quintil*. César lui ôta ce nom et lui donna le sien, ordonnant que dans tout le monde on l'appelât *juillet*, le mois de Jules (3).

Le roi Salomon, qui fut roi de Judée, fit, par grande science, tailler à Jérusalem une pierre aussi haute qu'une tour, œuvre merveilleuse, avec son piédestal ; et il commanda qu'après sa mort l'on dressât cette pierre, et qu'au-dessus l'on plaçât une pomme d'or où l'on renfer-

(1) *Buen bibo é buen muerto.*

(2) *Sabidor.*

(3) « Et Pompeyus issit de la citeit tout rengiers ses gens ; et Julius rengat les siens quant ilh les vist. Là oit une horrible et pesante estour ; mains Pompeyus fut desconfis et s'enfuit. Et astait adont le promier jour de quintel ; se l'appella Julius por cel belle victoire : ch'est li mois de jule, et encor le nom-ons enssi. » (*Le myreur des histors*, par Jean d'OUTREMEUSE, p. 221. Bruxelles, 1864, f°.)

un endroit par où il devait passer. Or, le jour qui avait été assigné par les conjurés, le sénat s'assembla et envoya dire à l'empereur de venir bien vite, parce qu'il le fallait ainsi, pour une affaire très-ardue; et ceux du lignage de Pompée avaient caché dans une salle (1) un certain nombre d'hommes armés, car ils avaient arrangé les choses pour que ce jour-là il n'y eût au chapitre (2) que ceux de leur lignage. Comme Jules, arrivant en grande hâte, passait par une rue, la dame se jeta au-devant de lui et, l'arrêtant par la bride de son cheval, lui dit : « Seigneur, n'allez pas au chapitre avant d'avoir lu cette lettre. » Mais lui pensa que c'était quelque plainte ou pétition ; il la prit, la garda en main et se rendit au chapitre. Dans une antichambre (3) obscure qu'il traversait pour y entrer, des hommes sautèrent au-devant de lui et se mirent à le frapper à grands coups d'épée et de poignard. Lui jeta un coup d'œil tout à l'entour; il vit qu'il n'avait aucun moyen d'en réchapper; il ne poussa pas un cri, ne recula ni peu ni point, mais il rassembla ses vêtements, les serra contre son corps, et tomba, étendu par terre, arrangé pour ne pas faire mauvaise contenance au moment de la mort. C'est ainsi qu'on le trouva, drapé dans ses habits, la face couverte, la lettre dans la main, et l'on y vit qu'on lui révélait toute la trahison comme elle lui était préparée. Quelques-uns prétendirent qu'il n'avait pas lu la lettre, d'autres qu'il l'avait lue, mais qu'il avait mieux aimé souffrir la mort que de témoigner de la peur. Tant est-il que tous ceux qui le virent avouèrent que jamais il ne

(1) *En un capitulo.*

(2) *Capitulo.* Gamez a pu vouloir également désigner, ici et dans les deux passages suivants, le Sénat ou le Capitole.

(3) *Un enmedio.*

s'était vu mort plus belle, et qu'il avait été beau dans la vie, beau dans la mort (1).

Avant qu'il mourût, Jules César dit un jour à Virgile, qui était alors le plus grand savant (2) qu'il y eût dans ces contrées : « Virgile, je suis très-chagrin de deux choses que je vois dans le monde : la première, que les noms de ceux qui ont fait de grandes actions périssent avec eux ; la seconde, que leurs tombeaux sont détruits par la longue durée du temps et ne se conservent point. Et puisqu'il ne reste de l'homme dans ce monde après sa mort rien autre que ces deux choses-là, je voudrais que du moins il subsistât le nom et le tombeau, et qu'ils durassent toujours au milieu des hommes qui viendront après nous. » Virgile répondit : « Je ferai que ton nom et ta tombe durent dans le monde. »

Dans ce temps, l'année commençait au mois de mars, et en raison de cela, le mois de juillet était appelé *quintil*. César lui ôta ce nom et lui donna le sien, ordonnant que dans tout le monde on l'appelât *juillet*, le mois de Jules (3).

Le roi Salomon, qui fut roi de Judée, fit, par grande science, tailler à Jérusalem une pierre aussi haute qu'une tour, œuvre merveilleuse, avec son piédestal ; et il commanda qu'après sa mort l'on dressât cette pierre, et qu'au-dessus l'on plaçât une pomme d'or où l'on renfer-

(1) *Buen bibo é buen muerto.*

(2) *Sabidor.*

(3) « Et Pompeyus issit de la citeit tout rengiers ses gens ; et Julius rengat les siens quant ilh les vist. Là oit une horrible et pesante estour ; mains Pompeyus fut desconfis et s'enfuit. Et astait adont le promier jour de quintel ; se l'appella Julius por cel belle victoire : ch'est li mois de jule, et encor le nom-ons ensst. » (*Le myreur des histors*, par Jean d'OUTREMEUSE, p. 221. Bruxelles, 1864, f°.)

un endroit par où il devait passer. Or, le jour qui avait été assigné par les conjurés, le sénat s'assembla et envoya dire à l'empereur de venir bien vite, parce qu'il le fallait ainsi, pour une affaire très-ardue; et ceux du lignage de Pompée avaient caché dans une salle (1) un certain nombre d'hommes armés, car ils avaient arrangé les choses pour que ce jour-là il n'y eût au chapitre (2) que ceux de leur lignage. Comme Jules, arrivant en grande hâte, passait par une rue, la dame se jeta au-devant de lui et, l'arrêtant par la bride de son cheval, lui dit : « Seigneur, n'allez pas au chapitre avant d'avoir lu cette lettre. » Mais lui pensa que c'était quelque plainte ou pétition ; il la prit, la garda en main et se rendit au chapitre. Dans une antichambre (3) obscure qu'il traversait pour y entrer, des hommes sautèrent au-devant de lui et se mirent à le frapper à grands coups d'épée et de poignard. Lui jeta un coup d'œil tout à l'entour; il vit qu'il n'avait aucun moyen d'en réchapper; il ne poussa pas un cri, ne recula ni peu ni point, mais il rassembla ses vêtements, les serra contre son corps, et tomba, étendu par terre, arrangé pour ne pas faire mauvaise contenance au moment de la mort. C'est ainsi qu'on le trouva, drapé dans ses habits, la face couverte, la lettre dans la main, et l'on y vit qu'on lui révélait toute la trahison comme elle lui était préparée. Quelques-uns prétendirent qu'il n'avait pas lu la lettre, d'autres qu'il l'avait lue, mais qu'il avait mieux aimé souffrir la mort que de témoigner de la peur. Tant est-il que tous ceux qui le virent avouèrent que jamais il ne

(1) *En un capitulo.*

(2) *Capitulo.* Gamez a pu vouloir également désigner, ici et dans les deux passages suivants, le Sénat ou le Capitole.

(3) *Un enmedio.*

s'était vu mort plus belle, et qu'il avait été beau dans la vie, beau dans la mort (1).

Avant qu'il mourût, Jules César dit un jour à Virgile, qui était alors le plus grand savant (2) qu'il y eût dans ces contrées : « Virgile, je suis très-chagrin de deux choses que je vois dans le monde : la première, que les noms de ceux qui ont fait de grandes actions périssent avec eux ; la seconde, que leurs tombeaux sont détruits par la longue durée du temps et ne se conservent point. Et puisqu'il ne reste de l'homme dans ce monde après sa mort rien autre que ces deux choses-là, je voudrais que du moins il subsistât le nom et le tombeau, et qu'ils durassent toujours au milieu des hommes qui viendront après nous. » Virgile répondit : « Je ferai que ton nom et ta tombe durent dans le monde. »

Dans ce temps, l'année commençait au mois de mars, et en raison de cela, le mois de juillet était appelé *quintil*. César lui ôta ce nom et lui donna le sien, ordonnant que dans tout le monde on l'appelât *juillet*, le mois de Jules (3).

Le roi Salomon, qui fut roi de Judée, fit, par grande science, tailler à Jérusalem une pierre aussi haute qu'une tour, œuvre merveilleuse, avec son piédestal ; et il commanda qu'après sa mort l'on dressât cette pierre, et qu'au-dessus l'on plaçât une pomme d'or où l'on renfer-

(1) *Buen bibo é buen muerto.*

(2) *Sabidor.*

(3) « Et Pompeyus issit de la citeit tout rengiers ses gens ; et Julius rengat les siens quant ilh les vist. Là oit une horrible et pesante estour ; mains Pompeyus fut desconfis et s'enfuit. Et astait adont le promier jour de quintel ; se l'appella Julius por cel belle victoire : ch'est li mois de jule, et encor le nom-ons enssi. » (*Le myreur des histors*, par Jean d'OUTREMEUSE, p. 221. Bruxelles, 1864, f°.)

célestes que Lucifer et les mauvais anges ont perdus par leur orgueil. Notez bien que *contraria à contrariis curantur*. Ces siéges ont été perdus par orgueil, et c'est par humilité dans la victoire (1) que les gagne cette chevalerie des bons défenseurs. Elle a pour chef et avocate la sainte vierge sainte Marie, avec tous les saints et les anges de la gloire du paradis.

Ici l'auteur dit qui est et que doit être le chevalier, et pourquoi il est appelé chevalier.

Maintenant il convient que je dise ce que c'est qu'un chevalier, d'où a été pris ce nom de chevalier, que doit être le chevalier, pour qu'à bon droit il mérite d'être appelé chevalier; de quel profit est le bon chevalier à la patrie dans laquelle il vit. Je vous dis que l'on appelle chevalier l'homme qui, d'habitude, chevauche un cheval. Qui, d'habitude, chevauche une autre monture, n'est point un chevalier; mais celui qui chevauche un cheval n'est point pour cela chevalier : celui-là est appelé à bon droit chevalier, qui en fait le métier. Les chevaliers n'ont point été choisis pour chevaucher un âne ni une mule (2); ils n'ont point été pris parmi les âmes faibles, ni timides, ni lâches, mais parmi les hommes robustes et énergiques, hardis et sans peur ; à cause de cela, il n'est point d'animal qui s'accorde avec le chevalier mieux que le bon cheval. Aussi, s'est-il trouvé des chevaux qui, dans les

(1) *Por umildad de vencer*. Peut-être *de vencer* est-il une interpolation.

(2) Pourtant l'ordonnance rendue en Castille, l'an 1390, sur le fait des *lances entretenues*, établit que chaque *lance* devra avoir deux montures, dont un bon cheval et *une mule*, ou un roussin, ou une haquenée, suivant ses possibilités.

Sainte-Palaye dit que la jument était une monture *dérogeante* pour un chevalier. (*Mémoires*, t. I.)

moments de presse, se montrèrent loyaux envers leurs maîtres comme s'ils eussent été des hommes. Il y a des chevaux qui sont forts, ardents, rapides, fidèles, si bien qu'un homme brave, monté sur un bon cheval, fera, en une heure de bataille, plus que n'auront fait dix autres, et peut-être cent. C'est pour cela que l'on doit lui donner le nom de chevalier (1).

Quelles choses sont requises dans le bon chevalier? Qu'il soit noble. Qu'est-ce à dire noble et noblesse? Que le cœur soit gouverné (2) par vertus. Par quelles vertus? Par les quatre que ci-dessus j'ai nommées. Ces quatre vertus sont sœurs et tellement liées entre elles, que celui qui en a une les a toutes, et qu'à celui à qui manque l'une, toutes les autres font défaut. Ainsi, le chevalier vertueux doit être avisé et prudent, juste pour rendre la justice (3), continent et modéré, endurant et courageux; et avec cela, il faut qu'il ait grande foi en Dieu, espérance de parvenir à la gloire éternelle, d'obtenir la récompense du bien qu'il fera, enfin qu'il ait la charité et l'amour du prochain.

De quel profit est le bon chevalier? Je vous dis que par les bons chevaliers, le roi et le royaume sont honorés, protégés, redoutés et défendus. Je vous dis que le roi, lorsqu'il envoie un bon chevalier avec une armée et lui confie une grande entreprise, par mer comme par terre,

(1) « En après l'on chercha laquelle beste estait plus convenable et plus belle, plus courant et plus puissant de soutenir travail, et plus abile à servir l'homme. Si fut trouvé que le cheval estait la plus noble beste et plus convenable à servir l'homme; pour ce, entre toutes les bestes, l'homme esleut le cheval, et le donna à celui homme qui fut esleu entre mil hommes. Et pour ce iceluy homme eut nom chevalier. » (*L'Ordre de chevalerie.*)

(2) *Ordenado*, Ll. — *Ornado*, mss.

(3) *Justo judicante.*

a en lui un gage de succès (1). Je vous dis que, sans bons chevaliers, le roi est comme un homme sans pieds et sans mains. Nous en avons un exemple dans ce roi don Alfonso qui mit de côté les chevaliers et, par le conseil d'un Juif, leur fit de grands torts; les chevaliers lui manquèrent à la bataille d'Alarcos, et il fut vaincu (2). Après cela, le roi, voyant en quelle disgrâce il était tombé, se réconcilia avec les chevaliers, et alla livrer bataille au roi de Benamarin, Émiramoménin, et au roi Bursoban, et au roi de Maroc, et à celui de Tremecem, et à beaucoup d'autres rois, accompagnés de Mores innombrables. Le roi se défiait de quelques-uns de ses chevaliers ; il craignait, à cause de ce qu'il leur avait fait, qu'ils ne l'aidassent pas aussi bien qu'ils le devaient. Et il arriva qu'en entrant dans la bataille, à l'heure de tierce, il vit s'en retourner un pennon blanc armorié de pièces noires ; il crut que c'était celui du seigneur de Lara, et il dit : « Je vois que les chevaliers me laissent seul dans la bataille. » Il y avait alors auprès du roi André Boca de Medina, le plus brave et plus riche vilain qui se trouvât dans toute la Castille, et, pour réconforter le roi, il lui dit : « Ne croyez pas, seigneur, que les chevaliers tournent le dos ; ce n'est pas eux, mais seulement nous autres, les vilains, qui fuyons. » Et il disait vrai, car le pennon qui

(1) « Sens de chevalier vault plus aucunes fois en victoire que ne fait multitude de gens, ne que la force de ceux qui se combattent. » (*Le Guidon des guerres.*)

(2) Alphonse-le-Noble, huitième du nom en Castille. Battu le 18 juillet 1195, à la journée d'Alarcos, par Yacoub Almansor, il défit, le 12 juillet 1212, à Las Navas-de-Tolosa, Mohammed Annasir, sultan des Almohades, chef de l'empire du Maroc, que les Espagnols ont appelé royaume de Benamarin, à cause des Beni-Merinis qui le possédèrent plus tard.

s'en retournait n'était autre que celui de Madrid (1). Et il plut à Dieu de les aider, et tous combattirent vaillamment, et ils vainquirent. Encore faut-il ajouter que, cinq jours durant, le roi avait attendu un bon chevalier pour sa personne seulement, parce qu'il savait quel il était. Grande chose et digne d'être hautement prisée, qu'une si puissante armée, dans laquelle il y avait trois rois, roi de Castille, roi d'Aragon, roi de Navarre, attendît un seul chevalier, rien que pour son corps, et ne livrât point la bataille jusqu'à ce qu'il fût arrivé. Mais si le roi l'attendit, c'est qu'il l'avait déjà vu en d'autres besognes, et savait quel il était. Ce fut la grande bataille que l'on appelle de

(1) Le fait que le pennon de Madrid ait reculé à Las Navas est discuté longuement par Quintana, dans son *Histoire de Madrid*. Après Gamez, l'auteur du *Valerio de las estorias escolasticas* a formulé cette accusation, que ne précisent ni l'archevêque de Tolède, témoin oculaire, ni le roi D. Alphonse-le-Sage, bien que celui-ci fasse mention du pennon de Madrid. Tous deux, ainsi que le *Valerio*, en parlant de ceux qui prirent la fuite, insistent sur ce que ce ne furent pas des chevaliers, mais des gens des communes. Suivant le *Valerio* (l. VI, tit. 5, ch. III), Andres Boca fut, en raison du propos qu'il avait tenu, lapidé par les gens de Medina del Campo. Le fait certain est que le pennon de la commune de Madrid, carré comme celui des *Ricos-onbres*, était à l'avant-garde avec celui de Diego Lopez de Haro (non de Lara), et qu'un instant cela occasionna une méprise fâcheuse. Les armes de Diego Lopez de Haro (Biscaye) étaient d'argent au chêne de sinople, accompagné de deux loups de sable passants ; celles de Madrid, d'argent à l'arbousier de sinople, accompagné d'un ours de sable rampant, avec sept étoiles d'azur posées en orle. Les armes des Lara, de gueules à deux chaudières d'or fascées de sable, ayant pour anses huit serpents, n'offrent aucune ressemblance avec les deux premières, et en 1212 la maison de Lara n'avait pas encore hérité de celles de Haro. Le pennon de la commune de Madrid était porté à las Navas par D. Sancho Fernandez de Cañamero. (Voyez *Historia de Madrid*, par D. José Amador de los Rios et D. Juan de Dios de la Rada. Madrid, 1860, 4°, t. I, p. 181.)

las Navas de Tolosa. En effet, bien que dans une armée l'on compte beaucoup de chevaliers, il arrive qu'un seul bon chevalier soit la cause d'emporter une victoire, ou de gagner une ville, voire même aucune fois un royaume (1).

Ils ne sont pas tous chevaliers, ceux qui chevauchent des chevaux; et non plus tous ceux qu'arment les rois ne sont pas tous chevaliers. Ils ont le titre, mais ils ne font pas le métier de la guerre. Parce que la noble chevalerie est, de tous les offices, le plus honorable, tous désirent s'élever à cet honneur; ils portent l'habit et ont le nom, mais ils n'observent pas la règle. Ils ne sont pas des chevaliers, mais des fantômes (2) et des apostats. L'habit ne fait pas le moine, le moine fait l'habit. Beaucoup sont appelés, et peu sont élus. Il n'y a point, et il ne doit point y avoir, entre tous les états, un état honoré comme l'est celui-là; car, pour ceux des états vulgaires,

(1) Il n'y a pas, que nous sachions, trace dans l'histoire de ce que raconte ici Gamez; mais, si le fait est imaginaire, l'idée n'est point de celles qui donneraient le droit de reléguer le *Victorial* dans la bibliothèque de *D. Quichotte :* elle peut s'appuyer au moins sur un bon document.

Le roi d'Aragon D. Pedro IV rapporte, dans ses *Mémoires des choses advenues de son temps*, que le roi D. Jayme, envoyant en 1323 l'infant D. Alfonso en Sardaigne à la tête d'une armée, lui fit, en présence des prélats, barons et chevaliers qui l'accompagnaient, plusieurs recommandations, dont voici la troisième : « Mon fils, il est arrivé bien des fois que la bonne tête d'un chevalier a fait gagner une bataille. Ainsi donc, lorsque vous devrez en venir aux mains, ayez tous vos chevaliers avec vous; et si l'un d'eux n'était pas là, attendez-le, pour deux raisons : la première, que de celui-là vous pourriez recevoir précisément l'avis que je vous ai dit pour gagner la bataille; la seconde, que vous lui feriez grand tort, en le privant de la gloire d'avoir pris part au combat et à la victoire comme les autres qui s'y seraient trouvés. »

(2) *Apantasmas è apòstatas.* — *Fantasma* signifie aussi une personne qui prend de grands airs.

ils mangent leur pain à leur aise; ils ont vêtements moelleux, ragoûts bien apprêtés, couches molles et parfumées; ils s'endorment tranquilles, se lèvent sans craintes, se donnent du bon temps dans de bonnes maisons avec leurs femmes et leurs enfants, et, servis à volonté, ils deviennent (1) joufflus, arrondissent leur panse; ils aiment leur petite personne pour la soigner curieusement et vivre dans les délices. Quelle récompense ou quels honneurs méritent-ils? Aucuns, non, aucuns. Les chevaliers, à la guerre, mangent leur pain avec douleur; leurs aises, à eux, ce sont fatigues et sueurs; un bon jour sur plusieurs mauvais; ils se vouent à toutes sortes de travaux; ils avalent sans cesse leur peur; ils s'exposent à tous les périls; ils mettent leur corps à l'aventure de vivre ou de mourir. Pain moisi ou biscuit, viande cuite ou pas cuite, aujourd'hui de quoi manger, demain rien, peu ou pas de vin, eau de mare ou de tonneau, mauvais gîte, abri de toile ou de ramée, mauvais lit, mauvais sommeil, le harnais sur le dos, une charge de fer, l'ennemi à portée de trait. « Garde à vous! Qui vive? Aux armes, aux armes! » Sur le premier somme, une alerte; dès la pointe du jour, la trompette. A cheval, à cheval, à la revue, à la revue; en reconnaissance, en vigie, en vedette, à la découverte, en fourrageurs (2); gardes sur gardes, corvées sur corvées. « Les voici, les voici! — Ils sont tant. — Non, ils ne sont pas tant. — Par ici. — Par là. — Allez de ce côté.

(1) *Engordan grandes cervices, fazen grandes barrigas, quierense bien por facerse bien è tenerse viciosos.*

(2) *Esculcas, escuchas, atalayas, atajadores, algareros.* — « Les *atalayas*, qui se posent de jour, et les *escuchas*, de nuit. » (*Siete Partidas*, part. II, tit. 18, l. 9.) — Autrefois la vedette de nuit s'appelait aussi chez nous *écoutte*.

— Poussez à ceux-là. -- Nouvelles, nou viennent maltraités. — Ils ont des prison n'en ramènent point. — Partons, partons. pas ! — Allons ! » Tel est leur métier : fatigues, privée de toutes aises. Mais ceux sur la mer, il n'y a pas de mal égal à leur rais pas en un jour de décrire leurs misère vaux (1). Grand est l'honneur que méritent ı et grande la faveur que doivent leur faire l toutes les choses que j'ai dites.

Or, ayant lu et entendu beaucoup de granc que de nobles et puissants chevaliers avaient cherchais si je n'en rencontrerais pas un, si he bon chevalier, que jamais il n'eût été aucune fois vaincu par ses ennemis, et je n'en trouvais que trois : le grand Alexandre, le grand Hercule, et Attila, roi des Huns. Encore, pour celui-ci, je ne puis pas bien en juger, vu que s'étant entouré en pleine campagne d'une barrière de chars, et enfermé dans une maison de bois (2), les Romains purent lui tuer une infinité de son monde et se retirer à sauveté, si, de son côté, il leur tua si grand nombre des leurs que, tant des Huns que des Romains, le sang courait sur la terre comme de l'eau. Quoi qu'il en soit, ces trois grands princes, avec la puissante garde de nombreuses armées, firent de très-grandes choses en batailles et guerres.

Suit l'histoire du comte don Pero Niño, compilée des histoires d'Espagne et d'autres pays, par Gutierre Dias de Gamez, homme savant, très-versé dans

Lisant donc beaucoup des histoires de rois et de fameux chevaliers, j'ai trouvé particulièrement digne de louange

(1) Les *Siete Partidas* (part. II, tit. 24, l. 10) déclarent la supériorité du mérite de ceux qui font la guerre sur mer.

(2) *Una casa de cayzos.*

plus qu'eux tous, un très-fameux et illustre chevalier, naturel du royaume de Castille, quoique ses antécesseurs y fussent venus de France, [et sortissent] de la maison d'Anjou, qui est une des branches de la maison royale de France, lequel donna toute sa vie au métier des armes et à l'art de chevalerie, et dès son enfance oncques ne se travailla d'autre chose. Et quoiqu'il ne fût point, par sa condition, aussi grand que les autres susdits, il fut grand par ses vertus, et jamais il ne fut vaincu par ses ennemis, ni lui, ni ses hommes. Pour cela, j'ai jugé qu'il s'était bien rendu digne d'honneur et de renommée, et méritait d'être mis à côté de ceux qui ont conquis prix et honneur par offices d'armes et de chevalerie, prenant peine pour atteindre à la palme de la victoire.

les histoires, et expert aux choses de la guerre (1).

Afin que ses nobles actions durassent, moi, Gutierre Diez de Gamez, domestique de la maison du comte don Pero Niño, comte de Buelna, j'ai voulu les mettre par écrit, car j'ai vu la plupart des faits de chevalerie et des beaux exploits que ce seigneur accomplit, y étant présent de ma personne, parce que j'ai vécu dans ses bonnes grâces dès le temps où il avait vingt-trois ans d'âge, et moi environ autant, plus ou moins. J'étais un de ceux qui marchaient régulièrement avec lui, et j'eus ma part dans ses travaux; je courus mêmes dangers que lui et mêmes aventures en son temps. A moi était confiée sa bannière; j'en avais charge dans les occasions où besoin était. Je l'accompagnai dans les mers du Levant et de Ponant, et j'ai vu toutes les choses qui sont ici écrites, avec d'autres qu'il serait long de raconter, toutes appar-

(1) Il est évident que cette rubrique appartient au copiste. Le modeste Gamez n'aurait jamais parlé de lui-même en de tels termes.

tenant à chevalerie, vaillance et courage ; desquelles aucunes furent si notables, que, n'eût été pour Dieu qui l'aidait, elles n'eussent pu être achevées par un corps d'homme; car il accomplit à lui seul des faits d'armes dont cent hommes n'auraient pu venir à bout, comme vous le verrez plus loin, dans des rencontres signalées. Bien parut-il qu'il y eût en lui spéciale grâce de Dieu, puisque dans aucune des batailles qu'il livra, ni des grandes aventures auxquelles il se jeta, jamais il ne tourna le dos, jamais il ne fut vaincu, ni lui ni les siens, en aucune besogne qu'ils eussent à faire, lui ou les siens; mais il fut toujours victorieux. Ainsi, j'ai écrit de lui ce livre, qui traite de ses faits et hautes aventures, tant en armes qu'en amours; car, de même qu'en armes il fut homme de grande fortune, il fut en amour très-vaillant et bien réputé.

Le présent livre se divise en trois parties. La première prend ledit seigneur à son enfance ; elle dit comment il fut nourri et élevé dans la maison du roi; comment l'endoctrinait et l'instruisait son gouverneur, et les bons enseignements qu'il lui donnait; comment et en quel temps il commença de porter les armes, et les vaillantises qu'il fit à son début, et comment il s'avançait chaque jour de bien à mieux; comment le roi son seigneur le confia à don Ruy Lopez Davalos, et comment il épousa doña Costanza de Guivara, riche-femme (1), sœur de la femme de don Ruy Lopez Davalos, toutes deux filles légitimes d'un riche-homme qui se nommait don Beltram de Guevara, de la plus ancienne maison et des plus nobles lignages de

(1) On disait *Rica-fembra*, comme *Rico-hombre*, pour indiquer la naissance et la condition. Les Ricos-hombres sont devenus les *grands* d'Espagne.

seigneurs en Castille. La seconde partie raconte comment il fut envoyé par le roi, avec des galères, dans la mer du Levant; les aventures qu'il y eut; les faits de chevalerie qu'il y accomplit jusqu'à ce qu'il revînt en Castille; et comment, peu de jours après, le roi l'envoya en France avec des galères, pour y servir dans la guerre que les Français avaient alors contre les Anglais; les choses qu'il fit dans cette guerre; comment il alla à Paris; les choses qui lui advinrent pendant son séjour en France; ensemble ses amours avec une grande dame dont il fut amoureux en ce pays; après cela, comment il revint en Castille, et comment il fut armé chevalier par le roi; comment, de là à peu, le roi mourut; comment survint ensuite la guerre contre les Mores, et ce qu'il fit devant Ronda et Setenil. La troisième partie parle des amours qu'il y eut entre lui et la comtesse doña Béatriz (1), lesquelles furent l'occasion qui l'obligèrent à sortir du royaume; comment il rentra en Castille et se maria avec cette dame; ensuite comment, à cause des troubles qu'il y eut dans le royaume, il s'enferma dans le château de Montanches; comment il rendit le château au roi, mais, ne trouvant pas de sûreté, il sortit de nouveau du royaume et s'en fut en Aragon; comment il revint en Castille et recouvra Montanches; comment le roi de Navarre et le roi d'Aragon, les deux frères, entrèrent en Castille à main armée; comment le roi mit le siége devant Alburquerque et retourna ensuite sur la frontière d'Aragon; des choses que fit là notre chevalier; enfin, de ce qui lui advint quand le roi marcha contre la ville de Grenade.

Ici finit le prohême et commence le traité.

(1) Princesse de la maison royale du Portugal.

ICI COMMENCE LE PREMIER LIVRE.

CHAPITRE PREMIER.

Du lignage de ce chevalier, et quelle fut en Castille l'origine de son nom.

Ce chevalier Pero Niño fut de grande noblesse dans ses deux lignes. Du côté de son père, il descend de la maison royale de France, de la branche d'Anjou ; du côté de sa mère, il appartient à l'une des plus grandes maisons de Castille, qui est celle des seigneurs de la maison de la Vega. Et comme il advint, à cause des grandes révolutions qu'il y eut dans le royaume de Castille, dont il était naturel, que son lignage des deux côtés fut mis en relief plus qu'il ne l'avait été auparavant, je vous conterai tout d'abord d'où viennent les Niños, et pourquoi ce surnom de Niño leur fut donné, suivant ce que d'antiquité il est resté en mémoire. Et la chose fut ainsi, qu'il vint en Castille un duc de France, lequel s'y accoutuma, et y fit longue demeure, jusques à tant qu'il y mourut. Il laissait deux fils tout enfants. Le roi les prit, et les donna à un chevalier pour qu'il les élevât dans sa maison royale. Le

roi les appelait toujours les niños (les enfants), et leur gouverneur, toutes les fois qu'il avait à traiter avec le roi pour quelque chose qui eût rapport à eux, les désignait par ce surnom. Les autres gens les appelaient de la même façon; si bien qu'à chacun d'eux on donnait son nom propre, et l'on ajoutait par dessus : le Niño. Ces Niños grandirent et devinrent des personnages considérables; même aujourd'hui, l'on trouve en Castille des écritures qui mentionnent des comtes et des riches-hommes dans ce lignage. Mais il lui arriva, ce que nous voyons arriver à tous les autres lignages, de s'élever et de descendre, suivant ce qu'il plaît à Dieu, comme Fortune conduit leurs affaires (1).

Ici l'histoire laisse de conter de ce chevalier pour parler des rois, et des grandes guerres et querelles que, dans ce temps, il y eut en Castille; d'où résulta que plusieurs lignages déchurent et furent abattus, tandis que d'autres très-petits grandirent.

(1) Les armes des Niños sont d'or à sept fleurs de lis d'azur : 1, 2, 1, 2, 1. Mais les fleurs de lis abondent en Espagne dans les armoiries, où elles semblent indiquer seulement une origine française, et non l'extraction de la maison de France.

La prétention d'avoir eu des comtes et des ricombres n'est pas mieux établie que celle de sortir d'une branche des fleurs de lis, à ce que fait voir Llaguno (p. 222). Avant notre chevalier, l'histoire ne mentionne de son nom que Juan Niño, écuyer du roi, tué au mois de septembre 1342, devant Algesiras, dans une sortie que firent les Mores pour détruire les machines de siége. Ce Juan Niño devait être un homme de réputation, car, outre que la chronique du roi D. Alonso XI parle deux fois de sa mort, le *Poema de D. Alonso* lui a consacré deux strophes (coplas 2149-2150).

Pourtant Salazar Mendoza (*Origen de las dignidades seglares*, p. 76) ne fait pas difficulté de rattacher à notre chevalier D. Rodrigo Gonzalez el Niño, qui sous le roi D. Alphonse-le-Sage confirme, comme riche-homme, plusieurs chartes de priviléges octroyées par le roi.

CHAPITRE II.

Comment surgit en Castille la division entre les fils du roi don Alfonso, le fils légitime, qui était le roi don Pedro, se dressant contre ses frères, et eux contre lui; par laquelle raison beaucoup de grandes familles en Castille tombèrent, et d'autres, qui n'étaient pas si considérables, vinrent à s'élever (1).

Le roi don Alfonso, qui défit le roi Alboacen à la bataille du Salado de la Peña del Ciervo, appelée aussi la bataille de Benamarin, qui fit lever le siége de Tarifa, conquit Algésiras, assiégea Gibraltar, et mourut devant cette ville quand elle capitulait déjà, eut un fils légitime appelé le roi don Pedro (2). Il laissa en outre six fils et

(1) Cette partie de l'ouvrage de Gamez, rédigée sur des mémoires contemporains, est une des autorités qu'invoque le continuateur de *Gracia Dei*, dans son apologie de D. Pedro. Elle est, en effet, importante pour l'histoire; mais les faits y sont présentés avec tant de désordre, et quelquefois d'obscurité, que, pour leur intelligence, nous avons dû en dresser un sommaire chronologique. Nous y renvoyons le lecteur; il le trouvera dans les notes, à la fin du volume.

(2) D. Alonso, onzième et dernier du nom en Castille, l'un de ceux qui illustrèrent ce nom d'Alfonse porté en Espagne par dix grands rois.

Il gagna, le 30 octobre 1340, sur Aboulhassan, empereur du Maroc, et Yousef, roi de Grenade, qui assiégeaient Tarifa, la mémorable victoire du Salado, appelée aussi de Benamarin, parce qu'elle confondit les projets d'Aboulhassan, prince de la maison des Beni-Merinis. La bataille se livra aux bouches du Rio-Salado, qui se jette à la mer entre Tarifa et la Peña del Ciervo (la roche du Cerf).

D. Alonso mit, le 3 août 1342, devant Algeziras, le siége qu'il ne

une fille qu'il eut de la riche-femme nommée doña Leonor de Guzman. Les noms des six fils sont : don Enrique, don Fadrique, don Tello, don Pedro, don Sancho et don Juan (1).

Le roi don Pedro était un homme qui aimait beaucoup à faire à sa volonté. Il se piquait d'être justicier; mais sa justice était telle et exécutée de telle manière qu'elle tournait à cruauté. Quand une femme lui plaisait, il ne regardait pas si elle était mariée ou à marier; il les voulait toutes pour lui, sans se soucier de savoir à qui elles appartenaient. Pour une très-petite faute, il infligeait une grande punition; quelquefois il condamnait et faisait mettre à male mort ses sujets sans cause raisonnable. Il eut pour favori un Juif nommé Samuel Lévi (2); ce Juif le poussait à écarter les grands, à les traiter avec peu de considération; il lui faisait prendre pour familiers des hommes de peu, point gentilshommes ni hommes d'autorité. Ce Juif aussi lui enseignait à rechercher par sortiléges et inspection des étoiles la connaissance des choses futures. Et ici l'auteur dit que l'art est ténébreux et le

leva point jusqu'à ce que, le 26 mars 1344, la ville lui fût rendue. Il était, depuis l'été de l'année 1349, devant Gibraltar, lorsqu'il y mourut de la peste, le vendredi saint, 27 mars 1350.

Il eut de la reine doña Maria de Portugal deux fils : l'infant D. Fernando, qui naquit en 1330 et mourut enfant, et le roi D. Pedro, de cruelle mémoire, né à Burgos le 13 août 1334.

(1) Léonor de Guzman avait donné en outre au roi trois autres fils qui moururent avant lui. Sa fille, doña Juana, épousa en 1354 D. Fernando de Castro, et, ce mariage ayant ensuite été cassé, elle épousa en 1366 D. Felipe de Castro, Aragonais.

(2) Samuel Levi, juif de Tolède, créature d'Alburquerque, qui le nomma grand-trésorier du roi. Il servit avec fidélité, courage et intelligence, D. Pedro, qui, en 1360, le fit périr dans les tortures et confisqua ses biens.

jugement périlleux (1); que ces choses étaient faites par le diable, auteur de la mort, et qu'ainsi elles engendrèrent la mort. Le roi don Pedro voulut en savoir plus qu'il ne lui appartenait; il dut prendre en haine un grand nombre de personnes; il leva sur elles l'épée et en atteignit beaucoup; cela le fit abhorrer par la plupart dans son royaume, et la grande crainte qu'il inspirait fut cause que plusieurs commencèrent à se révolter. De ses frères, don Enrique fut comte de Trastamára. A la prière du roi son père, don Diego des Asturies lui donna ses biens, car il n'avait point d'héritier naturel; on l'appelait le comte Lozano; don Fadrique fut maître de Santiago; don Juan était une bonne créature qui mourut jeune; don Sancho et don Tello eurent aussi des établissements en Castille (2).

(1) *El arte es luenga,* l'art de la divination montre les choses dans les ténèbres d'une longue distance.

(2) D. Enrique et D. Fadrique naquirent jumeaux en 1332. D. Enrique, le favori de son père, fut adopté au berceau par Rodrigo Alvarez de Asturias, seigneur de Norueña, Gijon et Trastamara, qui mourut l'année suivante, lui laissant des biens considérables dans les Asturies. Il reçut le surnom de *comte Lozano,* qu'avait porté avant lui le comte de Gormaz, père de Chimène. *Lozano* est une épithète intraduisible qui implique galanterie, élégance et bravoure, avec une pointe de crânerie. Le trouvère Cuvelier appelle D. Enrique *li comte gentilz à la chière hardie,* ce qui rend bien son surnom. — D. Fadrique fut reçu grand-maître de Santiago à l'âge de dix ans, avec dispense du pape. Le roi D. Pedro le fit massacrer sous ses yeux, en 1358. En 1359, il fit mettre à mort ses deux autres frères, D. Juan et D. Pedro, dont le premier avait dix-sept ans, et le second treize. — D. Tello était seigneur de Biscaye, du chef de sa femme doña Juana de Lara. — D. Sancho fut comte d'Alburquerque et seigneur de Ledesma.

CHAPITRE III.

Comment D. Juan Alfonso se mit en état de rébellion dans Alburquerque, et comment le roi D. Pedro envoya contre lui ses frères, le comte D. Enrique et le maître D. Fadrique.

1353. Il y avait alors en Castille un riche-homme, naturel du royaume de Portugal, que l'on nommait don Juan Alfonso (1). C'était un homme d'honneur, de bien et de sens. Voyant comment les affaires du royaume allaient à la ruine, et connaissant d'où le mal venait, il conseillait au roi de quitter doña Maria de Padilla, qu'il aimait beaucoup. Celle-ci l'apprit, et s'il ne se fût tenu sur ses gardes, elle l'aurait fait arrêter pour cela. Il sortit de la cour. Le roi lui envoya dire qu'il revînt en toute sûreté; mais il répondit au messager : « Je sais que la catin (2) de doña Maria de Padilla joue à présent avec ma tête devant le roi. » A la suite de cela, il convenait qu'il se gardât bien; il s'enferma dans Alburquerque (3), qui lui

(1) D. Juan Alfonso d'Alburquerque, de la maison royale de Portugal. Il avait été le principal ministre du roi D. Alfonso XI pendant les dernières années de son règne, et gouverna l'État depuis sa mort jusqu'au mariage de D. Pedro, en juin 1353. Sa biographie serait à refaire, mais nous entraînerait trop loin. Voyez les notes à la fin du volume.

(2) *Sé que la puta de doña Maria de Padilla jugando está agora con mi cabeza ante el rey.*

(3) Château à huit lieues au nord de Badajoz. Alburquerque n'était

appartenait, arma et approvisionna le château, et leva l'étendard contre le roi. Le roi était à Séville quand la nouvelle lui en arriva. Il envoya contre don Juan Alfonso ses deux frères, le comte Lozano et le maître don Fadrique, leur ordonnant de l'assiéger et de tout faire pour s'emparer de lui; de son côté, il quitta Séville et se mit à parcourir son royaume. Le comte et le maître arrivèrent devant Alburquerque, et commencèrent à faire des retranchements et à remuer des pierres, car ils voulaient investir complètement le château.

1354. Ils y étaient depuis deux mois, et le temps pour lequel le roi leur avait donné la solde de leur troupe était écoulé, quand une nuit, le comte et le maître, se trouvant seuls dans leur tente, y virent entrer don Juan Alfonso, seul sur une mule. Ils furent stupéfaits de le voir arriver de cette façon. Et lui les entretint secrètement, et leur mit en avant beaucoup de choses : entre autres qu'il avait grand pitié d'eux; qu'ils travaillaient pour qui leur donnerait méchante récompense; qu'ils n'avaient à attendre du roi rien que ce qu'il lui faisait à lui et aux autres; que cela, il le ferait à eux. Il leur en déduisit les raisons, et leur montra comment, s'ils voulaient mener à bien leurs affaires, ils devaient se défier du roi.

point enfermé dans son château, mais réfugié auprès du roi de Portugal; et l'entrevue dont parle Gamez eut lieu à la frontière, sur les bords de la rivière de Caya, près de Badajoz, où se tenaient les frères du roi.

CHAPITRE IV.

Comment le comte et le maître s'unirent à D. Juan Alfonso, et vinrent à Toro, où était le roi; et comment ils s'emparèrent de lui.

1354. La Castille, à cette époque, était troublée par beaucoup de divisions; et le roi donnait occasion à plusieurs d'elles. En premier lieu, il les causait parce qu'il tenait à l'écart sa femme, la reine doña Blanca, dame de grand parage, fille du duc de Bourbon, et il avait pris à sa place doña Maria de Padilla. D'autre part, pour la raison dessus dite, chacun se tenait en crainte de lui, voire ses frères, et même ses amis, et même la reine sa mère; mais celle-ci avait sujet de le craindre, car elle faisait ce qu'il fallait pour cela (1). Et là-dessus il y avait beaucoup de menées. Cependant, le roi s'en vint à Toro, où il réunit en cortès les chevaliers et les députés du royaume. En cette conjoncture, don Juan Alfonso fit son accord avec le comte et le maître. Il leur fit la solde pour deux autres mois, leur disant de continuer le siége du château, si plus longtemps ils désiraient y rester, afin de donner à entendre au roi qu'ils le servaient de grand cœur, tandis Juillet 1354. que lui appareillerait son monde. Il s'écoula peu de jours

(1) Doña Maria de Portugal. Sa conduite privée donnait alors lieu à du scandale, et fut peut-être cause de la mort qui lui fut apprêtée par le poison, à ce que l'on crut.

avant qu'ils ne partissent, eux et lui ensemble, d'Albur-querque. Ils vinrent à Medina del Campo, et y ils en-trèrent de vive force (1). De là, ils furent à Toro, où se trouvait le roi, et parlementèrent avec lui; si bien qu'avec de belles manières ils l'y arrêtèrent, lui persuadant qu'il convenait ainsi à son service (2). Ils se saisirent, en même temps que de lui, des membres de son conseil, don Fernan Sanchez de Valladolid et les autres; et ils arrangèrent que le roi, pour s'ébattre, irait quelquefois chasser au-tour de la ville, mais avec des gardes, afin qu'il ne pût point s'enfuir.

28 septembre 1354.

Décemb. 1354.

Un jour, le roi manda en secret un homme dans lequel il avait confiance, et lui ordonna de préparer un bon che-val, de l'emmener en prenant avec lui une lance et une épée, et d'attendre le jour qu'il irait à la chasse, l'avertis-sant que ce jour-là il aurait besoin de lui. En effet, le roi partit pour la chasse, accompagné cette fois par don Fer-nando de Castro, qui le gardait. Toute la journée, le roi prétendit qu'il se sentait mal à l'aise, et qu'il avait le dé-voiement; jusqu'à ce qu'étant arrivé près d'un jardin, il

(1) Medina del Campo, à six lieues au sud de Valladolid.

(2) Toro, sur le Duero, province de Zamora.

Les confédérés entrèrent à Toro par surprise. Le roi s'en était imprudemment absenté, afin d'aller voir Maria de Padilla. Il vint se mettre entre leurs mains, sur l'avis de Juan Fernandez de Hinestrosa, qui l'accompagna, ainsi que Samuel Levi et Fernand Sanchez de Valladolid, chancelier du sceau privé.

Fernand Sanchez rendit les sceaux à l'infant D. Fernando d'Aragon, que les confédérés nommèrent grand-chancelier, et qui eut la garde spéciale du roi. D. Fadrique fut nommé camarero du roi, ce qui fit comprendre à D. Pedro la nature de sa position. Samuel Levi avait apporté avec lui de quoi gagner les geôliers et sut bien s'en servir. Il ne paraît pas qu'il ait corrompu D. Fadrique, mais bien son frère D. Tello. Le roi s'échappa de Toro vers la fin de décembre 1354.

s'écarta de sa compagnie, de manière à être perdu de vue par tout le monde, si ce n'est par un damoiseau (1) qui allait avec lui; et il s'en fut là où son homme l'attendait, ceignit l'épée, monta à cheval, prit la lance, et venant alors devant toute la troupe, il dit : « Que ceux qui sont à moi viennent avec moi; que ceux qui sont au comte retournent à lui; car, pour moi, je prends un autre chemin. » Don Fernando de Castro (2) répondit : « Ah! seigneur, comment me faites-vous encourir trahison? » Le roi lui dit : « Vous, don Fernando, à qui, en Castille, devez-vous fidélité plus qu'à moi? Je ne sais qui me tient que je ne vous donne de cette lance! » Don Fernando reprit : « Seigneur, ordonnez-vous que j'aille avec vous? » Le roi lui dit : « Faites comme vous entendez qu'il vous appartient. » — « Eh bien! donc, répondit don Fernando, seigneur, j'irai avec vous, et je ne vous quitterai point jusqu'à la mort. » Et ainsi le fit-il, car jamais il ne s'éloigna de

(1) *Doncel.* Les donceles étaient des pages et hommes d'armes qui formaient la garde du corps du roi. Leur chef se nommait *el alcayde de los donceles.*

(2) D. Fernando de Castro, puissant seigneur en Galice, mayordomo mayor du roi. Il s'était joint à la ligue, après avoir renoncé solennellement à l'allégeance du vassal (voyez Mérimée, *Histoire de Pierre-le-Cruel*, p. 143), poussé par deux motifs : son désir d'obtenir la main de doña Juana, sœur du comte Lozano, qu'il épousa à Toro pendant la captivité du roi, et son ressentiment de l'outrage inouï que D. Pedro venait de faire subir à sa sœur, Juana de Castro. Le roi avait persuadé à doña Juana, veuve de D. Diego de Haro, qu'il était libre de l'épouser. Il l'avait conduite à l'autel, le jour même où il apprenait la rébellion d'Alburquerque, et abandonnée le lendemain pour jamais.

D. Fernando était frère d'Inès de Castro, de douloureuse et poétique mémoire. Ayala ne s'accorde point avec Gamez sur le rôle que D. Fernando joua dans l'évasion de D. Pedro, et le fait même tenir en Galice le drapeau de la ligue pendant l'année 1355.

lui dans toutes ses épreuves; toujours il l'accompagna, comme vous le verrez plus avant. Quelques-uns ont prétendu que le grand-maître don Fadrique avait trempé dans tout ceci. Plusieurs de ceux qui étaient mis auprès du roi pour le garder s'en furent avec lui. Ce jour-là, il alla dîner à Tordesillas (1), d'où il passa à Ségovie.

Don Fernan Sanchez de Valladolid était retenu prisonnier avec les autres membres du conseil. Comme il apprit que le comte se dirigeait sur Valladolid, il envoya dire aux gentilshommes de la ville et à ses fils, que d'aucune façon ils ne rendissent la ville au comte, jusqu'à ce qu'ils eussent mangé leurs enfants (2). Le comte réunit ce qu'il put trouver de monde, sortit de Toro, et essaya d'enlever la Mota (3); mais il y échoua, Men Rodriguez de Benavides, qui s'y trouvait, l'ayant bien défendue. De là, il se présenta devant Valladolid, et requit ceux de la ville de la lui livrer, pour la grande amitié qui était entre eux; mais ils ne voulurent pas le lui accorder. Alors il s'en fut dans les Asturies, qui étaient sa comté, et il commença à y lever des gens de guerre; mais il lui en vint bien peu. A la fin, il ne trouva pas de meilleur parti à prendre que de quitter le royaume, et se réfugia en Aragon, emmenant sa femme et ses enfants. Après tout cela, le roi revint à Toro, où la reine sa mère et beaucoup de chevaliers du royaume étaient rassemblés. Ceux-ci, de crainte qu'ils avaient de lui, ne voulaient pas l'accueillir, et il tint la ville assiégée pendant onze mois. Cependant, le grand-maître don Fadrique ouvrit des négociations avec quel-

Mai 1355.

6 janvier 1356

(1) Tordesillas, sur le Duero, à trois lieues à l'est de Toro.

(2) Voyez la note 1re de la page 12.

(3) La Mota de Toro ou del Marques, à cinq lieues à l'est de Toro.

ques-uns des assiégeants, et se mit entre les mains de doña Maria de Padilla. Le roi put alors entrer dans la ville. Dès qu'il y fut maître, il mit à mort quatorze chevaliers, des meilleurs de Castille, et fit arrêter sa mère, qui mourut prisonnière en Portugal. Le comte avait été bien reçu en Aragon par le roi et les chevaliers du pays; de là, il pratiquait les chevaliers de Castille, dont beaucoup allaient le rejoindre.

Novemb. 1356.

CHAPITRE V.

Comment le roi D. Pedro entra dans le royaume d'Aragon, faisant une guerre très-cruelle parce que l'on avait accueilli son frère, le comte D. Enrique.

1357.

Le roi don Pedro, voyant que le roi d'Aragon avait reçu chez lui le comte, et que tous deux cherchaient à remuer son royaume, s'adressa aux rois de Portugal et de Navarre, ses amis, et leur demanda des troupes. Il réunit beaucoup d'hommes d'armes, se pourvut de machines (1), d'arbalétriers et de gens de pied; et il entra en Aragon, faisant une guerre très-cruelle. Il prit beaucoup de villes et de châteaux, et assiégea Valence, mais ne put l'emporter. Le roi d'Aragon et le comte vinrent lui offrir la bataille; le roi don Pedro ne les attendit point; il refusa deux fois la bataille, à cause du comte, avec qui se trou-

1364.

(1) *Engeños.*

vaient beaucoup de Castillans (1). Cette guerre dura longtemps. Le roi don Pedro fut obligé de l'abandonner, parce que ses affaires se brouillaient en Castille; et il savait que nombre de chevaliers de son royaume traitaient avec le comte.

Le roi [croyant avoir mis l'ordre chez lui] était depuis quelque temps sans défiance, quand le comte entra en Castille (2) par Najera, passa par Miranda et Pancorbo, et s'avança jusqu'à la tour de Cameno (3), trois lieues en avant au pays de Burgos. Tous les endroits par lesquels il passait se donnaient à lui, tant le roi don Pedro était haï. Don Gutierre, évêque de Palencia, voyant que les affaires du roi allaient si mal, en eut beaucoup de chagrin. Il partit, marchant à grandes journées, et trouva le roi à Llerena (4). On prétend qu'il lui fit entendre de fortes paroles. Le roi aussitôt partit pour Valladolid, y fit arrêter Peralvarez Osorio et les fils de Fernan Sanchez (5), et les tua; pour-

(1) Voyez les notes à la fin du volume. — Llaguno n'a point l'indication des deux batailles. Notre manuscrit dit : *Dos batallas les maneó* (lisez *mancó*). no. 5

(2) Il y a ici une grande interversion de dates. Ces événements se rapportent à l'année 1360. (Voyez les notes à la fin du volume.) no. 4

(3) Najera, à cinq lieues ouest de Logroño. — Miranda, sur l'Ebre, province de Burgos. — Pancorbo, à quatre lieues sud-ouest de Miranda. — La torre de Cameno, à trois lieues sud-ouest de Pancorbo, près de Briviesca, et à trois lieues ouest de la frontière de la province de Burgos.

(4) En Estremadoure. Ce détail est inexact. Le roi, lorsqu'il apprit l'arrivée en Castille de son frère, était en expédition dans le royaume de Léon, cherchant à s'emparer du château d'Aviades où se tenait Pero Nuñez de Guzman, adelantado mayor de Léon et des Asturies, qui lui était devenu suspect. Rappelé en hâte par ce qui se passait dans la province de Burgos, il revint à Valladolid.

(5) Pero Alvarez Osorio avait, en 1359, quitté la frontière d'Aragon

suivit sa route, tua un chevalier à qui appartenait la tour de Cameno (1); arriva à Pancorbo et Miranda, et y tua neuf des plus considérables de la ville (2). Le comte prit la fuite et se replia sur Najera, dont le château tenait pour lui; mais il n'osa pas s'y enfermer, et attendit le roi dans une position au milieu des rochers, près du château. Là, ils combattirent, et il périt beaucoup de monde des deux côtés. Le comte fut vaincu; il se sauva par la fuite, et plusieurs ont dit qu'il aurait été fait prisonnier, n'eussent été certaines personnes de la troupe du roi, qui le laissèrent aller. Cette rencontre fut appelée la rencontre de Najerilla, pour la distinguer de la grande bataille qui reçut le nom de Najera. Le comte s'en fut chercher ses aventures, et le roi revint dans son royaume, d'où bientôt, plusieurs voyant ses cruautés, sortirent pour aller se joindre au comte. D'autres se déclaraient contre lui avec leurs forteresses. Ses affaires allaient se gâtant tout à fait; en outre, lui vinrent les nouvelles que le comte avait fait ligue avec les seigneurs de France et d'autres pays, et levait de grandes armées pour entrer de nouveau en

aussitôt après la défaite d'Arabiana, où périt Juan Fernandez d'Hinestrosa, et le roi en avait conçu un grand ressentiment. Pero Alvarez se tenait dès lors sur ses gardes. Cependant, comme le roi, en revenant d'Aviades, se rendait à Valladolid et passait près de ses terres, il l'alla saluer et l'accompagnait quand, à la gîtée de Villarambla, dînant avec Diego de Padilla, sans défiance, deux arbalétriers parurent devant lui, et, après lui avoir fait connaître les ordres du roi, le tuèrent à la table où il était assis.

Garci Fernandez et Ferrant Sanchez de Valladolid, fils du chancelier du sceau privé, furent arrêtés sur le soupçon d'intelligence avec Pero Nuñez de Guzman. Mais ils se justifièrent et furent relâchés.

(1) Fernan Perez de Velasco.

(2) Il fit cuire devant lui dans une chaudière Pero Martinez, et rôtir Pero Sanchez de Bañuelos.

Castille. Pendant tout ce temps-là, le roi n'avait pas cessé d'amasser des trésors qu'il enfermait dans une tour à Séville (1).

CHAPITRE VI.

Comment le roi D. Pedro sortit du royaume, cherchant qui voulût l'aider, parce que la plupart des chevaliers de Castille se déclaraient contre lui.

Le roi prit garde enfin que les chevaliers de son royaume se révoltaient ouvertement, et ne voulaient plus répondre à son appel; que la désaffection gagnait tout son peuple; même qu'il voyait de ses yeux et entendait de ses oreilles des choses tendant à mépris; il comprit que s'il tardait davantage à se résoudre, sa mort approchait. Il sortit du royaume et alla en Portugal. Le roi de Portugal ne le voulut point recevoir, lui disant que deux rois ne tenaient pas ensemble dans un royaume. Il s'en alla donc de là, par la Galice, à la Corogne, et s'y mit en mer avec une caraque, deux galères et des nefs de Biscaye, sur lesquelles il avait embarqué des vivres et des chevaux. Il emmena son fils don Juan (2), avec deux de ses

1366.

(1) La torre del Oro.

(2) Notre manuscrit dit : D. Sancho; Llaguno, D. Juan. — D. Sancho était fils de la gouvernante des enfants de Maria de Padilla. Ayala dit que D. Pedro eut un instant l'envie d'en faire son héritier. On ne sait qui était la mère de D. Juan que l'on a cherché à faire passer pour fils

filles (1), et s'en fut débarquer à Bayonne. Avec lui était don Martin Lopez, maître d'Alcantara, Juan Niño et d'autres chevaliers. Don Fernando de Castro, dont j'ai déjà parlé, l'avait accompagné dans toutes ces épreuves; il ne le quitta pas un instant pendant qu'il était en Galice, suivant la parole qu'il lui avait donnée; il le défendait et montait souvent en chaire, prêchant, admonestant les gens de rester fidèles à leur roi, et de ne le point quitter pour un autre maître.

Pendant que le roi don Pedro était à Bayonne en Gascogne, il vint à lui trois fils du roi Edouard d'Angleterre : le prince de Galles, le duc de Lancastre et messire Aymon (2). Le roi maria ses filles aux deux derniers, le prince étant déjà marié. Tous ceux que j'ai nommés rentrèrent en Castille avec le roi don Pedro.

1367. Le comte don Enrique, lequel dès lors prenait le titre de roi, amena de son côté à la bataille messire Bertrand de Claquin, connétable de France; messire Arnaud Limousin; messire Geoffroy Ricon (3), qui était un chevalier de Bretagne, et le Bègue de Vilaines. Des chevaliers

de Juana de Castro, et dans l'intérêt duquel il a été pratiqué sur l'instrument original du testament du roi D. Pedro les falsifications les plus audacieuses. (Voyez *Descendencia del rey D. Pedro*, et les notes de Llaguno, à la chronique d'Ayala.)

(1) Doña Costanza et doña Isabel, filles de Maria de Padilla. Leur sœur aînée, doña Beatriz, était fiancée à l'infant de Portugal.

(2) Edmond, duc d'Yorck. — Le duc de Lancastre et le duc d'Yorck épousèrent bien plus tard, et seulement après la mort du roi en 1372, le premier doña Costanza, le second doña Isabel. (*Genealogical history of the kings of England by* Fr. SANDFORD, esq. Lancaster herald of arms. Londres, 1677, f°.)

(3) Arnaut de Solier, dit le Limousin à cause du long séjour qu'il avait fait dans cette province, chevalier breton appartenant aux grandes compagnies. Il ne vint en Espagne qu'après la bataille de Najera. —

castillans, il avait les Manriques, les Sarmientos, Tovar et Castañeda; des Aragonais, le comte de Denia, don Felipe de Castro et don Pedro Boil (1); parmi les Gascons, le bâtard de Béarn, frère du comte de Foix (2). Du côté du roi don Pedro étaient le prince de Galles, le duc de Lancastre, messire Aymon (3), avec une grande troupe d'Anglais. La bataille se livra près de Najera. Le roi don Enrique fut vaincu. Il s'enfuit, lui, son frère don Tello, et tous ceux qui étaient avec lui, à l'exception des Gascons qui, au nombre d'environ trois cents, lorsqu'ils virent que la journée tournait mal pour eux, mirent pied à terre, abattirent tous leurs chevaux, et des tentes, des bagages, de quelques pièces de bois qu'ils purent trouver, firent un palis où ils se retranchèrent; et de là, ils combattirent et se défendirent de leur mieux, jusques à tant qu'ils vinrent à capitulation. Mais les plus importants d'entre eux furent retenus prisonniers. Là fut pris le comte don Sancho (4). Les Anglais accompagnèrent le roi jusqu'à Medina del Campo, puis s'en retournèrent dans leur pays.

6 avril 1367.

Geoffroi Ricon est appelé par les Espagnols Jofrè Rechon. — Le Bègue de Vilaines est bien connu.

(1) D. Alonso d'Aragon, comte de Denia et de Ribagorza, petit-fils du roi D. Jaime II. — D. Felipe de Castro avait épousé en 1366 doña Juana, sœur du roi D. Enrique, après que D. Fernando de Castro eut fait casser son mariage avec elle. — D. Felipe Boil commandait dans Valence quand le roi D. Pedro en avait fait le siége, l'an 1364.

(2) Bernard, bâtard de Béarn, ne prit de part qu'à la seconde expédition en Espagne des grandes compagnies.

(3) Edmond, duc d'Yorck, quatrième fils du roi Édouard III.

(4) D. Sancho, comte d'Alburquerque, frère du roi D. Enrique.

CHAPITRE VII.

Comment, après la bataille, les Anglais s'en retournèrent chez eux et le roi D. Pedro s'en fut en Castille; et comment le roi D. Enrique rassembla tout ce qu'il put de gens de toutes les nations qui s'appelaient les Blancs (1), et rentra en Castille, et tua le roi D. Pedro, et fut le Roi.

1367. Après le départ des Anglais, le roi retourna à Séville et approvisionna Carmona, qu'il confia au maître Martin Lopez (2), ainsi que ses enfants. Presque chaque jour il passait d'un endroit à l'autre, de Séville à Carmona, de Carmona à Séville. Cependant le roi don Enrique ne faisait que rassembler des soldats de toutes nations, autant qu'il en pouvait avoir. Il entra enfin en Castille à la tête 28 sept. 1367. d'une puissante armée; et, avec l'aide de ceux du royaume dont la plus grande partie s'était déjà tournée vers lui, il Avril 1368. alla chercher le roi don Pedro. D'abord, il mit le siége

(1) Les Compagnies-Blanches. Il semble que ce nom leur ait été donné en Espagne à cause de leurs armures de plaques d'acier qui étaient alors nouvelles dans ce pays où l'on portait encore l'armure de mailles. — Le titre de ce chapitre est peut-être une interpolation.

(2) Martin Lopez de Cordova, camarero mayor, repostero mayor, et maître d'Alcantara, l'homme que D. Pedro avait le plus souvent employé à ses sanglantes exécutions, et qui possédait alors le plus sa confiance. Martin Lopez avait accompagné le roi à Bayonne et traité toutes ses affaires avec le prince de Galles. Il ne se jeta dans Carmona qu'après la rencontre de Montiel, à laquelle il n'assistait point.

Carmona est à quatre lieues nord-est de Séville.

devant Tolède, qu'il combattit à force d'engins et serra de si près qu'il y eut grande famine dans la ville. Le roi don Pedro désirait la secourir; mais les chevaliers de Séville ne le laissaient point aller, persuadé que, s'il partait, il ne reviendrait jamais; et s'il les avait voulu croire, il n'aurait bougé, se maintenant en sûre défensive jusqu'à ce que ses amis le secourussent. Mais tel était le souci qu'il avait de Tolède, pressé par de nombreux messages des assiégés, qu'il ne put se tenir. Il sortit de Séville, et reçut en route de telles nouvelles, qu'il ne put ni aller à Tolède, ni regagner Séville, mais il se dirigea sur Montiel (1), qu'il avait d'avance approvisionnée. Le roi don Enrique se porta au devant de lui, et à l'entrée de Montiel, les deux rois eurent une petite rencontre. Le roi don Pedro s'enferma dans la ville qui fut aussitôt assiégée. Il avait avec lui d'excellents arbalétriers génois. Pendant le siége, il arrivait que de nuit les assiégeants s'approchaient à portée de voix, et quelques chevaliers, de ceux qui étaient de garde, disaient au roi de grandes injures. Lui, qui était fort adroit à l'arbalète, tirait au juger, d'après le son de la voix, et blessait souvent ceux qui l'insultaient. Dans ces occasions, il se servait de Juan Niño, père de Pero Niño, qui était un de ses damoiseaux, pour lui armer les fortes arbalètes dont il tirait. Mais, lorsque la puissance de Dieu veut exécuter sa justice, elle relâche toute autre puissance, et il n'y a ni force ni savoir qui soit capable de lui résister. Dieu était courroucé contre ce roi à cause de sa mauvaise vie; il ne le pouvait plus supporter davantage, parce que le sang innocent qu'il avait répandu s'élevait de la face de la terre et réclamait contre lui. Déjà tout accident

Mars 1369.

14 mars.

(1) Montiel, dans la Manche, à dix lieues Est de Valdepeñas.

lui devenait contraire. Il avait une citerne d'eau douce qui contenait assez d'eau pour la garnison du château, et il y eut un homme de sa troupe qui la lui gâta en y jetant du blé; de sorte que l'eau n'était plus potable. J'ai dit qu'il était venu avec le roi don Enrique des chevaliers de France. Messire Bertrand négocia tant et si bien qu'il parvint à parler au roi don Pedro. Il lui demanda de lui donner certaines choses dans le royaume, et lui promit qu'il le mettrait en sûreté dans le royaume de Grenade; car, alors, le roi de Grenade était le roi Mohammed (1), créature du roi don Pedro, qui avait tué à son profit le roi Vermeil. Là-dessus ils établirent leurs conventions et échangèrent serments et actes de foi solennelle comme d'homme à homme. Le roi don Pedro se fia à messire Bertrand. Celui-ci le livra aux mains et en puissance du roi don Enrique. Don Enrique le tua, et il eut le royaume (2).

23 mars 1369.

(1) Mohammed Lagous régna de 1359 à 1360, et de 1362 à 1391. Son compétiteur, Mohammed Abou-Saïd, que les Castillans connaissaient sous le nom du *Roi Vermeil* (le Rouge, Alahmar), était venu en 1362 se remettre à merci entre les mains de D. Pedro qui le tua. C'est lui qui, en recevant le coup de lance de D. Pedro, dit au roi : « Tu as fait là une petite chevalerie. »

(2) Cette version charge du Guesclin encore plus que celle d'Ayala qui a pris place dans l'histoire d'Espagne. Il nous semble que, suivant toutes les règles de la critique, on doit lui préférer celle de Froissart, qui décharge du Guesclin, ne charge personne, laisse chacun dans son caractère, dans son rôle, et rend compte des événements de la manière la plus naturelle.

CHAPITRE VIII.

Comment le roi D. Enrique donna des terres aux étrangers qui l'avaient aidé à s'emparer du royaume.

Pour récompenser et payer ceux qui l'avaient aidé à s'emparer du royaume, le roi don Enrique leur distribua des terres de la façon suivante : à messire Bertrand il donna Soria, Almazan, Atienza et Calatañazor; à messire Arnaud il donna Villalpando (1); il maria avec doña Isabelle de la Cerda le bâtard de Béarn, qui entra en jouissance de tous ses domaines (2); à messire Geoffroy Ricon il donna Aguilar de Campos (3); au comte de Denia les terres de don Juan Manuel, avec le marquisat, et Alcocer, et Salmeron, et Valdeolivas, que lui acheta ensuite messire Gomez de Albornoz, au moyen des biens dont le cardinal

(1) Arnaud de Solier fut tué en 1385, à la bataille d'Aljubarrota, où, suivant Froissart, il remplissait les fonctions de maréchal de l'armée de Castille. Sa fille, Marie de Solier, épousa Juan de Velasco, camarero mayor du roi D. Enrique III, l'un des plus grands personnages du royaume.

(2) Isabelle de la Cerda était du sang royal et richement apanagée. Le bâtard de Béarn avait été armé chevalier par le roi ; il fut fait comte de Medinaceli.

(3) Avec le titre de comte, suivant Salazar Mendoza. Geoffroi Ricon fut tué à la bataille d'Aljubarrota, d'après Froissart.

don Gil, son parent, le fit héritier (1) ; à don Felipe de Castro il donna Paredes, mais ses vassaux le massacrèrent et s'enfuirent tous hors du royaume, et n'y revinrent qu'après avoir, au bout d'un certain temps, obtenu le pardon du roi (2); à don Pedro Boil il donna Huete, dont alors dépendaient autant de villages qu'il y a de jours dans l'année; et aux Castillans il distribua beaucoup d'autres terres.

CHAPITRE IX.

Des choses que fit le roi D. Enrique après qu'il fut roi; comment il parcourut le royaume, prenant les villes qui tenaient encore pour le roi D. Pedro.

Aussitôt qu'il se fut, par ce coup, assuré de la couronne, le roi don Enrique se porta sur Calahorra et l'en-

(1) Le marquisat de Villena était un *infantazgo*. Cet apanage avait été recueilli par le roi D. Enrique, du chef de sa femme, doña Juana de Villena, fille de D. Juan Manuel. En 1415, la couronne le reprit à la reine d'Aragon pour 200,000 doublons d'or. Gomez d'Albornoz, mayordomo mayor du roi, neveu du célèbre cardinal qui fonda l'université de Bologne, paya 30,000 florins d'or les villes d'Alcocer, Salmeron et Valdeolivas. — Le marquis de Villena fut fait connétable en 1382, et il était l'un des régents de Castille pendant la minorité du roi D. Enrique III.

(2) D. Felipe de Castro était le beau-frère du roi. Paredes de Nava, Tordehumos et Medina de Rioseco formaient la dot de sa femme. Ses vassaux le tuèrent, en 1371, parce qu'il voulait leur imposer de nouvelles taxes.

leva. Il revint ensuite à Burgos, de là marcha sur Léon qui se défendit quelques jours, et il fut obligé de s'y arrêter pour la battre avec un engin, une chevrette et des chats-châtels (1). A la fin, n'espérant pas être secourue, la ville capitula. Il envoya contre don Fernando de Castro, en Galice, Pero Sarmiento, avec messire Arnaud, messire Geoffroy, et le Bègue. Pero Manrique, pour rentrer en grâce avec le roi, qui lui en voulait de ce qu'il avait ravagé le pays en y vivant en partisan, se joignit à eux, et ils prirent par escalade Castro de Calderas, ainsi que Monforte de Lemos. Don Fernando mit en campagne quelques troupes contre eux, et il leur livra bataille; mais il fut vaincu et se réfugia en Portugal (2).

1370.

1371.

Le roi don Enrique alla à Séville. Le comte don Tello se rendait maître en Biscaye et dans toute cette région. Le roi le manda près de lui. [Don Tello obéit. Il prit le chemin de Séville], accompagné par les deux Pero Gomez de Porras, le jeune et le vieux, par Garci Sanchez de Bustamente, Pero Fernandez de Pedrosa, et Garci Lopez

(1) *Un engeño è una cabrita è gatas.* Il y a ici encore de grandes interversions de dates. — Voyez les notes à la fin du volume.

no. 4

(2) Pero Ruyz Sarmiento, adelantado mayor de Galice. — Le Bègue de Vilaines avait été fait comte de Ribadeo, et il épousa une dame de la maison de Guzman. — Pedro Manrique, adelantado mayor de Castille. — Castro de Caldelas, sur le Sil, près de son confluent avec le Miño; Monforte de Lemos, à 6 lieues nord de Castro de Caldelas.

D. Fernando de Castro se retira auprès des filles de D. Pedro, en Angleterre, où il mourut; et l'annotateur de *Gracia Dei* dit qu'il fit graver sur son tombeau cette épitaphe, injuste pour d'autres : « Ci-gît D. Fernando de Castro, qui seul en Castille et Léon fut fidèle à son roi légitime. » Ses biens avaient été confisqués. Le duc de Lancastre stipula dans le traité de 1388 leur restitution à son fils D. Pedro, qui est mentionné dans le testament du roi D. Juan Ier.

de Rebolledo. A Truxillo, il s'arrêta pour faire une course de taureaux. Repartant de Truxillo, il arriva à Mérida, et il y mourut (1). Avant de mourir, don Tello avait retiré son frère, le comte don Sancho, des mains des Anglais, moyennant rançon en or et non en autre métal, car ainsi les Anglais l'avaient exigé. Don Sancho épousa une fille du roi don Fernando de Portugal. Il reçut pour sa part Alburquerque, les cinq villes, et beaucoup d'autres domaines. Sa maison était plus brillante que celle du roi. Il fut tué à Burgos, dans une dispute qui s'éleva au sujet de la distribution des logis, le roi étant présent (2).

Le roi vint devant Tolède et la tint pendant quatorze mois assiégée. Il la battait avec des engins. La famine était si grande dans la ville qu'une femme mangea son fils (3). Il prit d'autres villes et châteaux, puis il mit le siége devant Carmona, qui l'occupa deux années. Là il y eut de rudes combats, car il avait affaire à des hommes vaillants,

(1) D. Tello avait pendant toute sa vie fait preuve de bassesse et de duplicité. La bataille de Najera avait été perdue par sa faute. Il était commandant de la frontière et traitait avec l'ennemi quand il mourut, le 18 octobre 1370, empoisonné, à ce que l'on crut. — Pero Gomez de Porras, le vieux, prieur de l'ordre de Saint-Jean.

(2) D. Sancho, qui avait toujours bien mérité de son frère, fut fait comte d'Alburquerque en 1366. Les *cinq villes* étaient : Ledesma, Briones, Haro, Vilorado et Cerezo, suivant la chronique d'Ayala, ou, suivant un autre document : Salvatierra, Miranda, Montemayor, Granada et Galisteo. D. Sancho avait été fait prisonnier à Najera. Il épousa en 1373 l'infante Beatrix, fille du roi D. Pedro de Portugal et d'Ines de Castro, et mourut, le 19 février 1374, d'un coup de lance qui lui fut donné par mégarde.

(3) Tolède s'était rendue en mai 1369, après un siége qui avait en effet duré près de quatorze mois. — Le siége de Carmona ne fut guère qu'un blocus peu étroit pendant les années 1369 et 1370, jusqu'en mars 1371.

nombreux, bien armés, bien montés, qui firent pendant ce siége de belles sorties et des expéditions notables et merveilleuses, comme celle de Cazlona et d'autres; car, tant qu'ils furent là, jamais ceux du dehors ne désirèrent combat ou escarmouche sans l'obtenir. Jamais les portes de la ville ne furent fermées, si ce n'est de nuit. Ils faisaient aussi sur les assiégeants des prisonniers, autant et plus que ceux-ci n'en faisaient sur eux. Une fois, ceux de Carmona jetèrent de nuit hors de la ville en un endroit secret une troupe de cavaliers, et à l'heure de none, quand dans ce pays la sieste est la plus profonde (on était alors en été), ceux du dehors ne se doutant de rien, les chevaliers de Carmona sortirent tous et allèrent donner hardiment au milieu du camp, frappant, tuant, se précipitant comme un ouragan tant à l'improviste, qu'à toute peine le roi et ceux qui l'entouraient purent-ils sauter sur leurs chevaux. Dès que ce coup fut frappé, ceux de la ville commencèrent à se replier jusqu'au pied de la colline, tandis que, de l'autre côté, les cavaliers de l'embuscade arrivaient par la plaine en tournant la colline, et chargèrent en queue. Alors l'affaire devint si chaude que plusieurs crurent le roi perdu. La poussière était si épaisse, le soleil si bas, que les uns ni les autres ne pouvaient plus se reconnaître; et ils se séparèrent, parce qu'ils étaient comme aveuglés, chacun ne se souciant plus que de se tirer de presse. Le combat avait été si roidement mené, que, de ce coup, le roi crut qu'il était vaincu; et ensuite il allait appelant ses chevaliers l'un après l'autre, demandant qui était vif ou mort. Ceux du dehors appliquèrent une nuit les échelles aux remparts de la ville; mais les assiégés étaient si bien faits à la guerre, qu'ils se gardaient et se battaient aussi bien de nuit que

de jour. Ils renversèrent les échelles, et il y eut de bons chevaliers tués, blessés et prisonniers. Toutes les fois qu'on voulut entreprendre sur eux, on les trouva de même bien alertes.

Ici l'auteur dit que ces braves gens firent une défense autant honorable et hardie, et digne de renommée, que celle des Troyens dans Troie, excepté que le siége de Troie dura dix ans, et celui-ci deux années seulement. Mais les Troyens combattaient avec espérance et réconfort, parce qu'ils recevaient continuellement du monde qui venait les secourir et leur amenait des vivres; ceux-ci, au contraire, du jour où ils s'enfermèrent dans leur ville, tant que dura le siége, n'eurent jamais renforts ni de vivres, ni de gens qui les aidassent beaucoup et les dispensassent de faire front à l'attaque, toutes les fois qu'elle venait. Et au bout de deux années, ils rendirent la ville au roi par capitulation. Si le roi leur en tint les articles, ce n'est pas à moi de l'écrire (1).

(1) Martin Lopez de Cordova était à Baeza, où il rassemblait du monde pour l'amener à D. Pedro, lorsque lui parvint la nouvelle de l'échec subi par le roi devant Montiel; aussitôt il se jeta dans Carmona, y prit le commandement et s'empara du trésor que le roi y avait déposé.

D. Enrique lui offrit d'abord de sortir avec la vie sauve, le trésor et les enfants de D. Pedro, pour se retirer où il voudrait, à Grenade, en Portugal ou en Angleterre. Martin Lopez refusa. En 1371, le roi s'occupa de le réduire et vint l'assiéger étroitement. Les légats du pape s'entremirent sans fruit. Martin Lopez croyait Carmona imprenable, à la manière dont le château était muni. Il repoussa une escalade et massacra tous les prisonniers qu'il avait faits. Cette atrocité est donnée comme justification du manque de parole que Gamez reproche au roi D. Enrique, en parlant de la reddition de Carmona. En effet, Martin Lopez de Cordova était encore en état de prolonger la résistance lorsqu'enfin il traita de se rendre, et il lui fut accordé qu'il pourrait ou sortir du royaume avec les enfants du roi, ou y rester en se soumettant. Il devait livrer ce qui

J'ai fait ce récit des querelles des deux rois, parce que je l'ai trouvé ainsi rapporté par don Pero Fernandez Niño, qui fit coucher par écrit quelques-unes des choses qui étaient advenues de son temps; aussi pour faire connaître le lignage de don Pero Niño, de qui parle ce livre, et montrer comment les révolutions des rois le firent déchoir de ce qu'il avait été, selon ce que j'ai dit par devant et qu'on le verra par la suite en son lieu. Qui voudra en savoir davantage n'a qu'à lire la chronique des événements de ces temps.

CHAPITRE X.

Du lignage de Pero Niño. Quels et de quelle condition furent son père et son aïeul.

Ce noble chevalier, de qui je fais cette histoire, eut pour aïeul paternel don Pero Fernandez Niño, fils de Juan Niño. Don Pero Fernandez servit le roi don Pedro jusqu'à la fin; et depuis la mort du roi, jamais il ne voulut obéir au roi don Enrique. D'autres chevaliers avec lui furent de

restait du trésor et Matheos Fernandez de Caceres, chancelier de D. Pedro. Quand la place fut rendue, le roi reprocha son manque de loyauté à Martin Lopez, et le fit exécuter, en même temps que Matheos Fernandez, comme un scélérat à qui l'on ne doit rien. Les fils de D. Pedro furent envoyés à Tolède, puis emprisonnés séparément dans divers châteaux où ils finirent leur existence.

ce sentiment, et quelques-uns sortirent du royaume. Pour lui, quoiqu'il n'en sortît point, il resta ferme dans ses sentiments, et supporta ses épreuves jusqu'à ce qu'il mourût. Juan Niño, père de Pero Niño, et fils de don Pero Fernandez Niño, fut un chevalier nourri dans la maison du roi. Il se tenait habituellement dans sa maison à Villagomez (1), où il était né. Près de lui vivaient des chevaliers, qui étaient protégés par les favoris du roi, comme aussi par plusieurs grands seigneurs du royaume, et il y avait entre eux inimitié. Il arriva qu'un jour, Juan Niño étant à table avec environ vingt de ses hommes, les autres vinrent contre lui avec grand monde. Lui se leva de table, fut au devant d'eux, les rencontra près de sa maison, les attaqua et tua de sa main, ayant affaire à lui corps à corps, Juan Gonzalez de Valdolmos, un rude chevalier et très-puissamment apparenté, qui était le plus considérable de ses ennemis. Lorsque le roi de Castille, son seigneur, eut guerre avec le roi de Portugal et entra sur ses terres, allant assiéger Lisbonne (2), il fut fait à ce siége beaucoup de belles choses, à la plupart desquelles se trouva Juan Niño, et il s'y porta en bon chevalier. Entre autres, pendant une battue qu'il faisait par pays, un parti d'environ deux cents hommes s'étant réfugié dans une tour très-haute, sur un rocher qui avait bien. . . . . .
. . . . . brasses, Juan Niño fit dresser les échelles; du premier assaut on lui tua quatre ou cinq hommes; alors il monta lui-même, entra de vive force, et, suivi par ses gens, il tua ou fit prisonnier tout ce qui se trouvait là.

1379. A peu de temps de là, le roi don Juan, son sei-

(1) A quatre lieues sud-ouest de Burgos.

(2) D. Juan Ier assiégea Lisbonne en 1384.

gneur (1). . . . .
. . . . comme une mère avec son fils enfantelet et en l'embrassant.... Elle était, prétend-on, une dame si délicate et d'organisation si subtile, qu'elle devina qu'il avait sucé le sein d'une étrangère. Ne voulant cependant pas s'en rapporter uniquement à ses sens, elle fit jurer toutes les femmes et filles qui se trouvaient dans la chambre en même temps que son fils, lesquelles lui avouèrent qu'une femme lui avait donné à téter. Alors elle prit son fils, le fit envelopper d'une mante et porter d'un endroit à l'autre, le secoua enfin tellement qu'elle parvint à lui faire rejeter le lait. De là vint, dit-on, que de ce moment en avant il ne fut plus très-sain, et il lui en resta toujours le teint pâle, quoique au demeurant il fût un vigoureux chevalier. C'est à lui que Notre-Seigneur Jésus-Christ apparut crucifié entre la ramure d'un cerf, et dit qu'il lui faudrait passer un peu de temps par beaucoup de tribulations, lesquelles seroient pour le bien de son âme. Il est arrivé au roi Alexandre, avec sa mère, la reine Olympias, quelque chose approchant à ce qui advint [au roi don Enrique avec sa mère].

La reine doña Juana (2) ayant mis cet ordre au gouvernement du Prince qu'elle aimait beaucoup, l'on chercha

(1) Notre manuscrit et celui dont s'est servi Llaguno offrent ici la même lacune. On devine ce qui manque au récit. — D. Enrique III, fils de D. Juan Ier, naquit le 4 octobre 1379. Sa mère était doña Leonor, fille de D. Pedro III, roi d'Aragon. Ferrant Perez de Guzman dit que la constitution de D. Enrique s'altéra seulement quand il atteignit l'âge de dix-sept ans, ce qui le rendit mélancolique, mais ne l'empêcha pas de gouverner avec soin. Il aurait mérité, comme notre Charles V, le surnom de Sage; mais il porte dans l'histoire celui de Dolent.

(2) Doña Juana de Villena, veuve de D. Enrique II. Elle mourut le 27 mars 1381.

en Castille une nourrice qui fût bonne, de bon et haut lignage, saine, jeune et accorte. Il fut rapporté au roi et à la reine qu'il ne se rencontrerait nulle femme qui eût autant que celle-ci (1) les qualités requises pour être nourrice, ni qui répondît mieux à ce qu'ils désiraient. Alors la reine dit qu'elle la connaissait, qu'elle était de grand lignage et bonne; et aussitôt elle envoya chercher Juan Niño, lui faisant dire qu'elle lui ordonnait d'amener avec lui doña Inès Laso, sa femme. Ils vinrent à la cour, et la reine leur expliqua pourquoi elle les avait demandés, et pour quelle raison eux seuls, dans tout le royaume, avaient été choisis pour nourrir le Prince. Elle leur dit de le prendre, de se charger de sa nourriture, et qu'elle leur ferait de grandes faveurs. Le chevalier se défendit tant qu'il put, alléguant que cet office n'était point fait pour des personnes de leur condition, et que, suivant la coutume de Castille, d'autres de moindre lignage qu'eux étaient suffisants pour nourrir l'infant; que si le roi voulait leur accorder ses faveurs, il pouvait le faire en choses qui leur appartiendraient mieux, mais que pour celle-là, il voulût bien leur faire la grâce de la donner à un autre, car ils n'accepteraient pas telle charge. Et comme ils ne pouvaient changer la résolution du roi et de la reine, ils sortirent de la cour, prenant leur chemin pour passer en Aragon. Le roi dépêcha derrière eux et les força à revenir; puis il leur remontra pourquoi il en agissait ainsi, leur fit des caresses, des cadeaux, tant qu'ils s'inclinèrent enfin à sa volonté; avec cette expresse condition que doña Inès Laso ne serait point appelée nourrice, et qu'elle serait tenue en autre état, traitée avec plus

(1) Peut-être y a-t-il encore ici une lacune. En tout cas, on va voir qu'il s'agit de doña Ines Laso, mère de Pedro Niño.

grande considération qu'aucune autre nourrice l'ait jamais été, de telle façon qu'il fût toujours grandement compté avec elle. Et il plut à Dieu que pendant trois ans qu'elle nourrit l'infant, il n'eut ni mal, ni douleur, ni maladie, ni rien qui l'indisposât. Ensuite, lorsqu'elle le quitta, il lui fut accordé terres et récompenses comme jamais n'en avait reçu nourrice qui eût élevé un roi en Castille; car les terres et les autres cadeaux en villes et pensions montèrent à cinquante mille florins (1).

Ici l'histoire laisse de conter comment doña Inès Laso éleva le roi don Enrique et parle de l'éducation que reçut le damoiseau Pero Niño.

CHAPITRE XI.

Comment, par ordre du Roi, Pero Niño fut confié à un gouverneur qui l'endoctrinât et lui enseignât toutes les bonnes coutumes et mœurs qui doivent se rencontrer chez un bon gentilhomme, afin qu'ensuite il servît près du Prince, son fils, comme il le fit jusqu'à ce que le Prince mourût.

Lorsque Pero Niño eut dix ans (2), il fut confié pour son éducation à un homme sage et instruit, qui l'endoc-

(1) Llaguno donne (p. 228) un extrait du privilége, en date du 9 juillet 1383, par lequel le roi D. Juan Ier accorda en récompense à Juan Niño et Ines Laso les seigneuries de Cigales, Berzosa et Fuente-Bureva, constituées en majorat qui devait faire retour à la couronne à défaut d'héritiers légitimes dans la descendance masculine ou féminine. — Cigales, à deux lieues nord de Valladolid. A la bataille d'Aljubarrota périt un Juan Niño, avec ses frères, Rodrigo et Lope.

(2) Chez nous, cette éducation commençait à l'âge de sept ans

trinât et lui enseignât toutes bonnes coutumes et mœurs comme elles appartiennent à un bon et noble gentilhomme; et ce gouverneur lui donnait tels enseignements comme il suit :

« Mon fils, prenez garde que vous êtes de très-honorable et grand lignage, mais que la roue du monde, qui jamais ne reste en repos et ne laisse pas les choses tranquilles en leur état, vous a entraîné de haut en bas; car elle a coutume de rendre petits les grands, de jeter dans la bassesse et la pauvreté ceux qui ont été dans l'élévation; et donc il vous convient de travailler et prendre peine pour revenir à ce premier état, voire même pour dépasser en grandeur et noblesse ceux desquels vous êtes issu. Qu'un homme égale son père en maintenant l'état que celui-ci lui a laissé, ce n'est guère de merveille; il a trouvé cet état tout acquis. Mais on le doit grandement louer quand il surpasse ceux dont il vient, et se fait plus large place.

« Mon fils, faites bien attention à mes paroles, préparez votre cœur à mes leçons et les y retenez; plus tard, vous en aurez l'intelligence. Celui qui doit apprendre à user de l'art de chevalerie ne peut pas dépenser beaucoup de temps à l'école des lettres. Ce que vous en savez déjà est suffisant; ce qui vous en manque, le temps vous le donnera, en vous y appliquant un peu.

« Avant toutes choses, connaissez Dieu; ensuite, apprenez à vous connaître; après, à connaître les autres. Connaissez Dieu par la foi. Qu'est-ce que la foi? La foi est substance, croyance ferme et certaine en une chose

(SAINTE-PALAYE, t. I, p. 2); et il peut y avoir ici une faute du copiste.

que l'on n'a pas vue, argument de l'esprit et discours de l'intelligence, qui fait connaître la substance par ses accidents. Connaissez celui qui vous a créé et vous a donné l'existence. Connaissez Dieu par ses créatures et par les merveilles qu'il a faites. Comprenez et connaissez Dieu et sa grande puissance; car il a fait les cieux, la terre et la mer, et tout ce qui s'y découvre. Il a créé les anges dans la lumière; il a orné et embelli le firmament de tant et si belles étoiles. Il a créé le soleil et la lune, et a commandé au soleil de luire pendant le jour et à la lune de luire pendant la nuit; et il a orné et amplifié la terre de tant et si diverses plantes, d'arbres et d'herbes; et il l'a peuplée d'animaux de tant et si diverses figures; et il a mis dans la mer les grandes baleines et beaucoup de poissons de diverses espèces; et il a créé les oiseaux et les a lancés dans l'air. Voyez comme il a imposé à la mer des bornes et lui a défendu de les franchir, afin qu'elle ne ruinât point la terre. Mon fils, voyez comme le soleil se lève en orient et se couche en occident, et retourne au point d'où il était venu; et comme les cieux, aussi bien que la mer et la terre, laquelle est fondée sur la mer, et toutes les choses qu'il a faites, lui obéissent toutes, et ne transgressent ni ses ordres, ni la ligne qu'il leur a tracée au commencement. Écoutez comment il a créé l'homme à son image, et l'a placé dans le paradis de délices, et lui a ordonné de le servir, de l'aimer, de le craindre, et d'être obéissant à ses commandements, lui promettant qu'il vivrait toujours en joie et plaisir parfaits, et ne mourrait jamais, et ne connaîtrait jamais la douleur ni le travail; comment il mit aux ordres et sous la puissance de l'homme tout ce qu'il avait créé dans la mer et sur la terre. Et observez comment l'homme, ce malheureux, fut séduit, et pécha par

sa faiblesse; car il transgressa le commandement de Dieu, par quoi il ouvrit l'action à la divine justice, qui le condamna à la mort du corps et de l'âme; et il fut chassé hors du paradis dans le désert de ce monde pour y mourir et y souffrir. Au lieu de libre qu'il était, il se rendit sujet et esclave de la mort, et nous a laissés, nous ses enfants, dans ce même esclavage, soumis au péché. Mon fils, aimez et craignez celui qui a précipité de la hauteur des cieux dans les profondeurs des abîmes, qui a mis de gloire en tourment, de clarté en obscurité et ténèbres, changé en diable et prince de mort l'ange si excellent, et beau, et plein de gloire, qui par orgueil osa dire : « *Je poserai mon trône au-dessus du ciel dans la partie de l'aquilon, et je serai l'égal du très-haut créateur.* » Aimez celui qui nous a tant aimés, que non seulement il a voulu revêtir notre chair, mais s'est humilié jusqu'à la condition d'un serviteur, et a souffert pour nous, et a pris notre charge sur ses épaules, et nous a délivrés et arrachés au pouvoir et tirés de la domination cruelle dans laquelle nous vivions sujets du péché.

« Mon fils chéri, croyez et maintenez fermement tout ce que croit et maintient notre mère la sainte Église. Qu'il n'y ait chose qui vous éloigne d'elle ni vous ébranle. Que vous dirai-je? Dans la sainte foi vous êtes né, et vous avez été régénéré dans l'eau du Saint-Esprit. S'il te faut combattre de ton corps, seul contre quiconque nierait la sainte foi catholique, tu es obligé à le faire; c'est là un bon exploit de chevalerie, le meilleur que puisse accomplir un chevalier, combattre pour sa loi et sa foi, surtout possédant la vérité. Si, par aventure, tu tombais entre les mains des ennemis de la sainte foi catholique, et qu'ils voulussent te la faire renier, tu dois t'apprêter à souffrir

tous les tourments, si grands qu'ils puissent t'être présentés; et maintenant et confessant la sainte foi de Jésus-Christ jusqu'à la mort, dans cette bataille si sainte, comme je te l'ai dit, le mort est appelé vainqueur, et c'est le tueur qui est vaincu. Prends exemple de saint Jacques, le chevalier, qui fut découpé depuis les doigts des mains et des pieds jusqu'à tous ses autres membres et muscles, un à un, tant qu'il en avait, et jamais on ne lui put faire renier Jésus-Christ, mais il resta ferme jusqu'au bout comme un bon chevalier. C'est là une belle œuvre de triomphante chevalerie; là se gagne la couronne de l'auréole que Dieu promet aux vainqueurs. Qu'on ne dise pas en cet instant : « Oh! que la mort est dure chose! je renierai maintenant et ferai ce que l'on m'impose; car, ne le faisant pas de volonté, j'abjurerai lorsque le temps le permettra. » Je vous dis que celui qui se rend n'est pas donné pour vainqueur, et celui qui met le pied dans le filet ne l'en retire pas quand il veut. Au temps de l'épreuve, les amis se font connaître. Si l'on a ferme foi, par l'attente de la récompense les peines deviennent douces. Pensez que le tourment infernal est plus dur que le tourment corporel. Celui-ci passe vite, mais les peines de l'enfer durent toujours.

« Que vous dirai-je plus, mon fils? Je vous dirai de ne pas croire ni d'accepter d'arguments subtils contre la foi. Ce que votre intelligence ne comprend pas et ne peut atteindre, croyez-le en vertu de la foi; car, si la foi pouvait se démontrer, elle ne serait pas une vertu. Dieu ne vous a pas créé pour que vous le jugiez, mais pour que vous obéissiez à ses commandements. Connaissez combien Dieu vous surpasse. Comment la créature bornée et mortelle pourrait-elle, sans le secours de la grâce, connaître

l'infini? La sainte foi catholique a été purifiée comme l'or qui sept fois a passé au creuset et à chaque fois en est sorti plus pur. Que dis-je, sept fois? Plus de septante mille fois sept.

« Mon fils, faites toutes vos actions avec Dieu; gardez ses commandements, observez ses préceptes, respectez ses églises, honorez ses fêtes et leurs mystères; alors il vous gardera et il vous honorera. Recommandez-lui vos affaires, demandez-lui de grandes choses, car il est très-riche, et il vous donnera ce qui vous sera le plus avantageux. Espérez en lui. Sans lui rien ne se fait, car ce qui se fait sans lui est nullité et néant; ce qui se fait par lui est chose vivante et durable.

« Mon fils, inclinez votre oreille à la demande du pauvre; écoutez-le, répondez-lui pacifiquement et avec mansuétude, faites-lui l'aumône. Délivrez celui qui est vexé sous la main du superbe. Faites à Dieu de dignes oraisons. Lisez des livres. Ayez présent à l'esprit ses œuvres. Sachez que lorsque nous prions, nous parlons à Dieu, et lorsque nous lisons, Dieu nous parle (1).

« Mon fils, ne croyez pas ceux qui vous promettent de vous faire voir et connaître votre avenir. Ils vous diront que vous deviendrez un seigneur très-grand, que vous obtiendrez ceci et cela; et de tout ce qu'ils vous auront dit, il ne vous arrivera rien. Si vous les croyez, mettant

(1) Saint Jérôme (ep. XXII) a dit : *Oras, loqueris ad sponsum; legis, ille tibi loquitur.* — Saint Ambroise (*De Offic.*, lib. I, c. XX) : *Illum alloquimur, cum oramus; illum audimus cum legimus.* — Nicole (*Essais*, t. VII, p. 91) : « Les saints ont toujours cru que, comme on parlait à Dieu par la prière, on écoutait Dieu par la lecture. » — On voit par cet exemple que Gamez est excusable de n'avoir pas cité ses sources, et nous de ne pas les avoir toujours cherchées.

votre confiance à des choses vaines, vous diminuerez le temps que vous devriez donner à des choses nécessaires à votre honneur et à vos affaires. Mais croyez que Dieu, qui vous a créé sans vous, sans vous saura vous conduire. Gardez-vous d'ajouter foi à de fausses prophéties, comme celles de Merlin et d'autres, et n'ayez nulle confiance en elles; car, je vous le dis en vérité, ces choses ont été inventées et arrangées par des hommes artificieux et adroits, pour se pousser dans la faveur des rois et des grands seigneurs, les exploiter et les tenir dans la dépendance avec ces vaines imaginations, tandis que de leur crédulité il est tiré profit. Si vous y faites bien attention, à chaque roi nouveau il se fabrique nouveau Merlin. A celui-ci l'on prédit qu'il passera la mer, ruinera tous les royaumes des Mores, gagnera la Maison-Sainte et sera fait empereur; puis nous voyons qu'il en advient comme il plaît à Dieu. Les mêmes prédictions ont été faites aux rois passés; les mêmes seront faites aux rois futurs. Ce que Dieu n'a pas voulu faire connaître à ses élus, des pécheurs prétendent le savoir! Tous les vrais prophètes n'ont prophétisé qu'au sujet des deux avènements de Jésus-Christ : le premier en pauvreté et humilité, le dernier en majesté et puissance. De là en avant, tous se sont tus, car après la venue de Jésus-Christ il n'était plus besoin d'eux. Merlin fut vertueux et très-savant. Il ne fut pas le fils du diable, comme le disent aucuns; car le diable, qui est esprit, ne peut engendrer; bien peut-il provoquer des choses qui viennent du péché, cela étant son office. Il est substance incorporelle et ne peut engendrer des corps (1). Mais, avec

(1) La mère de Merlin disait qu'il était le fils d'un incube. (GEOFFROY DE MONMOUTH, liv. VI, ch. XVII et XVIII.) Rodrigo Yañez rapporte et

la grande science qu'il acquit, Merlin voulut savoir plus qu'il ne lui convenait, et il fut trompé par le diable, qui lui fit voir beaucoup de choses afin qu'il les répétât. Et de ces choses, quelques-unes se trouvèrent vraies. C'est en effet une des façons du diable, et également de quiconque sait tromper, de jeter en avant quelque vérité, afin d'être cru de celui qu'il veut affiner. Ainsi, pour ce qui regarde l'Angleterre, il a dit quelques choses dans lesquelles il s'est trouvé quelque peu de vérité; mais il a failli en beaucoup d'autres. Et maintenant ceux qui veulent faire des prédictions les composent et les mettent sur le compte de Merlin. Mais toutes les choses passées, présentes et futures n'existent qu'en la présence de Dieu notre seigneur. Qui est celui qui connaît la volonté de Dieu pour les choses de l'avenir? Ou bien l'homme en saurait-il plus que Dieu? Cela est faux. Notez que Dieu a créé beaucoup de choses, mais il n'en a créé aucune qui fût contre sa puissance. Voyez ce que Jésus-Christ répondit à ses disciples, quand ils le questionnèrent sur quelques choses du temps à venir et sur l'Ante-Christ : « Il ne vous appartient pas de savoir l'heure et l'instant que Dieu a fixés dans sa sagesse. D'une chose tant seulement vous pouvez être certain : c'est qu'après l'été vient l'hiver; qu'il vous faut vous préparer des maisons fermées et chaudes, faire provision de bois et de vivres pour le temps rude et infécond pendant lequel

commente dans son poëme sur Alphonse XI (*Coplas*, 242 à 246, 1807 à 1842) deux prophéties de Merlin, qui avaient cours en Espagne de son temps. Elles sont assez gauchement imitées de celles qui remplissent le livre VII de Geoffroy.

Le *Poëma de Alonso el onceno* a été publié dans le 57e volume de la *Biblioteca de autores españoles*, par D. Florencio Janer, à qui l'histoire et les lettres espagnoles étaient déjà redevables de services distingués.

vous ne pourriez les recouvrer; de même que pendant l'hiver il vous faut apprêter les choses propres à l'été. » Observez le marin qui pendant la bonasse se dispose pour la tempête, et pendant le mauvais temps se dispose pour le bon, vivant en espérance de le revoir. Cela est la bonne divination et la connaissance de l'avenir qui porte profit.

CHAPITRE XII.

Comment l'on doit se garder de croire aux trompeurs, qui cachent des faussetés sous la couleur de vérités.

« Gardez-vous aussi, mon fils, des trompeurs qui vous promettent de faire deux doublons avec un, de changer la pierre en argent et le cuivre en or, et qui vous disent qu'ainsi vous pouvez faire monter votre avoir à de grandes sommes, devenir le plus puissant personnage qu'il y ait eu en votre lignage, et que vous pourrez faire dons et largesses, surpasser vos rivaux et l'emporter sur eux. Ils vous feront des expériences mensongères, afin de vous persuader; mais si vous usez de leurs services, à la fin vous vous trouverez pauvres, et votre bien tout dépensé. Je vous dis que pour gagner à leur métier ils cherchent des hommes cupides et de cervelle légère, qui après s'être ruinés sont moqués et montrés au doigt. »

CHAPITRE XIII.

Comment l'on doit se garder de la compagnie des méchants et s'accointer des bons, parce que le péché d'habitude se tourne en seconde nature (1).

« Recherchez la compagnie des bons, et vous serez du nombre des bons. Garez-vous de la compagnie des méchants, car sans que vous vous en aperceviez, votre nature dérobera quelque chose à la leur. Soyez tempéré dans le manger, le boire et le dormir. Ne vous laissez pas aller à votre appétit dans les choses qui peuvent vous apporter préjudice; il est trop voisin de la brute celui qui ignore que l'appétit est l'ennemi du jugement. Platon dit que nous ne devons pas aller suivant notre appétit, mais contre notre appétit, car aller contre notre appétit est suivre le second mouvement, lequel est le bon parce qu'il tient à la nature de l'âme, maîtresse du corps et des cinq sens ; alors le corps est tenu, régi, redressé par l'âme qui le rend net et beau par le moyen du jeûne, de la prière, de la chasteté et des bonnes mœurs. Si le corps est abandonné à ses appétits, il se donne à colère (2), luxure, avarice, orgueil, et autres péchés qui sont de la nature de la terre, laquelle gouverne le corps avec les

(1) Cette épigraphe et la précédente, qui ne se trouvent point dans Llaguno, peuvent être des interpolations du copiste.

(2) Mss. : *comociones;* Ll. : *conversaciones.*

autres éléments. Là-dessus Platon dit : « Pendant que tu es jeune, emploie ton entendement à te changer; rends-toi net; dispose-toi tout entier pour la vérité; laisse toute chose menteuse, car elle est de la nature de la terre; rends-toi continent et prépare-toi [à la lutte]; renvoie loin de toi toute fausseté et tout péché, qui sont de la nature de la terre; car le corps, lorsqu'il est traité avec complaisance, tourne ses désirs vers les choses corrompues et, par longue habitude, les veut tellement que l'âme ne peut plus être maîtresse de son imagination, et, qu'elle agrée ou non, elle est forcée de consentir. » Le même Platon dit aussi que l'âme est au corps comme le musicien à son instrument. Si l'instrument est faux, le musicien ne peut en tirer des sons justes, et s'il est trop discord, il n'y a plus qu'à le mettre de côté; mais lorsque l'instrument est bien accordé, le souffle du joueur le remplit d'harmonie, et il rend des sons délicieux et parfaits.

« Mon fils, ne livrez point votre noble personne à la fréquentation des femmes déshonnêtes, car elles n'aiment pas et veulent être aimées. Leur commerce est raccourcissement de la vie, corruption des vertus, transgression de la loi de Dieu.

« Mon fils, lorsque vous aurez à parler devant les hommes, que vos paroles aient passé à la lime de la réflexion avant d'arriver sur votre langue. Sachez que la langue est un arbre; ses racines sont dans le cœur, et la parole est son fruit : elle révèle le cœur au dehors. Faites attention que, tandis que vous parlez, les autres criblent vos paroles, comme vous criblez les leurs quand ils parlent. Ne dites donc que des choses raisonnables; autrement mieux vaut que vous vous taisiez. Par la langue se montre la science, par l'entendement la sapience, par la parole la

vérité et la doctrine, par les œuvres la fermeté. Si celui qui ne doit point parler se taisait, et si celui qui ne doit pas se taire parlait, jamais la vérité ne serait contestée.

« Mon fils, défends-toi de l'avarice, si tu veux rester maître de toi ; sinon, tu seras esclave, car à mesure que s'augmente l'amas des richesses, croît la quantité des soucis. Note bien ceci : ne désire que ce que tu peux avoir, si tu veux avoir ce que tu désires. N'estime pas un homme pour ce que la fortune a fait en sa faveur ; estime-le pour ce qu'il y a en lui de sagesse et de vertus. L'honneur que l'on tire de posséder troupeaux, habits, montures, métaux, [toutes choses] de la terre, pourrait-il passer avant sagesse et vertus, qui sont choses de l'âme? Ne fais pas cas de tes vassaux seulement pour le profit que tu peux avoir d'eux, mais tiens-les tous pour tes amis, et qu'ils te rendent ce que tu dois en attendre, suivant le droit. La parole douce fait durer l'amour dans les cœurs; la parole douce multiplie les amis et adoucit les ennemis; l'homme noble a la langue gracieuse. Dans le temps de la prospérité, note-le bien, beaucoup te protesteront de leur dévoûment. Que ton conseiller soit choisi un entre mille. Si tu trouves un ami dans ton bon temps, prends-le; mais ne crois pas en lui légèrement et trop vite, parce que son amitié peut être suivant le temps. S'il reste ferme à l'épreuve dans son amitié, tu dois le regarder comme un autre toi-même. Tiens tes ennemis à distance; ne cesse pas de te défier d'eux. Conduis-toi de telle sorte avec les hommes, que, si tu meurs, ils te pleurent, et si tu t'absentes, ils te désirent. Quand tu verras un malade affaibli d'esprit, ne te moque pas de lui, mais demande-toi si tu n'es pas de la même nature. Si tu te vois sain, rends-en grâce à Dieu. S'il te vient du mauvais temps, supporte-le, car tu es destiné à

en traverser de toutes sortes. Celui qui dit des choses désagréables en entend qui ne lui plaisent pas; sois avenant avec tout le monde. Il n'y a pas de plus noble chose que le cœur de l'homme; jamais il ne reçoit de bon gré sujétion. Tu gagneras plus d'hommes par l'amour que par la force ni la crainte. Il n'est pas de la courtoisie de dire en arrière de quelqu'un ce que tu rougirais de lui dire en face. Mon fils, note quatre fautes, et garde-t'en; ce sont : Orgueil (1), Obstination, Précipitation et Paresse. Orgueil, son fruit est Haine; Obstination, son fruit est Querelle; Précipitation, son fruit est Repentir; Paresse, son fruit est Ruine. Tous les extrêmes sont vicieux, défendez-vous en; la crainte craint tout, et la témérité s'attaque témérairement à toutes choses.

« Mon fils, servez le roi et gardez-vous de lui (2); car i il est comme un lion qui tue en jouant, et en s'ébattant renverse. Gardez-vous d'entrer dans la maison du roi quand ses affaires sont troublées. Celui qui entre en pleine mer lorsqu'elle est agitée, ce sera merveille, s'il en réchappe; combien plus, s'il y entre quand elle est courroucée! Mon fils, ne craignez pas la mort pour elle-même; la mort est si certaine qu'elle ne se peut éviter, car nous venons au monde avec cette condition de naître et de mourir. Celui-là seul doit craindre la mort qui a fait beaucoup de mal et peu de bien. La mort est bonne pour le bon,

(1) *Precio.*

(2) Ce trait, qui étonne, mais seulement à première vue, chez un auteur castillan, peut avoir été emprunté à la *Chronique rimée* du Cid, où l'on met dans la bouche de Diégo Laynez ce conseil donné à son fils :

« Servez loyalement le roi que vous servez; mais gardez-vous de lui comme d'ennemi mortel. »

Al rey que vos servides, servillo muy sin arte.
Assy vos aguardat dél como de enemigo mortal. (Vers 375.)

parce qu'il va recevoir la récompense de sa bonté; et bonne pour le méchant, parce que la terre est délivrée de sa méchanceté.

« Je ne veux pas vous retenir davantage, parce que déjà s'approche le temps où vous aurez à montrer qui vous êtes, d'où vous venez, et où vous espérez aller (1). »

Ainsi fut élevé ce damoiseau; et son honnête gouverneur l'instruisit et endoctrina jusqu'à ce qu'il eût quatorze ans.

CHAPITRE XIV.

Comment le roi D. Enrique fut devant Gijon et assiégea le comte qui s'y était renfermé, là où ce damoiseau fit ses premières armes.

1394. A l'époque où doña Inès Laso prit la charge de la nourriture du roi don Enrique, Pero Niño, son fils, avait un an et demi (2). De là en avant il fut élevé dans la mai-

(1) Comparez à ce *Castoiement*, l'un des plus complets que nous connaissions, celui de Guillaume de Lalain à son fils (*Chronique* de Jacques de Lalain, ch. IV et suiv.), et celui de la Dame des belles cousines au petit Jehan de Saintré (ch. V et suiv.).

(2) Le roi D. Enrique III étant né le 4 octobre 1378, et doña Inès Laso ayant été appelée auprès de lui peut-être cette même année, au plus tard l'année suivante, il en résulte que Pero Niño naquit à la fin de l'année 1377 ou au commencement de 1378. Les autres données que fournit sa chronique nous semblent devoir faire adopter la dernière date.

son du roi; et le roi prit de l'affection pour lui, tellement que toujours il l'aima autant que pas un des autres enfants qui eussent été élevés avec lui. Le roi ayant accompli sa treizième année et entrant dans la quatorzième (1), fut mis en possession du gouvernement. Comme il arrive d'ordinaire, lorsque les rois sont enfants et en tutelle, qu'il s'élève dans le royaume de grandes divisions, qu'il se fait des ligues et qu'il y a peu de justice, parce que les peuples n'ont personne qui leur inspire la crainte, et que les grands se soulèvent, commettant violences, usurpations et grands excès, le comte don Alfonso, qui était fils du feu roi don Enrique, par conséquent oncle du roi, et qui était seigneur de la plus grande partie des Asturies d'Oviedo, avait tyrannisé, usurpé et formé des ligues, pendant que le royaume de Castille se trouvait gouverné par les tuteurs. Quand il apprit que le roi commandait dans son royaume et déjà commençait à faire justice, il eut grand peur et se sauva dans les Asturies, et se mit en état de rébellion à Gijon. Le roi, dès qu'il en fut instruit, leva une armée, marcha contre lui et l'assiégea.

Gijon est une ville située sur le rivage de la mer du Ponant et entourée d'eau. Sa plus large entrée peut avoir environ trois cents pas à la basse mer, et de pleine mer elle en aura la moitié. Cette langue de terre est défendue

(1) D. Enrique fut intronisé le 10 octobre 1390, et prit le gouvernement au mois d'août 1393, mettant fin avec beaucoup de résolution aux désordres qui avaient signalé sa minorité. Le 25 juillet 1394, il fit arrêter son oncle D. Fadrique, duc de Benavente, et marcha contre D. Alfonso, comte de Gijon, qui s'était mis sur la défensive après l'arrestation de son frère.

D. Alfonso était fils du roi D. Enrique II et d'Elvira Iñiguez de la Vega. Il s'était mis déjà trois fois en révolte contre le roi D. Juan Ier, et avait été emprisonné de l'année 1383 à l'année 1391.

par un château bâti sur de gros rochers que la mer vient battre. Pour tout le reste à l'entour de la ville, ce n'est que roches à pic et très-hautes. Du côté du château, le comte avait placé des barques tout joignant la barrière, et lorsque la mer était basse, les barques restaient à sec.

CHAPITRE XV.

Comment le damoiseau Pero Niño demanda au roi des armes pour combattre, parce qu'il n'en avait point encore à lui.

Aussitôt que le roi eut établi son camp, la résolution fut prise d'abord d'aller brûler les barques, et le jour suivant, à la basse mer, une partie des gens du roi s'arma pour les aller brûler. Le damoiseau Pero Niño sut que l'on faisait cette entreprise; il s'en fut alors s'adresser au roi, et lui demanda pour faveur de lui faire donner des armes, puisque l'on était en guerre et en tel lieu qu'elles lui étaient nécessaires, car il n'en avait point encore à lui. Le roi commanda qu'on lui donnât ses propres armes. En ce temps, le damoiseau pouvait avoir environ quinze ans. Ceux de la ville, quand ils virent que l'on venait brûler leurs barques, sortirent armés en grand nombre, et là-dessus il y eut un combat bien serré qui dura longtemps. Le damoiseau combattit si fort et se porta en avant des autres tant de fois, que personne ce jour-là ne joua des mains autant que lui. Il frappa des

coups signalés, qui tirèrent du sang à ceux qui desservaient son seigneur le roi, et il reçut deux blessures. Tant que dura le siége, il se mit en avant si souvent et accomplit par ses mains tant de beaux faits, que chacun parlait bien de lui, et disait qu'il commençait bien, et donnait marques de vouloir acquérir grand honneur par armes et chevalerie.

Pendant le siége des négociateurs s'entremirent, et il fut convenu que le roi pardonnerait au comte, sous la condition que le comte servirait le roi et se tiendrait à son commandement. Les conventions arrêtées, le roi leva son camp pour s'en retourner (1).

CHAPITRE XVI.

Comment le roi leva le siége de Gijon et s'en fut à Séville; et comment Pero Niño tua le grand sanglier, à la nage, dans le Guadalquivir.

Le roi don Enrique étant devant Gijon, nouvelles lui vinrent que la Juiverie de Séville avait été pillée; cela le fit partir tout de suite, et il se dirigea de ce côté (2). Pen-

(1) Décembre 1394. — L'accord entre le roi et le comte fut que le jugement de leurs différends serait remis au roi de France, et qu'il y aurait entre eux une trêve de six mois.

(2) Le séjour du roi à Séville se rapporte au commencement de l'année 1396, après le second siége de Gijon. Le roi, pendant ce séjour, mit fin, par l'emprisonnement de D. Fernan Martinez, archidiacre d'Ecija, à des excès contre les juifs qui s'étaient déjà produits, en 1391, sous l'excitation des prédications de l'archidiacre.

dant qu'il se tenait à Séville, un jour il eut fantaisie d'aller chasser dans une garenne, près du gué que l'on nomme de l'Estacade. Les piqueurs et la suite s'y rendirent tous par terre, et le roi fut dans sa petite barque, en remontant le Guadalquivir par le flux de la marée jusqu'à l'endroit où il devait entrer en chasse. Ce jour-là, il dîna à l'Aljaba, chez le comte don Juan Alfonso de Niebla (1); ensuite ils montèrent tous à cheval. Arrivèrent les chiens; ils avaient lancé un grand sanglier qui se jeta à la rivière, et la meute l'y suivit. Le damoiseau Pero Niño, qui courait à cheval derrière les chiens, entra dans la rivière après eux et atteignit à la nage le sanglier; il le frappa dans l'eau, le transperça et le rapporta jusqu'à terre au bout de sa lance, quoiqu'il se débattît.

CHAPITRE XVII.

Comment Pero Niño coupa le câble qui était en travers dans le fleuve, et tira ainsi le roi d'un grand danger.

Quand la chasse fut finie, le roi remonta dans sa barque, et avec ses gens prit le fil de l'eau pour s'en retourner à Séville. Le courant, augmenté par la marée baissante, était très-fort; les rameurs voguaient vigoureusement; la barque filait avec un sillage très-rapide. Tout à coup on aperçoit sur l'avant un gros cordage qui barrait

(1) D. Juan Alonso de Guzman, comte de Niebla.

la rivière : c'était l'amarre d'un filet tendu en travers pour prendre des aloses. A sa vue, ceux qui allaient avec le roi poussèrent de grands cris, disant : « Sainte Marie, venez à notre aide; nous sommes perdus avec cette corde. » Mais Pero Niño sauta lestement à la proue, tira l'épée et en donna un tel coup qu'il coupa l'amarre; elle était grosse comme la jambe d'un homme, ce dont tous restèrent émerveillés. Et les matelots dirent qu'avec la vitesse dont on allait, si l'amarre n'avait pas été coupée et que la barque eût donné sur elle, on n'aurait pu éviter qu'elle ne chavirât avec tous ceux qu'elle portait. Voyez ici deux choses notables à l'honneur de ce damoiseau : le bon coup d'épée et la présence d'esprit, par où le roi et ceux qui allaient avec lui furent, en cette occurrence, sauvés d'un grand péril.

Pendant le séjour que le roi fit alors à Séville, il y eut plusieurs courses de lances (1), dans lesquelles le damoiseau, chaque fois qu'il s'y montra, fit des mieux. Tous ceux qui l'y virent peuvent en dire la vérité, s'il y eut là chevalier qui si joliment lançât une canne et assénât les coups si bien; car plus d'une bonne targe fut trouée de sa main, et n'eût été pour garder courtoisie, que toujours il observa, les cannes qu'il lança auraient pu faire maintes blessures. D'autres fois on courut les taureaux, et là, nul ne fut qui s'y employât comme lui, tant à pied qu'à cheval, les attendant, s'exposant à de grands dangers devant eux, jetant hardiment la lance à pied ou à cheval, et donnant tels coups d'épée que tous en étaient dans l'admiration.

(1) *Juegos de cañas.* Les *cannes* étaient des lances légères qui se jetaient comme des javelots et servaient aussi de bâtons de joûte.

CHAPITRE XVIII.

Comment le roi D. Enrique vint de nouveau devant Gijon et l'assiégea; et de ce qu'y fit le damoiseau Pero Niño.

1395. A quelques jours de là, le roi partit de Séville et passa en Castille, où il apprit que le comte don Alfonso n'avait pas observé les conventions arrêtées entre eux; même il se faisait beaucoup de plaintes de lui (1). En conséquence, le roi leva une armée, se porta de nouveau devant Gijon, et y mit le siége pour la seconde fois. Le comte, voyant le roi poser son camp, monta sur des navires qu'il avait tout prêts et fit voile vers Bayonne en Gascogne. Il laissa dans la ville la comtesse, sa femme, et une autre grande dame appelée doña Leonor qui avait été mariée à Diego de Rojas (2). La ville avait une grosse garnison; elle était munie de bonnes arbalètes de rempart, de beaucoup d'autres machines, d'une forte palanque et de profonds fossés.

(1) Le comte avait beaucoup tardé à comparaître devant le roi de France; mais enfin il était venu à Paris, et sa cause avait été débattue contradictoirement avec les ambassadeurs de Castille. Condamné, il n'avait pas voulu se soumettre à la décision du conseil de France; mais il n'était pas retourné à Gijon, où il avait laissé la comtesse, sa femme, Isabelle de Portugal, qui soutint le siége, du mois de mai au mois de septembre. La comtesse capitula et rejoignit son mari en France, où il mourut, réfugié à Marans, chez le vicomte de Thouars.

(2) Leonor, fille de D. Sancho, comte d'Alburquerque. Son mari, Dia Sanchez de Rojas, avait été tué traîtreusement, en 1392, par les gens du duc de Benavente.

CHAPITRE XIX.

Comment, à la première bataille, Pero Niño eut son cheval tué et lui fut blessé.

Un jour, ceux de l'armée allèrent défier aux barrières ceux du comte qui sortirent contre eux. Le damoiseau Pero Niño se distingua ce jour-là; il fut un de ceux qui se jetèrent le plus avant et firent le mieux de leurs mains. Au plus fort de l'affaire, il eut son cheval blessé; mais il se comporta si bien, que depuis lors on parla beaucoup de lui, le louant et le mettant à l'égal des bons chevaliers. Et chaque jour il soutenait tellement sa réputation, que si quelqu'un avait en idée une entreprise d'armes, il faisait grand compte de l'attirer à lui.

Un autre jour, quelques jeunes gens des plus entreprenants de l'armée, parmi lesquels se trouvaient Juan de Astúñiga, Ruy Diaz de Mendoza, Pero Lopez de Ayala et d'autres (1), ayant fait la partie d'aller donner de leurs lances dans la porte de la palanque (2), le damoiseau Pero Niño l'apprit, et s'en fut demander au roi ses armes; puis il s'arma et alla à pied avec eux. Lorsqu'ils furent arrivés près de la palanque, il les quitta et s'en alla seul en avant contre la

(1) Ce Pero Lopez d'Ayala était fils du célèbre chancelier, auteur des *Chroniques*. Il joua un grand rôle sous le règne de D. Juan II.

(2) Barrière établie en dehors des portes; d'ordinaire, c'était le rendez-vous des jeunes gens qui cherchaient de beaux coups d'épée.

tour que l'on nomme de Villaviciosa; et il traversa le fossé à grand danger et travail de son corps, car les arbalètes de la ville jouaient sur lui. Ceux de la ville avaient mis tout autour de leurs remparts, principalement en cet endroit, des planches semées de clous bien pointus et couvertes de terre, pour enferrer les assaillants. Pero Niño escalada cependant l'escarpe, atteignit la palanque, et combattit rudement avec ceux qu'il y rencontra, faisant de tout son pouvoir pour rompre la palissade. Là il perdit sa lance. Il mit la main à l'épée, et reçut beaucoup de coups de lance, de hache et d'épée, nonobstant quoi il parvint à arracher un pieu de la palissade; et grâce à Dieu, il se retira très-bien de ce pas.

La ville se rendit après cela au roi, qui eut compassion de ceux qui s'y trouvaient. Il la prit et fit détruire ses fortifications. Le comte, ainsi que je l'ai dit plus haut, était à Bayonne. Le roi leva son camp et vint à Léon. Dans ce siége, Pero Niño reçut maints coups et blessures de lance, d'épée et d'autres armes, et il y supporta de grands travaux.

CHAPITRE XX.

Comment s'alluma la guerre avec le Portugal, et le damoiseau Pero Niño y fut avec le connétable D. Ruy Lopez Davalos.

1396. Peu de temps après s'alluma la guerre avec le Portugal. Le roi de Castille réunit à Salamanque son armée, et la

mit sous les ordres de don Ruy Lopez Dávalos (1). A cette époque, Pero Niño avait déjà une maison et ses gens. Le roi le confia à don Ruy Lopez pour qu'il l'emmenât avec lui, de quoi Pero Niño eut grande satisfaction. Don Ruy Lopez l'avait lui-même demandé, et il le prit avec lui, et lui fit toujours fidèle compagnie, et en tira de bons services pour plusieurs choses dont il le chargea.

Don Ruy Lopez se mit à la tête de l'armée du roi, fut à Ciudad-Rodrigo, et entra en Portugal par l'Alseda, brûlant et détruisant sur son passage. Il arriva devant la ville de Viseo et y entra par force. Là il commanda à Pero Niño de prendre la direction des troupes en entrant dans la ville, et à la troupe de le suivre; puis il entra, tuant, pillant, brûlant la majeure partie de la ville. Et ceux qui s'enfuyaient se jetèrent dans l'Aseo, qui est une maison forte, et s'y défendirent. Le roi de Portugal était alors à Coïmbre, à treize lieues de Viseo. Cette première campagne dura dix-sept jours, pendant lesquels jamais Pero Niño ne quitta le harnais, du moins ce qu'un homme en peut raisonnablement porter toujours. En entrant en Portugal, il marchait avec l'avant-garde; lorsque l'on en sortit, il se tint avec l'arrière-garde.

Errata

(1) La guerre fut commencée par les Portugais, parce qu'on prétexta que la trève conclue en 1393 n'avait pas été confirmée par les grands du royaume.

Ruy Lopez d'Avalos, qui devait sa fortune à son mérite, avait alors la principale part à la confiance du roi. Il venait d'être nommé connétable à la place de D. Pedro, comte de Trastamara, et exerça cette charge, pendant vingt-six ans, de manière à se faire appeler *le bon connétable de Castille.*

CHAPITRE XXI.

Comment, le connétable de Castille étant au royaume de Portugal, Pero Niño envoya défier les chevaliers du roi de Portugal par un héraut d'armes.

Pendant ce temps, Pero Niño entendit dire que les chevaliers et écuyers de Portugal, là où ils étaient rassemblés, tenaient des propos inconvenants et injurieux contre la Castille. En conséquence, il envoya un héraut d'armes avec son cartel, déclarer que, si quelqu'un d'eux, chevalier ou écuyer suffisant, niait que le roi de Portugal eût commencé la guerre et pris traîtreusement la ville de Badajoz (1), ayant trèves avec son seigneur, le roi de Castille, ceux de Badajoz vivant sous l'assurance de la paix, il le lui ferait confesser en le combattant corps à corps, devant son roi, à pied ou à cheval, comme il lui plairait; pour quelle chose il envoyait son emprise. Elle fut relevée par un rude chevalier nommé Fernand Alvarez de Quirós. Et Pero Niño fit en vain tout ce qu'il put pour en venir à l'exécution, quoique l'autre fût un vaillant chevalier. Tandis que les messages allaient de part et d'autre, ce chevalier dit au héraut d'armes que lorsqu'il combattrait son adversaire, il lui donnerait du plat de la hache et lui dirait : « Réveille-toi, souche (2). »

(1) Les Portugais avaient débuté par surprendre Badajoz, où commandait le maréchal Garci Gonzalez de Herrera. La porte par où ils entrèrent prit le nom de *Puerta de la Traycion.*

(2) Ce passage, auquel les copistes doivent avoir fait souffrir quelque

CHAPITRE XXII.

Comment, l'armée du roi de Castille étant devant Pontevedra, ceux de la ville sortirent pour escarmoucher, et comment Pero Niño y fut et combattit à pied, et entra jusque sur le pont, par force d'armes, tuant et renversant; comment il tua Gomez Domao, un pion (1), très-fameux homme de main.

Sur ces entrefaites, le roi de Portugal assiégea la ville de Tuy, qui est en Galice. Le roi de Castille rassembla son armée et l'envoya sous la conduite de don Ruy Lopez Dávalos. Quand on arriva au Padron (2), les chevaliers de Castille ne s'entendirent plus, et si l'on avait cru Pero Niño, tout jeune qu'il fût, la ville aurait été secourue et n'aurait pas été perdue pour cette fois; mais on ne la secourut point parce que l'on avait à dos l'archevêque de Santiago, don Juan Garcia Manrique (3), qui s'était séparé

1397.

altération, est presque inintelligible dans l'original. Fernand Alvarez de Quiros (la famille est castillane) peut être celui qui porta le gage de Pero Niño, ou celui qui le releva, car il y avait des Castillans au camp portugais. Le propos : *Castigate* (Ll. : *Castigote*) *cachopo*, littéralement : « Corrige-toi (ou je te corrige), arbre desséché, » doit être attribué à Pero Niño comme une provocation pour décider son adversaire à en venir au fait.

(1) *Un peon,* fantassin fourni par les communes rurales.

(2) Tuy, sur la rive droite du Miño, en face de la forteresse portugaise de Valenza. — Le Padron, à six lieues sud de Santiago de Compostelle.

(3) Grand-chancelier et l'un des régents du royaume pendant la minorité du roi D. Enrique III. Il avait ressenti vivement l'injure que le roi lui avait faite en arrêtant (juillet 1394) le duc de Benavente, lequel était venu à la cour avec un sauf-conduit obtenu par l'archevêque. Il passa en Portugal, et y mourut évêque de Coimbre.

du roi, et après s'être mis en défense à Pontevedra, faisait révolter d'autres châteaux dans ce pays de Galice; autrement Tuy n'eût pas été prise. L'armée dut se tourner contre Pontevedra, où était l'archevêque. Elle établit son camp devant la ville, et le lendemain elle vit venir contre elle une belle troupe d'hommes d'armes, d'arbalétriers et de porte-pavois (1). Là s'engagea une escarmouche bien serrée et très-périlleuse. Le combat se livrait en un lieu bien choisi pour ceux qui voulaient se distinguer en armes par amour de leurs amies, car toutes les dames et damoiselles de Pontevedra y assistaient du haut du rempart de la ville. Pero Niño y vint monté sur un cheval. Les armes qu'il portait étaient une cotte, un bassinet à camail selon l'usage du temps, des jambières, et un très-grand bouclier de barrière qui lui avait été donné à Cordoue pour fort beau, et qui avait appartenu au brave chevalier don Egas (2). La mêlée était épaisse, pressés les coups qui se donnaient de part et d'autre, rude le spectacle que l'on avait sous les yeux. Tout au commencement de la bataille, Pero Niño eut son cheval blessé. Il mit pied à terre, prit la tête de ses gens et avança, donnant et frappant de si vigoureux coups d'épée, que celui qui se trouvait devant lui croyait bien n'avoir point affaire à un jeune homme, mais à un homme robuste et complet. Aux uns il taillait grande partie de l'écu; aux autres il donnait de l'épée sur la tête; chacun de ses coups était signalé. A ceux qui étaient le mieux armés il faisait mesurer leurs corps par terre, ou au moins y mettre les

(1) *Escudados*, hommes qui portaient les grands écus ou petits mantelets, à l'abri desquels combattaient les arbalétriers.

(2) Egas Venegas, seigneur de Luque.

mains, et, pour mal qu'ils en eussent, vider la place en se retirant arrière. Là, du côté de ceux de la ville, se trouvait un pion fameux, nommé Gomez Domao, rude homme; il pressait fortement Pero Niño et lui avait porté des coups pesants. Pero Niño avait grànde envie de les lui rendre; mais le Gomez se couvrait d'un écu fort à son avantage, de façon qu'il ne pouvait être atteint. A la fin, ils se prirent l'un à l'autre et se donnèrent sur la tête de tels coups d'épée, que Pero Niño avoua que les étincelles lui en avaient jailli des yeux. Mais Pero Niño donna au Gomez par dessus l'écu un si violent coup de taille, qu'il lui fendit de l'écu bien une paume et la tête jusqu'aux yeux; et ce fut fini de Gomez Domao.

Pendant que Pero Niño faisait au milieu des ennemis de son seigneur le roi comme le loup fait au milieu des brebis lorsqu'elles n'ont point de berger pour les défendre, il lui arriva une flèche qui l'atteignit à l'encolure. Il reçut cette blessure au commencement de l'action. La flèche avait cousu son camail avec son cou. Mais telle était sa volonté de mener à fin ce qu'il avait entamé, qu'il ne sentit pas ou presque pas sa blessure; seulement elle le gênait beaucoup pour les mouvements du haut du corps. Cela l'excita encore plus à la bataille, si bien qu'en peu d'heures il avait nettoyé le chemin devant lui et forcé les ennemis à reculer par le pont tout contre la ville. Plusieurs tronçons de lance étaient restés dans son bouclier, et c'était cela qui l'embarrassait plus que toute autre chose. Quand il en fut à ce point, ceux de la ville voyant le ravage qu'il faisait, déchargèrent sur lui plusieurs arbalètes, absolument comme on harcèle un taureau lancé au milieu d'une place. Il allait le visage découvert, et un fort vireton vint s'y ficher, lui traversant le nez avec grande douleur dont

il fut étourdi; mais son trouble dura peu. Il se remit bientôt, et la douleur ne fit que le pousser plus âprement que jamais. A la porte du pont il y avait des degrés; Pero Niño se vit en grand travail lorsqu'il lui fallut les monter. Là il reçut force coups d'épée sur les épaules et sur la tête. A la fin il les gravit, s'ouvrit le chemin et se trouva si serré contre ses ennemis, que parfois ils heurtaient le vireton enfoncé dans son nez, ce qui lui faisait éprouver de grandes douleurs. Il arriva même que l'un d'eux, en cherchant à se couvrir, lui donna de l'écu un grand coup sur le vireton, et le lui fit entrer plus avant dans la tête.

La fatigue fit cesser le combat des deux côtés. Lorsque Pero Niño revint, son bon écu était déchiqueté et tout en pièces; son épée avait sa poignée dorée presque brisée et démontée, la lame édentée comme une scie et teinte de sang. Et je crois volontiers que jusqu'à ce jour, jamais Pero Niño n'avait pu aussi bien se rassasier en une heure de cette besogne qu'il désirait tant; car la vérité est que le combat dura bien deux heures entières, et que sa cotte était rompue en plusieurs endroits par les fers de lances dont quelques-uns avaient pénétré dans la chair et fait jaillir le sang, quoique la cotte fût de grande bonté. Elle lui avait été donnée par une grande dame; si je disais par une reine, je ne mentirais pas.

Il ne faut pas s'étonner de ce que je rapporte tant de choses faites par ce chevalier en si court espace de temps, lorsqu'il était encore si jeune d'âge, car Dieu pourvoit chacun de sa grâce et distribue à chacun ses dons, selon la mesure qui lui plaît et la grandeur de sa miséricorde. Aux uns il accorde la grâce des lettres, aux autres celle du commerce, aux uns ce qu'il faut pour être bon ouvrier, aux autres pour être bons laboureurs, à ceux-ci le

don d'être chevaliers et bons défenseurs. Aussi, quand le laboureur veut se faire marchand, il perd son bien; et le marchand, s'il veut être laboureur, n'y entend rien; et s'il veut user de chevalerie, il ne sait pas, car ce n'est point dans sa nature. Le laboureur et le marchand ne peuvent non plus faire le métier des lettres : ils ne le savent pas, ce n'est point dans leur nature. Mais s'élever à la chevalerie et au métier des armes, c'est une rude chose. C'est pour cela que dans la chevalerie plus d'un faillit à la besogne, parce qu'il ne sait pas le métier qu'il a entrepris. A celui-ci la charrue rapporterait plus que l'écharpe; à celui-là le grimoire plus que les armes. Mais pour ce chevalier, son étude et son travail ne furent jamais à autre chose qu'aux armes, à l'art et office de chevalerie; et quoiqu'il fût chéri du roi, et placé si près de sa personne que bien des fois, s'il l'eût voulu, il aurait pu devenir son ministre (1), parce que chez les ministres se rencontrent forcément certaines manières dissimulées et choses qui ne sont point du ressort de la chevalerie, jamais il ne voulut se tourner de ce côté.

Quand Pero Niño était encore sous un gouverneur, ainsi que je l'ai dit plus haut, un homme, Italien de nation, qui allait en pèlerinage à Santiago, s'arrêta dans la maison de son père et de sa mère, doña Inès Laso, où il vit ce damoiseau; il le regarda beaucoup et dit à doña Inès : « Madame, sachez que cet enfant, votre fils, doit parvenir à grand état, et en usant d'armes et de chevalerie se rendra très-fameux, sera un chevalier très-honoré, et par elles deviendra le plus grand personnage

(1) *Privado*. Ce mot désigne également les familiers, les conseillers et les ministres d'un prince. Il signifie proprement *intime*.

et plus considéré qu'il y ait eu jamais dans son lignage. » La dame fut très-étonnée de ce que cet homme lui disait; elle lui répondit : « Ce ne serait point étrange que vos paroles se trouvassent vraies, car il y a eu de grands seigneurs et de grands chevaliers dans le lignage dont il vient. Mais dites-moi, comment le savez-vous, ce que vous m'avez dit? Car toutes choses sont en Dieu ; il sait ce qui doit arriver. Qu'il ordonne de mon fils comme sera sa volonté. » Le brave homme répondit : « Madame, il est bien vrai que toutes les choses sont dans la main de Dieu et qu'il les gouverne comme il lui plaît. Mais aussi, madame, Dieu a ordonné le monde de cette façon qu'il a fait le vent du midi pour donner de la pluie, et l'aquilon pour rendre le ciel serein; l'un pour donner de l'humidité, et l'autre la sécheresse. Il n'a pas donné à l'un l'office de l'autre; et bien qu'il arrive parfois qu'il pleuve par la bise et que le beau temps revienne avec le vent du midi, cela est rare, et nous tenons pour règle ce qui est habituel. De même Dieu notre seigneur a réparti la vertu comme il lui a plu, destinant les uns à un métier, choisissant les autres pour un autre. De votre fils, je vous dis qu'il est né pour batailler et user de l'office d'armes et de chevalerie. Ne cherchez pas, madame, à en savoir là-dessus davantage ; si vous vivez, vous le verrez. » La bonne dame aimait tant son fils qu'elle ne put se tenir de lui tout rapporter, bien qu'elle comprît qu'elle l'animait en le lui disant, et l'exposait à lui faire rechercher les périls plus qu'il ne l'eût fait sans cela, outre qu'il était encore bien jeune et qu'elle le ferait commencer avant le temps. Mais elle aimait tant son honneur et avait tant d'espérance qu'il ressemblerait à ceux dont il venait, qu'en bonne gardienne des traditions de la famille, les unes desquelles elle avait apprises

par expérience et les autres par ouï-dire, elle fut sensible surtout à ces dernières considérations, et, écartant celles du danger, lui raconta la chose de point en point. On croit qu'alors le damoiseau n'y fit pas grande attention, car son âge ne le comportait pas; mais il retint ces paroles et toujours se les rappela.

CHAPITRE XXIII.

Comment ce chevalier était très-expert en tournois et toutes autres choses qui appartiennent à chevalerie, et comment il fut le plus fort joûteur qu'il y eût en son temps.

Le roi don Enrique était plein de magnificence et très-catholique; il portait grand honneur aux églises, et aux fêtes de Dieu, de sainte Marie, des apôtres et des autres saints. Lorsque l'église en célébrait une, il faisait faire de belles fêtes et processions, il ordonnait en outre des tournois et des jeux de cannes; alors il distribuait des armes et des chevaux, de riches habits et harnachements à ceux qui devaient y paraître. Il choisissait de préférence les occasions où il avait près de lui des ambassadeurs de princes étrangers. A sa cour, il se trouvait beaucoup de chevaliers jeunes et robustes, qui entendaient fort bien ces jeux d'armes; mais ce chevalier Pero Nino s'y montrait si habile et de bonne grâce que c'était une merveille. Je peux dire que lui seul fit vider la selle à plus de chevaliers que tous les autres joûteurs de Castille en cinquante ans; et la plupart de ceux à qui il la fit vider l'avaient fait vider à d'autres.

CHAPITRE XXIV.

Des proportions du corps et vertus extérieures de ce chevalier (1).

Ce chevalier était beau, de forte corpulence, pas très-grand, ni petit non plus, de bonne tournure; il avait les épaules larges, la poitrine relevée, les hanches haut placées, les reins gros et forts, les bras longs et bien faits, les fesses nourries, la poigne dure, la jambe très-bien tournée, les cuisses grosses et dures et bien faites, la taille mince et fine, ce qui lui allait fort bien. Il avait le son de voix clair et agréable, le propos vif et gracieux. Il se mettait toujours bien, avec soin et recherche, et faisait valoir ce qu'il portait. Un habit de pauvre lui allait mieux qu'à beaucoup d'autres les habits les plus riches. Il s'entendait en modes nouvelles mieux qu'aucun tailleur ou costumier, tellement que les élégants prenaient toujours modèle sur lui. En fait d'armures, il était expert et connaisseur; lui-même indiquait aux armuriers de meilleures coupes, et leur montrait comment ils pouvaient faire des armures plus légères sans qu'elles fussent moins solides. Pour les épées et les dagues, il était également connaisseur plus que personne, et il y appor-

(1) Comparez à ce chapitre la IVe partie du *Livre des Faicts de Jean Boucicquault*, que Gamez peut avoir connu, et dans le *Guidon des guerres*, le curieux passage sur « les signes de saige et hardy chevalier, » que nous regrettons de ne pouvoir transcrire ici à cause de sa longueur.

tait des améliorations. Quant aux selles, nul en son temps ne les entendit aussi bien que lui. Il les faisait doler et renforcer, en même temps qu'amincir les bois, diminuer les garnitures et les courroies. C'est dans sa maison que l'on employa d'abord la ventrière découpée, en usage aujourd'hui. De caparaçons pour la joûte, on n'en trouvait nulle part en Castille autant qu'il en avait. Il se connaissait en chevaux ; il les recherchait, les soignait et faisait beaucoup pour eux. De son temps, personne en Castille n'eut autant de bons chevaux ; il les montait et les dressait à sa guise, les uns pour la guerre, les autres pour la parade, et les autres pour la joûte. A l'épée, il taillait rudement, et faisait des coups de pointe signalés et vigoureux; jamais il ne rencontra un homme qui taillât et fît des coups comme les siens. Il excellait dans tous les autres exercices qui demandent hardiesse et agilité, dans les jeux de lances et de dard. Il était fort à la boule et au disque, aussi bien qu'au jet de la pierre. Il était aussi très-fort au jeu de la barre et la lançait avec supériorité ; dans tous ces jeux de force, il fut bien rarement surpassé par ceux qui s'essayèrent avec lui. Sans doute il y eut en son temps des personnes qui faisaient aussi bien telle ou telle de ces choses en particulier, celle-ci l'une et celle-là l'autre; mais un homme qui les fît généralement toutes, un corps d'homme où se réunissent toutes ces qualités et qui accomplit tout aussi parfaitement, on ne le trouve pas en Castille dans son temps. En outre, il bandait les plus fortes arbalètes à pied-de-biche (1), était bon tireur à

(1) *Armaba muy fuertes ballestas à cinto.* — On retrouve plus loin *armar à cinto,* ce qui indique une manière de bander l'arbalète, plutôt qu'une arme d'une construction particulière. Nous croyons qu'il s'agit ici de l'arbalète dont notre musée d'artillerie conserve plusieurs exem-

l'arbalète comme à l'arc, et ne manquait guère son but. Le voir tirer à la cible avec de petits viretons (1) était un plaisir. Aussi bien n'est-ce pas merveille que ce chevalier l'emportât tellement sur les autres en tous ces exercices, car, outre le corps robuste et la grande force dont il avait été doué par Dieu, toute son étude, tous ses moyens n'étaient appliqués absolument qu'au métier des armes, à l'art de la chevalerie et à toute œuvre de noblesse.

CHAPITRE XXV.

Comment il se rencontrait en ce chevalier beaucoup de bonnes manières et vertus intérieures, de celles qui appartiennent à l'âme.

Dieu avait été libéral avec lui des vertus intérieures qu'il départit aux hommes. Ce chevalier était très-courtois et de parole gracieuse; ferme avec les forts, doux avec les faibles, avenant pour tous, prudent aux questions et aux réponses, juste justicier, et il pardonnait de bon cœur. Il se chargeait volontiers de parler pour les pauvres, de défendre ceux qui se recommandaient à lui;

plaires (L. 1 à L. 22 du catalogue). « Le pied-de-biche se retire quand l'arme est bandée. *Il se portait à la ceinture* par l'agrafe qui se voit à l'extrémité du manche. » C'est à cette dernière indication du savant auteur du catalogue que se rapporte probablement l'expression *armar à cinto,* ainsi que nous l'ont suggéré les personnes compétentes que nous avons consultées en Espagne. Il fallait vigueur, adresse et habitude, pour se bien servir du pied-de-biche avec de fortes arbalètes.

(1) *Juego de viras.* Les *viras* étaient des viretons très-fins qui ne s'employaient que pour tirer à la cible.

et il les aidait de sa bourse. Jamais homme ni femme qui lui demanda un don ne s'en retourna les mains vides. Il était constant et sincère; jamais il ne manqua de parole quand il avait pris un engagement. Il fut toujours fidèle au roi; jamais il ne fit traité ni ligue avec un homme qu'il sût desservir le roi, hors du royaume comme dans le royaume. Toujours il travailla pour défendre le parti de son roi; toujours il détesta et combattit les rebelles à son roi. Il fut ferme et stable dans tous ses actes; jamais il ne se laissa gagner par dons ou promesses. Il usa toujours de libéralité et non de prodigalité; jamais il ne fut avare et ne se montra chiche quand il devait donner. Jamais il ne s'abandonna à l'oisiveté et ne perdit le temps qu'il pouvait employer à l'avancement honorable de ses affaires. La tempérance lui donnait la règle de sa vie; on ne lui connut point de maîtresses pendant sa jeunesse (1), et jamais non plus on ne le surprit à boire et manger hors des moments qui sont convenables, car il connaissait le vieux proverbe qui dit : Paresse, bonne chère et honneur n'habitent pas même demeure.

CHAPITRE XXVI.

Comment Pero Niño épousa doña Costanza de Guevara.

Ainsi allait ce chevalier, s'avançant de bien en bien, en prouesses et en bonté, et ainsi on le distinguait entre les

(1) En effet, par une rare exception à cette époque, Pero Niño ne laissa point d'enfants naturels. — Voyez Llaguno, p. 223.

autres chevaliers, comme le palmier entre les autres arbres; et ses belles actions le firent tant priser que don Ruy Lopez Dávalos voulait toujours l'avoir avec lui, dans sa chambre, à sa table, dans son conseil. Don Ruy Lopez était marié à doña Elvira de Guevara, fille de don Bertrand de Guevara. Doña Elvira avait une sœur, doña Costanza de Guevara, qui était veuve de Diego de Velasco, grand personnage, frère de Juan de Velasco (1). Dona Costanza vivait avec sa sœur; et lorsque don Ruy Lopez se mettait à table, il s'y mettait quatre personnes : lui, sa femme, Pero Niño et doña Costanza. Ceux-ci, par la grande familiarité, en vinrent à l'amour, et les parents s'étant accordés, les noces furent faites avec magnificence. Doña Costanza était belle, riche, et de grande maison. Elle lui donna un fils qui s'appela don Pedro. Ce fut un beau damoiseau, bien élevé, qui ressemblait beaucoup en toutes ses manières à son père, et se fit estimer par ses actions comme par ses bonnes mœurs. Il entra dans la maison du roi, où il gagna l'affection du roi et de toute la cour. Il paraissait souvent aux joûtes et aux autres théâtres d'honneur, tel qu'il appartient aux gentils-

(1) Suivant d'autres auteurs, Elvira et Costanza étaient filles de Pero Velez de Guevara, seigneur d'Oñate. Les Guevara sont une des grandes familles de l'Alava. Le connétable avait épousé Elvira en secondes noces. Sa première femme fut Maria de Fontecha, riche veuve de Carrion, d'une famille bourgeoise. Il épousa en troisièmes noces Costanza de Tovar, veuve de son beau-frère, Pero Velez de Guevara. On voit qu'il croyait les veuves faites pour se remarier; et comme il était parti des rangs des simples gentilshommes pour arriver à la plus haute fortune, il dut regarder de bon œil Pero Niño qui promettait. Diego de Velasco n'a point marqué dans l'histoire. Son frère D. Juan fut camarero mayor des rois D. Enrique III et D. Juan II. Il mourut en 1418, étant alors à la tête des affaires du royaume.

hommes. Une maladie lui survint qui mit en grande peine ses amis; elle dura quelque temps, et enfin l'enleva à l'âge de vingt-sept ans. Doña Costanza vécut quatre ou cinq ans mariée avec Pero Niño, puis elle mourut (1).

CHAPITRE XXVII.

Qui parle de l'amour : quelle chose il est, et combien il y a de degrés dans l'amour.

Mais puisque le mariage de Pero Niño et de doña Costanza fut une œuvre de l'amour, et comme ce chevalier, autant il fut vaillant et excella en armes et chevalerie parmi tous les autres chevaliers de son temps, autant il se distingua en plaçant ses amours en haut lieu, et de même aussi qu'il conduisit à bien toutes les entreprises d'armes qu'il commença et ne fut jamais vaincu, de même partout où il aima il fut aimé, et jamais n'encourut reproches, à cause de cela, je traiterai ici un peu d'Amour et d'Aimer. Par raison naturelle, il convenait qu'un damoiseau si accompli, en qui se voyait tant de prouesse, et dont le nom résonnait avec tant de louange dans toutes les bouches, fût bien venu en amour. Nous savons que des hommes de cette sorte on parle avec éloge dans les maisons des reines et des dames, qu'ils y sont tenus pour bons et gagnent les cœurs aisément; parce que les gen-

(1) Il semble qu'elle ait donné à Pero Niño un autre fils appelé Gutierre. — Voyez Ll., p. 211 et 223.

tilles et belles dames, celles qui méritent d'être aimées, croient gagner de l'honneur lorsqu'elles se savent aimées d'eux et louées par eux. Aussi elles savent que pour l'amour d'elles ils deviennent meilleurs et se tiennent plus magnifiques, font de grandes prouesses et œuvres de chevalerie, soit en armes, soit en fêtes, se mettent à de grandes aventures pour leur plaire, parcourant les autres royaumes avec leurs emprises, cherchant rencontres et champs clos, louant et exaltant chacun sa dame et maîtresse. Encore ils font sur elles et pour l'amour d'elles de gracieux cantiques, dits bien plaisants, mots notables, ballades, chansons, rondeaux, lais, virelais, complaintes, songes et sonnets, et allégories (1), où chacun déclare par paroles et fait valoir sa passion. D'autres qui n'osent point se déclarer, déguisent leur objet et le louent par figures; mais ils montrent qu'ils aiment en haut lieu, et en haut lieu sont aimés, choisissant à leur gré la façon de le faire voir. Il faut dire par dessus tout cela que chaque dame désire et espère avoir pour fiancé et mari et amant le plus gentil et le meilleur; et si on les laissait faire, ou que ce fût en leur pouvoir, quelques-unes d'elles choisiraient un mari plus à leur goût, plus gentil et de meilleur caractère que celui qui leur est donné, parce que l'amour ne cherche pas les grands biens ni les grandes situations, mais un homme courageux et hardi, loyal et sincère. Aussi, cette dame, doña Costanza, aima et choisit un tel homme, qu'elle pensa que sa bonne fortune le lui avait envoyé (2).

(1) *Graciosas cantigas è saborosos dezires è notables motes è baladas è chazas* (?) *è reondelas è lays è virolais è complayntas è sonjes* (?) *è sonhays* (?) *è figuras*. — A l'exception de *Cantiga, Dezir* et *Mote*, ces termes sont tout à fait inconnus dans la poétique castillane.

(2) Voyez les notes à la fin du volume.

Ce mariage donc ayant été fait par amour, je traiterai ici quelque peu de l'amour, et montrerai quelle chose il est.

Amour est union de deux êtres dont l'un aime l'autre ou désire l'avoir. Je trouve qu'il y a trois degrés dans l'amour. Le premier, je l'appelle amour; le second est prédilection; le troisième est dévoûment (1). Parlons d'une dame qui aime un chevalier qu'elle n'a jamais vu. Elle entend rapporter de ce chevalier tant de bontés et de noblesses, que sans le voir elle l'aime et désire le voir, et se donne beaucoup de mouvement pour le voir. Après qu'elle l'a vu, elle comprend qu'il y a en lui beaucoup plus de bonté qu'on ne lui en avait rapporté, tant est grand le bien qu'elle découvre en lui. De là en avant elle l'aime plus fort, et il naît dans son cœur une affection et une prédilection telles, que déjà elle voudrait être unie à lui et avoir pour elle celui que tant elle aime. De là vient qu'elle met peine à acquérir celui qu'elle aime tant, jusqu'à ce qu'il lui ait rendu sa volonté et se soit soumis à elle (2). Ensuite quand elle tient ce chevalier en sa puissance, elle connaît complètement sa valeur, et l'aime si passionnément qu'elle ne peut rester une heure sans lui et doit toujours l'avoir à sa volonté pour être contente; elle le tient en si haut prix qu'elle l'aime comme sa propre personne et encore plus qu'elle-même; et, si par hasard il arrive qu'il soit séparé d'elle, ne le voyant plus elle veut mourir pour lui, et il se

(1) *Amor, dilecion, querencia.* Nous traduisons *querencia* par *dévoûment*, d'après le sens de la glose qu'on va lire. Gamez précise encore mieux sa pensée lorsqu'il dit plus loin que le troisième degré est *querencia è caritas*. *Querencia* vient de *querer*, qui signifie : vouloir (chercher avec ardeur, *querere*, lat.) et chérir.

(2) *E pues lo ama tanto pugna por aver aquel que ama tanto fasta que lo á alcançado de su volontad : e si ha entrega.* — Le manuscrit est ici corrompu.

voit parfois qu'elle meurt en effet, se livrant à la mort pour lui. Ceci est le dévoûment, qui est le plus haut degré de l'amour.

Suivant le premier degré aima Calectrix, reine des Amazones (1).

Entendant parler du roi Alexandre, de ses grandes actions, comment il allait conquérant les royaumes et faisant tant d'œuvres de noblesse, elle fut le trouver. Homère (2) assure que c'était la plus belle, la mieux faite et la plus noble reine qui se trouvât alors dans le monde. Elle dit au roi que pour avoir entendu quel il était, elle désirait sa compagnie afin d'en tirer lignée, et que dans cette intention elle était venue. Elle fut très-bien accueillie et vint à chef de ce qui l'avait amenée, puis elle s'en retourna bien joyeuse et satisfaite à Femenina.

Suivant le second degré aima la reine Pantasilée (3).

Après la première destruction de Troye et la mort du roi Laomédon, le roi Priam, son fils, rebâtit la ville, y éleva de riches édifices, et la fit plus grande et plus forte

(1) L'histoire de Thalestris, reine des Amazones, occupe, dans le *Poema de Alexandro*, où sans doute Gamez l'a prise, les *coplas* 1701 à 1726. — Le poète espagnol appelle aussi *Calextrix* la reine de Femenina, dont il dit gracieusement :

La rosa del espino non es tan genta flor.

(2) Au sujet d'un anachronisme commis par Geoffroi de Monmouth en citant aussi Homère, le savant éditeur de Geoffroi, San-Marte (A. Schulz), fait une observation qui peut trouver utilement sa place ici. « Vraisemblablement, dit-il (Gottfried V. Monmouth. Halle, 1854, 8°, p. 200), Homère avait subi, comme nous le savons de Virgile, une élaboration dans le goût populaire, et plusieurs traditions ont pris de l'autorité en étant placées sous son nom. »

(3) L'histoire de la reine Pantasilée occupe le livre XXVIII dans l'*Historia civitatis Troyæ* de Guido della Colonna, qui était traduite en castillan du temps de Gamez.

qu'elle n'avait jamais été. Il la peupla de très-nombreux habitants, et la renommée du roi Priam, des travaux magnifiques et des fondations qu'il faisait, attirait auprès de lui la plupart des rois et des grands seigneurs de toutes les parties du monde. Ils venaient le voir, tant à cause de la grande douleur que leur faisait ressentir la mort si piteuse de ce roi Laomédon, que pour la noblesse qui se montrait dans le roi Priam et la peine qu'il prenait à réparer la perte de son père. Les rois lui faisaient largement part de leurs biens, établissaient avec lui des alliances et lui promettaient de l'aider.

En ce temps vint Pantasilée, reine des Amazones, quinze années après la restauration. Elle vit ce roi si puissant; elle vit aussi Hector, si fameux que nul alors dans le monde ne le surpassait en armes et chevalerie. Elle aurait voulu, de ce voyage, l'épouser; mais Hector ne s'y accommoda point. Et quoiqu'elle partît mal contente, elle aima toujours Hector tellement que jamais elle ne voulut en épouser un autre. Quand Troye fut assiégée par les Grecs, et qu'elle entendit raconter combien de maux et de dommages les Troyens avaient à souffrir, car le monde était rempli du bruit des peuples qui s'étaient rassemblés devant Troye, elle en ressentit une très-grande douleur pour l'amour qu'elle portait à Hector et pour l'amitié qu'elle avait jurée à ceux de Troye, et elle pensa qu'elle trouverait en vie don Hector et arriverait en un temps où il aurait bien besoin de son secours. Elle réunit de grosses troupes de femmes de sa nation et un grand trésor, et s'en vint à Troye. Là, quand elle sut que don Hector était mort, elle renouvela ses lamentations (1) et

(1) Les *Lamentations de Pantasilée* sont l'un des plus célèbres et

jura de ne point partir de Troye qu'elle ne l'eût vengé ou d'y mourir. Elle combattit très-âprement avec les Grecs, elle et ses vierges, qui étaient bien accoutumées à la guerre. Mais à la fin Diomède la tua.

La reine Élisa Didon (1) était fille du roi de Tyr, sœur du roi Pigmalion et femme d'Acerba, évêque des idoles (2), celui que tua le roi Pigmalion par convoitise de ses richesses. A la dérobée de son frère, elle monta en mer, emmenant avec elle les trésors de son mari et nombre de gens, et s'en fut chercher un pays où elle pût vivre à l'abri de son frère. Elle fonda en Afrique la grande cité de Carthage. Elle y éleva la grande tour sur la roche Birsa, et les gens de ces contrées la reçurent pour souveraine. Déjà elle s'était faite riche et puissante dans le pays, quand, la ruine de Troye étant encore nouvelle, ceux qui y avaient échappé erraient dans le monde, cherchant des terres où se fixer. Il arriva qu'Énee, un des grands princes de Troye, qui venait par mer avec ses enfants et ses gens, aborda au port de Carthage, où était la reine Élisa Didon. La reine fit très-bon accueil à lui et à son monde, et lui ne tarda guère à mettre en avant pa-

des plus touchants morceaux du *Cancionero* du marquis de Santillane, et Gamez y fait peut-être allusion ici.

(1) Cette légende de Didon, assez différente du récit de Virgile, ne se trouve point dans l'*Histoire de Troye* de Guido, qui renvoie simplement à l'*Énéide*; mais dans la traduction castillane elle a été intercalée entre le dernier et l'avant-dernier chapitre de Guido. Elle avait été auparavant recueillie dans la *Cronica general d'España*, par le roi D. Alfonse le Savant, et y tient une très-grande place (1a part., ch. XLIX et suiv.). La *Cronica general* et la *Cronica Troyana* suivent de point en point la même version; certainement Gamez les avait sous les yeux, car il leur a emprunté jusqu'à leurs expressions.

(2) *Obispo de los idolos.*

roles de mariage. Elle savait déjà que c'était un homme de haute affaire et l'un des généreux du monde, aussi très-beau, et dur chevalier éprouvé. Elle pensa de plus qu'un homme qui avait passé par tant d'aventures, étant de si grande naissance et dignité, ne serait pas mobile et aurait le désir de vivre à loisir lorsqu'il en trouverait le moyen, outre qu'il avait avec lui un fils déjà grand. La proposition lui plut, et elle l'épousa. Ils eurent un fils qu'ils appelèrent Jules.

La reine vivait avec Énée très-heureuse et en grande joie. En ce temps, les hommes importants de la cité édifiaient hors de la ville, à l'honneur de leurs idoles, un temple très-riche et de grande œuvre. Il s'y trouvait représentées les histoires de toutes les choses notables qui étaient advenues dans le monde, conquêtes, chevaleries, et autres nombreuses choses belles à voir; et la conquête de Troye, qui s'était accomplie depuis peu de temps, était peinte en un portail à l'entrée du temple, très-richement exécutée du commencement jusqu'à la fin. La reine proposa un jour à Énée, pour prendre plaisir, d'aller voir le temple; et comme ils allaient regardant, elle aurait voulu empêcher qu'il ne vît l'histoire de Troye, pour ne point lui rappeler une si grande douleur, mais elle ne le put point. Énée vit comment Pâris ravit Hélène, la femme de Ménélas; ensuite, comment les Grecs vinrent devant Troye avec quatorze cents vaisseaux moins quatorze (1), et la grande bataille de Ténédos pour s'emparer du port, et comment ils effondrèrent les deux cents vaisseaux, par quoi ils restèrent maîtres du port; et la seconde bataille, et les trèves, et les entrevues, et la pre-

(1) *Historia Troyæ*, lib. II, c. XVIII. — Guido dit 1,222 vaisseaux.

mière convention que Pâris et Ménélas combattraient ensemble. Comme un homme de sens, Énée dissimula; mais il comprit que l'on connaissait de son affaire plus qu'il n'avait supposé, et à peu de jours de là, il dit à la reine qu'il lui fallait retourner en Italie pour recueillir beaucoup de ses parents et de ses gens, et de dames et demoiselles de son lignage qui lui faisaient grande pitié, parce qu'il les sentait errants et perdus dans ces pays, aussi de grands trésors qu'il y avait laissés enterrés. La reine le pria très-instamment de renoncer à ce voyage; mais lui ne voulut jamais admettre sa prière et partit pour aller au port où étaient ses vaisseaux, et avec lui les grands personnages du pays, qui l'accompagnèrent pour prendre congé. Elle lui écrivit alors une lettre pleine de rage (1), pensant que celui qui possède la chose de valeur ne la tient pas en aussi grand prix que lorsqu'il ne l'a plus entre ses mains, et qu'elle pouvait encore l'émouvoir par ses paroles et le faire revenir. Mais, après qu'il eut refusé de se rendre à ces dernières supplications, et qu'elle apprit comment il était sorti du port, elle fit assembler tout son peuple et monta à la tour qu'elle avait fait élever sur la roche Birsa, et fit allumer un grand feu au pied de la tour; elle enleva sa coiffure, découvrit ses cheveux, et alors, racontant ses douleurs et ses pertes, elle tira une épée qui avait appartenu à Énée et se l'enfonça dans le cœur, et se lança du haut de la tour dans le feu. Ainsi mourut-elle pour l'amour d'Énée. Quoique Énée lui eût

(1) *La rabiosa carta.* Cette lettre, qui occupe tout le chapitre LVII dans la *Cronica general,* a été légèrement retouchée dans la *Cronica Troyana,* et Gamez atteste ici sa célébrité. Elle est bien « la lettre pleine de rage, » mais elle a aussi des traits qui vont au cœur; et en somme, le temps étant donné, elle a dû passer pour un morceau vraiment éloquent.

dit beaucoup de choses sur son voyage, il ne lui avait jamais parlé de son retour ni donné espérance aucune, par où Énée montra faiblesse de cœur et avarice de paroles. Il s'en fut de honte, parce qu'il s'était vu représenté au milieu des Grecs, comme l'y met Virgile (1), et non avec les Troyens. Didon mourut par désespoir; celle-là aima selon le troisième degré de l'amour, qui est dévoûment et *caritas*.

Doña Costanza donc était veuve et jeune, belle et de grand lignage. Il était en son pouvoir de se marier avec qui elle voudrait, et elle avait déterminé dans son cœur comment serait celui qu'elle épouserait. Elle entendait rapporter beaucoup de choses vertueuses de ce chevalier, jeune, beau, généreux, hardi, courageux, gentil, et de toute façon bien en point, tellement que tout le monde en faisait grande mention. La raison et Dieu qui conduit toutes les bonnes choses l'amenèrent à choisir un tel homme, dont tous ses amis et parents se tinrent pour satisfaits, approuvant ce mariage; et avec lui elle fut honorée tout le temps qu'elle vécut.

Ici je laisse de parler de la manière dont Pero Niño épousa par amour doña Costanza de Guevara, et aussi des degrés de l'amour, pour raconter d'autres choses qui

(1) Fausse application du vers 488 du premier chant de l'*Énéide :*

Se quoque principibus permixtum agnovit Achivis.

Gamez rappelle ici la trahison d'Énée qui fait le sujet des livres XXIX et XXX de l'*Historia Troyæ* de Guido. La *Cronica general* et la *Cronica Troyana,* qui font de la visite au temple et des tableaux qu'y vit Énée l'occasion de sa fuite, ont négligé d'expliquer, ainsi que l'a judicieusement fait Gamez, pourquoi Énée fut si mortifié d'apprendre que ses aventures étaient connues, et se résolut en conséquence à quitter Carthage.

arrivèrent en ce temps, lesquelles par concordance appartiennent à la matière de mon livre, et spécialement de la guerre que le roi de Castille eut avec le Portugal.

CHAPITRE XXVIII.

Comment, vers ce temps, le roi de Portugal assiégea la ville d'Alcantara, et comment s'y comporta Pero Niño.

1397. Le roi de Portugal assiégea la ville d'Alcántara (1) et assit son camp de telle façon qu'il entoura la ville entièrement et boucha tout, sauf ce qui ne se pouvait boucher, c'est-à-dire la rivière et le pont. Le roi don Enrique envoya contre lui son armée, sous le connétable don Ruy Lopez Dávalos, qui avait assez peu de monde. Celui-ci s'établit au-delà du pont, en communication avec la ville. Un jour il fit sortir trente coureurs à cheval et les envoya contre le camp des Portugais, entre le coteau et la rivière en amont, vers les Brozas (2). Derrière eux il envoya jusqu'à cent hommes d'armes à pied et autant d'arbalétriers ou fantassins de troupe pour soutenir les cavaliers qui, se voyant appuyés, allèrent donner dedans le camp. Il y avait là Ruy Diaz, son frère Mendoza, Pero Niño, et d'autres bons chevaliers. Du camp des Portugais il sortit à leur rencontre une grosse troupe, et là s'engagea une

(1) Alcantara, sur le Tage, en Estramadoure, à deux lieues de la frontière du Portugal.

(2) A quatre lieues sud-est d'Alcantara.

escarmouche très-serrée. Les Castillans tenaient ferme; beaucoup d'entre eux étaient déjà blessés; Pero Niño le fut de deux coups aux jambes, l'un de lance et l'autre de flèche. Les siens le rapportèrent à sa tente. Les Castillans étaient sur le terrain bas; les Portugais conservaient toujours la hauteur. Si Pero Niño n'avait pas été blessé de bonne heure, son ardeur l'eût infailliblement fait tuer ou rester prisonnier. Tant qu'il fut présent, les Castillans ne se laissèrent pas enfoncer; mais après son départ, ils furent contraints de tourner le dos et de redescendre le long de la rivière, serrés par le coteau qui là est très-élevé. Plusieurs revenaient plus de force que de gré, et ainsi tout allait mal en ordre. En ce point, le bon chevalier Ruy Diaz de Mendoza, qui s'était arrêté près d'un ermitage, revint à eux avec quelque monde et fit son devoir de rendre cœur à ces désordonnés. Il les arrêta en bon chevalier qu'il était. Les Portugais ne passèrent pas outre, car ils étaient déjà sous la volée de la ville, et chaque jour depuis il y eut avec eux de belles escarmouches. A toutes Pero Niño se trouva et y fit autant que personne. Le connétable aurait bien voulu livrer une bataille, mais il manquait là de terrain pour déployer ses troupes. Toutefois on fit si bien en détail, que le roi de Portugal finit par lever le siége et s'en retourna dans son royaume. Les nôtres le laissèrent aller, parce que la plus grande partie des Castillans n'étaient pas encore arrivés, et le roi de Castille fit revenir le connétable avec tout son monde.

CHAPITRE XXIX.

Comment le connétable entra en Portugal avec l'armée du roi, et prit Peñamocor et Miranda.

1398. L'année suivante, le roi don Enrique réunit son armée et l'envoya en Portugal sous la conduite du connétable don Ruy Lopez Dávalos, qui, d'entrée, assiégea Peñamocor (1) et l'enleva de vive force. Là mourut un bon chevalier, parent du connétable; on le nommait Lope de Sotomayor. Don Pero Lopez de Ayala fut blessé d'un quartier de roc qui l'atteignit sur le bassinet, comme il s'acquittait bravement de son devoir de chevalier; il en courut depuis grand danger de la vie. A cette expédition se trouva Pero Niño, et il y fit aussi bien que personne. Lorsqu'il eut pris Peñamocor, le connétable alla mettre le siége devant Miranda (2). Là, il arriva qu'une partie des nôtres s'étant approchés pour combattre ceux de la ville, et les habitants de Miranda s'étant rassemblés sur la banquette du rempart, laquelle était assez basse, Pero Niño s'y rencontra, armé d'une cotte de mailles, d'un bassinet et d'une targe, et se mit à lancer des pierres à ceux qui étaient de l'autre côté du boulevard. Il était habile à ce

(1) Peñamacor, dans la province de Beira, commande sur la frontière l'entrée du bassin du Zezere.

(2) Miranda, sur le Duero, ville frontière de la province de Tras-os-Montes. — La guerre prit fin en 1398, par une trève.

jeu autant que peut l'être homme du monde ; d'une pierre à jet, mais de grosseur peu commune, il donna sur le bassinet d'un homme qui se montra entre les créneaux, et au jugement de plusieurs des témoins, on vit cet homme tomber à la renverse. Pendant la durée du siége, Pero Niño fit encore beaucoup d'autres choses qui mirent à l'épreuve son intrépidité en combattant comme il en avait la coutume.

Ici finit la première partie.

ICI COMMENCE LE DEUXIÈME LIVRE.

CHAPITRE PREMIER.

Comment le roi envoya Pero Niño contre les corsaires qui couraient la mer du Levant.

La seconde partie traite du second âge de Pero Niño, lequel est, au-dessus de vingt-cinq ans, l'âge de sa virilité. Aussi longtemps qu'il avait été un jeune homme, depuis le jour où il avait pu porter les armes, il était toujours resté sous le gouvernement du connétable, selon ce que le roi lui avait ordonné; ensuite le roi, voyant qu'il était d'âge et de capacité à gouverner lui et les autres, mit des gens sous son commandement.

1404. En ce temps, le roi recevait beaucoup de plaintes sur de puissants corsaires, naturels de Castille, qui allaient par la mer du Levant, dépouillant ceux de Castille aussi bien que les étrangers. Le roi, en étant fort chagrin, appela Pero Niño, et le chargea très-secrètement de cette affaire, pour laquelle il lui ordonna d'armer des galères à Séville, avec pouvoir de choisir qui lui conviendrait. Le roi était grand dans tout ce qu'il faisait. Il commanda que pour cet armement l'on choisît les meilleurs marins, ex-

perts à la navigation des galères, que l'on pourrait trouver à Séville, aussi des rameurs robustes nourris sur mer et disciplinés (1); que l'on rassemblât les meilleurs arbalétriers, connaissant bien le maniement de leur arme, bons tireurs et exercés à bander l'arbalète à pied-de-biche (2); également que l'on recherchât dans toutes les lagunes de Séville des *aliers*, des *espaliers* et des *conigliers* (3), les meilleurs qu'il fût, et qu'on les prît tous parmi les naturels du pays, afin d'être certain qu'ils seraient fidèles et loyaux. Le roi leur fit payer d'avance, à eux et à lui, leur solde complète pour tout le temps de leur service, suivant l'ordonnance de Castille; en outre, il fit délivrer à Pero Niño beaucoup d'armes, de bonnes et fortes arbalètes, et il le garnit de monnaies d'or et d'argent pour dépenser dans les pays étrangers. Pero Niño prit avec lui son cousin, Fernando Niño (4), et jusqu'à trente hommes d'armes, gentils-

(1) *Bien animallados*. Ce mot appartient à Gamez ; Llaguno l'a imprimé en italiques. Nous le traduisons arbitrairement.

(2) *Armar à cinto*.

(3) *Alieres*, quartiers-maîtres qui servaient sur les ailes de la galère et aussi sur l'esquif. Ils étaient aux ordres du nocher et du comite. — *Espaldelpeles*, rameurs qui maniaient la rame du premier banc de la galère à partir de l'espale (vers la poupe); ils conduisaient la *vogue*, c'est-à-dire le mouvement de rames pour voguer en avant. — *Corullcles*, rameurs qui maniaient la rame du dernier banc appelé *corulla* (*coniglia* en italien). Ils conduisaient *la scie*, c'est-à-dire le mouvement de rames pour aller en arrière. (Voyez Jal, *Glossaire nautique*. — M. Jal a expliqué tous les termes de marine qui se rencontrent dans *Le Victorial*, et élucidé, autant qu'il est possible de le faire, les passages difficiles de notre auteur. Nous ne saurions nous en rapporter pour leur interprétation à un guide plus compétent, ni qui mette avec plus de libéralité à la disposition d'autrui les trésors d'une érudition patiemment acquise et passée au crible d'une critique scrupuleuse.)

(4) Le nobiliaire de Haro fait de ce Fernando le frère de notre Pedro. C'est de lui que vinrent les Niños, merinos de Valladolid.

hommes de son âge, vaillants, vigoureux et bien armés. C'était tout ce qui pouvait aller dans les galères, mais d'autres allèrent dans une nef (1) que le roi lui avait donnée et que conduisait Pero Sanchez de Laredo. Lorsque les galères furent équipées et munies de tout ce qui leur était nécessaire, Pero Niño fit sa montre, suivant la coutume; et tous ceux qui s'y connaissaient dirent bien que jamais il ne s'était fait si belle montre et aussi puissante et de tant de galères. Chacun priait Dieu de lui accorder bon temps et bonne chance. Il avait pour patron (2) et conseiller un vieux chevalier, nommé Micer Nicolas Bonel, Génois, homme de mer consommé, qui avait été patron de galères et s'était trouvé à d'autres grandes affaires, et Juan Bueno, comite (3) de Séville, le meilleur et plus sûr officier de galères qu'il y eût dans toute l'Espagne.

Pero Niño ayant tenu conseil avec le patron et les comites, fit voguer avant, et les galères passèrent devant Coria (4). Il y avait là un homme considérable de Séville que cette belle montre et la résolution de bien faire qui se voyait dans le capitaine et les siens avaient enchanté; il avait très-instamment demandé à Pero Niño de vouloir s'arrêter chez lui, où il trouverait préparée une bonne réception, et Pero Niño le lui avait accordé, pour l'amour de quelques chevaliers de Séville qui l'accompagnaient jusqu'à Coria. Ils descendirent donc pour dîner, Pero Niño, les chevaliers qui venaient avec lui, et tous ses gentilshommes. Vous pouvez imaginer quel banquet fut celui où prit place si grande et

(1) Vaisseau rond, de haut bord, qui naviguait surtout à la voile.

(2) Le patron était le premier officier marin du navire.

(3) *Comitre*, chef de la manœuvre, maître de l'équipage.

(4) Coria, sur le Guadalquivir, à six lieues en aval de Séville.

noble compagnie. Il n'y manqua ni mets en abondance et divers, ni instruments de musique, ni propos de guerre et d'amour. A la fin du repas on apporta un paon rôti, agréablement servi avec sa queue, et le maître de la maison prenant la parole, dit : « Je vois ici très-nobles personnages qui tous ont volonté de bien faire; je vois aussi que le seigneur capitaine et tous ses gentilshommes sont amoureux. L'amour est une vertu qui excite et qui soutient ceux qui cherchent à se faire valoir par les armes. Or donc, afin que nous jugions qui aime le mieux sa dame et a la plus grande volonté de bien faire, le capitaine et tous ses gentilshommes, pour honorer cette maison, feront un vœu hardiment, chacun selon son courage et son état. » De quoi toute la compagnie fut joyeuse et satisfaite, voire même ceux qui s'entendaient un peu à ces choses en parurent dans l'admiration. Je n'écris pas ici les vœux qui furent faits, parce que ce serait trop long à conter; mais je vous dis que le capitaine mena ses hommes en lieux où chacun put bien trouver le moyen d'accomplir son vœu, comme aussi la plupart le firent.

Les galères partirent de Coria, furent à Barrameda (1), et s'arrêtèrent à Cadix; passant ensuite devant Sancto-Petro, elles entrèrent dans le détroit de Gibraltar et arrivèrent au port de Tarifa, où était le bon chevalier Martin Fernandez Puertocarrero (2), et où Pero Niño fut bien accueilli, ainsi que les siens. En partant de là, ils allèrent jeter l'ancre, à la nuit, dans la bouche du Guadamecil (3). Le lendemain ils se présentèrent devant Gibraltar et Algé-

(1) San-Lucar de Barrameda, à l'embouchure du Guadalquivir. — Santi-Petri, près de Cadix.

(2) Seigneur de Moguer.

(3) Petite rivière qui coule à l'est de Tarifa.

siras; là on aperçut beaucoup de Mores à pied et à cheval qui venaient voir les galères, et un chevalier more s'embarqua sur une zabre (1) pour venir à bord prier le capitaine d'approcher de Gibraltar, l'assurant qu'on lui offrirait l'adiafa (2), ce qui veut dire un présent, car ils avaient alors trêve avec la Castille. Le capitaine y fut, et on lui amena en effet des vaches, des moutons, des poules, du pain cuit en abondance et des atayferes (3) pleins d'alcouzcouz et d'autres aliments apprêtés; non que le capitaine voulût toucher à aucune des choses que les Mores lui présentèrent. Il y eut à ce propos grands divertissements de danses avec accompagnement de xabébas, d'añafils (4) et autres instruments.

Le capitaine partit de Gibraltar, passa devant Almuñecar (5) et s'en fut aborder à Malaga. C'est une ville belle à voir, située en lieu commode et plat. D'un côté la mer vient près de ses murs, laissant entre eux et elle une plage de sable qui peut avoir vingt à trente pas de longueur. A l'occident se trouve la Darse, que la mer baigne et même entoure; au nord, allant vers la Castille, on rencontre la ville, un peu élevée, comme sur une petite colline. Elle a deux alcazars ou châteaux séparés l'un de l'autre. Il arriva là une chose étonnante pour

(1) *Zabra.* Il y avait de grandes zabres armées de plusieurs pièces d'artillerie. On est peu renseigné sur la forme de ce navire. Ici c'est une embarcation.

(2) On dit en Algérie : *la diffa.*

(3) *Atayfer,* grand plat rond et à peine creux que l'on place sur une petite table basse.

(4) *Xabéba,* ou *Xabéga,* en arabe *Chabébah,* sorte de flûte. — *Añafil,* en arabe *Nafir,* sorte de trompette.

(5) Almuñecar est à douze lieues à l'est de Malaga. Il y a donc ici une erreur de rédaction, ou une interversion.

ceux qui n'avaient pas vu la pareille : c'est que, lorsque les galères longeaient la côte en ramant, à deux milles environ de Malaga, la mer étant calme, le ciel serein, le soleil au sud-ouest, le mois de mai en son milieu, il s'éleva tout à coup un brouillard très-épais, qui venant du côté de la ville, enveloppa les galères dans une obscurité telle que de l'une à l'autre on ne se voyait plus, quoiqu'elles fussent très-rapprochées. Et quelques marins qui avaient été déjà témoins de cela d'autres fois dirent que les Mores produisaient de pareils effets au moyen de charmes, et qu'ils le faisaient pour que les galères se perdissent, mais qu'il fallait délier les rameurs, pour le cas où l'on donnerait sur quelque rocher, et faire tous ensemble le signe de la croix, en adressant à Dieu des prières pour qu'il les délivrât de ce sortilége, qui ne durerait pas, mais disparaîtrait tout de suite. De fait, aussitôt que la prière fut dite, le brouillard disparut tout d'un coup et fut tourné à néant; le ciel redevint clair. On se remit aux rames, puis incontinent revint un autre brouillard comme le premier, et l'on refit la prière, et il disparut subitement comme auparavant. Le sortilége dura environ une demi-heure à chaque fois. Les galères alors s'approchèrent de Malaga, le branle-bas de combat étant fait (1), chacun bien armé et prêt à la bataille, si besoin en était. Il sortait de Malaga force Mores et Moresses pour voir les galères, et bientôt accosta une zabre où se trouvaient des Mores d'autorité qui venaient demander quel était cet armement. Ils saluèrent respectueusement le capitaine et le prièrent d'attendre, lui promettant l'adiafa, mais demandant qu'il

(1) *Dadas armas sobre cubierta :* « Ayant fait armes en couverte, » c'est-à-dire : « Tout le monde en armes sur le pont. »

leur garantît de ne point attaquer le port, ce qu'il fit. Alors il sortit de Malaga bien cinq cents chevaliers, montés sur de bons chevaux, avec leurs harnais de guerre bien en point, et ils se mirent à faire leurs éperonnées, très-bravement et en bel ordre. Le capitaine disait que jamais encore il n'avait vu troupe de Mores qui lui eût fait aussi bon effet, et qu'il aurait bien mieux aimé se trouver en face d'eux avec trois cents cavaliers chrétiens, que d'être là à manger l'adiafa; et que, n'eût été leur trêve avec la Castille, il aurait pris terre et serait allé voir ce qu'ils valaient. Ce soir-là, ils apportèrent l'adiafa très-honorablement sur plusieurs barques tapissées de draps de soie et d'or, au son des timbales (1) et autres instruments. Ceux des nôtres qui le voulurent entrèrent dans la ville, où ils descendirent à l'hôtel des Génois, et furent visiter la Juiverie, ainsi que la Darse.

Pendant la nuit se leva le vent barbaresque (2), lequel est mauvais sur cette côte, car le mouillage de Malaga, qui est une rade ouverte, n'est pas défendu de tous les vents. Nos gens revinrent à bord des galères pour y passer la nuit, et avant la pointe du jour on appareilla, faisant route sur Carthagène. A l'heure de prime, le vent passa à l'ouest, en poupe, et souffla très-fort, de façon que la mer apprit ce qu'elle était à ceux qui faisaient connaissance avec elle. Tout le jour, les galères coururent sous les voiles d'artimon (3), secouées par la tourmente, dans la direction d'Almeria, et à grande peine elles purent ga-

(1) *Atabales.*

(2) Vent du sud-ouest.

(3) *Artimones,* voiles du mât de l'avant dans les galères. L'artimon était la voilure de mauvais temps.

gner le soir le port des Aigles (1). Là elles passèrent la nuit, et le jour suivant elles entrèrent dans le grand et excellent port de Carthagène, où les équipages se rafraîchirent, et l'on répara les avaries que les galères avaient éprouvées pendant cette tempête; puis, conseil tenu, l'on prit le large à la recherche des corsaires moresques. Au jour, on signala un grand navire dans les eaux de la Barbarie, et les galères mirent le cap sur lui; mais il était si loin qu'avant qu'elles eussent pu l'atteindre, il avait gagné la côte et s'était mis en sûreté.

CHAPITRE II.

Comment les galères prirent terre en Barbarie, et de la première bataille.

Les galères croisèrent ainsi le long de la côte de Barbarie, cherchant les navires moresques; mais elles n'en rencontraient point. Le capitaine dit alors à ses comites qu'il voulait voir quelles gens étaient les Mores de ce pays, et l'on résolut d'aller faire de l'eau à des fontaines appelées les grottes d'Alcocevar (2), qui sont au bord de la mer, et en lieu entouré de hauteurs telles que l'on peut bien empêcher d'y prendre de l'eau ceux que l'on n'en veut pas laisser approcher. Dès que le capitaine eut examiné la

(1) A la frontière du royaume de Grenade et de celui de Murcie.

(2) Sur la position des grottes d'Alcocevar, à l'ouest d'Oran, voyez les notes à la fin du volume.

position, il la comprit et dit à ses gens : « Je vois ce qu'est le pays; si nous ne nous saisissons pas tout de suite de la hauteur que voilà, nous ne pourrons pas prendre de l'eau sans grand dommage de nos corps. » Les comites lui demandèrent en grâce de ne point descendre à terre, ni lui ni aucun des siens, disant que les Mores de cet endroit sont familiers avec la guerre, à cause du grand nombre de navires chrétiens qui fréquentent cette côte, et que déjà ils se montraient en force sur le rivage. La coutume de ces Mores est de dresser embuscades en lieux secrets; d'où est venu que beaucoup de chrétiens, ne sachant pas se garder, sont tombés en mésaventure. Mais le capitaine répondit : « Il faut ou renoncer à faire de l'eau dont nous avons tant besoin, ou gagner la hauteur; car, si nous nous y prenons autrement, nous recevrons grand dommage, et même nous serons obligés de quitter la place, quelque mauvais gré que nous en ayons. » Il prit donc le monde qu'il jugea suffisant et gravit de grande roideur, mais avec grand danger, la montagne en haut de laquelle il planta sa bannière pour rester ferme en cet endroit, disposant à l'entour une vingtaine de porte-pavois (1) avec les arbalétriers derrière, qui ne faisaient que tirer continuellement. Cependant les Mores grossissaient à chaque minute; ils se lançaient en avant, puis faisaient mine de fuir, puis revenaient combattre, puis tournaient le dos. Le capitaine devina qu'ils avaient une embuscade, mais qu'elle était loin, et comprit bien qu'ils faisaient tous ces mouvements pour l'attirer à distance du rivage. Il parla aux siens, et leur commanda de charger les Mores tous à la fois d'un

(1) Les fantassins armés à la légère se couvraient d'un mantelet portatif qu'ils pouvaient poser à terre devant eux. (Voyez VIOLLET-LEDUC, *Dictionnaire d'architecture*, art. *Engin*.)

seul cœur, vu que ce n'était pas l'occasion de traîner les choses. Tous alors, et lui avec eux, donnèrent au milieu des ennemis si chaudement, que de cette envahie ils en abattirent un grand nombre; car les Mores de cette contrée sont très-peu armés, ce qui ne les empêche point d'être hardis et de bien combattre avec le peu d'armes qu'ils portent. Le reste prit la fuite, et le capitaine revint sauf avec son monde aux galères. Il trouva que pendant ce temps les siens avaient pris de l'eau tout autant qu'ils en avaient besoin. Quant aux Mores qui avaient été vaincus, ils furent dans l'admiration des vaillants hommes qu'ils avaient vus; et plusieurs d'entre eux se jetèrent à la nage pour gagner les galères, déclarant qu'ils voulaient devenir chrétiens, et ainsi le devinrent-ils.

Ensuite les galères côtoyèrent pendant quelques jours les terres de Barbarie, et fouillèrent les îles d'Alhabiba (1); mais comme elles ne rencontrèrent pas de navires moresques, elles retournèrent à Carthagène.

CHAPITRE III.

Comment le capitaine combattit les galères des corsaires qui prirent la fuite, et il ne put s'en emparer.

A son retour de la Barbarie, le capitaine, étant à Carthagène, eut nouvelles d'un corsaire qui était fort déplai-

(1) Les îles Habibas, à deux lieues marines au nord-ouest du cap Sigale, entre le cap Falcon et le cap Fégalo, province d'Oran.

sant au roi son seigneur. C'était Juan de Castrillo, lequel, avec Pero Lobete, avait tué Diego de Rojas, homme de haut état et noble lignage (1). Il l'avait tué traîtreusement sur un chemin où il voyageait sans défiance, et s'était ensuite fait corsaire, dépouillant sur mer tous ceux qu'il rencontrait, avec une galère que lui avait donnée Juan Gonzalez de Moranza, chevalier natif de Castille, qui habitait Naples. Un autre corsaire, nommé Arnaimar (2), écumait la mer de conserve avec lui sur une autre galère. Le capitaine apprit qu'ils étaient sur la côte d'Aragon, y faisant grand mal, et aussitôt il partit. Il les alla chercher d'abord au cap de Palos, puis au cap Saint-Martin (3), puis à Branes (4), à Barcelone, à San-Felió (5), et ainsi de lieu en lieu, jusqu'à ce qu'il eut nouvelles qu'ils se tenaient dans les parages de Marseille.

En ce temps-là, le pape Benoît (6) était à Marseille, logé hors de la ville dans un couvent de Bénédictins que l'on appelle Saint-Victor, et qui est situé tout au bord de la mer. Marseille est une ville bâtie sur une petite montagne ronde; elle s'étend au long des pentes de la mon-

(1) Cette affaire est racontée dans la *Chronique* du roi D. Enrique III, au IIIe chapitre de l'année 1392. Dia Sanchez de Rojas fut tué près de Burgos, traîtreusement, par deux hommes de la maison du duc de Benavente. Le duc, à qui l'on voulut faire épouser la veuve de Dia Sanchez, laquelle y consentait, s'y refusa, de crainte d'augmenter les soupçons.

(2) Llaguno : *Armaynar.*

(3) La pointe la plus orientale entre Valence et Alicante.

(4) Blanes, à quatorze lieues au nord-est de Barcelone.

(5) San-Feliu de Guixols, à cinq lieues au nord-est de Blanes.

(6) Benoît XIII (Pierre de Luna), l'antipape. Gardé à vue dans le palais d'Avignon, par Robin de Bracquemont, il s'en était échappé le 12 mars 1403, et résida à Marseille, à l'abbaye de Saint-Victor, du mois de novembre 1403 au mois de juillet 1404.

tagne et descend jusqu'à la plaine. De tous les côtés elle est bien fermée, sauf du côté du port où l'enceinte défaut. L'eau arrive jusqu'aux rues qui ont des chaussées élevées. Le port est abrité contre tous les vents. Une forte chaîne de fer en défend ou permet l'entrée, laquelle est fort étroite. Cette chaîne est rivée à un grand phare au milieu du port, de sorte que nul navire ne peut entrer ou sortir sans permission. Les deux corsaires étaient là sous la protection du pape, tirant solde de lui. Ils allaient piller et revenaient à Marseille. En avant du port se trouvent des îles dont l'une se nomme Pomègue, où il y a toujours une vigie avec un mât dressé qui a deux voiles basses, l'une de nef et l'autre de galère. La voile de nef est large et carrée; celle de galère est large et triangulaire. La vigie fait le guet, et à chaque navire qu'elle aperçoit venir de la pleine mer, elle baisse une des deux voiles, suivant l'espèce des navires.

Aussitôt qu'elle découvrit les galères du capitaine, elle les signala, et les corsaires firent branle-bas (1), ne sachant pas qui ce pouvait être; car s'ils eussent connu que c'était le capitaine, ils n'auraient pas attendu même de l'apercevoir; et je sais bien qu'ils n'avaient pas grand goût à se rencontrer avec lui. En courant toujours sur le port de Marseille, les galères du capitaine, lorsqu'elles eurent doublé une des îles, virent les corsaires, avirons aux poings et le cap au large. Elles levèrent rames pour tenir conseil, suivant la coutume. En ce moment, ce que les nôtres craignaient étaient qu'ils s'en fussent, et non pas qu'ils attendissent; mais eux, reconnaissant qu'ils ne pourraient s'échapper, eurent recours à une manœuvre qui leur fut bien profi-

(1) *Apercibieronse*, se mirent en garde, s'appareillèrent.

table : ils firent mine de vouloir combattre, et passèrent de main en main sur la coursie (1) des armes, comme si tout leur monde s'armait. On en donna avis au capitaine, en lui disant que des hommes désarmés auraient du mal à combattre des hommes armés; et le capitaine ordonna de faire armes sur couverte. Eux, en vrais corsaires, observaient bien ce qui se faisait. Dès qu'ils virent armés tous les hommes du capitaine, tandis qu'eux étaient désarmés, ils prirent chasse. Or, toute personne d'entendement comprendra qu'un homme désarmé court plus vite qu'un homme armé, et qu'il est plus léger à la fuite; et que, de même, une galère dont le monde est en armes sur le pont s'en trouve beaucoup gênée pour donner ou prendre la chasse. Les galères du capitaine recoururent aux avirons aussitôt qu'elles éventèrent les manœuvres des corsaires, et ceux-ci, malgré leur légèreté, n'osèrent pas tirer au large, mais ramèrent à tout leur pouvoir pour donner dans le port de Marseille qui était à deux milles environ. Les galères du capitaine allaient derrière eux avec ardeur, comme qui voit devant lui grand butin. Celle que montait le capitaine nageait d'une force admirable; mais le port qui était si près secourut les corsaires quand ils en avaient grand besoin, car déjà l'on était à portée de voix d'un bord à l'autre. Les viretons, pendant tout ce temps, ne cessaient pas de siffler.

Alors sortit du port une galère du pape où venaient des chevaliers de grand état; et l'on voyait armer toutes les barques et embarcations qui se trouvaient là, parmi lesquelles il y avait plus de vingt barques de corailleurs (2),

(1) Passage ménagé entre les rameurs.

(2) *Mas de veynte de ginosas* (Ll. : *gruesas*), *varcas de corellar*.

montées par des Génois. Les marins prétendirent que l'on ne devait pas prêter le collet à tant de monde; qu'il y en avait bien assez pour combattre contre cinq galères; et le capitaine répondit : « A quoi reconnaîtra-t-on que nous valons mieux qu'eux et sommes faits pour de plus grandes affaires, si nous ne les attendons pas? » Puis il dit à son cousin Fernando Niño, patron de la seconde galère : « Suivez-moi, vous; j'irai devant. Deux galères m'aborderont, abordez la troisième; et si vous en avez fini le premier avec la vôtre, venez à ma rescousse; j'en ferai autant pour vous, si je me suis auparavant débarrassé de mes deux. » Et il dit à son monde : « Castillans, remarquez en quel lieu nous sommes; que vous avez aujourd'hui sur vous les regards de gens appartenant à toutes les nations de la chrétienté, et que nous devons acquérir de l'honneur à la Castille dont nous sommes naturels, et à nous-mêmes. Combattez avec fermeté. Que pas un de vous ne se laisse prendre; car celui qui sera pris n'échappera pas à la mort pour cela. Avec l'aide de Dieu et par sa justice, ils seront vaincus, car ils sont voleurs et malfaiteurs; ils ne dureront pas contre nous. »

Le pape et tous ceux qui étaient avec lui dans sa tour regardaient ce qui se passait. Les galères des corsaires étaient en ce moment rasées contre terre à l'entrée du port, et connaissant bien l'audace et la vaillance du capitaine, jamais elles n'osèrent se détacher du rivage. Le capitaine, espérant, puisqu'ils étaient maintenant si nombreux, qu'ils viendraient à lui, tenait toutes choses appareillées pour livrer bataille.

Sur ces entrefaites, on vit sortir un brigantin à bord duquel se trouvait un chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui demanda d'où venaient les galères et

quel était leur capitaine. On répondit à ces questions; puis on lui demanda ce que c'était que les autres galères et pourquoi elles ne sortaient pas. Il dit que ces galères étaient là sous la sauvegarde du pape. Alors il s'en retourna à la ville, et au bout de quelque temps il revint en même équipage, et dit au capitaine que le pape lui envoyait sa bénédiction, le priant et lui ordonnant, en vertu de son obédience, de lui promettre d'observer la paix de son port (1), de ne point faire de mal à ces galères, et de respecter tout ce qui lui appartenait, moyennant quoi il aurait sa bénédiction entière et recevrait bon accueil. Lorsque le capitaine vit que pour le présent il ne pouvait rien faire de plus, et que les corsaires étaient en telle situation qu'il n'y avait pas moyen de prendre avantage sur eux, il commanda aux siens de dire qu'ils les avaient pris pour des Mores, et que pour cette raison ils avaient voulu s'en emparer. Pour lui, il dit au chevalier qu'il le priait de le recommander à Sa Sainteté le pape, pour l'amour duquel il garantissait les galères et tout ce qui lui appartenait, mais que pour beaucoup de choses il avait besoin d'entrer dans le port. Le chevalier s'en retourna tout joyeux auprès du pape et ne tarda pas à revenir. Cette fois, il dit au capitaine que le pape l'envoyait prier d'entrer dans le port avec ses galères et de l'aller voir. Le capitaine l'eut pour agréable. Aussitôt l'on arbora les étendards sur toutes les galères, et l'on fit la salve, comme c'est d'usage sur les galères quand elles rencontrent des amis. La galère du pape entra la première dans le port, le capitaine après elle et les autres galères à la suite. Quel triomphe ce fut ce jour-là pour les Castillans qui montèrent à la

(1) *Que le asegurase su puerto.*

tour du pape! On ne saurait le décrire. Bateaux et brigantins, grands et petits, tant qu'il y en avait, pleins de monde, venaient voir le capitaine et ses gens. On leur apportait des rafraîchissements, pain, vin, viande en abondance, et des fruits, tout ce que l'on en put rencontrer. Le capitaine descendit à terre et fut bien reçu par les chevaliers de la cour. Il fit visite au pape, de qui, ainsi que des cardinaux et des grands personnages qui l'entouraient, il eut bon accueil. En cette semaine tomba la fête de saint Jean-Baptiste; le pape la célébra solennellement et dit la grand'messe. Il tint salle (1) et donna un festin auquel Pero Niño était convié. Le pape mangea dans le tinel (2), et à une table séparée s'assirent tout seuls le comte de Pallares (3) et Pero Niño. Pendant la fête, les corsaires prirent le large.

Il se trouvait alors à Marseille un écuyer de condition qui portait l'insigne de l'ordre de l'Écharpe; Pero Niño fut à lui et la lui arracha, parce qu'il ne la tenait pas du roi de Castille (4).

(1) *Fizo sala*, mss.; *Fizo salva*, Ll. — *Hacer sala* était recevoir solennellement, d'ordinaire avec banquet et danses.

(2) Le *tinel*, la salle des banquets, le grand réfectoire.

(3) Seigneur aragonais.

(4) Pero Niño se donnait ici une prétention en s'appliquant, bien qu'il ne fût point chevalier de l'Écharpe, une de leurs obligations.

L'ordre de l'Écharpe avait été fondé par le roi D. Alonso XI, à l'occasion de son couronnement, en 1330. Le chapitre IX des *Statuts de l'ordre* est ainsi conçu :

« Nous disons que, si un chevalier de l'Écharpe rencontre hors de la cour du roi un gentilhomme, chevalier ou écuyer, qui porte l'écharpe, sans que ce soit ses armes (l'écharpe, *la banda*, se portait de droite à gauche comme *la bande* héraldique), il doit aller à lui et lui dire : « Chevalier, ou écuyer, il m'est commmandé de vous avertir que, si « vous voulez porter cette écharpe, vous devez me jurer de venir, d'ici

Les choses étant en cette situation, Pero Niño tomba malade. Les chevaliers du pape lui faisaient visite, et aussi venaient à lui les plus fameux bandeurs d'arbalètes qui se trouvaient dans ces contrées, Antonio Bon-ora, Francisco del Puerto et d'autres bons arbalétriers, attirés par la renommée de Pero Niño, et pour voir et essayer ses arbalètes. Il en avait avec lui beaucoup de bonnes, une entre autres, célèbre et forte, que l'on appelait la Fillette (1). Celle-là ils l'essayèrent, mais ils ne purent la bander. Alors Pero Niño sortit de son lit, quoique ce fût l'heure de sa fièvre, et mettant une chemise longue, il banda l'arbalète avec le pied-de-biche (2).

Après qu'il eut achevé sa convalescence et se fut purgé, il se releva vigoureux et apprit que les galères des corsaires étaient parties, dont il eut grand déplaisir; mais il le dissimula. Il prit congé du pape et de ses chevaliers, sortit de Marseille et se mit à leur poursuite. A la nuit, il

« à deux mois ou auparavant, à la cour du roi, la gagner par chevalerie, « selon qu'elle doit être gagnée. » Et il doit requérir le chevalier de lui promettre sous serment qu'il fera sa première joûte avec lui; s'il ne veut pas l'accorder, il doit lui dire de quitter l'écharpe, et s'il ne la veut pas quitter, il le fera aussitôt savoir au roi. Ces requêtes, il doit les présenter le plus publiquement qu'il pourra, devant des chevaliers et des écuyers. Mais, si le chevalier promet par serment d'accomplir ce qui vient d'être dit, on lui accordera terme pour paraître à la cour du roi avec cheval et armes, et le chevalier de l'Écharpe se présentera pour la première épreuve soit de joûte, soit de tournoi, au choix de l'autre, tant que l'affaire sera vidée suivant ce qui a été réglé » (au chapitre VIII qui règle les conditions du combat). (*Capitulos de la Orden de la Banda*. Bibl. imp., mss., fonds espagnol, n° 33. — Cet exemplaire, dont la première feuille est écrite en lettres d'or, paraît contemporain de la fondation de l'ordre.)

(1) La Niña.

(2) *Armo la ballesta à cinto.*

arriva devant la ville de Toulon. Là étaient échouées contre terre trois nefs du rude corsaire Diego de Barrasa (1), qui les avait échouées, se voyant chassé par une quantité de vaisseaux génois, et les avait abandonnées, sautant à terre avec tout son monde. Le capitaine prit langue et sut que les corsaires à la recherche desquels il allait étaient passés en Sardaigne ou en Corse.

CHAPITRE IV.

Comment Pero Niño partit de Toulon à la recherche des corsaires, et de la grande tempête qui assaillit la galère cette nuit-là.

Dès que le capitaine eut appris que les corsaires s'étaient dirigés vers la Sardaigne, il tint conseil et déclara que sa volonté était de les aller chercher. Les marins lui firent observer que le vent était déjà très-fort de la partie de l'est, et que les vents d'est sont violents dans ces parages; qu'en outre on n'avait plus que peu d'heures de jour, et qu'il n'était pas de règle que l'on fît sortir si tard un navire quand il devait entrer en pleine mer, surtout avec

(1) En l'année 1400, « Fouquet d'Agout, seigneur de Forcalqueiret, viguier de Marseille, ayant fait entrer dans la ville un fameux pirate, nommé Diego, qui était allé autrefois en course contre les Marseillais, les trois consuls, avec l'assistance de gentilshommes les plus apparents de la ville, sommèrent le viguier de faire sortir sur l'heure cet étranger, autrement ils en viendraient incontinent à la force et en avertiraient le roi, ce qui obligea le viguier de congédier ce corsaire. » (Ruffi, *Hist. de Marseille*, 1696, f°, t. I, p. 241.)

apparence de mauvais temps. Mais Pero Nino, qui ne faisait état d'aucun danger lorsqu'il s'agissait de gagner de l'honneur, avait si grande envie d'atteindre ces corsaires, qu'il en oubliait tous les périls et les fatigues, quels qu'ils pussent advenir. Contre l'avis sagace des marins, et malgré le mauvais temps, il ordonna de lever l'ancre et de mettre le cap sur les îles; et il partit, comme l'aigle qui va cherchant sa proie quand il est pressé par la faim. Cependant, lorsqu'ils eurent quitté l'abri des terres, ils trouvèrent qu'il soufflait en mer une tourmente si forte, que les galères étaient en grande peine, et les marins auraient voulu rentrer dans la rade; mais le capitaine leur dit de s'occuper de porter à cela le meilleur remède qu'ils pouvaient; quant au retour, de n'en plus parler. Donc, les marins se recommandèrent à Dieu, rentrèrent les avirons, hissèrent les artimons, établirent les gouvernails de fortune (1), larguèrent les voiles et mirent aux timons des gouvernails des hommes vigoureux et entendus qui les pussent bien manœuvrer. Le vent, en avançant, augmentait de violence. Les lames battaient avec force et démontèrent les gouvernails de fortune (2) de la galère du capi-

(1) *Calaron timones de caxa.* Nous traduisons arbitrairement par gouvernails de fortune. M. Jal a consacré aux *timones de caxa* un long article. Il suppose qu'ils se plaçaient à babord et à tribord du gouvernail et servaient pour le mauvais temps. On verra que leur manœuvre était difficile, et qu'il est difficile aussi de s'en rendre bien compte en l'absence de documents, Gamez étant, croyons-nous, le seul auteur qui en ait parlé.

(2) *È con la grand fuerza de las olas, trocaronse los timones de caxa.* Peut-être cela signifie-t-il que les barres des deux gouvernails s'engagèrent l'une avec l'autre, malgré l'adresse des hommes qui les manœuvraient. Cependant l'expression : *cobraron los timones*, qui vient à la suite, nous fait supposer qu'il s'agit des gouvernails, non des barres, et qu'ils avaient été enlevés, puisqu'on les *recouvra*.

taine, qui se trouva en perdition. Alors ils appelèrent tous sainte Marie à leur aide, puis ils rattrapèrent les gouvernails et amenèrent les voiles, et renvoyèrent tout le monde sous le pont, et fermèrent les écoutilles de l'escandole et de toutes les autres chambres (1). Mais jamais le capitaine ne souffrit qu'on l'enfermât, quoique ce soit la coutume dans les gros temps, d'autant que sa chambre est à l'extrémité de la galère par où entrent les lames (2). Au contraire, il sortait souvent pour regarder ce qui se passait, et disait aux marins qu'il s'émerveillait de leur frayeur, car, par un grand vent, il y avait d'aussi fortes vagues sur un fleuve. A chaque instant la tourmente grossissait. Les marins mirent dehors un peu de voiles, raidirent les poges, doublèrent les bragots, raidirent les ostes et la soste, mirent deux hommes de veille à chaque drisse, et recommandèrent attention au grain pour amener ! Le vent soufflait du côté de la proue; ainsi, toute la nuit, les galères coururent à orze (3). Par la force des lames, la ga-

(1) L'escandole était une des chambres de la galère. Sa place et sa destination varient suivant les époques. Les chambres prenaient l'air et le jour par en haut. L'on nomme écoutille toute ouverture qui donne passage d'un pont à l'autre. Par abus, on appelle du même nom le panneau qui sert à fermer l'écoutille.

(2) Près de la proue.

(3) La manœuvre indiquée ici, et dont M. Jal s'est occupé avec détail dans son *Glossaire nautique*, peut s'expliquer de la manière suivante : les galères s'étaient mises à sec de voiles, debout à la lame; comme la mer grossissait toujours et les ballottait sans trouver aucune resistance, elles fatiguaient beaucoup. Elles firent donc un peu de toile pour se soutenir, et se mirent à la cape, sous l'artimon au bas-ris. Mais auparavant elles prirent des précautions contre les avaries que la force du vent pouvait causer lorsque l'artimon hissé, même aux bas-ris, lui offrirait prise. On raidit les *ostes*, c'est-à-dire les palans de garde frappés au milieu de l'antenne, et qui s'amarrent sur les deux bords pour maintenir

lère s'ouvrait, et continuellement elle embarquait des coups de mer, de sorte que les prouiers (1) ne cessèrent toute la nuit d'être occupés à l'étancher. De plus, il y avait un gros brouillard (2), et il pleuvait, ce qui ajoutait à la fatigue des marins. Tous ceux qui se trouvaient à bord s'étaient mis en prières, faisant des vœux à Dieu et aux saints pour être délivrés de mort; et ils prirent l'engagement d'aller en pèlerinage à Sainte-Marie de Guadalupe. Enfin, il plut à Dieu que le vent changeât un peu vers le quart du matin. La mer se calma, le vent passa au nord; alors la joie fut grande. Chacun remercia Dieu de l'avoir sauvé. On hissa les antennes, qui auparavant étaient à mi-mât; on mollit les poges et les ostes. Au lever du soleil on aperçut les

l'antenne dans l'axe du navire; on raidit la *soste,* qui est la balancine de l'antenne et la maintient dans sa position inclinée, de l'arrière à l'avant, vers le pont de la galère; on raidit les *poges,* qui sont prises ici, par extension, pour l'amure et l'écoute de la voile, c'est-à-dire les cordages qui servent à manœuvrer ses deux points inférieurs, l'amure en avant, l'écoute en arrière; on doubla les bragots, ou l'on frappa de faux-bras sur l'antenne, les bras étant les cordages destinés à manœuvrer l'antenne de babord à tribord, et ceux qui, par conséquent, travaillent le plus, avec les poges, quand le vent donne dans la voile. Par ce moyen, tout se trouva bien assujetti et en état de résister. Mais, comme alors un grain qui aurait chargé la voile aurait pu faire chavirer la galère, on plaça auprès de chaque drisse deux hommes pour la larguer au besoin, ainsi que la soste, en pesant sur les autres cordages, de manière à faire glisser l'antenne le long du mât, se débarrasser de la voile et l'amener sur le pont. Les galères, avec la voilure ainsi établie, coururent à orze, c'est-à-dire au plus près possible dans le lit du vent. Dans la Méditerranée, le commandement pour venir au vent est : *Orza !* et pour laisser arriver sous le vent : *Poggia !* — Ce passage de Gamez est important pour l'archéologie navale.

(1) *Preles,* marins attachés au service du bâtiment sur l'avant, du côté de la proue.

(2) Ll. : *Facie grande turana ;* mss. : *grand desturana.*

îles, et à midi les galères abordèrent à une île appelée la Cabrayra (1), où il y a un château. Là, on jeta l'ancre. Les habitants apportèrent au capitaine un présent de pain et de vin; l'équipage mangea, se reposa, et remit toutes choses en ordre. Quand le repas fut fini, on borda les avirons, et les galères furent reconnaître tout l'archipel des petites îles où pouvaient se cacher les corsaires. Elles visitèrent d'abord l'île de Lorbo (2), la Planosa ensuite, puis fouillèrent tous les ports des bouches de Bonifacio, lesquels sont en Corse. Elles n'y trouvèrent qu'un navire d'Aragon. De là elles allèrent en Sardaigne, à Ventosardo et Alguer (3).

CHAPITRE V.

Comment Pero Niño rencontra Nicolas Ximenez de Cadix, grand corsaire.

Dans le port d'Alguer, le capitaine trouva trois nefs de corsaires, grandes et bien armées, dont il n'avait pas eu connaissance avant d'arriver là; et il ne savait ce qu'elles étaient. Les gens des nefs avisèrent tout de suite les galères, qu'ils reconnurent pour être de Castille, et incontinent ils se mirent à prendre leurs dispositions. Ils se halèrent sur leurs ancres jusque près des murs de la

(1) Capraja, dans le golfe de Gênes.

(2) Ce ne peut être que la Gorgone. La Planosa n'en est pas éloignée.

(3) Longo-Sardo, dans les Bouches-de-Bonifacio, le dernier port nord-ouest de la Sardaigne. — Alguer, port de la côte occidentale.

ville, car la mer en bat le pied, et établirent des ponts d'une nef à l'autre.

Alguer est une ville de mille habitants, assise en lieu plain, munie d'une bonne enceinte avec fortes tours. Du côté de la terre il y a un large fossé rempli d'eau, et l'on entre dans la ville par un pont-levis. En ce temps, le roi d'Aragon ne retenait en Sardaigne que Longosardo, Alguer et le château de Cagliari; tout le reste du pays s'était mis en rébellion contre lui. Ceux qui agissaient alors en maîtres dans la Sardaigne étaient Micer Blanque, juge d'Arborea, et le seigneur de Monléon (1). Les corsaires étaient accueillis et bien traités dans ces endroits, parce qu'ils y apportaient des provisions de toute espèce, et on leur prêtait assistance quand ils en avaient besoin; pour cela, tous les corsaires qui s'y rendaient s'y tenaient pour assurés.

Quand le capitaine eut vu ce que c'était, il ordonna que l'on arborât l'étendard de Castille et que tout son monde s'armât. Puis il envoya sommer les corsaires de se rendre prisonniers. Eux, sur les entrefaites, s'étaient approchés tout contre la ville, d'où on leur faisait passer renforts de gens et d'armes. Le capitaine qui tenait la ville pour le roi

(1) La Sardaigne était divisée en quatre provinces ou judicats : Cagliari, Gallura, Logoduro et Arborea. Les juges d'Arborea étaient de véritables souverains, et le dernier, Ugone, fut investi par le pape Urbain VI de la couronne de Sardaigne. Ses sujets le massacrèrent en 1383. Sa sœur, Éléonore, mariée à Brancaleone Doria, releva la fortune de sa famille et ne se soumit qu'imparfaitement à la suzeraineté du roi d'Aragon. Elle venait de mourir, en 1404, lorsque Pero Niño descendit en Sardaigne. Après elle, Brancaleone, que Gamez appelle Micer Blanque, gouverna pour son fils, en compétition avec son beau-frère Aimerico, vicomte de Narbonne, mari de Beatrice d'Arborea. (*Storia di Sardegna del barone Giuseppe* MANNO. Capolago, 1840, in-32. — Tom. II, ann. 1404.)

d'Aragon s'en vint aux galères et pria bien fort le capitaine, de la part du roi d'Aragon, de laisser tranquilles ces corsaires, disant qu'il ne pouvait se passer d'eux, parce que c'étaient eux uniquement qui faisaient la garde devant les ports, et qu'ils apportaient les approvisionnements; il l'invitait à descendre à terre et à entrer dans Alguer, promettant qu'il lui ferait rendre par eux tous services et honneurs.

Le capitaine réfléchit : il pensa que s'il descendait à terre avec les corsaires, il aurait affaire ensemble à eux et à ceux de la ville qui s'uniraient contre lui; et à toute force il voulait aborder les nefs. Mais le patron et les comites dressaient contre lui témoignage que les galères pourraient aisément être défaites, ayant à combattre contre les nefs et contre les gens de la ville; et bien que ces craintes ne pussent pas le vaincre, il se laissa vaincre par la raison. Lorsque l'affaire fut arrangée, les corsaires trouvèrent que Dieu leur avait fait une bien grande grâce. Le capitaine descendit à terre où il fut reçu avec beaucoup d'honneur. Il rencontra le capitaine des corsaires; mais il ne voulut jamais parler à lui, et il lui fit comprendre qu'il aurait désiré l'avoir trouvé hors du port. Ayant appris là que d'autres corsaires avaient enlevé à des marchands de Séville une nef bien armée et richement chargée, et l'avaient menée dans un port appelé Orestano (1), il s'en fut à ce port et s'empara de la nef à peu de peine en la combattant.

(1) Oristano, au fond du golfe du même nom, sur la côte occidentale de la Sardaigne, à seize lieues sud d'Alguer. C'était la capitale du judicat d'Arborea. Les rois d'Aragon s'intitulèrent marquis d'Oristan et comtes de Goceano quand ils eurent réuni le judicat à la couronne.

CHAPITRE VI.

Comment le capitaine apprit que le roi de Tunis armait des galères, et comment il se mit à leur recherche.

Après qu'il eut pris la nef, le capitaine eut avis que le roi de Tunis avait armé des galères, et il s'en fut à leur recherche. Nos galères firent route pour Tunis et se glissèrent le long de la côte de Barbarie le plus secrètement qu'elles le purent. Elles abordèrent à l'île que l'on nomme Gemol (1). Près d'elle est une autre petite île appelée Gemolin. Les deux sont à côté du cap d'Afrique, à cinq lieues de Tunis. Le Gemolin est une île déserte; on y trouve d'abondantes eaux douces, beaucoup de gibier et d'oiseaux qui y font leurs nids. Les galères y jetèrent l'ancre, et nos gens s'y reposèrent quelques jours, car ils étaient bien fatigués par la mer. Elles attendaient qu'il passât quelque nef ou caraque, mais il n'en parut aucune. De là on apercevait bien la terre. Enfin, une nuit, par un beau clair de lune, elles partirent et mirent le cap droit sur le port de Tunis. Pendant dix jours que les galères s'étaient tenues en cet endroit, jamais elles n'avaient allumé de feu, et le capitaine, pas plus que ses gens, n'a-

(1) La carte catalane du XIII[e] siècle publiée par Buchon la nomme Xmal, ce qui équivaut au Gemol de Gamez. Nos cartes l'appellent *Djamrè* ou *Zimbre,* et Gemolin, *Zimbrol.* Le nom arabe est *el Djammar*. Ces îles sont situées à l'entrée du golfe de Tunis, environ quatre lieues à l'ouest du cap Bon.

vait mangé viandes bouillies ni rôties. Bien leur en eût pris d'y rester plus longtemps, car les galères des Mores ne tardèrent pas à y venir.

CHAPITRE VII.

Comment les galères partirent de Gemolin, et comment, en allant au port de Tunis, elles rencontrèrent une galère moresque qu'elles prirent.

Les galères voguaient tout doucement, pour que ne s'entendît ni bruit de rames battant l'eau, ni aucune parole, ainsi qu'il convient à faire à qui va donner dans un aussi beáu port que le port devant cette ville de Tunis, où demeure un roi des plus puissants parmi les rois mores, et où il y a toujours nefs et fustes armées. Allant ainsi ramant et épiant de tous les côtés, on découvrit, environ une lieue avant l'entrée du port, une galère mouillée sur ses ancres. Le capitaine ordonna que l'on courût sur elle et qu'on lui jetât les grappins. Les comites dirent : « Seigneur, si nous l'abordons et lui jetons les grappins, il se pourrait par aventure que d'autres galères vinssent sur nous ; alors nous voudrons nous dégager, et nous ne le pourrons pas. » Le capitaine répondit : « Pour cette heure, je n'en vois pas d'autre. Abordez-la. Quand les autres viendront, s'il plaît à Dieu, nous en aurons fini avec celle-ci. » Là-dessus, les trompettes sonnèrent, et la galère fut abordée. Les Mores n'avaient aperçu les galères du capitaine que lorsqu'ils les avaient déjà sur eux ;

pourtant ils se défendirent un bon moment. A la fin, leur galère fut emportée, et l'on tua ou prit tout ce qui s'y rencontra. Sur la galère du capitaine, il y avait des hommes qui parlaient et entendaient l'arabe de ce pays. Ils apprirent des prisonniers comment dans le port il se trouvait une autre galère tout armée.

CHAPITRE VIII.

Comment les galères entrèrent dans le port de Tunis, et comment Pero Niño sauta sur la grande galère des Mores.

Les prisonniers ayant confessé toute leur affaire (1) et qu'il y avait encore une autre galère armée très-grande (c'était la grande galéasse du roi de Tunis), nos galères, pour l'aller chercher, commencèrent à s'engager dans le port. Ils l'auraient surprise comme l'autre, s'il ne se fût alors trouvé en ces parages une caraque génoise, qui de jour s'amarrait à l'entrée du port et la nuit se halait au large. Les Génois avaient entendu le bruit du combat avec la première galère, et pensant que les nôtres arrivaient sur eux, ils s'armèrent et sonnèrent d'une trompette. Les Mores de la galéasse saisirent le son de cette trompette; ils levèrent l'ancre et virent venir les galères du capitaine qui fondaient sur eux, ardentes comme les aigles qui fondent sur la proie. Aussitôt ils firent porter vers la terre et s'enfilèrent dans le canal d'une rivière qui dé-

(1) *Sabido el ardid dellos.*

bouche au port. La galère du capitaine les suivit, combattant [à force de traits] dans ce canal, lequel était si étroit que besoin leur était d'aller l'une derrière l'autre. Enfin, le capitaine les aborda par la poupe, et tout en les abordant, il sauta sur leur pont. Mais, du choc, sa galère rebondit tellement qu'il se trouva seul au milieu des Mores (1).

Les armes qu'il portait étaient celles-ci : une cuirasse, des brassards, une barrette de fer (2), une épée et une

(1) L'extrait suivant d'un portulan turc, composé vers l'année 1520 (*Le Flambeau de la mer Méditerranée*, traduit sur un manuscrit turc, par M. Cardonne, Bibl. imp., mss., fonds de traduction, n° 103), peut aider à comprendre le récit de Gamez :

« On compte cinquante mille maisons dans Tunis ; chaque maison ressemble à une tour. Les jardins sont contigus à la ville. Ils sont ornés de belles maisons et de jets d'eau. L'on y trouve tout ce qu'on peut désirer en fleurs et en fruits. Cette ville est fort marchande. On y voit aborder continuellement des vaisseaux de Venise et des caraques de Gênes. Les caraques mouillent à un mille et demi en mer, vis-à-vis une tour. Elles jettent deux ancres, l'une au levant et l'autre au couchant, et mouillent par une brasse d'eau. Les mahones vénitiennes s'approchent plus du rivage et mouillent sur une brasse, proche la tour. Elles tendent un câble à terre et jettent une ancre au levant. La tour vis-à-vis laquelle les vaisseaux mouillent est garnie d'artillerie. Les bateaux entrent en dedans de la Goulette. Le fort de la Goulette est bâti à l'embouchure d'un lac qui est à neuf milles de Tunis par eau, et à douze milles par terre, à cause des détours qu'il faut faire. »

Le canal étroit où Pero Niño s'engage à la suite de la galéasse tunisienne est nécessairement le canal de la Goulette, bien que Gamez ne parle point de la fortification qui en défendait l'entrée. Deux autres cours d'eau se jettent, à l'est de la Goulette, dans la rade de Tunis ; mais ils n'ont pas assez de profondeur pour porter des navires, et l'on ne saurait chercher ailleurs que dans la Goulette le théâtre de cet audacieux engagement.

(2) *Unas fojas è braçales, è una barreta. Fojas*, feuilles, lames, ou plates, se disait de l'armure blanche en plaques d'acier, par opposition

targe; et il commença aigrement sa bataille contre les Mores. La galère de Fernando Niño ne pouvait pas arriver auprès de la sienne. La galéasse des Mores s'était échouée contre terre. Si grands étaient la presse et les cris pour tirer sur elle, l'attaquer, se défendre, car la galère des Mores était plus haute de bord que les nôtres, que l'on ne prenait cure du capitaine. Ceux-là seulement l'avaient vu entrer au milieu desquels il se jetait (2). Lui appelait à la rescousse; mais avec ce grand bruit on ne l'entendait pas. De terre il arrivait à tout instant des gens qui faisaient déjà grand monde; ils entraient dans la mer pour combattre, et leur nombre grossissait tellement, que les nôtres ne pouvaient plus résister.

Le brave chevaler vit bien qu'il n'aurait d'aide que de Dieu, et qu'il lui fallait terminer à lui seul cette affaire. Il combattit si fortement que c'est une chose bien dure à croire, sauf pour ceux qui l'ont vu; il frappa de si bons coups, blessa et tua tant de Mores, qu'en peu de moments il se dégagea d'eux tous et les poussa devant lui jusqu'au milieu de la galère; là, il prit l'arraez de la galère (qui est l'amiral), et l'ayant blessé, il le fit se tenir tout raide en une place, sans que jamais il en osât bouger.

Cependant le jour se levait, et les Mores virent que tout ce carnage était fait par un seul homme au milieu d'eux. Ils revinrent sur lui comme chiens enragés,

à l'armure de mailles. En espagnol, si aucune pièce n'est spécifiée, on l'entendait de celles qui défendaient le torse, et chez nous aussi on le prenait dans ce sens. Le père Daniel (*Histoire de la milice française*, Paris, 1721, 4°, p. 394) cite ce texte : « L'amende (satisfaction par les armes) à qui n'est point chevalier (ou n'a point fief de haubert) doit être faite par un roncin, un gambias et une lame. »

(1) *Ca non lo vieran entrar sinon los que estavan en popa*, c'est-à-dire sur la poupe de la galère ennemie.

le frappèrent si fort qu'il ne leur pouvait résister, et l'amenèrent reculant jusque près de la poupe. Le bon chevalier, quand il se vit en si fière passe, appela sainte Marie à son aide, et là il fit un vœu solennel. Ensuite il se lança sur eux, féroce comme le lion qui se jette sur sa proie, frappant, tuant, les chassant devant lui sur le pont qu'il balaya jusqu'à la proue. Alors sa galère arriva, et ses gens grimpèrent à la galère des Mores, et enfin elle lui resta. Mais elle était engravée.

Là, sur la proue, il se vit face à face avec un chevalier more, dont il donnait bien ensuite le signalement, et il jurait que ce More l'avait de son épée si rudement frappé sur la tête, qu'il lui avait fait plier les genoux. En cet endroit, Pero Niño reçut plusieurs grandes blessures.

Dès que le jour fut levé, les nôtres virent que près de la ville s'assemblaient des troupes de Mores si serrées, qu'elles couvraient le sol là où elles passaient. Ils travaillaient cependant toujours à déséchouer la grande galère pour l'emmener. Ils étaient près de la terre à la toucher, et la plage, en cet endroit, est très-unie ; les Mores entraient dans l'eau à cheval et venaient se battre avec les gens qui étaient restés sur les galères du capitaine. Il y en avait déjà dans la mer plus de dix mille, dont bon nombre y mourut. La mêlée et les cris d'une part et de l'autre ne se pourraient décrire ; si grande était la multitude que l'on n'aurait su lancer un trait qui se perdît, donner un coup qui ne portât.

Le désir que les nôtres avaient d'emmener la galère des Mores leur faisait oublier celle du capitaine, et elle faillit se perdre, car les Mores s'empoignèrent à ses bords en si grand nombre qu'ils la tiraient à terre. Voyant cela, le capitaine sauta sur sa galère avec une partie de son

monde; mais ce fut miracle que l'on pût encore l'enlever d'entre les mains des Mores. Là il fut fait si grand massacre, qu'autour des galères l'eau était toute rouge de sang. Pendant que l'on se battait, les Mores enlevèrent un bordage sous la proue de leur galère, qui par cette voie se remplit d'eau. Quand on vit l'eau y entrer, on dit au capitaine de ne plus prendre peine à s'en emparer, parce qu'il n'était plus possible de la tirer de là. Et alors on la mit au pillage. Le capitaine s'en revint ensuite à ses galères; mais lorsqu'on voulut jouer des rames sur la sienne, on ne put pas la mettre en mouvement, car elle était échouée par la proue. On demanda la remorque à la galère de son cousin qui était plus au large, et qui la lui donna. Ainsi ramant toutes deux, elles se tirèrent de cet encombre.

CHAPITRE IX.

Comment, après la bataille, Pero Niño fit mettre le feu aux galères des Mores.

Quand la bataille fut terminée et que le capitaine eut reconnu qu'il ne pouvait pas renflouer la grande galère, il vit bien aussi qu'il ne pouvait pas emmener la galère qu'il avait prise, parce qu'il n'avait pas assez de monde et qu'il était très-loin de tout pays de chrétiens. En conséquence, il en fit retirer tout ce qui se pouvait emporter, et ordonna ensuite que l'on y mît le feu; par ainsi toutes

deux furent brûlées. Il y eut là un beau butin d'arbalètes, d'armes et de toutes les autres choses qui appartiennent à l'armement d'une galère de guerre. Sur la galéasse, on prit deux grands pennons de soie et d'or, les plus beaux qui puissent être au monde. Les galères, s'éloignant ensuite de terre, mouillèrent leurs ancres, et l'on s'occupa de soigner les blessés, desquels il y avait assez. Le capitaine, ce jour-là, reçut plusieurs coups de pierre, de lance et de flèche. Il était bien fatigué et moulu. Ce qui le faisait le plus souffrir était la blessure d'une flèche qui lui avait percé la jambe, ce dont il se trouvait fort mal accommodé; mais tant qu'avait duré la bataille, il n'y avait rien senti. Les gens mangèrent et se reposèrent. Ils en avaient bien besoin.

Pendant que les galères étaient à l'ancre, il vint dans une embarcation à rames un seigneur more que le roi de Tunis envoyait savoir ce que c'était que nos gens et à quel pays appartenaient les galères. On lui dit qu'elles étaient galères de Castille. Le More ne savait ce que voulait dire Castille. Il demanda si c'était des Alfonsis. On lui dit que oui. (Par là il faut comprendre que ce nom est resté aux Castillans dans ce pays, depuis les temps des braves rois qui s'appelèrent Alfonse, comme furent don Alfonse le Chaste, et don Alfonse le Catholique, et don Alfonse le Grand, et don Alfonse, fils de don Pedro, seigneur de Cantabrie (1), et l'empereur don Alfonse, et don Alfonse qui gagna la victoire de Benamarin, et des autres qui s'appelèrent don Alfonse, tous rois nobles et saints, lesquels firent grandes destructions au milieu des Mores et recouvrèrent le pays où nous vivons, qui avant eux avait

(1) C'est le même que D. Alfonse le Catholique.

été perdu ; la noblesse de ces rois fit donner aux Castillans le nom d'Alfonsis.) (1)

Quand le More eut appris ce qu'il voulait savoir, il retourna auprès du roi, puis revint d'auprès du roi, et dit au capitaine que le roi lui envoyait demander pourquoi il avait fait le dégât dans son port ; que, s'il avait été mieux avisé, ce qu'on lui aurait donné monterait à plus que ce qu'il avait pris ; que chez ce roi demeuraient des gens de notre pays à qui il faisait du bien et donnait du sien ; qu'autant lui en ferait-il, s'il voulait accepter ce qu'il lui donnerait de bonne grâce (2), et qu'il le priait de ne pas faire plus de dommage qu'il n'en avait fait.

Le capitaine répondit : « Dites au roi que je le remercie et lui rends grâces de ses bonnes paroles, mais que je ne vais point courant les mers pour recevoir de personne des cadeaux en telle façon, et seulement pour accomplir les ordres de mon seigneur le roi ; cependant, que pour lui faire plaisir je m'éloignerai bientôt d'ici, et que je n'entends pas lui donner plus d'ennui pour le présent. »

(1) Peut-être avons-nous ici une interpolation. Llaguno omet les parenthèses qui sont bien indiquées par le sens, et cite : Alfonse le Chaste (+ 842), Alfonse le Catholique (+ 757), Alfonse le Grand (+ 910), Alfonse le Conquérant de Tolède (+ 1109), l'empereur Alfonse (+ 1157), Alfonse, le vainqueur de las Navas (+ 1214), et Alfonse, le vainqueur de Benamarin, qui doit être le même que le vainqueur du Salado (+ 1350). Il est notable qu'Alfonse le Sage soit passé sous silence ; on ne reconnaît par là notre auteur.

(2) Mss. : *Si él quisiese tomar lo que el partiria bien con él.* — Llaguno met après *tomarlo* une virgule qui modifie désavantageusement le sens.

CHAPITRE X.

Comment Tunis est une très-noble cité, et comment le capitaine entra à Carthagène.

Tunis est une très-grande et très-belle cité. Elle doit renfermer jusqu'à quinze mille habitants. Elle est très-riche. Elle est bâtie sur le versant d'une colline qui fait face à la mer. On y voit de très-beaux édifices, maisons et mosquées, et il paraît qu'il s'y trouve des maisons fortes. Elle a un très-beau château bâti sur un petit mamelon. Du côté de l'autre bout de la ville vient une rivière qui d'abord baigne les murs, puis entre dans la ville même, et les navires peuvent la remonter. C'est là qu'est l'arsenal, où l'on tient toujours dix galères. Jamais, en aucun temps, le port ne reste sans galères armées. Le Jardin de Tunis (1) est tel qu'il n'y en a pas d'autre semblable dans le monde à notre connaissance. On y compte une infinité de tours, et chaque tour avec son enclos (2) doit payer au roi un doublon à chaque nouvelle lune. La campagne environnante est la plus délicieuse et fertile (3) du monde. Près de là est la ville de Tafileth, et à côté l'Azachf, qui est un bois de palmiers long de huit lieues et aussi serré qu'un bois de pins. Là se trouvent les buffles, les chameaux, les gazelles, les lions, les autruches et les porcs-épics.

(1) *La huerta.*

(2) *Con su heredad.*

(3) *Virtuosa* (*Viciosa?*) *é abastada.*

Le capitaine partit de Tunis, et les galères, longeant la terre, passèrent devant la ville de Bône et devant celle de Bougie, près de laquelle est un bois peuplé de singes (1). Comme elles ne rencontraient point de navires moresques, elles quittèrent la côte et entrèrent dans le golfe. En mer, elles découvrirent une galère à laquelle elles donnèrent la chasse et qu'elles atteignirent. C'était un navire d'Aragon. A son bord il y avait des frères de la Trinité qui passaient en Barbarie pour y racheter des captifs. De la même manière, elles arrêtèrent plusieurs navires d'Aragon et d'autres pays chrétiens, ce qui ne leur coûtait que la peine de leur courir sus, pensant que ce pouvait être des Mores, et puis elles les laissaient aller. Après avoir ainsi battu la mer plusieurs jours, cherchant des navires ennemis et n'en rencontrant point, le capitaine rentra à Carthagène.

Il y trouva ses nefs, celle qu'il avait enlevée [aux corsaires], et celle qu'il avait armée (2). Celle-ci, en passant par le détroit, s'y était emparée d'un riche carave (3)

(1) « La ville de Bougie est sur le bord de la mer, au pied d'une montagne où il y a beaucoup d'arbres de pins. C'est une place forte. Le côté de la ville qui touche la montagne est rempli de rochers qui lui servent de fortifications naturelles. Une quantité incroyable de singes descendent la nuit de cette montagne et se répandent dans les maisons de la ville, où ils pillent tout ce qu'ils trouvent à manger. Il n'y a point de villes, dans toute la Barbarie, dont l'aspect soit aussi beau que celui de Bougie. Cette ville, qui est composée de dix-huit cents maisons ou environ, forme le spectacle le plus beau la nuit. Les maisons sont élevées et faites en forme de tour, avec des fenêtres. Quand les habitants ont allumé la chandelle, on dirait que toute la ville est en feu. » (*Le Flambeau de la mer Méditerranée.*)

(2) La nef armée à Séville et que conduisait Pero Sanchez de Laredo.

(3) Navire à voiles latines, usité seulement chez les Mores ; on n'en connaît pas bien la forme.

moresque, lequel faisait une belle prise; car outre les Mores que l'on y captura, il y avait des étoffes d'or et de soie, une quantité de burnous (1), des dattes, des tonnes de beurre, du blé, de l'orge, et beaucoup d'autres choses.

Dès qu'il fut à Carthagène, le capitaine envoya au roi les Mores qu'il avait pris et ceux qu'avait pris sa nef. Puis il partagea le reste du butin avec ses gens, qu'il contenta tous, et l'on mit à terre les blessés, qu'il ordonna de soigner. On espalma (2) les galères. Les marins remplacèrent ou réparèrent les agrès, voiles, rames et autres, qu'ils avaient perdus ou avariés, soit dans les combats, soit dans les tempêtes. Le capitaine distribua les arbalètes entre les arbalétriers qui avaient cassé les leurs, et il les munit de viretons. Il fit compléter les vivres des galères, blé, vin, lard, fromage, eau, bois, tout ce qui était nécessaire, comme à l'entrée de la campagne. Sa résolution était prise de retourner à la côte de Barbarie. Les chirurgiens lui disaient de se reposer, de ne pas se remettre en mer, que sa blessure était mauvaise, qu'elle deviendrait pire avec la fatigue des armes et l'humidité du vaisseau, qu'il allait s'exposer à un grand danger. Mais jamais ils ne purent le persuader d'arrêter pour cette fois. Au contraire, il commanda que chacun fût prêt au jour désigné. Son plan était fait; il prit avec lui une galiote de Carthagène (3), qu'il fit armer, ainsi qu'une galiote qui était venue d'Aragon s'offrir à lui, paya l'équipage de celle-ci, retira tout le monde qui était sur les nefs, et le fit passer sur les galères pour les renforcer.

(1) *Alquicer*, manteau.

(2) *Espalmer*, nettoyer, installer un navire.

(3) *La galeota de Cartagena.*

CHAPITRE XI.

Comment le capitaine Pero Niño passa pour la seconde fois en Barbarie.

Les galères partirent de Carthagène. Elles entrèrent en haute mer et cinglèrent toute la journée sous la bâtarde et la misaine. Au commencement de la nuit, le vent fraîchit de la partie du levant. On amena la bâtarde et la misaine, et l'on hissa l'artimon (1). Il ventait très-fort; en peu d'heures on avait fait grand chemin (2); on apercevait déjà la terre et les aiguilles d'Oran (3). L'avis fut d'amener les voiles et de ne pas atterrir [pour ne pas être découverts]. Les galères restèrent au large jusqu'à ce que la nuit fût tombée. Quand il fit noir, on borda les avirons, et l'on alla mouiller aux iles d'Alhabiba.

Il y a dans ces îles une grande quantité d'oiseaux qui viennent y faire leur nid, ramiers, éperviers (4), butors, mouettes, faucons, cailles, et autres oiseaux de diverses espèces, dont il y en avait tant, que les équipages de

(1) La bâtarde était la plus grande voile de la galère; la misaine, voile de l'arrière. Cela constituait la voilure de beau temps. Quand le vent fraîchit, on y substitue l'artimon, voile de l'avant.

(2) *El viento era forzoso; en poca de ora fueron en buen parage.*

(3) L'Aiguille est un rocher placé en avant de la pointe de Canastel, à cinq milles et demi au nord-est d'Oran.

(4) *Buldrejas;* ce mot ne se trouve point dans les dictionnaires. Il faut probablement lire *buedrejas,* diminutif de *buytre,* vautour. Les éperviers font, en quantité prodigieuse, leurs nids dans l'île Plane, voisine des Habibas. (Voyez Bérard, *Description des côtes de l'Algérie.*)

toutes les galères en avaient à manger à leur suffisance. Ces îles sont désertes; il n'y habite personne, parce qu'on n'y trouve pas d'eau douce. Nos gens y restèrent cachés, espérant qu'il passerait quelque navire moresque.

Quand le capitaine vit qu'il n'en passait point, il appela au conseil les patrons et les officiers mariniers, auxquels il demanda s'il n'y avait point sur cette côte un lieu peuplé que l'on pût mettre à sac. Le patron de la galère d'Aragon dit que près de là se trouvait un douar qui avait bien trois cents habitants, et qui était à environ deux milles de la mer. Là-dessus fut dressé un plan.

On attendit la nuit. Dès qu'elle fut venue, les galères partirent d'Alhabiba et abordèrent la terre ferme, qui était à deux milles de là. Le capitaine fit armer tout son monde. On descendit à terre, lui avec ses gens d'armes; il les rangea et leur dit quel ordre et conduite ils devaient tenir; comment ils devaient envoyer en avant deux hommes qui pénétreraient dans le village, reconnaîtraient les dispositions du lieu et prendraient note des issues, entrées et sorties. Il ordonna que la bannière s'arrêterait à l'entrée du douar avec les trompettes, et désigna ceux qui resteraient près d'elle. Il désigna ensuite ceux qui auraient charge de garder les issues, et ceux qui entreraient pour faire le sac, et capturer, et tuer, et mettre le feu. Il ordonna que l'on ne s'occupât point de prendre des choses qui embarasseraient, excepté les hommes, les femmes et les enfants; et que ceux que l'on ne pourrait prendre et emmener, on les passât au fil de l'épée et qu'on les tuât. Comme ce que Dieu a décidé doit arriver et ne peut pas manquer, ainsi que dit le prophète : « L'homme propose et Dieu dispose, » nos gens partirent de là et s'en furent leur chemin.

Le capitaine aurait voulu aller avec eux. Il n'avait jamais autant de confiance lorsqu'il les envoyait que lorsqu'il les accompagnait; car les hommes ont toujours plus de cœur et font mieux quand leur seigneur est avec eux, que s'ils vont sans lui. Il envoyait certainement avec eux des hommes braves qui savaient bien tout ordonner et conduire; mais lorsque le mauvais soldat n'a pas à craindre l'œil de son capitaine, aisément il perd la honte; car c'est à savoir que les uns se montrent bien dans une action parce que c'est en eux, et les autres le font par honte, et les autres le font par crainte. Enfin, quoiqu'il leur eût donné de bons chefs à qui l'affaire était recommandée, il envoya encore avec eux son cousin Fernando Niño, car lui souffrait de la blessure qu'il avait reçue à Tunis, comme je l'ai rapporté plus haut, et sa jambe ne pouvait pas le porter. Il resta sur la plage avec peu de monde, et puisqu'il ne pouvait pas faire davantage, il pria Dieu de guider et garder ses chrétiens.

Quand nos gens furent à une bonne distance du rivage, ils envoyèrent les deux hommes en avant, et attendirent leur retour pendant bien deux heures. Ceux-ci revinrent, disant qu'ils n'avaient pas pu trouver le douar. Le jour commençait à poindre. Nos gens alors se remirent en marche, se laissant diriger par ceux qui connaissaient le pays; mais ils ne rencontrèrent ni chemins ni habitations. Souvent ils entendaient aboyer des chiens, et ils se portaient de ce côté; puis ils n'entendaient plus rien et n'avaient rien aperçu. Ils arrivèrent au milieu de champs cultivés; mais cette indication ne servait qu'à les mettre en désordre, parce qu'ils se dispersaient, allant les uns dans un sens et les autres dans un autre, en disant qu'ils finiraient par voir le village; et ils ne découvraient rien.

Le soleil éclairait déjà tout le pays. Fernando Niño et Ruy Gutierrez de Bear, un bon gentilhomme qui avait là de ses hommes, se rallièrent à la bannière et firent rappeler tout le monde. Leur avis était que, même si l'on apercevait le douar et si on le trouvait, il ne serait plus temps d'entreprendre rien de ce qui avait été projeté; car de telles affaires doivent s'éxécuter avant la pointe du jour, et que tout soit terminé quand le soleil se lève, parce que plus tard les gens sont tous dehors et en campagne; outre que les nôtres se trouvaient déjà en grand péril, doutant qu'ils n'eussent été découverts et ne fussent bientôt signalés, parce que près de là il y avait plusieurs bourgs qui pouvaient faire sortir grand nombre de cavaliers, et il était déjà l'heure de tierce, et l'on était loin de la mer, peut-être à une lieue et demie. La bannière s'en retourna; les gens revinrent tous bien tristes, et éprouvant d'avance grande honte de reparaître ainsi devant le capitaine.

Quand ils arrivèrent près de la mer, ils trouvèrent le capitaine sur le rivage, armé comme il avait pu, les attendant, et plein de souci parce qu'ils tardaient tant à revenir. Mais lorsqu'il vit qu'ils n'avaient rien fait, il se courrouça contre ceux qu'il avait chargés de l'affaire, leur disant qu'ils étaient gens de point de conseil et de peu d'exécution, et que s'il était allé avec eux, l'affaire eût tourné mieux qu'elle ne l'avait fait. Il disait : « Ce qui me fâche, ce n'est pas tant le profit que vous avez manqué, et le butin que vous ne rapportez pas; c'est le rabaissement que vous tous aujourd'hui vous avez fait subir à moi et à mon honneur. » On remonta sur les galères. De toute la journée, le capitaine ne se laissa pas voir. A la troisième veille, il fit appeler les patrons, les comites, et

quelques écuyers et chevaliers, de ceux qui se trouvaient auprès de lui, et il leur dit : « Parents et amis, vous savez bien comment le roi notre seigneur est magnanime et de grand cœur; comment il a choisi moi et vous autres pour cette expédition (1); comment il a fait armer ces galères mieux que jamais ne le furent galères qui partaient de Castille; et comment, outre les grandes dépenses (2) ordonnées par lui, il a fait beaucoup de cadeaux et de grâces, à chacun selon son état. Vous devez bien comprendre qu'un si beau traitement, il ne l'a pas accordé à moi et à vous à d'autres fins que de recueillir plus pour plus, et que nous sommes tenus à faire plus que personne avant nous. Vous savez bien aussi comment toutes nos entreprises, jusqu'au jour d'aujourd'hui, ont été belles et honorables. Or donc, bien commencer et ne pas mener à terme, ce n'est point bel achèvement, car en la fin gît l'honneur. Commencer appartient à tous, mais persévérer à bien peu. Si cette fois il ne vous en est pas bien allé par quelque manque de conseil, une autre fois vous ferez mieux. Nous sommes au pays des ennemis ; nous aurons occasion de réparer la faute. »

Après que le capitaine eut achevé sa semonce, les patrons répondirent : « Seigneur, nous n'avons, nous et les autres, laissé de faire rien qui fût en notre pouvoir. Nous avons toute la nuit supporté assez grand travail, descendant les vallées, montant les côtes, franchissant de bien mauvais pas et souffrant beaucoup de peine; suivant l'heure du jour qu'il était, il a fallu que Dieu fît un miracle pour que nous ne fussions pas découverts et, à la distance

(1) *Armada.*
(2) *Demasias.*

où nous nous trouvions de la mer, que nous n'ayons pas péri tous, comme bien d'autres avant nous ont péri dans ce pays. »

CHAPITRE XII.

Comment les gens des galères descendirent à terre, cherchant un campement de Mores, et des miracles que Dieu fit là pour les chrétiens.

Lorsque l'entretien fut fini et que l'on eut tenu conseil, le capitaine fit marcher les galères en longeant la côte, et avant le point du jour, on jeta des hommes à terre pour prendre langue. Ils mirent la main sur un More, qu'ils questionnèrent. Celui-ci leur apprit comment le douar qu'ils avaient cherché (1) était assiégé par un More arabe appelé Mahomed Muley Hadji, lequel avait avec lui quinze cents chevaux, et avait laissé sa smala (2) près d'un port de mer nommé Arzeo-el-Belli; là se trouvaient les femmes, les enfants, et tout le gros du bagage.

Les Arabes sont une espèce de gens qui vivent toujours dans la campagne. Ils traînent avec eux leurs

(1) Le texte dit : *Aquel aduar Arzeo que buscaban*. Mais Arzeo doit être une interpolation du copiste, car Arzeu-le-Vieux est, aussi bien qu'Arzeu-le-Neuf, sur le bord de la mer, et le douar que cherchait Pero Niño était à deux lieues dans l'intérieur des terres.

(2) *Su alhorma;* la signification de ce mot est donnée par l'étymologie et par la suite du récit. *Alhorma* (de *haram,* défendu), ne peut être que la smala où se trouvent les femmes, et que El-Hadji avait laissée en arrière pendant qu'il attaquait Arzeu-le-Vieux.

femmes, leurs enfants, leurs troupeaux, et tout ce qu'ils ont de meubles. Ils sèment leur blé et leurs autres grains dans un pays, puis ils le laissent et vont dans un autre canton où ils en font autant. Quand il en est temps, ils reviennent pour récolter ce qu'ils ont semé. Ils n'ont point de terres qui leur appartiennent en propre, l'une plus que l'autre (1). Ils sont très-gentilshommes, et viennent de ces lignages qui devinrent seigneurs de l'Espagne quand le roi Rodrigue perdit notre pays, jusqu'à ce que les rois de Léon les en chassèrent, chacun en son temps, et après eux les rois qu'il y eut en Castille. Ils vont toujours armés pour la guerre, et servent qui ils veulent. Quand le royaume est en paix, ils courent les aventures pour leur compte, coupent les routes et capturent les passants. S'ils se croient assez forts pour tomber sur un lieu peuplé, ils l'entourent, et n'en laissent sortir personne pour aller à ses travaux, jusqu'à ce qu'ils l'aient rançonné (2), suivant ce que comporte le lieu. Ils sont nombreux et divisés entre plusieurs pays.

Mais comme il est écrit plus haut : *Ce que Dieu garde est bien gardé,* et comme disent les saints livres (3) : *Si Dieu est avec nous, il n'y a personne contre nous*, Dieu

(1) Ll. : *Non han tierra conoscida mas una que otra,* ce qui signifie : « Ils n'ont point de résidence fixe ; ils sont nomades. » Notre manuscrit dit : *Non en tierra;* et le sens paraît être que les tribus sèment où il leur plaît, sans avoir de terres attitrées. — « Chez la plupart des tribus arabes, la propriété territoriale est ce qu'on appelle *sabeka* (de *sabeka,* devancer). Le terrain est devenu la propriété du premier occupant. Les terres possédées par *sabeka* ne se vendent point. » (WALSIN-ESTERHAZY, *De la domination turque dans l'ancienne régence d'Alger*. Paris, 1840, 8°, p. VI.)

(2) *Fasta que se despachan* (Ll. : *despechan*), *segund ques el lugar.*

(3) *El capitulo,* le chapitre.

disposa les choses mieux que les hommes ne les avaient arrangées. Ce village qu'ils allaient chercher pour le saccager, les Arabes le tenaient investi; et il plut à Dieu de le cacher à leurs yeux, afin qu'ils ne périssent pas tous, car la ferme foi et la dévotion que Pero Niño eut toujours envers Dieu sauva lui et ses gens; et à cause de la fidélité qu'il avait toujours gardée, il fut préservé des mains de ses ennemis.

Voyez le grand miracle que fit Dieu : dérober le village aux yeux de ses chrétiens, afin qu'ils ne se perdissent point. Pourtant le capitaine avait amené avec lui un homme né et élevé dans ce pays, qui avait à Séville femme et enfants. Il se trouvait là aussi des gens de Carthagène et d'Aragon, qui étaient déjà venus sur cette côte avec des galères. Le pays où ils descendirent leur était connu; ils avaient mainte autre fois vu ce village, et plusieurs autres douars qui sont près de lui. Les signes qu'ils rencontraient leur montraient qu'ils en étaient proches, et [ils avaient bien raison] de s'émerveiller de ce qu'ils ne pouvaient pas y arriver.

CHAPITRE XIII.

Comment les chrétiens descendirent à terre et trouvèrent la smala de Muley Aben Hadji, et la pillèrent.

A l'aube, les galères arrivèrent à un mouillage où s'étendait une plage de sable que l'on nomme Arzeo-el-

Belli. Le capitaine commanda que tout son monde s'armât pour descendre à terre, et il le disposa comme il convenait. Lorsqu'il fit plein jour, on découvrit dans la campagne de nombreux troupeaux de vaches et de moutons. Le capitaine fit placer la bannière et les hommes d'armes sur des rochers qui bordaient le rivage près des galères, et il ordonna aux gens équipés à la légère (1), arbalétriers et matelots, de cerner tout ce bétail qui formait plusieurs troupeaux, et de le pousser vers la mer. En peu de temps, cet ordre fut exécuté. On entoura les animaux qu'on avait amenés, et des hommes lestes, armés de lances et d'épées, entrèrent au milieu d'eux pour leur couper les jarrets et les égorger. Bientôt le sable fut couvert de bêtes tuées, tellement que cela faisait pitié à voir. On en prit ce que l'on en voulut, et le reste fut poussé à la mer. Pendant que cela se faisait, il arrivait des Mores en quantité, et les gens des galères engagèrent le combat avec eux. Les Mores prirent la fuite, [mais c'était] pour attirer les nôtres dans les terres. Les chrétiens se lancèrent si vivement à leur poursuite, qu'ils furent bientôt à une demi-lieue du rivage, et quoique les trompettes sonnassent la retirade, ils étaient si loin de la mer qu'ils ne les entendaient pas. Le capitaine alors ordonna que, pour les soutenir, les hommes d'armes se portassent en avant avec la bannière, car il craignait qu'ils ne fussent bien serrés par les Mores et ne pussent pas s'en revenir. En arrivant au-dessus d'une côte qui dominait la plaine, ils découvrirent tout près devant eux la smala des Mores, où il y avait un grand nombre de tentes. Elles étaient toutes ou presque

(1) *La gente aforrada,* littéralement : « les gens libres [dans leurs mouvements]. » — *Ahorrado, aforrado, alforrat* (arabe : *el horr*); affranchi.

toutes noires. Là il se fit un rude combat, les chrétiens se lançant pour s'emparer des tentes, et les Mores pour les défendre. Les Mores se partagèrent en deux bandes. Pendant que les uns combattaient, les autres chargèrent leurs bêtes (1) et leurs chameaux, et s'enfuirent avec les femmes et les enfants par l'autre bout du campement. Les chrétiens ne s'aperçurent pas de cela jusqu'à ce qu'ils eussent forcé la ligne des tentes. Et il plut à Dieu que les chrétiens fussent vainqueurs; ils entrèrent au milieu des tentes, frappant et tuant les Mores autour d'eux, et par ainsi, ils s'en rendirent maîtres. Ils y trouvèrent une quantité de tapis, alcatifas et alfombras (2) royales ou petites, ouvragées de diverses sortes; beaucoup de barils et de jarres de beurre et de miel, de viandes salées ou fumées, de pain et de blé; des dattes, des amandes, des mets tout apprêtés pour qui aurait eu loisir d'y toucher; des plumes d'autruche et des paquets de dards de porc-épic. Les hommes équipés à la légère, arbalétriers et matelots, prirent de ces choses autant qu'ils en purent emporter et mirent le feu aux tentes (3). Mais quand ils s'en revinrent ainsi chargés, les Mores s'étaient rassemblés en plus grand nombre; ils entouraient les chrétiens de tous les côtés et se donnaient grand mouvement pour tomber sur eux. Par le désir que chacun avait de ne pas lâcher ce qu'il emportait, nos hommes restaient avec leur

(1) *Sus bestias*, les mulets et les ânes.

(2) « *Alfombra*, tapis grand et tout d'une pièce, fait de soie et de laine de diverses couleurs; mais comme d'ordinaire le rouge prévaut, les Mores ont donné le nom d'alfombra, ou hamra, aux tapis qu'ils étendent dans leurs divans. — *Alcatifa*, sorte d'alfombra très-velue. » (CAÑES, *Dict. hisp. arabigo*.)

(3) *Al alhorma*.

charge et ne pouvaient pas bien combattre. Mais les bons qui n'avaient pas souci de telles choses, et seulement de faire ce qui est à faire en telles occasions, forcèrent les autres à quitter leur butin, leur faisant des reproches et les encourageant, et leur montrant le danger où ils se mettaient. Il est certain que la grande convoitise aveugle l'homme et l'empêche de faire ce qui lui convient le plus, et souvent est cause qu'il perd ce qui lui serait le plus précieux. Donc les bons firent jeter à bas le butin, et dirent qu'il fallait combattre fortement chacun pour sauver sa vie; et ils recommandèrent à tous de se bien garder de s'enfuir vers la mer, parce que nul ne pourrait s'échapper ainsi, car à tout instant il arrivait des Mores à cheval, et la course à faire était longue. Le butin fut donc mis à terre. Les nôtres se reprirent à combattre courageusement, frappant sur les Mores en telle manière qu'ils les firent reculer. Plusieurs d'entre eux tombèrent, parmi lesquels, à ce qu'il sembla, fut atteint et tué un personnage principal; car tous les Mores se rassemblèrent autour de lui, et l'emportèrent par un vallon qu'ils remontèrent en faisant de grandes lamentations. Pendant qu'ils s'en allaient ainsi avec leur More, les chrétiens rechargèrent leur butin et se mirent en marche, bien ralliés, et grand train. Là-dessus parurent les galères. Imaginez ce que ressentait le bon chevalier, qui ne voyait pas revenir son monde, et qui, lorsqu'il le vit, ne pouvait pas le secourir. Les nôtres tirèrent droit aux galères, mais les Mores se montraient déjà plus nombreux qu'auparavant.

En cet endroit il y avait un bois de chêne sans clôture (1) [qui pouvait fournir un refuge]. Les nôtres con-

(1) *Un monte abierto de encinas.*

vinrent que les hommes d'armes et les arbalétriers engageraient le combat avec les Mores, et se porteraient en avant contre eux, faisant de temps en temps retraite lorsqu'ils le pourraient, afin de laisser à ceux qui emmenaient le butin le loisir de s'en aller avec leur charge. Ainsi combattant et se retirant, ils arrivèrent près des galères. Pero Niño vint alors à leur aide, quand déjà ils étaient bien pressés par la multitude des Mores qui s'étaient assemblés en face d'eux; et il ne se passa pas longtemps avant qu'arrivassent tous les hommes de cheval qui étaient occupés devant Arzeo-le-Neuf.

Près des galères se trouvaient des rochers. Comme le lieu était fameux, et que Muley-Hadji, chef de toute cette troupe et frère du roi de Benamarin (1) était venu avec ses gens, Pero Niño ordonna que la bannière restât plantée, et que de tout le jour elle ne se retirât point, mais que les hommes d'armes et quelques arbalétriers, avec des porte-pavois (2), fissent tête auprès d'elle, et combattissent pour défendre les rochers. Pendant que les uns se battaient, les autres allaient manger, et quand ceux-ci revenaient, les premiers avaient leur tour. Ainsi se passa toute cette journée si dure et si périlleuse, que pas un de ceux qui s'y trouvèrent n'en revit, je crois, de pareille. Plusieurs fois, les Mores faillirent forcer l'entrée des rochers; d'autres fois, les chrétiens leur enlevaient le terrain qu'ils occupaient; alors ils revenaient furieux comme des lions, et poussaient les chrétiens jusqu'à faire qu'il s'en jetât quelqu'un à la mer. Une fois, il advint qu'en escarmouchant, quelques-uns des nôtres s'avancèrent trop

(1) Les Beni-Merinis qui régnaient à Tlemcen. Ils avaient remplacé, dans le Maroc, les Almohades en 1267.

(2) *Escudados.*

et allaient être pris. Pour les secourir, les chrétiens sortirent en masse, en abandonnant les rochers. Les Mores se jetèrent alors tous ensemble sur eux, et il en allait mal pour les chrétiens, car déjà ils étaient coupés de la mer. Quand Pero Niño vit ses gens en si grand danger, il descendit à terre et fit descendre avec lui tous ceux qui lui restaient, jusqu'au dernier. Les galères furent laissées à la garde de Dieu, et le capitaine alla au secours des siens. Là il y eut une rude mêlée, car tout ce qu'il y avait de Mores dans le pays était arrivé, et si le capitaine n'était pas descendu, ses gens auraient été en perdition. Mais il plut à Dieu que de cette fois les Mores fussent vaincus, car les arbalètes faisaient grand ravage au milieu d'eux, et enfin ils s'éloignèrent de la mer à leur dépit, laissant beaucoup de morts et de prisonniers. Le capitaine fit alors rentrer la bannière et tout son monde.

CHAPITRE XIV.

Comment les galères allèrent faire de l'eau à la grotte d'Alcocevar et du combat qui fut livré à terre contre les Mores, et du reste de ce qui arriva jusqu'à ce qu'elles rentrassent à Séville.

Quoiqu'il lui en fût si bien allé de cette affaire (1), le capitaine n'était point encore trop content, parce qu'il n'avait

(1) Mss. : *Aunque abie abido aquella buena andança;* Ll. : *buena ordenanza;* ce qui signifierait : quoiqu'il eût ainsi bien conduit cette affaire.

pas réussi à mettre à sac quelque lieu peuplé de ce pays. Il piqua vers la haute mer tant que dura le jour, afin que les Mores vissent les galères s'éloigner et crussent qu'elles regagnaient les terres des chrétiens; mais quand la nuit fut venue, elles revirèrent vers la côte de Barbarie. Le capitaine avait de bons pilotes qui connaissaient bien cette côte. Pendant la nuit, il visita toutes les anses, les criques, les mouillages qui se trouvaient dans ces parages; et après l'heure de tierce, les galères allèrent s'abriter dans une crique. Lorsque l'aube parut, les nôtres mirent à terre des vigies. Ils les placèrent en un lieu élevé qui se voyait de la mer et d'où l'on découvrait le pays; elles devaient, par des signaux, faire connaître ce qu'elles apercevraient. En même temps on envoya dans les terres pour prendre langue, s'ils le pouvaient, quelques hommes qui parvinrent à un douar de quatre ou cinq maisons; mais ils n'y trouvèrent ni homme, ni femme. Ils prirent tout ce qu'ils purent emporter de hardes et choses précieuses (1), et revinrent sans avoir été découverts. Ils dirent que plus loin ils avaient aperçu beaucoup de gens qui moissonnaient ou travaillaient par les champs, et que ce n'était pas un endroit à y faire une descente, car il était très-peuplé. Sur ces entrefaites, les Mores avaient découvert les vigies, et s'approchant, ils virent les galères. Peu après, des colonnes de fumée se répondirent dans tout le pays, et il accourut des masses de gens. Ces rochers, où s'était posté le capitaine, étaient des mines d'antimoine. Les galères se mirent en marche, rangeant la côte de près. Il était arrivé déjà beaucoup de Mores sur le rivage, et les galères, en s'avançant, les couvraient de traits. Le capitaine

(1) *Ropa è alhajas.*

suivait dans un esquif bastingué, avec deux arbalétriers qui lui armaient de fortes arbalètes, et il faisait de beaux coups bien visés, atteignant hommes et chevaux. La nuit survint quand les galères arrivaient devant la ville d'Oran. Pendant la plus grande partie de la nuit, les galères ne cessèrent pas de lancer sur la ville, qui est près de la mer, des boulets et des viretons enflammés (1). Le bruit et les cris qui s'élevaient de la ville étaient très-grands, à cause du ravage qui s'y faisait.

Au matin du lendemain, les galères furent devant une petite ville fortifiée que l'on nomme Mazalquibir, pour prendre une grande galère qui devait se trouver sous ses murs; mais déjà on l'avait halée à terre. Une bonne partie du jour se passa à battre la ville de boulets et de viretons, puis les galères furent jeter l'ancre devant les grottes d'Alcocevar. Elles restèrent là toute la nuit. Le capitaine tint conseil avec les hommes de mer et les patrons. Ils dirent que l'on n'avait plus guère d'eau douce et qu'il fallait en faire, mais que dans cet endroit, ce serait une opération périlleuse. « Les galères, dirent-ils, ont été vues de terre; les habitants du pays sont tous avertis et sur pied; ils gardent déjà les aiguades. Prendre la mer, c'est bien autre chose. Nous avons très-peu d'eau; il peut venir un vent contraire devant lequel nous aurions à fuir, et le manque d'eau [nous en empêcherait]. » Le capitaine répondit : « Amis, ce qui est certain et forcé ne requiert point de conseil. A chose certaine il y a plus de péril qu'à chose douteuse. Le certain est que nous n'avons plus d'eau, et sans eau nous ne pouvons pas vivre. Accostez la terre,

(1) *Truenos et viratones con alquitran,* des tonnerres et des viretons avec du goudron gras.

et descendons. Pendant que les uns combattront, que les autres fassent notre eau. »

En cet endroit, il y a au bord de la mer une roche à pic, et au pied de la roche, faisant face à la mer, des grottes où pourrait tenir beaucoup de monde, et où se trouve en abondance de l'eau douce. Pour gagner le haut des roches, la montée est bien âpre. Les Mores tenaient en grand nombre le plateau, et les galères étaient accostées si près que les pierres lancées par les Mores arrivaient à bord; car ils en lançaient beaucoup de ce côté. Les arbalétriers des galères, d'autre part, leur tuaient et blessaient beaucoup de monde. Ils armaient au capitaine de fortes arbalètes, avec lesquels il fit des coups très-distingués, renversant hommes et chevaux. Mais il avait beau en abattre, les Mores étaient si nombreux qu'il ne paraissait jamais y en avoir moins; et ils ne voulaient pas quitter le plateau, de façon qu'ils criblaient de pierres ceux des nôtres qui faisaient l'eau. Alors, le capitaine commanda que tous les gens armés descendissent à terre et allassent prendre à revers les roches. Il leur dit : « Amis, vous voyez en quelle détresse nous sommes, si nous ne faisons pas notre eau. Allez à eux. Bien il vous appert que je ne peux pas vous accompagner (car il était perclus de la blessure qu'il avait reçue à Tunis); faites comme il appartient aux bons. » Donc, ils descendirent à terre et se rangèrent en très-bonne disposition, hommes d'armes, arbalétriers et porte-pavois. Les Mores, quand ils les virent, quittèrent le plateau des grottes, et furent à eux comme chiens enragés, sans aucune frayeur. Ils lancèrent sur eux une grêle de pierres, et s'approchèrent jusqu'à combattre de la lance. Les chrétiens restèrent très-fermes; car ainsi leur convenait-il. De cette fois ils en tuèrent [bon nombre], et les arbalètes en

abattirent tant, qu'ils les firent enfin reculer. Le capitaine, cependant, faisait prendre l'eau en grande hâte, et lancer des flèches à ceux qui étaient au-dessus des roches; si bien que l'on eut de l'eau tout ce que l'on en voulait. Alors on rappela le monde qui était à terre, et qui fit retraite avec grand péril et travail. De ceux qui étaient sortis des galères, il y en eut peu qui revinssent sans blessures, et sur les galères même plusieurs étaient blessés.

Les Mores avaient disposé près de là, au bord d'un ruisseau, une très-grande embuscade; mais ceux qu'ils y avaient mis ne la quittaient pas, et ne se laissaient pas voir, espérant que nos gens descendraient tous à terre, ainsi qu'ils l'avaient fait d'autres fois; et comme ils n'apercevaient que peu de monde et point de bannière, ils ne se montraient pas. Le capitaine et nos gens devinèrent bien ce qui en était, parce que les Mores se prenaient de temps en temps à fuir devant eux, afin de les entraîner à les poursuivre. Quand l'eau fut faite, les galères s'éloignèrent de terre. Aussitôt tout le pays se couvrit de monde en si grande quantité, que l'on n'aurait pu en faire le compte. Le long d'un ruisseau qui était bordé d'arbres on apercevait des gens de cheval. Le capitaine fit jouer sur ce point l'artillerie (1), et les pierres tombèrent au milieu d'eux. Alors on les vit remonter le ruisseau en grande hâte. Les gens de cheval pouvaient être cinq mille; les gens de pied étaient sans nombre.

Les galères jetèrent l'ancre, et alors l'on s'occupa de manger et de soigner les blessés. Pendant que l'on était encore à manger, le vent du levant (2), qui est très-mau-

(1) *Los truenos.*

(2) Notre manuscrit et Llaguno disent tous deux : ***El viento del levante.*** Cependant, cinq lignes plus bas, Gamez dit que pour gagner les

vais dans ces mers-là, commença à souffler et devint très-fort, soulevant des vagues hautes et violentes. Les galères se dépêchèrent de lever leurs ancres, et à grande force de rames contre le vent, elles gagnèrent les Alhabibas. Là, elles mouillèrent en attendant que le vent se calmât et leur permît de retourner en Espagne. Mais chaque jour il ventait plus fort, et la tempête grandissait comme on devait l'attendre de la saison (1), car on était déjà au mois d'octobre. Le capitaine résolut d'essayer de s'en aller en Espagne pendant que durait sa provision d'eau. On se mit au large pour faire route; mais on trouva le vent si fort et la mer si grosse, que les galères faillirent être englouties et revinrent à grand'peine aux îles qu'elles avaient quittées. Plusieurs fois elles tentèrent de reprendre la mer; mais chaque fois la tourmente les repoussa. Elles restèrent là quinze jours, et le temps ne s'améliorait pas. Le capitaine et ses marins tinrent conseil. Leur opinion fut qu'ils se trouvaient en grand péril dans cette île déserte, et qu'il fallait rationner les équipages, leur donner le pain par poids, l'eau et le vin par mesure, juste ce qui était indispensable pour ne pas mourir de faim et de soif. Tous, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, furent soumis à cette règle, et le capitaine lui-même se l'appliqua. C'était ainsi qu'il agissait, et tel est le devoir de celui qui a charge de grande compagnie et qui aime bien ses gens; pour toutes

îles Habibas, au nord-ouest d'Alcocevar, les galères eurent à ramer contre le vent. S'il n'y a pas une erreur des deux copistes, cette contradiction peut s'expliquer par le fait bien connu des navigateurs, qu'en automne, sur la côte d'Oran, les coups de vent d'ouest débutent souvent par une forte brise d'est. Gamez alors aurait seulement oublié de mentionner la saute du vent. (Voyez Bérard, *Description des côtes de l'Algérie*, p. 65.)

(1) *E la tormenta grande dabala el tiempo.*

choses il doit être le premier. Notre Sauveur Jésus-Christ l'a bien dit : « Je vous donne l'exemple : comme je fais, faites vous autres. » C'est une vérité, et chaque jour on le voit, que ceux qui vont entrer dans la bataille ont meilleure volonté de bien faire quand le capitaine marche avec eux, surtout s'il est en tête, que s'il reste à la queue ou ne les accompagne pas. Aussi le capitaine ne buvait qu'un gobelet d'eau, bien petit, à son déjeûner, et autant au souper. Pendant ce temps, il faisait creuser dans l'île un puits, pensant trouver de l'eau douce; mais plus le puits devenait profond, plus sèche était la terre. D'autres avant lui avaient creusé en cet endroit avec même intention et sans y trouver d'eau plus que lui. Toutefois, Dieu qui n'abandonne pas les siens pourvut en partie au besoin de nos gens. On leur distribuait à peine assez de pain pour les substanter; mais ils trouvèrent à manger en prenant des oiseaux, qui nichent en très-grand nombre sur le sol de ces îles.

Ainsi s'écoulèrent vingt jours, et l'eau était toute consommée. Enfin il plut à Dieu qu'une nuit, vers le quart du matin, la mer se calma, et le vent mollit un peu. Le capitaine appela les marins; il leur dit qu'il serait bon d'essayer si l'on pourrait faire de l'eau sur la côte de Barbarie, et de s'exposer à tous les risques, puisque l'on était dans une telle détresse. Délibération prise, les galères se rendirent à une aiguade que l'on nomme le Vergelet (1). Elle est sur une côte très-peuplée où [si l'on y débarque] en moins de rien s'assemble la fourmilière des Mores; et c'est un lieu très-périlleux, où peuvent se tenir cachées de grandes troupes, parce que le pays est couvert d'arbres

(1) Voyez les notes à la fin du volume.

et tout coupé de ravins. Les marins dirent alors au capitaine de bien considérer ce qu'il voulait faire; que l'endroit était dangereux, d'autant que la mer était encore mauvaise; et plusieurs ajoutaient qu'il se trouverait mal d'y faire de l'eau; qu'une fois, des gens appartenant à cinq galères d'Aragon y avaient été massacrés; que beaucoup d'autres y avaient péri; qu'enfin, ce lieu était proprement un cimetière de chrétiens. Le capitaine répondit : « Garantissez-moi pour ce qui est de la mer, vous autres; du côté de la terre, Dieu, qui de coutume vient à notre aide, nous aidera cette fois encore et empêchera que nous ne périssions ici. Lui qui a fait jaillir de la pierre dure l'eau où tout le peuple d'Israël fut abreuvé, nous en donnera de même ici maintenant sans grande peine, si nous mettons une ferme foi en lui. Prions-le de nous secourir dans une si grande détresse. » Il fit ensuite armer tout son monde, et il ordonna que des hommes dégagés et lestes allassent à la découverte pour reconnaître s'il n'y avait pas d'embuscades, et au cas où ils ne rencontreraient personne, qu'ils missent des vigies au point le plus élevé près de la mer et fissent leurs signaux. Bientôt les vigies firent des signaux de sécurité. Les gens d'armes descendirent alors et se portèrent en plein milieu du Vergelet. Les galères, cependant, firent de l'eau tant que besoin leur en était, plein les barils et les pipes. Cela fait, on rappela les vigies, et tout le monde rentra sans avoir été inquiété, rendant grâce à Dieu et à la vierge sainte Marie, dont l'aide ne manquait jamais. Les ancres n'étaient pas encore levées que l'on vit arriver en grand nombre les Mores. Ils allaient par où les éclaireurs avaient passé, cherchant les chrétiens, les yatagans (1) tirés; là où ils découvraient

(1) *Gumias.*

leurs traces, ils donnaient des coups de yatagan; si bien que vingt et trente d'entre eux venaient larder [les buissons] là où ils voyaient la trace d'un chrétien. Ils arrivèrent ainsi à la mer et lancèrent des pierres aux galères; mais il en resta plus d'un malement blessé ou tué par les arbalètes. Les galères retournèrent ensuite, en luttant à grande force contre la mer qui était encore dans toute sa violence, aux îles Alhabibas, où ils avaient comme pris leur habitation (1).

Cette nuit, le capitaine appela au conseil ses marins experts aux choses de la mer. Il y vint Micer Nicolas Bonel, patron de la galère capitane, un vigoureux chevalier et bon marin, qui s'était souvent trouvé sur mer dans de grandes affaires et avait été patron de galères; Juan Bueno, qui toute sa vie était allé sur les caraques, les nefs et les galères, marin éprouvé, et dont les avis aux conseils de mer avaient toujours été plus sûrs que tous les autres, y fut appelé aussi, avec d'autres, soit comites, soit marins, solides de leurs personnes et très-experts. Chacun d'eux donna son opinion. Les uns disaient que l'on ne pourrait pas éviter d'être emporté par le vent, et qu'il fallait fuir devant lui (2), que soufflant du Ponant avec cette force, il ferait promptement aborder en Sicile. D'autres disaient que l'on ne pourrait pas gagner la Sicile, mais qu'il fallait aller à Rhodes; et les autres répondaient que ce serait une route longue et dangereuse, mais que l'on essayât d'aller sur la Rivière de Gênes ou à la plage romaine (3), ou bien dans l'Archipel, où il y a de riches

(1) Mss. : *Donde abian seido becinos;* Ll. : *Donde avian salido.*

(2) *Non se escusaban de non correr de luengo.*

(3) Gamez entend probablement ce terme comme il est défini dans le passage suivant : « De Ponce (l'île de Ponza), entrasmes en la plage

îles bien peuplées et beaucoup de villes et cités, comme Candie, et Péra, et Modon, et tant d'autres. Aucun des marins n'avait confiance que l'on pût faire route vers l'Espagne. Le capitaine dit à Juan Bueno de donner son opinion sur ce qu'il y avait à faire. Juan Bueno répondit : « Seigneur, quand il s'agit de ce que Dieu voudra faire, il n'y a personne qui puisse le savoir d'avance, parce que, du soir au matin, Dieu envoie faveur à qui lui plaît. Cette nuit je ne saurais vous donner une opinion qui soit saine; mais demain matin, s'il plaît à Dieu, je donnerai l'avis que je croirai bon. En attendant, soyez tout prêt à naviguer. »

Cette nuit la lune se montra ronde comme une barque, les pointes vers le ciel, la carène vers la mer. Elle était de quatre jours après le premier quartier. Au premier quart de nuit, le vent se calma un peu; au second quart, il se mit à souffler du sud-ouest jusqu'au jour. Le soleil se leva brillant d'entre les rochers; le ciel était clair. Tous attendaient l'avis de Juan Bueno, qui était sur l'autre galère, et tous regardaient de son côté. Juan Bueno monta sur la coursive, le visage tourné vers l'Espagne; il ouvrit les bras, puis il se mit à en faire de grands mouvements; car c'était sa coutume de ne parler que bien peu. Le capitaine lui fit demander ce que signifiaient ces signes, et il répondit que l'on dît au capitaine d'ordonner que l'on fît route pour l'Espagne. Les autres voulaient l'empêcher; mais il plut au capitaine de suivre son conseil.

Les galères partirent d'Alhabiba et trouvèrent la mer très-grosse, et le vent soufflait du Ponant, grand frais.

romaine, où il y a, du mont Cerselle (Circello) jusques au mont Argentel (Argentaro), cent cinquante milles, et est le mont Argentel en la terre des Senoys (Siennois) » (Guillaume DE VILLENEUVE, éd. Buchon.)

Les marins prirent tout de suite leurs dispositions. Ils organisèrent les boussoles armées de pierres d'aimant (1); ils ouvrirent les cartes marines et commencèrent à pointer et à mesurer avec le compas, car la route était longue et le temps contraire. Ils observèrent le sablier et le confièrent à un homme bien attentif. Ils hissèrent les artimons, établirent les gouvernails de fortune (2) et rentrèrent les avirons. Ils commencèrent leur navigation en invoquant le nom de Dieu. Tout le jour ils firent voile ayant le vent et la mer qui leur venaient par la joue (3). Les vagues les assaillaient et couvraient les galères jusqu'au milieu du pont. Ils cinglèrent ainsi pendant toute la journée. Au coucher du soleil, la lune se montra; elle mangea peu à peu tous les nuages, nettoya le ciel et devint brillante. Le vent tourna au sud. Ainsi navigua-t-on toute la nuit en grand souci. A l'aube on découvrit la terre d'Espagne. La mer était très-grosse, et à grande force et travail les galères gagnèrent une aiguade appelée San-Pedro de Arraez (4), qui est sur la côte de Grenade. Les équipages s'y reposèrent tout le jour, et à la nuit les galères furent mouiller devant les Aigles. Le lendemain matin, elles entrèrent dans le port de Carthagène. Les habitants de la cité eurent grand plaisir et firent des réjouissances pour le retour du capitaine, car il était aimé dans le pays. Là, chacun prit du repos, vécut à terre et se récréa de ses fatigues. Il y en avait eu assez à

(1) *Concertaron las brujulas cebadas con la piedra yman.*

(2) *Calaron timones de caxa.*

(3) *El viento è las mares al quartel de proa;* c'est l'allure au plus près du vent.

(4) *Ensena de Mahomad Arraez,* un peu au nord du cap de Gate.

supporter. Le capitaine paya et congédia (1) la galère d'Aragon et celle de Carthagène.

Sur ce lui arriva une lettre du roi qui lui disait de conduire ses galères à Séville, de les y laisser, et de venir sans retard le trouver. Alors le capitaine fit mettre sur les nefs tous les Mores [captifs] et les autres choses qui appartenaient au roi pour les amener dans l'arsenal de Séville, et les galères partirent. En route, elles arrêtèrent une galiote d'Aragon qui avait été frétée par des marchands de Barbarie. Sur cette galiote, il y avait des Mores, des négresses, et d'autres esclaves; son chargement était de cire, de cochenille, de burnous et d'autres marchandises de grande valeur. Le capitaine prit toutes les marchandises ainsi que les esclaves, et fit relâcher le navire, selon qu'il était droit. Côtoyant le royaume de Grenade, les galères passèrent le détroit de Gibraltar et arrivèrent à Cadix.

Le capitaine se sentait déjà très-mal de la blessure qu'il avait reçue à la jambe devant Tunis, et il descendit à terre. Dès son arrivée, le vent s'était mis à souffler de la partie du Levant si violent, que pendant un mois pas un navire ne put ni entrer dans le port de Cadix ni en sortir. Pendant tout ce temps, le capitaine fit séjour, sans qu'il lui fût possible de sortir de là. De ce retard et du manque de bon chirurgien, il advint que la plaie était devenue bien mauvaise. Enfin le vent se calma. Le capitaine aussitôt partit de Cadix (2) et remonta à Séville, où il fut très-bien accueilli par tout ce qu'il y avait d'hommes vaillants dans la cité.

(1) *Contento.*

(2) La rue qui, à Cadix, fait face à la porte de Séville se nomme encore aujourd'hui *Calle de Pero Niño,* sans doute parce que le capitaine y avait pris sa demeure. (Note de M. Amador de los Rios.)

On réunit les meilleurs chirurgiens de Séville pour examiner la blessure du capitaine. Ils la trouvèrent si mauvaise que plusieurs opinaient pour couper le pied, car il y avait péril de mort; et si le pied était coupé, il y avait chance de vie. Les chirurgiens se décidèrent à le lui dire, et il leur répondit : « Si l'heure où je dois mourir est venue, qu'il advienne de moi ce qu'il plaît à Dieu. Mais pour un chevalier il vaut mieux mourir avec tous ses membres entiers et unis comme Dieu les lui a donnés, que de vivre misérable et estropié, et se regarder et voir que l'on n'est plus bon à rien de bien. » Et il ajouta qu'ils s'arrangeassent pour faire toutes les autres opérations qu'ils voudraient faire; mais quant à lui couper le pied, il n'y consentirait point. Les chirurgiens décidèrent de cautériser la plaie avec un fer brûlant, et ils lui dirent que, les choses étant ainsi, il lui faudrait supporter cette opération, et qu'ils verraient s'il pouvait y avoir remède.

Ils chauffèrent à blanc un fer gros comme celui d'un vireton. Le chirurgien craignait de l'appliquer; il avait compassion de la douleur qu'il allait causer. Mais Pero Niño, qui était déjà expert en telles épreuves, prit dans ses mains le fer ardent, et le promena lui-même sur toute sa jambe, d'un bout à l'autre de la plaie. Sans désemparer on lui en remit un second tout pareil, et il se l'appliqua pour la seconde fois. On ne lui vit pendant tout ce temps pas donner une marque de douleur; on ne l'entendit pousser aucune plainte. De là en avant il fut bien pansé, et il plut à Dieu que chaque jour la plaie s'améliorât.

Le capitaine ordonna que ses galères fussent désarmées, et il alla trouver le roi qui était alors à Ségovie. Le roi et tous les chevaliers de la cour l'accueillirent très-bien.

CHAPITRE XV.

Comment, à la naissance du roi D. Juan, le roi donna un grand tournoi à Tordesillas, et comment Pero Niño y parut.

Dans ce temps, la reine doña Catalina (1) se trouvait à Toro. Elle était grosse et sur le point d'accoucher; et le roi avait fait disposer des relais sur tous les chemins de Toro à Ségovie, et avait fait placer sur toutes les hauteurs des vigies prêtes à allumer des feux, qui, de nuit par la flamme, de jour par la colonne de fumée, serviraient de signaux convenus; en sorte que le roi devait savoir en peu de temps quand et de quoi la reine serait accouchée. Il fut ainsi fait, et en peu d'heures le roi apprit qu'il avait un fils (2). En outre, il y eut plusieurs courriers dont les chevaux étaient tout préparés, qui n'allèrent guère moins vite que les signaux, courant sans s'arrêter tant qu'ils ne furent arrivés auprès du roi pour gagner les présents de bienvenue, lesquels furent donnés à chacun suivant le temps qu'il avait mis en route. Le roi s'en fut à Toro voir l'infant son fils, et se rendit ensuite à Tor-

1405.

(1) Fille de Jean, duc de Lancastre, et de Constance de Castille. Par sa mère, elle représentait les droits de Pierre-le-Cruel, et c'est pour les éteindre dans la maison de Transtamare que D. Juan Ier stipula, dans le traité de paix conclu en 1388 avec le duc de Lancastre, qu'elle épouserait l'héritier de la couronne de Castille. Elle fut mariée avec D. Enrique III au mois de septembre de cette annnée.

(2) Ce fut le roi D. Juan II. Il naquit le 6 mars 1405.

desillas. Là il donna un tournoi très-fameux où joûtèrent les meilleurs chevaliers de la Castille. Pero Niño se montra dans ce tournoi, et il y fit autant que celui qui s'y comporta le mieux.

CHAPITRE XVI.

Comment le roi envoya Pero Niño avec trois galères en aide au roi de France.

Durant le temps des réjouissances que le roi ordonna pour la naissance de son fils, vinrent à la cour des ambassadeurs de France, lesquels le roi Charles envoyait au roi don Enrique pour lui demander, suivant les traités et la fraternité qui existaient entre eux, des secours de galères, nefs et gens de guerre (1). Le roi décida de les lui envoyer, et incontinent il ordonna d'armer la flotte à Séville. Mais comme les galères de Séville ne pouvaient arriver que tardivement à cause de la distance, il fit en hâte armer trois galères à Santander, et les mit sous les ordres de Pero Niño. En outre, il fit armer des nefs, leur donna pour capitaine Martin Ruiz de Avendaño (2), et lui commanda de partir au plus tôt avec Pero Niño. Le roi recommanda de plus à Pero Niño et à Martin Ruiz de s'attendre, de vivre en bonne intelligence et de se faire bonne compagnie, encore que nefs et galères ne puissent que rarement

(1) Sur cette ambassade, voyez les notes à la fin du volume.

(2) D'une famille considérable de Biscaye.

se tenir ensemble, puisque chaque nuit les galères cherchent la terre, tandis que les nefs tiennent le large, à moins qu'il ne soït convenu que les unes et les autres devront s'attendre dans un même port. Le roi fit donner à Pero Niño les choses nécessaires très-largement et comme il avait coutume de le faire : des armes, des arbalètes, et beaucoup de couronnes (1). Il lui donna jusqu'à des arbalétriers de sa maison pour monter sur les galères.

Pero Niño quitta la cour, et avec lui ses gentilshommes, formés à la guerre, et il s'en fut à Santander. Là il trouva les galères armées de bons marins et de rameurs, les meilleurs que l'on avait pu réunir. Il fit venir des gens de terre et choisit les meilleurs arbalétriers qu'il put engager, et de bons hommes d'armes, propres à l'aider au fait où il était commis. Il paya bien tout son monde et nomma les patrons de ses galères. Il donna l'une à Fernando Niño, son cousin, l'autre à Gonçalo Gutierrez de la Calleja, un bon gentilhomme du pays; car Pero Niño était regardé dans cette contrée comme un des seigneurs natifs, du chef de sa mère, qui était de la maison de la Vega (2).

(1) Monnaie d'argent créée par D. Enrique II.

(2) Les domaines de la maison de la Vega, qui alors avaient passé presque tous dans la maison de Mendoza, s'étendaient, entre Santillane et Santander, sur presque tout le bassin du Rio de Suanes.

CHAPITRE XVII.

Comment Pero Niño partit de Santander pour passer en France.

Pero Niño partit de Santander avec ses galères, rangeant la côte, en quête des nefs de Castille. Il alla à Laredo, à Castro et à San-Vicente; mais les nefs étaient encore à Santoña. Les galères arrivèrent au Passage : là se séparent la Gascogne et la Castille (1). Il y resta jusqu'à ce que s'éleva un vent de terre bon pour franchir la mer d'Espagne (2) et aller droit à La Rochelle. Le vent passa ensuite au nord-est, et les galères entrèrent en haute mer; on hissa les bâtardes et les misaines, et l'on marcha tout le jour grand largue, faisant route vers l'ouest. Quand vint le soir, le vent tomba; on amena les voiles, et on mit la main aux rames. On navigua ainsi jusqu'à la seconde guette (3); alors le vent sauta à l'ouest, donnant

(1) Santoña est rencoignée au fond de la *ria*, embouchure vaste et découpée, où s'étale le Rio de Marron avant de se jeter dans la mer. Laredo est à l'entrée de la *ria*, Castro de Urdiales plus à l'est, et San-Vicente de la Barquera beaucoup à l'ouest de Santander. En précisant les allées et venues des galères sur la côte, Gamez veut sans doute excuser son maître d'avoir enfreint les ordres du roi. Il était facile à Pero Niño de trouver les nefs à Santoña, s'il l'avait voulu; mais il tenait, on le verra plus loin, à se rendre indépendant de Martin Ruiz d'Avendaño. — Le port du Passage est à deux lieues à l'ouest de la frontière française.

(2) Le golfe de Gascogne.

(3) *Guayta;* c'est la même chose que le *quart*, et Gamez se sert ordinairement de ce dernier terme.

par la joue des galères; ensuite il venta du sud-ouest plus fortement. On n'osait pas faire voile, de crainte de donner sur la Valancina (1); mais on ramait au contraire debout au vent pour se relever de la côte. Vers le quart du matin (2), le vent se calma. L'on continua de faire route au sud-ouest, et quand parut le jour, on ne voyait plus ni la France, ni l'Espagne. Les avis furent divers; finalement, comme on était au premier quartier de la lune, et que les vents de la partie du ponant pouvaient devenir assez violents pour jeter les galères à la côte de la Valancina, on conclut qu'il fallait ramer toujours pour s'élever au large. On navigua tout ce jour sans savoir dans quels parages on se trouvait. Quand on jeta la sonde, on toucha le fond par soixante brasses, et l'on reconnut que l'on était près de la terre (3), parce que la sonde ramena du sable. S'apercevant qu'on avait été drossé sur la côte, on ne pensa qu'à gagner la haute mer, et pendant cinq jours on marcha ainsi sans oser se rapprocher de terre. Alors on calcula, d'après le temps pendant lequel on avait fait route dans cette direction, que l'on devait être hors de tous les dangers (4) et que, s'il s'élevait une forte brise du nord, on ne pourrait gagner ni la France, ni l'Angleterre. Les ga-

(1) Gamez nomme ainsi la partie sans hâvres de la côte de France comprise entre Bordeaux et Bayonne, probablement voulant dire le Maransin.

(2) Le quart du matin se prend à quatre heures et va jusqu'à huit.

(3) *Que hera la mar de canto.* Cela peut signifier que le fond de la mer était de galets, ce qui indiquait le voisinage des bouches de l'Adour; mais ce ne serait pas d'accord avec le sable que rapportait la sonde. Tout le passage qui concerne cette navigation paraît avoir souffert de la main des copistes dans notre manuscrit et dans celui de Llaguno.

(4) Le texte dit : *Fuera de todas las islas*; mais il n'y a pas d'îles à éviter dans la navigation que faisaient les galères de Pero Niño.

lères mirent donc le cap au nord, cinglant jour et nuit avec beaucoup de fatigue et de péril. Au bout de trois jours, on aperçut la terre de France, et dès l'aube jusqu'à l'heure de vêpres, on fit force de rames et de voiles. Les galères abordèrent à l'île de Ré, qui est une île très-abondante en vivres, en vaches, brebis, pain, vin et fruits (1). Il y habite jusqu'à trois mille hommes en état de prendre les armes. Sur le port s'élève un monastère de l'ordre de Saint-Benoît. Cette île et d'autres qui en dépendent sont à la France. Là le capitaine fut très-bien accueilli. Les galères se rendirent ensuite à La Rochelle. C'est une ville de France, très-riche et toujours munie soigneusement sur le pied de guerre. Le capitaine y fut bien reçu ; on lui rendit beaucoup d'honneurs. On eut grande joie de sa venue, et le vinrent voir le grand connétable messire Charles de Lebret (2) et beaucoup d'autres personnages qui étaient là pour garder le pays. Alors commençait la guerre entre la France et l'Angleterre au sujet du duché de Guyenne, et parce que les Anglais avaient tué leur roi, le roi Richard, qui avait épousé une fille du roi Charles de France.

Ici on cesse de parler du capitaine Pero Niño et de la manière dont il arriva en France, pour raconter comment s'ouvrit autrefois cette guerre au sujet du duché de Guyenne, et comment elle reprit à nouveau dans notre temps.

(1) *Huertas.*

(2) Charles Ier, sire de Lebret ou d'Albret, comte de Dreux, qualifié de neveu de Charles V dans une ordonnance de 1375, fut fait connétable de France le 7 février 1402 ; n'étant pas agréable au parti bourguignon, il perdit en 1411 cette charge, qui lui fut rendue en 1413. Charles d'Albret fut tué à la bataille d'Azincourt, où il commandait l'avant-garde française. Il tirait son nom de Lebret ou Albret, bourg des landes de Bordeaux. (V. *Hist. généal.* du P. Anselme, t. VI, p. 205.)

CHAPITRE XVIII.

Comment les Anglais sont différents de toutes les autres nations chrétiennes, et de Brut, et de son lignage.

Les Anglais sont des gens très-différents et dissemblables de toutes les autres nations par le caractère. Ils sont ainsi par plusieurs raisons : la première est que cela leur vient de ceux dont ils descendent ; l'autre, parce qu'ils vivent dans un pays très-abondant en viandes et en vivres, et riche en métaux. Une autre cause encore de cette différence est qu'ils sont en grand nombre dans une petite contrée. Quoique cette contrée soit grande, je la dis petite eu égard au nombre des habitants qui s'y trouvent. On prétend qu'il n'y a jamais dans ce pays ni grande mortalité, ni mauvaise année ; en outre, les Anglais sont entourés par la mer, et c'est pourquoi ils ne sont en crainte d'aucun peuple.

Dans la chronique des rois d'Angleterre on raconte qu'après la destruction de Troye (1), ceux qui purent y

(1) La légende que l'on va lire forme le début de cette curieuse collection de traditions bretonnes que Geoffroy de Monmouth a mises en œuvre, avec tant de succès, dans son *Historia Britonum*. Games dit qu'il l'a empruntée à la chronique des rois d'Angleterre ; mais il s'est écarté en plusieurs points du récit de Geoffroy et de ceux de ses continuateurs que nous avons pu consulter. Il n'a pas puisé non plus aux mêmes sources que le traducteur castillan de l'*Histoire troyenne*, lequel a suivi Geoffroy de Monmouth avec assez d'exactitude. (Voyez Galfredi Monumetensis, *Historia Britonum*, publiée par San-Marte (Albert Schulz), Halle, 1854, 8°, et la *Cronica Troyana*, Séville, 1540, f°.)

échapper allèrent errants par le monde, cherchant des terres à peupler, ceux-ci d'un côté, ceux-là d'un autre; et qu'un grand prince troyen venant par mer aborda en Italie, où était seigneur le roi Latinus, lequel l'accueillit en son royaume et le maria à sa fille Lavina. Énée eut de Lavina un fils que l'on appela Jules. Celui-ci, étant jouvenceau, prit par force une demoiselle de la maison de son père, et il eut d'elle un fils, qu'il fit élever en secret, mais non tellement qu'Énée ne le vît et ne sût ce qui s'était passé. L'enfant était une belle créature, et Énée le prit en affection et le dota dans son pays. Et il arriva un jour que Sylvius (1) était à la chasse, et qu'Hercule son fils l'accompagnait, tenant dans la main un arc avec lequel il tirait sur les bêtes sauvages. En visant le gibier, il lança le trait comme son père passait derrière les arbres et le tua. Quand Énée sut cela, il en eut si grand déplaisir qu'il voulait faire mourir Hercule, s'il fût tombé dans ses mains; mais il ne le put, parce que les seigneurs du pays le cachèrent. Énée

(1) Gamez brouille ici les noms et confond les personnages qu'il met en scène. D'après Geoffroy de Monmouth, Ascanius, que les poètes nomment aussi Jules, succéda immédiatement à Énée dans le royaume de Latinus, et il eut un fils nommé Sylvius, père du Brutus de la légende. Suivant la *Cronica Troyana*, Énée eut, outre Ascanius, deux fils : Jules, que lui avait donné Didon, et Sylvius Posthumus, fils de Lavinie. Brutus était le fils de ce Jules, et sa mère était nièce de Lavinie. Geoffroy de Monmouth place la naissance de Brutus après la mort d'Énée, et c'est Ascanius qui décide du sort de Brutus. La *Cronica Troyana* se rapproche plus du récit de Gamez. Énée, ayant appris par ses devins que Brutus causerait la mort de son père et de sa mère, ordonna de le faire périr aussitôt qu'il viendrait au monde; mais la mère mourut en couches, et Énée, comprenant alors qu'il ne fallait pas contredire aux jugements de Dieu, laissa vivre l'enfant. Quand Brutus tua son père Jules, il avait vingt ans (Geoffroy dit quinze), et le royaume était possédé par Sylvius, sous la régence d'Ascanius et de Lavinie.

alors ordonna qu'on remît à Hercule les biens et les hommes de son père, et qu'il s'en fût en lieu tel que jamais ses fils ne le pussent voir. Lavina menait très-grandes plaintes pour son fils mort et son petit-fils perdu par un tel malheur. Et Énée ôta à celui-ci son nom, et enjoignit qu'on l'appelât dorénavant Brut, parce qu'il avait agi comme une brute en tuant son père. Les hommes de Sylvius, lorsqu'ils virent que leur seigneur était mort dans une si funeste aventure et qu'il n'y avait à cela point de remède, s'entendirent avec Brut qu'ils aimaient beaucoup auparavant, qui était très-instruit et commençait à se bien montrer en toutes choses vertueuses. Avec lui s'en furent quantité de chevaliers et d'hommes sages et entendus en fait de guerre et en toutes choses qui leur étaient nécessaires. Et ils errèrent par le monde tant qu'à la fin ils passèrent le fleuve du Nil. Sur les bords de ce fleuve ils trouvèrent des gens qu'on appelait les satyres. Ceux-ci choisirent Brut pour roi et l'aimaient beaucoup, parce qu'il les aida à conquérir plusieurs des pays voisins. Mais Brut n'était pas content de ses sujets, trouvant qu'ils vivaient désordonnément, et il ne pouvait leur faire suivre aucune loi, car ils étaient sauvages dans leurs actes comme dans leur manière de vivre; tellement qu'il les quitta, passa en Éthiopie et parvint jusqu'au fleuve de Gion, qui sort du paradis terrestre. Il vint ensuite avec ses gens au fleuve de Fison, qui entoure tout le pays de Thilach. C'est là que se produit le meilleur or et que l'on trouve des pierres précieuses. Après cela, il arriva au Tigre (1), qui parcourt le pays des Assyriens, puis à l'Euphrate. Ces quatre fleuves arrosent le paradis qui est en Asie. Brut et ses gens revin-

(1) Le texte dit : *Al grand Tibre*.

rent ensuite en Europe et abordèrent en Grèce ; et quand le roi Nestor de Grèce (1) ouït le renom de Brut, il fut fort émerveillé, car on disait que ce prince était encore fort jeune. Et Nestor craignit, le voyant courir les aventures, que le roi son père ne s'alliât à lui et ne le mariât à sa sœur ; ce qui le mettrait, lui Nestor, en grand péril. Pour lors, jugeant sage de l'attirer, il lui envoya un riche présent, avec la prière de venir le voir. Cela convint à Brut ; et les choses s'arrangèrent de telle manière, que de cette fois il demeura en Grèce auprès du roi Nestor. Il y avait en ce pays beaucoup de ceux qu'on avait amenés captifs lors de la destruction de Troye, et on leur avait distribué dans le royaume des terres où ils vivaient libres. Ils s'attachèrent à Brut, parce qu'il était de leur nation ; et Brut se plut fort avec eux. Et quand le roi Nestor se fut ainsi assuré de Brut, il rassembla une grande armée et l'envoya contre Dorothée, sa sœur, laquelle résidait en Arménie, comme vous l'entendrez plus loin.

Ici on laisse un peu de parler de Brut pour conter du roi Nestor, comment il s'empara du royaume en se révoltant contre son père, le roi Ménélas.

(1) Ce Nestor, fils de Ménélas, est l'invention particulière à la légende que rapporte Gamez. Geoffroy de Monmouth et ses continuateurs font aborder Brutus en Macédoine, chez le roi Pandrasius, où il trouve beaucoup de Troyens, et, après de longues aventures, contraint Pandrasius à lui fournir les moyens d'aller chercher avec ces Troyens un pays où s'établir. Pandrasius lui donne en mariage sa fille Ignogen. De Nestor, Ménélas, Dorothée, l'Arménie, pas un mot n'est dit par Geoffroy.

CHAPITRE XIX.

Comment Nestor, fils du roi Ménélas, enleva par révolte le royaume de Grèce à son père.

Vous avez déjà ouï, dans la *Conquête de Troye* (1), comment Pâris enleva Hélène, femme du roi Ménélas, et la conduisit à Troye, et comment les Grecs s'en furent devant cette ville pour venger un si grand déshonneur. Ménélas avait de la reine Hélène un fils et une fille ; et quand il dut partir de la Grèce pour aller à Troye, il rassembla ses sujets et leur fit commandement d'avoir à obéir à son fils Nestor, qu'il laissait pour roi à sa place, et de lui baiser la main comme à leur seigneur. Nestor avait alors onze ans. Et la fille de Ménélas avait nom Dorothée; elle était née l'année même qu'Hélène fut enlevée, et Ménélas la remit à la garde d'un chevalier en qui il avait grande confiance, pour qu'il l'élevât en Arménie, dans la ville de Nicomédie.

Quand le roi Nestor eut quinze ans, ses favoris lui conseillèrent, si le roi Ménélas, son père, revenait de Troye, de ne le point accueillir en ses états, lui disant que ce lui serait grand déshonneur de cesser d'être roi ; car il aurait à rendre le royaume et la puissance à son père. Nestor envoya donc dire à Ménélas qu'il choisît dans tout le royaume une ville où il résiderait, et qu'il abandonnât tout le reste à lui, qui était le roi; et que, s'il ne le voulait

(1) On verra tout à l'heure que Gamez indique très-probablement ici un livre différent de l'*Histoire troyenne* de Guido della Colonna.

pas, il eût à quitter incontinent le royaume. Le roi Ménélas ne lui fit réponse d'aucune sorte. Les chevaliers qui revenaient avec lui étaient très-fatigués de la guerre; en outre, ils rapportaient de grandes richesses provenant du pillage de Troye, et avaient volonté de se reposer dans leurs maisons. Ils s'accommodèrent donc avec le roi Nestor, et se retirèrent chacun chez soi. Quand Ménélas vit cela, il s'en alla en Arménie, où était sa fille Dorothée. Encore qu'elle ne fût qu'un enfant de douze ans, elle le reçut avec grande joie et l'honora comme son père dans la ville de Sébaste. Elle le gardait là, lui rendant de grands devoirs; et Ménélas, pour honorer sa fille Dorothée, la fit dame de la quatrième partie du royaume, et l'appela dorénavant la tétrarque Dorothée; ce qui est autant que dire : Dame de la quatrième partie du royaume. Dorothée tétrarque était la plus belle demoiselle et la plus famée qu'alors il y eut en Grèce. Elle était demandée en mariage par de très-hauts personnages; mais elle aimait tant son père, qu'elle comprenait que, si elle se mariait, il ne serait plus aussi bien servi [qu'il lui convenait]; car il était vieux et perclus de ses membres, à cause des fatigues de la guerre et des blessures qu'il avait reçues devant Troye.

CHAPITRE XX.

Comment le roi Nestor envoya dire à sa sœur Dorothée qu'elle lui remît les pays que son père lui avait donnés.

Quand le roi Nestor apprit que son père avait fait Dorothée tétrarque et lui avait donné la quatrième partie du

royaume, il en eut grand déplaisir ; car il comprit que sa sœur se marierait avec quelque homme puissant, et que ce pourrait être pour lui une occasion de perdre ses états, d'autant qu'il les avait acquis par violence. Il envoya dire à sa sœur qu'elle lui abandonnât le pays d'Arménie et tout ce que son père lui avait accordé ; car il n'avait pu le lui donner, ni le séparer du royaume. Elle lui répondit que ces contrées appartenaient à son père Ménélas et non à elle ; que par sa désobéissance, il n'aurait point dû avoir part au royaume ; qu'enfin, ce qu'elle avait, elle le tenait de son père, et que lui n'avait pas le droit de le réclamer. Et sur ces raisons, Nestor commença à faire la guerre. Ici on cesse de parler de Nestor pour conter comment Brut marcha contre Dorothée tétrarque.

Brut, après qu'il eut réuni l'armée du roi Nestor, alla se loger devant la ville de Sébaste, qui était dans le domaine de Dorothée. Il l'attaqua très-durement, l'emporta et prit tous les lieux d'alentour, et s'empara de beaucoup de grands personnages, de grandes dames et de damoiselles qui s'y trouvaient. Dorothée, quand elle sut cela, lui envoya des messagers et une lettre qui disait de cette manière :

« A Brut sans-avoir (1), Dorothée tétrarque. Que Mars, dieu des batailles, te conserve la grande valeur que tu as montrée si vite. J'ai ouï dire que tu es tout jeune de jours, et grand, et fort en armes. De cela, il n'y a pas à s'émerveiller, car la mauvaise herbe croît vite et a d'autant moins de durée. Il en fut ainsi de ceux de Troye,

(1) *Bruto sanpoyo Dorotea tetrarca.* Nous traduisons arbitrairement *sanpoyo,* qui n'a par lui-même pas de signification, et doit être une erreur du copiste.

dont tu viens, qui élevèrent cette cité fameuse, et se voyant si triomphants et si forts, montrèrent une superbe pour laquelle ils furent bientôt anéantis. Il vaudrait mieux pour toi venir à mon aide que de te ranger contre moi. Tu montrerais plus de vertu en aidant une femme contre un homme, qu'en aidant un homme contre une femme et un tyran contre la justice. En agissant de la sorte, tu ne peux obtenir ni renommée, ni titre d'honneur; et c'est pour cela que je te prie de renoncer à cette conquête qui ne te regarde pas, car tu n'es ici qu'un pauvre soudoyé. Les autres ont mangé à table les nobles mets, et toi tu viens ramasser les miettes. Ceux de ce pays ont été conquis et sont morts (1); toi, tu viens faire injure à une pauvre demoiselle. Certainement tu suis une mauvaise voie; jamais par elle tu ne parviendras à la palme de la victoire, en frappant le mort, en combattant le vaincu. Et si tu le fais pour gagner du bien, puisque tu es un homme sans terres, fais ce que je demande, reconnais-toi mon vassal, comme ceux dont tu viens; et de bon cœur je te remettrai châteaux et villes, avec lesquels tu pourras acquérir honneur. Sache que les Arméniens sont un peuple courageux. Ils ne connaissaient pas ton arrivée et n'étaient pas sur leurs gardes; sans cela tu n'aurais pas enlevé si facile-

(1) *Allà murieron los conquistados.* — Ce passage assez obscur nous fait supposer que Gamez avait sous les yeux quelque variante des histoires de Troye, où étaient racontées les conquêtes des Grecs en Asie. Dorothée dit qu'elle règne sur un pays conquis; qu'elle n'a pas de force pour se défendre, parce que les conquérants, les Grecs, ont tout tué, et que Brut, Troyen, fait un petit exploit en venant à la tête d'une armée grecque combattre là où d'autres ont passé, ne laissant derrière eux qu'une femme pour gouverner leur conquête; mais qu'il lui siérait mieux de se soumettre à elle comme les Troyens qui possédaient avant elle ce pays. La source à laquelle Gamez a puisé nous est inconnue.

ment ma ville de Sébaste, laquelle, je le crois, si tu n'écoutes pas mes conseils, tu ne tarderas pas à me rendre bien contre ton gré et à tes dépens. Ne t'étonne de mon langage; mais rappelle-toi Sémiramis, reine de Babylone, et vois comme elle fut victorieuse; pense à Thalestris, reine des Amazones; pense à Pantasilée; et songe combien sera honoré le grand vainqueur dont une pucelle aura triomphé. »

Telle fut la lettre que Dorothée envoya à Brut, comme vous l'avez ouï, et qu'il reçut avec grand plaisir, parce que c'était ce qu'il désirait; car il connaissait déjà toutes les affaires de Dorothée et la cause de cette guerre. Il savait aussi que Dorothée était la plus noble et plus belle dame de toutes celles qui alors avaient renom dans le monde. Il lui envoya des messagers, avec une lettre où il s'exprimait de cette façon :

« Très-noble et magnanime tétrarque Dorothée, moi, Brut, fils de Mars, roi des satyres, vins en Grèce pour y voir les gens de ma nation. Le roi Nestor m'a accueilli, et j'ai exécuté ses ordres. J'ai reçu ta lettre et l'ai lue avec grande affection. Je trouve, après y avoir bien réfléchi, que, si tu veux que je fasse ce qui te plaît, il convient aussi que tu fasses ce que je désire. Marie-toi avec moi; sois ma femme légitime, et je serai ton propre baron (1); alors je pourrai avec juste cause combattre pour toi et te défendre; puisque combattant pour toi et tes biens, je défendrais ce qui m'appartiendrait. S'il en était autrement, je tomberais en tort de félonie vis-à-vis de celui qui m'en-

(1) *Sey mi muger conjugada è yo sere tu proprio baron*. L'expression est ici accentuée dans le ton des livres de chevalerie, et donne à *baron* la signification de seigneur. *Varon* signifie proprement homme : *fijo varon*, enfant mâle.

voya ici. Et comme tu es femme, je t'envoie toutes les dames et damoiselles, et avec elles toutes celles des autres femmes que j'ai prises à Sébaste, et qui voudront aller auprès de toi. »

La lettre de Brut ainsi conçue fut apportée à Dorothée par des ambassadeurs affidés. Dans ce temps résonnait déjà par tout le monde le bruit de la grande beauté et noblesse de l'infante Dorothée; et quelques grands seigneurs, quand ils connurent comment elle était combattue par son frère, le roi Nestor, envoyèrent la demander en mariage, promettant de lui venir en aide. Lorsqu'arrivèrent les ambassadeurs [de Brut au milieu de ceux] des autres grands princes, Dorothée leur fit faire de plus grands honneurs qu'à tous les autres. En ce moment étaient réunis tous les barons du royaume à cause de la guerre; et Dorothée leur ordonna de s'assembler en conseil; et quand ils furent réunis elle les consulta sur plusieurs choses relatives à la guerre, et les pria en outre de lui donner leurs avis sur ce qu'elle devait répondre à Brut et à chacun des autres ambassadeurs. Il y avait là un vieux chevalier, appelé Simon, qui avait élevé Dorothée. Tous demandèrent qu'il parlât le premier, car il était bon chevalier et de grande expérience; et il dit : « Noble dame, quand le très-noble roi, votre père, eut à partir pour la guerre de Troye, il vous donna en garde à moi, et vous laissa en mon pouvoir ainsi que votre terre. Je vous ai élevée et j'ai gouverné vos affaires. Votre éducation a été faite avec une précaution sévère, à part des autres créatures. Depuis que vous êtes arrivée à l'âge de l'entendement, vous avez toujours observé la règle d'une vie pure et chaste, et vous avez tenu cachée votre grande beauté et grâce pour que le monde ne parlât pas de vous;

ce qui aurait pu attirer sur vous des occasions de mal, comme on le voit par l'exemple du passé. Toujours on a pensé de vous que ne vouliez point vous marier ni avoir compagnie d'homme. Mais, noble dame, les temps ne sont pas tous dans les mêmes conditions et ne souffrent pas toujours la même règle. Vous avez jusqu'à présent vécu en paix, et il n'y avait personne qui vous causât du déplaisir. Le roi Nestor, avec la grande convoitise qui le meut, vous demande les terres que vous donna votre père, et fait effort pour vous en dépouiller. Le roi, votre père, est vieux et infirme, et ne lui peut résister. Il vous convient avoir courage d'homme et de chevalier. Cela, vous ne le pouvez avoir par vous toute seule; mais il vous faut un mari. Épousez un homme tel qu'il puisse défendre et protéger vous et votre royaume. Noble dame, dites ce qui vous en plaît, et ensuite viendra le second conseil. »

Dorothée répondit : « Chevaliers, mes amis, j'ai toujours tant aimé, et tellement aime encore l'honneur du très-noble roi, mon père, que j'ai fait vœu de ne pas me marier sa vie durant, pour qu'il fût mieux servi et soigné plus à sa volonté, et si je rompais ce vœu et abandonnais mon père âgé pour prendre un mari, les dieux seraient en courroux et tireraient de moi vengeance; car tout vœu honnête doit être accompli. »

Quand Dorothée eut fini de parler, l'évêque Panthée répliqua et dit : « Une loi peut de bonne devenir meilleure en étant amendée suivant ce que le temps requiert pour éviter plus grand dommage. Vous ne pouvez ni ne devez observer ce vœu, puisque vous avez à gouverner un royaume; et de plus, vous êtes femme, et ne pouvez agir que comme une femme. Il ne vous est pas possible

de résister à la grande puissance du roi Nestor; et si vous tombiez entre ses mains, vous seriez maltraitée, vous et votre père, et nous tous. Je prends le péché sur moi. Je ferai des sacrifices aux dieux, et je les inciterai, et je les conjurerai pour qu'ils ne vous punissent point, mais, au contraire, qu'ils soient contents de vous. »

L'évêque se tut, et Pyrrhus prit la parole et dit : « Madame, dans ce monde il n'y a pas d'héritage qui n'amène procès; et pour si petit qu'il soit, il lui faut un protecteur et défenseur. Vous avez un grand état et de méchants voisins. Il vous arrive comme au faible berger qui a beaucoup de brebis; chaque jour il en perd plusieurs que le loup lui tue, sans qu'il puisse leur venir en aide. Ainsi vos peuples sont en perdition et grand péril, si vous ne les pouvez secourir. Il vous faut avoir un défenseur qui les soutienne, et l'on vous propose des mariages avec des grands princes. Ici sont leurs ambassadeurs, et tous promettent qu'ils viendront vous aider. Une chose certaine est que celui qui vous offre un appui ne le fait qu'à cette fin de se marier avec vous. Bien vous avez ouï les raisons du bon et loyal chevalier, [celles de l'évêque] Panthée, et celles du sage et intelligent Papirio; son avis et celui des nobles riches-hommes, et celui de toute la fidèle république (1), est que vous preniez un mari et que vous ayez votre baron, comme les nobles l'ont déclaré. C'est pourquoi nous vous demandons que vous l'ayez en gré, et que,

(1) *È de toda* [*la*] *leal republica*. Gamez met en scène les trois états qui étaient représentés aux Cortès : les gentilshommes par les seigneurs, le clergé par les prélats, les communes (la fidèle république) par leurs députés. Il oublie seulement ici qu'il n'a point encore fait parler l'orateur des communes, Papirio, nommé plus bas Porphirio.

pendant qu'il en est temps, vous choisissiez celui que vous préférez. » Le comte Pyrrhus se tut, et le duc d'Almacie parla de cette manière : « Tous vos vassaux et les membres de votre conseil désirent vivre en paix ; et moi je le voudrais aussi, car aucun ne peut voir volontiers qu'on lui prenne son bien. Tous les chevaliers qui ont parlé l'ont fait avec bonne intention ; pourtant ils laissent de côté la principale affaire, qui est la guerre, et ne pensent à la terminer que par votre mariage. Or, si vous étiez un homme au lieu d'être une femme, et si un roi tyran voulait conquérir vos états, on ne mettrait pas fin à cette guerre par un mariage. Si cette union se fait en une telle occasion, tous ceux qui l'apprendront diront que nous l'avons fait par crainte, et ce sera à notre déshonneur. C'est pourquoi, Madame, mon avis est que vous ne devez rien faire qui soit à votre dommage ni contre votre volonté. Vous avez un noble peuple, des riches-hommes, des chevaliers, des gens de pied, des montagnards très-loyaux, beaucoup de gentilshommes, de nobles villes et cités, des ports de mer, de nombreux paysans (1), de riches et bons vaisseaux et des fustes, des marins habiles, tout [prêts à combattre] pour votre honneur et à votre commandement. Enfin, Madame, quoique nous ne fassions qu'une nation avec les Grecs, jamais en faits d'armes et en batailles ils n'ont pu égaler les Arméniens; et bien que devant Troye les Grecs aient eu l'honneur, ce sont les Arméniens qui combattaient. L'avantage

(1) *E grandes burgeses.* — Ne serait-ce pas le mot allemand *Burg*, château, qui se serait égaré ici et transformé dans le castillan *Burges*, peu usité, que le Dictionnaire de l'académie espagnole traduit par *Rusticus, paganus ?*

que les Grecs ont sur nous tient à ce qu'ils habitent des ports de mer ou de grandes villes que fréquentent les rois; et les rois sont comme ces vignes sauvages qui étendent leurs branches sur les arbres qui sont le plus près d'elles; de là les arbres reçoivent ornement. Mais, par là aussi, les Grecs sont plus mous et délicats; ils ne fleurissent pas autant en armes, ils ne sont pas aussi rompus aux fatigues, ni aussi patients à les souffrir que les Arméniens. Comme ils sont un peuple de montagnes, les Arméniens n'ont pas acquis de célébrité; mais ils sont plus gentilshommes et de plus ancien lignage que ceux qui ont soumis les terres où ils vivent. Et maintenant, parce qu'avant que nous fussions rassemblés ils ont pris la ville de Sébaste, voilà les Grecs bien fiers; mais ils n'ont point agi en bons guerriers, ni eux, ni le tyran qu'ils appellent roi; car nous n'étions pas en garde contre sa méchante action; et vous, Madame, et nous, nous croyions posséder en sécurité le pays que le roi, votre père, vous avait donné. Que le comte Pyrrhus me pardonne ce que j'ai dit; je sais qu'il est un bon et loyal chevalier. Il pourrait le prendre en mal, car il est de la Grèce; mais je dis qu'il a toujours été fidèle au roi Ménélas, et l'a bien reconnu de la terre qu'il avait reçue de lui. Maintenant, Madame, mon avis est que vous restiez bien tranquille dans votre capitale. Envoyez votre armée contre le tyran. Vous avez de bons capitaines fort experts en guerres et bien d'accord dans une même volonté. Confions-nous aux dieux et au droit qui est de votre côté pour espérer que nous vengerons le roi Ménélas, votre père, de son ennemi. Je sais en outre que la plupart des gens qui le servent le font plus par crainte qu'autrement; et le jour où ils le verront en péril, ils lui manqueront. »

Le comte Pyrrhus voulut répondre au duc; mais Dorothée et ceux qui étaient là comprirent que ce serait un commencement de discorde, et le prièrent de garder le silence. Et il le fit, parce que dans de telles occasions le plus patient met de son côté la raison; car il y a cette raison générale, que, tandis que des discussions s'élèvent parmi ceux d'un royaume, les ennemis deviennent plus forts. Lorsque le duc d'Almacie eut parlé, Porfirius se leva au nom de la république (1), et dit : « Noble dame, tétrarque Dorothée, toutes les raisons qui ont été dites et mises en avant par les très-sages seigneurs partent d'une bonne intention et tendent à une même fin, comme venant de nobles et loyaux serviteurs. Quoique ces opinions soient différentes par les paroles, elles s'accordent dans leur but et se rencontrent dans un moyen : tous disent que vous devez avoir un mari et vous marier. L'avis même du noble duc ne diffère pas des autres, quoiqu'il ait parlé et opiné en faveur de la guerre; mais il en a parlé à cette fin que le mariage se fasse à votre plus grand honneur et pour le plus grand avantage du royaume, parce que c'est après vous celui que cette affaire touche le plus à l'égard de l'honneur, suivant sa qualité. Et ce que je dis là, que personne ne s'en tienne pour offensé; car la plus haute cime est celle que le vent frappe et tourmente le plus. Toutes raisons exposées, résumées, notées dans ma mémoire, débattues dans mon entendement, je dis, très-noble dame, que jusqu'ici vous ont été et vous sont aujourd'hui plus que jamais apportées des propositions de mariage; et aucun de ces mariages n'a pu se conclure. Mais, si vous avez jusqu'à aujourd'hui vécu en paix, c'est que

(1) *En vox de la republica,* au nom des communes.

vous n'aviez pas un aussi grand état, ni une aussi grande prospérité qu'à présent. C'est une chose évidente que plus on a grand royaume et seigneurie, plus on a à gouverner; et qui a davantage à gouverner a plus de tracas et de soucis, plus de voisins [qui l'inquiètent], plus de choses à défendre. Plus on possède, plus on excite l'envie, et de l'envie naît l'inimitié. C'est pourquoi, Madame, si vous n'aviez eu qu'une ville, le roi Nestor serait votre ami. Maintenant que vous êtes tétrarque, votre frère vous jalouse et convoite, et il s'est fait votre ennemi. Et ainsi feront encore d'autres voisins, car vous en avez beaucoup. Voilà pourquoi je dis et soutiens qu'il vous faut vous marier, et vous devez le faire pour toutes les raisons exprimées par ces seigneurs et par moi. Je dirai, sauf votre révérence et celle de ceux à qui je dois respect, quel est celui que vous devez choisir, laissant tous les autres de côté. Brut est le plus généreux homme que nous sachions aujourd'hui au monde, petit-fils du grand prince Énée et du roi Latinus. Tout jeune, il a été famé comme bon chevalier, tellement qu'il est craint dans bien des contrées à cause de sa fortune et de son grand état. Nous apprenons de lui qu'il est très-beau, et fort, et libéral (1), et puisqu'il vous demande en mariage, qu'il vous plaise l'agréer, Madame; vous serez avec lui bien mariée, et nous défendus et protégés. Il est certain que tous les autres qui vous promettent leur assistance ne le font qu'afin de vous épouser. Si vous acceptiez l'appui de l'un d'eux, vous ne pourriez épouser que lui, et les autres deviendraient vos ennemis. Vous avez maintenant un adversaire; de là en avant vous en auriez plu-

(1) *Franco*, en vieux français : large ; *franqueza*, largesse.

sieurs. Cette assistance, il ne vous convient de la recevoir que de celui que vous choisirez pour mari. Et j'ajoute que, si vous en choisissez un autre, celui-là, pour arriver ici, aurait à combattre avec Brut. Ou il serait vaincu, ou il serait vainqueur. S'il était vainqueur, vous ne mettriez point fin à la guerre par là, car il resterait encore contre vous le roi Nestor, votre frère. Si Brut le battait, il vous faudrait faire par force peut-être ce qu'il vous demande aujourd'hui; vous l'auriez pour moins agréable, et votre honneur en souffrirait. Outre cela, Brut est de tel lignage qu'il traitera votre père avec honneur en tout ce qui convient. Ainsi, Madame, si vous faites bien attention à cela, vous trouverez qu'il est le meilleur. Discernez donc et choisissez le bon parti maintenant que vous êtes encore à temps de le faire. Le sage, au commencement, prévoit la fin. »

Dorothée, pendant ce discours, examinait le duc d'Almacie, son oncle, pour voir ce qu'il en pensait. Le duc fit signe que ces paroles lui plaisaient, et Dorothée répondit : « Mes amis, je vous aime tant, vous et mes peuples, que pour vous sauver, si cela était nécessaire, je m'offrirais en sacrifice aux dieux. Il me plaît qu'il en soit fait comme vous le voulez tous. Je prie le comte Pyrrhus de se charger de l'ambassade; qu'il aille trouver Brut et traite toute cette affaire avec délibération, mettant ensemble votre avis et le sien pour l'honneur et le profit de moi et de mes états. »

Aussitôt on fit savoir aux autres ambassadeurs que bientôt leur serait fait réponse, et qu'ils l'attendissent. Le comte Pyrrhus partit avec les messagers de Brut; et il trouva celui-ci qui avait logé son armée devant un château, et l'attaquait à l'heure même où arriva le comte Pyrrhus; et quand il sut l'arrivée des ambassadeurs de

Dorothée, Brut fit cesser le combat et se rendit dans sa tente.

Le comte Pyrrhus était un chevalier très-vertueux en armes et très-brave en toutes ses façons. Il était avenant, beau parleur, et sachant bien ce qu'il voulait dire. Il exposa devant Brut la réponse de Dorothée et le reste de son ambassade, ce dont Brut fut joyeux; et il se trouva très-satisfait, tant du comte que du message. Brut entretint de toute l'affaire ses barons, ceux qui étaient venus d'Italie avec lui; de quoi tous furent fort contents; et Brut dit : « Si je n'avais gagné en ce pays que d'avoir ce chevalier en ma compagnie, je le regarderais pour si capital, que je me tiendrais pour satisfait. »

Conseil tenu, traités conclus, otages reçus, Brut s'apprêtait à partir, quand les capitaines des gens du roi Nestor, qui étaient là avec Brut, apprirent qu'il allait se mettre en chemin sans les avoir appelés ni leur avoir donné d'ordres, comme il avait accoutumé de le faire; ils se décidèrent à l'aller trouver, et lui demandèrent ce qu'il avait à leur commander, et où il pensait se rendre. Il leur répondit : « On a préparé une chasse pour moi. Les traqueurs sont à leur poste, les relais disposés, les veneurs attendent avec leurs chiens et sonnent leurs trompes, et font leurs signaux. Ils m'ont envoyé dire qu'ils ont remis une belle lionne dans une forêt obscure, et puisqu'ils m'appellent et qu'ils ont tant de plaisir à me faire faire cette chasse, j'y veux aller. Quant à vous, ne partez pas d'ici; je reviendrai auprès de vous ou vous enverrai dire ce que vous aurez à faire. » Il y en eut parmi eux qui devinèrent le mystère de ces paroles, encore qu'ils ne le fissent point voir, car ils ne pouvaient rien empêcher.

Brut fut à la ville où était Dorothée. Bien vous pouvez

penser comme il fut reçu; et quelles noces, et quelles réjouissances, et quelles dépenses furent faites là où se mariait un tel prince, et où se trouvaient rassemblés tant de gentilshommes.

Le mariage célébré et les réjouissances faites, Brut n'oublia pas ce qu'il y avait au bout. Il appela ses gens et les nobles des domaines de Dorothée, et il leur dit : « Mes amis, il y a longtemps que j'ai ouï prétendre qu'il n'y a pas de bonnes noces sans retour de noces, et un messager est venu m'apprendre que le roi Nestor, qui a su ce qui s'est passé, a réuni son armée pour marcher contre moi. Je pensais bien qu'il devait en être ainsi. Mon avis est d'aller le chercher au lieu de le laisser venir ici, et que nous l'attendions en rase campagne. Quand nous y serons, nous lui enverrons porter paroles d'accommodement; s'il les repousse, il trouvera de mon côté bataille apprêtée. » Dorothée, lorsqu'elle connut ce dessein, le voulut empêcher; mais elle ne le put. Et, comme elle était en guerre, elle avait son armée toute prête; et Brut fit parler à tous les Troyens qui étaient dans le pays, et quand ils furent rassemblés le tout forma une grande armée. Alors il partit avec elle et s'en fut près de la ville de Sébaste. De l'autre côté s'avança le roi Nestor. Brut lui envoya dire de se réconcilier avec sa sœur, et qu'il lui en tiendrait bon compte, sinon qu'il le forcerait à tout quitter contre son gré. Le roi Nestor lui expédia des lettres de menaces; mais Brut n'en fit nulle estime et n'y répondit pas. Il mit son armée en mouvement, et fut établir son camp près du grand fleuve .... (1); il le voulait passer incontinent et l'eut fait sans les grandes eaux qui alors avaient

(1) Le nom du fleuve est laissé en blanc.

élargi son lit. Brut ordonna de faire des radeaux pour le traverser. Et beaucoup de ceux du camp de Nestor faisaient des détours par divers côtés et s'en venaient vers Brut, car ils connaissaient sa valeur, et aussi que la justice était pour Dorothée. Quant à elle, pensant au grand dommage que pour les uns et pour les autres il pourrait résulter de tout cela, elle vint à l'armée et négocia une entrevue avec son frère. Le roi Nestor, considérant que sa situation empirait et qu'il n'était pas bien sûr de ceux qui étaient restés avec lui, [entra en pourparlers]. Les conciliateurs arrangèrent que Dorothée demeurerait dame des Arménies et de tout ce que son père lui avait octroyé. Quand les choses furent ainsi arrêtées, Brut et Dorothée se retirèrent avec leur armée, très-joyeux et satisfaits, dans la ville de Corinthe. Là, Brut donna une grande fête aux seigneurs et aux autres gens qui s'étaient joints à lui; et il fit des présents très-riches à tous, à chacun suivant son état; puis il congédia les troupes, et chacun s'en fut chez soi.

CHAPITRE XXI.

Comment Brut arma une grande flotte de navires, et rassembla force gens de guerre, et s'en fut par la mer, cherchant les aventures, de quoi Dorothée demeura très-triste et chagrine.

Brut vivait en grande paix et tranquillité avec tous ses voisins, et marié à l'infante Dorothée, avec laquelle il

était seigneur de l'Arménie et de la quatrième partie de la Grèce; en sorte qu'il ne lui manquait rien. Il eut un entretien avec ses barons, ceux qui étaient venus d'Italie avec lui, et il leur dit : « Amis, vous savez comment la fortune, qui mène toutes choses, m'a conduit à posséder ce royaume, dans lequel je vis, et à obtenir femme de si haut lignage. Tout ce que j'ai, je l'ai gagné sans combats et sans grande fatigue. Bien vous savez aussi que ce que l'homme acquiert par grand travail et qui lui coûte le plus est ce qu'il prise davantage; et pour ce, la dignité où je suis parvenu je ne l'apprécie point, parce que je l'ai eue sans peines. On ne fera pas de chansons de geste (1) sur moi, et l'on dira simplement que cette dignité me fut donnée. Les poètes ne chantent pas ce qu'un homme a obtenu sans guerre. Vous savez, en outre, que la famille d'où je viens n'existe plus qu'en moi. La fortune pourra m'ôter ce qu'elle m'a donné; car c'est pour cela qu'elle est dite fortune : *à forte una*, parce qu'elle est commune à tous dans la prospérité (2). L'homme ne doit jamais se croire à l'abri de l'adversité; et plus la position est élevée, plus la chute est grande. Ainsi, je ne dois point me reposer pendant que sans cesse tourne la roue. L'homme doit toujours se défier de son ennemi et être sur ses gardes; il peut se défendre du dard qu'il voit venir mieux que de celui qui est caché. Je ne veux pas que la fortune me frappe endormi, et je vous demande, mes amis, que vous me veuillez suivre. »

Quand Brut eut achevé son discours, tous ses barons lui répondirent qu'il n'avait qu'à commander, et que tous

(1) *Ni aun de mi faran carmen.*

(2) *Ca por eso es dicha fortuna,* a forte una, *porque es commun a todos en la prosperidad.*

marcheraient avec lui de très-bon cœur. Alors il rassembla beaucoup de gens, de ceux qui avaient été amenés captifs de Troye; il réunit tous les barons du royaume, nomma des gouverneurs, et leur recommanda de vivre en paix et justice aux ordres et sous l'obéissance de la reine Dorothée, leur dame. Puis il arma une grande flotte de nefs et de galères dans le port de Carse, à une journée de Corinthe, où lui et la reine demeuraient. Et Brut allait voir cette armée navale presque tous les jours, et une fois, il resta là et ne revint pas. Pendant tout cela, la reine était très-étonnée de l'armement de cette flotte, et ne savait à quoi elle était destinée; car jamais Brut ne lui disait rien, ce dont elle avait grand souci. Mais elle n'osait lui faire des questions pour ne lui pas causer de mécontentement. Quand elle vit que Brut tardait tant, elle appela ses chevaliers et s'en fut là; et tout en arrivant, elle aperçut une si grande flotte de vaisseaux et tant de gens, et briller tant d'armes et de pennons, qu'elle fut tout épouvantée; car elle n'avait jamais vu rien de tel. Et elle commença à pleurer; et elle dit en soupirant que telle devait être l'armée qui fut devant Troye, où tant de braves hommes périrent. Quand Brut apprit que la reine était là, il fut la recevoir et montra grande joie de sa venue. Elle cacha sa peine le mieux qu'elle put, et ils se rendirent à la ville, et mangèrent, et eurent grand plaisir. Ils s'en retournèrent ensemble à Corinthe, s'entretenant de beaucoup de choses; mais de la flotte, jamais Brut ne lui en dit rien, et elle n'osait lui en parler.

Quand, la nuit, ils furent dans leur chambre, la reine dit : « Seigneur, qu'est-ce que c'est que cette armée de mer, et ce monde assemblé en telle quantité, que je ne crois pas qu'il y en eût plus devant Troye? Je vous vois

prêt à partir, vous et vos gens, et vous ne m'avez rien dit, ni ne me dites rien de ce projet. Me tenez-vous en si petite estime que vous ne me trouviez pas digne d'entrer dans votre conseil ni de savoir où vous prétendez aller? ou bien d'aventure, ne croyez-vous pas que je vous aime comme je le dois, puisqu'ainsi vous vous cachez de moi? Je vous en prie par les dieux que j'invoquerai pour qu'il vous secondent, dites-moi quel est votre dessein, ou renoncez-y. Qu'il vous souvienne de ce que j'ai fait pour vous; et si vous croyez que j'ai eu quelque tort à votre endroit, prenez-en vengeance, mais ne me laissez pas au pouvoir du roi Nestor, mon frère, qui voudra se venger de moi et rejetera sur ma personne tout le dommage qui lui est arrivé parce que je vous ai accueilli. »

Brut répondit : « Madame, votre royaume est en paix, bon ordre et sécurité; tous vous honoreront, et obéiront, et feront à votre volonté ; et de vos voisins, il n'en est aucun qui ose remuer. » Alors la reine, pleurant très-amèrement, lui demanda où il allait et quand il reviendrait; mais elle ne put jamais l'apprendre de lui. Ainsi partit Brut. Il s'en fut au port qui était à une journée de la ville, prenant congé des gouverneurs du royaume et des autres gens. La reine et les dames du palais demeurèrent, faisant les plus grandes lamentations qui puissent être.

Et ici l'auteur dit que Brut montra une cruauté bien grande à l'égard de Dorothée, qui avait tant fait pour lui et qui tant l'aimait, en ne voulant pas, pour la consoler, lui dire où il allait, ni lui donner espoir qu'il reviendrait. Il ajoute pourtant que Brut agit en homme de grand entendement; et cela, parce qu'il y a trois sortes de personnes dont il ne faut pas prendre conseil et à qui il ne

faut pas confier un grand projet : la première est une femme; la seconde, un homme dans les ordres; et la troisième un malade, encore qu'il ait été bon chevalier jadis. Une femme ne sait ce que c'est que la guerre, et a grande peine quand on lui en parle, parce qu'elle a ouï dire que beaucoup de monde y meurt; et puis, celui qu'elle aime bien, elle ne voudrait point le laisser se séparer d'elle, et elle sait lui donner bien des conseils et faire valoir bien des raisons pour lui montrer qu'il ne doit point partir. Outre cela, les femmes ont la parole douce et tendre, et soudain elles pleurent, par quoi elles amollissent et vainquent les cœurs des hommes. Un homme dans les ordres et religieux ne conseillera jamais qu'on aille en guerre, car il se rendrait homicide. Il vous dira que vous ne devez faire de mal à personne, que tous sont créatures de Dieu, même ceux qui ne sont pas chrétiens. D'ailleurs, ils n'ont pas le cœur à supporter les fatigues; ils sont bons pour manger, dormir et vivre en repos. Ils sont craintifs, et pour ce ne peuvent inspirer vaillance à autrui. Quant au malade, pour bon qu'il ait été auparavant, il a tant à s'occuper de son mal et de la douleur qui le travaille et lui a enlevé le courage, le plaisir et la joie, qu'il ne pense à rien, si ce n'est à la maladie dont il souffre; en sorte que le vrai conseil ne saurait se trouver chez lui.

Dorothée eut si grand chagrin du départ de Brut, que par l'angoisse elle tomba évanouie, et ainsi resta-t-elle une grande heure, que l'on croyait qu'elle avait trépassé. Ceux qui étaient là n'avaient pas pleuré Brut autant qu'ils pleurèrent Dorothée. Au bout d'un long temps, elle revint à elle comme d'un songe, et poussant de très-grands soupirs, tantôt elle appelait Hercule, tantôt elle appelait Brut, qu'elle accusait d'être sans pitié; et elle écrivit

une lettre de sa main, et elle l'envoya à Brut, au port de la mer. Cette lettre était ainsi conçue .... (1).

CHAPITRE XXII.

Comment Brut allait, avec ses vaisseaux, conquérant des pays; comment il aborda en Galice, s'y aboucha avec le seigneur du pays et l'emmena avec lui, et comment il passa en Angleterre.

Après que Brut eut dit adieu aux gouverneurs et aux peuples de la Grèce, il monta sur sa flotte. On déploya les voiles, on se mit à cingler, et on se dirigea vers l'Italie. Alors Énée était mort, et Brut réclama le royaume du roi Latinus, son bisaïeul; et comme on ne voulait pas le lui rendre, il livra beaucoup de batailles dans ce pays, et vainquit .... (2) et d'autres grands personnages, et conquit beaucoup de terres. Ensuite, il retourna à sa flotte, et s'en fut à la conquête de l'Angleterre; et allant ainsi par mer, il aborda au Faron, qu'on appelle aujourd'hui la Corogne. Le seigneur de la Galice était du lignage de Troye. Son père l'avait amené là tout enfant, lors de la destruction de la ville; et, quand il sut que Brut était lui-même de ce lignage de Troye, il lui rendit beaucoup

(1) La lettre manque dans notre manuscrit, et le copiste a fait observer qu'elle manque aussi dans le manuscrit qu'il avait sous les yeux. Peut-être Gamez se sera-t-il aperçu qu'il reproduisait la situation de Didon au départ d'Énée, et a-t-il supprimé une lettre dont la pareille, devenue fameuse, était donnée dans la *Cronica general*.

(2) La place du nom est en blanc.

d'honneurs, lui fit de grands présents, et lui dit que, puisqu'il allait à la conquête de l'Angleterre, il le priait de lui accorder de l'accompagner. Cela plut fort à Brut, parce que le seigneur de la Galice était très-bon chevalier, et aussi parce qu'il était de sa nation (1). Le chevalier galicien prépara donc ses vaisseaux et rassembla beaucoup de gens, et s'en fut avec Brut qui aborda en Angleterre avec toute sa flotte. L'Angleterre était alors peuplée de gens qu'on appelait les géants (2). C'étaient de très-forts hommes et très-courageux, mais ils avaient peu d'armes de fer. La plupart d'entre eux se servaient d'armes de cuir et de corne, et portaient des boucliers de bois et des bâtons. Brut eut avec eux beaucoup de combats; mais il ne pouvait achever de les vaincre. Quand Brut allait dans les batailles et voyait que les siens faiblissaient, il jetait de grands cris et disait : *Briaunès, Brutonnès !* car ainsi les appelait-il en les louant beaucoup, et il leur donnait à entendre que, de même qu'il était le meilleur des princes, eux devaient tenir à honneur de se montrer meilleurs que toutes les autres nations.

Ne pouvant vaincre entièrement les habitants, il tâcha d'en venir avec eux aux paroles, et ils lui dirent : « Que veux-tu de nous? » Brut répondit : « Que vous m'obéissiez et que je sois votre seigneur. » Ils dirent : « Nous ne voyons pas pourquoi; mais choisis un homme de grande vaillance qui luttera avec un des nôtres à notre mode; si

(1) Ce seigneur de Galice est le Corineo qui, d'après Geoffroi de Monmouth, donna son nom à la Cornouaille. Suivant la *Cronica Troyana,* il était fils de cet Anténor qui ourdit avec Énée la trahison rapportée au livre XXIX de l'*Historia Troyæ* de GUIDO.

(2) *Los jayanes.* Eustache Deschamps appelle souvent le roi d'Angleterre « le roi de l'isle aux Jayans. »

ton homme est vainqueur, sois le maître de l'Angleterre; si le nôtre triomphe, laisse-nous, et va-t'en. » La convention fut ainsi faite et jurée. Alors le chevalier de Galice demanda à Brut qu'il lui octroyât la permission de lutter; et Brut, voyant que ce chevalier avait une aussi haute taille qu'aucun des géants, y consentit.

Le chevalier de Galice vint nu dans le champ, car ainsi cela était convenu; et d'autre part s'avança le roi d'Angleterre, qui était un des hommes les plus robustes de tout le royaume, et ils s'empoignèrent si rudement que c'était grande merveille, et que le sang coulait de leurs corps comme s'ils se fussent blessés avec des armes; et ils se donnaient de si fortes poussées, se tordant et s'étreignant, que le sol tremblait sous leurs pieds. Le chevalier galicien saisit le roi de telle manière qu'il l'enleva de terre, puis il le lâcha, et avant qu'il retombât il le prit par les reins, les jambes en haut et la tête en bas, et le levant en l'air, il le jeta si violemment sur le sol qu'il lui rompit le cou, en sorte qu'il mourut incontinent. Ainsi Brut devint seigneur d'Angleterre. Dès qu'il eut en son pouvoir les villes et les châteaux, il pensa que ces gens-là étaient très-forts et que la plupart d'entre eux, qui ne se gouvernaient point par la raison, se révolteraient. Il remarqua de plus que les femmes étaient très-belles et de bons corps, et il ordonna que l'on tuât tous les hommes de l'Angleterre, et que ses gens se mariassent avec les femmes pour que de là il vînt meilleure race. Et c'est pour cela que les Anglais sont grands et beaux; cela leur vient du côté de leurs mères. Comme le pays fut bientôt peuplé de Brutons, de leur nom il fit celui de Bretagne; et pour cette raison, l'Angleterre a ce nom ajouté au sien, [et tiré] de *Brutania*.

Jusqu'à présent, j'ai raconté pourquoi les Anglais sont différents des autres peuples; maintenant j'ai à dire ce qui advint à Brut en Angleterre (1). Après que le roi fut tué, Brut ordonna à ses gens de s'emparer des villes et des forteresses, et commença à édifier des cités et des villages selon qu'il le trouva convenable. Ensuite il commanda de tuer autant d'hommes d'Angleterre qu'on le pourrait, comme s'ils étaient des bêtes, et de garder les femmes, ainsi qu'on l'a dit ci-dessus. Ainsi faisaient ses gens : ils tuaient beaucoup d'hommes; mais ceux-ci étaient si nombreux et se défendaient si bien, qu'on n'en pouvait finir avec eux. Brut s'occupait toujours à peupler les villages et à bâtir des forteresses. Le pays était abondant en toutes sortes de vivres, et les femmes très-belles. Les gens de Brut s'oubliaient dans cette vie heureuse, car il ne leur manquait rien. Ils avaient laissé leurs vaisseaux sans équipages dans le port. Tous les habitants se réunirent et se dirent que, puisque les gens de Brut les tuaient tous tant qu'ils en pouvaient trouver, il fallait les traiter de même. Et tandis que Brut était au milieu du pays d'Angleterre, se croyant en sûreté, bâtissant et peuplant des villages, tous ces hommes réunis s'en vinrent au port où étaient les navires, les brûlèrent, prirent les villes des ports, et tuèrent de ceux de Brut tout ce qu'ils en purent trouver. Quand Brut sut cela, il fit assembler tout son monde en un endroit où il avait établi sa résidence; mais les Anglais serraient les Brutons si vivement, qu'ils les tenaient comme assiégés dans ce canton au milieu du royaume, occupant toutes les issues et les empêchant de sortir. Au reste, il ne manquait

(1) Ici Gaimez, qui était rentré un moment dans les données de Geoffroi de Monmouth, reprend celles de son auteur, à nous inconnu.

aux Brutons aucune chose en fait de vivres, car Brut se trouvait dans le meilleur pays du royaume. Le seul inconvénient était de ne pouvoir rejoindre la mer.

Ici l'histoire cesse de parler de Brut et de la manière dont il se trouvait au milieu des Anglais, peuplant les villes, et retourne à conter de la reine Dorothée et de ce qui lui advint depuis le départ de Brut. La reine était enceinte de ses œuvres, comme vous l'avez déjà ouï (1), et mit au monde un fils auquel elle donna nom Hermelaüs. Elle fit ce nom du nom de son père, qu'on appelait d'abord Hercule, et du nom de son père à elle, qu'on appelait Ménélaüs; et pour les réunir tous les deux, elle appela son fils Hermelaüs.

Quand son frère, le roi Nestor, sut que Brut avait passé le détroit et qu'il était déjà dans la grande mer (2), il envoya demander à sa sœur de lui faire abandon de son domaine, et il commença aussitôt à lui faire la guerre. La reine lui fit dire que femme mariée ne pouvait rien donner sans le consentement de son mari ni faire rien qui fût à son dam, que bien il savait qu'elle était femme de Brut, que tout ce qu'elle avait appartenait à celui-ci; qu'il avait laissé des gouverneurs dans le royaume pour qu'ils l'administrassent, et que, si lui, Nestor, voulait quelque chose, il n'avait qu'à le demander à Brut; qu'elle le priait donc de renoncer à ses prétentions; qu'il savait ce qu'était Brut; qu'il avait échappé à ses mains, grâce à elle; qu'elle lui conseillait de ne rien émouvoir, car il savait bien que rechute est pire que premier mal. Mais Nestor ne voulut pas renon-

(1) Il était sans doute parlé de cette situation dans la lettre que Dorothée écrivit à Brut au moment où il allait partir, lettre qui manque dans le manuscrit.

(2) *En el mar mayor.*

cer à la guerre; et la reine Dorothée fit appeler ses gouverneurs, Pyrrhus, Panthée, et son père nourricier Simon, qui l'avait élevée depuis sa naissance, et tous les grands personnages de ses états. Elle leur raconta les exigences de son frère Nestor, comment il guerroyait contre elle et lui voulait prendre son royaume, et les pria instamment de l'aider à se défendre contre lui, de se comporter en bons et loyaux vassaux et, pendant que Brut allait chercher honneur et renom, de ne pas la laisser succomber dans son propre pays.

Tous lui promirent qu'ils la seconderaient de grand cœur; que, puisque Nestor oubliait ses promesses, on le lui ferait chèrement payer, et qu'elle verrait que la fortune et la vaillance de Brut étaient encore avec eux. Quand tout fut ainsi décidé, ils réunirent beaucoup de monde de leurs provinces et d'autres gens de Lycie, de Nicomédie et de Sabarie, qui avaient fait leurs accords avec Brut pour venir au besoin à l'aide.

La reine Dorothée mit ses troupes en mouvement, et marcha contre le roi Nestor, qui était déjà en campagne. Dorothée s'avançait dans un grand char que traînaient quatre chevaux armés. On avait mis sur ce char un château de bois garni dedans et dehors de cuir très-richement ouvragé et de beaucoup de pierres de grand prix. La reine était assise sur un trône d'une grande valeur, vêtue de très-magnifiques étoffes, une couronne d'or sur la tête, une épée nue à la main; avec elle étaient deux dames et deux damoiselles de haut lignage, et devant elle, sur le char, était un pennon que lui avait donné Brut quand il l'avait épousée, et qui était attaché à une très-longue hampe. Les armoiries qu'il portait étaient un lion de sable

relevé d'or (1) en champ d'argent, et depuis les griffes jusques en bas, le champ était de gueules ; le lion avait pour yeux deux pierres rouges couleur de sang qu'on voyait briller de très-loin. Près du char marchaient d'un côté le duc d'Almacie, de l'autre le comte de Bohême. Avec l'avant-garde allait le gouverneur Pyrrhus, avec l'arrière-garde le gouverneur Panthée; chacun d'eux avait une grande bataille (2) à ses ordres. Le roi Nestor arriva de son côté. Les armées se joignirent; le combat s'engagea, et la mêlée fut chaude. Le roi Nestor était bon chevalier. Et, encore qu'il savait avoir affaire à une femme, ne laissait-il pas de combattre très-durement, car il y avait là de bien braves chevaliers et il voyait qu'avant de les vaincre il lui en coûterait beaucoup des siens; car Dorothée avait avec elles quatre ou cinq princes, qui, rien que pour l'honneur, combattraient jusqu'à la mort.

Et ici l'auteur dit qu'en guerre aucun prince ne doit mépriser son adversaire, quand même celui-ci serait moindre que lui et aurait moins de monde. Ce n'est pas assez qu'on connaisse son ennemi, il faut encore connaître ceux qui sont avec lui. Lorsque les hommes sont dans l'action, ils ne combattent pas l'un pour l'autre, mais bien chacun pour défendre sa vie et son honneur. Quoique tous soient rassemblés à l'honneur d'un seul, celui-là emporte le bruit, mais les autres ont été les artisans de la victoire; et là où beaucoup de bons chevaliers sont joints à un prince, chacun d'eux veut avoir sa part de l'honneur. Ainsi donc, personne ne doit faire peu de cas de son ad-

(1) *Un leon negro gritado de oro*. Nous traduisons par conjecture *gritado*, dont la signification dans la langue héraldique nous est inconnue.

(2) *Grande âs de gente*. Le *haz* des Espagnols est la même chose que la *bataille*, corps de troupes, de nos chroniqueurs.

versaire, si petit qu'il soit, à cause de la bravoure de ceux qui sont avec lui.

Le roi Nestor, frappant et tuant, enfonça la première bataille; là mourut le gouverneur Pyrrhus. Le roi Nestor voyait briller le char où était Dorothée, et lui et les siens s'efforçaient de l'atteindre. Le combat était donc très-dur, et la foule et la presse grandes au-devant du char; et des deux côtés elles allaient croissant pour le gagner et le défendre. Dorothée en entendit le bruit; elle ordonna d'ouvrir la porte du château, et se plaça au milieu de la porte, l'épée haute à la main. Le roi Nestor allait combattant, ardent comme un lion. Il leva les yeux pour regarder le char qui était tout près de lui et aperçut Dorothée; et aussitôt qu'il la vit, il retint son cheval par la bride et abaissa son épée, et ne bougea plus, considérant sa sœur. Le comte de Bohême, qui occupait la droite du char, quand il vit le roi Nestor s'arrêter ainsi comme pâmé, pressa son cheval des éperons, mit sa lance en arrêt, et porta au roi un si grand coup dans son écu qu'il le faussa, et faussa ses armes, et le jeta par terre. Alors la mêlée devint encore plus chaude des deux parts autour du roi. Le duc d'Almacie s'avança, frappant très-durement, avec sa bataille qui était à la gauche du char, et il fit reculer les Grecs, et les Arméniens prirent le roi. Le duc continua à combattre les Grecs jusqu'à ce qu'il leur eût fait quitter le champ de bataille, malgré qu'ils en eussent, et qu'ils se missent à fuir. Il y eut là grand nombre de Grecs morts ou blessés ou pris, et les Arméniens s'emparèrent de leurs tentes et de leur camp. Ils amenèrent à Dorothée le roi, son frère, prisonnier et blessé, et beaucoup d'autres chevaliers. Elle fit soigner son frère, et retourna avec son armée à la ville, en pompe et triomphe.

Dorothée tenait le roi Ménélas, son père, dans son palais, très-honorablement et bien servi, parce qu'il était déjà très-vieux et perclus des grandes blessures et fatigues qu'il avait endurées au siége de Troye. Et Dorothée avait accoutumé, en tous les jours de grande fête, de faire conduire son père dans la salle à parer où venaient les grands personnages, et on l'asseyait sur un trône très-riche, vêtu de belles étoffes, et la couronne d'or sur la tête. Le jour que Dorothée revint de la bataille, elle ordonna d'amener son père dans la salle très-respectueusement, et de conduire devant lui son fils Nestor. Ménélas savait déjà comment il en était allé de la bataille, et quand il vit Nestor il lui dit : « Ah! fils d'Hélène! » Et il ordonna de le tirer de devant lui, et n'ajouta rien de plus. Pourtant il commanda qu'on prît soin de lui, mais qu'on le gardât bien. Il ordonna aussi que des prisonniers faits dans la bataille, lesquels étaient venus avec son fils, ceux qui l'avaient accompagné au siége de Troye fussent mis en liberté et pussent retourner chez eux avec ce qui leur appartenait, et que tous les autres fussent serfs ou mis à rançon. Puis il fit asseoir Dorothée sur un trône à sa droite, enjoignit à tous qu'ils la reconnussent pour reine et dame, et ôta la couronne de sa tête et la posa sur celle de sa fille. La reine Dorothée fit très-grande fête à tous les princes qui étaient là réunis; et la joie fut grande, parce qu'ils avaient eu victoire dans la bataille. Après que les princes furent congédiés, ainsi que les autres gens de la reine, Dorothée se mit à penser à Brut, comme elle aurait voulu qu'il fût à une fête si honorable, et comme tous ces guerriers qui étaient accourus étaient venus à cause de l'attachement qu'ils portaient à son mari et des accords qu'il avait faits avec eux en partant. Et comme tout le

monde était triste de ne rien savoir de Brut, elle ordonna de construire une nef très-légère, et fit venir un chevalier en qui elle se fiait beaucoup et qu'elle savait aimer Brut de grande affection, et le pria d'aller à sa recherche. Elle fit garnir la nef très-bien et de monde et de vivres pour longtemps, et promit au chevalier de beaux présents, s'il rapportait de bonnes nouvelles de son maître. Le chevalier avait cela fort à cœur, et il se mit en mer. La nef était faite de telle sorte, que dans toutes les mers il ne se trouvait navire qui fût aussi bon voilier ni qui pût l'atteindre; et tant qu'elle était en pleine mer, il n'y avait pas de tempête qui pût la faire périr.

Voici la nef qui s'en va, cinglant à la recherche de Brut, et arrêtant pour les questionner tous les navires qu'elle rencontrait. Maintenant l'histoire cesse d'en parler, et revient à conter de la reine Dorothée.

CHAPITRE XXIII.

Comment Dorothée, par la vie pure qu'elle menait, fut tenue pour déesse, suivant [l'opinion de] ce temps, et fut une des sibylles qui annoncèrent la venue de Jésus-Christ.

Vous avez déjà ci-dessus ouï comment Dorothée était née l'année même que sa mère, la reine Hélène, fut enlevée pour être emmenée à Troye. Quand elle connut qu'elle était comme orpheline, sans père et sans mère, et sut comment les choses s'étaient passées, et qu'elle apprit la façon dont le monde parlait d'elle, disant qu'elle était

belle comme sa mère et promettait même de l'être davantage, et aussi tous les malheurs que cette grande beauté de sa mère avait causés, elle prit une manière de vivre comme si elle était entrée en religion, et continuellement elle faisait des sacrifices, et des oraisons, et des offrandes aux dieux, suivant la religion des idoles. Elle mit en son cœur de garder chasteté comme les vierges; et elle mena une vie sainte et exemplaire, et très-pure; et sa bonne vie fut telle qu'elle devint prophétesse et parla de certaines choses de l'avenir, spécialement de la venue du Christ. Aussi la tenait-on pour déesse en ce monde.

Pendant que la nef était en route, mourut le roi Ménélas, son père; et elle le fit enterrer très-honorablement, comme il appartient à un roi, dans la ville de Sébaste.

La nef battit d'abord toutes les mers du levant sans pouvoir jamais apprendre nouvelles certaines de Brut. Puis elle passa le détroit de Gibraltar et fut à Cadix, et là, elle sut que Brut y était venu avec sa flotte, et comment il avait fait route au ponant dans la direction des Galias, qu'à présent on nomme Galice. Prenant la même direction, elle alla reconnaître la tour de Faron, qui est en Galice. Là, elle prit langue, et on lui dit comment, il y avait trois ans, Brut y était arrivé avec une grande flotte; comment il s'y était ravitaillé de toutes choses dont il avait besoin, et la façon dont le seigneur du pays s'en était allé avec lui, emmenant tous les vaisseaux qu'il y avait en Galice, grands et petits. Les habitants ajoutèrent qu'ils étaient fort inquiets de leur seigneur et n'avaient plus de navires pour aller à sa recherche; qu'ils étaient très-travaillés, parce que leurs voisins guerroyaient incessamment contre eux; que Brut et les siens, quand ils étaient partis, avaient annoncé qu'ils allaient conquérir l'Angleterre,

ce qui donnait matière à grands soucis, vu que les gens de ce pays étaient très-forts et les auraient [peut-être] tous tués; que dans ces trois ans jamais aucun des leurs n'était revenu. Ils prièrent le chevalier qui allait à la recherche de revenir vers eux pour leur dire ce qu'il aurait appris.

La nef se remit en mer et fit bonne traversée jusqu'en Angleterre. Et comme elle abordait à un port, les gens du pays accoururent en grand nombre et lui lancèrent des flèches, des pierres et des dards, tellement qu'il ne fut pas possible de descendre à terre ni de s'aboucher avec eux. S'en allant ainsi, fouillant tous les ports, la nef en rencontra un très-grand, où auraient pu tenir beaucoup de navires, et le trouva plein de tant de charbons et de si gros, que l'on ne pouvait aborder la terre de bien loin; et elle reconnut que ces charbons provenaient de vaisseaux brûlés, car il y avait beaucoup de débris de mâts, d'antennes, de beauprés, de châteaux, de bordages, et beaucoup de rames, ce qui faisait connaître que là avaient été brûlés une grande flotte et grand nombre de navires. Et les gens de la nef commencèrent à faire de grandes lamentations, disant qu'en cet endroit sans doute avaient péri Brut et son monde. Pourtant ils remarquèrent qu'il n'y avait point de traces d'hommes morts, car ils ne trouvèrent ni ossements, ni morceaux de lances ou d'arbalètes, ni armes d'aucune sorte. Dans tous les autres ports ils ne trouvèrent aucun navire. Après avoir examiné toutes les côtes de ces îles sans avoir pu se procurer plus de renseignements, ils reprirent la route du détroit et revinrent en Grèce.

Quand Dorothée eut appris les nouvelles qu'ils rapportaient, elle fut très-affligée. Cependant elle le cacha

le mieux qu'elle put. Elle fit appeler les grands de la Grèce, et leur dit ce que la nef avait découvert; car tous attendaient son retour. Elle ajouta : « D'après ce rapport, nous ne savons encore si Brut est mort ou vif; mais, si tant est qu'il soit mort, il est mort vertueusement, car il est mort en cherchant renom et honneur; et s'il est vivant, il n'y a pas autre homme au monde qui le vaille; et pour cela je veux aller le quérir. » Dorothée était tellement aimée et redoutée, que tous lui déclarèrent leur plaisir d'aller avec elle faire cette recherche. Et aussitôt elle ordonna d'armer une grande flotte, et fit préparer les nefs de Tarse et de Constantinople. Elle rassembla beaucoup de monde, établit des gouverneurs dans ses états, et commanda qu'ils reconnussent pour seigneur son fils Hermelaüs, que l'on élevait pour lors à Sébaste; et, prenant de grands trésors et beaucoup de gens de guerre, elle gagna la mer avec grand désir de retrouver Brut. Quelques-uns de ses voisins furent avec elle, à cause de l'amour qu'ils portaient à son mari. Elle se trouva donc en mer avec une grande flotte composée de ses vaisseaux et de ceux de ses alliés.

CHAPITRE XXIV.

Comment la reine Dorothée eut bataille avec les Africains qui l'attendaient dans le détroit, et comment elle les vainquit par art mathématique.

Les peuples de l'Afrique eurent avis que la reine Dorothée réunissait une flotte pour aller à la recherche de Brut.

Ils avaient grande haine contre lui, en raison de ce qu'il leur avait fait grand dommage dans les batailles qu'il leur avait livrées, et ils pensèrent à profiter de l'occasion pour se venger de Brut. Ils armèrent une grande flotte, se postèrent au milieu du détroit, et là ils attendirent. Et quand elle les vit, Dorothée leur envoya dire qu'ils la laissassent passer et aller là où elle tendait, parce qu'elle n'avait l'intention d'attaquer personne. Les Africains répondirent qu'elle se rendît prisonnière, elle et tous ceux qui étaient là.

Dorothée fit appeler les grands, et leur dit qu'ils voyaient bien de quoi il s'agissait, qu'ils fissent en braves et défendissent eux et elle contre ces mauvaises gens. Les grands décidèrent que la grande nef, sur laquelle était Dorothée, serait placée au milieu de leurs vaisseaux, qu'eux seraient tout à l'entour, et qu'ils mourraient avant que cette nef fût prise. Et ainsi fut-il fait. La bataille fut très-vive; les boulets (1), les pierres, les dards et les flèches sifflaient; les Africains étaient nombreux et bien armés, et combattaient très-valeureusement; ils tenaient les Grecs entourés de tous les côtés, et ils les pressèrent fortement pendant tout ce jour et jusqu'à ce que vînt la nuit. La nuit venue, ils se retirèrent par nécessité, car tous avaient besoin de repos; toutefois ils tenaient toujours les Grecs environnés, en sorte qu'ils ne pussent se dérober. Dorothée, pendant tout ce temps, était dans sa chambre avec ses femmes, faisant ses opérations de nécromancie magnétique (2). Et le lendemain matin, quand tous étaient déjà préparés pour le combat, au lever du soleil parut, du côté de la mer océane, une armée de nefs, les plus grandes que jamais

(1) *Truenos.*

(2) *Sus artes de nigromancia magnitica.*

on eût vu, leurs voiles de différentes couleurs hissées aux mâts. Elles étaient rangées en bataille et occupaient tout le détroit, d'une rive à l'autre; et il y flottait beaucoup de pennons; et on y voyait briller tant d'armes, que c'était la plus effrayante chose du monde. Les Grecs aussi bien que les Africains furent remplis d'épouvante, quand ils virent cette flotte si près d'eux. Mais Dorothée envoya dire aux siens qu'ils prissent courage et n'eussent pas de crainte, qu'ils pensassent au contraire à frapper ferme sur leurs ennemis. Les Africains, quand ils virent une flotte si grande que jamais il n'y eut la pareille, et que les Grecs se disposaient à les attaquer, crurent que c'était Brut qui arrivait, et ils prirent la fuite. Les Grecs firent force pour les atteindre, les combattirent, et s'emparèrent de beaucoup de leurs vaisseaux, où ils firent des captifs et prirent de grandes richesses. Quand le combat fut terminé, les Grecs se rassemblèrent autour de la nef de Dorothée, regardèrent, et virent que la grande flotte qui avait paru venir se changeait en un nuage, et s'éloignait d'eux en s'en allant vers le ponant. Elle mit tout ce jour à disparaître et enfin se dissipa complètement. Tous en furent très-émerveillés. Ils prirent la direction de Cadix, passèrent ensuite devant le cap de Saint-Vincent, remontèrent vers la tour du Faron, et entrèrent dans le grand port de Galice. Là vinrent tous les gens du pays; ils apprirent à Dorothée le passage de Brut, lui firent de riches présents, et se plaignirent du mal que leur faisaient leurs voisins, depuis que leur seigneur s'en était allé avec Brut. Ils lui demandèrent que, puisqu'ils avaient perdu leur seigneur à cause de son mari, elle les prît sous sa protection, qu'elle les secourût, et qu'ils la reconnaîtraient pour leur dame.

Dorothée le leur accorda, et incontinent elle envoya des lettres à tous leurs voisins, les priant de laisser ces peuples en paix pour l'amour d'elle. Ils y consentirent; et elle donna pour gouverneur à la Galice un grand seigneur qui était du lignage de ceux de Troye, et qui l'accompagnait. On fournit les vaisseaux de vin, de pain, de tout ce dont ils avaient besoin, et la flotte fit route vers l'Angleterre.

Elle passa la mer [d'Espagne] et entra dans le port où étaient les vaisseaux brûlés. Là on chercha d'abord à se rendre maître d'un point pour y débarquer; mais beaucoup d'hommes du pays, de ces mal armés, vinrent pour s'opposer à la descente. Lorsque les gens de la flotte eurent reconnu quelle quantité de navires avaient été détruits, ils crurent bien que c'était la flotte de Brut, et ils commencèrent à faire de grandes lamentations; mais Dorothée leur ordonna à tous de se taire et de combattre pour aborder; et elle dit : « Quand un seul vaisseau se perd en mer, et qu'avec lui périssent ceux qui le montent, vous ne voyez jamais qu'il n'en réchappe pas au moins une personne, laquelle raconte comment la chose eut lieu. Quand trois hommes sont attaqués sur un chemin, rarement il arrive qu'il ne s'en sauve pas un qui rapporte ce qui s'est passé; et cela est ainsi par la volonté de Dieu. De plus, cette destruction a eu lieu sur terre; et si Brut et son armée ont été vaincus, il ne peut pas être que quelques-uns d'entre eux, et par aventure la majeure partie, ne soient encore en vie. »

Après que Dorothée eut dit cela, ceux qui l'accompagnaient prirent réconfort (1) et eurent espoir que tous

(1) Le manuscrit dit : *concertaronse,* ce qui signifierait : se mirent en disposition d'agir; mais, comme cela fait double emploi avec la phrase suivante, nous avons lu *confortaronse.*

étaient vivants; car ils la connaissaient pour une dame de grand sens et très-savante. Ils furent s'armer et se dirigèrent vers la terre. Comme les charbons étaient en grande quantité et avaient été poussés à terre par les vents et les flots, le bois brûlé qui flottait dans le port, près de la rive, se trouvait recouvert par le sable qu'avaient apporté les vents, et tout cela faisait l'effet d'une plage; en sorte que les gens, quand ils y mirent le pied, enfoncèrent et se noyaient dans la mer. Lorsqu'ils reconnurent leur erreur, ils le dirent à Dorothée, qui ordonna de fabriquer des espèces de radeaux munis de rames, à l'aide desquels ils débarrassèrent le port des charbons, et ils les enlevèrent avec des embarcations jusqu'à ce qu'ils eussent fait plage nette. A cela ils passèrent plusieurs jours, d'autant qu'ils reçurent grand dommage de ceux qui gardaient la rive. Quand ils eurent nettoyé la plage, ils accostèrent avec leurs navires et jetèrent les échelles. Ils eurent là de grands combats avec les Saxons; mais ayant enfin abordé, ils en tuèrent beaucoup.

[Dorothée apprit alors] comment Brut et son monde étaient vivants et en santé, et comment son mari était au milieu de l'île, peuplant des villages et bâtissant de grandes forteresses. Elle sut aussi comment les Saxons occupaient toutes les issues (1) du canton où Brut se tenait; comment ils l'avaient reconnu pour roi; comment ensuite Brut avait ordonné de les tuer, sans qu'ils sussent pourquoi, et que, pour cette raison, ils s'étaient soulevés et lui avaient coupé toutes ses communications (2), craignant pour eux la mort qu'il avait donnée à beaucoup des leurs.

(1) *Todas las comarcas* (lisez *marcas*) *de alrededor de la comarca donde estava Bruto.*

(2) *Le abian tomado las marcas.*

Dorothée, voyant qu'elle ne pourrait forcer les passages sans grand danger pour son monde, ordonna d'amener devant elle quelques-uns des prisonniers, et leur dit d'aller trouver leurs capitaines et de les engager à venir lui parler, leur promettant toute sûreté. Elle leur fit donner des habits honorables, et les fit remettre en liberté. Ils s'en allèrent, et bientôt deux hommes de dignité parurent devant Dorothée. Ils lui racontèrent tout ce qui était arrivé à Brut, comment il avait débarqué dans le pays, les choses qui étaient survenues, et lui indiquèrent le lieu où pour lors il se tenait, lui disant que, si elle voulait passer en sûreté plus loin, elle et ses gens, ils lui donneraient les moyens de le faire, mais par telle convention qu'elle leur jurerait d'obtenir de Brut qu'il ne continuerait pas à les mettre à mort; et que, dans ce cas, ils voulaient bien la servir et être siens. Dorothée leur dit qu'elle acceptait de grand cœur. Elle ordonna de leur faire présent de très-riches habits. Ils s'en furent, et rapportèrent de beaux cadeaux en bétail, pain, fruits, et quantité d'oiseaux. Dorothée fit ranger son armée, et mit à part tous les chevaliers, dont quelques-uns étaient de grands princes. Les troupes furent disposées suivant ce que requéraient le pays et les lieux dangereux par où elles avaient à passer; car, bien qu'elles eussent la parole des Anglais, elles ne s'y fiaient pas entièrement. Dorothée s'en allait très-pompeusement sur le char doré dans lequel elle avait coutume de voyager, et tous les princes et grands autour d'elle. Devant marchaient les Anglais, aplanissant les chemins par lesquels l'armée devait passer, et dans tous les villages qu'elle traversait, on lui faisait de grands présents en vivres. Cheminant ainsi par ses journées, elle arriva au défilé (1) qu'elle de-

(1) La *marca*, proprement : marche, frontière, bande de territoire,

vait franchir. Et quand Dorothée se vit en lieu tel que les Anglais ne lui auraient pu nuire quand ils l'auraient voulu, elle ordonna de planter les tentes et de camper. Elle fit bâtir dans cet endroit deux tours très-fortes, l'une d'un côté du défilé, l'autre du côté opposé, en sorte qu'on ne pouvait passer qu'entre elles deux. Elle avait des ouvriers très-habiles pour travailler la pierre et le bois, et les meilleurs mécaniciens (1) qu'on puisse trouver. Elle ne partit point de là tant que les tours ne fussent terminées. Il y avait dans ce lieu beaucoup d'eau, des bois et de bons pâturages. Quand les tours furent construites, elle ordonna d'y placer de bons soldats, de les munir d'armes et de vivres; puis elle mit son armée en marche, et descendit vers la plaine. Alors elle envoya ses messagers à Brut, pour lui faire savoir qu'elle arrivait.

CHAPITRE XXV.

Comment Brut reçut en grand triomphe la reine Dorothée.

Lorsque Brut eut avis que Dorothée arrivait, il en fut très-émerveillé, et montra grande joie, et fit beaucoup de questions sur son voyage, car il comprit bien qu'elle n'avait pu venir jusque-là sans grands périls et travaux. Quand

d'ordinaire dévasté, où se rencontraient les coureurs de deux pays ennemis. Mais ici Gamez indique visiblement un point particulier de la marche, un passage difficile que Dorothée fait garder quand elle y est arrivée.

(1) *Mecanicos*, ingénieurs.

il eut appris par ordre toutes les choses qui lui étaient advenues, tant à la défense de son royaume que lors de son départ, et ce qui s'était passé sur mer, il vanta beaucoup sa grande noblesse et science, et dit : « Il n'y a pas aujourd'hui son égal dans le monde, dame ou chevalier, pour toutes les vertus qui peuvent être en une personne. » Et incontinent Brut convoqua tous les grands qui étaient par les villes et châteaux, et leur fit dire de venir en bel équipage de cour ; et dès qu'ils furent réunis autour de lui, il fit aplanir tous les chemins par lesquels devait passer Dorothée avec son armée, et les fit border d'un bout à l'autre d'arbres verts très-grands, et joncher d'herbes fraîches. Il commanda ensuite d'y conduire beaucoup de bêtes sauvages enchaînées et attachées, lions, et ours, et sangliers, et tigres, et autres animaux féroces, et fit aussi disposer beaucoup de jeux divers dans les endroits où elle devait passer, et plusieurs autres choses, et quantité d'instruments. Brut s'avançait, monté sur son palefroi dont les harnachements étaient garnis d'or et de pierres précieuses, et sous un dais de drap d'or que portaient six chevaliers de grande condition, chacun tenant un des bâtons du dais ; et grande chevalerie l'accompagnait. Quand ils arrivèrent près du char, Dorothée en descendit, et ses dames et damoiselles avec elle, ainsi que les seigneurs qui venaient à sa suite. Alors Brut descendit aussi de son palefroi, et Dorothée et tous les siens se mirent à genoux devant lui, et Brut fut à Dorothée, la releva et l'embrassa (1). Brut monta dans le char avec Dorothée, et l'assit sur son trône ; puis il remonta sur son palefroi, et ordonna que le dais qu'on portait au-dessus de lui on

(1) *Diole pax.*

le tint sur la tête de Dorothée, et ainsi fut-il fait jusqu'à ce qu'on arrivât à la ville où Brut faisait sa résidence dans cette province. Là eut lieu une très-grande fête qui dura trente jours, et Dorothée ordonna d'apporter devant Brut un présent, tel qu'on n'en avait jamais vu, d'étoffes et joyaux, et or, et argent, et pierreries, et blé, et aussi beaucoup de vin, qui était la chose qui faisait le plus défaut dans ce pays, et grand nombre de chevaux. Durant cette grande fête, Dorothée demanda grâce à Brut pour les Anglais, et le pria de leur pardonner et de commander à ses gens de ne les plus tuer ni persécuter davantage. Et Brut le lui octroya, à la condition qu'ils videraient entièrement l'Angleterre et iraient habiter les petites îles. Et ainsi fut-il exécuté; car Dorothée les fit conduire, sur ses vaisseaux et avec ses gens et chevaliers, dans ces petites îles qui sont de la dépendance de l'Angleterre. Et Brut passa en Irlande, en Frise et en Écosse, et trouva ces pays déjà peuplés. Il y bâtit de grandes villes et forteresses, et y établit des rois qu'il prit parmi les grands de sa nation, et il leur donna des lois pour se gouverner, puis s'en revint en Angleterre. Lui et Dorothée allèrent ensuite au grand port où était la flotte, et là il fonda une très-grande cité qui aujourd'hui s'appelle Longis (*sic*), et il l'embellit beaucoup, et fit dans le royaume des ducs, et des princes, et des comtes de provinces. Et le chevalier que je vous ai dit qui était venu avec lui de Galice, il le fit prince d'une grande province à laquelle il donna le nom des Galias, qui sont aujourd'hui la Galice, et c'est elle que maintenant on appelle pays de Galles en Angleterre. Et ainsi vécurent un certain temps Brut et Dorothée en Angleterre, et ils y eurent des enfants. Ensuite vinrent de tous côtés pour demeurer en ce royaume des gens attirés par

le grand renom de Brut, et d'autres avec des marchandises, de sorte que ce pays fut bientôt riche et bien fourni. Brut faisait construire beaucoup de vaisseaux, et, dans ces temps, quelques-uns ont prétendu que les navires que nous avons dit avoir été brûlés dans le port le furent par ordre de Brut, qui secrètement y fit mettre le feu, ou donna aux Anglais loisir de l'y mettre, et quitta les ports, se retirant au milieu du royaume, parce qu'il savait que la plupart de ses gens voulaient s'en retourner, à cause qu'il n'y avait pas de vin dans ce pays et qu'ils avaient été élevés dans des contrées où il y en avait beaucoup.

Quand Brut eut peuplé la grande cité, il fit appeler les rois des autres îles et tous les grands seigneurs, et dit que sa volonté était de passer en France et de là en Italie. Il leur laissa pour roi un de ses fils, ordonnant que tous lui obéissent comme à leur seigneur et comme à lui-même. Cela il le fit à la prière de Dorothée; et afin de ne pas la détourner des traces de son voyage, il arrêta avec elle qu'elle irait directement en Grèce. Dès que les *cortès* eurent été tenues, Dorothée se mit en mer, bien accompagnée de grands personnages, et retourna en Grèce.

Brut avait donc peuplé l'Angleterre de ses gens qui, de son nom, étaient appelés Brutones, et il appela le pays Brutonie. Par la suite, ce nom se corrompit, et aujourd'hui on appelle cette contrée Bretagne. Brut passa en France, et de là en Italie, comme il en était convenu avec Dorothée.

Ici l'auteur dit : S'il est vrai que les femmes tiennent en leur puissance les cœurs des hommes, cela vient ou de la nature, ou de la faiblesse de l'homme qui se laisse subjuguer par elles. Quoi qu'il en soit, l'homme n'est pas sans faute. Ainsi, Brut qui, au commencement, avait bien

su se garder, à la fin se laissa vaincre par sa femme. A la vérité, pour cela il ne perdit rien, mais celui que tant de nations n'avaient pu vaincre une femme le vainquit.

Jusqu'ici je vous ai conté d'où vient que les Anglais sont différents de tous les autres peuples et en désaccord avec eux, ce qui provient de ces géants dont ils descendent (1). Maintenant j'ai à vous dire à quelle occasion commença la guerre, qui de présent dure encore, entre la France et l'Angleterre; bien qu'il y ait eu auparavant d'autres guerres entre ces deux pays, quand le roi Arthur tua Frole, roi de France, qui tenait ce royaume pour les empereurs romains (2).

(1) Gamez oublie qu'il a tout à l'heure expulsé d'Angleterre les géants aborigènes.

(2) Voyez, dans Geoffroi de Monmouth (liv. IX, ch. XI), le récit fabuleux des expéditions du roi Arthur en France.

Nous ne saurions dire quelle valeur peut avoir pour la critique, aujourd'hui si occupée des traditions bretonnes, cet épisode arménien du Brut de Gamez. Comme tableau de mœurs, il méritait peut-être d'être conservé. Gamez a, pour l'excuser de lui avoir donné de telles dimensions, l'exemple du roi D. Alphonse le Sage, qui, dans la *Chronique générale,* modèle non encore surpassé au temps de notre auteur, a traité avec autant d'étendue et d'une manière aussi romanesque la légende de Didon.

La *Chronique anglo-saxonne,* dont M. Benjamin Thorpe a donné, d'après plusieurs manuscrits, trois textes en regard l'un de l'autre (London, 1861, 8°), dit, en parlant des premiers habitants de la Grande-Bretagne (vol. I, p. 3) : *Aerest waeron buend thises landes Bryttas. Tha comen of Armenia. Gesaeton suthonwearde Brytene aerost.* « Les premiers habitants de ce pays furent les Bretons. Ils vinrent de l'Arménie, et s'établirent d'abord dans la partie méridionale de la Bretagne. » M. Thorpe fait observer que le mot Arménie a été substitué par erreur à celui d'Armorique (donné par Beda, et auquel se rattache le long séjour de Brut en Gaule, d'après la légende). Le passage de Beda est ainsi conçu : *In primis hæc insula Britones solum, à quibus nomen accepit, incolas habuit, qui de tractu Armoricano, ut fertur, Bri-*

CHAPITRE XXVI.

Comment autrefois commença la guerre entre la France et l'Angleterre, au sujet du duché de Guienne.

On dit que, le duché de Guienne étant autrefois du domaine de France, il arriva qu'un duc de Guienne fut marié à la fille d'un roi de France. Cette dame était si belle, et si gracieuse, et si noble, qu'en France il n'y en avait pas une autre comme elle. Le duc l'aimait de bien grande affection;

tanniam advecti, australes sibi partes illius vindicarunt. Mais aucun des nombreux manuscrits consultés par M. Thorpe ne fournit la variante d'*Armorica* en place d'*Armenia.*

L'auteur que Gamez a suivi rédigeait-il à sa façon une tradition bretonne, ou bien avons-nous ici une légende bâtie sur l'erreur de nom que l'on s'accorde à voir dans la désignation de l'Arménie par la *Chronique anglo-saxonne?* Dans l'un et l'autre cas, il nous semble qu'il y aurait quelque profit à en tirer pour la critique, et nous abandonnons ce soin aux érudits. Nous nous bornerons à rappeler une indication fournie par M. Edelestand du Méril, dans son *Étude sur la vie et les ouvrages de Wace* (*Jahrbuch für Romanische und Englische literatur,* vol. I, p. 24) : « L'auteur primitif de la *Estoire saint Ædouard le roi* semble ne pas avoir connu cette tradition (celle qui faisait venir Brut d'Italie), puisque nous lisons dans la traduction française, vers 786 :

> Venant en la cumpainie
> Brut à la chère hardie,
> Ki s'en vint, à grant navie,
> De la grant Troie, flur d'Asie.

L'Arménie de Dorothée, qui comprend Nicomédie, n'éloigne pas beaucoup Brut du point de départ que lui donne le chantre de saint Édouard le roi.

et il advint que la duchesse trépassa, laissant une fille qui lui ressemblait fort et était aussi belle que sa mère. Le duc, quand il vit morte sa femme qu'il aimait tant, mena grand deuil et fit les plus grandes lamentations du monde. Il était enfermé dans une chambre, sur le point de devenir fou de chagrin. Et sa fille était une très-noble damoiselle; elle réconfortait son père tant qu'elle le pouvait, cachant sa tristesse pour qu'il ne mourût pas de douleur. Et le duc, de son côté, pour consoler sa fille, car il n'avait que celle-là, allait souventes fois au palais où elle était, et s'asseyait près d'elle, sur son estrade, pleurant avec elle et l'embrassant souvent; et considérant combien elle ressemblait à la duchesse, sa mère, il lui disait : « Fille, n'était que lorsque je vous vois je crois voir votre mère, et que vous m'ôtez grande part de ma peine, déjà je serais mort de la douleur que je ressens. »

Et telle était l'accoutumance que le duc avait avec sa fille, qu'il en vint à l'aimer d'un autre amour, ne l'aimant plus seulement comme fille; et un jour il lui dit : « Fille, on me propose divers mariages en hauts lieux près de mes états, mais je ne me marierai pas, sinon à une femme qui ressemblerait à votre mère; car, si j'épousais une femme qui ne me rappelât point ses traits, je ne le pourrais souffrir et bien avec raison. Et si vous voulez que je vive, soyez celle que je dois prendre pour femme, et vous me serez en place de votre mère. D'aventure vous pourriez vous marier à un homme qui vous aimerait moins et avec qui vous n'auriez pas un aussi grand état. »

La damoiselle répondit : « Mon père, ne plaise à Dieu telle chose, ni que par moi commence à s'établir une loi qui jamais n'a été reçue dans le monde. Père, vous m'avez engendrée, et de vous je suis née; détruisez-moi,

tuez-moi avant que je fasse cela, et ma mort je vous la pardonne; mais que Dieu n'ait pas à vous demander compte d'un pareil péché. » Et pleurant très-fortement parce que d'autres fois déjà ce discours lui avait été tenu, elle s'écria : « Ah! mère de Dieu, secourez-moi! » Et le duc dit : « Fille, il est force que vous fassiez comme je vous ai dit; car il n'en peut être autrement. » Et il l'embrassa, et ensuite lui prit les mains et les baisa; puis il s'en alla. Elle demeura pleurant et regardant ses mains, et elle s'écria : « Mains qu'embrassa mon père, que mal vous advienne! » Et priant Dieu de la retirer de ce monde et de la délivrer cette nuit, la damoiselle appela un sien serviteur en qui elle se fiait, et lui raconta toute la chose, et comment son père lui avait baisé les mains. Et pour empêcher un si grand péché elle lui dit : « Je veux que tu coupes mes mains, et tu lieras mes bras afin que je ne meure pas. » Le serviteur se défendit de faire telle chose; mais elle lui dit : « Tu me les couperas, ou je me tuerai avec ce couteau. Je puis bien vivre sans mains; et autrement tu ne me verras plus, ni toi ni personne. »

Et la damoiselle prit un bassin d'argent et un couteau qu'elle tenait tout prêt et bien aiguisé, et posa les mains sur le bassin, et dit : « Coupe sans crainte. » Et ainsi le serviteur les lui trancha, et les plaça dans le bassin avec le couteau et le sang; il lui lia les bras, puis couvrit le bassin avec un drap, le mit de côté, et s'en fut. Le lendemain, le duc vint pour voir sa fille, et s'assit près d'elle sur l'estrade; et la regardant, il la vit très-pâle, telle que jamais elle ne l'avait été, et lui voulut prendre les mains, comme il avait coutume de le faire. Elle, alors, leva ses bras qui étaient liés; et quand il ne vit point de mains, il fut fort étonné, et dit : « Qu'est ceci, fille? » Elle répon-

dit : « Seigneur père, ce n'est pas raison que vous, par qui je fus engendrée, vous baisiez mes mains; et les mains baisées par un père, voilà ce qu'elles méritent. » Alors le duc, très-courroucé contre sa fille, fit appeler ceux de son conseil et leur raconta la chose, et il dit que puisque sa fille n'avait point eu pitié de lui, on ne devait pas avoir compassion d'elle et qu'il voulait qu'elle mourût, mais qu'il demandait avis sur le genre de mort qu'elle devait subir. Les conseillers répondirent : « La loi n'est pas qu'elle meure; la loi ordonne qu'une femme de lignage royal qui a commis une faute ne soit pas mise à mort, mais qu'on la place sur un vaisseau toute seule et sans nulle compagnie; et si elle a des enfants conçus contre l'honneur, qu'on les y place près d'elle, qu'on lui donne son trousseau et tout ce qui lui appartient, et ce dont elle peut avoir besoin pour se substanter, et que l'on conduise le vaisseau en mer si loin que la terre ne se voie plus; qu'alors on déploie les voiles, et qu'on la laisse ainsi seule sur les flots. »

Et de la sorte il fut fait incontinent. On appareilla une nef, et on mit la damoiselle dedans avec tout ce qui lui appartenait, ainsi que les bassins contenant les mains et le sang, et des hommes entrèrent dans d'autres vaisseaux pour conduire la nef. Quand ils eurent perdu la terre de vue, laissant la damoiselle toute seule, ils revinrent au rivage. Tout ce jour et toute la nuit, la damoiselle ne fit que pleurer, appelant Dieu et sainte Marie, les priant de la secourir et conduire à bon port, et d'avoir merci de son âme. Et comme elle était très-faible, à cause qu'elle avait perdu beaucoup de sang, elle s'endormit au point du jour; et la nef, comme il n'y avait personne qui la dirigeât, s'en allait, poussée par les vents et les ondes, tantôt d'un côté,

tantôt d'un autre, sans suivre de route certaine. Tandis qu'elle dormait ainsi, la vierge sainte Marie lui apparut dans un songe et lui dit : « Ma fille, que veux-tu? Vois, je suis la mère de Dieu, qui secours les tristes et les désolés au temps de leur plus grande détresse; je suis celle que tu as invoquée si instamment. » Et la damoiselle répondit : « Dame, si tu es la vierge Marie, je te demande d'avoir les mains saines comme je les avais, et de m'enlever ces douleurs, et de me délivrer du grand péril dans lequel je me trouve, et de me conduire à bon port. » Et la Vierge lui dit : « Ma fille, du premier jour que tu m'as appelée, j'étais avec toi pour te préserver du péché; mais comme Dieu connaît les cœurs de chacun, parfois il laisse ses amis souffrir et tomber dans quelques maux, pour que leur patience et force soient éprouvées, afin que leur gloire et récompense soient plus grandes. Et pour que tu croies bien que je suis la vierge sainte Marie, regarde : tu as tes mains comme tu les avais, et tu seras bientôt à bon port, et consolée, et très-honorée. »

Dans la grande joie qu'elle éprouvait à se retrouver avec ses mains, et ne sentant plus de douleur, la damoiselle se réveilla fort allègre et ne vit plus rien de la vision qui lui était apparue; mais elle était guérie et rendit grâces à Dieu. Il commença à s'élever un vent très-doux du côté de la France, et la nef se mit à suivre une route aussi droite que si quelqu'un eût tenu le gouvernail. Peu d'heures après, la damoiselle aperçut l'Angleterre; mais elle ne savait pas quelle terre c'était. Cinglant ainsi dans cette direction, vers le soir se montra une flotte. C'était un frère du roi d'Angleterre qui revenait d'Irlande. Dès qu'il aperçut la nef, il fit porter sur elle, et lui et ses gens furent très-émerveillés d'une telle aventure, quand ils apprirent

de la damoiselle qui elle était. Elle leur raconta tout ce qui lui était arrivé, et le miracle qui avait eu lieu ; et tous eurent grande pitié d'elle. Ce seigneur regarda cela comme une heureuse fortune, et conduisit la damoiselle en Angleterre très-honorablement, et se maria avec elle. Ensuite, lorsque le duc de Guienne mourut sans laisser d'autres héritiers, ce seigneur anglais vint en Guienne avec sa femme réclamer le duché ; mais les Français ne le lui voulurent pas donner. Au contraire, ils le chassèrent du pays, car ils avaient toujours été ses ennemis. Le duc de Guienne, quoiqu'il eût appris le miracle, n'avait plus jamais aimé sa fille, parce qu'elle avait épousé son ennemi ; aussi, quand la mort approcha, il donna le duché au roi de France. Et tel fut le principe de la guerre qui dure encore aujourd'hui, quoique de nouvelles causes de désaccord soient nées depuis, qui ont fait oublier les premières, ainsi qu'il arrive toujours quand les hostilités durent longtemps (1).

CHAPITRE XXVII.

Comment les Anglais, sous couleur de justice, tuèrent leur roi Richard.

Le roi Richard (2) d'Angleterre se maria avec la fille du roi Charles de France, et dans les conventions du ma-

(1) Sur cette curieuse et très-inattendue légende qui transforme Éléonore de Guienne en martyre de la chasteté, voyez les notes à la fin du volume.

(2) Richard II, fils d'Édouard, prince de Galles, qui avait succédé à son aïeul Édouard III, le 25 juillet 1377.

riage il fut stipulé que le roi d'Angleterre abandonnerait les prétentions qu'il pouvait avoir en France, tant sur la Normandie que sur la Guienne; et il fut juré entre eux une paix perpétuelle. Quand les Anglais connurent les articles de cette paix, ils furent pour la plupart très-mécontents, car ils ne voulaient vivre en paix avec aucune nation, parce que la paix ne leur convient point, étant si nombreux qu'ils ne peuvent tenir dans leur pays, et qu'en temps de paix beaucoup n'y peuvent plus subsister; et si leur roi conclut une paix avec d'autres royaumes, ce qui l'oblige à donner des saufs-conduits aux vaisseaux marchands, eux ne les respectent que bien rarement. Ils n'ont d'affection pour aucun peuple; et s'il arrive que quelque vaillant chevalier passe chez eux, comme le font souvent certains chevaliers et gentilshommes qui vont dans diverses parties du monde, soit pour chercher leur vie d'un cœur courageux, soit pour faire armes, ou par curiosité, ou comme ambassadeurs, les Anglais tâchent de trouver le moyen de les déshonorer, ou de leur faire affront. Aussi, comme je l'ai dit, ils sont très-différents de tous les autres peuples (1).

(1) On peut s'étonner d'autant plus de trouver ce passage sous la plume de Gamez, que deux des Français avec qui ses expéditions sur les côtes anglaises le mirent en contact, comme on le verra plus loin, venaient de parcourir l'Angleterre pour y *faire armes*. Rymer (*Fœdera, conventiones*, etc., t. III, p. 182 de l'édition de La Haye, 1740, f°) enregistre un sauf-conduit donné par le roi Henri IV, en date de Westminster, le 17 avril 1400, à Charles de Savoisy, chevalier, et Hector de Pontbriand, écuyer, leur permettant d'aller par le royaume avec cent personnes à leur choix, *ad certa facta armorum infra Regnum nostrum facienda*, d'entrer dans les villes fermées, d'y séjourner, et d'en ressortir pour retourner chez eux dans le terme de quatre mois, ainsi que l'ordre royal donné, le 6 juillet suivant, à Richard Lancastre, roi

CHAPITRE XXVIII.

Comment les Anglais déshonorèrent et tuèrent leur bon roi Richard.

Quand les Anglais virent que le roi Richard avait fait une paix perpétuelle avec la France, ils cherchèrent comment ils le tueraient, et l'accusèrent de beaucoup de mauvaises choses dont il n'était pas coupable. Ils le saisirent et dirent qu'il avait violé leurs lois et libertés, et qu'il leur avait ravi leurs priviléges. Ils le placèrent dans son palais, assis sur son trône, la couronne d'or sur la tête, le sceptre dans une main, et dans l'autre le globe et l'épée; et alors ils commencèrent à l'accuser, et ils dirent : « A cause de telle chose qu'il a faite, il doit perdre la couronne; » et ils la lui ôtèrent du chef. « Pour telle autre, il doit perdre le sceptre; pour telle autre, le globe; pour telle autre, l'épée; pour telle autre, le trône. » Et ainsi le dépouillèrent-ils de tout; ensuite ils le menèrent en un lieu d'où jamais on ne le vit plus reparaître, ni mort ni vif. Ils élevèrent à sa place pour roi le comte de Derby (1), fils du duc de Lancastre, frère de la reine de Castille, qu'on appelait Catalina, et ils rompirent la paix et commencèrent la guerre.

d'armes, de les accompagner honorablement et sûrement jusques au port où ils allaient se rembarquer.

(1) Gamez écrit le comte Arbi. Ces événements eurent lieu en 1399.

CHAPITRE XXIX.

Comment Pero Niño remonta avec ses galères le fleuve de Gironde, tant qu'il arriva à Bordeaux.

1405. Le roi don Enrique envoya à cette guerre et en aide au roi de France, comme il a été dit ci-dessus, Pero Niño, capitaine de trois galères, et Martin Ruiz de Avendaño, avec quarante nefs armées. Pero Niño étant à La Rochelle, où il attendait la flotte de Castille pour aller en Angleterre, résolut, avec quelques chevaliers de France qui se trouvaient là, d'entrer dans le fleuve de Gironde, qui était tout près, et d'aller jusqu'à Bordeaux pour tâcher de prendre quelques vaisseaux d'Angleterre. Le capitaine partit donc avec ses galères de la ville de La Rochelle, franchit le Pas-des-Anes (1), entra dans la Gironde, et alla à Royan et à Talmont (2), deux cités françaises qui sont situées sur la rive, du côté de La Rochelle, et toujours armées en guerre; et là il fut très-bien reçu par les chevaliers qui s'y trouvaient en garnison. Quelques-uns montèrent sur ses galères, et il fut accompagné de deux chaloupes très-légères, qui portaient des arbalétriers et des archers

(1) Le texte porte *Las Aguas;* mais il est évident qu'il faut lire, comme plus loin: *Las Asnas*, Les Anes, banc de sable situé à l'entrée de la Gironde, au large de Cordouan, et sur lequel se trouve un passage appelé le Pas-des-Anes.

(2) *Roanete, Talamon.*

français. Pour n'être pas aperçues des Anglais, les galères quittèrent Talmont à la seconde guette de nuit, ramant avec le flot. A l'aube apparut Bordeaux. L'on n'y était pas sur ses gardes. Nos hommes descendirent à terre et pillèrent plusieurs maisons qui se trouvaient sur les bords du fleuve. Ils y firent des prisonniers et enlevèrent du bétail, vaches et brebis, et en gardèrent ce dont ils avaient besoin; ensuite, remontant dans les galères, ils vinrent devant la cité. Il y avait là plusieurs nefs et d'autres navires. Quand ceux-ci aperçurent les galères, ils mirent toutes voiles dehors, croyant que les galères remonteraient le fleuve au-dessus de la ville; mais ce n'était pas à faire, car les rives allaient se rapprochant, et les flèches et dards arrivaient aux galères des deux bords; et outre cela, les nefs auraient pu prendre les galères à revers (1), avec vent et marée. Les galères ne purent donc faire tout ce qu'elles auraient voulu. Cependant, quelques-uns ont prétendu que, si ceux qui les montaient ne s'étaient pas arrêtés à piller et avaient marché droit sur les nefs, ils les auraient toutes prises, parce qu'elles n'étaient pas en mesure de combattre, n'ayant pas eu connaissance de l'arrivée des galères; car, une fois que celles-ci eurent été vues, il n'y avait plus à tenter le coup d'aucune façon. Il n'est pas donné aux hommes de pouvoir deviner ce que les autres font; mais la diligence et la bonne ordonnance [y suppléent], avec le bonheur, quand Dieu veut bien l'accorder. Toutefois, on réussit plus souvent par la sagesse des desseins et par les bonnes dispositions, que par la fortune, parce que l'on ne sait pas ce que les autres feront,

(1) *È otrosi las naos tomaran à las galeas de juslone* (sic) *con viento é marea.*

comme le dit une sentence (1) : *Tenez-vous aux choses positives, et laissez de côté les vaines illusions.*

D'entre les nefs sortirent plus de cent barques et bateaux montés par des hommes d'armes, et de là partaient tant de flèches et de boulets (2), que ceux des galères avaient bien à faire pour combattre et se défendre. Il y avait du côté de la ville et très-près d'elle de beaux palais, et le capitaine ordonna qu'on allât les brûler. Alors beaucoup d'hommes à pied et à cheval sortirent armés de la ville pour protéger ces palais; mais ils ne purent arriver assez vite pour empêcher que tous ne fussent incendiés. Et les galères gagnèrent l'autre côté de la rive; et le capitaine commanda de mettre le feu à toutes les maisons et à toutes les meules de blé dont il y avait beaucoup dans ce pays, et de tuer ou prendre tout ce qu'on trouverait; si bien qu'en peu d'heures plus de cent cinquante maisons furent en flammes. Le capitaine aurait voulu rester quelques jours dans la Gironde pour faire plus de dégât en pays anglais; mais il savait que l'on attendait alors une flotte d'Angleterre, et l'avis fut de sortir du fleuve et de quitter ces parages. Le soir, les galères retournèrent à Talmont et ne cessèrent pas de ramer toute la nuit, car il s'était levé une forte brise qui venait du côté des Anes, prenant les galères par la proue, et ce vent pouvait amener la flotte anglaise. A l'aube, quand les galères cherchaient à

(1) *Un enjenplo*. D. Juan Manuel, à la fin de toutes les histoires du *Livre de Patronio*, met une sentence en vers qui en est la moralité, et qu'il appelle *un vieso*, tandis que c'est l'histoire elle-même qu'il nomme *un enjemplo*. La sentence citée par Gamez est celle qui vient à la suite de l'exemple VII, où est racontée notre fable *de Perrelle et du pot au lait*.

(2) *Truenos*.

doubler le banc des Anes, la mer se mit à monter, de sorte que les galères avaient à naviguer contre vent et marée; et de plus, la brise était devenue très-fraîche et faisait lever les ondes, si bien que l'on faisait grande force pour gagner la haute mer. L'embouchure du fleuve est si large en cet endroit, qu'il y a plus d'une lieue d'une rive à l'autre. On resta ainsi luttant contre le vent et le courant pendant bien deux heures, et sans avancer beaucoup; une galère se fût mise à la côte, si Dieu n'avait voulu la sauver, et ce fut un grand miracle de la ramener, tant elle était emportée à la dérive. Si dans ce moment avait paru la flotte anglaise, les galères eussent été bien aventurées; mais Dieu permit qu'elles pussent doubler le banc des Anes; elles entrèrent en mer et regagnèrent La Rochelle. Tous ceux qui s'entendaient en pareilles choses étaient fort émerveillés de la grande hardiesse et du courage que le capitaine avait montrés en pénétrant jusqu'à tel lieu, où jamais autres galères n'avaient poussé, et en portant la flamme dans la partie la mieux gardée et la plus peuplée de toute la Gascogne.

Pendant que Pero Niño était à La Rochelle, il y vint, avec deux galères, un chevalier français qui s'appelait messire Charles de Savoisy (1). C'était un noble chevalier, officier de la maison du roi de France. Pour quelques-unes de ces choses qui peuvent advenir aux chevaliers de grand état, il avait été banni de la cour pour deux ans. Ce seigneur était brave, entreprenant, courtois, bien équipé et riche. Quelques-uns disent qu'il était amoureux d'une grande dame, et bien le paraissait-il, et le donnaient aussi

(1) *Mosen Charles de Savasil.* Voyez, sur Savoisy, les notes à la fin du volume.

à entendre ses devises. Il s'en était venu à Marseille, et y avait fait construire à ses frais deux bonnes galères qu'il avait armées largement de gentilshommes et d'arbalétriers choisis, et qui étaient les mieux garnies et plus belles qu'on eût jamais vues de notre temps. Je crois bien que les pennons seuls valaient autant que les fournitures d'une galère ordinaire. Messire Charles avait déjà eu des nouvelles de Pero Niño, qui, de son côté, avait aussi entendu parler de messire Charles. Ils se rencontrèrent tous deux, et eurent grand plaisir de la compagnie l'un de l'autre. La fortune avait bien arrangé les choses en les rapprochant ainsi; car ce que l'un estimait se trouvait chez l'autre en abondance (1). Ils tombèrent d'accord de naviguer de conserve, de se tenir bonne compagnie, et de ne se pas quitter durant cette guerre. Ils furent tous deux aussi d'avis de se rendre en Angleterre et de se diriger d'abord vers les îles d'Ouessant (2). Mais messire Charles et ses gens de mer dirent ensuite qu'il y aurait grand danger à courir sur le cap d'Ouessant, parce qu'ils pourraient donner en pleine mer au milieu de la flotte anglaise; et que, si le temps devenait mauvais, il en résulterait beaucoup de péril; que, si le capitaine le trouvait bon, il serait préférable de longer les côtes de Bretagne; et qu'ensuite on aurait à faire une moins longue traversée. Cela plut au capitaine; d'autant mieux qu'il savait les nefs de Castille déjà sur la

(1) *Ca de las cosas que el uno se presciaba en el otro avie grand parte.* La phrase est obscure, et nous avons traduit en supprimant le *se* devant *presciaba;* autrement cela voudrait dire que tous deux se piquaient d'exceller dans les mêmes choses.

(2) *Ir à buscar à Uxente.* — Ce ne peut être que les îles d'Ouessant, devant lesquelles les galères devaient forcément passer pour aller en Angleterre, et l'observation qui suit n'est guère intelligible.

côte de Bretagne. Quant à messire Charles, il était si courtois chevalier qu'il consentit à reconnaître Pero Niño pour capitaine, et lui dit de faire allumer le fanal de poupe sur sa galère, suivant la coutume des chefs d'escadre (1), l'assurant qu'il obéirait [à ses signaux] aussi exactement que ses propres galères [de Castille].

CHAPITRE XXX.

Comment les galères furent à Saint-Malo, et comment Pero Niño et Martin Ruiz de Avendaño ne purent s'entendre pour passer en Angleterre.

Ils partirent de La Rochelle, passèrent devant les Sables d'Olonne et les bouches de la Loire, et touchèrent à la ville de Guérande (2). Entre la Bretagne et les îles, il y a l'île de Ré et Belle-Isle. Ceux qui habitent cette dernière ne portent point d'armes et ne se défendent pas, même quand on cherche à leur nuire, parce que le pape les a pris sous sa protection et excommunie quiconque tente de leur causer préjudice. Il y a là une île habitée, et dans laquelle les femmes ne peuvent accoucher. Quand arrive le moment de la délivrance, on conduit la femme en terre ferme pour qu'elle y accouche, ou bien on la met en mer dans une embarcation, et les couches faites, on la ramène dans l'île.

(1) *A costumbre de capitan de mar;* c'était en effet une des marques du commandement.

(2) *Olona è Lairon* (?) *è por la villa de Garrauca* (?).

Naviguant ainsi de port en port le long des côtes de Bretagne, ils doublèrent le cap de Samaïgo et entrèrent dans le raz, qui a vingt lieues de long (1). Ce raz est très-dangereux. On croirait que la mer y bout à gros bouillons, comme l'eau d'une chaudière placée sur le feu; non pas qu'elle soit chaude cependant, mais la mer y est telle qu'elle n'y fait que des tourbillons. Par gros temps,

(1) Le *Religieux de Saint-Denis*, qui rend compte assez brièvement de la navigation de Savoisy, dit que ce seigneur traversa avec ses deux galères « le périlleux détroit de Saint-Mathieu, et aborda le 23 août au port de Hirbrac, en Bretagne, où il trouva quelques Espagnols dont les vaisseaux étaient à l'ancre. » Quoiqu'il soit étrange que Gamez ait corrompu un nom tel que celui de Saint-Mathieu, qu'il devait comprendre et pouvait traduire, nous sommes portés à croire qu'il a voulu désigner par cap de Samaïgo la pointe de Saint-Mathieu (vulgairement Saint-Mahé, à l'ouest de la rade de Brest, et par le raz de Samaïgo le passage du Four, qui de ce côté donne entrée dans la Manche, mais qui n'a pas vingt lieues de long, l'ensemble des trois passages du raz de Fontenay, de l'Iroise et du Four, ne présentant pas une longueur de quinze lieues. Cette inexactitude ne serait d'ailleurs pas faite pour arrêter dans l'interprétation du texte de notre auteur. Ce qui est plus embarrassant est la désignation de Brest comme le port où entrèrent les galères. Il nous semble qu'elle est mise là tout à fait par erreur. On va voir que les galères, après avoir franchi le *raz de Samaïgo*, remontèrent jusqu'à celui de *Brancharte*, où l'on reconnaît incontestablement le raz de Blanchart entre le cap La Hague et l'île d'Aurigny, puis revinrent à Saint-Malo; et quand elles se dirigèrent vers la côte anglaise, les circonstances de leur navigation indiquent assez clairement qu'elles partirent de Saint-Malo, et non de Brest. Dispersées par la tempête, elles se rallièrent au hâvre d'Abrevak, le Hirbrac du *Religieux de Saint-Denis*.

Nous avons dû respecter le texte de Gamez, qui, dans le manuscrit suivi par Llaguno comme dans le nôtre, fait mention de Brest et rend inexplicable toute cette navigation; mais nous proposons de le rectifier, en admettant une première croisière dans l'archipel des îles normandes et une station à Saint-Malo, d'où nos deux capitaines se dirigent vers la Cornouaille.

le péril est extrême en cet endroit, et le navire qui est drossé à la côte est coulé en un instant. Là ne servent ni rames ni voiles : il y faut de bons gouvernails de caisse, car les courants y sont si forts et emmènent si raide le navire, que lorsque Dieu le garde des récifs en trois ou quatre heures il fait ces vingt lieues, et quand le raz est passé, les marins rendent grâces à Dieu qui les sauva. C'est là que commence le canal de Flandre (1), qui se prolonge jusqu'à la tour de Lamua (?) en Flandre. Après avoir franchi le raz, les galères arrivèrent dans un port de Bretagne et y passèrent la nuit. Le lendemain elles en partirent et passèrent par le raz de Brancharte. Celui-ci est moins long que celui de Samaïgo. Le lendemain de ce jour, elles passèrent par un autre raz que l'on appelle de Samalo (?). Naviguant ainsi tous les jours, elles atteignirent le port de Brest, qui est une ville de Bretagne. Là, elles rencontrèrent la flotte de Castille dont était capitaine Martin Ruiz de Avendaño.

Pero Niño et messire Charles parlèrent au capitaine des nefs du voyage en Angleterre; mais ils ne purent s'entendre avec lui, car, ainsi qu'on le vit bien par la suite, lui et ses gens n'avaient voulu autre chose que de faire profit avec les marchands qu'ils avaient amenés.

Et ici l'auteur dit que, presque toutes les fois que le roi arme une flotte, il advient que les capitaines, dès qu'ils sont hors de la vue du roi, n'ont d'autre souci que leur profit. S'ils vont à l'aide d'un autre royaume, ils reçoivent paie de deux côtés, et se mettent en tel lieu où ils ne peuvent avoir affaire aux ennemis, mais où ils peuvent piller les amis, sous prétexte qu'ils ont besoin de vivres.

(1) La Manche.

S'ils rencontrent des vaisseaux marchands de Castille, ils leur prennent ce qu'ils portent, prétendant qu'ils ne peuvent laisser mourir de faim leur monde ; ils leur disent de réclamer auprès du roi, lequel les dédommagera, et le pauvre marchand s'en va dépouillé. Il n'a pas été volé par les ennemis, mais par les amis. De cette sorte, ils ne font aucun bien, pillant les pays [où ils sont envoyés pour servir]; puis ils s'en reviennent. De leur monde, les uns ont été tués, les autres sont renvoyés avec mauvaise paie; eux sont riches. Ils ont causé au royaume grandes dépenses et n'ont fait que le diffamer. Il en arrive ainsi parce que le roi ne donne pas ces commissions à des hommes qu'il sache ne point avoir le désir d'amasser des richesses, mais bien d'acquérir honneur et bon renom pour leur roi et pour eux, afin qu'ensuite le roi les puisse récompenser et avancer celui qui l'a servi sans fraude. Voilà la vraie richesse gagnée justement et sans reproche.

CHAPITRE XXXI.

Comment Pero Niño et messire Charles partirent de Saint-Malo-en-l'Ile (1) pour passer en Angleterre, et de la très-grande tourmente qu'ils essuyèrent en mer.

Lorsque Pero Niño et messire Charles virent que le capitaine des nefs ne les voulait pas aider et faire la guerre,

(1) *Samalo-de-villa.* Ce nom, qui se trouvait déjà au titre du chapitre précédent, nous semble bien indiquer le véritable point de départ.

ils résolurent entre eux de traverser la mer et passer en Angleterre. Le soir même, les matelots mirent toutes les choses en l'état qu'il fallait pour naviguer. Ils examinèrent le ciel; les signes étaient favorables : le soleil se coucha bien, et la lune était nouvelle de cinq jours; elle avait une des pointes du croissant tournée vers la mer (1). Les galères sortirent du port au commencement de la nuit. Pendant tout le premier quart, elles firent rames pour gagner la haute mer, le fanal allumé à la poupe de la galère du capitaine, et mouillèrent ensuite sur un grappin jusqu'au quart de l'aube pour laisser reposer le monde (2). Elles firent ensuite route à l'ouest-nord-ouest, le vent

De Brest au pays de Cornouaille, la route serait droit nord, tandis que les galères, on va le voir, firent l'ouest-nord-ouest, qui était bien leur direction en partant de Saint-Malo.

(1) *È la luna quinta pasada la primaçon; tenie la luna el un cuerno en la mar.*

(2) *Salieron las galeas del puerto à prima noche, con la su gente remando à la mar toda la prima, acendido faron en la galea del capitan, è reposaron al algarete fasta el quarto del alba porque folgase la gente.* — Nous n'avons trouvé nulle part ce mot *algarete*, qui pourrait avoir, du temps de Gamez, signifié le quart de minuit à quatre heures, comme celui du matin s'appelait *la modorra*. En ce cas Gamez aurait voulu dire que, de minuit à quatre heures, les galères, étant hors des passes, levèrent rames. Aujourd'hui, on dit d'un navire qu'il va *al garete* lorsqu'il va à la dérive; et dans une note rédigée à notre intention, D. Fernando de la Vera, qui a bien voulu nous fournir des explications lumineuses sur plusieurs points difficiles, nous fait observer que les galères mouillaient souvent un grappin ou une ancre de jet lorsqu'elles voulaient s'arrêter pour peu de temps, ce qui les exposait à chasser (en espagnol *garrar*), si le vent venait à fraîchir, d'où l'expression *irse al garete*, chasser sur son ancre, appliquée probablement d'abord aux navires mouillés sur de faibles amarres. *Reposar al algarete* nous semble, dans la position où étaient les galères, offrir un sens plus satisfaisant en admettant l'amarrage sur une petite ancre, que rames levées et se laissant aller au jusant.

soufflant de la partie de l'ouest par la joue des galères (1); on hissa les voiles, et on eut bon temps. Le jour venu, le vent se calma; on borda les avirons, et l'on rama jusqu'au soir; alors le vent fraîchit et devint contraire, donnant à mi-proue; on hissa les artimons, et l'on établit les gouvernails (2). Les apparences du temps étaient mauvaises. Le patron (3) regardait de tous côtés, le visage blême, soupirant, consultant la boussole et la carte marine; il parlait tout bas avec les marins, et ceux-ci s'étaient déjà faits lestes [pour manœuvrer]. Le capitaine les considérait et voyait dans tout cela des signes de tourmente. Il appela les marins au conseil et leur demanda ce que signifiaient ces changements; le pilote lui dit : « Seigneur, laissez tout soin à nous autres qui avons à faire la besogne; il ne vous servirait à rien de l'apprendre. » Mais le capitaine insista, disant qu'il voulait le savoir; ils lui répondirent qu'une grande tempête se préparait. « La lune est nouvelle et déjà avancée dans son quartier; le vent se met à l'ouest-nord-ouest (4) et nous donne à mi-proue. Nous ne pouvons aller en Angleterre de ce voyage. Si nous retournons en France, nous tombons en travers du raz; si nous marchons à l'ouest, nous ne pouvons point trouver

(1) Le texte dit : *à media galea;* mais les galères, faisant route à l'ouest-nord-ouest avec des vents d'ouest, étaient au plus près et devaient recevoir le vent par la joue, non par le travers.

(2) *Calaron los timones.*

(3) Llaguno dit : *el patron;* notre manuscrit : *el aleman*. Faudrait-il lire *el aliman,* et traduire par le pilote, celui qui observe la boussole, l'aimant, *el iman?* ou bien s'agit-il d'un pilote allemand qui se trouvait à bord de la galère du capitaine?

(4) Le texte dit : *oes sud ueste*; ce doit être une faute, puisque les galères, qui cherchaient à faire l'ouest-nord-ouest, avaient le vent presque debout, *por medio de las proas.*

de ports; si le temps fraîchit encore, il nous faudra retourner en Espagne. Le trajet est long et dangereux, outre que nous pouvons rencontrer la flotte d'Angleterre en chemin. Il y a donc des périls partout. Ainsi, nous devons prendre nos mesures à temps. » Le capitaine ordonna de faire à messire Charles et aux [capitaines des] autres galères le signal de venir à lui pour tenir conseil. Il leur fut demandé ce qu'il leur paraissait de ce temps et de ces pronostics. La conclusion fut de naviguer comme on avait commencé de le faire, de tâcher à toute force d'aborder la côte d'Angleterre, et si l'on ne pouvait y parvenir, de virer de bord, mais de suivre tous le fanal aussi longtemps qu'on le pourrait. Cette résolution prise, le vent fraîchit si dur et furieux, et souleva la mer tellement, que les vagues embarquaient par la proue jusqu'au milieu de la galère, et la faisaient tourner par force. Les lames étaient hautes comme des montagnes et la mer creusée. Les galères se dispersèrent, chacune suivant sa voie, de telle sorte qu'il n'y en avait plus deux ensemble. En peu d'heures elles furent toutes éparpillées, et se perdant de vue, aucune n'eut plus connaissance de l'autre, et elles furent plusieurs jours sans se rejoindre. La galère du capitaine tint toute cette nuit au plus près du vent, jusqu'à ce que la tempête la maîtrisât, et alors il fallut faire vent arrière (1), et envoyer tout l'équipage sous le pont et fermer les écoutilles de toutes les chambres. Il n'y avait pas de voile hissée plus haut que la taille d'un homme. Les vagues étaient si fortes qu'en frappant les hanches de la galère elles menaçaient de la briser et la faisaient toute

(1) Vent arrière par gros temps est une allure très-dangereuse pour les bâtiments petits et étroits, qui peuvent sombrer, si la mer va plus vite qu'eux et les capelle.

retentir. Et il en venait de si hautes par la poupe, que quelques-unes entraient dans la galère. Celles-là sont les plus dangereuses. Elles enlevèrent la chaloupe de la place où elle était amarrée et l'emportèrent à la mer (1). Tous les gens de l'équipage désespéraient déjà de leur vie et priaient Dieu qu'il eût pitié de leurs âmes. Ainsi s'écoula toute la nuit dans une grosse tempête; et outre cela il pleuvait, ce qui est une chose qui contrarie beaucoup les marins. Quand vint l'aube, une des galères apparut, mais si loin, qu'on n'apercevait que sa voile sur la haute mer. La lune alors entrait dans son premier quartier, et il arrivait plusieurs fois qu'elle disparaissait et qu'on l'aurait dite engloutie; cet effet était produit par la hauteur des vagues (2). La terre ne se montrait encore d'aucun côté. Continuant à faire route vers la France, on vit sur le midi pointer les clochers de quelques églises; car dans cette partie la côte de France est plate et basse, et ne fournit point de relèvements. Grâce à Dieu, vers l'heure de none, le vent tomba en grande partie; on hissa une voile, on s'orienta le long de la terre, et la galère vint à une île que l'on nomme Barbarac (3). La galère du capitaine y surgit et y jeta l'ancre; l'équipage avait grand besoin de repos. Il était déjà l'heure

(1) Lorsqu'un bâtiment tient la mer, sa chaloupe est embarquée sur le pont, entre le grand mât et le mât de misaine, et fortement saisie par des amarres.

(2) *Tomaban media luna.* Cette occultation de la lune par la cime d'une vague, lorsque le navire fuyant devant le temps est enfoncé dans le creux de la lame, fait un des effets les plus lugubres qui se puissent imaginer. Gamez ne l'a point mise à sa place dans l'ordre de la description; il aurait dû en parler avant l'aube du jour.

(3) Ce ne peut être que l'une des nombreuses îles du hâvre d'Abrevak, situé au nord et sur le méridien de Brest, le *Hirbrac* du *Religieux de Saint-Denis.*

de vêpres, et le soleil allait se coucher. Là aussi aborda une des galères de messire Charles; c'était celle qu'on avait vue à l'aube; mais il fallut quinze jours avant que les cinq bâtiments fussent réunis. Il plut à Dieu qu'aucun d'eux ne pérît. Tous, allant ainsi à la recherche du capitaine dans les divers ports de la Bretagne, finirent par se retrouver ensemble. Les hommes de chaque navire se figuraient que les autres galères avaient sombré en mer; aussi eurent-ils grande joie quand ils revirent Pero Niño, messire Charles et tous leurs autres compagnons. Des chevaliers de Bretagne vinrent leur rendre visite, et le capitaine fit dresser sa tente dans l'île et les invita tous à manger avec lui, et leur donna une très-noble fête. Chacun racontait les aventures qui lui étaient arrivées dans la nuit de la tempête. Messire Charles dit que sa galère montait jusqu'aux nues et descendait dans des abîmes; que tantôt elle allait la tête en haut, et tantôt la tête en bas (1); qu'il pensait tellement à son âme que le monde ne lui importait plus; et que la mer avait emporté tout ce qui se trouvait sur le tillac jusqu'aux bancs [des rameurs], qu'elle avait arrachés pour la plupart. Son patron raconta que si nombreux et si forts étaient les coups que les lames donnaient dans sa galère qu'ils la faisaient presque chavirer; que bien des fois il avait cru voir le tillac aller dessous et la carène venir dessus, et qu'une fois, il avait vu les étoiles du ciel entre le tillac et la coque de la galère. Il dit aussi que sa galère se serait ouverte par la force des lames, s'il ne l'avait ceintrée avec des câbles et des paillets (1). D'autres disaient que plusieurs hommes étaient morts étouffés sous le pont, tant on y était serré.

(1) Par l'effet du tangage.

(1) *Violartes;* ce mot n'est plus connu. Il peut signifier paillet ou

Chacun racontait ainsi les fatigues et les travaux qu'il avait eu à souffrir. Le capitaine leur dit : « Mes amis, nous devons bien des actions de grâces à Dieu qui nous a délivrés. Nous devions passer par cette épreuve, et Dieu nous a sauvés pour que nous fassions quelque bien. Tâchons de regagner le temps perdu. » Il dit encore : « Voyez comme Dieu protège cette méchante nation des Anglais. Il ne les protège pas parce qu'ils sont bons, mais à cause de nos péchés; car, si eux sont mauvais, nous sommes pécheurs; et, si Dieu fut cette fois contre nous, une autre fois nous le trouverons favorable, parce qu'il est miséricordienx. Si nous avons trouvé la mer irritée, une autre fois nous la verrons douce. Que personne donc ne désespère; les hommes doivent savoir lutter contre la mauvaise fortune; l'homme est né pour travailler. Ceux qui ont conquis des provinces, ceux qui ont gagné des royaumes ont eu à passer par bien des peines et à supporter de rudes fatigues. » Quand Pero Niño eut achevé son discours, messire Charles dit que c'étaient paroles de bon chevalier, et que tout se fît comme il en ordonnerait. Aussitôt que la fête fut terminée, on se mit à raccommoder les galères et à les pourvoir de tout ce qui était nécessaire, puis les marins examinèrent le temps et le vent. Les galères partirent de là, et eurent mer calme et bon vent pour leur voyage. Elles naviguèrent sous la bâtarde et la misaine, par moments à la rame, pendant un jour et une nuit. Le lendemain matin apparut

prélart, natte ou toile goudronnée. (Voyez le *Dictionnaire de marine* du commandant de Bonnefoux, aux mots CEINTRER et PAILLET.) Les paillets lardés servent à aveugler une voie d'eau, et l'on en place sous les câbles ou grelins lorsque l'on ceintre avec eux un navire, pour obvier à la déliaison des bordages.

l'Angleterre, et à l'heure de vêpres on était près de la terre. Il y avait sur la côte beaucoup de barques occupées à la pêche; les galères en capturèrent quelques-unes. Par leur moyen, l'on put prendre langue et se rendre compte de l'état du pays et de chaque localité.

CHAPITRE XXXII.

Comment les galères entrèrent dans le pays de Cornouaille, et prirent un endroit appelé Chita (1).

La contrée où abordèrent les galères se nomme le pays de Cornouaille, et dès que l'on eut des renseignements sur ce pays, les galères pénétrèrent dans les terres avec le flux par une large rivière (2). Cette rivière est si rapide à son embouchure et entraînait si raide les galères, qu'il n'y avait ni rames ni gouvernails qui les pussent arrêter ni diriger, tant que ce courant ne fut point passé. Et ce courant avait la longueur d'une portée d'arbalète; quand

(1) Cette ville, que nos chroniqueurs appellent Tache, pourrait être Saint-Ives, où il y a un bon port, au nord et près du cap Cornwall, ou plutôt Saint-Erth, situé, à peu de distance de la mer, sur l'un des cours d'eau dont la réunion forme l'*Heylmouth*, dans la même baie. Saint-Ives et Saint-Erth (prononcez *Sinntaïve* et *Sinntarth*) donnent indifféremment à des oreilles peu exercées prétexte pour en faire Tache et Chita. Southey, dans son résumé de notre chronique, n'a pas essayé d'élucider ce point de géographie.

(2) *Una ria*. En effet, l'*Heylmouth* formée par la réunion du Godolphin et du Laggans est bien ce que les Espagnols appellent une *ria*.

on en fut sorti, les rames firent leur effet. Il y avait au dedans un port bien garé et abrité de tous les vents, et un bourg que l'on nomme Chita, fort riche et pouvant avoir environ trois cents habitants. Ce bourg n'était pas fortifié; il s'étageait sur la pente d'une côte, et toutes les rues descendaient jusqu'à la mer. C'est là qu'abordèrent les galères. Le bourg était riche, parce qu'il était peuplé uniquement de marchands et de pêcheurs. Le capitaine ordonna à son monde de s'armer; on jeta les planches, et tous descendirent à terre avec le capitaine, qui rangea bien sa troupe; il mit en avant une pavesade (1), et derrière elle les arbalétriers. Le capitaine et messire Charles réunirent leurs gens et les disposèrent d'un commun accord. Il y eut là un rude combat. A la fin, les Anglais furent enfoncés, et beaucoup d'entre eux tués ou pris. Le capitaine ordonna que les bannières et les hommes d'armes restassent en bon ordre hors de la ville, afin qu'ils ne fussent pas surpris, si les Anglais venaient en plus grand nombre, et que les rameurs (2) et les arbalétriers entrassent dans le bourg pour y faire butin, les uns combattant et les autres pillant. Quand tout fut enlevé, il fit mettre le feu et brûla la ville entière; tout cela fut fini dans l'espace de trois heures. Les trompettes sonnèrent, tout le monde se rembarqua, et les galères partirent, emmenant deux nefs (3) qui se trouvaient dans le

(1) La pavesade était proprement une défense faite avec des treillages très-serrés, et quelquefois avec des linges, pour se couvrir et échapper aux regards de ses adversaires; mais ici on doit l'entendre d'une ligne d'hommes portant de grands pavois pour couvrir les arbalétriers.

(2) *Galeotes*.

(3) Mss. : *naos*; Ll. : *naves*. En tout cas, ce devaient être des bâtiments marchands.

port. La mer alors commençait à baisser, et les galères sortirent avec le jusant et remorquèrent les nefs hors du courant. Quand elles furent à l'entrée du port, beaucoup d'Anglais s'y étaient assemblés déjà, et le passage était devenu fort étroit; d'un côté, il y avait une roche très-haute qui dominait les galères, et sur elles tombaient d'une rive et de l'autre quantité de pierres et de traits, et si les Anglais se fussent d'abord réunis en aussi grand nombre qu'ils le furent alors, la descente eût été très-périlleuse, quoique les arbalétriers ne se donnassent pas de relâche. Cette nuit, le capitaine mit à bord des nefs des marins et tout ce qui leur était nécessaire, et leur ordonna de se rendre en France, au port de Harfleur. Et Pero Niño et messire Charles s'accordèrent à l'avis de s'en aller rangeant les côtes d'Angleterre. Ils arrivèrent à une grande plage (1) qu'on appelle Alamua (2). Par tout le pays l'on voyait de grandes troupes de belle gendarmerie et d'archers qui venaient de divers côtés pour défendre la rive. Et le capitaine dit à messire Charles : « Voilà une belle place pour combattre, et de plus nous avons besoin d'eau; marchons à ces gens-là. » Messire Charles répondit : « Monseigneur, *il y a plus de gens que vous n'en*

(1) Les vieux auteurs espagnols désignent souvent par ce nom toute partie d'un littoral qui est abordable aux navires; ici c'est un mouillage.

(2) Notre manuscrit dit *Alamua*, et sur l'*u* il y a un signe d'abréviation. Llaguno a imprimé *Falmua*. Aucun doute n'est possible sur le lieu que veut désigner Gamez : c'est Darmouth, puisque c'était là qu'avait péri, l'année précédente, Guillaume du Chastel, dont le souvenir pesait sur l'esprit de Savoisy. Falmouth en est à vingt-cinq lieues. Darmouth, en vieil anglais *Dertemouth* et *Dortmouth*, est appelé, par Monstrelet, Tordemue, Termue, Tremue et Atemue, suivant les diverses leçons des manuscrits. (Voyez le *Monstrelet* de M. Douet d'Arcq.) Atemue nous explique l'*Alamua* de Gamez, que peut-être il faut lire *Atamua*.

avez; ce n'est pas un bon endroit pour aussi peu de monde que nous sommes (1). » Sur quoi ils eurent ce jour-là, au sujet de cette descente, quelques paroles de discorde. C'était en ce même lieu que les Anglais avaient tué messire Guillaume du Chastel; et le capitaine dit que ce n'était point parce que là était mort messire Guillaume que mourraient tous ceux qui prendraient terre. « Chacun va au marché avec sa chance; tous y vont pour gagner, ensuite il leur en advient suivant le bonheur et le sort. De même dans les guerres : chacun pense être victorieux, et ensuite il en est suivant ce que Dieu a ordonné. Nous autres, nous ne savons pas son secret, mais avec son aide et de bonnes dispositions, les hommes doivent attaquer hardiment leurs affaires; car pour celui qui appréhende tout, mieux lui vaudrait ne pas sortir de sa maison. Ce ne sont ni les broderies, ni les fourrures, ni les chaînes, ni les fermails qui font la guerre, mais les poings solides et les hommes résolus. »

Ici l'auteur laisse de parler du capitaine et de messire Charles, et du désaccord qu'ils eurent sur le propos d'aborder au lieu susdit, pour raconter comment mourut là messire Guillaume du Chastel (2), le noble et vaillant chevalier; parce qu'un chevalier aussi brave et vertueux que le fut celui-là tant qu'il vécut dans ce monde c'est bien raison de faire grande mention de lui dans les histoires des nobles chevaliers, quand l'occasion s'en présente.

Messire Guillaume du Chastel était naturel de Bretagne; il était Breton bretonnant. On appelle bretonnant celui qui est Breton sans mélange d'autre nation ni langue, et

(1) Les mots en lettres italiques sont en français dans le texte.

(2) Voir les notes à la fin du volume.

l'on appelle Bretons galots ceux qui habitent à l'autre extrémité de la Bretagne, mêlés avec des Français ; ceux-là, on ne les tient pas pour purs Bretons ni pour aussi bons gentilshommes. Messire Guillaume était du meilleur lignage de la Bretagne. Il était seigneur d'une grande baronnie qu'on appelait le Chastel. C'était un homme haut de taille, très-puissant de corps, et fort beau de sa personne. Il était très-vaillant ; maintes fois il était entré en champ clos, tant contre tant, pour combattre à armes courtoises ou à toute outrance (1). Il était très-expert aux armes, et à la joûte il les portait si légèrement, qu'il n'en était pas plus empêché que s'il ne les avait pas sur lui. Il se confiait tellement en sa puissance, que souventes fois, dans les combats de tant à tant, il entreprenait de mettre les mains sur celui qui lui était échu. Il figura dans un combat de sept contre sept ; les adversaires étaient des Anglais, et il resta vainqueur ainsi que ses compagnons, qui étaient messire Arnaud Guillen de Barbasan, Archambaud de Villars, Carouis et messire Guillaume Bataille (2).

(1) *Asi en armas secretas como à todo trance.*

(2) *Mosen Arnao, Guillen Barballan, Argenbache, è Caroïs, è Mosen Guillen Butallier.* On voit ce que Gamez fait des noms propres français.

Le combat des sept fut livré, le 19 mai 1402, à Montendre, en Saintonge, par Arnaud Guillen de Barbasan (« le chevalier sans reproche » à qui le roi Charles VII donna les armes de France et une place à Saint-Denis), Guillaume du Chastel, Archambaud de Villars, Clignet de Brébant (depuis amiral de France), Guillaume Bataille, Carouis (Carius, suivant le *Religieux de Saint-Denis ;* d'Escars, suivant le traducteur du *Religieux ;* de Courrotz, d'après les *Chroniques de Saint Denis ;* Carogier, d'après Gamez en un autre chapitre ; peut-être Jean de Carrouges ou Carrouget, célèbre par son duel avec Jacques Legris), et Jean Champagne, qui entrait pour la première fois en champ clos, mais dont Barbasan répondit comme d'un bon lutteur qui, « s'il pouvait une fois tenir son ennemy aux mains et se joindre à lui, par le moyen

(1). . . . .
. . . douze nefs. Et quand il s'agit de descendre à terre, il s'éleva entre eux une grande querelle pour savoir qui y descendrait d'abord. Le désordre se mit parmi eux, et comme les Anglais étaient en grand nombre, les Bretons furent bientôt vaincus, encore que messire Guillaume combattît très-valeureusement jusqu'à ce qu'il fût dangereusement atteint; il fut frappé d'un coup d'épée au défaut de la cuirasse (2), et étant pris il mourut au bout de douze ou treize jours.

Ici l'auteur dit que ces désordres adviennent pour n'être pas écoutés les chevaliers bons et expérimentés, principalement quand les rois prêtent l'oreille à ceux qui les entourent, et font au plaisir de gens qui ne savent rien de la guerre.

Ici on cesse de parler du brave chevalier messire Guil-

de la luicte, l'abattrait et le desconfirait, » trait de ressemblance avec du Chastel. Du côté des Anglais les champions furent le sire de Scales, Edmond Cloiet (ou Chotet), Jean Heron, Richard Witevalle (ou Boutevalle), Jean Fleury, Thomas Trays (ou Tiles), et Robert de Scales, lequel fut tué. Le champ resta aux Français. Guillaume du Chastel y avait fait grande figure; mais le chef de l'entreprise était Barbasan. (Voyez le *Religieux de Saint-Denis* et Juvénal des Ursins.)

(1) La lacune qui se trouve ici dans notre manuscrit existe aussi dans celui qu'a suivi Llaguno. Elle est aisément comblée en recourant aux historiens bretons, qui entrent dans de minutieux détails sur cette malheureuse expédition. Nous renvoyons aux notes, à la fin du volume, pour ce que nous ont fourni les documents anglais. Il suffit de dire ici, pour l'intelligence de notre texte, que la division s'était mise entre les chefs de l'expédition au sujet du pillage d'un convoi espagnol, et que Guillaume du Chastel, ayant voulu prendre terre contre l'avis de ses compagnons, fut, avec ceux qu'il entraîna, victime de sa témérité. (Voyez Monstrelet, le *Religieux de Saint-Denis,* les *Histoires de Bretagne* de dom Morice et dom Lobineau.)

(2) *So las platas,* sous les plates, les feuilles de l'armure.

laume du Chastel, et on retourne à conter du capitaine Pero Niño et de messire Charles, qui étaient sur la côte de Cornouaille.

CHAPITRE XXXIII.

Comment se rétablit l'accord entre Pero Niño et messire Charles, parce qu'ils étaient tous deux vertueux chevaliers.

Entre les bons, la discorde ne saurait durer longtemps, parce que l'homme vertueux, une fois la colère passée, discerne en son entendement ce qui lui convient, et renonce à ce qui lui peut causer préjudice. Les deux chevaliers comprirent qu'ils étaient en tel lieu et à telle besogne, que chacun avait besoin de l'autre, et de plus, que chacun d'eux devait donner bonne opinion de soi. Si un homme est bon et l'autre mauvais, ou si tous deux sont mauvais, ils ne se peuvent accorder; car la cause de discorde est que la méchanceté se place entre eux. Ainsi, pour obtenir la concorde, il faut d'abord ôter d'entre eux la méchanceté. Et ces deux chevaliers étaient si bons et prisaient tous deux si haut l'honneur, le bon renom et le profit commun, que celui qui le premier trouva un moyen de chasser la discorde, crut avoir montré le plus de force. Je veux vous dire un exemple que j'ai recueilli à ce propos, et qui est fait pour beaucoup intéresser les chevaliers qui vont en guerre. Il est arrivé de nos jours.

CHAPITRE XXXIV.

Exemple : de ce qui arriva à un chevalier anglais, et comment il montra grande force en étant endurant.

Le roi d'Angleterre allait en guerre contre le roi de France, et ils en vinrent à la bataille; les armées étaient très-près les unes des autres, et, suivant l'usage, on désigna des ordonnateurs qui allaient plaçant les troupes, et l'on commanda, comme c'est la coutume, que nul ne se permît de sortir du rang ni de pousser en avant, tant que l'heure d'attaquer ne serait venue. Il y avait là des personnages de marque parmi lesquels était, d'après ce qu'on raconte, un grand seigneur qui sortit un peu de son rang par orgueil et bravade; ou bien, fût-ce que l'autre lui portât secrètement mauvaise volonté, un de ceux qui allaient maintenant l'ordre, un bâton à la main, vint à lui, et il lui donna de ce bâton un grand coup dans le visage, car ce seigneur avait encore la visière du bassinet levée, en sorte qu'il fut fortement blessé. Celui qui fit cela n'était pas un homme d'aussi grand état que l'autre, et quand celui-ci fut frappé, bien le virent les siens et ses parents, ce qui faisait grand monde; car ses vassaux et adhérents étaient bien nombreux. Ils s'approchèrent tous de lui et le voulaient venger sur le champ. Lui avait supporté cela comme un homme de bon entendement; il posa la main sur la blessure pour que personne ne la vît, demanda à tous qu'ils se tinssent en place, et se tira à l'écart avec

un page à qui il ordonna de lui apporter un mouchoir, puis il banda sa plaie. Il mit ensuite un bassinet et retourna vers le corps de bataille, appelant les siens et les remettant en ordre, leur reprochant d'avoir à cause de cela rompu les rangs, et leur disant de reprendre chacun sa place; qu'il ne s'était rien passé dont ils dussent s'émouvoir; que puisque lui l'avait souffert, eux le pouvaient supporter; que s'il y avait déshonneur, la grosse part était pour lui; et qu'enfin, ce n'était ni le temps ni le lieu où il convînt à personne de s'emporter et demander raison d'une offense, eût-il vu tuer son propre frère, mais qu'il fallait regarder aux ennemis que l'on avait là sous les yeux, et que chacun pensât à faire son devoir. Les armées se rencontrèrent et combattirent. Cette fois, les Anglais furent vainqueurs (1), quoique les Écossais soient une forte nation qu'il est mal aisé de vaincre.

On dit que les Anglais étaient quarante mille et les Français vingt mille, et que vingt mille Anglais et dix mille Français moururent dans cette bataille. Les Anglais avaient nommé des juges pour, après la bataille, accorder l'honneur de la journée à ceux qui auraient le mieux fait. Les juges avaient trois chapels (2) : un en or, l'autre en argent, et le troisième en ferblanc, pour les donner, de degré en degré, à ceux qui se seraient le mieux comportés. Après la bataille, tous agitaient la question de savoir qui devait recevoir le chapel d'or. Il y avait là bien

(1) Le texte porte *vencidos*, vaincus; mais la suite de l'histoire prouve qu'il faut lire *vencedores*. La mention des Écossais peut faire supposer qu'il s'agit de l'expédition de l'amiral Jean de Vienne en Écosse, l'an 1385.

(2) *Chapeletes*. Chez nos vieux écrivains, *chapel* est employé pour désigner toute espèce de couvre-chef, mais principalement une couronne ou guirlande : *chapel de roses*, d'où rosaire et chapelet.

des chevaliers qui, dans cette journée, avaient accompli de notables faits d'armes, et qui espéraient, qui plus, qui moins, obtenir l'honneur ou partie de l'honneur. Tous étant réunis dans la salle avec le roi, les juges appelèrent le chevalier qui avait reçu le coup de bâton dans le visage et lui accordèrent le chapel d'or, et ils remirent celui d'argent à un autre, et à un troisième celui de ferblanc. Et les autres, mal contents et songeant à toutes les vaillantes choses qu'ils avaient faites, commencèrent à murmurer et à dire qu'on n'avait pas bien jugé. Les juges dirent : « Chevaliers, restez en paix ; il est bien raison que celui à qui l'on doit le gain de la bataille ait tout l'honneur. Nous avons vu la grande offense que ce chevalier a reçue dans sa personne, lui qui est de si grande qualité, et nous vîmes comment notre armée se débandait pour le venger; et cette vengeance, il pouvait la prendre sur le champ, si cela lui eût plu. Nous savons, outre cela, que l'autre chevalier a aussi beaucoup d'adhérents, et que beaucoup de ceux qui sont dans l'armée étaient prêts à faire quelque chose pour lui ; et la chose fût allée en telle sorte, que dans notre armée il y eût eu discorde et mal, et cette discorde, bien l'eussent connue nos ennemis, qui sont gens très-guerriers et entendus à combattre; et ils seraient venus sur nous et très-aisément nous auraient tous détruits, et ils nous auraient vaincus et tués. » Quand les juges eurent achevé leur discours, le roi et tous les chevaliers furent très-contents de ces explications, et reconnurent qu'on avait prononcé pour le mieux. Le chevalier prit le chapel, le mit sur son chef et le porta tout ce jour à la cour; ensuite il l'envoya à un brave gentilhomme qu'il savait s'être montré très-vaillant, aussi bien à jouer des armes qu'à conduire son monde, le priant

qu'il le portât pour l'amour de lui, quoique, du reste, il l'eût lui-même bien mérité. Il était bien vrai que dans l'armée chacun parlait de ce chevalier, car sur un point, pendant la bataille, les Anglais paraissaient déjà défaits, et lui accourut et arrêta les Écossais tant que le roi eût loisir de gagner par ailleurs la victoire. Le chevalier dont j'ai dit qu'il avait su endurer l'offense combattit si bien dans cette journée et fit tant par ses mains, qu'encore bien qu'il n'eût pas mérité le chapel pour un autre motif, à la façon dont il se comporta dans la bataille, on eût mis en question si le chapel ne devait pas lui être adjugé à bon droit, comme à celui qui avait fait le plus pour l'obtenir.

CHAPITRE XXXV.

Comment la discorde entre les chevaliers est vice très-mauvais, d'où naissent de grands dommages.

Discorde entre les chevaliers naît d'orgueil et d'envie; ce sont deux vices qui amènent de grands dommages. L'orgueil fait penser que l'on se grandira et gagnera de l'honneur en se singularisant et suivant sa propre volonté, au lieu de se laisser guider par la même raison qui conduit tout le monde, et qu'il est beau de différer de l'avis de tous les autres (1). Si l'orgueilleux est un

(1) *Orgullo es mayor lugar, que a mas honra que non le usar de singularidad, siguiendo su propia voluntad e non se querer seguir por la razon de que todos usan, mas desacordar de lo que todos los otros acuerdan.*

Le texte a été visiblement corrompu dans le premier membre de la phrase, et nous avons dû traduire par conjecture.

homme puissant, il peut en résulter grand mal et grand préjudice, parce que la volonté perverse se joignant à la puissance, il n'y a chose qu'elle ne détruise. Si l'orgueil ne se trouve que chez un homme de peu d'importance, il ne cause d'autre mal que de faire haïr cet homme par le monde. Envie est un tourment qui naît dans le cœur et y met grande douleur. L'envieux se tue et tue les autres; l'envie le brûle au dedans et au dehors. Pour l'envieux, une très-triste chose est qu'il est toujours en soupçon et en crainte; celui à qui il porte envie lui rend haine et, quand il y voit son temps, le grève. L'envieux ne regarde rien avec des regards droits; et c'est pour cela que Sénèque dit : « Chassons l'envie qui nous obsède et ne nous laisse ni repos ni tranquillité. » L'honneur des batailles, chacun le désire; mais ceux-là seuls l'obtiennent qui peinent pour l'avoir, et ils ne le peuvent obtenir sans grandes fatigues et péril. Tout est rude dans la poursuite de l'honneur; il n'est pas de poursuite plus dure que celle-là, parce que le but est plus grand que tout autre. Plus le degré est élevé, plus il est dur de le monter. Pourquoi dans la bataille réclame-t-on, non l'arrière-garde, mais l'avant-garde, ce poste étant le plus périlleux, là où sont les premiers coups, lorsque les ennemis arrivent frais avec toutes leurs forces, leurs armes entières et bien apprêtées, et qu'il faut regarder la mort de plus près? C'est parce que là se gagne la bataille, ce qui est la plus grande gloire de ce monde.

Caton dit que nous devons travailler pour obtenir le plus grand bien. Mais cette sentence (1) a diverses applications suivant les opinions. Virgile parle des travaux de

(1) *Oluridad (autoridad).*

la terre, et prétend que là sont amassées les plus grandes richesses, et que cela est le plus grand bien. D'autres ont dit que la santé du corps était la meilleure chose pour la vie; c'est ce que nous montre Nacer (1), qui fut grand physicien et médecin. D'autres ont avancé que le plus grand bien était la gloire gagnée par les batailles; c'est ce que nous montre Lucain, qui a traité des batailles, et qui dit qu'il a recherché quelle est la plus grande gloire, et n'en a pas découvert de supérieure à celle-là. D'autres ont affirmé que la volupté était le souverain bien; c'est ce qu'a fait Ovide, qui a traité de ses propres amours, et qui dit qu'amour, et jeux, et ris, et allégresse, lui avaient été le souverain bien. Lucain, qui a traité de beaucoup de batailles, s'était proposé d'en raconter une dans laquelle Curius fut vaincu; mais la mort vint, et il ne put le faire. Lucain a parlé de Mars comme d'un dieu puissant dans les batailles, et a dit : les batailles de Mars. Mars veut dire Mort ou Engloutisseur, qui fait mourir les hommes par bataille romaine (2), parce que les Romains descendirent de Mars par Remus et Romulus, qui furent fils de Mars et d'Iliata (*sic*). Lucain écrit les batailles qui eurent lieu entre deux Romains, l'un Jules César, et l'autre Pompée le Grand. Et, comme j'ai dit ci-dessus que remporter des victoires est le plus grand bien et la plus grande gloire de cette vie, pour cela, chacun voudrait obtenir pour soi d'être chanté, et que l'on portât haut son prix (3). De là naît envie et d'envie discorde. Ce que l'un ne peut avoir,

(1) Peut-être Nassir Eddyn, célèbre astronome persan, qui a écrit sur la médecine, la philosophie, etc., et qui naquit en 1201.

(2) *Mares quiere decir muerte ó tragador que face à los hombres morir por batalla romana.*

(3) *È que ficiesen dél grand premio.*

il ne voudrait pas que l'autre l'obtînt. [Il vaudrait mieux] que l'homme se contentât de la position où la fortune l'a placé, et qu'il ne souhaitât pas de s'élever par superbe; car de telles élévations sont dangereuses. Celui que la fortune élève le plus, elle l'abaisse le plus aussi. Considère ceux qui ont été sur la roue de la fortune, et comme la fortune est toujours en branle. Plus est à redouter la prospérité que l'adversité; en plus grande crainte vit celui qui est au haut de la roue que celui qui n'y est pas monté.....

..... Donc, quand le capitaine Pero Niño. et messire Charles furent de bon accord commo ils l'avaient été auparavant, les galères partirent le soir d'Alamua (1) et tinrent la mer toute la nuit, en grande crainte de rencontrer la flotte d'Angleterre. L'aube venue, elles arrivèrent en ramant et en longeant la côte à Plamua (2). C'est une bonne ville, assise à une grande hauteur du côté de la mer; du côté de la terre elle n'est pas aussi élevée, mais elle a une bonne forteresse sur un petit mamelon. Là il n'y a pas moyen de prendre terre, si l'on y trouve résistance, à moins de faire la descente loin de la ville; et une fois à terre, il n'est pas difficile de s'en emparer. Elle est au bord d'une rivière, à une portée de canon de la mer. Il y a là un pont qui est fait comme le pont de Séville, avec des bateaux, et qui peut être formé de sept

(1) Nous avons vu que c'est Darmouth.

(2) Notre manuscrit dit : *Apamua;* mais nous avons ici suivi la version de Llaguno, qui doit être la bonne. *Plamua,* la *Planemue* de nos chroniqueurs, est Plymouth, à dix lieues à l'ouest de Darmouth, si l'on compte la distance par mer. Les galères purent faire ce trajet en une nuit. La description des lieux convient d'ailleurs parfaitement à Plymouth. Le pont de bateaux était probablement jeté sur la Plym, là où est aujourd'hui le port marchand.

ou huit barques. Il se trouvait dans la rivière plusieurs nefs et d'autres navires, mais dès que les galères furent aperçues tous se hâlèrent près du pont. Les galères entrèrent dans la rivière pour prendre quelques-uns de ces navires et y mettre le feu. On tira de la ville tant de coups de bombardes et de canons, que ceux des galères pensèrent être coulés. Il y eut une pierre qui passa plus haut que deux tours et tomba dans la mer, à près d'une demi-lieue, en telle sorte qu'il fut impossible de s'emparer d'aucun vaisseau. Les galères s'éloignèrent de là en suivant la côte, et un matin, elles se trouvèrent par le travers d'un golfe que l'on appelle le Casquet (1). Il y a là des roches très-hautes, entre lesquelles il n'existe point de passage, et personne n'en connaissait. Un vent très-fort de mer commença à souffler et donnait en plein sur les galères qu'il faisait aller par force sur les roches. Il ne servait à rien de ramer; il ne restait plus qu'à invoquer la vierge sainte Marie pour en être secouru. Les galères se virent là en perdition. De plus, le courant était si rapide qu'il les portait toujours au golfe; mais il plut à Dieu que ce courant, qui les menait au golfe par un côté, les fit sortir par l'autre, ce qui fut une grande merveille; et tous rendirent bien des grâces à Dieu. Ensuite, à force de rames et contre le vent, ils s'éloignèrent de la terre et entrèrent en pleine mer. Dans cet endroit ont péri bien des navires. Cette nuit, les galères tinrent en sûreté la haute mer; le lendemain, elles vinrent à une île qu'on appelle

(1) C'est, nous le supposons, le golfe d'Exeter, auquel Gamez donne le nom des Casquets, écueils dangereux, situés entre les îles d'Aurigny et Guernesey. Les roches dont il parle ensuite sont peut-être celles de Start-Point, à l'entrée du golfe. Il serait difficile d'admettre qu'il s'agisse d'Eddystone, à trois lieues au sud de Plymouth.

Portland (1). C'est une petite île, toute voisine de la côte d'Angleterre. Quand la mer est basse, on va de l'une à l'autre à pied sec; quand elle est haute, on passe sur des embarcations. Cette île est ronde et entourée de hauts rochers qui ne laissent d'entrée que du côté qui fait face à la terre. Elle renferme un bourg dans lequel demeurent environ deux cents habitants.

CHAPITRE XXXVI.

Comment les gens du capitaine Pero Niño s'en furent, avec sa bannière, pour saccager l'île de Portland.

Le capitaine Pero Niño envoya quelques-uns des siens avec sa bannière pour piller ce bourg et emmener les troupeaux de l'île; et ainsi fit messire Charles. Pour eux, ils demeurèrent avec le reste de leur monde, pensant que, lorsque la mer baisserait, quelques troupes d'Anglais pourraient venir à eux. Ceux qui allèrent dans l'île combattirent un instant avec les gens qu'ils y rencontrèrent; mais ceux-ci étaient mal armés, en petit nombre, et prirent

(1) *Porlan.* L'île de Portland, jointe à la terre par une langue de sable, ferme, à l'est, le golfe d'Exeter dans le comté de Dorset. L'île a la forme d'une oreille. Les falaises de l'ouest sont bordées de rochers, et on les exploite comme carrières. La langue de sable, appelée le *Chesil bank*, découvre, à mer basse, de quarante à quarante-cinq pieds. Sa longueur est de près de deux mille mètres, et sa plus petite largeur, à mer basse, de cent cinquante mètres. Le bourg, *Chesillon*, et le château sont situés au nord de l'île, qui en est la partie la plus élevée.

tous la fuite. Ils avaient dans les rochers, proche du bord de la mer, des cavernes en grande quantité, fort spacieuses, où l'on descendait par des sentiers très-étroits, et ces sentiers faisaient des lacets en telle sorte qu'un seul homme pouvait défendre les escaliers de l'un de ces passages contre n'importe quel nombre d'assaillants. Et auparavant, quand les galères avaient tourné autour de l'île, ceux du bourg les avaient aperçues à tems, et la plupart s'étaient réfugiés dans les grottes avec leurs femmes et leurs enfants; si bien que l'on ne put faire sur eux que peu de prisonniers, et l'on se rabattit à piller le bourg. Pendant que cela se passait dans l'île, les trompettes sonnèrent à bord des galères pour rappeler le monde. Alors les Français qui étaient de compagnie avec les Castillans commencèrent à mettre le feu aux maisons, et les Castillans ne le voulaient pas faire mettre; au contraire, ils empêchèrent que l'on ne continuât, parce que la population de l'île était pauvre. Il arriva même là un miracle : ce fut qu'un Castillan mit le feu à une maison couverte de chaume, et que le feu ne voulut jamais prendre, parce que le Castillan ne le mettait pas de bon gré; mais quant aux Français, aussitôt qu'ils avaient mis le feu, la maison était brûlée. Cela était cause que les Castillans n'avaient pas cœur à faire plus de dégât dans le bourg, ayant pitié de ces pauvres gens. Bien savaient-ils que telle était la volonté de leur capitaine. Il fut toujours doux pour le faible et fort contre le fort. Ainsi nos gens prirent leur chemin pour regagner les galères, et quand ils y arrivèrent, beaucoup d'Anglais, hommes d'armes et archers, avaient déjà passé de ce côté, à marée basse. Le capitaine Pero Niño et messire Charles étaient déjà engagés avec les Anglais; ceux-ci combattaient pour

passer à la défense de l'île, car ils y voyaient les gens des galères, ceux-là pour les empêcher de passer. Le nombre des Anglais croissait à chaque instant; et quoique le capitaine ne se donnât pas de loisir à frapper afin de barrer le passage, comme la langue de sable était large, tandis qu'il avait affaire aux uns, les autres se glissaient dans l'île. Les hommes qui marchaient avec la bannière du capitaine étaient parvenus dans la partie haute de l'île; et de là ils découvrirent comment on se battait et qu'il arrivait du monde sur eux. Ils se mirent en bonne ordonnance (car il y avait des braves gens parmi eux), pressèrent le pas et se rencontrèrent avec les Anglais, et se jetèrent sur eux très-durement; mais les Anglais tenaient ferme en place. Il y avait ainsi deux combats bien près l'un de l'autre. Ceux qui venaient de l'île enfoncèrent les Anglais, et les contraignirent à reculer jusqu'à l'autre combat, tant qu'il n'y eut plus qu'une seule bataille. Messire Charles allait dans la mêlée, gouvernant ses gens et combattant à la façon d'un bon chevalier. Il avait avec lui sa bannière et la plus grande partie de son monde. Le capitaine prit sa bannière, qu'on ramenait de l'île, rassembla ses gens, fit placer une pavesade devant les arbalétriers, et appela près de lui son cousin, Fernando Niño, et ses hommes d'armes. Il leur dit : « Voyez les Français, ils se battent en braves, et il n'y a rien de plus à attendre d'eux. Il faut que nous les secourions, car ils ont affaire à tant de monde qu'ils ne peuvent plus résister. A vous de les aider. » Ce disant, ils allèrent aux Anglais et les attaquèrent durement à coups de dards et de flèches, et le capitaine arriva avec sa bannière. Il y eut là un rude combat en petit espace. A la fin, les Anglais eurent à quitter la place, pour dépit qu'ils en eussent, et à regagner la terre ferme. En

ce moment la mer montait, et elle sépara les combattants les uns des autres. La cause pour laquelle les Anglais se retirèrent si promptement fut qu'ils virent venir le flux, pensant que si, la retraite leur était coupée, il ne leur resterait qu'à mourir, tant était acharné le combat que leur livraient les Français et les Castillans. Mais ceux-ci, n'eût été la marée montante, n'auraient pu résister, tant les ennemis arrivaient en grand nombre. Le terrain que recouvrait l'eau avait de largeur ce que franchirait une pierre lancée avec la main; et les Anglais amassés au-delà envoyaient tant de pierres et de flèches, qu'il semblait que ce fût comme quand il neige, et ceux qui étaient du côté de l'île en recevaient en quantité. Le capitaine fit ce jour-là de beaux coups d'arbalète, dont il abattit et blessa bien des Anglais; et cet échange de flèches dura fort longtemps, jusqu'à ce que la nuit y mit fin. Nos gens rentrèrent dans leurs galères, soignèrent leurs blessés, et mangèrent et prirent du repos. On fit ce jour-là quelques prisonniers.

CHAPITRE XXXVII.

Comment les gens de Pero Niño brûlèrent la ville que l'on appelle Pool (1), et du combat qu'ils eurent avec les Anglais.

Le lendemain, les galères partant de là s'en furent longeant la côte et reconnaissant les ports. Les gens des

(1) *Pola,* Pool, petite ville du comté de Dorset. Elle est située dans

galères descendirent pour faire de l'eau et du bois, et voyant des troupeaux de vaches et de moutons, ils s'en emparèrent et en tuèrent pour leur provision. Ils s'en allaient ainsi le long de la côte, brûlant chaque jour et pillant beaucoup de maisons, emportant étoffes et hardes; et ils avaient de fréquentes escarmouches avec les habitants de ce pays. Ainsi allant, le capitaine eut connaissance d'un bourg qu'on appelle Pool et qui est sur cette côte. Ce bourg appartenait à un chevalier nommé Harry Paye (1), qui faisait toujours la course avec nombre de navires, capturant tout ce qu'il pouvait atteindre de vaisseaux d'Espagne et de France. Et cet Harry Paye était venu bien des fois sur la côte de Castille, où il avait enlevé beaucoup de barques et de nefs; il croisait dans le canal de Flandre avec des forces si puissantes, qu'il n'y pouvait passer, pour se rendre en Flandre, aucun navire qui ne fût pris. Cet Harry Paye avait brûlé Gijon et Finisterre (2), et enlevé le crucifix de Sainte-Marie de Finisterre, qui était bien célèbre, comme celui pour lequel on avait la plus grande dévotion dans tout le pays; et j'en sais la vérité pour l'avoir vu. Il causa en Castille beaucoup d'autres dommages, y faisant force prisonniers pour en avoir rançon; et

une presqu'île plate, adossée à des collines, et qui se trouve au fond d'une baie. Les parties hautes de cette baie découvrent deux heures après la haute mer, et l'on n'arrive à Pool que par un canal étroit.

(1) *Arripay*. Southey dit qu'il était commandant de la flotte des Cinq-Ports. Cette année il fit, avec lord Berkeley et Thomas de Swinburne, subir des dommages considérables à la flotte française qui avait conduit le maréchal de Rieux dans le pays de Galles. En 1407, il captura un grand convoi de cent vingt navires marchands richement chargés. (Voyez WALSINGHAM, *Historia brevis Angliæ*, aux années 1405 et 1407.)

(2) Le cap Finisterre, en Galice. Près de ce cap se trouve le petit port de Corcubion, que probablement veut désigner Gamez.

quoique d'autres navires armés sortissent d'Angleterre, c'est lui qui le plus habituellement faisait parler de lui. Quand le capitaine sut qu'il était aussi près de la résidence de ce corsaire, il en eut une grande joie, pensant l'y trouver, et par un matin, à l'aube, les galères se présentèrent devant Pool. Ce bourg n'était pas muré; il s'y élevait une belle tour couverte d'une toiture d'étain ronde et ayant la forme d'une coupe. Le capitaine dit à messire Charles qu'il serait bien de prendre terre à cet endroit, et d'aller piller et brûler le bourg. Messire Charles répondit : « Monseigneur, mon avis est que nous ne descendions pas ici, parce que, outre qu'il y a beaucoup de bas-fonds et de récifs, et que les galères ne pourraient approcher de terre, il se trouve dans ce canton beaucoup de gens d'armes et d'archers. » Le capitaine dit : « Nous descendrons dans les chaloupes par petites troupes, successivement, et pendant que les uns combattront, les autres débarqueront. » Messire Charles répliqua que le capitaine ferait ce qu'il voudrait, mais que pour rien au monde ni lui ni ses gens ne descendraient. Alors le capitaine fit armer son monde et le débarqua, et ordonna d'aller mettre le feu au bourg. Ce bourg de Pool est à une bonne distance de la mer. Les Castillans y mirent le feu et en brûlèrent une grande partie; mais tant d'Anglais arrivèrent sur eux qu'ils ne purent résister, et qu'ils se retirèrent en bon ordre et lentement vers la mer. Le capitaine, voyant comment les siens s'en revenaient et abandonnaient le bourg, en eut grand chagrin et commanda à plus de monde de descendre; pendant ce temps, les autres combattaient et se défendirent jusqu'à ce que le renfort arrivât. Fernando Niño, cousin du capitaine, le conduisait, et avait avec lui la bannière et les hommes d'armes. Le capitaine disposa

son monde et donna l'ordre d'aller détruire le bourg. Les Castillans, bien ensemble, se mirent en mouvement pour s'y rendre, selon le commandement du chef. La bannière fut plantée en dehors du bourg, et les hommes d'armes autour d'elle. Le capitaine avait ordonné qu'on ne pillât point, de crainte que les soldats ne fussent embarrassés par le butin, mais de mettre le feu partout. Aussi, en peu de temps, le bourg fut brûlé entièrement, à l'exception d'une belle et grande habitation, que défendaient beaucoup de gens réfugiés à l'intérieur; mais les Castillans s'opiniâtrèrent si bien, que par force ils entrèrent dans cette maison, et ceux qui s'y étaient renfermés sortirent par les portes de derrière. On y trouva beaucoup d'armes de toute espèce, des canons, des agrès, des voiles, et tout ce qui sert aux navires de guerre. Les Castillans enlevèrent de ces choses tout ce qu'ils purent emporter, puis mirent le feu au palais. Cette affaire achevée, ils revinrent devant les galères, combattant toujours avec les Anglais; et comme ils commençaient à monter dans les galères, il vint une grande quantité d'Anglais à pied et à cheval. Les cavaliers descendirent de leurs chevaux, se mirent à pied, et formèrent une belle troupe d'hommes d'armes et d'archers; et ils étaient si près qu'on aurait bien pu distinguer les roux des noirs. Ils avaient avec eux des portes de maisons, et ils les plantaient par terre, les appuyant à un pieu, et s'abritaient derrière elles pour combattre (1). Ils avaient fait cela par crainte des arbalètes, qui leur tuaient beaucoup de monde. Ils occupaient le haut du terrain, et

(1) Ces portes étaient les mantelets portatifs dont se couvraient les archers ou les arbalétriers, et que remplaçait imparfaitement le grand bouclier attaché sur le dos pour garantir l'homme pendant qu'il se retournait et bandait son arme.

les Castillans, placés dans le bas, recevaient des flèches en si grand nombre et qui arrivaient si dru, que les arbalétriers n'osaient pas se baisser pour armer leurs arbalètes. Il y avait beaucoup d'hommes atteints par ces traits, qui restaient en grande partie piqués dans ceux qui portaient des jaques (1) et des soubrevestes, si bien qu'à les voir on eût dit des saints Sébastiens (2). La bannière et celui qui la tenait étaient aussi criblés de flèches, et l'alferez en avait tout autour de son corps autant que le taureau dans l'arène; mais il était protégé par ses bonnes armes, encore qu'elles fussent déjà faussées en quelques endroits. Les Anglais sont experts en guerre, et pour en venir aux mains avec les Castillans ils attendaient que les arbalétriers, à force de tirer, eussent épuisé leur trousseau. Le capitaine Pero Niño était dans sa galère, d'où il voyait comment le nombre des Anglais croissait à chaque instant et qu'il y avait parmi eux de très-vaillants hommes d'armes. Il reconnut que l'affaire devenait douteuse; alors il quitta sa galère avec le petit nombre de ceux qui y étaient restés, et descendit à terre. Messire Charles, quand il vit le capitaine gagner le rivage, se mit en mesure de l'aller aider, bien qu'il fût déjà tard; et quand les Castillans virent le capitaine, ils prirent plus grand courage. Lui, encourageant ceux qu'il rencontrait, arriva à sa bannière. Celui qui la tenait était seul et en grand péril entre les Castillans et les Anglais; car, pour dire la vérité, les Castillans avaient reculé d'environ trois pas qu'avaient gagné les Anglais. Et les guerriers savent que tous regardent la bannière, tant

(1) Casaque de peau piquée qu'on portait dessus ou dessous le haubert.

(2) *Que parescian asaetados.*

les ennemis que les amis; et si les siens la voient reculer dans le combat, ils perdent le courage, tandis que celui des ennemis s'augmente; et s'ils la voient rester ferme ou avancer, ce sont eux qui ont confiance. Mais, ni parce qu'à l'alferez est accordé tel honneur, et qu'il a été choisi dans toute l'armée pour remplir cet office, ni parce que tous le regardent et ont les yeux sur lui, il ne faut que s'accroissent en lui orgueil et vanité, qu'il s'attribue un plus grand rôle qu'il ne lui en a été assigné, qu'il marche plus avant qu'il ne lui a été ordonné, ni qu'il croie que sa charge lui a été confiée comme au plus vaillant de cette armée. Il doit se dire que beaucoup d'autres et meilleurs sont autour de lui et que par leurs mains se fait la besogne. Qu'il ne veuille pas se distinguer et emporter l'honneur sur autrui, tellement qu'à la fin il mette en danger l'honneur de son maître et de ceux qui le suivent; mais qu'il ne se tienne pas non plus tant en réserve que les autres aillent en avant et lui reste derrière, car la chandelle éclaire mieux portée devant que derrière. La bannière est comme la torche placée dans une salle et qui éclaire tout le monde; si par quelque accident elle s'éteint, tous restent dans les ténèbres et sans voir, et ils sont vaincus. Et par ainsi, pour tel office doit être choisi un homme de grand sens, qui se soit déjà vu en de grandes affaires, qui ait le renom de bon, et qui, dans d'autres occasions, ait rendu bon compte de sa charge. Un tel emploi ne doit être confié ni à un homme présomptueux, ni à un homme emporté, car celui qui n'est pas maître de lui ne saurait diriger les autres. Et quelques-uns à qui fut accordé cet office ont mis en mauvaise passe leurs maîtres et ceux qui l'accompagnaient. Aussi, quand un seigneur commande aux siens de suivre un pennon

qu'il a placé entre mauvaises mains, bien est raison de faire grand reproche au seigneur qui met ses hommes sous un tel alferez, car l'honneur tourmente tellement les gentilshommes qu'il les fait se jeter dans des périls évidents. Il convient donc que l'alferez se conforme à la volonté de son seigneur et ne fasse pas plus qu'il ne lui est ordonné. Et Pero Niño dit à Gutierre Diaz (1), son alferez : « Ami, faites attention quand vous entendrez sonner les trompettes; marchez alors avec la bannière, et portez-la en avant jusqu'aux Anglais. Là, arrêtez-vous, et ne quittez plus votre place. » Le capitaine, très-bien armé, dès qu'il eut rangé tout son monde, se mit à appeler à haute voix : « Saint Jacques ! saint Jacques! » Les trompettes sonnèrent, la bannière marcha, et tous s'élancèrent à sa suite. I était temps alors pour chacun de faire son devoir et montrer ce qu'il valait, car on trouvait à qui parler. La bataille fut bien soutenue de part et d'autre; enfin, les Anglais lâchèrent pied, mais non tous, car les gentilshommes combattaient très-ferme en se retirant. Si les gens des galères qui étaient à pied eussent été à cheval, on eût fait beaucoup de prisonniers ce jour-là; il y eut toutefois assez de monde tué ou pris. Dans ce moment, messire Charles était arrivé à terre, conduisant beaucoup de chevaliers et de gentilshommes armés; ils paraissaient sur un autre point du combat, richement couverts de soubrevestes et d'autres ornements d'or et d'argent. Et je dis la vérité : la bataille finie, les flèches étaient si nombreuses sur le sol, qu'on ne pouvait marcher sans fouler des traits en telle quantité qu'on les ramassait par poignées. Il arriva que le seul homme de la galère de messire Charles

(1) Gutierre Diaz de Gamez, l'auteur même du livre.

qui pût arriver à temps pour combattre mourut là. C'était un Castillan, un homme brave: on l'appelait Juan de Murcia. Ce jour mourut aussi un frère d'Harry Paye, très-bon homme d'armes, qui fit là de très-belles choses avant de mourir. Quand tout fut terminé, Pero Niño pria messire Charles de dîner avec lui ce jour-là, lui et ses chevaliers; et ainsi fut fait. Et de si rude sorte furent les Anglais battus et vaincus qu'aucun d'eux ne reparut plus, mais ils laissèrent les Castillans remonter sur leurs galères bien à leur aise, sans combat. Ceux-ci prirent soin de leurs blessés, et mangèrent, et se reposèrent, car ils en avaient grand besoin. Et alors messire Charles dit au capitaine : « Monseigneur, il faut (1) que vous me pardonniez, car ces chevaliers ont trop tardé à s'armer, et les attendant toujours, je ne vous ai pas porté aide dans cette bataille; aussi, tout l'honneur est à vous, et je n'y ai nulle part. » Le capitaine répondit : « Monseigneur, une autre fois vous ferez mieux; et s'il m'appartient d'en décider, je vous donne tout l'honneur de cette bataille, car je sais que vous êtes un si bon chevalier que vous ne pouvez faire aucune faute partout où vous vous trouvez. »

Le capitaine apprit là que le roi d'Angleterre avait réuni une grande armée, et pris beaucoup de monde de cette contrée pour marcher contre Owen (2), prince de Galles, qui s'était soulevé contre lui.

(1) Quand Gamez fait parler messire Charles, il lui met souvent quelques mots français dans la bouche; ici il estropie singulièrement notre verbe *falloir* : *Monseñor, y faota que vos me perdoneis.*

(2) *Ivan,* Owen Glendower. — Cette indication, jointe à celle que le *Religieux de Saint-Denis* donne sur la réunion de Savoisy et de Pero Niño à l'Abrevak (23 août), fixe à peu près la date de la descente à Pool. Par une lettre datée d'Hereford, le 4 septembre 1405, le roi

CHAPITRE XXXVIII.

Comment Owen (1), prince de Galles, était révolté et ne voulait pas obéir au comte de Derby (2), que les Anglais avaient fait roi.

Comme je vous l'ai raconté ci-dessus, les Anglais avaient déposé le roi Richard d'Angleterre, et Owen, prince de Galles, était son parent très-proche. Celui-ci ne voulut pas, comme les autres du royaume, reconnaître pour roi le comte de Derby; mais, au contraire, mu par le grand chagrin qu'il eut du malheur de son parent, il fit grande guerre au roi et à ceux de Londres, dont il était voisin. Le pays de Galles est une terre éloignée au bout du royaume devers le nord. C'est une contrée âpre et montagneuse; elle est fort peuplée et a de bonnes forteresses. Il y a, à son entrée, des défilés que l'on appelle les Marches; il n'y a pas d'autre entrée que celle-là. Le prince vit qu'il aurait une longue guerre avec le roi. Il démolit toutes les forteresses de son pays, et ne conserva que cinq châteaux qui étaient dans la partie la plus inac-

d'Angleterre fit savoir qu'il marchait en personne contre les Français qui avaient débarqué à Milford dans les premiers jours d'août, et le 22 septembre il convoqua de grandes forces pour assurer la reddition du château de Lampodor. Pero Niño était rentré à Harfleur le 3 octobre. Il devait donc avoir débarqué à Pool dans les derniers jours de septembre. (Voyez RYMER, année 1403, 7 août, 4 et 22 septembre.)

(1) *Ivan.*

(2) *El conde Arbi,* le roi Henri IV, précédemment comte de Derby et duc de Lancastre.

cessible du pays, les uns auprès des autres, et dans les environs desquels il fit aller habiter toute la population. On dit que c'est une contrée très-saine, riche en fruits, et où les hommes sont beaux. Il avait avec lui beaucoup de chevaliers, de ceux du roi Richard, et d'autres gens. Tous se battent à cheval, et chacun a une trompe, et ils sont si habitués à s'en servir, que lorsque besoin leur est d'y recourir, ils s'entendent les uns les autres en sonnant de cette trompe, comme par voix d'homme et paroles. Et quand le roi venait dans sa principauté, Owen le laissait entrer par les Marches et se retirait dans d'autres lieux où l'on ne pouvait lui nuire, et défendait d'autres passages. Et quand les gens du roi se répandaient par le pays, alors venait son profit, car lui et les siens, étant fort guerriers, de nuit prenaient et tuaient beaucoup des hommes du roi. Ensuite, quand le roi voulait s'en retourner, le duc était sur ses épaules et lui faisait beaucoup de mal. Si le roi s'éloignait de Londres, le duc sortait des Marches, descendait dans la plaine, et pillait le pays, et s'en revenait, et repassait les Marches. Le roi avait déjà été trois ou quatre fois au pays de Galles, et il envoya des ambassadeurs au duc pour lui dire qu'il faisait grande folie; qu'il ne pourrait longtemps résister; qu'il devrait changer de parti, et qu'il recevrait de grandes faveurs. Owen répondit au roi qu'il aurait beau faire : il n'empêcherait pas que sur trois nobles d'or frappés à Londres, il ne lui en revînt un.

Le roi de France lui envoyait toujours des secours, des arbalétriers, des armes, et du vin, dont on n'a pas en Angleterre (1). Si le capitaine des nefs de Castille fût venu en

(1) Le traité d'alliance entre le roi de France et Owen Glendower contre Henri de Lancastre fut signé à Paris le 14 juin 1404, et ratifié par Owen le 12 janvier suivant, au château de Lampadara (voyez RYMER,

Angleterre de concert avec Pero Niño, comme cette côte était alors mal gardée, ils se seraient emparés de beaucoup de villes, auraient eu des prisonniers qui auraient payé de fortes rançons, et auraient fait beaucoup d'autres bonnes choses; puis ils seraient revenus de là honorés et très-riches. Mais parce que le capitaine Pero Niño n'avait pas beaucoup de monde de sa nation, il faut le louer davantage et lui tenir plus de compte de toutes les bonnes choses qu'il accomplit, car il n'avait que trois galères et deux balleniers (1); et s'il avait eu vingt galères, comme d'autres les eurent avant et depuis lui, il est à croire qu'il eût fait des choses admirables.

année 1404, 10 mai et 14 juin; année 1405, 12 janvier); mais l'alliance existait de fait depuis plus longtemps. Le comte de la Marche avait dû faire dans le pays de Galles une grande expédition, au sujet de laquelle le duc de Bourbon écrivit au roi de Castille, le 7 juillet (1404, probablement), une lettre (archives de l'empire, section historique, K, 1482, B. 1-6), pour presser l'envoi de quarante nefs promises par le roi. Ces nefs étaient, nous le supposons, celles qu'amena Martin de Avendaño, et qui ne servirent point. Le comte de la Marche, après beaucoup de retards, partit de Brest à la fin de l'année 1404. Son expédition, qui avait tenu en alarmes le roi Henri IV, se réduisit à une course en mer. Celle que conduisirent le maréchal de Rieux et Jean de Hangest, seigneur de Hugueville, maître des arbalétriers, fut signalée par la prise de Kaermarthin, mais n'aboutit en somme à rien de considérable, et prit fin peu après la rentrée de Pero Niño à Harfleur.

(1) Ballinger, ballenier; navire de course marchant à la voile, et qui était fort en usage parmi les Anglais et les Bretons. Pendant toute cette période, à chaque avis inquiétant que recevait le roi Henri IV, il envoyait à tous les ports d'Angleterre l'ordre d'armer un certain nombre de barges et de balleniers.

CHAPITRE XXXIX.

Comment les galères entrèrent dans la Tamise, qui est la rivière de Londres, par le port qu'on appelle Antone (1).

Le capitaine et messire Charles tinrent avec leurs marins conseil sur ce qu'il leur conviendrait de faire de là en avant. Et les pilotes et les comites dirent : « Seigneurs, assez de temps vous avez été sur cette côte, et vous y avez fait bien des bonnes choses; vous emportez de ce pays beaucoup d'honneur et aussi de profit. Nous allons entrer dans l'hiver. Cette mer est fort tempêtueuse, mauvaise surtout pour les galères, et il est temps de réparer les nôtres; elles manquent de beaucoup de choses qu'elles ont perdues dans les tourmentes. D'un autre côté, cette contrée est froide, et les gens y souffrent s'ils ne sont pas chaudement vêtus. Notre avis est que vous quittiez l'Angleterre et que vous alliez hiverner dans quelque port de France. » Tous tombèrent d'accord que l'avis était bon et qu'il fallait le suivre. Cependant, le capitaine dit qu'auparavant il voulait aller voir Londres; et il ordonna d'en prendre le chemin. Les galères arrivèrent à un port que l'on appelle Antone, près de Londres (2). On

(1) C'est le nom que nos chroniqueurs de cette époque donnent invariablement à Southampton. Il est superflu de faire observer que Gamez a pris, volontairement peut-être, la rivière d'Antone pour la Tamise.

(2) Nulle part ne se voit mieux qu'ici la complaisance de Gamez pour son maître. Pero Niño avait dit qu'il voulait aller à Londres, et Gamez

y trouva une caraque de Gênes que les Anglais avaient prise dans le canal de Flandre. Les gens des galères s'en emparèrent, mais il n'y avait rien dedans. Ils voulurent l'emmener, mais elle n'avait point de voiles. Le capitaine ordonna d'y mettre le feu. Alors arriva la barque de la caraque, montée par des Génois, qui demandèrent par grâce au capitaine de l'épargner. Ils lui dirent qu'il savait bien que les Génois étaient serviteurs et amis du roi de Castille; que cette caraque, les Anglais la leur avaient prise, quoiqu'ils eussent un sauf-conduit du roi d'Angleterre; qu'ils avaient plaidé contre eux devant le roi, et que celui-ci avait ordonné qu'on la leur rendît, et que maintenant elle était à eux. Et le capitaine, connaissant la vérité, leur laissa la caraque.

On apercevait Londres dans une plaine. C'est une grande ville, et d'elle à la haute mer il doit y avoir deux lieues (1). Il lui arrive, de la direction du nord, un grand fleuve qui va entourant le pays où elle est située, et qu'on appelle la Tamise, et il y a de l'autre côté une île que l'on nomme l'île de Duy (2). La partie de cette île qui avoisine la mer est couverte d'épaisses forêts et très-plate. Le capitaine fit descendre à terre quelques porte-pavois et

se persuade qu'il y touche quand il en est à vingt-cinq bonnes lieues sur la côte opposée, à quatre-vingts lieues par mer.

(1) Gamez pousse ici l'illusion au delà des bornes du croyable; mais c'est bien Southampton qu'il voyait, et l'île de Wight, qu'il avait tout près de lui, en fait foi. — Southampton est bâtie au confluent de l'Itchen, qui vient du nord, et de la Teste ou Antone, qui vient du nord-ouest.

(2) L'île de Wight. — Pero Lopez de Ayala nomme l'île de Wight *la isla de Duyc*, bien qu'ayant été prisonnier en Angleterre il dût transcrire mieux que Gamez les noms anglais. La description qu'en fait Gamez est exacte pour le temps.

arbalétriers pour prendre connaissance du pays; mais en un instant parurent tant d'archers, que la petite troupe se replia bien vite vers la mer. Il sortit alors des galères d'autres hommes qui escarmouchèrent un instant avec les Anglais; mais ceux-ci vinrent en si grand nombre qu'il fallut se rembarquer. Cette île est riche. On dit qu'il y habite bien quinze mille hommes, et que la plupart sont archers; et de fait, en côtoyant la terre, on y découvrait beaucoup de monde.

CHAPITRE XL.

Comment les galères partirent d'Angleterre et revinrent en France.

Les galères partirent de là, et firent route pour Harfleur, qui est en France; mais elles vinrent d'abord aux petites îles qui tiennent à la Bretagne, bien qu'elles soient du domaine d'Angleterre. Ce sont quatre îles, dont deux grandes et fortes, et deux petites; on les appelle Chausey (?), Aurigny, Guernesey et Jersey la Grande (1). C'est à cette dernière que Pero Niño aborda l'année suivante, comme vous le verrez plus loin. Les galères passèrent par Chausey et Aurigny. Il y avait là beaucoup de troupeaux dont elles prirent le nécessaire pour se fournir de viande (2); mais elles ne firent point d'autre

(1) *Jesuy è Remuy è Garnasuy è Jarrasuy la grande.*
(2) *Ficieron allí carnage.*

mal, parce que les habitants de ces deux îles sont pauvres et ne nuisent à personne, et même ne portent point d'armes.

Ici l'auteur dit que l'homme peut, s'il le veut, faire son salut, tout en guerroyant contre des chrétiens; car cette guerre, c'est au roi qui l'entreprend à voir si elle est juste ou non; quant aux sujets, d'après la loi de Castille, ils sont obligés de faire ce que le roi leur a commandé. Mais, dans ces conditions, l'homme a quatre choses à observer. La première est qu'il ne doit pas tuer un ennemi lorsqu'il le tient en son pouvoir, ou prisonnier, ou abattu. La seconde est qu'il doit respecter les églises, ne faire aucun mal à ceux qui s'y réfugient, ne rien prendre des objets qui y sont renfermés, à moins que nulle part ailleurs il ne puisse se procurer de quoi manger; dans ce cas, il peut y prendre des vivres pour l'heure présente, et non plus, en juste suffisance pour que lui et son cheval ne périssent pas de faim. La troisième chose est, quant aux femmes, qu'il ne doit prendre ou enlever aucune femme mariée ou libre. La loi des patriarches défendait, quand on était en guerre, qu'un homme prît aucune femme pour avoir accointance avec elle; et celui qui était trouvé en cette faute, son compagnon ou n'importe quel autre homme de l'armée le devait tuer; car, en telles circonstances aventureuses, on se doit abstenir de pareils actes, parce que l'homme, sous le coup du vin et de la luxure, perd la force et le sens. La quatrième chose est qu'il ne faut brûler ni récoltes, ni maisons, à cause que ce dommage atteint les innocents et les petits, qui n'ont rien fait pour être ainsi châtiés. Tous ces préceptes, le capitaine les fit toujours et partout observer, sauf sur les terres d'Harry Paye, parce que celui-ci avait brûlé des villages en Cas-

tille (1). Les galères partirent de là, et vinrent en France, au port d'Harfleur.

CHAPITRE XLI.

Comment les galères abordèrent à Harfleur, en Normandie (2).

Quand les galères abordèrent à Harfleur, elles furent bien reçues; et leurs gens, ainsi que le capitaine, eurent grand plaisir. Harfleur est une belle ville et a un bon port de haute mer. Les navires entrent dans la ville par une bouche de rivière qui passe au milieu d'elle. La mer borde la moitié de la ville, et sur l'autre moitié, il y a une bonne muraille et de très-fortes tours, avec un fossé très-beau fait à pierre et à chaux, et plein d'eau. On entre par des ponts-levis et des portes doubles; chacun des

(1) Gamez oublie les maisons de campagne que Pero Niño fit brûler aux environs de Bordeaux, quelques-autres faits du même genre dont il a été parlé dans le chapitre précédent, et l'expédition dans l'île de Jersey dont on trouvera le récit plus loin.

(2) *Araflor*.

Les galères étaient arrivées à Harfleur avant le 3 octobre, ainsi qu'il résulte de deux quittances données, l'une le 3, et l'autre le 7 octobre 1405. Par la première notre capitaine, qui est appelé dans le corps de la pièce *Pierre Nynon, escuier,* reconnaît avoir reçu du vicomte de Montivilliers trente tonneaux de biscuit. Voici le texte de la seconde, d'où il résulte que soixante-cinq tonneaux de biscuit faisaient le plein des trois galères espagnoles. Nous devons la communication de ces deux quittances à l'obligeance de M. Lacabane.

« Sachent tuit que je, pero nigno, cappitaine des galées d'espaigne

ponts est entre deux tours très-fortes. Cette ville est toujours bien munie, et riche et marchande; on y fait beaucoup de draps. A une lieue d'elle est Montivillier (1), une bonne ville où il y a un monastère de religieuses. On y fait beaucoup d'étoffes fines. Là se jette dans la mer un grand et fameux fleuve qu'on appelle la Seine. Il n'y en a pas de plus grand en France, au-dessus du Raz. De là jusqu'à Paris, il y a cinquante lieues en suivant le fleuve; et les charrois (2) et les barques vont et viennent de cette ville à Paris. Dans cette ville d'Harfleur, le capitaine fut logé avec son monde pour quelques jours. Comme Pero Niño était là, il y arriva Martin Ruiz de Avendaño, capitaine des nefs de Castille. Le capitaine Pero Niño eut avec lui des explications, lui disant qu'il ne paraissait pas avoir souci du service du roi de Castille. Les paroles en vinrent à ce point qu'il aurait pu arriver grand mal entre eux. Pero Niño lui dit qu'il n'avait pas agi en bon chevalier, et qu'il le lui ferait connaître. Les Français, qui aimaient Pero Niño, ne laissèrent pas aller les choses plus loin; mais tous deux se quittèrent ennemis.

naguères venues et arriuées ou pais de france, congnois et confesse auoir eu et receu de nicolas potier, vicomte de monstuiller, trente-cinq tonneaulx de bescuit sur certaine quantité de bescuit ordonnée estre baillée aux dictes galléces par monseigneur le Roy de france, desquiex xxxv tonneaulx de bescuit dessus dis je me tieng pour comptent et agrée. En tesmoing de ce j'ay scellé ces lettres de mon scel, l'an mil iiijc et cinq, le vij jour d'octobre. » pº njño.

(Bibl. imp., cabinet des titres originaux. — La signature est encadrée dans un parafe. — Les sceaux n'ont pas été conservés.)

(1) *Mosterviller*. Le monastère est le couvent de Saint-Philibert.

(2) *Charruas*. Le mot est français. Gamez a probablement voulu spécifier par *charrois* et *barques* les transports qui se faisaient, et par terre, et par eau, entre Harfleur et Paris.

Le capitaine Pero Niño et messire Charles avec les heureuses fortunes qu'ils avaient eues ensemble durant leur entreprise contre les Anglais oublièrent les fatigues que leur avaient causées et la mer et les galères. Ils résolurent d'aller encore une fois en Angleterre. Ils préparèrent leurs galères, prirent des vivres; et trois autres balleniers de France, armés en guerre, se joignirent au capitaine. Ils sortirent et passèrent la nuit sous le cap de Caux. Au quart de l'aube, ils prirent leur route vers l'Angleterre et déployèrent leurs voiles; mais quand ils furent au large, en entrant dans le canal, ils trouvèrent le vent et la tourmente si violents, qu'ils furent près d'être submergés; et ils rompirent quelques antennes et d'autres agrès. Cela n'avait rien que de naturel, car on était déjà en hiver, et ils furent forcés, bien contre leur volonté, de rentrer au port d'Harfleur. Ils restèrent là, gardant la côte, parce que la flotte des Anglais venait bien souvent pour piller et pour prendre terre, et faire beaucoup de mal. Mais pendant tout le temps que Pero Niño fut là, il ne vint aucune flotte anglaise. Il y resta tant de temps, que son monde ne pouvait plus endurer le froid et les grandes pluies, car il pleut toujours beaucoup sur les côtes de cette mer.

Comme il n'était plus possible de passer en Angleterre, à cause des grands coups de vent, il fut décidé de remonter avec les galères le fleuve de la Seine, et d'aller hiverner à Rouen, une très-noble ville qui est sur le bord de ce fleuve. Elle est bien fournie de toutes les choses dont les galères avaient besoin. Ainsi, l'on se mit à remonter le fleuve, qui est bordé par de très-beaux rivages, où l'on voit beaucoup de bons villages et beaucoup de belles maisons de grands seigneurs. On y rencontre, au bord de l'eau, une abbaye de moines de Saint-Benoît fort riche et

honorée, et beaucoup de jolis bois, de gracieux vergers et jardins. Et les seigneurs de ce pays venaient voir le capitaine et lui faisaient noblement fête. Les galères arrivèrent ainsi à la ville de Rouen. Le roi de France avait là, de l'autre côté du fleuve, un arsenal qui contenait des galères et des taforées (1), qui sont de très-grandes galères emmenant sur mer chevaux et beaucoup de monde. Le capitaine fut logé à Rouen, dans un grand hôtel fort beau, et ses gens dans d'autres auberges aux environs de sa demeure.

Les Français sont une noble nation; ils sont sages, entendus et raffinés en toutes choses qui appartiennent à bonne éducation, courtoisie et noblesse. Ils sont très-élégants dans leurs habits et magnifiques en leurs équipages. Ils ont leurs modes, qu'ils suivent curieusement (2); ils sont larges et grands donneurs de présents; ils aiment à faire plaisir à tout le monde; ils traitent très-honorablement les étrangers; ils savent louer, et louent beaucoup les belles actions; ils ne sont pas malicieux, ils hébergent même les ennuyeux (3); ils ne demandent raison à per-

(1) *Tafurcas;* on les appelait aussi galères huissières, c'est-à-dire à portes qui pouvaient se rabattre.

(2) *Traense mucho á lo propio.* — Cette phrase, au sujet de laquelle nous avons consulté les plus compétents parmi les Espagnols, est susceptible, suivant eux, de plusieurs interprétations. On pourrait traduire : « Ils sont très-attachés aux choses de leur pays, » ou bien : « Ils sont très-portés à n'écouter que leur avis. » Nous n'osons guère proposer un autre sens que nous suggère l'expression de Juvénal des Ursins : « habillements propices au corps, » employée pour désigner des vêtements collants Si on l'admettait, il faudrait traduire : « Ils portent volontiers des habits serrés au corps, » ce qui n'est pas très-exact pour l'époque où chez-nous, comme en Espagne, la robe était encore l'habit de ville.

(3) *Dan posada á los enojosos.* L'accueil patient qui est accordé chez

sonne en paroles ou en fait, sauf s'il y va beaucoup de leur honneur. Ils sont très-courtois et gracieux dans leur parler; ils sont très-gais, se livrent au plaisir de bon cœur et le recherchent, aussi bien les femmes que les hommes. Ils sont très-amoureux et s'en piquent. Ici l'auteur dit que ces qualités sont naturellement en eux, et qu'ils se glorifient d'être gais et amoureux, parce que ce pays est dans le climat d'une étoile qu'on appelle Vénus, et que ce climat est soumis à cette planète amoureuse et gaie. Toutefois, bien que les naturels du pays expliquent ces choses d'après ce qu'ils parviennent à entendre de cet art d'astrologie, qui est *motus et fertus*, la matière est grave et le jugement difficile, parce que Dieu est également la nature, et par-dessus la nature, et contre la nature, quand il lui plaît de recevoir les prières et demandes des justes, et aussi de ceux qui ne le sont pas, lorsqu'ils se tournent vers lui. Bien souvent, la planète ou le signe sont contraints de ne pas exercer leur influence, parce que celui qui fait les lois peut les révoquer. Notre seigneur Dieu a fait beaucoup de choses, mais il n'en a fait aucune qui fût contre sa puissance. Dès que Lucifer prétendit à être aussi puissant que Dieu, les cieux, le soleil, la lune et tous les autres astres, ne purent empêcher qu'il ne tombât jusqu'au centre de la terre, quoique le centre de la terre ne pût le recevoir [suivant la nature], mais parce que ce lieu lui fut donné et assigné pour lieu de peine perpétuelle, à lui et à ses semblables.

nous, même aux fâcheux, trouve ici une expression trop pittoresque pour que nous ayons voulu la remplacer, malgré son obscurité. Llaguno a imprimé : ***Dan pasada à los enojos,*** ils laissent passer les ennuis.

CHAPITRE XLII.

Comment Pero Niño fut voir l'âmiral de France et Madame l'amirale.

Le capitaine vivait familièrement avec les chevaliers et gentilshommes de France, comme un homme qui a été nourri et élevé en toute noblesse. Il apprit vite les belles manières de la nation; car, suivant ce que dit le philosophe : à l'un suffit petite leçon, à l'autre grand enseiseignement ne profite pas. Et le philosophe le dit, parce que celui à qui de nature a été donné une chose y fait facilement des progrès. Chez Pero Niño, tous bons enseignements et toute courtoisie venaient par nature; et toujours il en usa tant qu'il vécut; et le renom lui en reste encore aujourd'hui, et lui restera toujours parmi les chevaliers et les nobles (1). Il s'équipa très-bien, suivant la mode du pays où il était et comme il lui appartenait, en intention d'aller à Paris. Il y avait près de Rouen un noble chevalier que l'on appelait messire Renaud de Trie (2), amiral de France. Ce chevalier était vieux. Il envoya prier le capitaine d'aller lui faire visite; et celui-ci

(1) Lorsque Gamez écrivait cette partie de sa chronique, Pero Niño avait cinquante-trois ou quatre ans, et vivait dans la retraite.

(2) *Mosen Arnao de Tria,* Renaud de Trie, seigneur de Sérifontaine, capitaine du château de Rouen. Il s'était démis, cette année, de la charge d'amiral de France. — Voyez, sur ce personnage, les notes à la fin du volume.

partit de Rouen et s'en fut à un lieu qu'on nomme Sérifontaine (1), où se tenait l'amiral. Et l'amiral lui fit grand accueil, et le pria de rester avec lui et de se reposer quelques jours, car il avait été très-fatigué par la mer; et là, le capitaine se reposa trois jours. L'amiral était un chevalier vieux et malade. Il était brisé par le harnais, car il avait toujours guerroyé, et avait été un dur chevalier en armes. Il ne pouvait plus fréquenter ni la cour, ni les camps, et vivait retiré dans ses terres. Là il était richement fourni de toutes les choses nécessaires à sa personne, et il habitait une maison sise en une plaine, mais forte (2), arrangée et montée comme s'il eût été dans la ville de Paris. Il y tenait avec lui ses damoiseaux et des serviteurs pour toutes sortes d'offices, comme il appartenait à un tel seigneur. Dans cette maison, il avait une chapelle très-grande, où, tous les jours, on lui disait la messe, et des ménestrels, et des trompettes, qui sonnaient merveilleusement de leurs instruments (3). Devant la maison passait une rivière (4), au bord de laquelle il y ait des vergers et de gracieux jardins. De l'autre côté se trouvait un étang bien peuplé de poissons, entouré de murs et fermé à clé, d'où l'on pouvait chaque jour

(1) *Xirafontayna,* dans le Vexin, à huit kilomètres au nord de Gisors, près de Trie et de Chaumont, berceaux de la famille de l'amiral.

(2) *Una posada llana è simple.* M. Mérimée a traduit : « un château simple et fort. » Il ne reste plus vestige du château de l'amiral ; mais ce qu'en dit Gamez, qui l'appelle plus bas un palais, donne l'idée d'une habitation vaste et belle, plutôt que simple. Il semble qu'elle ait été située près de la rivière, dans la petite plaine de Sérifontaine, qui est bordée à l'est par des collines peu élevées.

(3) *Que tocaban de vantaxa,* littéralement : « qui sonnaient à l'avantage. »

(4) L'Epte.

tirer du poisson en suffisance pour trois cents personnes. Quand on voulait prendre le poisson, l'on retenait l'eau pour qu'elle ne vînt pas d'au-dessus, et on ouvrait un conduit par où s'écoulait toute celle du réservoir, qui alors demeurait à sec. On prenait alors le poisson qu'on voulait, et on laissait le reste, puis on ouvrait le conduit d'en haut, et en peu d'heures l'étang était rempli. Et ce seigneur avait quarante ou cinquante chiens pour chasser au bois, et des hommes qui les soignaient. Il avait là jusqu'à vingt montures pour sa personne, parmi lesquelles il y avait des coursiers, des destriers, des bahagnons (1) et des haquenées. Que vous dirai-je plus? Tous les genres d'approvisionnements, toutes les aisances s'y rencontraient. Il avait, près de chez lui, des forêts dans lesquelles on trouvait de tous les gibiers, grands et petits; et avec ses quarante ou cinquante chiens qu'il nourrissait, il courait le cerf, le daim et le sanglier, que nous appelons en Espagne *xabali*. Il avait des faucons néblis, qu'en France on appelle gentils (2), pour chasser sur la rivière, et très-bons héronniers. Ce chevalier avait une femme, la plus belle dame qui fût alors en France. Elle était de la plus grande maison et du meilleur lignage

(1) *Bahañones*. Le mot n'est pas espagnol, et nous ne l'avons trouvé dans aucun glossaire du vieux français. Peut-être s'agit-il de chevaux de Bohême (*Behaigne, Behaignon*). En tout cas, on verra plus bas que le bahagnon était une monture de joûte. M. Mérimée l'a traduit par roussin. — Le destrier était le cheval de combat; le coursier, le cheval de voyage; la haquenée, le cheval de promenade. — Voir les notes.

(2) Faucon noble venant du nord, tel est le sens de *nebli*. Quant à ce qu'on appelait en France *faucons gentils*, c'étaient des faucons venant de pays voisins, pris en juin ou juillet, suivant le *Livre du roi Modus*, en août ou septembre, selon le *Dictionnaire* de Furetière, et qui devaient leur nom à ce qu'on les élevait facilement.

de la Normandie, et était fille du seigneur de Bellengues. Elle était très-louée pour toutes les choses qui appartiennent à une grande dame; et comme elle avait grand sens, elle gouvernait mieux sa maison et la tenait en meilleur point qu'aucune grande dame de sa province. Elle avait son noble logis, séparé de celui de l'amiral; de l'un à l'autre on allait par un pont-levis, et tous deux étaient dans une même enceinte. Les meubles de cette habitation étaient en si grand nombre et de si magnifique sorte, que ce serait long à raconter. Madame l'amirale avait jusqu'à dix damoiselles de parage, bien richement habillées et entretenues, qui n'avaient charge de nulle chose, sinon de leur personne, et de tenir compagnie à leur dame; car, outre cela, il y avait beaucoup d'autres filles de chambre.

Je vous raconterai l'ordre et la règle que la dame suivait. Le matin, après son lever, la dame allait, avec ses damoiselles, à un bosquet, lequel était près de là, chacune avec son livre d'heures et son rosaire. Elles s'asseyaient à l'écart l'une de l'autre et disaient leurs heures, et ne parlaient pas tant qu'elles n'eussent achevé de prier. Ensuite, cueillant fleurettes et violettes, elles s'en revenaient au palais et allaient à la chapelle, où elles entendaient une messe basse. Sortant de la chapelle, elles prenaient un plat d'argent sur lequel il y avait des poules, des alouettes et autres oiseaux rôtis, et mangeaient, et laissaient ce qu'elles voulaient, puis on leur donnait le vin. Madame ne mangeait que rarement le matin, ou ne prenait quelques petites choses que pour complaire à ceux qui l'entouraient. Cela fait, Madame chevauchait avec ses damoiselles sur des haquenées les mieux harnachées et les meilleures qui puissent être; et avec elles chevau-

chaient les chevaliers et gentilshommes qui pouvaient se trouver là; et ils allaient se promener quelque temps par la campagne, faisant des chapels de verdure. Là on pouvait entendre chanter, par des voix diverses et bien accordées, lais, deslais, virelais, chants, rondeaux, complaintes et ballades, toutes les sortes de chansons (1) que les Français savent composer par grand art. Je vous déclare que, si celui qui s'y voyait eût pu le faire toujours durer, il n'aurait pas voulu autre paradis.

Là venait avec ses gentilshomme le capitaine Pero Niño, pour qui on faisait toutes ces fêtes; et de la même façon, ils retournaient au palais à l'heure du dîner, mettaient pied à terre, et se rendaient dans la salle, où ils trouvaient les tables dressées. Le bon vieux chevalier ne pouvait plus chevaucher, mais il les recevait avec tant de bonne grâce que c'était merveille. C'était un chevalier fort aimable, encore qu'il fût souffreteux. Prenaient place à table l'amiral, Madame et Pero Niño, et le maître d'hôtel présidait l'autre table, et faisait asseoir auprès de chaque damoiselle un chevalier ou un écuyer; ainsi était placé chacun. Les mets, très-variés, en grand nombre et fort bien apprêtés, se composaient de toutes espèces, soit viandes, soit poissons et fruits, suivant le jour que c'était. Tant que durait le repas, celui qui, en observant la mesure et respectant la courtoisie, savait parler d'armes et d'amour, était sûr de trouver à qui s'adresser, et qu'il lui serait fait réplique à satisfaire son désir. Pendant le repas, il y avait des jongleurs qui jouaient agréablement de divers instruments. Les grâces dites et les tables enle-

(1) *Lays é deslays é virolays é chazas (?) é reondelas é complaintas baladas, chançones de toda el arte que troban los franceses.*

vées, venaient les ménestrels, et Madame dansait avec Pero Niño, et chacun des siens avec sa damoiselle. Cette danse durait une heure. Quand elle était finie, Madame donnait la paix (1) au capitaine, et chacun à celle avec qui il avait dansé. Ensuite on apportait les épices, on servait le vin, et on allait faire la sieste. Le capitaine Pero Niño se retirait dans la chambre qu'il avait dans le logis de Madame, qui était très-bien garnie, et qu'on appelait la chambre du rez-de-chaussée (2). Après la sieste, on montait à cheval; les pages arrivaient avec les faucons. On avait déjà dépisté les hérons. Madame se postait à son gré, un faucon gentil sur le poing; les pages faisaient lever le gibier, et elle lançait alors son oiseau si gracieusement et bien, que ce ne pouvait être mieux. Vous auriez vu belle chasse et grand déduit, chiens nager, tambours battre, leurres tourner (3), et dames et gentilshommes, le long de la rivière, prenant tant de plaisir, qu'on ne le saurait décrire. Quand on avait battu la vallée, Madame, et tout le monde avec elle, mettait pied à terre dans un pré; l'on sortait des poules, des perdrix

(1) Cet usage d'embrasser son danseur en le congédiant s'est conservé, dans quelques provinces de France, parmi les villageois.

(2) *Que llamavan la camara turena.* M. Mérimée a traduit ce dernier mot en le francisant simplement : la *chambre touraine.* Nous avons pensé qu'il pouvait y avoir une erreur de copiste, que *turena* pouvait avoir été mis pour *terrena,* expression usitée, il est vrai, surtout en Italie, pour désigner le rez-de-chaussée.

(3) « Leurre, terme de fauconnerie, morceau de cuir rouge où estuf garny de bec, et d'ongles, et d'ailes, estant pendu par une lesse à un crochet de corne, dont les fauconniers se servent pour réclamer leurs oiseaux. On le nomme quelquefois *rappel.* » (*Dict.* de Furetière.)

Rodear señuelos, dit Gamez. Ce verbe *rodear* pourrait faire penser que l'on donnait aux leurres un mouvement semblable à celui de nos miroirs à alouettes.

froides et des fruits, et tous mangeaient et buvaient, et faisaient des chapels de verdure; puis, en chantant de très-belles chansons, l'on revenait au palais.

A la nuit on soupait, si c'était l'hiver. Si c'était l'été, on mangeait plus tôt, et après cela, Madame allait s'ébattre à pied par la campagne, et on jouait aux boules jusqu'à la nuit, après quoi on se rendait dans la salle avec des torches; alors venaient les ménestrels. On dansait bien avant dans la nuit; puis, après que les fruits et le vin avaient été servis, on prenait congé pour aller dormir. Cet ordre que je vous ai dit s'observait tous les jours, suivant la saison, toutes les fois que le capitaine ou d'autres venaient là, selon l'état des personnes. Toutes ces choses étaient dirigées et arrangées par cette dame; et elle gouvernait également toutes les autres affaires du dehors et du dedans; car l'amiral était un homme riche, seigneur de beaucoup de terres, et ayant de grands revenus, mais il n'avait à prendre souci de rien de tout cela, la dame étant suffisante pour tout mener.

Et si, par chères délices et abondances de toutes choses, un homme pouvait toujours vivre et échapper à la mort, l'amiral l'aurait fait, car il était pourvu si richement, qu'homme de sa condition ne pouvait l'être plus; mais quand est compté le nombre des mois que Job dit que Dieu donne à chacun, il n'y a ni présages, ni délices, ni richesses, ni amis, ni parents qui tiennent. Et Pero Niño fut tant aimé, en tout honneur, par Madame, à cause de la prouesse (1) qu'elle voyait en lui, qu'elle lui parlait déjà un peu de ses affaires, et le pria d'aller voir son

(1) *Las bondades;* prouesse est une contraction de *probitas,* dont se servent les écrivains de la basse latinité pour exprimer ce *summum* et ce résumé des vertus chevaleresques.

père, un noble chevalier qu'on appelait messire de Bellengues, qui vivait en Normandie. Pero Niño partit de là et s'en fut à Paris. Dans tous les lieux où il passait, les chevaliers le venaient recevoir et lui faisaient beaucoup d'honneur, au bruit de sa renommée.

CHAPITRE XLIII.

Comment Pero Niño fut à Paris, et dans le conseil du roi demanda ses gages, par de fortes paroles, comme l'exigeait la circonstance.

Le roi de France (1) était malade de folie. Quelquefois la raison lui revenait, et il reprenait son sens; mais quand il commençait à donner des ordres et à sortir de chez lui, la folie reparaissait, et aussitôt on s'emparait de lui, et on l'enfermait de nouveau. C'était là sa vie.

Pero Niño fut voir les ducs (2), et fut bien reçu par eux et par tous les chevaliers et gentilshommes de la cour, qui avaient plaisir à être avec lui, et lui faisaient accueil très-honorable, et le recherchaient grandement à toutes leurs fêtes et festins. Il était écrit dans les traités et conventions de fraternité qui existaient entre la France et la Castille, que chaque fois qu'un de ces royaumes enverrait demander aide à l'autre, celui-ci le lui prêterait en la forme convenue; les rois de ces deux pays n'auraient pu

(1) Charles VI.

(2) Les ducs d'Orléans, de Bourgogne, de Berri et de Bourbon, qui siégeaient d'habitude au conseil du roi.

se dispenser, sans très-grandes peines et sans violer leurs serments, au dam de leur honneur et de leur âme, de donner l'appui qu'on leur demandait. Et le royaume auquel on portait secours avait à payer une solde, suivant le nombre de gens qui y étaient expédiés et le temps qu'ils y restaient (1). Le capitaine Pero Niño avait déjà dépensé l'argent qu'il avait emporté de Castille. Il entra un jour au conseil où étaient les ducs, et avec eux le roi Louis et le roi de Navarre (2), et plusieurs autres comtes et grands seigneurs, et il demanda qu'on lui fît la paie pour ses galères. Mais, que cela provînt de ce que les conseillers du roi étaient mal d'accord, ou qu'ils ne voulussent pas l'accorder, ils tiraient la chose en longueur et ne lui donnaient rien, de sorte qu'il se voyait en danger de laisser désarmer les galères, faute d'argent; ce qui serait arrivé, s'il n'eût trouvé quelques marchands qui lui prêtèrent sur sa parole. A la fin, il prononça dans le conseil des mots très-forts, et entre autres choses il dit que, d'autant que le roi était malade et que le conseil gouvernait à sa place, en n'observant pas les traités et conventions qui existaient entre les rois des deux pays les conseillers manquaient aux pactes et encouraient les peines qui s'y trouvaient portées, ce pourquoi ils commettaient infraction *in lege : Crimen majestatis,* et violaient leur serments, ce qu'il ne pensait pas que le roi leur seigneur eût jamais fait, s'il eût été sain d'esprit et en son sens; et que, si quelqu'un se levait pour dire le contraire, il le lui ferait confesser tout de suite, corps par corps, devant eux. Sur quoi, bien qu'on lui donnât à entendre qu'il usait de bien grosses

(1) Sur les traités entre la France et la Castille, voir les notes à la fin du volume.

(2) Louis II, duc d'Anjou, roi de Sicile, et Charles III, roi de Navarre.

paroles, non pourtant elles le servirent assez pour qu'incontinent le conseil ordonnât que toutes ses dépenses lui fussent soldées; et il ne se trouva là personne qui lui répondît rien, et il n'y avait pas sujet pour le faire, car il avait raison. A la suite de cela, le duc d'Orléans envoya vers lui pour lui dire qu'il ne poussât pas trop cette affaire, parce que le conseil en avait d'autres grandes et nombreuses à expédier, mais qu'il aurait soin qu'il fût bien payé, et que, par amour pour lui et parce qu'il était bon chevalier, il ferait pour lui de son mieux. Autant de son côté en dit le duc de Bourgogne; mais le duc d'Orléans dit de plus à Pero Niño : « Je veux que vous soyez de ma maison tant que vous demeurerez en France; et n'importe où vous alliez, je veillerai à votre honneur et à votre état. »

Pero Niño fut très-content de cela et répondit : « Grand merci; » et voyant que toutes les affaires de France étaient entre les mains du duc d'Orléans, pour obtenir crédit, comme il importait au service du roi son maître (1), il accepta les offres qui lui étaient faites. Le duc lui donna livrées et retenues (2), selon l'usage de France, et le pourvut de la charge de chambellan dans sa maison. Et les jeunes et galants chevaliers de la cour le regardaient, et disaient par derrière que c'était là celui qui, en lieu tel que le conseil du roi, avait dit de si fortes choses; et

(1) Pero Niño se servit en effet de son crédit dans l'intérêt de la Castille. — Voyez les notes à la fin du volume.

(2) *Retenuas*, gages. Le style de l'époque était : « Il fut retenu pour l'office de ..... aux gages de .... » Les livrées étaient, outre les habits, les rations qui étaient *livrées* aux officiers de la maison. Nous n'avons pu trouver les comptes de l'hôtel d'Orléans, qui nous auraient édifiés sur les livrées et retenues de Pero Niño.

ils mirent avant des *emprises* (1), et arrangèrent des joûtes pour savoir quel chevalier il était et ce qu'il valait. La France était alors en grande paix et en toute sa prospérité, bien qu'eussent déjà commencé le mal et les divisions entre les ducs et les grands seigneurs de France, et qu'ils fussent les uns contre les autres.

A présent l'histoire laisse de parler du capitaine Pero Niño, pour raconter comment et pourquoi recommencèrent alors en France les grands maux et les guerres.

CHAPITRE XLIV.

Comment le roi Édouard d'Angleterre eut cinq fils, très-vaillants comme leur père, et le roi de France en eut cinq aussi.

Le roi Édouard, qui fut roi d'Angleterre, eut cinq fils légitimes : l'un, l'aîné, fut le prince de Galles, que l'on appelait très-haut et puissant seigneur Édouard, prince de Galles, duc de Guienne, seigneur de Cornouaille; le second fut le duc de Lancastre; le troisième fut messire Aymon; le quatrième fut Leonel; le dernier Amoùr-Dé-

(1) *È pusieron empresas*. L'emprise était un signe, par exemple un carcan, dont un chevalier se chargeait ou qu'il appendait en tel lieu, et dont il n'était délivré qu'après avoir *fait armes* tant de fois et de telle ou telle façon, selon ses conditions, avec les chevaliers qui viendraient y toucher. On disait toucher l'emprise pour accepter le combat et délivrer le chevalier, pour lui *fournir les armes* qu'il s'était engagé *à faire* avant de quitter l'emprise, laquelle était quelquefois fort gênante à porter.

siré (1). Le roi Édouard fut le plus excellent (2) roi qu'il y ait eu en Angleterre depuis Arthur jusqu'à présent. C'était un homme de grande corpulence, de grande force et de grand sens. Il portait malveillance à tous ses voisins, ce qui est, comme je l'ai dit plus haut, la manière d'être des Anglais; et il émut guerre contre eux tous. Il dépêcha un jour, pour conquérir les états voisins, tous ses fils à la fois. Il envoya le prince de Galles contre la France, le duc de Lancastre contre la Flandre, Leonel contre l'Écosse, et messire Aymon contre l'Irlande. Celui qui avait nom Amour-Désiré fut envoyé contre la Frise. Dans le même temps était en France le roi Jean (3), qui avait aussi cinq

(1) Il est difficile de comprendre qui Gamez a voulu désigner par ce nom d'*Amor Deseado*. Les détails qu'il donne plus loin ne répondent point du tout à l'histoire du dernier fils d'Édouard, le duc de Glocester, qui fut étouffé à Calais, l'an 1397, par ordre du roi Richard, son neveu, et qui était alors âgé de quarante-deux ans. Ils ne paraissent pas non plus pouvoir s'appliquer aux deux fils d'Édouard III, qui portèrent le nom de William, dont le premier, William d'Hatfield, né en 1336, mourut jeune, sans avoir fait parler de lui, et dont le second, William de Windsor, a laissé si peu de traces que l'on ignore l'année de sa naissance et celle de sa mort.

Édouard III eut de la reine Philippe de Hainaut sept fils et cinq filles. L'aîné des fils, le *Prince Noir,* était prince d'Aquitaine et de Galles, duc de Cornouaille et comte de Chester. Le second fut William d'Hatfield; le troisième, Lionel d'Anvers, duc de Clarence, que Gamez appelle *Leonete;* le quatrième, Jean de Gand, duc de Lancastre, père du roi Henri IV et de Catherine, reine de Castille; le cinquième, Edmond de Langley, duc d'Yorck, qui est le messire Aymon de Gamez et de Froissart. Le sixième fut William de Windsor, et le dernier, Thomas de Woodstock, duc de Glocester, dont Gamez ne parle pas, malgré le grand rôle qu'il joua en Angleterre et qui occasionna sa mort violente.

(2) *El mas mejor.*

(3) Gamez confond ici la campagne d'Édouard III avec celle du prince de Galles, et Philippe de Valois avec le roi Jean. Ce dernier eut quatre fils, et non pas cinq comme le dit Gamez : Charles V; Louis d'Anjou,

fils. L'aîné fut le roi Charles, l'autre le duc de Bourgogne, l'autre le duc d'Anjou, roi de Naples, l'autre le duc de Berry, l'autre le duc de Bourbon. Le prince de Galles vint en France et entra par la Picardie. Il arriva, brûlant et dévastant tout, jusqu'au bois de Vincennes, à deux lieues de Paris; et pendant ce temps, les Français ne se pouvaient mettre d'accord pour l'aller combattre. Il envoya aux grands seigneurs de France ses hérauts, qui les trouvèrent dans une grande fête, très-parés, dansant et prenant du bon temps. Les hérauts firent leur message, et les Français se moquèrent d'eux et ne leur donnèrent nulle réponse. Les hérauts s'en retournèrent fort étonnés vers le prince; mais il faut comprendre que celui-ci, en pénétrant si avant dans un royaume étranger très-peuplé, et en passant dans plusieurs lieux périlleux, devait avoir reçu bien du dommage et perdu beaucoup de son monde. Et de plus, telle était la fortune qui depuis longues années avait suivi les Français, et si grand et si riche était leur royaume, qu'ils ne faisaient aucun compte du prince, pensant qu'il pouvait prendre chez eux à son gré et encore leur laisser assez (1); puis leur orgueil était si grand, qu'ils tenaient pour rien toute autre nation en comparaison d'eux. Et même ils croyaient qu'en marchant contre le prince, ils n'auraient qu'à allonger la main pour le prendre. Le prince, quand il vit qu'on ne

roi de Sicile; Jean, duc de Berri, et Philippe, chef de la seconde maison de Bourgogne.

(1) « Le conseil du roi disait ainsi : « Laissez-les aller. Par fumières « ne peuvent-ils venir à notre héritage; il leur en nuira, et iront tous « à néant : quoique un orage et une tempête se appert à la fois en un « pays, si se départ depuis et dégâte de soi-même. Ainsi adviendra-t- « il de ces gens anglois. » (FROISSART, liv. I, part. 2, ch. CCCLXIX.)

voulait pas lui donner bataille, se sentant épuisé de ressources, quoiqu'il eût, de son côté, causé en France de grands dommages, s'en retourna dans son pays.

Ici l'auteur dit, à propos de l'incurie des Français en cette occasion, qu'il y a trois nations, desquelles chacune a sa manière d'en venir à prendre une résolution. Les Anglais se décident longtemps à l'avance : ils sont prévoyants et réfléchis; les Français, dans le feu de l'action : ils sont présomptueux et emportés (1); les Castillans, quand l'affaire est terminée : ils sont indolents et délibèrent sans fin (2). Et c'est pour cela que, suivant un philosophe, le sage ne dit pas : « Je ne croyais pas faire cela; je ne pensais pas que cette action m'eût conduit là; si je l'eusse prévu, j'aurais agi autrement. » Le sage est prévoyant : dans le commencement d'une affaire, il en découvre la fin.

Le roi Charles (3), pendant que le prince de Galles était dans son royaume, décida ce qu'il avait à faire. Il réunit en hâte trente mille bassinets, se mit aux champs, et se logea en un lieu où forcément les Anglais avaient à

(1) *Orgullosos è presurosos.* Si *précipité* pouvait être employé comme adjectif, il rendrait mieux le *presuroso* de l'auteur espagnol qui a voulu indiquer, mais dans un sentiment de critique, la *furia francese.*

(2) *Estos son ociosos è controletivos.* Llaguno a lu *contemplativos,* ou peut-être l'a-t-il, de son chef, substitué à *controletivos,* qui paraît être un mot fabriqué par Gamez, sur le modèle de *dialectivo,* pour exprimer la disposition à débattre le pour et le contre sans conclure. Cette lenteur des Espagnols a donné lieu au proverbe : *Socorro d'España siempre perdido por tardo ;* « Secours d'Espagne arrive toujours trop tard. »

(3) Au commencement du chapitre, Gamez avait dit le roi Jean au lieu du roi Philippe; ici et un peu plus loin encore, il confond avec le roi Jean son fils Charles V, car c'est bien la bataille de Poitiers qu'il va raconter, quoiqu'il y mêle des traits qui rappellent la bataille de Crécy.

passer. Le prince apprit comment les Français étaient si rapprochés qu'Anglais et Français se pouvaient déjà voir, et que tous les ponts étaient occupés. Il considéra où en était son entreprise, et trouva que lui et les siens ne faisaient pas plus de six mille hommes d'armes. Il tint conseil, et les siens lui conseillèrent de fuir; car il ne pouvait penser à combattre contre toutes les forces du roi de France, à moins de vouloir être vaincu, tué ou déshonoré, lui et tous ceux qui se trouvaient avec lui. Et le prince répondit en disant : « Parents et amis, bien vous savez qui est le roi Édouard, mon père; comment il est le plus honoré roi qu'il y ait aujourd'hui en chrétienté; et comment il a été grand guerrier et batailleur, et fut toujours vainqueur et jamais vaincu. Vous savez comment il a établi en loi, pour lui et pour tous les siens, de ne jamais fuir ni quitter le champ de bataille, pour si grande presse qu'il y ait ni survenance de gens qui arrivent, dès que vous seriez deux mille hommes d'armes et plus; et quand vous vous trouveriez en tel nombre, viennent de l'autre côté tous ceux qui peuvent venir, que vous mouriez tous plutôt que de montrer les épaules. Vous tous, qui êtes ici, et beaucoup d'autres, vous avez accordé de faire toujours ainsi, qu'avant d'en venir à la bataille, vous vous postiez en tel lieu où vous n'ayez point à craindre d'y subir honte ou bien que vous puissiez vous en sortir votre honneur sauf. Si nous prenions la fuite en ce moment, nous enfreindrions les ordres du roi, et nous violerions les statuts qu'il a faits et qu'ont accordés les nobles chevaliers. De plus, nous tomberions en deux inconvénients : le premier serait que nous aurions une longue retraite à faire, la mer devant nous, et à notre dos nos ennemis qui nous poursuivraient jusqu'à la mort; l'autre, que si d'a-

venture nous échappions, nous ne pourrions retourner en Angleterre, parce que le roi est tel qu'il nous tuerait ou nous bannirait, et que nous serions honnis de toutes les nations. De plus, vous savez bien, et moi aussi, que le roi mon père, lorsqu'il nous envoya ici, ne nous envoyait pas à des noces, mais bien pour conquérir royaumes et pays; et celui qui entre dans un royaume étranger pour le conquérir se met à l'aventure d'être vaincu aussi bien que vainqueur, car le combat est dans la main des hommes, mais la victoire est dans celle de Dieu. Nous sommes venus en France pour gagner honneur : si nous fuyons, honneur est perdu. A quoi nous servira tout ce nous avons fait en France, si maintenant nous fuyons, et si, à la fin de l'entreprise, nous nous montrons couards? C'est à la fin qu'est l'honneur; car il appartient à tous de commencer, mais peu de gens savent bien finir (1). Je fais vœu à Dieu de ne chausser éperons de ma vie, pour que je ne puisse fuir (2). »

Le prince descendit de son cheval et le fit tenir devant lui, et dit : « Qu'ainsi fasse chacun. » Puis il mit l'épée à la main, en frappa le cheval dans le ventre et le tua; puis il ajouta : « Ceux qui mourront ici n'auront pas besoin de chevaux, et si nous échappons et sommes vainqueurs, les ennemis nous en amènent assez à monter. » Il rangea ensuite ses batailles toutes à pied, et ils attendirent les

(1) *Mais teus ne set finer qui bien set commencier.* (*Li romans d'Alixandre*, v. 37.)

(2) Ce vœu rappelle les vœux bien plus extraordinaires que rapporte Froissart, et ceux qui forment le sujet du curieux poème publié dans les *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, sous le titre de *Vœu du Héron*.

Quand Édouard III s'embarqua pour se rendre en France, en 1346, il tint à ses chevaliers, suivant Rapin de Thoyras, un discours qui a pu servir de thème à celui que Gamez prête au prince de Galles.

Français. Il tint alors ce propos : « Que mieux il aimerait ce jour-là quinze cents pipes de vin que mille hommes d'armes de renfort. » S'il disait cela, c'est que les Anglais aiment bien le vin, et qu'il y avait des jours qu'ils n'en avaient bu, parce qu'ils avaient trouvé le pays en armes et tous les vivres enlevés sur leur passage ; et, s'ils avaient eu du vin, chacun se serait battu pour deux, ce qui les aurait comme élevés au nombre de douze mille. Les Français vinrent vers eux avec beaucoup de présomption et mal en ordre, les tenant en petite estime, disant que c'était peu de monde et gens recrus, et pensant qu'ils les prendraient à la main. Le combat s'engagea, et les Français furent vaincus, et beaucoup d'entre eux tués et pris; et là fut pris le roi Charles de France (1), avec grand nombre de ses chevaliers.

Le duc de Lancastre aborda en Flandre; et comme il allait par le pays, il y eut de grandes pluies. Pendant plusieurs jours de suite il ne cessa de pleuvoir, et toutes les rivières croissaient tellement qu'on ne les pouvait passer. Le duc et son armée furent pris entre deux rivières pendant ce déluge, et ils restèrent plusieurs jours sans pouvoir passer d'aucun côté, et ils furent en grand danger de périr. Un jour, un chevalier de la compagnie du duc s'en alla seul à cheval remontant la rive, et il rendit les rênes à son cheval, et mit en sa volonté d'aller où le destin et le cheval le conduiraient. Marchant ainsi, le chevalier s'enfonça dans un grand fourré d'arbres le long de la rive et y resta une grande heure. Il vit un labou-

(1) Le roi Jean. Il est inutile d'avertir le lecteur que dans tout ce chapitre la vérité est étrangement altérée par des détails romanesques venus de tous côtés, et que le chroniqueur a groupés autour de quelques personnages historiques.

reur sur une jument de l'autre côté du fleuve; ce laboureur y entra par un gué, et fut bientôt du côté du chevalier. Incontinent celui-ci tourna bride, et s'en fut vers le duc pour lui conter cette bonne chance, et comment il lui était arrivé de connaître le gué (1). Alors le duc partit avec son armée, passa le fleuve et entra en Flandre, faisant grand dégât. Il y avait des jours qu'il allait ainsi, et on ne lui offrait pas la bataille, sauf que l'on défendait quelques passages et qu'on avait enlevé tous les vivres. Lui et ses gens étaient donc fort lassés et voulaient s'en retourner. Beaucoup d'habitants du pays se réunirent pour marcher contre le duc; il le sut et vit qu'il ne pouvait éviter la bataille. Il trouva un tertre rond dans la campagne et y monta avec tout son monde; il fit amener autant de charriots qu'on en put trouver dans le pays, les fit conduire sur cette hauteur, et les fit disposer en cercle et comme une espèce de citadelle. Il fit enlever le bois des charriots, de sorte qu'il ne resta que les roues avec leur essieu; et à chacune il fit attacher une corde, de manière que lâchant la corde, les roues pussent descendre au bas de la colline. Les Flamands, accourus en grand nombre, entourèrent le mamelon, croyant qu'il n'y avait qu'à marcher pour prendre là ceux qui s'y trouvaient enfermés. Ils occupèrent avec force monde tout le tour de la hauteur,

(1) N'y a-t-il pas ici un souvenir de l'embarras où Édouard III se trouva, sur les bords de la Somme, avant la bataille de Crécy, lorsqu'il se vit entre un fleuve où il ne connaissait pas de gués et une armée plus forte que la sienne? Un homme du pays lui enseigna le gué de Blanchetache. Lors de l'expédition de Charles VI en Flandre, l'armée française se trouva aussi dans une position analogue à celle où Gamez met ici l'armée anglaise. Il est d'ailleurs difficile de deviner à laquelle des expéditions du duc de Lancastre Gamez a voulu rattacher sa narration, et aucune de ces expéditions ne se fit en Flandre.

et commencèrent à monter. Pendant qu'ils gravissaient la pente, les Anglais lâchèrent les charriots et se précipitèrent en même temps sur leurs ennemis, frappant et tuant. Ainsi furent déconfits les Flamands, et pris et tués beaucoup d'entre eux. Depuis ce temps, on a appelé cette déconfiture : *la bataille des charriots.* Le duc envoya de là au roi, son père, des ambassadeurs avec beaucoup de prisonniers, et en Angleterre grand'foison d'armes et des chevaux ; et lui resta en Flandre, conquérant le pays et s'emparant des diverses villes.

Leonel, l'autre fils du roi Édouard, entra en Écosse, livra bataille au roi de ce pays, le vainquit, le fit prisonnier, lui et beaucoup d'autres chevaliers, qu'il envoya au roi son père, et demeura dans la contrée dont il s'était emparé.

Messire Aymon fut en Irlande, et combattit les Irlandais. A la première bataille, il fut vainqueur. A la seconde, il fut vaincu et pris. Sur ce, le roi Édouard passa en Irlande, faisant la guerre ; et par négociation, il tira son fils de prison. De tout cela, il ne revint pas grand honneur au roi de ce pays, car, lorsqu'il se retirait, on lui prit et tua grand nombre des siens, et lui-même eût été fait prisonnier ou tué, s'il n'eût gagné une barque. En Irlande, les chevaliers combattent tous à cheval ; ils n'emploient point de selles, sauf un petit nombre d'entre eux. Ils sont habiles écuyers, et montent sur de petits chevaux (1), très-bien harnachés et garnis d'étriers. D'autres,

(1) *Haceruelos.* Le *Dictionnaire* de Salvà dit que ce mot désigne une espèce de selle ; mais d'autres pensent qu'il indique une espèce de petits chevaux. Nous avons été inclinés vers cette opinion par le passage suivant de Ranulphe Hyggen, écrivain du XIV[e] siècle :

Item non sellis, non ocreis, non calcaribus equitando utuntur. Vir-

qui sont moins bien accoutrés, montent à poil. Ils ont de très-bonnes lances d'armes, fort longues, ayant une coudée de plus que les plus longues de notre pays.

Amour-Désiré s'en fut en Frise. On l'appelait Amour-Désiré, parce qu'il était né aveugle, au point qu'il ne voyait rien. Il était grand de membres, et beau autant et plus qu'aucun de ses frères. Il avait grand courage de bien faire, s'il l'avait pu. Quand il entendait parler des batailles que ses frères gagnaient, il mourait d'envie de combattre; et à cause du grand désir et volonté qu'il en avait, son père l'envoya en guerre avec du monde. Il entrait dans la bataille avec des gardes qui lui disaient quand il était temps de férir, et qui ensuite le laissaient aller. Lui marchait au bruit et donnait de rudes coups, jusqu'à ce que les siens le rappelassent ou le reprissent, et alors on le conduisait hors de la mêlée; si bien que les siens vainquirent avec lui dans quelques rencontres. Mais il advint qu'un jour il fut vaincu, lui et les siens, et qu'il mourut dans cette bataille (1). Le roi eut grand chagrin de sa mort, et aussi les dames, car ce jeune prince était fort amoureux. On fit à sa mort une très-belle chanson à jouer sur des instruments, que l'on appela : *le gentil lay d'Amour-Désiré* (2).

Tous les fils du roi remportèrent ces victoires dans le même temps, et tous envoyaient au roi leur père les prisonniers et le butin faits dans les batailles gagnées par eux;

gam in superiori parte cameratam ad concitandos equos manu ferunt; frenis chami vice fungentibus, et pabula nequaquam impedientibus, utuntur. (*Polychronicon.* — *de Hiberniâ.*)

(1) On peut croire que Gamez a transposé et altéré ce qu'il avait dû entendre raconter de Jean de Luxembourg, roi de Bohême.

(2) Nous n'avons rien pu découvrir au sujet de ce *lay*.

et chacun demeurait dans le pays qu'il avait conquis, à l'exception du prince de Galles, qui conduisit en Angleterre le roi de France et les autres seigneurs prisonniers. Et tous les ambassadeurs s'entendirent avec le prince pour paraître le même jour et à la même heure devant le roi Édouard, et lui présenter les prisonniers et le butin de la victoire. Le prince entra en présence du roi tout armé, montrant par là comment il n'avait pas fini sa guerre, et qu'il y avait fait de grandes choses, puisqu'il amenait un roi prisonnier avec tant de chevaliers. Il s'agenouilla devant le roi son père pour lui baiser la main. Le roi se leva du trône et ne voulut pas lui parler, et il s'en fut vers les ambassadeurs de ses autres fils et leur fit grand accueil, leur donnant la paix (1), et leur demandant comment se portaient ses enfants. Le prince restait toujours à genoux devant le trône; et les chevaliers demandèrent au roi pourquoi il montrait si grand courroux au prince qui avait accompli de si belles actions, pendant qu'il faisait tant d'honneur aux autres; car plus haut montait ce que le prince avait fait à lui seul que ce que tous les autres ensemble avaient exécuté, bien qu'ils se fussent vaillamment comportés. Le roi dit : « Le prince a agi comme un ribaud (2), et les autres comme de bons chevaliers; et puisqu'il avait vaincu et tué le roi [de France], il devait demeurer dans le pays qu'il avait conquis, et tout le royaume eût été à lui; mais il a cru qu'il avait fait une assez grande chose. Cette grande chose, il ne la fit pas, lui; mais qui l'accomplit, ce fut l'honneur de mes cheveux blancs (il se prit la barbe) et les bons chevaliers que j'ai élevés, et ceux qui ont grandi avec lui;

(1) Le baiser de paix.

(2) *Rivaldo;* c'est le mot italien.

j'étais là où ils étaient. Mes autres fils auront l'honneur de ma bénédiction. Dites-lui qu'il se lève et s'en aille, et ne reste plus ici. » Les chevaliers relevèrent le prince et l'emmenèrent. Le prince s'en allait chercher ses vaisseaux pour retourner à sa conquête; le roi envoya vers lui : « Dites-lui qu'il n'est plus temps et qu'il ne manquera pas de roi en France. Quand il arrivera en France, il y trouvera un nouveau roi plus puissant que le premier. »

CHAPITRE XLV.

Comment fut pris Charles, roi de France, et comment son fils, le roi Charles, commença à être très-fort et très-noble pendant la captivité du roi son père.

Le roi Charlès de France fut pris à la bataille de Crécy (1) et resta en prison toute sa vie, car les Anglais ne le voulurent relâcher ni pour rançon, ni par traité. Il laissa un fils qu'on nomma le roi Charles (2). Celui-ci en sa jeunesse fut très-bon roi, et très-hardi et vaillant. Il demanda un jour au duc de Berry, son oncle, pourquoi, dans les guerres, tout allait si mal pour les Français et si

(1) *Carst*. Confusion de Charles V et du roi Jean, de la bataille de Poitiers et de celle de Crécy. Llaguno a mis Poitiers au lieu de Crécy, et Jean au lieu de Charles, partout où il le fallait; mais nous le soupçonnons d'avoir corrigé son manuscrit au profit de Gamez, dont il importe cependant de ne pas faire un écrivain doué de plus de critique qu'il n'en possédait.

(2) Gamez veut parler ici de Charles VI, dont il fait une seule et même personne avec Charles V.

bien pour les Anglais. Le duc répondit : « Parce que, depuis quelque temps, il y a eu de mauvais rois en France, et de bons en Angleterre. Quand il y aura de mauvais rois en Angleterre et de bons en France, cela ira bien pour la France et mal pour l'Angleterre. » Le roi reprit : « S'il plaît à Dieu, je serai le bon. » Au temps de sa jeunesse, les Flamands se soulevèrent, ne voulant reconnaître pour seigneur ni le roi, ni son oncle, le comte de Flandre (1). Le roi leva une armée et marcha contre eux. Les Flamands sont un peuple nombreux, et très-riche, et bien armé. Le roi envoya devant lui quelques capitaines, et tous furent défaits. Alors le roi prit l'oriflamme (2), qui est une bannière, laquelle fut apportée du ciel par un ange, et jamais les rois n'osent la déployer que dans une guerre contre les Mores ou les infidèles, ou que pour une guerre juste; autrement, ils savent qu'eux-mêmes seraient vaincus. De grandes foules de Flamands se réunirent, et vinrent pour livrer bataille au roi. Au moment de combattre, les Français décidèrent de laisser le roi avec ses gardes et la bannière, de ne pas le laisser entrer dans la bataille, mais seulement regarder ce qui se ferait. Et fut capitaine de l'armée, en place du roi, son oncle, le duc de Bourgogne, comte de Flandre (3), avec plusieurs ducs et comtes. Le roi, toutefois, voulait combattre; mais on ne le

(1) Le comte de Flandre était beau-père du duc de Bourgogne, oncle du roi.

(2) Charles VI vint en effet prendre à Saint-Denis l'oriflamme qui fut confiée à Pierre Villiers, maître de la maison du roi. — Voyez Froissart, liv. II, ch. cxcvi. Il dit que l'oriflamme fut portée contre les Flamands parce qu'ils étaient considérés comme hérétiques, tenant pour le pape Urbain VI contre le pape Clément VII.

(3) Le duc de Bourgogne ne devint comte de Flandre que quatorze mois plus tard, par la mort de son beau-père.

laissa pas faire, et l'on engagea la bataille. Elle fut rude de part et d'autre, et déjà les Flamands mettaient les Français en déroute, car ils étaient innombrables. Quand le roi vit cela, on ne put davantage le retenir. Il ordonna de faire avancer l'oriflamme, et se jeta dans la mêlée avec très-grande vaillance, combattant très-bravement à cheval; et il arriva où était son oncle, le comte de Flandre, et dit : « En avant, me voici; pas il n'est temps de fuir. » L'effort fut grand de la part des Français quand ils virent leur roi, et ils restèrent fermes; et ils remportèrent la victoire, et les Flamands commencèrent à fuir. Le roi les entoura sur une côte où ils montèrent, pensant combattre de là. Le roi leur demanda toutes leurs armes, et ils les rendirent; ensuite il ordonna de les passer au fil de l'épée. Les Flamands étaient en nombre infini, et beaucoup des siens dirent au roi qu'ils étaient fatigués de tuer, tant il y avait à tuer de monde. Ils demandèrent en grâce au roi d'épargner ce qui restait. On trouva qu'avec ceux qui étaient morts dans la bataille, avaient péri là les trois quarts des gens des communes de Flandre (1). Le roi entra en Flandre, et soumit tout le pays qui s'était révolté, et le mit sous sa seigneurie. Quand le roi livra cette bataille, il

(1) *Las tres partes de gente que es el lastre*. La phrase est plus qu'obscure, certainement corrompue. Llaguno l'a supprimée. *Lastre* signifie *pierres de lest* ou *de remplissage*, en général *choses communes*. Peut-être faut-il lire *el rastro*, et corriger la phrase en traduisant : les trois-quarts des morts périrent pendant la poursuite.

Le *Religieux de Saint-Denis* (liv. III, ch. XVII) dit en effet : « J'ai appris de source certaine que le nombre de ceux qui succombèrent dans la fuite égala le nombre de ceux qui étaient restés sur le champ de bataille, à l'exception de mille hommes qui, se sauvant d'une course plus rapide, rejoignirent les Flamands au siége d'Audenarde; mais ils ne furent pas plus heureux. »

avait dix-huit ans (1). Elle fut donnée dans un lieu plein de genêts (2), et à cause de cela, le roi prit pour devise un collier fait à imitation des cosses de genêts. Elle fut livrée près d'une ville nommée Rosebecque (3); et pour cette raison, elle est appelée la bataille de Rosebecque.

Depuis ce jour, le roi, comme il allait croissant en âge, allait aussi croissant en noblesse. Et avec la bonne fortune lui croissait le cœur. C'est une chose que voulut vérifier Alexandre, et il le fit par expérience; car il avait lu que bonne fortune augmente le cœur de l'homme, et mauvaise fortune le diminue. Il fit chercher un animal qu'on nomme *anidia,* qui se rapproche de la nature de l'homme. On en prit deux; et il fit mettre l'un dans un jardin bien clos, avec force herbages et fruits, et il lui fit donner bien à manger, lui rendant la vie douce par tout ce qu'on pensait qui pouvait lui plaire. Il fit enfermer l'autre dans un réduit étroit et peu éclairé où, si on lui donnait bien à manger, souvent on l'attaquait, faisant mine de le vouloir tuer. Quand ils eurent été ainsi quelque temps, Alexandre ordonna de les tuer tous deux et de les ouvrir. Celui qui avait été dans le jardin, on trouva qu'il avait le cœur très-frais et plus grand qu'à son corps n'appartenait; on examina l'autre, et on trouva en place du cœur

(1) Le roi Charles VI n'avait pas encore quinze ans.

(2) *En un arvejar.* — L'*arveja* est la vesce (*vicia*), plante de la famille des légumineuses, que l'on cultive pour le fourrage. Mais au mois de novembre les champs de vesce sont récoltés. Peut-être Gamez a-t-il voulu parler des genêts qui, suivant Froissart (liv. II, ch. CXCIII), couvraient une partie du terrain à Rosebecque. Saint Louis avait institué l'ordre de la *Cosse de genêts,* et Charles VI a pu s'en souvenir en composant *sa devise* après la bataille.

(3) 29 novembre 1382.

une chose si petite et si rétrécie, qu'on ne savait si c'était un cœur ou non.

Les premiers mobiles résident dans les puissances de l'âme (1). Les puissances de l'âme sont mémoire, entendement et volonté. La gloire, la bonne fortune, la peine venant de travaux ou de quelque autre chose que l'homme ait à faire, s'impriment d'abord dans la mémoire, qui fait que l'homme se souvient du passé; la mémoire le transmet à l'entendement, qui est discerner par l'esprit ce qui est et ce qu'il faut faire; l'entendement agit sur la volonté, qui est l'action. Le corps est la demeure et l'instrument de l'âme; sans lui, l'âme ne pourrait ouvrer. Bien que l'âme soit virtuellement dans tous les membres du corps, sa principale résidence est le cœur; et quand le maître de la maison va mal, tout dans sa maison est en désordre; quand il va bien, tous ceux qui l'habitent sont joyeux. Et comme le cœur est la demeure de l'âme, quand les puissances de l'âme sont troublées, les esprits vitaux s'affaiblissent; alors le cœur est relâché et amaigri. C'est pour cela que Platon dit : « Les soucis relâchent le cœur, et s'ils étaient nombreux, ils pénétreraient dans les parties intérieures et délieraient la bonne ordonnance de ton âme (2). »

Et comme j'ai dit qu'au roi Charles le cœur croissait avec la bonne fortune, il rassembla une armée pour passer en Angleterre, et arma la plus grande flotte de vaisseaux et galères dont les histoires aient jamais parlé, dans laquelle il y avait mil huit cents navires et fustes,

(1) *Los primeros abtos son en las potencias del alma.*

(2) Cette doctrine est empruntée par Gamez au *Lucidario,* traité encore inédit du roi D. Sancho *el Bravo.* (Note de M. Amador de Los Rios.)

tous de guerre. Qui connaît l'histoire verra qu'il s'y trouvait trois cent-quatre-vingt-six vaisseaux de plus que ceux qui allèrent attaquer Troye. Il fit faire une ville de bois aussi grande que Londres, qui avait une enceinte, des rues, des places et des maisons, pour se loger devant Londres; il était bien pourvu de cuir, de fer, d'engins, outils et matériel de guerre (1) très-puissants, et en si grand nombre et de tant de sortes, qu'on n'en pouvait faire le compte. Et le roi disait : « *Eux dans Londres, et nous à Londres.* » Il rassembla cette flotte dans le port d'une ville de Flandre qui se nomme l'Écluse. Il resta là huit mois, avec tout son monde rassemblé, toutes ses maisons prêtes, et dans ces huit mois, il ne put jamais trouver un temps favorable pour passer au port de Douvres, en Angleterre, qui n'en est séparé que par quelques lieues de mer, parce que le vent ne cessa pas d'être contraire; et l'on ne put se mettre en voyage, quoiqu'on l'essayât souvent (2). Voyez le pouvoir de Dieu! Il est si grand que bien des fois il arrive qu'une nef va d'Espagne à Jérusalem, et en revient en moins de temps. Les desseins des hommes, si Dieu ne les seconde, ne sont rien; et c'est pour cela que le prophète dit : « L'homme propose, et Dieu dispose (3). » Le roi étant ainsi dans l'attente d'un bon temps pour passer en Angleterre, presque chaque jour il s'armait avec ses damoiseaux et ses gentilshommes, s'exerçant à faire jeux de guerre et gentillesses d'armes. Il arriva qu'un jour le roi, jouant en compagnie de ses gentilshommes

(1) *Pertrechos.*

(2) Ces grands préparatifs pour une descente en Angleterre furent faits au port de l'Écluse, l'an 1386. Ils restèrent sans résultats, mais non par suite de la démence de Charles VI, laquelle n'éclata qu'en 1392.

(3) Mss. : *E Dios despropone.*

avec des épées à deux mains, s'approcha de l'un d'eux qui n'avait qu'une cotte, et lui donna par le milieu du corps une estocade telle, que l'épée le traversa d'outre en outre et le jeta mort sur le carreau. Puis il s'en fut aux autres, leur portant de grands coups qui les mirent tous en fuite. Alors ils envoyèrent des hommes armés pour s'emparer de lui par force, et comme il était si hors de sens qu'on ne pouvait lui faire entendre raison, ils l'emmenèrent dans sa tente. Le roi s'endormit aussitôt et dormit jusqu'au lendemain. Lorsqu'il se réveilla, il demanda si dans la bataille le roi d'Angleterre avait été pris ou tué, et s'informa d'autres détails du combat. Il s'imaginait qu'il avait livré bataille aux Anglais, et l'on ne pouvait le rappeler à la raison. Il resta ainsi, très-étonné de ce qu'on lui disait, puis il reprit son bon sens; mais cinq jours après, la maladie revint, et avec tant de fureur, qu'il voulait tuer tout le monde et disait des choses extravagantes. Les ducs et les autres seigneurs de la nation restèrent près de lui pendant plusieurs jours; puis, trouvant que la maladie ne s'améliorait pas, ils se concertèrent, congédièrent l'armée, et partirent avec le roi; et quand ils virent qu'il était attaqué d'un mal auquel il n'y avait pas de remède, ils mirent le royaume sous des tuteurs, et pourvurent très-bien à la justice et au gouvernement. L'état vécut en grande paix et bon ordre un assez long temps, pendant lequel il n'y eut ni scandale ni mal. Le pays était gouverné très-sagement, en sorte que ses ennemis ne lui pouvaient nuire; au contraire, un si parfait accord régnait que tous les peuples des royaumes voisins en parlaient et louaient la loyauté des Français. Dans ces temps, le royaume était très-riche et honoré. Le roi avait un frère qu'on appelait le duc d'Orléans.

C'était un très-noble seigneur, fort brave, large et puissant. Il avait une très-grande maison composée de beaucoup de grands seigneurs et chevaliers, parmi lesquels il y avait des gens de diverses nations. Il pensait que par son crédit, et à cause qu'il était frère du roi, il devait commander plus qu'un autre. Il y avait, d'autre part, le duc de Bourgogne, comte de Flandre, neveu du roi (1). Ils étaient cousins issus de germains (2), et le duc de Bourgogne était aussi grand personnage et plus riche que l'autre. Comme il était du même lignage royal, il trouvait qu'il devait avoir plus d'autorité que le duc d'Orléans et que personne. Sur ce sujet, ils avaient eu des querelles et commençaient à former des ligues, tant dans le royaume qu'au dehors (3).

Ici le livre cesse de parler de ces choses, et se remet à conter du capitaine Pero Niño, comment il joûta contre les Français.

(1) *Nieto.* C'est proprement petit-fils. Le duc Jean, dont probablement veut parler Gamez en ce moment, était le cousin germain du roi, et s'il n'y a pas d'erreur du copiste, il est bien étrange que Gamez ait confondu le degré de parenté.

(2) *Eran amos primos borines.* Cette expression nous est inconnue. Llaguno l'a supprimée. Nous la traduisons par aperçu.

(3) Nous retrouvons la trace de ces manœuvres du duc de Bourgogne dans une lettre adressée par le duc au roi Henri III de Castille, le 29 octobre 1406, où il lui offre de l'aider « de ses gens » dans sa guerre contre le roi de Grenade, et de lui envoyer des messagers pour l'entretenir de son désir de resserrer les liens de bonne amitié, « alliances et confédérations entre leurs maisons. » (Archives de l'empire, sect hist. K, 1482, B-31.)

CHAPITRE XLVI.

Comment Pero Niño joûta avec les Français, et comment il lui en advint parmi eux.

Les Français joûtent d'une autre manière qu'on ne le fait en Espagne. Ils joûtent sans toiles, à façon de guerre, et à l'aventure (1). Ils arment les chevaux de chanfreins et de pétrails, qui sont des armes de cuir très-fortes, et leurs selles, très-fortes aussi, couvrent leurs jambes jusque près du pied. Il arrive souvent qu'un cheval heurte l'autre, et l'un des deux tombe, ou ils tombent tous deux. C'est une joûte très-périlleuse et que ne font pas tous les hommes, mais seulement

(1) *Justan sin tela, à manera de guerra, por el topar.* — La joûte que Gamez décrit ici était en effet très-usitée pendant le règne de Charles VI. On se divisait en deux camps, dont l'un tenait le champ clos, et l'autre y entrait; puis il y avait deux prix : pour le mieux-faisant de *ceux de dedans,* et pour celui de *ceux de dehors.* D'ordinaire aussi les tournois se terminaient par une joûte *à la foule,* toiles enlevées; et même le tournoi pouvait se faire sans toiles, mais c'était une exception. « Bayard fit crier un tournoi pour l'amour des dames, et de trois coups de lance, *sans lice,* à fer émoulu. » (*Le bon chevalier,* ch. x.) En Espagne, les *juegos de cañas* répondaient imparfaitement à nos joûtes, parce que les lances étaient très-légères et faites pour le jet autant que pour le heurt. Cependant ils n'étaient pas sans danger, d'où le proverbe : *Las cañas se vuelven lanzas;* « Les cannes se changent en lances, » pour dire : « On s'échauffe, et des jeux on passe aux coups. » Notre proverbe : « Jeux de mains, jeux de vilains, » y correspond; mais il est moins dans les mœurs chevaleresques.

ceux qui sont très-adroits et très-bons cavaliers. Les bâtons (1) sont tous d'une même mesure; il n'y a, dans toute la cour, qu'un maître ou deux qui les fabriquent, avec la permission des gouverneurs, et ils sont maîtres jurés (2). Il n'y a là ni mainteneur, ni joûte d'un contre un par champions assignés, mais chacun s'attaque à qui lui convient; tous sont assaillants (3). Ils se placent d'un côté dix, ou vingt, ou trente, ou plus, et autant de l'autre. Dès que l'un prend sa lance, un autre a tout de suite empoigné la sienne; et il n'en sort pas un seulement, mais avec leur grande ardeur, il arrive que deux ou trois sortent ensemble sur celui qui s'est mis avant, nonobstant qu'ils soient courtois; car s'ils voyaient bien comment il en va de l'affaire, jamais contre un il ne sortirait plus d'un. Il faut donc que le chevalier qui joûte là s'y soit bien exercé, et soit robuste et très-habile homme de cheval.

Les Français arrangèrent des joûtes un jour, en manière d'essai (4), dans une place propre à cela, et qu'on appelle la Petite-Bretagne (5). Et ce jour-là joûtèrent le

(1) *Varas*. Les *bâtons* étaient toute arme d'hast, y compris les épées; ici on doit entendre les lances.

(2) *El fiel*.

(3) *Aventureros*.

(4) « La veille des tournois était pour ainsi dire solennisée par des espèces de joûtes appelées tantôt essais ou *éprouves*, tantôt les vêpres du tournoi, et quelquefois *escrémie*, c'est-à-dire escrimes. C'était le prélude du spectacle nommé le grand tournoi, la haute ou la forte journée du tournoi, la maître-éprouve. » (*Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, Paris, 1826, t. I, p. 26.)

(5) La place de la Petite-Bretagne se trouvait près du Louvre. Elle devait son nom à un hôtel appelé hôtel de la Petite-Bretagne, que les ducs de ce pays possédaient à Paris; en 1428, cet hôtel, tombé en

comte de Clermont, le comte de la Marche, le comte de Tonnerre (1), et d'autres grands personnages. Ce jour-là, Pero Niño joûta aussi, fournit beaucoup de carrières avec de renommés chevaliers, et rompit beaucoup de lances. Telle était l'envie que les Français avaient de se rencontrer avec lui, qu'une fois deux chevaliers sortirent à la fois sur lui, et le heurtèrent en même temps. Mais Pero Niño fut si ferme qu'ils ne l'enlevèrent pas de la selle, ni ne le firent gauchir (2), ni perdre en rien contenance, et que peu après, il renversa un bon chevalier. Ce jour-là, le comte de Clermont et un chevalier heurtèrent leurs chevaux, qui tombèrent, et tous deux seraient morts, tant le choc avait été rude, si on ne les eût pas secourus sur le champ.

Il y eut dans ce temps, à Paris, des noces très-magnifiques et nobles. Elles étaient faites par un majordome du roi, qui mariait une de ses filles. Là vinrent les ducs, comtes, grands seigneurs, et aussi les chevaliers et gentilshommes de la cour, les grandes dames, femmes, pucelles et damoiselles (3). Là furent les salles très-richement parées et les tables bien ordonnées, chacun assis en sa place. Là il y avait copieuse et très-riche vaisselle d'or et d'argent, et

ruines, fut donné par le duc de Bretagne aux chanoines de Saint-Thomas-du-Louvre. (FÉLIBIEN, *Hist. de Paris*, t. III, p. 75.)

(1) Jean de Bourbon, comte de Clermont, fils de Louis, duc de Bourbon, mort l'an 1433, en Angleterre, où il était prisonnier depuis la bataille d'Azincourt. — Jacques de Bourbon, comte de la Marche; il avait fait en 1404, sur les côtes d'Angleterre, une petite expédition qui avait mal répondu à de grands préparatifs. — Louis de Châlons, comte de Tonnerre.

(2) *Nin ovo revez.*

(3) *Las grandes señoras, damas, puselas è damiselas.* Ces deux derniers mots ne sont pas castillans.

abondance de mets apprêtés de diverses manières. Il y avait là tant de monde qu'on aurait fait un peuple des jongleurs seuls, lesquels jouaient de toutes sortes d'instruments à faire musique, instruments à vent et autres à cordes, qui se touchaient avec la main ou l'archet; et aussi entendait-on concerts de voix. Là se voyaient former danses, et rondes, et branles (1); et les dames et les chevaliers portaient parures extraordinaires de tant de façons, que l'on ne pourrait les écrire à cause de leur nombre. Ces noces durèrent toute une semaine. Quand elles furent finies, les dames se réunirent et dirent aux chevaliers et aux galants amoureux, que pour l'amour de leurs amies, ils devraient faire une fête bien honorable, dans laquelle ils joûteraient bellement accoutrés, et qu'elles, à leurs frais, feraient faire un bracelet d'or, avec un écu (2) et un chapel très-riche, et qu'elles seraient à regarder pour les donner au chevalier qui aurait le mieux fait. Ils furent fort joyeux de cela, et cette pensée avait de quoi leur plaire. Ils choisirent lieu et jour pour la fête, et en attendant que le moment fût venu, ils se rendirent tous pour faire l'essai dans une place hors de la ville, qu'on appelle la Cousture Sainte-Catherine (3). Leur manière de faire l'essai est de joûter les uns contre les autres, très-fortement et chacun le mieux qu'il peut. Mais, dans ces essais, ils ne portent

(1) *Muchas dansas e cosaotes e chantarelas*. Nous avons traduit arbitrairement les deux derniers mots.

(2) Le manuscrit dit : *Un varil escudo*. La signification de *varil* nous est inconnue.

(3) *La Costura de Santa Catalina*. — La Culture, Coulture ou Cousture-Sainte-Catherine, jadis Sainte-Catherine-du-Val-des-Écoliers, a donné son nom à une rue du Marais. L'hôtel de Giac, acheté en 1399 par le duc d'Orléans, donnait d'un côté « en la Cousture-Sainte-Catherine. » (*Pièces inédites sur le règne de Charles VI*, t. I, p. 139.)

point de soubrevestes ni de cimiers; ils laissent cela pour les fêtes mêmes. Il arrive, d'ailleurs, que tels vont aux essais qui n'ont pas intention de joûter en la fête. Ainsi en fut-il ce jour-là pour quelques-uns. Pero Niño, qui toujours aima mieux faire que dire, pensant qu'il ne pourrait avoir meilleur loisir, à cause de la charge importante qu'il avait de ses galères, et qu'il était déjà près de repartir pour recommencer sa guerre, ne prit point souci de la fête [mais de l'essai]. Il fit préparer deux chevaux très-braves et bons, qui venaient de Castille; l'un était au duc de Berri, l'autre au grand connétable, à qui il les avait demandés; et il prit un heaume de noble façon que lui avait envoyé une grande dame, laquelle n'était pas de la fête. Et ce jour-là se rassemblèrent à la Cousture jusqu'à cent chevaliers ou plus, tous armés en harnais de joûte; et quand arriva Pero Niño, ils commençaient déjà tous à joûter. Les Français, après avoir fourni trois ou quatre carrières, se désarmaient aussitôt. Pero Niño fit apporter beaucoup de lances et de piques (1), et se mit à joûter contre tous ceux qui venaient, l'un après l'autre; celui qui avait désir de joûter le trouvait aussitôt prêt. Et à ceux qui voulaient ainsi se mesurer avec lui, aux uns il enlevait le heaume, aux autres il arrachait l'écu, aux autres il faisait tomber quelque pièce de l'armure, et il en renvoyait d'autres pendus à leurs chevaux. On brisa sur lui beaucoup de lances; et tant demeura Pero Niño à la joûte, et tant de belles choses il y fit, que le bruit en courut par toute la ville, où l'on ne parlait que d'un Espagnol qui

(1) *Plançones*, en vieux français *plansons* : branche, rameau, suivant Roquefort. Dans les *Pièces inédites sur le règne de Charles VI* (t. II, p. 146), on trouve le mot *planson*, auquel l'éditeur, M. Douet d'Arcq, donne le sens de pique.

était à joûter et se montrait si merveilleux chevalier, et faisait tant d'actes de vaillance. Alors se réunirent les plus fameux joûteurs qu'il y eut à la cour, et ils envoyèrent un chevalier de renom et grand de corps, qu'on appelait Jean de One (1). Il vint à la Cousture sur un fort cheval bahagnon très-grand; et comme lui-même était de haute taille, il paraisssait effrayant dans ses armes (2). Avec celui-là, les Français revenaient triomphants et réconfortés. Pero Niño et lui fournirent plusieurs belles carrières avec de fortes lances, et Jean de One vit que Pero Niño était si rude chevalier et si habile, qu'il ne pouvait avoir prise sur lui; alors il fit une carrière dans laquelle il vint le charger tout à plein, pensant le renverser par le choc de son cheval, suivant la manière des Français. Mais le bon chevalier, qui toujours sut mener ses affaires à bon terme, avait appris, par les rencontres précédentes, comment son adversaire cherchait à l'enlever par puissance de corps (3), s'il le pouvait. Il refusa un peu son cheval, et quand Jean de One voulut le joindre, il donna des éperons et alla asseoir son coup au milieu de l'écu de son adversaire. Et aussitôt qu'il y eut rompu sa lance, aussitôt se rencontrèrent les corps des deux chevaux, et Jean de One et son cheval roulèrent par terre. On accourut et on releva le chevalier, qui était tombé de si rude façon, qu'il était en péril de mourir, ainsi que le cheval. Dans cette

(1) Peut-être de Honneret. Il est parlé d'un chevalier de ce nom par le *Religieux de Saint-Denis* (t. I, p. 679); peut-être d'Aulnoy, peut-être Jean d'Ony, « escuyer d'escuierie du duc de Bourgogne, appert homme, hardy, et de grand vasselaige en faict d'armes, » l'un des fidèles et vaillants compagnons de Bouciquaut.

(2) *Parescia honbre espantable en armas.*

(3) *Como le querie lebar de maestra.*

chute, il se déboîta le bras et fut plusieurs jours comme estropié.

Cela fait, on envoya dans le champ un chevalier allemand appelé Sinque, homme fameux en armes, très-bon cavalier, armé en joûte. Celui-ci fournit plusieurs carrières contre Pero Niño, toutes de dextérité, l'Allemand n'attendant jamais le choc, mais faisant beaucoup de jeux avec la bride de son cheval, ce qu'il savait très-bien faire. Il se dérobait à la rencontre, laissait passer, puis lestement faisait une volte, et revenait sur Pero Niño pour l'atteindre de la lance où il pourrait, ou bien le prendre en travers avec le poitrail de son cheval. Pero Niño vit bien que ce chevalier usait de finesse avec lui et ne le voulait pas attendre; et comme lui aussi se servait bien de la bride, il sut parfaitement se préserver. L'Allemand le trouvait toujours devant lui, de quelque côté qu'il tournât, si bien que jamais il ne put sortir de dessous sa lance; c'était une belle chose à voir. A la fin, Pero Niño eut la chance de tenir l'Allemand dans une telle place, qu'il croyait bien ne le pas laisser échapper. Il enfonça les éperons dans le ventre de son cheval et courut sur lui; mais, sur le temps, l'Allemand fit une volte, et se mit à fuir aussi vivement que s'il y eût été de sa vie. Pero Niño ne le suivit pas plus loin. Ainsi courant toujours, l'Allemand entra par la porte de la ville et ne parut plus.

Sur ce, déjà la nuit se faisait noire, et Pero Niño ordonna de prendre beaucoup de torches et de les mettre en lignes, à façon de rue. Il arrivait, pendant ce temps, des gentilshommes armés en joûte, mais aucun d'eux ne prenait une lance; ils avaient ôté leurs casques et se regardaient. Vint un gentil galant très-amoureux; on dit à Pero Niño qui il était, et il joûta avec lui. A la seconde passe,

Pero Niño le culbuta, lui et son cheval. Les gens de pied et les cavaliers, qui étaient là en grand nombre, et rois d'armes, et hérauts et poursuivants, et trompettes, et ménétriers, qui se trouvaient là en telle quantité qu'on n'aurait pu les compter, se rassemblèrent tous autour de Pero Niño, et crièrent par trois fois : « La Cousture reste au capitaine d'Espagne. Y a-t-il quelqu'un qui vienne? » Il ne parut plus de joûteurs de là en avant. Tous alors se mirent en rang; les torches passèrent devant, les servants ramassèrent toutes les lances brisées qu'il y avait par le champ, et on rentra dans la ville.

Les Français sont très-courtois, et louent de bon cœur celui qui fait bien. Il y avait une telle foule à regarder que l'on ne pouvait avancer dans les rues. On sortait de toutes les maisons des torches et des chandelles en si grand nombre, qu'il faisait clair comme en plein jour. Le bruit que faisaient les ménétriers, les trompettes et les tambourins, était si grand, qu'on ne pouvait entendre un mot. Pero Niño n'avait pas quitté un instant son heaume depuis qu'il l'avait mis, et ne l'ôta qu'en rentrant dans sa chambre. Lorsqu'il l'eut ôté, il y avait telle presse pour le voir, que les allées et venues des gens qui voulaient le regarder durèrent jusqu'au milieu de la nuit.

CHAPITRE XLVII.

Comment, après la joûte, Pero Niño partit de Paris et s'en fut voir Madame de Sérifontaine.

Depuis cela, Pero Niño fut connu de toute la cour, et l'on tenait grand compte de lui dans tous les lieux d'hon-

neur, et il était convié à toutes les fêtes qui se donnaient. On savait, en outre, qu'il était de l'une des douze premières maisons de France, de celles qu'on appelle de la fleur de France, de la branche d'Anjou, qui est une de ces branches de la famille royale de France, et elle porte les mêmes armes que les Niños, lesquelles sont de fleurs de lis sans nombre d'azur en champ d'or (1); et comme de cette lignée il y eut des rois à Naples, on désigne aujourd'hui sous le nom d'Angevins ceux qui y suivent le parti français.

Pero Niño partit de là et s'en fut à Rouen, où étaient ses galères et son monde. Sur ces entrefaites mourut le bon chevalier amiral de France; et Madame de Sérifontaine envoya quérir Pero Niño, et lui raconta toutes ses affaires, et de là en avant ils se tinrent l'un l'autre pour amoureux.

Ici l'auteur dit : S'il est vérité que les hommes amoureux sont plus vaillants et font de plus grandes choses, et sont meilleurs par amour de leurs amies, que devait être celui qui avait une amie telle que Jeannette de Bellengues, Madame de Sérifontaine ! car il n'y a roi, ni duc, ni grand seigneur en quête d'une dame à aimer, qui ne se fût tenu pour riche et bien heureux d'avoir semblable amie. Toutes les vertus que les vrais amants ont dit que l'amie devait avoir, toutes les avait cette dame, très-

(1) Gamez donne des fleurs de lis sans nombre aux Niños, qui n'en portaient que sept, au moins plus tard, et il change les émaux des armes d'Anjou pour le besoin de la cause, bien que le changement des émaux puisse être une brisure et ne rien prouver contre l'extraction. Salazar Mendoza dit sur cette prétention des Niños qu'elle est bien modeste, « car il y avait des Niños en Castille avant que l'on connût la maison d'Anjou en France. »

parfaitement belle et bonne, et jeune, et très-plaisante, accorte et gaie, et désirée, et spirituelle. Une telle femme pouvait choisir où il lui plaisait. Outre cela, elle était très-riche et de grand entendement. Et ils s'entre-donnèrent de riches joyaux.

Pero Niño étant à Rouen avec son monde, il lui fut envoyé une lettre de Paris; la lui envoyaient six chevaliers de la maison du duc d'Orléans. La lettre, mise du français en castillan, disait ainsi :

« Notre sire biau-frère, mosen Pierre, capitan d'España, les votres frères très-aimés chaballeires, que vos seront scriptes nostres nomes seyllés, nous recomendons trois mill fués à vos, etc. (1). »

TELLE ÉTAIT LA LETTRE QUE LES CHEVALIERS ENVOYÈRENT A PERO NIÑO.

« Messire et beau-frère, messire Pierre (2), capitaine d'Espagne, vos très-aimés frères, les six chevaliers dont les noms sont écrits ci-dessous avec leurs sceaux, nous nous recommandons à vous trois mille fois. Déjà vous savez comment messire Ponce En Perellos porte la Dame-Blanche (3) brodée sur ses habits et un bracelet d'or,

(1) Ce prétendu français se trouve dans le texte tel que nous le donnons, et précède la traduction en langue espagnole.

(2) Dans la traduction espagnole de la lettre, le nom est en français : *Mosire é fermoso hermano mosen Pierres.*

(3) Bouciquaut, *prenant en pitié dames et damoiselles qui se complaignoient de plusieurs torts que on leur faisoit,* entreprit, en 1399, de créer une espèce d'ordre *de la Dame-Blanche à l'écu vert,* et réunit treize compagnons, auxquels il donna des statuts. (*Livre des faits de Jean Boucíquaut,* part. I, ch. XXXVII.) Y aurait-il quelque rapport entre cette institution et l'*emprise* de la Dame-Blanche dont parle Gamez ? — Mosen Ponce En Perellos était d'une grande famille aragonaise.

pour faire dépit aux chevaliers de monseigneur le duc d'Orléans. Il dit que, s'il y a sept chevaliers qui veuillent combattre contre sept autres, lesquels défendront cette emprise, ceux-ci sont prêts à entrer en lice contre eux, et à toute outrance. Bien vous savez comment nous, grâce à Dieu, nous avons tenu le champ clos contre les Anglais, sept contre sept, et nous sommes demeurés vainqueurs (1). A nous plus qu'à personne il appartient de répondre à la provocation. Mais, béni soit toujours Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Dieu a voulu que, des sept frères qui avons ainsi gagné le champ sur les Anglais, il en ait trépassé un. C'était le noble chevalier messire Guillaume du Chastel, à qui Dieu fasse paix, qui mourut en bon chevalier, faisant la guerre en Cornouaille. C'est pourquoi nous vous prions que, pour l'honneur de chevalerie et l'amour de votre amie, il vous plaise être notre frère, en place du bon chevalier messire Guillaume du Chastel, et l'un de ceux qui doivent délivrer cette emprise.

« Nous vous envoyons cette lettre par Paris, roi d'armes de notre seigneur le roi, à laquelle et par lequel nous vous prions que vous répondiez incontinent. Le premier mars. — Messire Arnaut-Guillen de Barbasan, Champagne, Clignet de Brebant, amiral de France, Archambaut, Carrogier et messire Guillaume Bataille (2). »

La lettre lue par le roi d'armes, Pero Niño la reçut avec grande joie, et envoya aux chevaliers sa réponse qui disait de cette manière.

(1) Il a été question de cette rencontre et de Guillaume du Chastel au chapitre XXXII.

(2) Ce sont les chevaliers dont il a été question dans ce même chapitre XXXII. Ici encore nous avons rectifié leurs noms écrits cette fois

RÉPONSE QUE PERO NIÑO DONNA AU ROI D'ARMES.

« Seigneurs, très-aimés amis et frères, nobles et vaillants chevaliers, moi, Pero Niño, me recommande aux bonnes grâces de vous tous. J'ai vu une gracieuse lettre qu'il vous a plu de m'envoyer par Paris, roi d'armes du seigneur roi, dans laquelle vous me racontez le fait et l'emprise de la Dame-Blanche, et la requête de messire Ponce En Perellos, et la fin qu'il se propose, et comme vous voulez accepter ses conditions et tenir le champ clos, sept contre sept, ainsi que vous l'avez déjà fait une autre fois où vous eûtes la victoire et fûtes vainqueurs. De plus, vous m'avez envoyé prier de remplacer le noble chevalier messire Guillaume du Chastel, et d'être votre frère et compagnon dans cette rencontre. Très-aimés seigneurs, Dieu sait qu'il ne pouvait me venir nouvelles desquelles j'eusse plus grande joie que lorsque je lus votre lettre sur ce sujet, et je vous rends cent mille grâces et merci de ce que vous ayez voulu choisir un homme d'aussi peu d'âge que moi et si peu au fait des armes et des champs clos, surtout pour une affaire aussi haute que celle-là, et de plus pour tenir la place d'un chevalier aussi noble que le fut messire Guillaume. Je suis donc aujourd'hui plus heureux de cette lettre que je ne le serais du plus grand joyau du monde qui me pût être donné :

ainsi par Gamez : Mosen Arnao, Guillen de Baruasayn, Chapaña, Chuet de Braban, Argenbaoch, Carrogier, è mosen Guillen Bataller. Ces chevaliers tenaient tous, en effet, le parti du duc d'Orléans, dont Clignet de Brébant était la créature. Guillaume Champagne accompagnait le duc, lorsqu'au mois d'août 1405 il essaya d'enlever le dauphin. Guillaume Bataille se montra en toute occasion fidèle à la maison d'Orléans, et l'ennemi de celle de Bourgogne, dont il eut beaucoup à souffrir.

d'ores en avant tenez-moi pour votre compagnon et frère tant que je vivrai; et il me plaît et je veux, et j'accorde d'accepter, et j'accepte très-volontiers cette affaire à telle fin d'y accomplir tout ce que je pourrai, et Dieu m'aidera. S'il vous plaît que je sois là avec vous au moment de toucher l'emprise, ou si vous décidez que je la doive toucher pour moi et à la fois pour vous, écrivez-moi tout de suite, car je suis prêt à le faire de bon cœur. »

Quand les chevaliers virent la réponse de Pero Niño, ils furent très-joyeux et touchèrent les emprises de messire Ponce et de ses compagnons. Aussitôt Pero Niño vint à la cour pour se préparer au champ clos et fut bien reçu dans la maison du duc et de ses compagnons, et là il s'occupa de ses armes et habillements pour entrer en lice et se fit faire une cote d'armes fort riche à ses armes. Alors Madame de Sérifontaine lui envoya par un de ses parents un cheval et un heaume et une lettre dans laquelle elle le priait très-fort pour son amour que, s'il n'avait pas encore accepté une part dans le combat, il n'en prît point et qu'elle en aurait grand plaisir; que si pourtant il y allait beaucoup de son honneur et qu'il n'en pût être autrement, il lui fît savoir les choses qui lui seraient nécessaires, et qu'elle les lui fournirait bien complètement, de telle façon qu'il pût s'avancer en honneur, et que pour cela déjà elle lui envoyait un cheval, supposant qu'il pourrait en avoir besoin, et qu'en France il n'en saurait trouver un qui fût meilleur pour une semblable besogne (1).

(1) Qu'on ne s'effarouche pas trop; mais qu'on relise dans Froissart l'histoire de Madame Isabelle de Juliers, laquelle, « en ce temps que messire Eustache d'Aubrecicourt se tenait en Champagne, lui envoya haquenées et coursiers plusieurs, et lettres amoureuses, et grandes signifiances, d'amours, par quoi ledit chevalier en était plus hardi, et plus coura-

Pero Niño prit le cheval pour l'amour d'elle, mais lui envoya dire que le combat ne devait pas avoir lieu à cheval. Les chevaliers qui avaient à entrer en lice se préparaient quand on apprit au roi ce qui se passait, et la discorde qui déjà commençait ; il fit venir devant lui tous les chevaliers engagés dans l'affaire, et leur prit les emprises, et fit amis les ducs et les chevaliers, et les ducs se donnèrent mutuellement leurs devises. Le duc d'Orléans donna au duc de Bourgogne le camail d'or avec le porc-épic qui était sa devise (1). Le duc de Bourgogne donna au duc d'Orléans le rabot avec le diamant qui était la sienne. Je veux vous expliquer les devises de ces seigneurs suivant le sens que chacun d'eux y attachait. On dit que le camail du duc d'Orléans signifiait *camal*, c'est-à-dire : combien de mal on fait aujourd'hui ! Quant au porc-épic, c'est un animal doux, mais quand on veut lui nuire il entre en colère, et lance ses dards ou épines et blesse durement avec eux. Le duc de Bourgogne avait pris un rabot de menuisier pour dire que, de même que le rabot applanit tout, il saurait rabattre tout orgueil et superbe ; pour le diamant qui mord sur l'acier et sur toutes les pierres, tandis qu'au-

geux, et faisait de grandes appertises, que chacun parlait de lui. » (FROISSART, liv. I, part. 2, ch. XCI.)

(1) Camail est peut-être pris ici pour collier long, tombant sur le camail comme les colliers d'ordres. Le porc-épic fut, en effet, la *devise*, l'emblême des ducs d'Orléans. Louis XII le portait encore avec ces mots : *Cominùs et eminùs ;* mais dans ses luttes contre le duc de Bourgogne, Charles d'Orléans avait aussi fait choix, pour emblême, d'un bâton noueux, avec ces mots : « Je l'envie ! » ce qui, dans le langage chevaleresque, voulait dire : « Je porte le défi ; » et ce fut comme réponse à cette devise que le duc de Bourgogne fit peindre sur ses bannières un rabot, pour emporter les nœuds du bâton, avec ces mots flamands : *Hich oud.* « Je le tiens. »

cune n'a prise sur lui, il signifiait que le duc était si puissant, que nul ne se présenterait pour lui demander raison de ce qu'il voudrait faire. Le duc de Berry, oncle des deux autres, avait pour devise une figure d'ours assis qui se léchait les pattes, parce que l'ours est un animal sauvage [qui vit à l'écart], mais qui si on l'attaque, se défend et même tue. Le duc voulait dire qu'il restait tranquille, à vivre de son bien, ne faisant de mal à personne, mais que, si on lui en voulait faire, il se défendrait, et qu'il était assez puissant pour ne craindre personne. En ce jour de réconciliation, le duc de Berry, le duc d'Orléans, le duc de Bourgogne et tous les autres chevaliers mangèrent ensemble. Pero Niño prit aussi place à la table des ducs, cette fois : mais cette paix entre les ducs était feinte, comme cela parut ensuite, et même ce jour-là, celui qui voulut et sut observer put bien comprendre que ce baiser de paix était comme celui que l'apôtre traître donna à Notre-Seigneur Jésus-Christ (1).

(1) Cette version s'éloigne quant aux circonstances, si elle s'en rapproche pour le fond, de celle que Monstrelet donne de la seconde réconciliation des princes. (MONSTRELET, l. I, ch. XXV et XXVII ; BARANTE, *Histoire des ducs de Bourgogne*, ann. 1406.) Dès la fin de l'année, les inimitiés étaient de nouveau déclarées, et le duc d'Orléans tombait, le 23 novembre 1407, assassiné par ordre du duc de Bourgogne.

Le *Religieux de Saint-Denis* (l. XXVI, ch. XX) et Juvénal (ann. 1405) ne parlent que de la réconciliation simulée au mois d'octobre 1405, après l'enlèvement du dauphin. Les *Chroniques de Saint-Denis* (ann. 1405, ch. CV) confondent cette paix avec celle de l'année 1406, sur laquelle Monstrelet donne des détails, plaçant à Compiègne le lieu de la scène. Monstrelet mentionne l'échange des devises.

CHAPITRE XLVIII.

Comment Pero Niño partit de Paris et s'en fut remonter dans ses galères.

Les choses étant ainsi arrangées, Pero Niño entra une seconde fois dans le conseil du roi, et dit que le temps s'approchait où, selon le but qui l'avait fait envoyer, les galères devaient repartir pour faire la guerre à l'Angleterre. Il demandà donc ses gages afin de pouvoir payer ses gens. On lui fit incontinent remettre l'argent, non pas entièrement toutefois, ni tout ce qu'on lui devait. Pero Niño partit de Paris et s'en vint à Rouen, et paya et contenta son monde le mieux qu'il put. Ensuite il fut voir Madame de Sérifontaine et son père, monseigneur de Bellengues. Là il commença d'être parlé de mariage entre Pero Niño et Madame; mais il y avait des motifs de part et d'autre pour que le mariage ne se pût faire tout de suite. Une de ces raisons était que la dame n'était veuve que depuis peu de temps, et qu'étant si grande dame et de si haut état, elle ne voulait faire chose malséante; l'autre raison était que Pero Niño partait pour la guerre, et outre cela, il devait en parler au roi et obtenir son congé avant de rien conclure. Aussi pour cette fois, il resta convenu entre eux que la dame attendrait deux ans accomplis, afin que Pero Niño eût le temps de terminer ses affaires, aussi bien dans la guerre dont il était chargé qu'avec le roi son seigneur. Les choses ainsi arrêtées, ils se firent leurs pré-

sents de joyaux, et Pero Niño ayant pris congé de la dame partit pour Rouen. Là vinrent à lui beaucoup de chevaliers et de seigneurs de Normandie pour s'entretenir avec lui sur le fait de la guerre. Et il partit de Rouen avec ses galères et s'en fut au port de Harfleur. Et comme les galères quittaient Rouen vers l'heure de prime et que l'on commençait à ramer, le soleil s'obscurcit, et tous les gens des galères et ceux qui étaient à terre furent en grande épouvante; ils disaient au capitaine qu'il renonçât au départ, et que cela n'était pas un pronostic favorable pour entrer en campagne. Les marins étaient tous d'avis qu'il ne fallait point partir de toute cette lune; les uns prétendaient que le soleil était blessé (1), ce qui annonçait une grande mortalité parmi le monde; d'autres qu'il y aurait de terribles tourmentes sur mer, et encore bien des choses que chacun disait suivant son entendement. Pero Niño leur répondit ainsi: « Amis, ne vous épouvantez pas; il n'y a point là de quoi avoir peur. Nous tous sommes chrétiens, nous croyons en Dieu, et nous l'adorons; nous ne devons pas avoir foi en des pronostics. Ayez ferme confiance en Dieu qui fit toutes choses. Il sait ce qu'il fait. Qui de nous pourrait pénétrer ses jugements et discerner ses desseins? Il ne nous a pas créés pour que nous jugions ses œuvres, mais pour que nous soyons humbles et obéissants à ses commandements. Faisons ce que nous avons à faire, et qu'il fasse de nous ce qu'il trouvera bon. Invoquons-le, demandons-lui sa protection, qu'il nous guide et nous garde, et il le fera parce que vraie est sa parole. Il a dit qu'il serait avec nous dans les tribulations et que, si nous l'appelons, il nous exaucera avec empressement. Si à présent il fait

(1) *Ferido.*

obscur, dans peu d'instants il fera clair. Mais je veux vous dire ce qui produit une éclipse : le soleil est plus élevé que la lune, et il arrive maintenant que la lune passe devant le soleil et empêche sa lumière d'arriver à nous ; car la lune par elle-même est obscure et n'a d'autre clarté que celle qu'elle reçoit du soleil. Elle est composée d'un corps si subtil que, le soleil donnant sur elle, elle en reçoit la clarté qu'elle nous envoie et qui n'est pas à elle, mais au soleil. Le soleil conserve toujours sa lumière tout entière ; il ne meurt, ni ne peut être blessé, ni être plus obscur à présent qu'auparavant. Ce n'est pas une merveille que deux hommes venant l'un de la Chine, l'autre de Prusse, et allant par le monde se rencontrent, et leur rencontre ne donne rien à présager ; c'est un voyage, ce n'est pas un présage. Ainsi font en ce moment le soleil et la lune : marchant chacun de leur côté dans leur ciel, ils se sont rencontrés, et la lune a passé devant le soleil. La lune continuera sa course, le soleil sa marche réglée, et il apparaîtra de nouveau brillant. »

Ici l'auteur dit que la foi et la raison suffisent à l'homme pour qu'il puisse vivre dans ce monde et se sauver, mais qu'il use mal de l'une et de l'autre quand il cesse d'avoir foi en Dieu, et met sa confiance dans le vol des oiseaux, dans les éternuements, dans les divinations et dans les songes. Misérable homme ! tu ne sais donc pas que les oiseaux n'ont point d'intelligence ! Ce que Dieu cache à l'homme raisonnable, à celui qu'il a doté et comblé de facultés presque égales à celles des anges, comment le révélerait-il à un animal brute ? Dieu a donné à la bête un certain instinct, un sens naturel pour qu'elle puisse chercher sa vie et se garder de nuisance ; mais il ne lui a pas permis de savoir les choses à venir. Aussi la religion

défend de pareilles superstitions, et la raison ne les souffre pas.

Ce que le capitaine dit plut beaucoup à tous ses gens. Ils perdirent la peur ; le soleil brilla de nouveau et éclaira le monde, et Pero Niño ordonna de ramer et de continuer son voyage au nom de Dieu (1).

Pendant que le capitaine allait ainsi le long de la Seine, les chevaliers, gentilhommes, dames et damoiselles qui habitaient sur les bords de la rivière le venaient voir et lui faisaient grande fête. Les galères arrivèrent à Harfleur. Là était messire Charles de Savoisy, préparant ses galères pour partir avec le capitaine Pero Niño. Trois balleniers de France bien armés, que le capitaine avait retenus, vinrent s'y mettre à ses ordres, et tous ensemble partirent d'Harfleur et allèrent au cap de la Hève (2). Ils délibérèrent et s'accordèrent à entrer dans le canal de Flandre pour y chercher des vaisseaux anglais. Longeant les côtes, ils passèrent au cap de Caux [qui est] de Normandie et de Picardie et furent à Boulogne et à Sulamer (3), et au cap de Sangate (4). Là commençait le pays de Calais. Les galères entrèrent dans la Fosse-à-Cayeux (5), et furent jeter l'ancre devant la ville du Crotoy qui est en Picardie. C'est une

(1) Cette éclipse de soleil eut lieu le 17 juin, entre six et sept heures du matin, suivant le *Religieux de Saint-Denis*. Juvénal des Ursins la place au 16 juin : « Et furent assemblez les astronomiens, qui dirent que la chose estoit bien étrange et signe d'un grand mal à venir. »

(2) Ll. : *de la Heva ;* mss. : *de la Oga*. — Sur la seconde campagne de Savoisy et Pero Niño, voyez les notes à la fin du volume.

(3) Nous supposons qu'il s'agit de Camiers, près d'Étaples, dont le nom est donné de six manières différentes dans les anciennes cartes de Picardie.

(4) *Sant Gaittier*.

(5) *La fosa de Cayo*. — M. René de Belleval, à qui l'on doit tant de

ville de France toute entourée par la mer. On ne peut y arriver par terre, sinon quand la mer est basse. Les galères y prirent des vivres. Tout ce port, par la mer basse, reste à sec; on n'y voit plus d'eau, et quelqu'un qui viendrait du côté de la terre, pendant les six heures que dure le reflux, pourrait bien croire que là il n'y eut jamais de mer. Sur un grand espace, le sable ne semble pas plus mouillé que s'il avait plu. Beaucoup de gens, de bêtes, de charrettes vont et viennent, alors, d'une terre à l'autre. Devant la ville est une fosse très-profonde où il y a de l'eau comme dans un étang ou une lagune.

C'est là que demeurent les navires qui ne peuvent s'en aller jusqu'à ce que la mer revienne. Cette terre ainsi découverte se prolonge pendant douze lieues à partir de la Fosse-à-Cayeux jusqu'à une ville qu'on appelle Abbe-

beaux travaux historiques sur le Ponthieu, veut bien nous communiquer la note suivante :

« On appelait *Fosse-à-Cayeux*, encore au siècle dernier, une anse à une demi-lieue de Cayeux-sur-Mer (canton de Saint-Valery, Somme), laquelle servait d'abri aux navires. On pense, dans le pays, que, la mer ayant amoncelé des bancs de galets et fermé l'entrée de cette anse, c'est ce que l'on appelle aujourd'hui le *hable d'Ault*, vaste étang d'*eau douce*, très-poissonneux ; ce *hable* n'est, en effet, qu'à une portee de fusil de la mer, et il en est séparé par des dunes de galets. — En 1753, les navires mouillaient encore dans la Fosse-à-Cayeux. « Cette fosse, » dit Piganiol de la Force (*Nouvelle description de la France*, t. II, p. 407), « a près d'un « quart de lieue de longueur et deux cent quarante pieds de largeur. » — En 1423, pendant un siége du Crotoy par les Anglais, plusieurs de leurs vaisseaux, montés par cinq cents hommes, stationnaient vers la Fosse-à-Cayeux, afin d'intercepter les secours par mer. (*Histoire d'Abbeville*, par LOUANDRE, t. I, p. 347, d'après la *Chronique* de Pierre de FÉNIN.)

On remarquera que les galères étaient allées jusque près de Calais, à Sangate, et qu'elles redescendirent dans leur croisière, pour entrer au Crotoy.

ville en Ponthieu (1), qui est dans les terres. Au bout de six heures, la mer revient; elle est haute comme une montagne, et elle recouvre tout cet espace. Alors peuvent entrer les galères, les nefs et même les caraques. Il advint une fois que la flotte d'Angleterre, qui venait pour faire la guerre, arriva dans ce port, et quand l'eau se retira, tous les gens d'armes descendirent à terre et se répandirent dans les villages de la côte pour piller; ils trouvèrent beaucoup de vin et l'apportèrent là où étaient leurs capitaines, et ils soupèrent et burent du vin, mais par trop. La nuit arriva; ils oublièrent en quel endroit ils étaient, et s'endormirent; la mer monta et les couvrit. Là moururent six cents hommes d'armes; ceux qui purent gagner leur vaisseaux retournèrent en Angleterre, vaincus sans bataille.

Il n'est pas sans faute celui qui s'égare par l'ivresse; il ne peut se disculper en disant: Je n'étais pas dans mon bon sens. De cela, il n'en est point comme de la folie, laquelle ne vient pas à l'homme sciemment; et non plus celui qui perd la mémoire par maladie et à qui Dieu la voulut ôter ne sera pas responsable de ses fautes. Ce n'est pas un péché de boire du vin, mais le mal qu'il fait faire est un péché, parce qu'avant de le boire on avait sa raison. Pour son plaisir, de sa propre main, on se prive de sens, connaissant et sachant quels effets produit le vin. On ne le boit pas parce que c'est du vin, mais à cause de sa saveur. Veux-tu que le vin ne te nuise pas! Quand tu n'es pas encore troublé par lui, songe à celui qui en a trop pris, à l'état où le vin l'a réduit, combien et quels maux sont causés par l'ivresse. Il est assez évident que l'ivresse

(1) *Buyvilla en Ponciau.*

est mère de toute dispute, cassement de la tête, amoindrissement de l'intelligence, tempête de la langue, pestilence du corps, violement de la chasteté, perte du bon renom, corruption des vertus de l'âme, qu'elle est, enfin, racine de tous les péchés. Le vin fut inventé pour procurer vigueur au corps et non pour s'enivrer. Le saint Loth pris de vin pécha avec ses filles. Buvons-le mêlé d'eau pour qu'il ne nous induise pas en faute.

Le capitaine et messire Charles tinrent conseil; ils apprirent que sur les côtes de Cornouaille les Anglais se tenaient sur leurs gardes, à cause de ce que les galères avaient fait l'an passé dans ce pays, et ils décidèrent de gagner l'autre côte d'Angleterre, qu'on appelle *Devers-le-Nord* (1), parce que les populations de ces contrées étaient sans méfiance, et qu'on pourrait prendre quelques villages avant qu'elles fussent averties. Ils sortirent du port du Crotoy et entrèrent dans le canal de Flandre, où ils rencontrèrent un très-gros temps. Ils guindèrent les artimons et rentrèrent les avirons. Le vent était au sud-est (2); les galères l'avaient en poupe, et filant rapidement, elles passèrent entre Calais et Douvres, deux possessions de l'Angleterre. Sur les bancs de Flandre, elles eurent à supporter une violente tempête. Telle était la tourmente qui assaillait les galères par la proue (3), qu'elle lançait sur

(1) *Veralnorte.* — *Ad Aquilonares partes.* Dans les chroniques anglaises, on désigne ainsi les pays au nord de l'Humber; mais nous verrons que Gamez l'entend de toute la côte qui s'étend au nord du Pas-de-Calais.

(2) *Al ssue.* C'est la manière de prononcer des marins français, qui disent *suè*, *surois*, pour sud-est, sud-ouest.

(3) Le vent, que tout à l'heure les galères avaient en poupe, soufflait toujours dans la même direction; mais les galères se tenaient debout au vent, comme le font, par gros temps, les bâtiments étroits.

le pont le sable du fond de la mer mêlé à l'eau. Il y a là certains poissons qui volent sur l'eau; quelques-uns passaient en volant au-dessus des galères, et d'autres y tombaient (1). Cette mer est très-dangereuse, et ce qu'on y appelle les *bancs de Flandre* a reçu ce nom parce que le fond de la mer est là comme une suite de fossés. La mer les fait et défait, les creusant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Quand on jette la sonde dans un endroit, on y trouve quatre ou cinq brasses, et dans d'autres [tout proche], cent ou davantage. A cause de cela, bien des vaisseaux y échouent et souvent y périssent. Les galères passèrent devant la tour de la Mira (2), qui est à l'entrée de la Flandre, et se dirigèrent sur la côte *Devers-le-Nord*, espérant surprendre une ville que l'on nomme Oriola (3). Quand elles eurent reconnu cette ville, elles restèrent en mer jusqu'à ce que vint la nuit,

(1) Le premier livre des *Histoires prodigieuses*, composé par Boaistuau, contient (ch. XVIII) des détails fort merveilleux sur les poissons volants. Valmont de Bomare parle ainsi de l'*hirondelle de mer* ou *rondole*, l'animal amphibie dont il s'agit dans ce chapitre : « On lui a donné le nom d'hirondelle, parce qu'il ressemble à l'oiseau qui porte ce nom. Ce poisson est carré, rond et blanc sous le ventre; son dos est entre noir et rouge. Les nageoires des ouïes sont si longues, qu'elles touchent presque à la queue; il s'en sert pour voler. Il a encore au dos deux autres ailes, semblables aux précédentes; sa queue est faite comme celle des hirondelles. Ce poisson vole hors de l'eau, pour n'être pas la proie de plus gros poissons; ses nageoires, qui sont longues et larges, font du bruit en volant. » (*Dictionnaire d'histoire naturelle*, t. III, p. 15.)

(2) *La torre de la Mira*. — On verra plus bas qu'il s'agit d'une tour de vigie, près de l'Écluse.

(3) *Oreolem*, sur la carte catalane du XIVe siècle. — Orwell, au confluent des rivières Orwell (ou Sipping), et Stour, dans le comté de Suffolk, entre Harwich et Langerston. (Voyez CAMDEN, *Britannia*, p. 334.)

pour que de terre on ne les aperçût point. La nuit venue, on tint conseil à bord de la galère du capitaine.

La ville avait un pont qui la rattachait à l'autre bord [du fleuve], et par lequel pouvaient arriver des secours; car il y avait de l'autre côté du pont un grand nombre de villes bien en état de la secourir (1). Le capitaine demanda dans le conseil la garde de ce pont, parce qu'il devait y avoir grand travail à le défendre; et aussi convenait-il qu'il en fût chargé, car dans cette défense gisait tout le succès de l'affaire et la prise de la ville. Quelques-uns dirent même que Pero Niño voulait se faire armer chevalier en ce jour et en cette place, parce qu'il voyait que ce serait une journée de grand travail et péril.

On décida aussi qu'au point du jour, tous descendraient à terre pour marcher sur la ville; et cette nuit, chacun s'occupa de se pourvoir de toutes les choses dont il aurait besoin pour le lendemain.

Pendant toute la nuit le vent souffla du sud; et à l'aube il était si violent que les galères se trouvèrent en grand danger, parce qu'il venait du large et qu'il n'y avait pas d'abri contre lui. Il ne cessa d'augmenter tellement que les galères furent forcées de s'éloigner de la terre et de regagner la haute mer. C'est ainsi que l'on fut empêché d'aborder à Oriola.

Les galères se mirent à orze (2) et cinglèrent tout le jour. Le vent était si furieux que les galères se virent au moment [de ne pouvoir lutter], et alors elles couraient la chance de ne prendre terre qu'en Prusse ou en Écosse; elles auraient alors eu pour le moins à faire quatre ou

(1) Notamment Harwich, Maningtree, Ipswich.

(2) Firent voile au plus près du vent, dans la direction du sud.

cinq cents lieues (*sic*). Cependant, au prix de grands efforts, car le vent les emportait, et avec la grâce de Dieu, elles parvinrent à gagner la tour de la Mira (1), et entrèrent dans le port de Flandre. A ce port, il y a une ville qu'on appelle l'Écluse. Le capitaine fut là très-bien reçu, et les gens du pays eurent grande joie de le voir, d'autant que dans ce moment couraient nouvelles que la flotte d'Angleterre voulait s'y montrer. De là le capitaine visita la ville de Bruges, qui en est à six lieues (2). Il y avait à Bruges beaucoup de marchands de Castille qui lui rendirent beaucoup d'honneurs et de services.

Le capitaine y acheta des draps, des armes, des joyaux, et revint à l'Écluse. Sur ces entrefaites arrivèrent quatre nefs de Portugal, et messire Charles demanda au capitaine de l'aider à s'en emparer; ce qui se pouvait bonnement faire, parce que les Portugais étaient ennemis de la France et portaient secours aux Anglais. Mais les Portugais se recommandèrent au capitaine, implorant sa grâce pour qu'il les protégeât contre messire Charles. Et le capitaine demanda à messire Charles que pour l'amour de lui il les laissât aller, car alors il y avait trève entre la Castille et le Portugal; et messire Charles les laissa cette fois partir, mais bien contre son désir.

(1) Le texte dit : *la torre de Lamua*. Llaguno a laissé le nom en blanc. Nous supposons qu'il s'agit, comme précédemment, d'une tour de vigie qui devait se trouver en avant du port de l'Écluse, à l'embouchure de la rivière.

(2) Bruges n'est qu'à trois lieues de l'Écluse.

CHAPITRE XLIX.

Comment les galères partirent de Flandre, et comment elles rencontrèrent Harry Pay, un grand corsaire anglais.

Le capitaine et messire Charles partirent de l'Écluse, et retournèrent dans le canal de Flandre. Ils passèrent devant Calais, une ville du domaine d'Angleterre, qui est dans le pays flamand. Calais est une ville située sur un terrain plat; et quand la mer croît, elle arrive jusqu'à la ville et même l'entoure complètement. A mer basse, on y entre sans se mouiller. Elle est toute environnée par la terre de France. On disait qu'il y avait alors trente ans que les Anglais l'avaient volée à la France, qui la possédait (1). Elle avait une très-forte enceinte, bien garnie de bonnes tours, avec un fossé plein d'eau que l'on passe sur un pont-levis. Le capitaine voulait aller jusqu'à la ville et y enlever quelques vaisseaux; [il l'eût fait] si ce n'avait été l'heure du reflux. On tirait sur lui de la ville avec de très-fortes bombardes qui portaient très-loin dans la mer. Cette nuit, les galères gagnèrent un port que l'on appelle *Nuleta* (2), en France. Là était une garnison

(1) Calais avait été conquise par Édouard III, en 1347; il y avait alors cinquante-neuf ans.

(2) Ll. : *Nuleta* (mss. : *Uqueta*) *en Francia*. Southey a vu, dans *Nuleta*, Nieulay. Il est impossible d'admettre cette supposition, Nieulay étant à la porte même de Calais, et faisant alors partie du domaine

d'hommes d'armes et d'archers, qui avaient pour capitaine un brave homme d'armes castillan nommé Ochoa Barva.

Le lendemain matin, les galères et les balleniers appareillèrent pour passer en Angleterre, et regardant au large, aperçurent une flotte de navires épars dans toutes les directions, car il faisait calme (1). Les galères et les balleniers reconnurent qu'elle était anglaise, et qu'il y avait là des hourques (2), de grosses nefs et des balleniers, tous armés en guerre. Le capitaine ordonna de hisser une bannière, comme c'est l'usage sur mer pour appeler au conseil; et il dit à messire Charles : « Les Anglais sont là, et la mer est calme; allons à eux. » Messire Charles répondit : « Monseigneur, il y a là beaucoup de navires, et parmi eux de gros vaisseaux; ils sont loin de terre, et si le vent s'élevait, ce qui ne peut tarder sur cette mer, nous nous trouverions avec eux en grand risque. » Le capitaine reprit : « A présent, la mer est calme, et il n'y a pas de vent; pendant que le calme dure et que nous en avons le temps, faisons ce que nous devons faire. Quand le vent viendra, alors comme alors (3). Bien vous savez quel mal

d'Angleterre. Nous proposerions bien de lire *Auletas* (prononcez *Abletas*), qui, pour Gamez, eût été la transcription assez naturelle d'Ambleteuse ; mais la suite du récit fait penser qu'il convient plutôt de chercher une localité au nord de Calais, puisque le combat, qui paraît avoir été livré peu après la sortie des galères, se donnait à la vue de Gravelines. Toutefois, avec la manière très-vague dont Gamez rend habituellement compte des intervalles de temps, de même que des distances, il n'y a pas à tirer de son récit, dans cette occasion, une induction rigoureuse. Entre Boulogne et Gravelines, les cartes n'inscrivent, près de la côte, aucun nom qui nous ait pu suggérer une autre hypothèse que celle d'Ambleteuse.

(1) *Una flota de mar en ronda, ca facie calma.*

(2) Gros navire de transport.

(3) *Faremos como estonces.*

vous avez reçu des Anglais, et combien de dommage ils causent chaque jour en Castille et en France. Si maintenant nous les laissons, jamais nous n'aurons telle occasion de les combattre. Et ce qu'il y aura de pis, si nous les laissons aller, c'est qu'ils verront que nous le faisons par frayeur, et dorénavant ils nous feront plus de mal encore, car ils iront avec moins de crainte. Si j'avais pu penser que nous dussions les laisser, jamais je ne fusse venu en France et n'eusse connu les Français. » Messire Charles dit, quand il vit la volonté du capitaine : « Faisons comme vous l'ordonnerez. »

Le capitaine donna les ordres à ses galères sur ce qu'elles avaient à faire; et animant son monde, il commanda de passer le vin sur la coursive (1); car, en de telles occasions, il est nécessaire et fait grand profit, parce que sur les galères on fait abstinence de vin, et quand on en boit, on en boit peu. Pris ainsi, le vin est bien profitable, et donne cœur et joie à qui le boit. C'est de ce vin-là que parle le prophète, quand il dit : « Le vin réjouit le cœur de l'homme, et le pain l'affermit. » Il ne le dit point pour ceux qui en boivent avec excès, et perdent le sens, et tombent en vileté et infamie. De ce dernier, le philosophe a dit : « Le vin est un démon séduisant, qui peu à peu, par sa saveur, subjugue l'homme. » Le capitaine commanda de faire armes sur couverte (2). Cependant, les Anglais ne restèrent pas oisifs. Ils hissèrent toutes leurs voiles, et mirent sur une ligne (3) leurs grands balleniers; en arrière, deux grosses nefs et une coque al-

(1) Distribuer du vin aux rameurs.

(2) Nous avons déjà dit que cette expression revient à celle de « faire branle-bas de combat, » ou : « Tout le monde en armes sur le pont! »

(3) *Una az.*

lemande, avec les petits balleniers au milieu; en troisième ligne, les bateaux renforcés par quelques balleniers à rames et à voiles; puis ils arborèrent en poupe leurs drapeaux (1).

Les balleniers sont longs et bas de bords. Ils laissaient apercevoir de belles troupes de gens d'armes, bien armés de lances, d'arcs et de flèches. Les galères et les balleniers du capitaine allèrent à eux et leur livrèrent un rude combat de flèches, dards, boulets et pierres. Le capitaine avait des viretons garnis de goudron gras, avec lesquels il brûlait les voiles des Anglais. Bientôt il ordonna de se lancer à l'abordage; mais tous ne combattaient pas d'un même cœur. Alors il commanda de mettre le feu à une chaloupe pleine de goudron gras, et de l'envoyer au milieu des balleniers anglais pour les incendier; car ils étaient tous serrés les uns contre les autres. La galère du capitaine avançait, poussant devant elle cette chaloupe avec une antenne, et les Anglais la détournaient avec leurs lances. Pendant que le capitaine s'efforçait d'attacher le brûlot, et en même temps combattait rudement, le vent de la mer se leva par l'arrière des Anglais, dont les navires commençaient à pouvoir profiter de leurs voiles; mais tel était l'acharnement du combat, que sur la galère du capitaine on ne s'en apercevait pas, tandis que tous les autres le voyaient. Messire Charles abandonna la bataille, et laissa la proue de ses galères céder au

(1) Nous ne sommes point sûrs d'avoir bien saisi la pensée de notre auteur, qui décrit fort confusément cet ordre de combat. Voici le texte : *Ficieron una as à los balleneros mayores é pusieron à las espaldas dos naos grandes é una coca de Alemania ; é los balleneros pequeños pusieron en medio. Esto facian con los bateles é aun avia algunos balleneros de remos è de vela.*

vent. On en avertit le capitaine, et on lui montra comment les grosses nefs anglaises qui étaient plus loin, ayant pris le vent, arrivaient sur lui, et qu'il ferait bien de quitter le combat et de manœuvrer pour se tirer de là. Le capitaine ne croyait pas ce qu'on lui disait; il pensait qu'on lui parlait ainsi pour ne pas combattre; et il dit : « Que celui qui a peur se mette à fuir; mais pour cette fois, ou ils nous emmèneront en Angleterre, ou nous les conduirons en France, et mourra qui Dieu voudra. » Les marins, voyant le péril si grand, et que toutes les autres galères ramaient à qui mieux mieux, firent dévier la galère sans que le capitaine le vît ni ne le sût. Quand il s'aperçut que la galère était hors de la portée des ennemis, il demanda pourquoi on avait fait cela, et comment on avait osé le faire. Les marins répondirent : « Seigneur, regardez comme toutes les galères vous ont abandonné, aussi bien les vôtres que celles de la France, et voyez comme les navires des Anglais ont bon vent, et comme ils viennent tous sur nous. » Le bon chevalier regarda, et dit : « Que la volonté de Dieu s'accomplisse; et puisqu'il en est ainsi, et que la chance est tournée, vous autres, faites ce que vous penserez qu'il est à faire maintenant. »

Tous les navires des Anglais arrivaient sur le capitaine, et ne s'occupaient d'aucune autre galère que de la sienne; ils ne pouvaient aller aux autres qui avaient pris le vent, et déjà les grosses nefs étaient bien près du capitaine, se préparant à l'attaquer. Je crois bien que ses autres galères, qui le voyaient en telle situation, devaient penser que le capitaine serait tué ou pris. Il était entre deux balleniers, combattant contre eux deux; et si les balleniers avaient osé, ils l'eussent retenu jusqu'à ce que fussent arrivés les autres navires plus forts. Pendant ce

temps, les balleniers de France faisaient voile comme ils voulaient et où ils voulaient, car ils étaient bons marcheurs et très-fins voiliers; et l'un d'eux qui tenait la tête, reconnaissant que la galère du capitaine courait de grands dangers, car elle était déjà entourée par les Anglais, et les deux balleniers se disposaient à lui barrer la route, eut recours à une brillante manœuvre. Il fit ralinguer sa voile (1), laissant le vent donner par l'avant de la vergue; et il attendit les Anglais, si bien que le capitaine et les siens crurent qu'il avait cassé quelqu'un de ses agrès et qu'il ne pouvait plus avancer. Le capitaine ordonna d'aller à lui et de le secourir, car il était au milieu des navires anglais. Le ballenier fit alors un beau coup. Lorsqu'il vit que les Anglais se trouvaient sous le vent à lui (2), il orienta sa voile vent arrière, et passa entre eux très-rapidement, ne s'inquiétant pas plus d'eux tous qu'un léger coursier manœuvrant entre des chevaux grands et pesants. Et quoiqu'il fût de dimension ordinaire, il courut sur l'un des balleniers qui suivaient la galère du capitaine, le prit en travers près de la proue, brisa son beaupré, coupa son étai et le désempara entièrement. Je crois bien qu'il lui tua du monde dans cet abordage; et il l'aurait aisément enlevé, n'eût été qu'il n'osa pas lui jeter les grappins, parce qu'il se trouvait au milieu des Anglais; mais

(1) L'explication de ce terme marin est donnée assez bien par Gamez lui-même. Pour faire *ralinguer* ou *faseyer* les voiles, on brasse les vergues jusqu'à ce qu'elles soient à peu près dans la direction du vent, qui alors n'a plus de prise, et le navire ne marche plus.

(2) Mss. : *Fizo un fermoso loh; quando vio que le cayen los navios de los Ingleses juslone tomo el viento en popa.* Llaguno a laissé en blanc le mot *loh,* et a supprimé le reste de la phrase jusqu'à *tomo el viento*. Nous traduisons par aperçu les mots qu'il a supprimés.

il préféra se dégager lui-même, et il se mit en sûreté. Il exécuta cela de telle sorte, que pas un ballenier n'osa s'approcher isolément de lui, mais tous ensemble cherchèrent à l'arrêter, et il se tira du milieu d'eux en les écartant avec ses gaffes (1). Quant à la galère, elle eût été abordée par les balleniers anglais, si elle n'eût combattu tout en marchant, se défendant vigoureusement avec ses canons, et à coups de flèches et de dards.

Les galères étaient arrivées pendant ce temps près de la côte de France, et le vent se calma un peu. Alors le capitaine fut rallié par ses autres galères et ses balleniers; et quand il les eut réunis, il leur dit d'attendre là les Anglais et de les combattre. Mais ceux-ci n'osèrent pas venir à eux. Et le capitaine leur faisait faire des signes pour les provoquer à combattre. Je crois qu'ils ne vinrent point, parce qu'ils n'osèrent pas conduire leurs nefs et leurs bourques où étaient les galères, et aussi parce que le vent était faible sur la côte (2).

Ici l'auteur dit, se plaignant du vent et de la fortune : « O vent, ô fortune qui changes si légèrement, que ta marche est inconstante! En toi il n'y a ni stabilité, ni fermeté. Qui se confie en toi est bien vite précipité. Qu'est-ce que le vent, sinon la fortune (3)? qu'est-ce que la for-

(1) *É aun el ballener salio bien esgarrochado de entre los otros.*

(2) La flotte anglaise était, on l'a vu, composée de navires à voiles et à fort tirant d'eau. Elle ne voulait pas s'engager là où il y avait peu de fond et par le calme, deux circonstances qui donnaient tout avantage aux galères. Sur ce combat, voyez les notes à la fin du volume.

(3) Dans ce morceau que l'on a cité plusieurs fois, peut-être à tort, comme un bon spécimen du style de notre auteur, Gamez joue sur les deux acceptions que de son temps avait le mot fortune. Il l'avait déjà employé dans l'un des chapitres précédents comme équivalent de vent violent, et c'est dans ce sens que l'emploie aussi Froissart dans les pas-

tune, sinon la chance? *Fortuna dicitur à forte unâ,* parce que le sort l'accorde à un [entre cent], et celui-là le doit à sa chance. Qui es-tu, vent si puissant? Tu occupes l'orient et l'occident, l'aquilon et le midi. Tu possèdes la terre et la mer; tu crées et tu détruis; tu enrichis et tu appauvris; tu fais des choses contre nature. Les grands arbres nés sur les hautes montagnes, et le fer et les pierres pesantes, tu les fais courir sur l'eau; les hommes, enfants de la terre, tu les fais vivre sur les mers; celui qui est né en Prusse, tu le rends habitant de Chypre, et tu amènes l'Anglais en Éthiopie. Un homme demeure dans sa maison, et avec ce qu'il a gagné vit heureux et en repos. Pour le séduire, tu te montres son ami; tu le tires de son habitation avec tout son avoir; tu lui fais abandonner femme, et enfants, et patrie; et quand tu le tiens en pleine mer, tu le traites en ennemi. Tu soulèves les ondes aussi haut que les montagnes, et tu le mets au milieu d'elles. Maintenant tu l'emportes au ciel; après tu le rejettes dans les abîmes; tu lui fais palper (1) la mort mille fois dans une heure. Il se repent alors de t'avoir cru. Tu le mets en telle situation, qu'il renoncerait bien au gain pour garder seulement le capital, et même il n'estime plus rien tout ce qu'il porte avec lui; pour se sauver, il te donnerait tout, ne demandant que d'être déposé sain et sauf sur la terre. Tu le persécutes à tel point que tu le jettes dans le désespoir. Il dit alors qu'il préférerait

sages suivants : « La fortune était si grand' sur mer, que si le vent les y boutoit, ils seroient en péril d'être tous noyés... Par cette grand' fortune se dérompit la bataille sur mer... quand ce grand tourment et cette fortune eurent élevé et bouté en mer le dit Messire Louis... » (FROISSART, liv. I, part. 1, chap. CXCVI et suivants.)

(1) *Apalpar.*

mourir plutôt que souffrir si long tourment; et il semble un moment que tu veux avoir pitié de lui. Tu étais au sud, tu tournes au nord, et tu lui montres bon visage; mais ensuite tu le fais courir en arrière, et son voyage est perdu. Si du moins tu le ramenais au pays d'où tu l'as tiré, ce serait supportable pour lui; mais tu le portes si loin, qu'il est vieux avant de rentrer dans sa patrie. Tu enrichis qui te plaît; tu appauvris qui tu veux; du misérable, tu fais un riche; du riche, un mendiant; d'autres fois tu augmentes la richesse du riche, et tu fais périr le pauvre. Tu noies les uns dans la mer, tu brises les autres contre les rochers. Celui qui échappe s'en va te reniant; il ne tient pas compte de ce qu'il a perdu, mais il fait état qu'il vient de naître en cet instant. Si tu conduis d'autres au port avec de grands profits, c'est avec ces filets que tu pêches ceux que tu veux prendre. Tu tires les trésors de la terre et les jettes aux flots; tu les enlèves aux hommes pour les donner aux poissons, qui ne savent ce que c'est; les choses précieuses, tu les lances dans des lieux où elles n'ont plus de valeur. O vent! ô fortune! qui est content de toi? Combien en as-tu tués? combien en as-tu ruinés? Il n'en est point à qui, pour un plaisir que tu lui as donné, tu n'aies fait supporter bien des douleurs. Combien sont frappés de ta lance! Combien tu fais de veuves! Combien tu fais d'orphelins! Combien de séparations tu causes! Combien d'amitiés tu brises! Combien de larmes, combien de soupirs viennent de toi! Combien d'amours, combien d'affections tu divises et tiens à distance! Quel est celui qui te rend grâce et qui se loue de toi? Que dirai-je de toi, vent, fortune? La terre qui nous nourrit, tu nous la gâtes, et tu nous brûles ses fleurs; tu nous enlèves ses fruits; tu nous amènes la grêle et les brouil-

lards; tu nous épouvantes avec les tonnerres, les éclairs et les comètes. Il est vrai que tu nous amènes les pluies; mais tu commences par nous les faire désirer. Le soleil qui nous réchauffe, tu nous le refroidis avec les neiges et les gelées; la lune et les étoiles qui nous réjouissent, tu nous les obscurcis. Tu balaies la terre comme la mer, et tu la fais trembler. O fortune! ô vent! tu déchires les toiles les mieux tissues; tu brises et abats les plus grands mâts et les antennes; tu submerges les grandes caraques, les coques et les hourques. Les vaisseaux (1) que les hommes puissants ont fabriqués, et que les hommes intelligents ont mis longtemps à construire à grands frais, tu les démolis en un instant, et tu les fais disparaître dans la mer. Que de braves gens tu as tués ou rendus misérables! Apaise-toi, et cesse de nous tourmenter, vent, fortune! Cesse de nous tourmenter, et reste satisfait. Laisse-nous vivre en assurance que tu ne dévasteras pas nos moissons, que tu ne tueras plus nos troupeaux, que tu ne détruiras plus nos fruits, et que tu n'emporteras plus tous nos plaisirs. Alors nous parcourrons les mers en paix, et nous ferons nos profits; et nos amis prendront leur plaisir avec nous, et nous avec eux. »

(1) *Las obras*, les œuvres; mais on voit, par le sens, qu'il s'agit de vaisseaux.

CHAPITRE L.

Comment la Raison répondit pour Vent et Fortune.

Ainsi, comme vous l'avez ouï, raisonnait l'auteur avec Vent et Fortune; mais Raison lui répondit pour Vent et Fortune, et dit : « O homme! qui te plains tant et qui élèves tant de griefs contre moi, puisque tu es homme et animal raisonnable, écoute et entends ce que je te dirai. Il est vrai que Dieu me créa, comme tu l'as avancé, pour gouverner le monde et amener les tempêtes; mais comprends d'abord et sache qu'il fit et disposa les quatre éléments, qui sont le feu, l'eau, l'air et la terre, afin qu'ils agissent et travaillassent dans le monde par leur vertu et sous l'influence des corps célestes, suivant la marche et la conjonction des signes et planètes. Je parlerai simplement, pour que tu me comprennes encore mieux. Le feu est chaud et sec, l'air chaud et humide, l'eau humide et froide, la terre froide et sèche. Chacun de ces éléments reçoit quelque chose de celui dont il est le plus voisin; mais chacun a sa place délimitée où gît sa substance (1), et ne dépasse pas le lieu que lui a, dès le commencement, assigné le puissant Créateur. Moi, je proviens de deux lieux et de deux lignages : de l'humidité de l'eau d'abord, et ensuite de la froideur de la terre; et cela pour que j'amène

(1) *Su lugar limitado en que está su substancia.*

les tempêtes sur mer et sur terre, que je tempère les éléments et mêle les uns aux autres. Le feu, qui est chaud et sec, si je ne le tempérais, brûlerait le monde. Si je n'agitais et faisais courir l'air, qui est chaud et humide, tout esprit vital périrait dans l'univers. L'eau, si je ne la remuais et ne la volatilisais point (1), ne pourrait engendrer et ne donnerait pas de pluie. La terre, qui est froide et sèche, si je ne la faisais ainsi arroser, si je ne l'augmentais des autres éléments, ne serait pas féconde, et tout fruit cesserait. Je suis né dans la mer et je suis son fils; c'est là que j'ai commencé à remplir mon office. Quand je veux en sortir, elle se courrouce. Là, j'ai grand pouvoir, suivant ma nature violente; forts, grands et effroyables sont mes mystères; de puissantes et effrayantes forces me sont données. J'ai un autre lieu où je suis formé, dans les cavernes, dans les antres et les concavités, dans les grands canaux par où coulent dans la terre les grandes eaux. Là je suis engendré, et quand la terre est grosse de moi, telle est ma force, que je la fais trembler, parce que je ne puis sortir d'elle. N'as-tu jamais lu l'endroit où l'Écriture dit : « Voilà, il tire les vents de ses trésors et prépare la pluie à la terre. » Je suis celui qui sort des trésors et des secrets du Très-Haut, et je produis la pluie du matin et du soir. Tu sais bien aussi comment Dieu créa l'homme et le mit sur la terre; comment il créa les oiseaux et les poissons; comment il donna l'eau pour demeure aux poissons; comment il ordonna aux oiseaux de voler dans l'air. Puisque l'homme a la terre pour séjour, sur la terre il peut trouver sa vie (2).

(1) *È la non elementase.*

(2) Ll. : *su vito;* mss. : *su obito.*

Qui lui a permis de fabriquer des navires et faire des inventions contre nature (1) pour aller sur la mer, sans laquelle il pourrait bien vivre? Il faut que chaque élément fasse son office, et accomplisse le mystère pour lequel Dieu l'a formé. Si l'homme périt sur l'eau, la faute en est à lui. Aller sur la mer est pour l'homme chose contre nature; et puisqu'il recherche des choses contre nature, il est juste qu'il périsse cruellement. Sur ce que tu dis que je gâte la terre et lui enlève ses fruits, remarque que tous les climats ne sont pas d'une même espèce, que chacun a sa nature; pour cela [je suis chargé de transporter] la chaleur et la sécheresse, afin qu'elles tempèrent le froid et l'humidité. Dieu sait ce qu'il fait, et toi tu ne sais pas ce que tu penses. Sois content de ce que Dieu fait, et repose-toi en paix. »

Ainsi en arriva-t-il avec Vent et Fortune au capitaine, qui se plaignait beaucoup d'eux, parce qu'il eût pris toute cette flotte des Anglais, si le vent avait tardé d'une heure à s'élever. Le roi d'Angleterre l'avait armée; et il envoyait sur elle une de ses filles qui allait épouser le duc de Hollande, et avec elle étaient beaucoup de grands seigneurs, de grandes dames, de femmes et damoiselles, et de grandes richesses. Le capitaine avait donc bien de quoi se plaindre (2).

(1) *Fabricar argumentos contra natura.*

(2) Philippe, fille du roi Henri IV, fiancée au roi de Danemarck, s'embarqua, dans le courant du mois de septembre de l'année 1406, à Lynn, pour aller rejoindre son royal époux. L'histoire ne fait aucune mention de la rencontre qu'aurait eue, avec des galères ennemies, la flottille qui la transportait. — Voyez, à la fin du volume, la note sur la seconde croisière de Pero Niño.

CHAPITRE LI.

Comment les galères entrèrent au Crotoy (1) et y restèrent bien des jours, ne pouvant avoir temps favorable pour sortir du port.

Après cette aventure, les galères vinrent devant une ville de France qu'on appelle Gravelines (2). Il y avait là en garnison des Castillans aux gages du roi de France. De la terre, ils avaient vu le combat et ce qui s'était passé avec les Anglais. Ils vinrent faire révérence au capitaine, lui disant qu'ils auraient bien voulu s'être trouvés avec lui pour le seconder. Les galères et les balleniers partirent de là, et, longeant la côte de Picardie, entrèrent dans le port du Crotoy. Le capitaine et messire Charles y rafraîchirent leur monde, firent provision d'eau, de biscuit, et des autres choses dont ils avaient besoin, puis résolurent de passer en Angleterre. Mais le temps et la fortune voulurent qu'ils restèrent un mois dans ce port, sans jamais pouvoir le quitter. Toutes les fois qu'ils essayaient de gagner la mer, ils trouvaient le temps contraire et le vent qui entrait violemment par le milieu du port. Les gens des galères y consommèrent ce qui leur restait de ressources, car il y avait déjà deux années qu'ils avaient quitté la Castille; mais ce pays eut grand profit de leur présence, parce que tant que le capitaine fut là, jamais ne parurent



(1) Mss. : *à Baudeconte;* Ll. : *en Croley.*
(2) *Grevelingas.*

les vaisseaux anglais qui avaient accoutumé de venir tous les ans faire le dégât.

Messire Charles étant épuisé d'argent et ne pouvant plus payer ses gens, tous s'en allaient, de façon qu'il lui fut impossible de partir avec le capitaine. Un jour que le vent se calma, celui-ci prit congé des chevaliers du pays et de messire Charles. Le bon chevalier était fort marri de ne le pouvoir suivre, et Pero Niño de ne le pouvoir aider dans un tel besoin (1). Il sortit du port avec les balleniers qui étaient venus de France avec lui, et passa devant la Fosse-à-Cayeux, faisant route vers la Normandie. Un matin, à l'aube, parurent sur le cap de Caux six balleniers bien armés, ayant bon vent dans leurs voiles. Ils sortaient d'Harfleur quand les galères les virent. Elles serrèrent la terre, croyant que c'étaient des bâtiments anglais, et espérant que, le vent se calmant, elles pourraient les atteindre. Le capitaine, malgré l'avis de ses marins, ordonna de s'approcher d'eux pour reconnaître quels gens c'étaient. Eux, apercevant les galères, amenèrent leurs voiles, hissèrent le pennon de France, et firent le salut, ce qui montra qu'ils étaient français. Le capitaine leur rendit le salut; alors ils s'approchèrent, firent révérence au capitaine, et s'entretinrent avec lui. Tous étaient de ses amis ou connaissances. Ils lui dirent qu'ils allaient à l'aventure, cherchant des navires anglais, et que si leur compagnie lui plaisait, il n'avait qu'à montrer le chemin, tous le suivraient. Pero Niño eut grande joie de cette rencontre; et il fut décidé entre eux de se porter sur la côte de Bretagne, pour voir si l'on y trouverait des Anglais. Un jour, à l'aube, parurent sur les côtes de Bre-

(1) Savoisy reparut à la cour dès le mois de septembre de l'année 1406.

tagne jusqu'à cent vingt voiles. Les galères coururent vers elles, croyant avoir affaire à des Anglais [et les atteindre aisément]; car la mer était calme, et ces navires avaient peu de vent dans les voiles. Mais il se trouva que c'étaient des Français qui allaient charger du sel dans un port de Bretagne, qu'on appelle le port de Batz (1). Le capitaine tint conseil avec les patrons, et avec Guillaume et Jacques Bouxières (2), qui étaient les maîtres des balleniers, leur proposant de passer en Angleterre; mais les Normands lui dirent : « Monseigneur, il y a, ici près, une île anglaise fort riche, qu'on nomme Jersey-la-Grande; et si vous pouvez avoir du monde en suffisance pour y descendre et combattre contre quatre ou cinq mille hommes qui l'habitent, ce vous serait grand honneur de les vaincre; et de plus, vous pourriez en tirer de bonnes rançons. » Ils dirent encore : « Vous avez aujourd'hui grand renom de bon chevalier et de bon guerrier. Ici près est la Bretagne. Abordez à la côte, et envoyez vos lettres aux seigneurs du pays qui sont dans les environs, et priez-les qu'ils vous viennent voir; tous arriveront à votre demande, et vous vous entretiendrez avec eux. En attendant, faites rester ici ces navires, qui allaient chercher du sel. » Sur cet avis, le capitaine pria les gens des navires de s'arrêter, pour choses qui importaient au service de leur seigneur le roi de France, et de l'accompagner à l'île de Jersey (3),

(1) Ll. : *La Bachia;* mss. : *La Bahia,* grandes salines près de Guérande.

(2) Ll. : *Buxieres;* mss. : *Libuxieres.*

(3) Mss. : *Jarrasuy.* Les chroniques de Jersey ne mentionnent, sous le règne de Henri IV, qu'une descente faite à Jersey, en 1404, par l'amiral de Bretagne, Jean de Penhoët. (Voyez *Cæsarea. The Island of Jersey,* London, 1840, in-12, p. 17.) — Le *Religieux de Saint-Denis*

où ils auraient leur part de l'honneur et aussi du profit qu'on y trouverait. Ils répondirent qu'ils feraient à sa demande et prière ce qu'ils n'auraient fait pour aucun chevalier de France qui le leur commandât. Alors arrivèrent sur la côte, là où avait mouillé le capitaine, des quantités de gens, parmi lesquels étaient de bons chevaliers, des hommes d'armes et des archers. Le capitaine leur dit : « Seigneurs chevaliers et gentilhommes, bien vous savez que je suis envoyé par mon seigneur, le roi de Castille, en aide à la couronne de France, et pour faire la guerre contre les Anglais; et pareillement, comment l'an dernier j'ai passé en Angleterre; et comment il a plu à Dieu de nous donner, à moi et aux miens, victoire sur les Anglais, en quelques lieux où nous sommes allés les combattre, et où ils furent défaits et eurent toujours du pire. J'ai couru toute la côte de Cornouaille et une partie de celle de *Devers-le-Nord*. A présent, je vois que ces gens-là sont tous en éveil et assemblés pour garder leur pays. Il faudrait avoir une grande flotte, et beaucoup de monde pour y faire une descente et y prendre pied. Les nefs que, vous le savez bien tous, le roi envoya de Castille par delà, ne me veulent pas aider; et moi je n'ai que ces trois galères, et ces nobles hommes de Normandie, à qui il plaît de me seconder, et qui viennent en ma compagnie pour servir le roi de France. Chevaliers et gentilshommes qui êtes ici, réunissons-nous, vous et moi, je vous prie; et nous passerons dans l'île de Jersey, et nous pourrons avoir avec les chevaliers et les gens qui sont dans cette île une bonne

(l. XXIV, ch. XII) parle de cette descente comme ayant eu lieu en 1403. De celle de Pero Niño, il n'a pas été conservé de souvenir; c'est un chapitre à ajouter à l'histoire des îles normandes.

journée. » Il y avait là, parmi les Bretons, Hector de Pontbriant et le seigneur de Tournemine (1); et les Bretons répondirent : « Monseigneur capitaine, vous êtes le très-bien venu en ce pays; car nous tous, chevaliers de cette contrée, nous désirions vous voir, ayant entendu rapporter de vous très-bonnes nouvelles, et comme quoi vous êtes un bon et hardi chevalier. Nous vous rendons bien des grâces pour avoir pris sur vous la charge d'une telle entreprise, pour laquelle nous vous donnerons aide et serons avec vous de très-bon gré; et vous nous commanderez, et nous vous obéirons comme si vous étiez notre seigneur naturel, en cette affaire et en toute autre que vous voudrez commencer; car nous pensons qu'avec votre

(1) *Ector de Prenprianes è el señor de Tornamira.* — Il serait difficile de déterminer lequel des membres de la maison de Tournemine répondit à l'invitation de Pero Niño; à cette époque, il y avait dans cette maison des chevaliers qui firent beaucoup parler d'eux. (Voyez *Histoire généalogique de plusieurs illustres maisons de Bretagne*, par le frère Augustin du PAZ.) Quoique Gamez ait écrit *Tornamira*, nous ne supposons pas qu'il s'agisse d'une personne appartenant à la maison de Tournemire, laquelle n'est point bretonne. Sur les Tournemire, on trouve des renseignements dans l'*Indicateur nobiliaire* de d'Hozier, et dans la *Notice sur les croisades* de M. le comte de Blancmesnil (p. 437). Hector de Pontbriant, sur lequel on peut consulter D. Morice (*Histoire de Bretagne*, t. II, *passim*), était, ainsi que nous l'avons déjà dit, allé avec Charles de Savoisy en Angleterre, « pour y faire armes : » *Ad certa facta armorum infrà regnum nostrum facienda,* dit la lettre de protection qui lui fut donnée par le roi Henri IV. Il est nommé, dans cette pièce, *Ector de Pontbirant, armiger,* et Savoisy, *Karolus Sauvisy, chivaler*. La lettre est datée du 17 avril (1400). Le 6 juillet de la même année, Lancastre, roi d'armes, recevait du roi l'ordre d'accompagner à son retour Savoisy et « les chevaliers ou écuyers » de sa suite. (Voyez ces deux intéressantes pièces à leurs dates, dans la collection de RYMER.) — Hector de Pontbriant était, en 1406, « escuyer d'escuyrie » du duc d'Orléans, et devait connaître Pero Niño.

courage et bonne chance, nous serons vainqueurs et gagnerons honneur et renom partout où nous serons avec vous. » Le capitaine répondit : « Seigneurs, le courage et la vaillance seront de votre côté; et moi, avec l'aide de Dieu et de notre dame sainte Marie, je ferai ce que je pourrai, et j'ai confiance en Dieu que la victoire et l'honneur seront pour nous. » Le capitaine ajouta : « J'aurais voulu passer en Angleterre, mais il est trop tard, parce que voici déjà l'hiver; et eussions-nous des vaisseaux armés en conséquence, il se pourrait que le temps nous manquât. Mais vous connaissez la grande île de Jersey, et savez qu'elle n'est qu'à sept lieues de mer d'ici; nous pouvons y être promptement, et combattre ensemble contre quatre ou cinq mille hommes en état de prendre les armes qui s'y trouvent, si vous êtes d'accord d'aller dans cette île. » Tous répondirent que ce serait bien, et furent incontinent se disposer. En deux jours, ils se mirent tous en mer bien préparés. Ils partirent à rames et à voiles. Le temps était bon, et ils arrivèrent à l'île; et les gens du pays, quand ils virent la flotte au port, se rassemblèrent en hâte et vinrent en grand nombre sur le rivage. Ce soir-là même, quarante ou cinquante hommes de peu de cervelle, sans ordre du capitaine, descendirent à terre pour y ramasser des coquillages, et commencèrent à escarmoucher avec les habitants de l'île; et en escarmouchant ainsi, ceux des navires s'enfuirent vers la mer, les Anglais derrière eux. Ils furent tout de suite secourus et recueillis par les navires. Cela donna aux Anglais grand orgueil et une confiance qui les mit à mal le jour suivant, comme vous le verrez plus avant. Dans la soirée, le capitaine fit réunir les chevaliers et les autres gens; et les malmenant tous de paroles, il leur dit que par le désordre qu'il y avait parmi

eux, il leur arrivait souvent d'être vaincus et déconfits; qu'il les priait de se corriger à l'avenir, et que chacun d'eux devait pour soi et les siens mettre tel ordre à son affaire qu'il n'advînt ni mal ni dommage; sinon il serait forcé de faire un exemple et de prononcer des châtiments. Et aussitôt, il fit faire le cri que nul ne fût assez osé pour aller à terre ni descendre dans les canots sans son ordre, ni quitter la flotte sous peine de mort; de plus, que personne ne commençât un combat quelconque ou ne s'éloignât de la troupe, tant que ne sonneraient pas les trompettes et que ne marcherait pas la bannière du capitaine.

Près de la grande île de Jersey, il y en a une autre petite dans laquelle est un ermitage de Sainte-Marie (1), et le capitaine ordonna que tous les gens de la flotte s'amassassent pour la bataille et descendissent dans cette île. Quand la mer est haute, l'eau sépare cette petite île de la première, et l'on ne peut passer de l'une à l'autre qu'en barque; mais à la mer basse, on passe à pied sec. C'est un lieu très-sûr pour mettre la planche à terre et en faire un réduit où peu de gens se défendent aisément contre beaucoup.

Le capitaine Pero Niño, les autres chevaliers et tout le reste des combattants y descendirent pendant la nuit, et

(1) L'île de Jersey n'offre que dans sa partie méridionale des points favorables à un débarquement. Mais dans la partie méridionale, on trouve un grand nombre d'écueils, dont plusieurs, voisins de la grande terre, pourraient répondre aux indications données par Gamez. L'un d'eux se nomme l'Ermitage; il touche presque l'îlot où est bâti le château de Sainte-Élisabeth, et se rattache par un bas-fond à la *Pointe-des-Pas,* qui n'est qu'à cinq ou six cents mètres de là. Nous y verrions le réduit choisi par Pero Niño, si plus loin il n'était pas dit qu'il se trouvait à deux lieues de la ville principale, c'est-à-dire Saint-Hélier, dont l'Ermitage n'est qu'à deux kilomètres au plus.

les chevaliers dirent à Pero Niño qu'il ordonnât comme il le voudrait la bataille et disposât tout comme il le jugerait nécessaire pour le lendemain, et que tous seraient sous sa règle et à son commandement. Et le capitaine dit : « Seigneurs, vous êtes ici de bons chevaliers, experts en armes. Vous avez été dans d'autres grands faits de guerre : ordonnez vous-mêmes selon que vous entendrez qu'il convient. » Mais ils insistèrent pour qu'il en prît la charge. Le capitaine dit que c'était bien grosse chose pour un seul homme, surtout étant à pied, mais qu'il le ferait de bonne volonté. Alors le capitaine leur expliqua ce qu'ils avaient à faire, et comment il fallait s'y prendre. Il désigna ceux qui resteraient dans les navires, et ordonna la manière dont seraient disposées les *batailles,* et la pavesade, et les arbalétriers, et les archers ; il dit aussi comment, s'ils remportaient la victoire, ils devraient avancer avec précaution, pour le cas où il y aurait des embuscades, et toutes les autres choses qui sont à prévoir en pareilles occasions.

Après que tout fût ainsi entendu, le capitaine commanda d'éloigner de la terre et de conduire en pleine mer toutes les galères et tous les navires, afin que les siens n'eussent pas l'idée qu'ils pourraient se sauver par la fuite, si quelque accident survenait. Il fit seulement tenir près de la terre trois barques à lui, dans lesquelles étaient de bons arbalétriers, avec l'ordre, si quelques hommes des vaisseaux français et castillans venaient s'enfuyant vers la mer, de tirer sur eux et de les tuer. Ensuite il dit d'employer le reste de la nuit à souper et à dormir un peu, de façon que deux heures avant le jour tout le monde fût armé et prêt pour la bataille, et il mit une garde pour surveiller le passage de la petite île à la grande, de crainte

que les Anglais ne s'en emparassent quand la mer baisserait.

Le lendemain, au point du jour, tout le monde se trouva debout et prêt. La mer était basse. Les trompettes sonnèrent et l'on passa dans la grande île. Pero Niño rangea les hommes d'armes d'après ce qui avait été décidé ; il plaça chacun à l'endroit où il devait être, mit sa bannière au milieu d'eux tous et leur dit : « Tenez-vous dans l'ordre où je vous mets, tandis que je vais ranger le reste de mes gens. Donnez-moi tous les archers et les pillards (1), et je les conduirai à l'endroit où ils pourront le mieux combattre et être le plus à couvert ; et quand je les aurai placés comme ils doivent l'être, je reviendrai vers vous. Pendant ce temps, restez tranquilles, et que nul ne bouge du poste où je le laisse. » Les Bretons lui dirent qu'au nom de Dieu, il fît ce qu'il croirait le meilleur. Le capitaine rassembla tous ses archers et arbalétriers et ses hommes ; il fit deux pavesades, chacune de soixante pavois, divisées en deux parties, en guise d'ailes, et il mit derrière les archers et arbalétriers. Il leur donna une bannière à ses armes que portait un brave homme d'armes des siens ; il plaça avec eux les pillards et ceux qui étaient mal armés, et les encourageant, il leur dit : « A présent, mes amis, vous voyez que vous êtes au pays de vos ennemis. Regardez, les voilà disposés en bataille, bien armés et prêts à venir sur nous, de même que nous le sommes à marcher sur eux. Ils sont bien du monde, mais ils ne sont ni aussi

(1) *Pillartes*. — On trouve quelquefois désignés, dans nos vieilles chroniques, sous ce nom de *pillards*, qui leur convenait bien, les goujats, gens de service à la suite des armées. C'étaient des non-combattants, armés comme ils le pouvaient ; mais Pero Niño, dans cette hardie entreprise, ne pouvait épargner un seul homme.

forts, ni aussi braves que vous. Regardez la mer, vous l'avez derrière vous ; et comme il n'y a plus personne sur les vaisseaux, ne vous reposez pas sur eux. Voyez comme vous êtes entre deux ennemis : la mer et la terre. Combattez fortement, ne vous laissez pas vaincre, soyez tous fermes et d'un seul cœur ; vous ne pourriez vous échapper par la fuite, et vous péririez tous dans la mer. D'ailleurs, si vous vous rendiez prisonniers, vous savez comment les Anglais traitent les Castillans, et comme ils sont des ennemis sans pitié. Si vous êtes fermes et si vous vous battez bien, vous aurez de l'honneur et un grand butin. Regardez : que ce pays est riche et beau ! Tout ce que vous voyez sera pour vous ; il faut seulement se bien battre. Préparez-vous, et faites en gens de cœur. Faites bien attention ! que personne ne quitte la place où je l'ai mis ; ne bougez pas jusqu'à ce que les ennemis viennent à vous, et appelez tous saint Jacques, qui est notre patron d'Espagne et qui nous aidera. »

Le capitaine s'éloigna d'eux et les laissa trente ou quarante pas en avant, et s'en revint vers les gens d'armes. Les chevaliers formaient une *bataille* bien rangée dans l'ordre où les avait laissés le capitaine, leurs étendards (1) serrés contre la bannière du capitaine, et sous la bannière autant d'hommes qu'il en pouvait tenir. Il y avait là des Normands comme des Bretons, et il pouvait y avoir dans cette *bataille* (2) du capitaine jusqu'à mille hommes d'armes, Castillans, Bretons et Normands. Vous pouvez

(1) *Estandartes.*

(2) On voit bien distinctement ici le rôle de la *bataille* qui se tient au centre, en rangs serrés, et celui des arbalétriers, ainsi que des hommes armés à la légère, qui combattent sur les ailes ou en avant du front, en tirailleurs, derrière les porte-pavois. Voyez page 20.

vous imaginer quelle besogne c'était pour un seul chevalier que de ranger et diriger tant de gens. Il était armé de toutes pièces, excepté de la tête; et il n'y eut là ni un homme d'armes, ni un pion (1) qu'il n'ait touché de sa main [pour le ranger], leur adressant la parole à tous deux ou trois fois, et leur disant ce qu'ils avaient à faire.

Les Anglais avaient leurs gens en *batailles* bien ordonnées; ils pouvaient être trois mille hommes de pied, et jusqu'à deux cents à cheval. Ces derniers s'avançaient le long du rivage sous la conduite d'un chevalier d'Angleterre, espérant tourner les nôtres; mais le capitaine y pourvut en leur faisant faire face par quelque monde, et ils furent si bien reçus qu'il leur fallut se retirer. Les autres se mirent ensuite en mouvement, et quand il se furent approchés, Pero Niño fit sonner les trompettes; alors nos *batailles* s'avancèrent un peu, marchant au petit pas, puis il leur ordonna de s'arrêter. Dans ce moment, les Anglais se portèrent contre les nôtres de grande roideur, et attaquèrent vivement à pied et à cheval. Ils chargèrent tous ensemble, à l'exception d'une grosse *bataille* où il y avait bien mille hommes d'armes qui avaient mis pied à terre et venaient par derrière bien en rang. Ceux qui allaient devant étaient au contraire en grand

(1) *Cavallero nin peon.* Nous avons déjà dit (p. 119) que le *péon* était un fantassin de l'arrière-ban, fourni par les communes rurales. Ce nom, que nous a conservé le jeu d'échecs, était plus usité en Espagne qu'en France, où l'on disait ordinairement *pataud, bidau*. Piéton et fantassin en donneraient une fausse idée, les arbalétriers et d'autres gens de pied exercés au métier de la guerre n'étant point comptés parmi les *peones*. Gamez l'emploie dans cette occasion, par opposition à *cavallero*, pour désigner le ramassis de gens à peine armés dont Pero Niño avait cherché à tirer parti. Les *cavalleros*, comme les *peones*, étaient ici tous à pied.

désordre, et ils vinrent avec grand orgueil donner durement contre les pavesades. Les Castillans les accueillirent très-bien à coups de pierres, de dards, de lances, de traits, de flèches, tellement que, de cette première rencontre, il tomba du côté des Anglais beaucoup de blessés et de tués. Les Anglais s'opiniâtrèrent à enlever la position; mais les Castillans la défendaient avec fermeté et combattaient si vigoureusement qu'à chaque instant l'affaire était plus mauvaise pour les Anglais, tant qu'à la fin, bien malgré eux, ils montrèrent leurs épaules. Alors s'avancèrent les hommes d'armes anglais; et comme ceux des pavesades et les arbalétriers s'étaient déjà éparpillés à la poursuite des autres qui fuyaient, ces hommes d'armes passèrent par le milieu et arrivèrent jusqu'à la *bataille* du capitaine, et le capitaine fit marcher à eux. Là se donnèrent de très-beaux coups de lance dont furent atteints plusieurs des deux côtés et même quelques-uns abattus. Laissant les lances, on mit la main aux haches et aux épées, et une très-rude mêlée s'engagea (1). Là on eût pu voir aux uns sauter le bassinet détaché de la cuirasse, et les brassards et les cuissards se déboucler (2), aux autres les épées et les haches tomber des mains; ceux-ci en venir à s'empoigner corps à corps ou recourir à la dague; ceux-là

(1) *Volviose un torneo muy grande.*

(2) *Saltar las corazas de los bacinetes è desguarnecerse brazales è musequies.* L'armure de tête et la cuirasse étaient reliées par la bavière qui couvrait le menton et se vissait au plastron. Le harnais des bras, des cuisses et des jambes, se fixait souvent au moyen de courroies et de boucles. (Voyez l'excellent traité du *Costume militaire des Français en 1446*, par René de BELLEVAL, Paris, Aubry, 1866, 4°, p. 21, 27 et 30.) Nous avons traduit *musequi* par *cuissards*, comme l'a fait Southey. Le *Dictionnaire* de Salvà dit que *musequi* peut signifier une espèce de courroie; mais ici le sens paraît assez clair.

choir à terre, d'autres se relever, et le sang couler en abondance par maint lieu. Le combat était si acharné, et la mêlée telle, que celui qui s'en tirait le mieux avait néanmoins assez de besogne. Si braves ils étaient de part et d'autre, et tant d'acharnement ils y mettaient, que sans une bonne invention de Pero Niño, en peu d'heures ils se fussent tous entre-tués, ou que bien peu fussent restés vivants. Pero Niño regarda et vit un pennon blanc à la croix de Saint-Georges qui se tenait toujours dressé, quoique beaucoup d'étendards eussént été abattus; il appela le bon chevalier Hector de Pontbriant et quelques-uns de ses hommes d'armes, ceux qu'il put reconnaître, et les Normands qui toujours l'entouraient, et il leur dit : « Amis, tant que ce pennon sera debout, jamais ces Anglais ne se laisseront vaincre; mettons toute notre entente à nous en emparer. » Alors le capitaine et Hector de Ponthriant, avec environ cinquante hommes d'armes, sortirent de la mêlée, et tournant de grande vitesse en dehors des *batailles*, ils arrivèrent à l'endroit où se tenait le pennon. Il y eut à combattre bien fortement contre ceux qui étaient là, car il s'y trouvait de très-bons chevaliers; mais de première encontre, les nôtres tuèrent leur capitaine. On l'appelait le Receveur (1); et je le vis gisant à mes pieds. Il était mourant, et on ne pouvait l'emporter, tant les combattants étaient pressés. Là périrent avec lui d'autres Anglais, et le pennon fut abattu. Quand les Anglais virent qu'il en allait si mal pour eux, ils se mirent à fuir chacun du côté où il put. Tout cela, il peut le certifier, celui qui

(1) C'était le receveur des taxes et le principal officier du roi Henri IV, qui, l'année précédente, avait fait séquestrer, dans les îles de Jersey, Guernesey, Serke et Aurigny, les revenus du duc d'Yorck, leur seigneur. (RYMER, ann. 1407, 22 mars.)

tenait la bannière du capitaine (1), et ceux qui portèrent les autres étendards, puisqu'ils ne pouvaient combattre et n'avaient qu'à regarder et rester fermes à leurs postes. Les Anglais couraient, jetant bassinets, harnais, jaques, pour mieux fuir; et les Castillans et les Français étaient si fatigués et tant d'eux blessés, qu'ils ne pouvaient les poursuivre.

L'endroit où se livra cette bataille était une grande plage de sable qui durait une demi-lieue; elle était jonchée de jaques, d'armes et de boucliers, qu'avaient jetés ceux qui se sauvaient (2). Alors les rameurs, les pillards et les arbalétriers couraient éparpillés par le pays, volant et brûlant sans crainte. Avant le combat, le capitaine avait ordonné que, dans le cas où l'on remporterait la victoire et déconfirait les Anglais, la *bataille* des hommes d'armes se reformât tout de suite, de crainte qu'il n'y eût une embuscade, ou qu'il ne se présentât d'autre monde qui trouvât les nôtres en désordre. Pero Niño eut plus de peine à cette fois qu'il n'en avait eu au commencement pour établir les rangs; cependant, il fit tant qu'à la fin tous les hommes d'armes se réunirent ensemble. Et le capitaine ordonna à Gutierre Diez de Gamez, son alferez, de rester en place avec la bannière au milieu de sa *bataille*, pendant que lui-même et quelques chevaliers iraient ramasser ceux des leurs qui allaient en mauvais

(1) Gamez lui-même.

(2) *Lleno de junques è de armas è tablanchas como los dexavan los que iban fuyendo.* — *Junques* doit être une faute du copiste, pour *jaques*, qui est bien distinctement écrit dans la phrase précédente; et *tablanchas*, que Llaguno a imprimé en italiques pour indiquer qu'il ne le comprenait pas, nous paraît signifier les grands boucliers de bois (tables) dont les fantassins se couvraient.

arroi, épandus par le pays. Et le capitaine s'en fut avec environ cinquante chevaliers montés sur des chevaux dont ils s'étaient emparés pendant le combat.

Le pays était très-couvert de grands bois, coupé de jardins et de haies d'arbres, et ils s'enfoncèrent par les vallées, et on ne les apercevait plus. La *bataille* des hommes d'armes resta en place jusqu'à ce que le capitaine revînt avec ses gens, ce qui dura bien deux heures. Le capitaine alors ordonna de faire rentrer tout le monde sur les galères, et les hommes d'armes demeurèrent là jusqu'à ce que tout le reste fût embarqué. Pero Niño avait laissé des hommes pour garder la petite île et apprêter à manger pour tous ceux qui s'en soucieraient. Il passa dans l'île avec ses hommes d'armes, et là soupèrent avec lui les chevaliers et beaucoup de gentilshommes, puis on prit soin des blessés. Après cela, le capitaine fit amener les prisonniers et les questionna sur le pays; quelles gens se trouvaient dans l'île et combien de forteresses? qui les gardait? si l'on savait où était la flotte d'Angleterre, et combien on disait qu'elle comptait de navires armés? Ceux des prisonniers qui étaient le mieux informés répondirent qu'il y avait dans l'île cinq châteaux-forts bien garnis et que gardaient des chevaliers d'Angleterre; que la population de l'île pouvait être de quatre à cinq mille hommes, et qu'il y avait un capitaine, lequel venait d'Angleterre; que le roi le leur avait envoyé pour qu'il les gouvernât; qu'il était venu avec eux à la bataille, et qu'ils ne savaient s'il y était mort; que les autres gens, bourgeois, laboureurs, pêcheurs, se tenaient dans une ville, la plus grande de l'île, fermée de palis et de bons fossés pleins d'eau, dans laquelle ils avaient leurs biens, leurs femmes et leurs enfants, et que là était retirée la plus grande partie de

ceux qui avaient échappé au combat; mais que de tout temps ils avaient mis en loi et ordonnance que, si quelqu'un voulait s'emparer de leur cité, ils devaient mourir tous avant de le souffrir. Pero Niño connut ainsi toute la situation de l'île. On lui dit aussi que la flotte d'Angleterre était à Plymouth (1), et qu'il s'y trouvait deux cents voiles dans lesquelles il y avait des nefs castillanes, des hourques, des coques et des balleniers bien armés, qu'on les attendait d'un jour à l'autre, et qu'ils ne tardaient à venir qu'à cause du vent contraire.

Là-dessus le capitaine tint conseil avec les chevaliers, et tous furent avec lui d'avis que le lendemain il fallait, si on le pouvait, prendre cette ville et mettre le feu dans tout le pays. Le capitaine dit: « Seigneurs, grâce à Dieu, nous avons vaincu ces gens-là en bataille; dans le cas où ils reviendraient vers nous, aisément nous les battrons de rechef. Il me semble que le mieux serait de nous rendre maîtres de cette île et de la garder pour nous, plutôt que de brûler le pays. Envoyons dire aux habitants qu'ils viennent se soumettre et nous prêter hommage, sans quoi nous les détruirons eux et leur pays; alors nous verrons ce qu'ils entendront faire. »

Les Bretons répondirent: « Monseigneur, à moins que nous ne mettions le château en notre pouvoir, nous ne parviendrons pas à nous rendre maîtres dans le pays; mais si vous voulez bien l'ordonner, seigneur, nous brûlerons, pillerons, et nous nous tirerons d'ici. » Pero Niño reprit: « Allons vers la ville, et voyons s'ils veulent combattre; quand nous en serons là, s'ils ne sortent pas, nous tiendrons encore conseil. » Ils s'accordèrent à dire que

(1) *A Pramua.*

le capitaine avait bien parlé et que l'on ferait ce qu'il ordonnerait. Cette nuit Pero Niño commanda que le lendemain de bonne heure ils fussent tous prêts pour aller attaquer la ville; il mit des gardes au passage de la petite île, et tous dormirent et se reposèrent. A l'aube les trompettes sonnèrent; la bannière du capitaine se mit en marche, et tous avec elle. Ce jour-là le capitaine était en état de gouverner son monde mieux et avec moins de fatigue, parce qu'il avait avec lui de bons chevaliers, et plus de cent étaient montés sur des chevaux qu'il avait gagnés dans la bataille et pris dans le pays. Le capitaine fit pour la marche une avant-garde et une arrière-garde, car il y avait deux lieues jusqu'à la ville, et il jeta en avant des hommes armés à la légère pour mettre le feu. La campagne était couverte de maisons, de jardins, de moissons et de troupeaux; et tout le pays brûlait, que c'était chose fort piteuse à voir, car les habitants étaient chrétiens. On marchait ainsi quand vint aux nôtres un gentilhomme anglais en habit de héraut d'armes, demandant le capitaine d'Espagne, vu que ceux de l'île savaient tout ce qui se passait de notre côté, s'étant renseignés auprès d'un homme qu'ils avaient pris lors de la première escarmouche où les nôtres se trouvaient peu nombreux et s'étaient laissé battre. On l'amena au capitaine Pero Niño. Il mit les genoux en terre devant lui et dit : « *Mi ye rragotth geuogoth endachà* (1), » ce qui veut dire : « Dieu vous sauve et vous donne de bons jours. — Le peuple de ce pays se recommande à votre grâce et vous envoie demander

(1) Peut-être parviendrait-on à découvrir, dans ce baragouin, quelque chose comme : *Many years and good give you God and* [*to*] *each* [*of you.*] — Que Dieu donne longues et bonnes années à vous et à chacun de vous.

pour l'amour de Dieu que vous ayez pitié de lui, car vous devez être rassasiés. Vous êtes venus le chercher chez lui; vous l'avez vaincu en bataille; vous avez blessé, tué et pris grand nombre des siens; vous avez dévasté son pays: et maintenant il paraît que vous voulez achever de l'anéantir. Il vous demande au nom de Dieu et par pitié que vous ne le fassiez pas, car il est chrétien catholique, et n'étant en rien contraire à la foi de Jésus-Christ, il ne mérite pas que vous l'exterminiez. Aussi, pour l'amour de la reine de Castille qui est née du royaume d'Angleterre, qui est votre dame, et qui, vous le savez bien, n'aura pas en gré tout ce mal, prenez-le en miséricorde. »

Quand l'Anglais eut achevé son discours, le capitaine répliqua et dit : « Retournez vers ceux qui vous ont envoyé; dites-leur qu'ils me députent quatre ou cinq hommes des meilleurs d'entre eux avec lesquels je puisse parler. Je les garantis pour l'aller et le retour : ils ne recevront aucun mal. » L'Anglais partit, et cinq honorables hommes de la ville vinrent au capitaine et lui baisèrent la main, et il leur dit : « J'ai appris les plaintes que vous faites de moi. Vous savez bien, vous autres, que la flotte d'Angleterre, quand elle va faire la guerre en Espagne, vient d'abord ici et s'y fournit de vivres et d'hommes; donc, et vous et eux, vous êtes tous des ennemis de la Castille. De plus, ces îles sont de l'appartenance de la Bretagne; vous étiez autrefois aux Bretons, et par la mauvaiseté de ceux dont vous descendez, vous vous êtes rebellés, et vous vous êtes faits Anglais. Par ainsi, à vous il convient que vous me reconnaissiez pour seigneur et vous soumettiez à moi, au nom de mon seigneur le roi de Castille; sinon, je vous dis que tout sera mis à feu et à sang, vous et votre pays. »

Ils répondirent : « Bien il est vrai, seigneur, que ces

quatre îles ont appartenu à la Bretagne, et que nous sommes de nation bretonne; mais les Anglais ont d'ancienneté conquis ce pays, comme il arrive maintes fois, en bien des endroits, que les hommes sont assujétis à leurs ennemis et contraints de servir qui ne leur plaît pas, non par amour, mais par crainte, et plus de force que de gré. Nos pères nous ont laissés dans cette servitude. Nous ne pouvons nous délivrer des Anglais, si d'autres plus forts ne nous enlèvent à eux, car les forteresses de ce pays, ce sont des chevaliers d'Angleterre qui les tiennent toutes; et, seigneur, si vous pouvez avoir les châteaux, nous ferons à votre volonté. Autrement ce que nous ferions serait de peu de valeur : vous ne pourriez nous défendre, et vous nous laisseriez en grand péril auprès des Anglais. Ce que nous pouvons faire, demandez-le, et nous le ferons. »

Le capitaine répondit : « Quant aux châteaux, j'ai confiance en Dieu de les conquérir promptement; en attendant, rendez-moi cette ville que vous occupez. » Ils dirent : « Seigneur, nous allons y retourner et reviendrons avec une réponse. » Ils partirent; sur ce on arrivait près de la ville, environ à une demi-lieue. Le capitaine, en attendant qu'ils revinssent, fit arrêter sa troupe, commandant qu'elle ne dépassât pas la crête d'une hauteur où ceux de la ville pouvaient voir les nôtres ordonnés en bataille bien près d'eux.

Les Anglais revinrent au capitaine et lui dirent : « Seigneur, les gens de la ville se recommandent à votre merci et vous envoient dire que tout ce qu'ils possèdent est cette ville avec le château, et que toujours ils l'ont eue, et que jamais ni Français, ni Anglais n'y entrèrent, et qu'ils l'ont toujours eue ainsi qu'à présent par privilége, afin qu'eux et leurs biens fussent mieux gardés, et qu'ils ont pour loi

de ne jamais la livrer ni à ennemis ni à amis, mais qu'avant de la laisser forcer ils meurent tous, parce que là ils ont leurs femmes, leurs enfants et leurs biens. Si vous leur demandez or et argent, étoffes et autres choses, ils vous en donneront ce qu'ils pourront réunir; mais ne leur faites plus mal et dommage. Qu'il vous plaise donc de ne pas venir à leur ville. Par aventure vous pourriez bien la prendre, mais soyez assuré qu'auparavant il en coûterait la vie à plus d'un que vous aimez, ce qui vous serait occasion de tuer hommes, femmes et enfants, tout ce que vous en trouveriez dans la ville, et cela ferait sur votre conscience une si grosse charge que jamais Dieu ne vous le pardonnerait. »

Alors Pero Niño tint son conseil, pour demander ce qu'il fallait faire, et on lui dit : « Seigneur, ces gens donnent de très-bonnes raisons et proposent des choses justes; il est raisonnable que vous leur concédiez et octroyiez ce qu'ils demandent. Maintenant vous n'avez pas le temps de vous arrêter ici pour plusieurs motifs (lesquels lui furent déduits). » Les autres en même temps mirent en avant des paroles qui revenaient à dire qu'ils voulaient bien se racheter par rançon; et des médiateurs proposèrent qu'ils auraient à donner au capitaine dix mille couronnes d'or, et que lui les laisserait en paix. Le capitaine, pour l'amour de Dieu, répondit qu'il lui plaisait de les prendre en pitié, et qu'ils donnasent donc ces dix mille couronnes d'or, afin qu'elles fussent partagées entre les gens d'armes. Beaucoup de raisons portèrent à conclure ce traité. Il y avait pour nos gens grand péril, car ils se trouvaient bien loin de leurs vaisseaux; et de plus les hommes ne doivent pas pousser toutes les affaires avec tant d'opiniâtreté, parce que la fin réserve aucunes fois dommage auquel on pour-

rait choir. Il y a de pareille chose un exemple dans l'histoire du bon roi don Alfonso, qui vainquit le roi Alboacen à la bataille de Benamarin, selon qu'il en est demeuré, pour l'enseignement de ceux qui vivent aujourd'hui, le témoignage de quelques personnes qui se trouvèrent à cette bataille, bien que la chronique des rois n'en parle pas.

On rapporte que le roi Alboacen avait si forte puissance de gens que le roi don Alfonso n'osait se hasarder à le combattre, et prit avec lui son ami le roi de Portugal; et tous réunis ils étaient encore bien peu auprès de la grande multitude des Mores. Mais enfin, avec l'aide de Dieu, le roi don Alfonso livra la bataille, et Alboacen fut vaincu au Rio Salado, près de la roche du Cerf. On raconte que ce roi Alboacen, quand il vit que les siens pliaient, ordonna de faire marcher en arrière ses pennons et prit la route d'Algésiras. Quelques chevaliers chrétiens, Gonzalo Ruiz de la Vega et d'autres, allaient derrière lui, le poursuivant (1). Le roi Alboacen, malgré

(1) Garcilaso et Gonzalo Ruiz de la Vega étaient majordomes de D. Fadrique et de D. Fernando, fils naturels du roi. Ils portaient les pennons de ces princes à la bataille du Salado, et se tenaient devant le roi D Alonso Gonzalo Ruiz de la Vega passa le pont le premier, sans ordre, par impatience de combattre, et engagea la bataille dont le sort fut compromis par son imprudence. Le roi, qui avait auparavant laissé tuer deux écuyers coupables de la même faute, fit pourtant soutenir les pennons de ses fils, et bientôt s'engagea lui-même, au grand péril de son corps. Malgré cette faute et d'autres, la bataille fut gagnée, par suite d'un mouvement convergent qui avait été combiné savamment pour l'époque. Les rois mores furent poussés jusqu'à la rivière de Guadamecil, et Gonzalo Ruiz de la Vega tint, en effet, la tête des poursuivants. Le roi de Maroc s'embarqua le soir même à Gibraltar, et passa en Afrique, l'amiral d'Aragon, Pedro de Moncada, ayant refusé de le combattre dans le détroit. Gonzalo Ruiz fut armé chevalier par le roi, le lendemain de la bataille.

cela, ne pressait pas son allure; et il envoya un chevalier More au roi don Alfonso, en le chargeant de lui dire qu'il en avait assez fait, puisque Alboacen lui tournait les épaules avec toute son armée, et que puisque la fortune était de son côté, il sût la ménager, et ne la risquât point en le poursuivant : car Alboacen, s'il était battu, n'était pas défait (1). Et l'on dit que le roi don Alfonso trouva que le conseil était bon et envoya répondre qu'il le suivrait, à la condition qu'Alboacen ne s'arrêterait pas dans le pays, mais qu'il s'embarquerait et s'en irait. Et ainsi fit-il; il s'embarqua à Algésiras et retourna en Benamarin.

Mais Jules César ne fut pas de cette opinion. Quand il prit la fuite devant le grand Pompée, il dit : « Ni Pompée ne sut vaincre, ni Jules ne put être vaincu. » Et il le dit parce que Pompée ne l'avait pas poursuivi jusqu'à l'avoir pris ou tué; car celui qui se sauve peut revenir, comme Jules le fit ensuite quand il livra une autre bataille à Pompée. Cette fois, Pompée se mit à fuir, et alors Jules le poursuivit jusqu'à la mort.

Mais toutes ces choses se font suivant ce que le temps accorde à l'affaire; et Pero Niño fit comme le voulaient temps et pouvoir. Il dit de plus aux gens de la ville : « Vous me donnerez chaque année pendant dix ans, à compter d'aujourd'hui, douze lances, douze haches, douze arcs avec leurs flèches, et douze trompes. » Ce qui leur coûta beaucoup à accorder; mais il fallait bien qu'ils le fissent. Ils lui remirent incontinent une partie des couronnes de leur rançon; pour les autres qu'il restait à payer, ils livrèrent quatre hommes comme cautions, en

(1) *Aunque yba conquistado non yba vencido.*

otage, les plus riches du pays; et Pero Niño les emmena avec lui. Tout cela terminé, les trompettes sonnèrent; et le capitaine fit retirer sa bannière et sa troupe en bon ordre. Tous retournèrent au port où étaient les vaisseaux; et il commanda de se mettre en mer sur le champ.

Pendant que cela se passait, les gens des navires [que l'on avait arrêtés quand ils allaient charger] du sel, avaient amené au bord de la mer des troupeaux, chevaux, juments, vaches, et un grand butin fait dans les maisons; ils chargèrent le tout sur leurs navires. Pero Niño leur donna congé, et ils continuèrent leur voyage. Le capitaine Pero Niño pria les chevaliers bretons et normands de venir tous avec lui au port de Brest, où il y a une bonne ville de Bretagne. Ce jour, quand on s'embarqua pour quitter l'île, les chevaux étaient à bon marché : on donnait un cheval pour cinq à six blancs de France, qui font dix maravédis. Tous vinrent à Brest, comme le capitaine l'avait demandé. Ils y furent bien reçus, et l'on fit grandes réjouissances de leur arrivée, parce qu'ils avaient remporté la victoire dans la bataille. Le capitaine les festoya tout le temps qu'ils restèrent. Des marchands de Bretagne vinrent le trouver, et il leur donna les otages de l'île; et ils remirent à Pero Niño ce qui restait à payer des dix mille couronnes qui faisaient le prix du rachat. Le capitaine répartit très-bien cet argent entre les Bretons, les Normands et ses hommes d'armes, à chacun selon son état. Ensuite on se sépara, et chacun s'en fut à ses voyages.

CHAPITRE LII.

Comment le capitaine revint en Espagne, avec ses galères et son monde (1).

Pero Niño expédia un messager à Paris pour y prendre congé du roi et des ducs, parce que son seigneur le roi lui avait envoyé dire qu'il eût à revenir en Castille. Les galères partirent de Brest et vinrent à Saint-Malo-en-l'île. Elles passèrent ensuite par le raz de Saint-Malo. On était déjà au commencement de l'hiver, au mois d'octobre. Ce jour-là soufflait le vent d'amont, qui est le vent du nord (2), et très-violent dans cette saison-là. On hissa les artimons et l'on rentra les rames; on allait vent en poupe, et les galères profitaient du jusant pour sortir avec la marée. Comme on naviguait ainsi, l'heure du flux étant arrivée, la mer commença à revenir, et les galères étaient encore au milieu du raz. Le courant de la marée montante était vif et prenait les galères par la proue; le vent était très-fort en poupe et luttait avec le courant sur la proue; les galères ne pouvaient avancer. Retourner en arrière, le vent qui était violent ne le permettait pas; et le courant, non moins fort, empêchait de faire route. Toutes les

(1) Le titre de ce chapitre et celui du suivant manquent dans les manuscrits. Ils ont été ajoutés par Llaguno.

(2) *Ventaba aquel dia vent-a-mule ques viento del norte.*

voiles étaient dehors, les poges filées (1), et les vagues très-hautes battaient les proues, en sorte que les galères étaient en grande détresse et péril. Dans le raz, l'eau ne fait que des tourbillons, et c'est pour cela que la mer y est si dangereuse. Les galères furent six heures dans ce péril, jusqu'à ce que vînt le reflux. Le vent fraîchit de plus en plus; il déchira la voile du capitaine et brisa l'antenne. Le courant portait la galère en côte; et si les timons de caisse se fussent déplacés en ce moment, la galère eût été perdue (2). Mais il y avait au timon des hommes solides et experts, et qui les gouvernaient par grande vigueur. Quand on se vit en telle passe, on borda en toute hâte les avirons. Déjà le courant changeait avec la marée baissante; on hissa la voile de bâtard sur l'artimon, et vent en poupe, on prit de l'erre (3). Et de même que la galère du capitaine fut en danger dans ce raz, ainsi le furent toutes les autres, et quelques-unes davantage. Les galères sortirent de là, et furent à l'île de Batz (4). Longeant ainsi la côte de Bretagne, tantôt avec bonace, tantôt avec gros temps, elles arrivèrent à un abri près de la terre, et y passèrent la nuit.

(1) Les *poges*, écoutes, cordages qui retiennent le point inférieur de la voile sur l'arrière, étaient filées pour que la voile pût prendre tout le vent. — La position des galères était très-mauvaise, ainsi que le montre ce dicton des gens de mer : « Défie-toi de la marée qui porte au vent. »

(2) *La corriente fizo yr la galea al través è si los timones de caxa se trocaran en aquel estante fundiera se la galera.*

(3) *Ficieron un avante.* « Avoir, prendre, donner de l'erre. Ce mot, quand il est question de la marche d'un navire, signifie vitesse, élan. » (BONNEFOUX, *Dictionnaire de marine*, article *Air*, *erre*.)

(4) Près de Roscoff. On ne comprendrait pas trop la marche de Pero Niño, qui va de Brest à Saint-Malo, de Saint-Malo à Roscoff, et revient ensuite au mont Saint-Michel, si l'on n'admet pas qu'il faisait croisière sur les côtes de Bretagne, en attendant le retour de son messager.

La mer du Ponant n'est pas comme celle du Levant, qui n'a ni flux, ni reflux, ni grands courants, si l'on en excepte un que l'on appelle le courant de Faro (1), qui est très-dangereux, et où périssent beaucoup de bâtiments. Quand le vent est opposé au courant, le vaisseau qui se trouve entre eux deux touche de bien près la mort. Dans la mer du Levant, il y a beaucoup de bas-fonds; mais si la galère veut mouiller pour la nuit, qu'elle trouve seulement une roche qui la garantisse du vent, elle sera là sans crainte de la mer. Les vents n'y sont pas non plus aussi violents (2) que sur l'autre; il y a des calmes qui durent plusieurs heures et même plusieurs jours. La mer du Ponant est très-méchante, surtout pour les galères. Tant sur les côtes de France que sur celles d'Angleterre, elle n'offre ni cales, ni bons refuges, parce que, s'il arrive que la galère ait mouillé contre terre en un lieu où elle soit abritée de la mer et du vent, bientôt vient le reflux; et si l'on n'y prend garde, on se trouve à sec. Il faut alors que l'on se hâte de lever l'ancre et de chercher à temps un meilleur refuge, ou que l'on gagne la haute mer, qui est périlleuse pour les galères, parce que jamais le calme n'y dure. Pour les galères, si cela se pouvait, il faudrait qu'il n'y eût jamais de vent. Et il en advint ainsi à celles du capitaine, qui avaient eu grande tourmente à souffrir tout le jour et partie de la nuit. Elles furent chercher sur la côte de Bretagne, auprès du mont Saint-Michel, un refuge où les gens de l'équipage, qui étaient très-fatigués, purent se reposer. A minuit, elles jetèrent l'ancre; et quand vint le point du jour, les

(1) Au détroit de Messine.

(2) *Afortunádos.*

roches parurent hors de l'eau tout autour des galères. Les marins sondèrent, et trouvèrent qu'ils étaient presque à sec sur fond de roches, ce qui est très-dangereux. Là, il fallut toute la science des marins, car le vent venait du large et donnait en travers des galères; et comme la mer baissait (1), il n'y avait pas d'espérance qu'elle les tirât de là. Le capitaine ordonna à ses gens de sauter tous à la mer, d'alléger les galères et de les emmener à force d'épaules Et il plut à Dieu qu'ils réussssent à les vider; ils les poussèrent à la pleine mer, et les firent sortir de ce mauvais endroit où elles étaient déjà engravées. Puis le monde remonta sur les galères; on prit les rames, on passa le raz de Blanchart, et l'on se dirigea sur le cap de Saint-Mathieu (2). Sur le cap se croisent les deux mers, celle d'Espagne et celle du Ponant (3). Là les vagues étaient très-hautes et la tourmente si grande, que les flots déferlaient jusqu'au milieu des galères. On envoya tout le monde sous le pont, et l'on ferma les écoutilles. Alors, dans la peur qu'ils avaient de mourir, les hommes faisaient vœux et promesses, les uns à Sainte-Marie de Guadalupe, les autres à Saint-Jacques de Galice, les autres à Sainte-Marie de Finistère, les autres à frère Pero Gonçalez de Tuy, les autres à Saint-Vincent du Cap. Il plut à Dieu de les entendre. Le cap fut doublé; et de l'autre

(1) Le texte dit : *la mar hera creciente;* mais c'est une erreur manifeste. Il faut lire : *menguante.*

(2) *El cabo de Samaigo.* — Probablement le raz de Blanchart est désigné ici, par erreur, au lieu de celui du Four, car il n'est pas croyable que Pero Niño ait remonté du mont Saint-Michel au cap de la Hague, pour revenir passer ensuite devant Brest, en se rendant à La Rochelle.

(3) Le golfe de Gascogne et la Manche. Cette indication est décisive pour déterminer la transcription à faire de *Samaigo.*

côté, on trouva la mer douce et le vent moins violent; et côtoyant les îles de Bretagne, on fit route vers La Rochelle.

Je vous ai déjà dit et conté plus haut par quelles raisons l'île d'Angleterre fut appelée Bretagne. A présent, je vous veux raconter pourquoi est nommée Bretagne, tout comme l'autre, cette province de ce côté-ci de la mer, selon que je l'ai trouvé dans la chronique des rois d'Angleterre. Ce nom d'Angleterre veut dire dans une autre langue : *terre de merveilles*, cela pour plusieurs choses extraordinaires qu'il y eut dans ce pays, et dont il y a encore quelques-unes aujourd'hui. Lorsque ses habitants étaient sauvages, il y en avait qui étaient couverts de poils sur tout leur corps, comme des animaux, et ils n'avaient pas d'autres vêtements; et ils vivaient dans les montagnes sauvages et dans les forêts obscures, eux, leurs femmes et leurs enfants. Et si on allait pour les prendre, ils se défendaient très-âprement. Il y avait aussi dans cette contrée des serpents, de terribles dragons, et beaucoup d'animaux féroces. Et encore aujourd'hui il y a en Angleterre des oiseaux qu'on appelle *vacares*, qui proviennent des arbres; et on dit qu'ils naissent de la manière que voici : on dit que ces arbres poussent dans les rochers, près de la mer, et qu'ils ont de grandes fleurs rouges; et lorsque la fleur est passée, il reste un grand cocon qui se développe peu à peu; et à mesure qu'il croît, il se penche en dessous; et l'on prétend que lorsqu'il est ainsi penché, on y voit déjà figurés des pieds et un corps; et quand le temps est venu qu'il est mûr, de même que les autres fruits il tombe de l'arbre où il était suspendu par le bec; et alors, en se détachant de l'arbre, il jette un cri, à la façon d'un corbeau; et celui qui a la chance de tomber dans l'eau se

met aussitôt à nager et vit, et les autres qui tombent sur terre et ne peuvent arriver à la mer se dessèchent et meurent (1).

J'avais souvent entendu raconter cela, et j'en doutais; je me demandais comment il se pouvait faire qu'une nature pût entièrement se changer en une autre. Cela me paraissait impossible, parce qu'il est écrit dans la Genèse que Dieu dit, quand il lui plut de créer toutes choses : Que chaque arbre donne du fruit selon son bois; et ainsi aux oiseaux et aux poissons, et aux plantes, et aux animaux, que chacun eût à reproduire son espèce. Il n'ordonna pas qu'un arbre portât les fruits d'un autre arbre, et encore moins qu'un arbre auquel il ne donna qu'une âme végétative pût donner des fruits ayant âmes végétatives et sensitives. Je rencontrai un Anglais, un homme très-entendu, et je le questionnai très-instamment sur ce fait. Il me répondit que c'était la vérité, et qu'il y avait

(1) « Cardan (au liv. IX, ch. XXXIX, *De la variété des choses*) descript la singularité de tels oyseaux. Munster, en sa *Cosmographie*, parlant de l'Escosse, dit qu'on y trouve des arbres qui portent du fruict qui s'entourtille dedans les feuilles, et que ce fruict, quand il vient en sa saison à tomber en l'eau qui est au pied de l'arbre, se change en un oyseau vif, qu'ils appellent un oye d'arbre. Il y a aussi de tels arbres en l'isle de Pomonia, qui n'est pas loin de l'Escosse du costé du septentrion. Et de ce même arbre, Saxo le Grammairien et Æneas Sylvius font mention, dont il appert que l'histoire n'est pas inventée ne forgée de ce temps. » (*Histoires prodigieuses*, p. 490.) — Cardan parle en effet de ces oiseaux (*De rerum varietate*, Lugd., 1580, cap. XXXVI, p. 277), mais ne semble pas y croire. Quant à Munster (*Cosmographie universelle*, liv. II, p. 52), il s'appuie surtout sur Æneas Sylvius, et celui-ci raconte qu'étant en Écosse, et s'étant informé de ces étranges oiseaux près du roi Jacques, il apprit de lui que l'arbre tant renommé se trouvait aux îles Orcades, tant les merveilles s'enfuient toujours plus loin, ajoute-t-il. — Voyez, à la fin du volume, ce que, sur le même sujet, raconte Jean d'Outremeuse.

de ces oiseaux; mais il m'expliqua comment la chose pouvait être. Il me dit que sur la côte de Cornouaille, il y avait en certains endroits de petits arbres, qui par leurs feuilles et leur aspect ressemblaient à des cognassiers, qui naissaient et croissaient dans les rochers au bord de la mer, et dans des lieux où rarement l'homme pouvait arriver jusqu'à eux; et que, dans le temps où les oiseaux font leurs nids et déposent leurs œufs, quelquefois il en venait là qui étaient blancs et de la grandeur des grives (1), qui avaient le bec et les pattes rouges; et qu'on les voyait s'arrêter sur ces arbres et non sur d'autres; et qu'ils y faisaient des petits nids et y déposaient des œufs très-menus; et qu'après cela ils s'en allaient, et qu'on ne les revoyait plus. Et l'on comprenait par là qu'ils étaient de la nature de l'arbre, puisque les petits venaient ensuite à bien sans autre nourriture que celle de l'arbre, et ne naissaient ni ne grandissaient que sur cette espèce d'arbres seulement. Ensuite, lorsqu'ils tombent à la mer, ils se nourrissent et vivent comme cela a été dit. Les pêcheurs les tuent quand ils nagent dans l'eau, et les mangent; mais ils disent qu'ils sentent un peu le bois.

On raconte encore qu'il y a dans ce pays une sorte de poisson, lequel on appelle le poisson-roi, et qu'on ne trouve nulle part ailleurs que là. On assure qu'il a tout à fait l'apparence d'un homme et qu'il en a la taille, et qu'il est couvert d'écailles très-fortes, toutes faites en façon d'un harnais d'homme d'armes, plates (2) et bassinet,

(1) *Que heran canos, como tordos prietos.*

(2) *Platas;* c'est la même chose que *fojas*, feuilles d'armure en acier, bien expressément prises ici, comme ordinairement chez nos chroniqueurs, pour désigner les pièces de la cuirasse.

harnais de bras et de jambes, et de pieds et de mains, autant de pièces et de même façon qu'il en faut à un homme d'armes bien armé. Quelques personnes de ces pays tiennent même l'opinion que de là sont venues les armures. On dit qu'on ne trouve ce poisson que très-rarement, et que si par accident on le tue, il arrive que pendant trois ans, sur la côte où il est mort, on ne peut prendre aucun poisson, ni grand, ni petit, et que, même dans toutes les autres mers, le poisson devient rare pendant tout ce temps. Et cet Anglais me dit qu'en allant avec des pêcheurs sur cette côte, il avait vu qu'ils prirent un de ces poissons, mais qui n'était pas plus grand que le plus grand doigt de la main, et qui avait d'ailleurs toutes les parties que j'ai mentionnées ci-dessus, et qu'ils le jetèrent tout de suite à la mer pour qu'il ne mourût pas. Et pour ces choses que j'ai contées, et encore d'autres merveilles qui ont été ou sont encore dans ce pays, il est appelé *terre des merveilles : Angliaterra*. Après que Brut l'eut conquis, comme il voulut lui donner son nom, il l'appela Bretagne (1). Et ensuite, longtemps après, il arriva qu'il y eut en Bretagne, qui est Angleterre, plu-

(1) Dans le récit qui va suivre, Gamez a confondu toutes les époques et mêlé ensemble les données les plus disparates de la légende et de l'histoire à demi-légendaire. Il semble que d'abord il ait voulu parler du passage de Conan Mériadec dans la Bretagne, avec l'empereur Maxime, vers la fin du IV[e] siècle. Sur ce passage, auquel la légende attribue le peuplement de la Petite et le dépeuplement de la Grande-Bretagne, voyez les historiens bretons (D. MORICE, p. 6, et GEOFFROY DE MONMOUTH, l. V, ch. IX à XV). Le *Millor Perio* de Gamez est, sans doute, le *Mériadec* de la légende. Mais l'occasion de la première émigration bretonne sur le continent ne fut point, selon Geoffroy, la famine qui survint en Angleterre. Cette famine donna lieu à la deuxième émigration, sous Cadwalladr. (GEOFFROY, l. XII, ch. XV.)

sieurs années où l'on manqua de pluie, les unes après les autres, tant que la terre devint stérile et ne produisait plus de fruits. Cela occasionna une mortalité telle, que les habitants furent contraints de quitter tous le pays, et d'en chercher un autre pour y vivre. Il y avait dans ce temps un roi qu'on nommait Millor Perio. Il prit avec lui les grands personnages et autres gens, et vint par mer dans la contrée qu'on appelle à présent la Petite-Bretagne. Il y a dans cette contrée de grandes montagnes, et il n'y habitait alors que bien peu de monde, seulement auprès des ports. Le roi la peupla toute avec les habitants de son royaume, qui étaient beaucoup, tant qu'ils remplirent et les montagnes, et les bords de la mer. Et il appela cette terre Bretagne la petite, parce qu'elle avait été peuplée par Bretagne la grande. Sous ce roi Millor Perio, il advint qu'il sortit de la mer un serpent très-féroce, et grand, et fort épouvantable. Son corps avait la forme de celui d'un poisson, et il avait la bouche et le bec comme un aigle, et les jambes et griffes comme un lion, et des ailes comme un oiseau; et on le nommait *Elva marina* (1). Et il avait une caverne sur terre près de la mer; et il entrait dans la mer, et, quand il le voulait, sous l'eau, et d'autres

(1) Plus loin, on lit la *selva* ou la *belva*. L'histoire que Gamez s'est plu à développer, d'après nous ne savons quel auteur, est tirée de Geoffroy de Monmouth (l. III, ch. xv), et l'on reconnaît, dans la *elva marina* de Gamez, la *belua* de Geoffroy. Voici le passage de Geoffroy; il se rapporte au roi breton Morvid, bien antérieur à Conan Mériadec : *Advenerat ex partibus Hybernici maris inauditæ feritatis belua, quæ incolas maritimos sine intermissione devorabat. Cumque fama ejus aures attigisset : accessit ipse ad illam, et solus cum sola congressus est. At cum omnia tela sua in illam in vanum consumpsisset, acceleravit monstrum illud et apertis faucibus ipsum velut pisciculum devoravit.*

fois au-dessus; puis il venait sur terre et tuait bestiaux et hommes, tant qu'il en pouvait rencontrer, et les emportait dans son antre. Et tout autour de la caverne, il y avait déjà de grands amas d'ossements provenant des hommes et des bestiaux qu'il avait mangés, si bien que le pays était dévasté aussi loin que ses pas le portaient. Bien des hommes s'armaient et se réunissaient pour aller le tuer; mais s'il voyait qu'il y eût trop de gens pour qu'il osât combattre, il s'en allait d'un vol-à-pied (2) vers la mer, et si rapide qu'on ne pouvait l'atteindre à cheval. Le roi rassembla ses chevaliers et leur dit : « Ce serpent a été mis au monde pour nous détruire. Nous vînmes ici, chassés par la mort et la famine; et nous avons trouvé cette contrée, et nous l'avons peuplée, exilés que nous étions de notre pays, et dans l'espérance d'y vivre. Ce ne sont pas des peuples qui nous font la guerre; un seul animal suffit pour nous exterminer. J'en vois plusieurs aller contre lui, croyant le tuer; et c'est lui qui les tue. Quand on va en force, il ne veut pas attendre, car il serait tué; mais il trouve moyen de se défaire de tous en détail. Puisqu'il attend les gens quand ils sont peu nombreux, il vaut mieux ne prendre que peu de monde, mais choisir des gens qui n'aient pas peur et le combattent vaillamment. Bien vous savez que le roi doit combattre pour son peuple, et s'exposer à la mort pour le défendre et protéger; et si je ne le défendais pas contre un animal, bien moins le défendrais-je et protégerais-je contre une grande nation. Je veux aller avec vous l'attaquer. » Les cheva-

(2) *A volapié.* L'expression est pittoresque et suffisamment intelligible : on nous pardonnera de l'avoir conservée ; c'est bien le vol lourd, mais rapide, de la bête ailée qui ne quitte pas le sol.

liers répondirent : « Seigneur, il est vrai que le roi doit d'obligation s'exposer pour son peuple, et cela jusqu'à mourir; car son peuple, c'est son héritage; et s'il ne faisait pas ainsi, il ne devrait pas être roi. Mais cela s'entend contre les nations ennemies, et non contre une bête venimeuse, qui peut tuer par le regard ou l'haleine. Vous avez assez de bons chevaliers à qui vous pouvez confier cette affaire, et qui s'en acquitteront pour l'amour de vous; et dans le cas où ils mourraient, ils ne feraient pas autant défaut que votre personne. Seigneur, si vous mouriez, pensez à ce que deviendraient sans vous tant de gens, qui avec vous ont quitté leur pays! » Mais il répondit : « Amis, ne sayez-vous pas qu'un roi sans royaume n'est plus un roi? Quant à moi, si je mourais dans cette entreprise, il ne manquerait pas de rois en Bretagne. Ne croyez pas que je me regarde comme vivant : je meurs chaque jour lorsque je vois mourir les miens et ne les puis secourir. » Le roi choisit douze chevaliers, de ceux en qui il se fiait le plus, et de ceux qu'il pensa être les meilleurs pour une si grande affaire; et lui et eux, bien armés, s'en furent à la grotte. L'*Elva marina* était dedans; et comme elle les sentit aux environs, elle commença à mener grand bruit dans la caverne. Les chevaliers, quand ils l'entendirent, eurent grande crainte; et le roi le vit, et il leur dit : « Allons! chevaliers, allons! ce n'est pas le moment de montrer de la peur, et qui a peur n'aurait pas dû venir ici. » Le roi s'avança avec une épée à deux mains et jeta un cri; aussitôt l'*Elva* sortit, et dès qu'elle le vit, sauta sur lui et lui prit la tête entre les dents. Le roi lui donna de l'épée dans le ventre et la lui enfonça jusqu'au cœur; et tous deux tombèrent morts, le roi et l'*Elva*.

Quoique les chevaliers fussent venus de leur mieux

à l'aide de leur seigneur, ils ne purent le secourir à temps pour l'arracher à la mort, et ils firent roi son fils. Et ensuite, après un certain temps, il plut abondamment en Angleterre, et les pluies durèrent tant, que le pays redevint très-fertile et abondant en fruits, et qu'il en disparut toute maladie. Et comme naturellement toutes choses ont le désir et l'amour de retourner à l'endroit d'où elles viennent et au lieu de leur naissance, ce désir est plus grand encore chez l'homme qui a de la raison. Le roi revint donc en Angleterre avec la plus grande partie de son peuple (1). Et ici l'auteur dit que les desseins de l'homme ne sont pas assurés, et n'aboutissent pas toujours au terme qu'il avait fixé. C'est pour cela que le prophète dit : « L'homme propose, et Dieu dispose. » Ainsi, Brut, quand il conquit l'Angleterre, s'était proposé de tuer tous les habitants de ce pays, disant que c'étaient gens qu'on ne pouvait gouverner par la raison, et qu'ils ne cesseraient de se révolter contre lui; et c'est pourquoi il ordonna de tuer tous ceux qu'on pourrait avoir. Mais parmi ce peuple d'Angleterre il y avait un homme qu'on appelait le Saxon, qui était de grand sens et grande force, et craint et honoré par tous les autres. Il avait beaucoup de fils et une famille nombreuse; et lorsque Brut s'empara de l'Angleterre et que le chevalier troyen, seigneur de

(1) Geoffroy (liv. VI, ch. IV) rapporte que les Bretons de l'Angleterre, lorsqu'ils furent abandonnés par les Romains, envoyèrent dans la Petite-Bretagne demander des secours contre les Pictes qui les pressaient. Audren (*Aldroïnus*), quatrième roi après Conan Mériadec, leur accorda deux mille hommes, et leur donna pour roi son frère Constantin. Les Saxons ne s'étaient pas encore montrés dans la Grande-Bretagne. Ils n'y arrivèrent, avec Hengist, que sous Vortigern, successeur de Constant, fils de Constantin.

Galice, tua dans un combat le roi d'Angleterre, il ne voulut pas accepter les conventions qui furent faites, mais il se retira dans les montagnes avec beaucoup de monde. Il bâtit des forteresses dans lesquelles il se défendit toujours avec ses gens, et à cause de ce grand Saxon, on appela tous ceux-ci Saxons (1). Brut eut contre lui beaucoup de combats, et lui tua beaucoup de monde; mais jamais il ne put le réduire, ni lui, ni les autres rois qui lui succédèrent.

Il y eut toujours des batailles entre eux. Il vint un temps où les Bretons se convertirent et embrassèrent la foi du Christ, à cause des prédications des envoyés et disciples du pape Grégoire, et où tous devinrent chrétiens; mais les Saxons persistèrent toujours dans leurs mauvaises croyances. Quand l'Angleterre devint déserte par suite de cette famine et mortalité dont j'ai parlé ci-dessus, les Saxons habitaient cette partie de l'Angleterre qu'on nomme Devers-le-Nord (2). Ils passèrent alors en Norwège, qui est la partie la plus septentrionale de l'Allemagne (3), avec un roi de leur nation, et vécurent là longtemps, jusqu'à l'époque où nous vous avons dit que l'Angleterre revint à la force et vertu où elle avait été d'abord. Ces Saxons multiplièrent beaucoup dans ce pays de Norwège. On dit que dans cette contrée les hommes ne meurent jamais par accident, de maladies, blessures ou rencontres quelconques, comme dans les autres pays,

(1) Il est superflu de faire observer dans quelle confusion tombe ici Gamez. Nous ne savons quel auteur lui a suggéré cette légende sur l'origine des Saxons, dont il avait déjà mentionné le nom à la fin de l'histoire de Brut.

(2) *Veralnorte.*

(3) *En la mas alta tierra de Alemania.*

mais seulement de vieillesse, par loi de nature. Et ces Saxons étaient un peuple riche, subtil, ingénieux à chercher sa vie; et quand les Bretons revinrent en Angleterre, ils les y avaient déjà devancés. L'auteur dit que naturellement toutes choses désirent retourner à l'endroit d'où elles viennent, et le *Maître des sentences* (1) rapporte que, si une pierre précieuse a perdu sa vertu, cela est parce qu'elle se trouve loin du lieu où elle est née, et que, si on la rapportait dans ce lieu, elle recouvrerait ses propriétés, au moins en grande partie. Ainsi firent la plupart de ces gens, tant Bretons que Saxons et Anglais; encore qu'ils fussent portés en bons pays et d'aventure meilleurs que le leur, jamais leur esprit ne fut content jusqu'à ce qu'ils retournassent là où ils étaient nés et avaient été élevés. Et comme les Saxons vinrent en Angleterre avant les Bretons, ils y devinrent puissants et prirent beaucoup de forteresses et plus de villes qu'ils n'en avaient eu. Le roi de Bretagne eut des guerres avec le roi des Saxons, et une fois il le vainquit, le mit en fuite, l'assiégea dans une ville, et il le serrait avec son armée. Il y eut entre eux une convention par laquelle le roi des Saxons se devait mettre à la merci du roi d'Angleterre. Alors le roi des Saxons se fit précéder par une de ses filles, la plus belle femme qu'il y eut dans toute l'Angleterre, qui s'en vint saluer le roi, fort bien parée de vêtements de mode singulière, de soie, d'or et de pierres précieuses, suivant la coutume de son peuple. Et elle s'agenouilla devant le roi, et lui baisa la main, et lui dit : « *Crex mi rray ramax crot*

(1) Nous supposons que Gamez veut désigner ici saint Isidore de Séville, qui, de son temps, était encore *le docteur des Espagnes*. (Voyez la *Historia critica de la literatura española*, par D. José Amador de los Rios, t. I, ch. VIII.)

chadech belcar. » Et aucun de ceux qui étaient là ne comprit ces paroles, excepté le roi qui se prit à rire, et elles lui plurent tellement qu'elles trouvèrent place dans son cœur. Et voyant comme cette fille était belle, il fut aussitôt amoureux d'elle et la prit avec lui, et délivra le roi, son père, et relâcha tous les prisonniers, leur permettant de retourner chez eux et de reprendre leurs biens et de vivre en paix (1). Le roi aimait tant cette femme, que pendant longtemps il ne voulut entendre aucun Breton qui se plaignît des Saxons, et au contraire, il leur faisait de grands présents et il leur accordait de grands honneurs. Le roi resta ainsi trois ans avec son amie dans une ville, sans jamais se séparer d'elle. Les Saxons virent bien que cela ne pouvait longtemps durer, et comme gens prudents ils comprirent que, si le commencement était œuvre de faiblesse, la fin ne pouvait être œuvre de constance, et que cette prospérité s'évanouirait bientôt. Voulant en profiter, ils réparèrent leurs forteresses et les munirent de toutes choses pour la saison du besoin. Outre cela, en même temps, ils se mirent au fait de la situation du royaume, et quand ils le jugèrent à propos, commencèrent la guerre contre les Bretons. Et comme ceux-ci se croyaient en sécurité, avant qu'ils fussent sur leurs gardes ils leur firent beaucoup de prisonniers, et leur enlevèrent beaucoup de pays, et personne n'osait rien dire au roi de ce qui se passait. Or, un jour que le roi était avec son amie sur une tour très-haute, il vit autour d'une ville beaucoup de gens d'armes qui

(1) On retrouve ici l'histoire de Vortigern et de la belle Rowena, fille d'Hengist le Saxon. (Voyez GEOFFROY DE MONMOUTH, liv. VI, ch. XII et suiv.; NENNIUS, *Historia Britonum*, ch. XXXVI et suiv.; SHARON TURNER, *History of the Anglo-Saxons*, liv. III, ch. I.)

combattaient les uns contre les autres; alors il demanda à un Breton, qu'il aperçut du haut de la tour, ce que c'était que cela, et le Breton lui répondit : « Seigneur, ce sont les Saxons qui pillent votre terre depuis longtemps, et vos gens n'osent ni aller contre eux, ni vous rien dire d'eux. C'est à la male heure que sont arrivées vos amours, et dans un triste jour nous avons fait connaissance avec cette femme que vous gardez près de vous et par laquelle nous sommes sur le point d'être tous perdus. Et si vous ne voulez rien faire de mieux, et si sous votre règne doit se perdre ce que vos nobles ancêtres ont gagné, puissions-nous être bientôt sans vous! » Le roi vit le dommage et le mal, et comprit que ce qu'avait dit ce vilain, d'autres le devaient penser. Il rassembla son armée, marcha contre les Saxons, leur livra de nombreuses batailles. Mais, encore qu'il les vainquît quelquefois, il ne put triompher d'eux entièrement, et ils se maintinrent encore longtemps et même contre d'autres rois qui succédèrent à celui-là. Qui désirerait en savoir davantage sur ce sujet lise les chroniques des rois d'Angleterre, et là il le trouvera amplement décrit.

Ici je quitte la Bretagne pour passer en Espagne.

CHAPITRE LIII[1].

Après être sorti du canal de Flandre, le capitaine Pero Niño vint à La Rochelle avec ses galères, qu'il fournit de

(1) Le titre de ce chapitre manque dans le manuscrit.

toutes les choses qu'elles avaient perdues en mer, et au temps des tourmentes. Le capitaine se munit d'eau et de vivres, et ordonna de faire route vers l'Espagne. Quand les galères quittèrent La Rochelle, il ventait de l'ouest, et quand elles furent en pleine mer, le vent tourna au sud-ouest avec une grande violence, tellement qu'il les poussait de force sur la côte de la Valencine, qui est entre Bordeaux et Bayonne, une côte très-dangereuse où il n'y a ni port, ni anses, aucun abri d'aucune sorte, mais seulement de grosses roches et des bas-fonds jusque fort avant dans la mer, et où périssent les navires qui vont là. Mais il plut à Dieu que le vent du sud-ouest se calmât. Les galères, qui avaient été dispersées par la tourmente, vinrent rallier la galère du capitaine, et se dirigèrent sur le fanal, car il était nuit. Dans cette même mauvaise passe se trouvaient messire Robin de Braquemont, un grand chevalier français, et l'évêque de Saint-Flour, qui venaient cette fois comme ambassadeurs de France en Castille (1), et

(1) Gérard, évêque de Saint-Flour. Outre cette ambassade en Espagne, il en fit une, l'an 1411, pour l'affaire de la succession à la couronne d'Aragon.

Robert, dit Robinet, de Bracquemont, chevalier, conseiller et chambellan du roi Charles VI ; créé amiral de France en 1417, il perdit cette charge l'année suivante, et se retira en Castille, où il mourut. Pour le rôle considérable qu'il joua en France, on peut consulter l'article du P. Anselme (*Hist. généal.*, t. VII). Nous y ajouterons seulement, d'après Rymer, que Robinet de Bracquemont fut l'un des deux chambellans du roi qui signèrent au bas du traité du 14 juin 1404, conclu avec Owen Glendower. Il avait fait, en 1386, la campagne de Portugal, sous le duc de Bourbon, et ses relations avec la Castille datent de là ou de l'année 1367 (le P. Ménétrier, *De la Chevalerie*, p. 496). En 1393, il retourna en Castille, chargé d'une mission d'honneur. Il y fut dépêché de nouveau, en 1403, pour y demander un secours de quatre galères et cinq cents arbalétriers. (Le P. Anselme.) Nous l'y voyons revenir

étaient montés chacun sur une nef. A minuit ils arrivèrent près de la galère du capitaine, lui demandant en grâce de ne pas s'éloigner d'eux de toute la nuit, parce qu'ils étaient en grande frayeur de périr sur la côte de la Valencine, à cause du vent qui les y poussait, craignant, s'il augmentait, de se voir en grand péril. Le capitaine resta toute la nuit à veiller sur eux, et à l'aube le vent tomba. Le capitaine fit alors hisser une bannière, et tous les navires se rallièrent autour de sa galère. On pouvait être alors au milieu de la mer d'Espagne, et messire Robin et l'évêque passèrent sur la galère du capitaine et mangèrent avec lui, pendant que leurs nefs avaient amené les voiles. Ils

en 1406. Il accompagna l'infant D. Fernando dans sa première campagne contre les Mores de Grenade, et le P. Anselme dit que lui et Gérard signèrent, le 7 décembre 1407, au retour de cette campagne, le traité pour la négociation duquel ils avaient été envoyés. En 1414, il assista au couronnement de l'infant comme roi d'Aragon, et suivant la chronique du roi D. Juan II, ce fut à lui que Jean de Béthencourt, son cousin, dut le privilége accordé par le roi de Castille pour la conquête des îles Canaries. Robert de Bracquemont avait contracté deux alliances en Espagne : la première avec Inès de Mendoza, fille de Pero Gonzalez de Mendoza et d'Aldonza de Ayala ; la seconde avec Leonor de Toledo, fille de Fernand Alvarez de Toledo et de Leonor d'Ayala. Sa première et sa seconde femme étaient cousines germaines. Par elles il se trouvait allié aux plus grandes maisons de la Castille, et au plus proche degré de parenté avec les personnages qui occupaient alors les avenues du pouvoir. De plus, pour Pero Niño, il se recommandait à son attention comme cousin germain, par alliance, de sa première femme, doña Costanza de Guevara. Le nom de Bracquemont s'est continué en Castille par les d'Avilas, le maréchal Alvaro Gonzalez d'Avila ayant épousé Jeanne de Bracquemont, fille de Robert, et Pedro d'Avila son autre fille Marie. De là sont venus les *Bracamontes,* comtes de Peñaranda et marquis de Fuentelsol. Dans le district de Medina, province de Valladolid, est le village de *Rubi de Bracamonte,* tout proche de Fuentelsol dont Jeanne apporta en dot la seigneurie. Robert est enterré à Avila dans la chapelle du couvent de Saint-François.

n'avaient pas encore fini de manger, que s'éleva du ponant un vent très-fort, et il se mit à soulever la mer d'une façon qui ne promettait rien de bon. Le capitaine vit que c'était une tourmente, et ne laissa pas les ambassadeurs retourner à bord de leurs nefs, mais fit donner aux nefs l'ordre de continuer leur route. Tout ce jour le vent souffla grand frais, venant par la proue, et les galères, à force de rames, atterrirent sur la côte d'Espagne. A l'entrée de la nuit, elles mouillèrent par soixante brasses de fond, et passèrent toute la nuit à empenneler des ancres et à rafraîchir les câbles, car le grand vent les faisait chasser (1). Quant vint le jour et que la marée monta, les galères entrèrent au Passage, qui est un port de Castille, abrité de tous les vents. Pendant tout ce temps les deux nefs ne se montraient pas, aussi loin que l'on interrogeât la mer. Enfin, le troisième jour, on les aperçut. Alors le capitaine ordonna de faire route vers Santander. Là vinrent les nefs très-fatiguées des mauvais temps qu'elles avaient essuyés, et Pero Niño et les ambassadeurs descendirent à Santander. Il y fut très-bien reçu et y trouva un messager du roi avec une lettre par laquelle le roi lui ordonnait de venir incontinent auprès de lui, car aussitôt que le capitaine avait été sur la côte d'Espagne, le roi l'avait su (2).

(1) « On empenelle une ancre lorsque, à la croisée de cette ancre, on fixe une petite longueur d'un grelin servant de câble à une autre ancre, ordinairement moins forte, que l'on mouille plus au loin ; de sorte que si le navire, en faisant effort sur le câble de la première, la faisait chasser, elle serait retenue par le grelin de la seconde lorsqu'il serait raidi en vertu de ce même effort. — Rafraîchir un câble, une amarre c'est en filer quelque peu, pour faire effectuer l'effort ou le frottement sur un nouveau point. » (Bonnefoux, *Dictionnaire de marine.*)

(2) Mss. : *ca luego que el fuè en la costa d'España lo supo el rey ;* Ll. : *lo aviso el rey.*

Pero Niño congédia les gens qui avaient fait campagne avec lui, et s'en fut à Valladolid où il avait sa maison. Et quoiqu'il revînt de la guerre, il fit faire une livrée de façon nouvelle et bien marquée (1), et la donna à tous ceux qui se trouvaient dans sa maison, grands ou petits. Ensuite il se rendit à Madrid où était le roi, et parut à la cour armé, lui et ses gentilhommes, comme un homme qui depuis longtemps allait continuellement en guerre pour le service du roi, son seigneur. Il fut très-bien accueilli par le roi et par toute la cour; et le roi, le voulant honorer et récompenser pour les services qu'il lui avait rendus, lui dit : « Pero Niño, je veux que vous soyez sur-le-champ fait chevalier. » Pero Niño répondit : « Seigneur, j'aurais déjà pu être fait chevalier en d'autres lieux et places où je me suis trouvé, et où d'autres gentilshommes se firent armer chevaliers selon l'usage des contrées que j'ai parcourues ; mais, seigneur, mon désir fut toujours de recevoir cet ordre de chevalerie de votre main et dans votre maison, parce que je suis votre créature, et dans votre maison j'ai été nourri. Et si ce n'était parce que maintenant je suis revêtu de mes armes, j'aurais voulu ne pas être fait chevalier avant que vous, seigneur, vous alliez avec votre armée à une de ces conquêtes que votre noble cœur désire ; mais qu'il en soit fait comme Votre Grâce l'ordonne. » Alors le roi fit appeler tous les grands de sa cour, fit une très-noble fête, et là il arma chevalier le capitaine ; mais il lui dit : « Pero Niño, ma volonté est de vous

(1) *Estraña librea é muy divisada*. — C'était un usage des rois et des princes de faire des présents de robes, manteaux, habits, aux gens attachés à leur service ; les habillements qu'on *livrait* ainsi s'appelaient *livrées*. Quelquefois l'acceptation de ce présent était un engagement de servir pendant un an celui qui le faisait.

élever à un beaucoup plus grand état et de vous confier une entreprise qui sera pour vous honorable et bonne. »

CHAPITRE LIV.

Comment mourut le roi don Enrique, et comment la reine doña Catalina et l'infant don Fernando furent tuteurs du roi don Juan.

1407.

Sur ses entrefaites arrivèrent les ambassadeurs de France, messire Robin et l'évêque de Saint-Flour. Le roi don Enrique cherchait une occasion et un moyen de faire Pero Niño un grand du royaume (1). Dans ce temps la guerre éclata contre les Mores à cause du château d'Ayamonte qu'ils avaient pris. Le roi partit de Madrid et s'en fut à Tolède, où il se mit à tout ordonner pour le fait de la guerre. Là il fut attaqué d'une maladie de laquelle il mourut. Peu de jours après fut proclamé roi son fils, le roi don Juan. Bientôt il s'éleva dans le royaume des divisions, ainsi qu'il arrive dans tous les temps quand les rois sont petits d'âge. Les grands du royaume se réunirent et vinrent à la cour avec beaucoup de gens qu'ils avaient ligués avec eux pour s'emparer du roi ; et ils voulaient mettre le royaume sous le gouvernement de tuteurs. Mais alors était en Castille l'infant don Fernando, loyal et noble, et bon catholique, lequel rompit toutes les menées.

(1) *Fazer grande honbre à Pero Niño.* — Dès ce temps il y avait des priviléges de grandesse, entre autres celui de confirmer les chartes en signant ~~en rond autour~~ à côté de la signature du roi.

L'infant lui-même et la reine doña Catalina, mère du roi don Juan, restèrent seuls tuteurs du royaume, et maintinrent l'État en paix et justice et grand repos tant qu'ils vécurent (1).

Dès que le bon accord fut établi ainsi entre eux, ils résolurent de continuer contre les Mores la guerre commencée. Ils décidèrent aussi d'envoyer comme ambassadeurs en France Pero Niño et l'évêque de Léon.

L'infant don Fernando, oncle du roi, lorsqu'il se vit tuteur, ne pensa qu'à reprendre contre les Mores la guerre au point où l'avait laissée le roi don Enrique, son frère. Alors Pero Niño demanda en grâce à la reine et à l'infant qu'ils ne l'envoyassent pas pour cette fois en France, quoiqu'il y eût été volontiers, et que cela lui eût convenu à cause de l'affaire qu'il y avait arrangée; mais il refusa ce voyage parce qu'il ne lui était pas séant d'aller en ambassade en temps de guerre, car il pensait que dans cette guerre il pourrait rendre à Dieu et au roi plus de services que dans l'ambassade. Les tuteurs eurent pour agréables les raisons de Pero Niño et lui accordèrent sa demande. Et lui, quoiqu'il revînt à peine de la mer, mit sur pied soixante hommes d'armes, tous bien montés et armés, chacun ayant

(1) Le roi D. Enrique III mourut le 25 décembre 1406, laissant un seul fils, D. Juan, né le 6 mars 1405. Il avait désigné pour exercer la régence l'infant D. Fernando, son frère, et la reine, sa femme. L'infant D. Fernando fut sollicité par quelques grands de prendre la couronne; mais il repoussa ces suggestions, et fit proclamer roi son neveu, ce qui commença de lui mériter le surnom d'Honnête. La garde du jeune roi était, par le testament de son père, confiée à Diego Lopez de Zuñiga, justicia mayor, et Juan de Velasco, camarero mayor. La reine refusa de s'en dessaisir, et composa pour douze mille florins d'or. Elle partagea le gouvernement avec l'infant, qui, en raison de la guerre contre les Mores, prit pour lui l'administration de certaines provinces.

deux chevaux et des jaques à sa livrée, comme alors s'en était nouvellement introduit l'usage; et il n'y en avait aucun qui n'eût des panaches. Alors il envoya une lettre à Madame l'amirale de France.

CHAPITRE LV.

De la guerre que l'infant don Fernando fit aux Mores, et à laquelle prit part Pero Niño.

L'infant don Fernando leva une armée et s'en fut dans le royaume de Grenade. Il entra par Moron et assiégea Zahara, la prit de force et s'empara de la tour d'Alhaquin, de Pruna et d'Ayamonte, qui avait été perdu et avait causé cette guerre. Il prit aussi Cañete, las Cuevas et Pego. A toutes ces affaires se trouva Pero Niño, et il se servit de ses mains comme celui qui fit le mieux. L'infant, quand il se fut emparé de Zahara, marcha sur Setenil (1). Pendant que l'armée faisait ses journées, le connétable don Ruy Lopez se sépara d'elle avec deux mille cavaliers et fut reconnaître Ronda, et se plaça devant la ville. Il y avait là des rochers près d'une mosquée et un petit pont, et devant la ville il y a un endroit qu'on appelle le Petit-Marché; il

(1) Moron, à huit lieues sud-est de Séville. — Zahara, à quatre lieues sud-est de Moron. — Torre Alhaquin, à une lieue et demie au nord-est de Zahara. — Pruna, Ayamonte, Cañete, las Cuevas, Pego, sont au nord de Torre Alhaquin, et leurs châteaux forment une ceinture devant Setenil, qui est située sur le Guadalete, à l'entrée de la Sierra de Ronda.

était plein de Mores à pied et à cheval, qui de là jetaient beaucoup de flèches, et ceux qui étaient à cheval arrivaient et envoyaient leurs lances aux gens du connétable, puis repartaient. Là il y eut une vive escarmouche. Le connétable ne laissait pas tout son monde y prendre part. Quant à Pero Niño qui se trouvait là monté sur un bon cheval et bien armé, il sortit du milieu de la troupe et en fut bientôt assez éloigné avec Ruy Diaz de Mendoza le Chauve (1). Celui ci dit à Pero Niño : « Je connais le pays, et je vous montrerai un très-bon passage par où vous pourrez aller aux Mores. » Ruy Diaz lui disait cela pour voir ce qu'il ferait, et Pero Niño était, de son côté, désireux de tâter son compagnon dont il y avait bruit de vaillant chevalier et bon gentilhomme (2). Pero Niño poussait en avant dans cette intention, quand le connétable vint à lui et fit tant qu'il le retint à cette fois; mais avant qu'il eût regagné la troupe, l'escarmouche recommença plus serrée, et Pero Niño y retourna avec trois ou quatre de ses hommes, car il n'y en avait pas davantage des siens qui eussent vu ce qui se passait. Comme les Mores étaient sur une hauteur dans un lieu escarpé, entre les

(1) Il a été déjà fait mention (page 115) d'un Ruy Diaz de Mendoza el Calvo, fils de Diego Furtado, commandeur d'Estepa, et cousin-germain de Juan Furtado, grand-majordome du roi. Mais il s'agit ici plus probablement de Ruy Diaz el Calvo, de Séville, qui était de la maison de Luna, et ne portait le nom de Mendoza que par substitution. Celui-là aussi était un bon chevalier. En 1429, il fit subir un rude échec au célèbre Iñigo Lopez de Mendoza, marquis de Santillane, alors capitaine de la frontière contre les rois d'Aragon et de Navarre, pendant les guerres civiles.

(2) Le manuscrit ajoute : *de dos o tres rocines*, ce qui nous paraît une interpolation. Ruy Diaz, même celui de Séville, était un personnage, et ne comptait point par deux ou trois ses chevaux de bataille.

rochers et la mosquée, là se trouvèrent en grande presse le chevalier et son cheval qui n'était pas armé. On leur lança une telle quantité de pierres, que le cheval fit une demi-volte, de quoi Pero Niño eut grand déplaisir et grande honte, car jamais puissance d'ennemis ne l'avait fait reculer, ni montrer les épaules. Et le cheval qui était brave et loyal revint à la charge, sentant la volonté de son cavalier, et se jeta au milieu des Mores, de telle sorte qu'ils furent enfoncés et se mirent à fuir vers la ville. Et le sache qui voudra le savoir, entre Pero Niño et les chrétiens qui étaient de sa suite, il y avait plus de cent Mores; et lui s'en allait frappant et tuant, et comme le lieu était étroit, aucun coup n'était perdu. Quand il eut brisé sa lance contre eux, il mit la main à son épée, et frappa des coups signalés tant et si bien, que celui qu'il atteignait, armé ou désarmé c'était tout un, celui-là n'avait plus jamais à jouer de la lance. Il arriva ainsi jusqu'au pont qui est près de la ville; alors sortit un chevalier armé et à pied, qui approcha très-hardiment jusqu'au point de mettre la main sur les rênes du cheval. Pero Niño lui donna un tel coup sur le sommet de la tête, qu'il lui trancha le bassinet sur le crâne, et le More tomba raide par terre. Mais du coup Pero Niño faillit perdre son épée. Il eut en cette heure à passer par des périls et travaux si grands qu'aucun chevalier du monde n'a jamais pu en affronter davantage dans un même espace de temps, car les Mores l'avaient saisi par les jambes, essayant de le tirer à bas de son cheval, et lui enlevèrent le fourreau de son épée et sa dague; mais avec l'aide de Dieu il se débarrassa d'eux tous en belle façon; et qui voulut bien regarder put voir ceux qui étaient en haut de la porte quitter la muraille et s'enfuir vers le château. Se frayant ainsi le che-

min, Pero Niño sentit que son cheval faiblissait sous lui; et il regarda et vit qu'il perdait beaucoup de sang, qu'il ne pouvait plus le porter, et que les éperons ne servaient plus guère à rien. Alors il retourna du côté de ses gens la tête du cheval qui était à bout, et continua de frapper pour se sortir du milieu des Mores qui mettaient les mains sur lui. Le cheval était de bonne race; quoique la force lui manquât à cause des grands coups et blessures qu'il avait reçus, le courage ne lui fit pas défaut, et il tira son maître de cet endroit. Avant que le cheval tombât, un page en donna un autre à Pero Niño, et un instant après le brave cheval roulait à terre, mort, les boyaux hors du ventre et répandus en mainte place. Pero Niño de rechef se mit à combattre les Mores, et bientôt son second cheval fut couvert de tant de blessures, qu'à grand'peine il put le ramener jusqu'à ses gens; et le chevalier n'avait pas été plus épargné que le cheval; seulement les coups tombaient sur de bonnes armes, pas si bonnes pourtant qu'elles ne fussent brisées et faussées en plus d'un endroit. Son épée était comme une scie, ébréchée par larges places, la poignée tordue à force d'avoir frappé de grands coups, et toute baignée de sang. Plus tard, Pero Niño envoya cette épée en France par un page, avec d'autres présents, à Madame l'amirale (1).

(1) L'infant D. Fernando partit de Séville le 14 septembre 1407. Le 2 octobre il enleva la place de Zahara, après un siége de sept jours. Torre Alhaquin, Ayamonte et Pego furent occupées sans combat. Pruna était, depuis le 4 juin, tombée entre les mains du maître de Saint-Jacques. La reconnaissance sur Ronda fut faite le 4 octobre, par un détachement sous les ordres du connétable, et les circonstances que rapporte Gamez fixèrent l'attention assez pour que la *Chronique* de D. Juan II mentionne le cheval de Pero Niño tué dans cette affaire.

Le connétable partit de là et rejoignit l'armée. L'infant don Fernando mit son camp devant Setenil qu'il entoura de tous les côtés. Chaque jour il la battait avec les bombardes qui lançaient des boulets de pierre en quantité, et il voulait lui donner l'assaut. Il fit faire un mantelet de fort bois couvert de cuir, et commanda à Pero Niño de se poster avec son monde près des fossés, et de veiller sur le mantelet, pour empêcher que les Mores ne le brûlassent. Pero Niño prit cette charge, et lui et ses gens eurent pour la remplir à courir grands dangers et supporter grandes fatigues tant que l'infant demeura là, car les Mores sortaient de la ville à l'improviste, la nuit comme le jour, tellement que ceux qui gardaient le mantelet ne pouvaient, pour le défendre, ni manger, ni dormir. Il y eut en ces occasions beaucoup de morts et de blessés. Pero Niño (1) fit derrière ce mantelet plusieurs fameux coups d'arbalète, car il était bon arbalétrier.

Un jour l'infant commanda à Pero Niño, à Garcia de Valdes, et à d'autres chevaliers, de se glisser au-dessous des roches, de pousser autour de la ville une reconnaissance aussi loin qu'ils pourraient aller, d'examiner le fossé et le pied des remparts, pour voir s'il était possible de faire une attaque. Ils partirent bien armés, couverts de grands pavois, et firent le tour entier de la ville, recevant

L'infant mit le siége devant Setenil le 5 octobre; il prit Cañete et las Cuevas pendant la durée de ce siége.

(1) L'artillerie du siége se composait de trois grandes bombardes, deux petites, seize canons. Le mantelet était destiné à couvrir les arbalétriers qui défendaient les batteries de siége. Suivant la *Chronique* de D. Juan II, le connétable en eut spécialement la garde qu'il put confier d'habitude à Pero Niño. Il y fut très-maltraité, par sa faute, dans une sortie des assiégés, le 17 octobre.

force pierres et flèches; puis ils revinrent auprès de l'infant et lui dirent que toute la ville était assise sur le roc vif qui avait, en certaines places, une lance de hauteur, dans d'autres six brasses, et que pour arriver au pied de la roche il y avait à gravir une côte bien raide. Et ces chevaliers et d'autres qui étaient de leur opinion dirent qu'on ne pouvait assaillir la ville.

Pendant que ces chevaliers faisaient ainsi leur reconnaissance, il arriva que la barrette que portait sur sa tête le bon chevalier éprouvé, Garcia de Valdes, vint à tomber et roula jusqu'au fond du fossé. Garcia sembla n'y faire aucune attention : il se couvrit avec son pavois et continua à marcher avec les autres, examinant tout jusqu'à la fin, et s'en revint avec eux. Mais ensuite, après un assez long temps, il retourna seul, descendit dans le fossé, ramassa sa barrette, ce qui lui valut bien des coups de flèches et de pierres, et il sortit de là à la façon des bons chevaliers.

Ensuite, l'infant ordonna de construire une bastille de bois, haute et forte, bien garnie de cuir et montée sur des roues; et il commanda au connétable de la faire avancer devant la porte de la ville, parce que c'était là le point le moins fort, quoiqu'il fût défendu par une grande tour qui était au-dessus de cette porte. L'entrée était barricadée et protégée par un bon fossé que l'infant ordonna de combler avec des fascines et des sacs de terre (1). Si

(1) « La bastille était couverte de cuir de bœufs, et aussi haute que la tour élevée auprès de la porte de la ville ; sa plate-forme dominait la tour. » (*Chronique* de D. Juan II.) Elle fut achevée le 22 octobre, et approchée de la muraille le 24 ; mais un de ses rouleaux s'étant brisé, on ne put la mettre en place, et cet accident irréparable détermina la levée du siége, le lendemain 25 octobre.

l'on eût écouté quelques chevaliers, la ville aurait pu être prise, quoique ce fût une grosse affaire; mais une grande partie des chevaliers de Castille mirent leur étude à faire échouer le projet (1), parce qu'ils étaient mal satisfaits de l'infant, et ils ne lui portaient pas encore crainte et révérence autant qu'ils le firent depuis. Un jour que Pero Niño était au mantelet, sans rien dire à aucun des siens, il sortit armé d'une cotte, avec une barrette, des brassards, une épée, et à son bras un bouclier, et il s'en fut droit en face du boulevard (2), tout contre le fossé, examinant l'enceinte bien tranquillement et pas à pas, jusqu'à-ce qu'il fût parvenu jusque vis-à-vis la porte de la ville. Là il recueillit sur son bouclier une poignée de viretons, et s'en revint au mantelet. Sachez que durant le trajet il fut bien servi par les Mores qui étaient à la barrière de la ville; et il était à peine revenu derrière le mantelet lorsqu'il y tomba une nuée de flèches et de pierres, et cela dura bien longtemps. Comme le mantelet était couvert de cuirs, le bruit était tel qu'on ne pouvait s'entendre, et il semblait que le monde croulât dans une tempête.

L'infant apprit ce qui se passait et que beaucoup de ses gens désertaient pendant la nuit; il leva le camp très-mécontent et bien contre son gré et s'éloigna de Setenil (3). Quand il se mit en marche, la plus grande partie du jour

(1) Mss. : *ficieronlo maña ;* Ll. : *ficieronlo mañera guerra.*

(2) *El espolon ;* c'est proprement *la digue, la levée.* Mais comme Setenil est bâtie sur une hauteur qui domine le Guadalcte, nous supposons qu'il s'agit ici ou du rempart, ou du parapet du chemin couvert, s'il y en avait.

(3) Dès le 19 octobre, à une alerte que donna la garnison, l'infant s'était aperçu qu'une bonne partie de ses capitaines l'avait quitté sans congé. Quand, au retour, l'armée passa par Carmona, les habitants de la ville fermèrent les portes et crièrent aux arrivants : « A Setenil, à

était déjà passée ; il s'en fut coucher à Olvera, et à l'arrière-garde restèrent le connétable, le maître de Saint-Jacques, le comte don Martin Vasquez de Acuña, Pero Niño et d'autres chevaliers (1). Cette levée du camp se fit avec si peu de précautions, qu'on brûla une des tentes de l'infant en mettant le feu à des cabanes, et le départ fut si tardif qu'on arriva de nuit à Olvera. L'infant avait ordonné qu'avec l'équipage de siége partissent Pero Gonçalez de Baeza et Gonçalo Rodriguez de Ledesma, et qu'avec un certain nombre de gens de pied et de cheval, ils les conduisissent à Zahara (2). Ils avaient à passer par

Setenil ! » L'infant dut se présenter en personne, pour faire ouvrir les portes et accueillir ses compagnons.

(1) Olvera n'est qu'à une lieue et demie de Setenil, de l'autre côté du Guadalete. — Martin Vasquez d'Acuña, comte de Valencia, Portugais ; il avait, pendant la campagne de 1396, embrassé avec ses deux frères le parti du roi de Castille, qui lui donna de grands établissements. Pero Niño devint son beau-frère, trois ans plus tard, comme nous le verrons. — D. Lorenzo Suarez de Figueroa, maître de Saint-Jacques, mort en 1409, rude chevalier. Il avait le défaut de se laisser diriger par les astrologues, au dire de l'historien Ferrant Perez de Guzman.

(2) L'équipage du siége dans la campagne de Setenil était composé de la manière suivante :

La grande bombarde, équipage et conducteurs	200 hmes	Le goudron gras et le matériel des mineurs	100 hmes
La bombarde de Gijon.	150 —	Les boulets de pierre .	150 —
La bombarde de l'Écharpe.	150 —	Les fourgons remplis de traits	60 —
Les deux bombardes de bronze.	200 —	Les pavois.	150 —
Seize canons	50 —	Les échelles	15 —
Le grand engin. . . .	200 —	Neuf forges.	80 —
Dix mantelets.	150 —	Le fer.	50 —
La poudre	80 —	Le charbon.	30 —
		Les outils (pics, meules à aiguiser, etc.) les	

Ronda-la-Neuve, entre Montecorto et Ronda-la-Vieille. Presque au sortir du camp, la grande bombarde, qu'il fallait vingt paires de bœufs pour traîner, fut versée sur le chemin, et aussi une autre bombarde plus petite que pouvait conduire une paire de bœufs. Dans sa chute, la grande bombarde fut toute démantibulée, et il s'en perdit plusieurs pièces dont les Mores parvinrent à s'emparer. L'infant, averti de ce qui venait d'arriver, donna l'ordre à quelques chevaliers de retourner en arrière, afin de porter secours de ce côté. Ils y allèrent ; mais en route quelques-uns de ceux qui s'étaient joints à eux les lâchèrent. Quant à eux, ils tinrent bon comme de braves chevaliers, et envoyèrent demander de l'aide à l'infant, en lui faisant connaître le grand péril où ils se trouvaient. Sur quoi l'infant adressa sa requête à quelques chevaliers qui étaient auprès de lui, et même à quelques-uns de sa maison, mais chacun trouva des excuses. Quand l'infant vit l'affaire en tel péril, il lui fallut envoyer prévenir le connétable, qui était à peine descendu de cheval depuis une demi-heure et qui dînait, et il le fit prier de vouloir bien, pour l'amour de Dieu, pour son service et pour Noblesse, aller secourir ces chevaliers. Cela parut chose bien difficile au connétable, au comte Martin Vasquez, à Pero Niño et aux autres chevaliers qui étaient là ; non à cause du danger qu'y courraient leurs personnes, mais parce que les chevaliers et les autres gens arrivaient bien fatigués, et que les chevaux n'avaient pas encore mangé l'avoine et

treuils, chevilles, poutres, etc.	200 h^mes	Bûcherons, charpentiers, tailleurs de pierre, charrons, corroyeurs, cordiers, bouviers. .	60 h^mes
Dix chars pour les ferrements.			

(*Chronique* du roi D. Juan II, ann. 1407.)

n'étaient pas même débridés. Mais le bon connétable, qui toujours fut désireux de se montrer en telles actions, et qui en fit quelques-unes de notables, laissait bien voir à ceux qui l'observaient que son cœur lui disait d'accepter; et ni le comte Martin Vasquez, ni Pero Niño, ni aucun des chevaliers qui se trouvaient là, n'étaient gens à y mettre obstacle. Aussitôt chacun d'eux donna ordre à ce que les chevaux fussent reposés et pansés ; il ne se passa pas trois heures que les trompettes sonnèrent à cheval, si bien que, lorsque le soleil parut, le connétable et ceux qui étaient là avec lui arrivaient devant Setenil. Ils trouvèrent hors de la ville des chevaliers mores et des fantassins, qu'ils y firent rentrer bien vite par force. Et le connétable, qui parlait arabe, appela le cadi, lequel était alcaïde (1) de la ville. Celui-ci se montra au connétable et lui demanda ce qu'il venait chercher à Setenil. « Quand le bon roi don Alfonso est venu ici, dit-il, j'étais déjà alcaïde, car j'ai plus de quatre-vingts ans. Le roi regardait Setenil et l'examinait. Alors le rocher lui dit : Va-t-en ! Et il s'en alla. Si tu viens rechercher un peu de fer, je l'ai pris pour ferrer mes chevaux. Si tu viens pour secourir ces chrétiens, [il est bien vrai] qu'ils sont en grand travail. » Le connétable lui répondit qu'il était venu pour certaine besogne que lui avait commandée l'infant, et il le renvoya au nom de Dieu (2). Alors ils s'avancèrent un peu et trouvèrent renversée la grande bombarde, qu'il n'y avait pas moyen de relever. Aussitôt ils se mirent à raccommoder le char et les autres choses qui pouvaient servir. Il y avait peut-être une heure qu'ils étaient ainsi occupés, quand du côté d'Olvera pa-

(1) Capitaine.

(2) *Y que se fuese á Dios.*

rurent environ deux cents hommes d'armes et quatre ou cinq cents fantassins; et quand ceux-ci arrivèrent près du connétable, il reconnut que c'étaient Diego Hernandez de Quiñones et Carlos de Arellano (1), lesquels dirent qu'ils étaient venus par ordre de l'infant prêter main-forte. Discutant entre eux sur la charge que chacun devrait prendre dans cette affaire, il y eut alors de braves paroles échangées, comme cela ne pouvait manquer entre bons chevaliers. Enfin ces deux chevaliers ramenèrent la petite bombarde que purent enlever trente hommes à pied. Ces hommes donnèrent leurs écus à d'autres, et lièrent la bombarde sur des branches d'arbres et des barres qu'ils avaient coupées; et la portant à bras, ils reprirent le chemin par où ils étaient venus. Le connétable, avec ceux qui l'avaient accompagné, restèrent là pour remonter et charger la grande bombarde, ce qui leur prit plus de quatre heures. Ils avaient grand'peine à lui faire faire bien peu de chemin, parce que le terrain était fort raboteux, et la bombarde retomba trois ou quatre fois. Chaque fois elle entraînait les bœufs avec elle, et pour la remettre sur pied, il fallait plus d'une heure. Pendant tout ce trajet, le bon chevalier Pero Niño, quoique armé de toutes pièces, chemina constamment à pied, dirigeant et mettant la main à la besogne, ainsi que le voulait l'occasion, et jamais il

(1) Diego Fernandez de Quiñones, merino mayor des Asturies, adelantado de Leon; il mourut en 1444, à l'âge de soixante-quinze ans, laissant dix enfants et trente petits-enfants, n'ayant pas éprouvé pendant sa longue vie un seul revers. Un article lui a été consacré dans les *Generaciones y semblanzas*, à cause de cette existence exempte de toute mauvaise chance. — Carlos d'Arellano, seigneur de los Cameros, alferez mayor de l'infant D. Fernando, était l'un des grands de Castille qui tenaient le premier rang à la cour depuis le règne de D. Juan Ier.

ne remonta sur son cheval, encore bien que plusieurs fois on répandit la nouvelle de l'arrivée de beaucoup de Mores à pied et à cheval. Il ne voulut se remettre en selle qu'arrivé à la hauteur d'Audita, là où trois chemins se rencontrent, l'un qui va à Ronda-la-Neuve, l'autre à Ronda-la-Vieille, et le troisième à Montecorto. Le reste des équipages montait alors une côte, et était en sûreté, car il était bien à trois lieues en avant. Là s'arrêtèrent le bon chevalier Pero Niño et le comte Martin Vasquez avec cent hommes d'armes, jusqu'à ce qu'ils pensèrent que les équipages avaient dû arriver depuis plus de trois heures à Zahara, ce qui les mena bien avant dans la nuit. Ceux qui avaient accompli tout ce travail avec le bon connétable n'étaient que quatre cents hommes d'armes, et de piétaille pas un seul homme. Les éclaireurs avaient plusieurs fois aperçu jusqu'à deux mille cavaliers mores et huit ou dix mille hommes de pied. Ici l'auteur dit à ce sujet que crainte et amour sont deux contraires, et que celui qui craint n'aime point, parce que l'amour chasse la crainte. Celui qui aime vraiment est tellement enflammé par l'amour, qu'il le communique à ceux qui l'entourent ; et le bien aimant, par l'espoir d'obtenir ce qu'il désire tant, trouve légers et plaisants tous les travaux. Ainsi en arriva-t-il au bon connétable, qui toujours aima l'honneur et travailla pour lui, et l'acquit, et jamais ne le laissa perdre dans tous les lieux où il entendit qu'il pouvait le gagner. Il enseignait par l'exemple ceux qu'il aimait bien, et de même enseignèrent par leur exemple lui et les chevaliers qui avec grand courage et peu de monde retournèrent dans les lieux d'où tous les autres s'étaient retirés craignant la bataille. Et ils firent rentrer dans leur forteresse les Mores qu'ils rencontrèrent là, et sauvèrent l'honneur

de la Castille en ne laissant pas l'équipage de siége aux mains des ennemis, et ils travaillèrent ce jour-là du lever jusqu'au coucher du soleil, entourés de beaucoup d'ennemis, en leur montrant qu'ils étaient de ceux qui aiment l'honneur. Ainsi partit l'infant du royaume de Grenade, et après avoir mis ordre à tout ce qui concernait la guerre, il vint à Guadalajara, où étaient le roi et la reine. Là il se passa entre les régents, la reine et l'infant, beaucoup de choses qu'il serait long de raconter (1).

CHAPITRE LVI (2).

Le roi et les tuteurs quittèrent Guadalajara et vinrent à Valladolid ; là ils s'accordèrent sur les affaires du royaume. Pour rendre la concorde durable, et pour qu'il ne s'élevât plus de discussions entre eux, ils partagèrent le gouvernement de l'état : la reine demeura gouvernante de la Castille jusqu'aux montagnes, et l'infant de tout le reste, depuis les montagnes jusqu'à l'Andalousie (3). L'infant, de là en avant, s'efforça de se rendre puissant, tint un état de roi, et n'accorda des faveurs qu'à ses serviteurs et aux

(1) L'infant était de retour à Séville vers la fin d'octobre. Il en partit le 14 novembre, et tint, en janvier 1408, les cortès à Guadalajara.

(2) Le titre de ce chapitre manque dans le manuscrit.

(3) Le partage des provinces avait été fait, dès l'année 1407, par diocèses. L'infant avait eu pour sa part, outre les diocèses situés au sud des montagnes de Guadarrama, quelques-uns de ceux de la Galice, et celui de Palencia.

gens de sa maison, et non aux autres. Et autant d'offices, gouvernements et dignités venaient à vaquer, autant en donnait-il à des hommes de sa maison (1). Il ne laissait dans le royaume autorité à personne qui ne fût pas pour lui. Quand le roi don Enrique mourut, il avait désigné pour exécuteurs testamentaires le connétable don Ruy Lopez et son confesseur frère Juan Enriquez, et ordonné que Diego Lopez de Astúñiga et Juan de Velasco eussent la garde de son fils et l'administration de sa maison jusqu'à ce que le roi fût en âge de régner (2). Mais l'infant don Fernando s'y prit de telle sorte que les personnes désignées par le roi ne purent remplir leurs fonctions. Il fit valoir beaucoup de raisons, afin de démontrer qu'il convenait d'agir autrement pour l'honneur et le profit du roi et du royaume, en cela comme en autres choses, et donna à la reine-mère le gouvernement de la maison du roi. Dans ce temps, Pero Niño était avec le roi et la reine, et il lui fut confié une des trois capitaineries de la garde du roi; et on lui donna cent lances qui revenaient à sa compagnie, la garde du roi se composant de trois cents lances. Pour cette raison, il

(1) Cette accusation ne manque pas de fondement. On trouva excessif, par exemple, que l'infant ait fait, en 1408, donner à son fils D. Sancho, alors âgé de huit ans, la grande-maîtrise d'Alcantara et celle de Saint-Jacques, l'année suivante, à son autre fils D. Enrique, encore enfant.

(1) Diego Lopez de Zuñiga, justicia mayor et alguazil mayor de la maison du roi; il avait joué un très-grand rôle pendant la minorité du roi D. Enrique III, dont il devint le favori. En 1410, il fit à ses frais, en volontaire, la campagne d'Antequera, pour gagner l'indulgence qu'avait accordée le Pape. Il mourut en 1417. — Juan de Velasco, camarero mayor du roi, s'était fait armer chevalier par l'infant devant Setenil, circonstance bien curieuse dans la vie d'un homme qui, depuis vingt ans, occupait une place des plus considérables dans l'État. Lui et Diego Lopez quittèrent la cour en 1408, à cause des inquiétudes que l'infant leur donnait pour leur sûreté.

ne lui fut pas possible d'aller en France. Il envoya quelqu'un auprès de madame l'amirale pour se dégager d'avec elle, ne pouvant y aller lui-même. Et c'était bien raison, afin qu'une si grande dame ne continuât pas à rester dans la confiance qu'il reviendrait, comme elle l'avait fait jusque-là, suivant les accords que je vous ai contés plus haut.

Ici finit la seconde partie (1).

(1) Cette indication manque dans notre manuscrit, et nous l'empruntons au texte de Llaguno, ainsi que la suivante, laquelle est évidemment due à Llaguno lui-même. Toutes les deux sont du reste conformes à la division que Gamez annonce à la fin de son introduction. Notre manuscrit laisse ici un blanc, comme s'il existait une lacune à la fin du deuxième livre, mais nous croyons qu'il n'y manque rien.

ICI COMMENCE LE TROISIÈME LIVRE.

CHAPITRE PREMIER[1].

. . . .

. . . . [et à cet infant don Juan de Portugal, le roi don Juan] de Castille donna en mariage sa sœur l'infante doña Costança. Le roi don Enrique avait eu cette doña Costança d'une grande dame de la maison royale d'Aragon, à laquelle il avait promis de l'épouser, si sa femme, la reine doña Juana, venait à mourir avant elle. Et le roi

(1) Il ne semble pas que la lacune qui, dans notre manuscrit, de même que dans celui de Llaguno, tronque le troisième livre, comprenne plus que le commencement du premier chapitre. Nous essaierons de la combler à l'aide de l'opuscule intitulé : *Relacion del rey D. Pedro y de su descendencia* (Bibl. imp., mss., fonds espagnol, n° 101), qui fut composé sous Isabelle-la-Catholique, par l'historiographe Gracia Dei, et augmenté, sous Philippe II, par un ou deux anonymes. Gracia Dei et ses continuateurs citent plusieurs fois Gamez, et d'ordinaire presque textuellement. Le passage suivant est tiré de l'article consacré (f° 35) par l'un des anonymes à l'arrière-petit-fils de Pierre-le-Cruel, don Alonso de Castilla, qui avait épousé Juana de Zuñiga, petite-fille, par sa mère Leonor Niño, de Pedro Niño et de Beatriz de Portugal.

« Il est à savoir que le roi don Pedro de Portugal laissa quatre fils : don Fernando, qui était l'aîné et succéda à la couronne ; don Juan, qui

don Juan maria l'autre infant, don Dionis, à une autre de ses sœurs, doña Juana, fille de doña Juana de Cifuentès. Le roi apanagea l'infant don Juan et lui donna Alba de Tormes et Valencia de don Juan. Quand mourut le roi don Fernando de Portugal, l'infant don Juan était déjà en Castille, et on le proclama roi en Portugal, et on l'envoya chercher, parce que la couronne lui appartenait après le roi son frère. L'infant fit savoir au roi qu'il voulait partir pour le Portugal, et le roi le fit arrêter, voulant lui-même devenir le roi de ce pays; aussitôt le roi don Juan de Castille épousa la reine doña Béatriz, fille du roi don Fernando de Portugal et d'une femme mariée que ce roi

était le puîné ; don Dionis, qui était le troisième, et un autre don Juan, qui était bâtard et maître de l'ordre d'Avis. Après la mort du roi don Pedro, son fils aîné, ledit roi don Fernando lui succéda. Il épousa par amour doña Leonor Tellez de Meneses, femme de Juan Lorenzo Vasquez de Acuña, celui-ci étant encore vivant. A cause de cela il exila de Portugal Juan Lorenzo Vasquez, qui s'en vint en Castille, et ledit Juan Lorenzo portait sur sa toque des cornes d'or, comme Gutierre Diaz de Guemez le raconte en son histoire. Doña Leonor Tellez avait une sœur qui s'appelait doña Maria Tellez de Meneses, et qui était veuve. L'infant don Juan, frère puîné du roi, épousa en premières noces, par amour, cette doña Maria ; ce mariage déplut beaucoup à doña Leonor Tellez, qui se faisait appeler reine, car elle eût voulu que l'infant don Juan épousât doña Beatriz, sa fille, et fille du roi don Fernando. A cause de cela, elle conçut une grande haine contre l'infant don Juan, et, pour venir à ses fins, elle donna à entendre à l'infant don Juan, faussement, que doña Maria, sa femme, commettait envers lui trahison. Il en résulta que l'infant mit à mort ladite doña Maria Tellez, laquelle mourut bien innocente du péché qui lui était imputé. D'autre part, doña Leonor Tellez se plaignit vivement du meurtre de sa sœur auprès du roi don Fernando, son mari, lequel contraignit l'infant don Juan de sortir de Portugal et de venir en Castille. Auparavant son frère, l'infant don Dionis, était venu en Castille parce qu'il n'avait pas voulu baiser la main de doña Leonor Tellez. »

avait enlevée à un de ses vassaux qu'on appelait Juan Lorenço de Acuña; et à propos de ce mariage, advinrent diverses choses qui ne furent pas grandement à l'honneur de la Castille (1).

CHAPITRE II.

Comment l'infant don Juan de Portugal eut deux filles de l'infante, sa femme, et comment et avec qui elles furent mariées.

L'infant don Juan de Portugal eut deux filles de sa femme, l'infante doña Costança. L'aînée fut appelée doña Maria et la seconde doña Béatriz. L'infant don Juan mourut. On maria la fille aînée au comte don Martin Vasquez de Acuña, parce que c'était une chose convenue avec lui dans les conventions qu'il fit quand il passa de Portugal en Castille. On la maria par force, contre la volonté de sa mère et par ordre du roi. L'infant don Fernando prit l'autre fille, l'éleva dans sa maison et la fiança à l'infant don Enrique, son fils, lequel fut depuis maître de Saint-Jacques, elle étant de l'âge de onze ans, et lui n'ayant pas encore trois ans accomplis (2), car elle était le plus beau

(1) Voir les notes à la fin du volume.

(2) Il y avait entre eux une bien plus grande différence d'âge. D'après Gamez lui-même, doña Beatriz, qui mourut à la fin de l'année 1446, ayant alors environ soixante ans, devait être née vers 1386. L'annotateur du *Gracia Dei* la fait naître avant 1383 et dit qu'elle avait déjà dix-huit ou vingt ans quand l'infant don Fernando la fiança à son fils don Enrique. Au moment où Gamez la met en scène, elle ne pouvait avoir moins de vingt-trois ans.

parti qu'il y eût alors en Castille et aussi en Portugal, et elle devait avoir des héritages de deux côtés et dans les deux pays. L'infant don Fernando fit partager les biens qui provenaient de l'infant don Juan ; il donna à la comtesse doña Maria Valencia avec son domaine, et à doña Béatriz Alba et ce qui en dépendait.

Dans ce temps, le roi don Martin d'Aragon, qu'il sût ou ne sût pas comment doña Béatriz avait été fiancée à don Enrique, l'envoya demander à l'infant don Fernando pour l'épouser lui-même. L'infant était très-aimé du roi don Martin et espérait qu'il le ferait un jour héritier du royaume d'Aragon. Il consentit donc à ce mariage ; mais pendant qu'on s'occupait à en établir les conditions, le roi épousa une damoiselle de sa maison qui se nommait doña Margarida (1). On eut bientôt la nouvelle que le roi était marié, de quoi doña Béatriz de Portugal fut fort joyeuse, parce qu'on lui avait déjà parlé de mariage en faveur d'un chevalier duquel la dame se tenait pour satisfaite, selon qu'on le verra par la suite de cette histoire. De ce moment elle eut pour volonté de ne se marier qu'avec quelqu'un qui lui plairait, puisqu'on la promenait ainsi de fiancé en fiancé.

Pero Niño était dans ce temps grandement réputé comme bon chevalier, tant en armes qu'en joûtes et tournois, généreux, entreprenant, très-brillant dans ses équipages, distingué au palais et très-courtois, ce qui le faisait aimer de tout le monde. On parlait bien de lui partout où il était connu. Jamais on ne put reprocher à ce che-

(1) Le roi don Martin de Aragon épousa, le 16 septembre 1409, doña Margarida de Prades, fille de don Pedro de Prades et de doña Juana de Cabrera. Il mourut le 30 mai 1410, sans laisser d'enfants, et le débat s'ouvrit pour la succession à la couronne d'Aragon.

valier que, dans les palais ou dans les maisons où il allait, par sa faute il se fût élevé propos aigres ni disputes. La bonne renommée de ses actions faisait tant auprès des autres, qu'elle les portait à désirer d'avoir à faire à lui. Mais lui était toujours mesuré et courtois en son langage, observant soigneusement quelle était la personne qui le provoquait à parler; il disait qu'il fallait laisser les propos piquants aux femmes, dont c'est le vice et la coutume, et que les hommes faisaient mieux d'en venir aux mains, ce qui était leur vertu et honneur. D'en venir aux mains avec lui, jamais personne ne s'en soucia.

CHAPITRE III.

Comment et à quel propos Pero Niño commença à être amoureux de la dame doña Beatriz.

1409. L'infant don Fernando faisait dans ce temps de grandes fêtes et rejouissances à Valladolid, car la reine de Navarre, sa tante (1), y était alors venue, et avec elle d'honorables chevaliers et de grands seigneurs, et beaucoup de belles dames et damoiselles. Il s'y trouvait aussi plusieurs chevaliers ambassadeurs de France et d'Angleterre, et également des Mores, ambassadeurs de Grenade. Et la reine, mère du roi, faisait faire souvent des joûtes et jeux de cannes, et des tournois à pied et à cheval, en sorte que,

(1) Doña Leonor, fille du roi don Enrique II et femme de Charles III, roi de Navarre.

presque tous les jours les chevaliers avaient à mener les mains, et Pero Niño était toujours là. Ordinairement, quand il joûtait, il amenait avec lui quatre ou cinq chevaliers de sa maison armés pour la circonstance; d'autres fois, il allait seul et joûtait avec de très-fortes lances, et chaque jour avait plus d'une rencontre dans lesquelles il renversait bien des chevaliers et de ceux qui avaient fait vider la selle à d'autres.

Un jour, il arriva qu'on joûtait dans une rue qui se nomme la *Cascagera*, où la plupart du temps on se revoyait, et Pero Niño joûta ce jour là. Parmi les chevaliers qu'il rua par terre en était un des plus vaillants et des plus considérables de la maison de l'infant. Ce chevalier était tel, que son rang m'oblige à ne le pas nommer. Dans cette rue, il y avait une belle et honorable demeure où logeait (1) pour lors la dame doña Béatriz, fille de l'infant don Juan; avec elle était doña Margarida, sa cousine, fille du comte don Enrique Manuel (2). Et il faut savoir que..... en raison de quoi il lui avait été plusieurs fois parlé de la

(1) La cour de Castille était, à cette époque, constamment en mouvement, et les personnes qui la suivaient étaient logées dans chaque ville par les *aposentadores* ou fourriers royaux.

(2) Don Enrique Manuel, fils naturel du célèbre don Juan Manuel, s'établit en Portugal auprès de sa sœur, la reine Constance. Il y fut fait comte de Cintra. Son petit-fils, du même nom que lui, prit, en 1383, parti pour le roi don Juan Ier, lorsqu'il alla réclamer la couronne au nom de sa femme, doña Beatriz. Cela le ramena en Castille, où le roi lui donna Montealegre et Meneses, avec le titre de comte. C'est de ce don Enrique Manuel, d'ordinaire confondu avec son aïeul, qu'il est ici question. (Voyez PELLICER, *Informe para la casa de Sarmiento*. Salazar Mendoza (*Casa de Lara*, t. I, p. 451), n'admet point, malgré Pellicer, qu'il y ait eu plusieurs Enrique, mais le rapprochement des dates semble démontrer le contraire.) L'infant don Fernando avait en lui une grande confiance, et lorsqu'il alla prendre possession de la couronne

prendre pour femme ; et elle était telle, et par la beauté et par le lignage, que cela eût été, en effet, très-convenable, mais sa volonté n'allait pas de ce côté. Le jour où Pero Niño culbuta ce grand personnage, chevalier de la maison de l'infant, il arriva, comme d'ordinaire en pareil cas, que les uns eurent grande peine et les autres plaisir de sa chute. Et alors la dame doña Béatriz était à regarder ce qui se faisait à la joûte, et avec elle sa cousine doña Margarida, et d'autres dames et damoiselles ; et doña Margarida se mit à dire : « Que le chevalier tombe, cela n'est merveille lorsque son cheval tombe ; la faute n'est pas au chevalier, mais au cheval. » Doña Béatriz répondit : « Cousine, vous ne jugez pas bien, et vous ne dites pas ce que vous avez dans votre pensée. Vous vous êtes bien aperçue, je crois, que ce chevalier est tombé parce qu'il a plié sous le poids des coups, et il a tiré les rênes si fort que cheval et cavalier

d'Aragon, il le nomma du conseil chargé d'exercer sa part de la régence.

Don Enrique Manuel eut de sa femme Beatriz de Souza trois fils et deux filles. L'une de ces filles est Margarida, dont ne parlent ni Argote de Molina, ni Alonzo Lopez de Haro, à l'article des Manuel. En voici peut-être la raison : Haro, à l'article des Luna, dit que le connétable don Alvaro de Luna eut de Margarida Manuel, « femme noble et de grande qualité, » deux enfants, dont l'un, don Pedro de Luna, hérita en partie de l'immense fortune de son père. Pellicer (*Casa de Sarmiento*), qui la nomme Margarida Manuel de Villena, affirme expressément qu'elle était fille du comte de Montealegre et de Beatriz de Sousa ; il en fait également la mère de don Pedro de Luna, comte de Ledesma. Salazar Mendoza, dans sa défense du connétable (*Cronica del grand cardenal d'España*), confesse l'illégitimité de la liaison qu'il y eut entre don Alvaro et doña Margarida ; mais il ajoute que, lorsque naquit don Pedro de Luna, don Alvaro était veuf et Margarida veuve (de Diego Garcia de Toledo). Nous donnons l'excuse pour ce qu'elle vaut.

ont dû rouler à terre. » Et la plupart des dames et damoiselles qui étaient là furent de l'avis de la dame doña Béatriz. A cette conversation assistaient encore d'autres personnes, et parmi elles se trouvait un damoiseau de Pero Niño, à qui appartenait la maison où demeurait doña Béatriz; et il conta le tout à son seigneur, et la manière dont les dames avaient jugé. Dans le temps dont je vous parle, Pero Niño avait déjà dégagé sa parole auprès de Madame l'amirale de France, la grande dame dont je vous ai ci-dessns parlé, et qu'il aima quand il fut en France; il avait envoyé prendre congé d'elle, à cause de la guerre des Mores, et suivant les conventions qui avaient été arrêtées entre eux, et alors était passé le terme où elle devait l'attendre et lui la rejoindre, à son pouvoir, dans le délai qu'il avait fixé.

Et ici l'auteur dit que les choses qui doivent arriver, il faut qu'elles soient et qu'elles aient un commencement, et que tels furent l'occasion et le principe du mariage de ces deux personnages, mariage pour lequel ils eurent à traverser bien des épreuves et de dures. Et pendant que le damoiseau racontait à Pero Niño les paroles qu'avait dites doña Béatriz, sur l'heure même le chevalier mit fermement dans son cœur qu'il aimerait cette damoiselle, à toute bonne fin de son honneur, et nonobstant qu'il sût qu'elle était fiancée, car il comprenait que le mariage était trop inégal à cause de l'âge. Et dans le même temps, Pero Niño apprit comment il en allait de doña Béatriz, et que ce troc que lui voulait faire faire l'infant l'avait disposée à ne point accepter de mari, sinon quelqu'un qui lui plût. Et de même que Pero Niño s'était hasardé à d'autres grandes affaires, il se hasarda encore à celle-là. Il trouva quelqu'un par qui faire dire à doña Béatriz qu'elle était la dame du

monde qu'il aimerait le plus servir pour son honneur et qu'il pensait s'y vouer jusqu'à la mort, parce qu'elle était plus généreuse qu'aucune des reines de toute l'Espagne, qu'il n'y avait damoiselle ni mieux famée, ni de plus haut lignage, et il la requit d'agréer qu'il s'appelât son chevalier et se montrât tel en tous lieux où il le faudrait. Et quand elle ouït cette ambassade, elle en fut fort émerveillée et toute troublée en son cœur, et changea de couleur et ne répondit pour lors chose aucune au messager. Mais Pero Niño ne cessait de ranger de son côté et de gagner le bon vouloir des personnes dont il savait qu'elle prenait conseil et qui étaient de sa maison et autour d'elle. Il leur rendait beaucoup d'honneurs et leur faisait des présents, mais sans leur rien donner à entendre de son motif. Bientôt, de tous les gens qu'il y avait dans la maison de cette dame, il n'y en eut point qui ne parlât de Pero Niño et de ses hauts faits; la vérité est qu'il y donnait assez de matière. La plupart d'entre eux ne savaient pas tout, quoiqu'ils en devinassent quelque chose, et ils s'entretenaient tant de lui dans toute la maison, que doña Béatriz en fut tout émerveillée; et un jour, à ce sujet, elle appela deux de ses damoiselles en qui elle avait grande confiance, et leur dit : « Apprenez-moi, amies, qui donc a glissé dans cette maison Pero Niño, un homme à qui je n'ai jamais parlé, que je ne connais que par ouï-dire? Je vois qu'ici vous parlez toutes de lui et vantez ses actions et sa courtoisie plus que vous ne le faites d'aucun autre chevalier de Castille. » Et une d'elles répondit : « S'il n'était pas ce qu'il est, nous ne ferions point de lui tant de louanges; mais c'est aujourd'hui, sans conteste, la fleur de tous les chevaliers en noblesse et en chevalerie, et en lui sont toutes bonnes vertus, autant que dans le meilleur chevalier du monde il

y en puisse avoir. » Et l'autre dit : « Madame, c'est grande vérité, et même il y a en lui plus de bien qu'on ne le saurait dire, et bien heurée sera la femme qui aura un tel mari et seigneur, parce que toute sa vie elle sera joyeuse et vivra en plaisir. » Et ces damoiselles savaient déjà la bonne façon de dire, parce que, de la part de Pero Niño, elles avaient été soufflées par ce damoiseau qui les entretenait tous les jours. Et doña Béatriz répondit : « Ah! mes amies, comme vous vous trompez! Je sais bien que c'est aujourd'hui un des plus fameux chevaliers du monde, mais on m'assure que pour lui sont diffamées de grandes dames, et je ne voudrais pas que je fusse mise au nombre de celles-là, ni être aucune d'elles ; bien vous savez que c'est la chose dont je me suis toujours le plus gardée, et je vous ordonne que sur ce chapitre vous ne me fassiez jamais plus entendre une parole. » Telle fut, ce jour-là, sa réponse ; et elle fut portée par le damoiseau à Pero Niño. Mais lui, qui n'oubliait jamais ce qu'il avait arrêté dans son cœur, se mit bien en peine pour trouver moyen de lui tout dire, de lui à elle. Un jour qu'elle sortait de son logis pour chevaucher, il s'arrangea de façon à se mettre sur son chemin et à se faire prier par ceux qui étaient là de tenir les rênes du cheval ; et il le fit, car c'était l'occasion qu'il cherchait, et la fortune la lui envoyait à cette heure. Et marchant de la sorte à côté d'elle, il eut loisir de lui découvrir toutes ses pensées, lui remémorant comment il les lui avait déjà fait apprendre, et la priant d'être bien assurée que son désir était de l'aimer droitement et loyalement, à l'honneur de tous deux. Elle répondit que l'on devait toujours douter des paroles des hommes, mais qu'elle prendrait l'avis de personnes qui avaient l'obligation de la conseiller loyalement, et qu'elle répondrait.

Pero Niño ne cessait de chercher tous les meilleurs expédients pour mener à chef cette affaire. Et la dame doña Béatriz avait un frère, fils naturel de son père, l'infant don Juan, que l'on appelait don Fernando (1), bon chevalier et très-ami de Pero Niño dans les temps passés. Pendant le délai que prit la dame doña Béatriz pour répondre à Pero Niño, celui-ci s'ouvrit à don Fernando, son frère, et lui dit toutes ses pensées et le point où en étaient les choses. Quand don Fernando sut cela, il montra qu'il en avait grand plaisir et promit à Pero Niño de l'aider, comprenant que ce serait à l'honneur de sa sœur, après tous les projets de mariage que l'on avait faits pour elle, et les menées qu'il y avait dans la maison du seigneur infant. Incontinent, don Fernando s'en fut vers sa sœur, de la part de Pero Niño, et ils s'entretinrent des choses passées, présentes et à venir; et sur ces dernières ils s'arrêtèrent le plus, car elles se devaient accomplir sans le congé du seigneur infant, lequel était pour ce moment [comme] roi, car il était régent du royaume pendant le petit âge du roi, son neveu.

[Il revint] auprès de Pero Niño et lui rapporta tout ce qui s'était dit, comment il avait remontré à doña Béatriz les travaux et peines qui pourraient en naître et les périls qui s'en suivraient, [ajoutant que] s'il voulait s'y jeter à toute outrance, elle était pour sa part décidée, suivant l'avis de son frère et d'autres personnes qui la conseillaient loyalement, eu égard à sa chevalerie; car Pero Niño était tel, qu'il amènerait bien toute l'affaire à sauveté, et il n'y avait

(1) Don Fernando, seigneur de Bragance. Il avait épousé, en Portugal, l'an 1407, Leonor Vasquez Coutinho. Après la mort de son fils, D. Duarte, en 1442, Bragance fit retour à la couronne.

pas dans tout le royaume un chevalier à qui appartînt de se charger d'une entreprise pareille, sinon lui.

De tout cela Pero Niño eut grand plaisir quand il ouït cette réponse, car avec une grande sagesse il s'était déjà regardé dans le miroir de la haute prudence (1), et il y avait vu qu'il était obligé à toutes ces choses et à beaucoup d'autres qui pouvaient lui advenir. Le mariage fut alors concerté par le frère de doña Béatriz et par d'autres personnes d'autorité, et les fiançailles furent faites par un prêtre, en présence de ces personnes discrètes et honorables, de toute foi et créance ; et arrhes, dots et obligations en villes et vassaux, comme il convenait à une telle dame, lui furent assignées par devant gens qui aimaient son honneur et qui étaient tenus à chercher l'avantage des deux parties, à les servir et à garder le secret jusqu'au jour où il devait être déclaré, bien que plusieurs d'entre eux eussent déjà grand souci des persécutions qui pouvaient s'en suivre. Cependant, comme ils voyaient la chose arrangée par les parties principales, ils pensaient que tout finirait en bien, et que telle était la volonté de Dieu, comme de fait on le verra plus loin.

Et depuis ce temps, Pero Niño fut beaucoup plus joyeux qu'il ne l'était auparavant, et se tint en plus alertes dispositions et sur un plus grand pied, comme quelqu'un qui pensait à mener à chef cette affaire. Et désormais il ne prit plus guère soin de la tenir secrète (2) : aux uns il

(1) *De la grand prudencia.* En se reportant à la définition de prudence que notre auteur a donnée dans le prohême, on verra que le miroir auquel Pero Niño se regarda ne pouvait lui donner des conseils de circonspection, mais bien de prudhomie, « afin de parvenir à la haute vertu de prouesse. »

(2) Voyez les notes à la fin du volume.

en parlait, et aux autres qui le questionnaient il ne la niait pas, de sorte qu'il sut qu'on en avait dit quelques mots à l'infant, et avant que la chose allât plus loin, il voulut la lui faire savoir lui-même. Or, comme le seigneur infant avait désir de faire la guerre, et surtout aux Mores, il lui faisait plus d'accueil qu'à nul autre chevalier de son rang ou au-dessus, et Pero Niño le vint trouver et lui dit : « Seigneur, j'ai été élevé par le roi don Enrique votre frère, et, comme Votre Grâce le sait, je lui ai fait de bons services et par terre et par mer; et lorsqu'il se proposait de me donner récompense et haut état, selon qu'il me l'avait promis, Dieu le retira de ce monde. Il est vrai que, comme Votre Grâce était là, je pensai qu'elle voudrait rémunérer et récompenser les services que j'ai faits à Sa Grâce le roi votre frère, et aussi entends-je bien vous servir le mieux que puisse faire un chevalier qui sert roi ou seigneur, ce à quoi, grâce à Dieu, je suis bien préparé. A présent, seigneur, il convient que je prenne femme, et l'on me propose les plus grands partis du royaume; mais comme j'ai l'intention de vous servir mieux que tous les rois du monde et que je veux être tout à vous, j'aurais inclination à me marier dans votre maison. »

L'infant lui répondit : « Tout ce que vous avez dit est vérité, et vous devez être assuré qu'en toutes les choses où je pourrai vous aider je vous donnerai assistance comme à l'homme que je tiens le plus près de moi, et qui est serviteur de ma maison. Qu'il vous plaise donc de me dire de qui il s'agit et sur qui votre inclination se porte. » Alors Pero Niño répliqua qu'il avait quelque embarras à le dire lui-même, mais qu'il répondrait par le confesseur de l'infant, et l'infant dit que cela était bien. Dès le len-

demain, Pero Niño fut trouver le confesseur, et lui rapporta les paroles qu'il y avait eu entre lui et l'infant. Il lui révéla que la damoiselle était doña Béatriz, fille de l'infant don Juan. Cela parut un peu trouble (1) au confesseur, parce qu'il savait que l'infant s'occupait pour la dame d'autres mariages hors du royaume de Castille, et même qu'il n'avait pas tout à fait rompu le projet de mariage avec son fils. Toutefois, il assura qu'il ferait la commission et rapporterait la réponse; et il ne se passa pas deux ou trois jours que Pero Niño eut la réponse par le confesseur. Cette réponse fut que l'infant lui ordonnait et le priait de ne point parler davantage de ce projet, parce qu'il avait déjà négocié et arrangé un mariage autre part, où il lui importait beaucoup qu'il se fît, et il n'était plus possible de le rompre, mais qu'il l'engageait à jeter les yeux dans tout le royaume sur ce qui serait d'ailleurs le plus à son gré, et qu'il le seconderait comme il l'avait promis, en quoi lui serait fait grand plaisir. Pero Niño répondit au confesseur d'être bien assuré que, si ce mariage ne se faisait pas, de toute sa vie il n'épouserait personne autre, que l'infant le tînt pour certain; que si Sa Grâce lui accordait sa demande, elle le rendrait le plus heureux chevalier du monde et s'en apercevrait bien à ses services, mais que, si elle la lui refusait, il aimait mieux qu'on lui coupât la tête. Le confesseur répondit que pour lui faire plaisir il reporterait leur conversation, quoique sur ce sujet l'infant lui eût parlé d'une manière fort sévère (2). Depuis ce mo-

(1) *Un poco escuro.*

(2) *El confesor dixo que por le facer placer que se lo diria en caso que le fablava en ello muy áspero.* — Peut-être faut-il, au lieu

ment, Pero Niño se tint pour bien déchargé, en raison de ce qu'il avait fait savoir à l'infant. Pour dire vrai, il aperçut tout de suite les travaux qui allaient lui survenir, et d'ores en avant il se garda mieux qu'il ne l'avait fait jusque-là. Il allait toujours à cheval, car il était l'homme le mieux monté du royaume (1), et il tenait toujours autour de lui vingt à trente chevaliers et écuyers, bien équipés et pourvus de bons chevaux. Les robes de martre alors ne se montraient plus souvent; la cotte de maille était le vêtement ordinaire.

Ici l'auteur parle et traite du courage et de la constance, et il dit comment ce chevalier entrait déjà dans la bataille avec très-grande vaillance et entendement, ne redoutant ni les coups présents ni les coups à venir, et mettant de côté toute crainte, afin d'obtenir le triomphe et l'honneur dans cette grande entreprise, [bravant des dangers] lesquels en son cœur semblaient petits en comparaison des épreuves par où il savait qu'il devrait passer. Voyez si ce n'était pas grand courage et grande hardiesse que de dire et faire savoir sans aucune frayeur toute son intention à un si puissant prince, et attendre la réponse, qui fut ce que vous avez ouï ! Et après l'avoir reçue de l'infant, il resta près d'une demi-année à la cour et dans les environs, et se jeta plusieurs fois en d'assez grands risques pour voir son épouse (2). Mais les choses que Dieu veut garder de tout accident sont bien gardées ; ainsi ar-

de *fablava*, lire *fallava*, et traduire : il reporterait ses paroles, quoiqu'il trouvât l'infant bien aigrement disposé à ce sujet.

(1) *El mejor honbre encavalgado del reyno.*

(2) Ce nom d'époux et d'épouse était alors donné en Espagne après les fiançailles, quoiqu'elles ne fussent pas toujours un engagement bien solide.

riva-t-il pour cette fois, car doña Béatriz était si véritablement devouée à l'honneur de son seigneur et époux qu'aucune autre femme au monde ne le pourrait être plus, comme il apparut plus tard. Tout cela vint à la connaissance de l'infant et de ceux qui l'entouraient, lesquels n'aimaient pas Pero Niño, parce qu'ils lui portaient envie, et ils le contrariaient dans cette affaire, ainsi que dans toute autre chose, autant qu'ils le pouvaient; cependant ils ne s'en tenaient pas pour bien certains. Ces seigneurs étaient: don Sancho de Rojas, évêque de Palencia, qui fut depuis archevêque de Tolède; Alfonso Anriquez, amiral; le comte don Enrique Manuel et Perafan de Rivera, adelantado de la frontière, qui étaient alors les principaux du conseil de l'infant (1). Don Ruy Lopez de Avalos, connétable de Castille, était là; mais quoiqu'il eût grand désir d'aider Pero Niño, il n'y trouvait pas grand jour, et au contraire tous le tenaient pour suspect, croyant qu'il avait participé au conseil pour le mariage. Et ils ne se trompaient pas de beaucoup; en effet, s'il ne s'était pas mêlé de l'affaire lorsqu'elle commençait, il y avait depuis aidé autant qu'il avait pu. Ces seigneurs firent tant auprès de l'infant, que celui-ci finit par vouloir connaître toute la vérité.

(1) Sancho de Rojas avait fait avec l'infant la campagne de Setenil, comme auditeur de la chancellerie, et il marqua par son audace guerrière pendant le siége d'Antequera, l'an 1410. Il fut fait archevêque de Tolède en 1415 et mourut en 1422, étant resté jusqu'en 1420 l'un des principaux ministres, et toujours tout dévoué à la maison de l'infant don Fernando. — Alonso Enriquez, fils de don Fadrique, maître de Saint-Jacques, et par conséquent cousin-germain du roi don Juan Ier, avait rendu de grands services pendant la campagne de 1407 et battu la flotte des Mores dans le détroit de Gibraltar. Il mourut en 1426, à l'âge de soixante-quinze ans. — Perafan de Ribera, notaire mayeur d'Andalousie, fut désigné par l'infant don Fernando pour gouverner ses

CHAPITRE IV.

Comment, avec un grand courage, Pero Niño s'aventura à dire à l'infant, dans sa chambre, tout ce qui s'était passé.

Un soir, Pero Niño se trouvait au palais avec le roi et la reine. Le roi y était venu de Magaz (1), où il demeurait alors d'habitude, et Pero Niño avec lui, parce qu'il était l'un des principaux de ses gardes. Comme ses affaires allaient chaque jour l'étreignant davantage, il lui fallait venir voir son épouse et, en chevalier, soutenir l'entreprise où son honneur était si fort en jeu. Donc, lorsqu'il fut arrivé au palais, l'infant le fit appeler dans sa chambre, où il y avait l'évêque de Palencia et le connétable, pour apprendre de sa bouche la vérité sur les choses dont on parlait tant. L'infant lui dit qu'il devait se rappeler comment il en avait déjà été question entre eux, et que, par son confesseur, il lui avait fait faire prière et commandement de ne plus sonner mot de ce mariage et d'y renoncer, mais qu'à présent on l'avait averti qu'il prétendait avoir épousé doña Béatriz, et que sur ce point il voulait savoir de lui-même ce qui en était.

Pero Niño répondit : « Seigneur, Votre Grâce sait bien

provinces, lorsque l'infant alla prendre la couronne d'Aragon. Il mourut en 1425, agé de quatre-vingt-cinq ans. — Pero Niño avait, on le voit, affaire à forte partie, et son protecteur, le connétable d'Avalos, était alors peu en crédit.

(1) Magaz, sur la Pisuerga, à une lieue au sud de Palencia et sept lieues au nord de Valladolid.

que lorsque votre confesseur me dit de ne plus parler de cette affaire et de m'en départir, je répliquai que ce n'était pas une chose que je pusse laisser en aucune façon; que je pensais être dans mon droit, et que ce mariage devait convenir à Votre Grâce par plusieurs raisons : la première, parce que, si Dieu avait disposé les choses pour que nos deux cœurs fussent d'accord, c'était un cas où personne ne devait s'interposer pour y mettre obstacle; la seconde, que je me croyais chevalier de taille à mériter doña Béatriz, vous ayant servi de ma personne en maintes occasions signalées, étant aujourd'hui prêt à vous servir encore aussi bien que chevalier qui soit au monde, et que je vous demandais en grâce, vous suppliant autant que je pouvais le faire, de consentir à me l'accorder, ce par quoi vous me rendriez le plus heureux chevalier du monde, qu'autrement je préférerais la mort. »

Sur cela, il y eut beaucoup de paroles dites, qu'il serait long de conter, et Pero Niño repartit aussitôt pour Magaz. Beaucoup de ceux qui étaient dans le palais crurent que Pero Niño serait arrêté sur l'heure même. Il ne le fut pas; et il avait parlé si sagement et avait mis avant tant de bonnes raisons en sa faveur, et les avait dites avec tant de courage, et l'infant était si noble et si porté à la justice, qu'il ne le fit pas arrêter; n'eussent été les mauvais conseillers, il eût certainement accordé son consentement.

Il ne se passa guère de temps que l'infant et l'infante envoyèrent appeler doña Béatriz, et l'évêque présent, ils lui demandèrent s'il était vrai que Pero Niño fût son époux, comme il le disait. Elle avait eu d'abord grand'peur que Pero Niño ne fût arrêté, sachant qu'il était en ce moment dans le palais de l'infant; mais elle avait ensuite appris d'un damoiseau qu'il était reparti. Elle répondit que telle était

la vérité. Et ils lui demandèrent comment elle avait pu oser pareille chose contre la volonté de l'infant, lorsqu'il était question de son mariage avec leur fils. Ils lui dirent qu'elle avait commis une laide action. Elle exposa pour se défendre beaucoup de raisons qui l'avaient mue à ce faire. L'une d'elles était celle-ci : elle dit à l'infant qu'avant d'être régent en Castille, du vivant du roi son frère, il l'avait fiancée à son fils, et devait bien s'en souvenir, mais qu'ensuite, après qu'il avait obtenu le gouvernement du royaume, il s'était occupé pour elle d'autres mariages au dehors, les uns honorables, les autres qui l'étaient moins; qu'alors elle avait mis dans son cœur de ne se marier qu'avec quelqu'un qu'elle aimerait. Elle ajouta que plusieurs de ses parents et d'autres qui s'intéressaient à son honneur lui avaient présenté ce chevalier, qu'elle s'était fiancée à lui et s'en tenait pour très-contente. Elle dit qu'elle demandait en grâce à l'infant de le trouver bon; que ce serait pour elle une grande faveur; qu'elle avait fait ce qu'elle devait faire, et qu'elle était assurée d'avoir choisi un chevalier tel et si bon que l'infant pouvait se promettre d'en être bien servi.

L'infant lui répondit qu'elle eût à ne plus parler de consentement, et qu'elle s'était de nécessité apprêté bien grands chagrins. Elle répliqua qu'elle était préparée à supporter tous les travaux et les peines qui pourraient lui advenir pour cette raison; et aussitôt il lui fut ordonné par l'infant de ne point retourner à son logis, mais de demeurer avec l'infante, sa cousine.

Le lendemain, l'infant envoya l'évêque de Ségovie (1) et

(1) Don Juan Vasquez de Cepeda, connu, du lieu de sa naissance, sous le nom de don Juan de Tordesillas.

Pero de Monsalve, trésorier du roi, auprès de la reine qui était avec le roi à Magaz, pour lui porter de grandes plaintes de Pero Niño, disant qu'il s'était fiancé à doña Béatriz quand elle était déjà fiancée au fils de l'infant. Sur quoi ils alléguèrent beaucoup de raisons concluant à ce que Pero Niño devait être arrêté, et que la reine devait le livrer pour être mis en prison. La reine savait tout depuis longtemps et favorisait Pero Niño; mais elle n'avait pas assez de puissance ni de hardiesse pour faire tout ce qu'elle eût voulu. Elle fit incontinent comparaître le chevalier pardevant les ambassadeurs. Là il déclara que, de vérité, il s'était fiancé à doña Béatriz, et il donna les motifs pour lesquels il l'avait fait. Il dit ensuite : « L'infant n'est pas mon seigneur; s'il me porte mauvaise volonté, et si, dans sa maison, il y en a quelques-uns à qui ce que j'ai fait soit déplaisant, qui prétendent que j'ai encouru reproche et veuillent entreprendre cette demande, je les combattrai devant le roi mon seigneur, devant la reine et l'infant, et sous les yeux de doña Béatriz, mon épouse. Qu'ils choisissent deux d'entre eux, ceux que l'infant voudra ou qu'ils choisiront eux-mêmes, et je leur rendrai raison selon ce que dispose la loi des chevaliers en pareil cas, tenant le champ d'un soleil à l'autre. Je les vaincrai un à un; quand j'aurai dépêché l'un, en quelque état que je sois, je combattrai l'autre sans délai, et je les tuerai, ou les ferai sortir du champ, ou les obligerai à confesser que je n'ai commis aucune faute en me fiançant à mon épouse doña Béatriz, et qu'elle non plus n'est à reprendre en rien. » La condition qu'il y mit fut que, passé le terme fixé et après la bataille à laquelle il s'offrait, le roi lui ferait, en présence de tous, remise de son épouse, libre et quitte de toute retenue. De plus, en

fin de discours, il ajouta qu'il s'offrait à donner aux chevaliers qui accepteraient le défi deux mille doublons à chacun pour leurs chevaux (1).

Les ambassadeurs le quittèrent, emportant ce défi avec le consentement de la reine, et s'en furent retrouver l'infant; mais ils ne tardèrent pas à revenir, et le lendemain ils rapportèrent pour réponse ceci : qu'on ne lui ferait point un tel plaisir, mais qu'on mettrait ordre à l'affaire d'une manière plus ennuyeuse pour lui. Et aussitôt ils traitèrent avec la reine de son arrestation, disant qu'autrement l'infant viendrait en personne. La reine était toujours dans la crainte de se voir enlever la garde du roi son fils; elle appela donc Pero Niño et lui dit qu'elle savait bien comme il avait été serviteur du roi don Enrique et du roi son fils; qu'elle connaissait toutes les fatigues qu'il avait endurées et endurait chaque jour pour garder et défendre le roi, mais que l'infant pourrait venir à Magaz et l'y faire arrêter; de quoi, dit-elle, elle aurait grand chagrin, ne le pouvant empêcher, et que, pour cette raison, elle le priait de se retirer à l'alcazar de Palenzuela (2), dont Pero Niño était alors capitaine pour le roi, et que pendant ce temps elle ferait tout ce qu'elle pourrait en sa faveur.

Pero Niño ayant entendu ce que disait la reine, et voyant qu'elle ne pouvait faire davantage, partit de là et se rendit à Palenzuela, où il resta quelques jours. L'infant, le jour même où Pero Niño partit de Magaz,

(1) Le doublon castillan valait sous don Juan II environ douze francs de notre monnaie. Il n'est pas admissible que Pero Niño ait fait une offre aussi magnifique, et malgré la concordance des manuscrits, nous proposons de lire deux cents doublons, ce qui était déjà un beau prix pour un cheval.

(2) Palenzuela, sur l'Arlanza, à six lieues nord-est de Palencia.

avait envoyé auprès de lui à Villamediana (1), où il demeurait, Diego Fernandez de Badillo, pour s'informer du parti qu'il prenait. Pero Niño lui fit tout rapporter par Diego Fernandez et se hâta de gagner Palenzuela. L'infant avait disposé du monde pour se saisir de lui, et il s'en trouva dans certains endroits par lesquels Pero Niño passa; mais ces gens n'osèrent pas l'attaquer, et il put arriver à Palenzuela. Il y était depuis trois jours, quand la reine lui expédia Rodrigo de Perea, adelantado de Caçorla (2) et Garci Furtado, un arbalétrier-massier du roi, pour lui dire et commander qu'il s'en fût de là, l'engageant à se retirer à Bayonne en Gascogne, car elle ne le pouvait protéger. Par ce chevalier Rodrigo de Perea, serviteur de la maison du roi et homme de crédit, et par Garcia Furtado, arbalétrier, aussi serviteur et officier de la maison du roi, la reine lui faisait tenir une lettre, car la loi veut qu'aucun gentilhomme ne puisse sortir du royaume sans encourir accusation, à moins que ce ne soit par commandement du roi, ou bien pour quelque juste motif de se dénaturaliser (3);

(1) Villamediana, entre Palencia et Palenzuela, à égale distance de chacune de ces deux villes.

(2) Rodrigo de Perea fut l'un des témoins qu'appela le roi don Enrique III pour faire son testament, la veille de sa mort. Il fut tué l'an 1438, dans une incursion qu'il fit sur les terres de Grenade. — La charge d'adelantado de Cazorla était à la nomination des archevêques de Tolède, et Rodrigo de Perea, qui fut nommé par l'archevêque don Sancho de Rojas, ne la remplissait pas encore en 1409.

(3) *O por justo impidimiento*. Nous avons supposé qu'il s'agit ici de ce droit de se dénaturaliser ou renoncer à l'allégeance de leur seigneur naturel, dont les gentilshommes espagnols usaient avec plus ou moins de formalités lorsque leurs intérêts étaient mis gravement en souffrance, « *impedidos,* » empêchés. Mais le passage tout entier est obscur. Notre manuscrit le donne sans indiquer les lacunes, au nombre de deux, que

à cause de cela, il était nécessaire que Pero Niño reçût un pareil commandement; d'autre façon, il ne fût point parti.

Ici, on laisse de parler de lui et de son voyage à Bayonne, durant lequel il eut à supporter bien des fatigues et dangers, pour conter de son épouse, la dame doña Béatriz.

CHAPITRE V.

Comment la dame doña Beatriz fut enfermée au château de Urueña.

Doña Béatriz avait été retenue, comme vous l'avez vu, dans la chambre de l'infant, qui cherchait à la prendre, tantôt par la crainte et d'autres fois par la douceur, lui disant de renoncer à Pero Niño, et qu'on lui trouverait sans tarder de meilleurs partis en Castille. Mais contre menaces et prières elle resta toujours très-ferme et constante, répondant qu'elle n'aurait jamais d'autre mari que Pero Niño, et que, plutôt que de l'abandonner, elle subirait la mort, s'il le fallait. De là, l'infant l'envoya à Urueña (1) et avec elle des dames et damoiselles, pour lui faire compagnie et service d'honneur; là elle était honorablement traitée, mais étroitement gardée, tellement que pas un homme ne pouvait être admis à lui parler, de peur que

Llaguno y a marquées, la première précisément avant ces mots qui nous embarrassent, et la seconde avant : « d'autre façon il ne fût point parti. »

(1) Près de Tordehumos, dans la province de Valladolid.

Pero Niño ne l'enlevât. Pendant un an et demi qu'elle fut là, Pero Niño y vint pourtant et réussit à la voir. Les trois ou quatre fois qu'il y vint, il aurait pu l'emmener; mais il ne la voulut ni enlever ni avoir, sinon en tout honneur, comme il y parvint depuis.

Tandis que Pero Niño était à Bayonne, quelques chevaliers ses amis parlèrent à l'infant, et la reine s'entremit dans cela, ainsi que d'autres qui s'adressèrent à la conscience de l'infant, lui remontrant beaucoup de raisons: comment un pareil chevalier n'était pas à perdre; qu'on chercherait en bien des endroits sans en trouver beaucoup d'aussi bons que Pero Niño; et aussi que dans d'autres royaumes il serait le bien venu, s'il y voulait rester, et que l'infant avait grandement besoin de lui, à cause de la guerre qu'alors il avait contre les Mores. Et pour toutes ces raisons et d'autres qui à ce le mouvaient, l'infant consentit à lui pardonner; il lui donna permission de revenir au royaume de Castille, le rendit à son épouse, lui accorda d'autres grâces et dédommagements, et à la fin il trouva le moyen de se l'attacher. Si l'infant eût vécu davantage, Pero Niño eût fait grand chemin auprès de lui. Et quand Pero Niño revint en Castille, la reine lui accorda plusieurs grâces, le rétablit dans son rang et lui rendit la garde du roi, comme il l'avait eue auparavant. Pero Niño célébra ses noces dans une de ses villes qu'on appelait Cigales. De là en avant, jusqu'à la majorité du roi, il continua de suivre la cour, où il se passa bien des événements après que l'infant don Fernando fut mort, étant roi d'Aragon; et dans toutes ces affaires Pero Niño se comporta aussi bien qu'il l'avait toujours fait (1).

(1) L'infant don Fernando avait employé l'été et l'automne de l'année

CHAPITRE VI.

Comment, par ordre du roi, Pero Niño fut à Placencia et fit déguerpir l'évêque don Gonzalo, qui était en possession, et installa don Gutierre, de laquelle entreprise n'avait voulu se charger aucun chevalier (1).

1415. Une des grandes choses qui se passèrent alors dans le royaume, fut qu'un fils de Diego Lopez de Estúñiga, que l'on appelait l'évêque don Gonzalo, avait la possession de l'évêché de Placencia, et était maître de la ville, de l'église et de quelques forteresses de ce pays. Et don Gutierre, qui fut plus tard élu archevêque de Tolède, avait été pourvu de cet évêché à la supplication du roi; force

1410 à faire contre les Mores de Grenade la célèbre campagne à laquelle il dut l'un de ses glorieux surnoms : don Fernando *el de Antequera*. Pero Niño ne prit point de part à cette campagne, qui s'était terminée le 3 octobre, après que la ville d'Antequera eut été emportée, le 16 septembre, et que le château se fut rendu, le 24. La rentrée de Pero Niño en Castille et son mariage avec Béatriz de Portugal ne peuvent donc être mis qu'à la date de novembre 1410 au plus tôt, l'infant n'étant revenu à Séville que le 14 octobre.

(1) Llaguno assigne pour date à cet événement l'année 1412. Nous le portons à l'année 1415, parce que l'évêché de Placencia ne devint pas vacant avant le 20 juillet 1414, date de la mort de don Vicente Arias de Balboa, qui en 1412 était en grand crédit et vénération, ainsi que le prouve l'appel que cette année lui adressa, en même temps qu'à d'autres prélats, l'infant don Fernando, pour avoir une opinion de conscience sur son droit à réclamer la couronne d'Aragon. Don Gonzalo de Zuñiga prit possession de l'évêché le 28 janvier 1416, et l'administra jusqu'à ce qu'il passât, en 1423, à l'évêché de Jaen, où il a laissé de lui glorieuse et sainte mémoire. De 1416 à 1421, l'histoire de son adminis-

était donc au roi, puisque don Gutierre avait été nommé sur sa prière, de le mettre en possession de l'évêché et de le défendre. L'évêque don Gonzalo résistait avec l'appui de ses frères et de quelques autres [contre ceux que] le roi avait envoyés. Sur cela le roi tint conseil et requit plusieurs des chevaliers de Castille de se rendre à Placencia et d'installer don Gutierre; mais jamais aucun d'eux ne voulut accepter cette commission. Le roi la donna à Pero Niño, et lui, pour le service du roi, l'entreprit. Il s'en fut avec assez peu de monde, dégagea ceux qui [étaient venus avant lui et] se trouvaient en grand péril, fit partir l'évêque don Gonzalo, et mit en possession de l'église et

tration est connue (voir *Hist. de Plasensia,* par Fray Alonso FERNANDEZ, et le *Teatro ecclesiastico* de Gil Gonzalez DAVILA); on n'y trouve rien qui ait trait à la compétition que raconte notre auteur, et qui ne peut trouver place que pendant la vacance du siége. Nulle part ailleurs, à notre connaissance, il n'en est fait mention; mais elle ne saurait être inventée.

Don Gutierre Gomez de Toledo, qui joua un grand rôle dans l'État à partir de l'année 1418 jusqu'à sa mort, en 1444, fut promu en 1425, non à l'évêché de Placencia, mais à celui de Palencia, puis à l'archevêché de Séville, puis à celui de Tolède. Son parent, Ferrant Perez de Guzman, trace ainsi son portrait : « Homme de grand cœur, très-hardi et entreprenant, il avait la démarche, la parole et les allures d'un chevalier plus que d'un prélat. Ses intentions étaient bonnes; mais avec ses formes âpres et dures, il gâtait tout. »

Don Gonzalo de Zuñiga n'était pas moins *chevalier* que don Gutierre, avec qui Gamez nous le montre aux prises. Il a illustré le siége de Jaen par les exploits qu'il accomplit contre les Mores de Grenade. Le célèbre *romance* : *Dia era de San Anton,* a été fait sur la rencontre qu'il eut avec eux le 17 janvier 1425, rencontre dans laquelle il resta prisonnier. Il retomba une seconde fois entre leurs mains et mourut martyr, décapité, le 23 juin 1456, sous les murs de l'Alhambra.

Avant d'entrer dans les ordres, il avait été marié, et l'un de ses fils s'établit à Séville. Il était le cinquième fils de Diego Lopez de Zuñiga, justicia mayor des rois don Enrique III et don Juan II.

de l'évêché l'évêque don Gutierre. Cela fut exécuté hardiment et chevaleureusement, selon que le temps le comportait, moitié par force et en partie de bonne grâce. Bien est-il qu'il en revint à Pero Niño une grande inimitié et telle que les plus puissants du royaume se tournèrent contre lui ; mais pour inimitiés ou autres choses dont il fût travaillé, jamais il ne laissa de faire ce qui importait au service du roi et à son honneur. Le roi avait envoyé d'abord à Placencia un de ses corrégidors que l'on appelait Pero Gonzalès de Castillo, et Fernan Rodriguez de Monroy, avec ses pouvoirs suffisants (1) ; ceux de Placencia leur livraient combat presque tous les jours, leur tuaient du monde, et les tenaient renfermés dans les tours des églises et dans les maisons où ils logeaient. Ils les tenaient ainsi en état de persécution et même en danger de mort. Pero Niño se souvenant qu'il avait été élevé chez le père du roi, et pesant combien il y allait du service du roi don Juan, car c'était la première fois qu'au début de son règne on essayait de remuer, considérant les grands périls où l'on tomberait si quelques-uns se permettaient de telles choses contre le commandement du roi [s'offrit bravement à y mettre ordre]. Il en naquit, parce que Juan Hurtado de Mendoça avait

(1) L'office de corregidor avait été institué en 1396, pour donner un chef aux alcades, et les *corregidores de Corte* étaient envoyés pour faire les missions qui requéraient l'intervention directe de l'autorité royale. — Fernan Rodriguez de Monroy, seigneur de Belvis, appartenait à l'une des principales familles de Placencia. Il s'était distingué au siége d'Antequera et devait se retrouver, cinq ans plus tard, avec Pero Niño, dans la fâcheuse affaire du château de Montalvan. Son arrière-petit-fils épousa la petite-fille de Pero Niño, Beatriz de Zuñiga, fille de Diego Lopez de Zuñiga et de Leonor Niño. De lui descendent les comtes de la Deleytosa.

marié une de ses filles à un fils de Pedro de Estúñiga, que Juan Hurtado cherchait à faire à Pero Niño le plus de mal possible (1).

Ici, l'histoire cesse de parler de ce sujet et retourne à conter comment l'infant don Fernando, étant roi d'Aragon, envoya dire à Pero Niño qu'il allât près de lui.

CHAPITRE VII.

Comment Pero Niño, après qu'il eut reçu son pardon et étant marié avec la dame doña Beatriz, fut en Aragon pour voir le roi don Fernando.

L'infant don Fernando, après avoir pris la ville d'Antequera, partit de là grandement accru dans son honneur. Des ambassadeurs vinrent d'Aragon pour lui faire savoir que le roi don Martin était mort sans laisser aucun héritier, et que quelques-uns se faisaient appeler roi ; ils lui dirent que ce royaume lui revenait de droit, et en conséquence l'infant prit le titre de roi ; c'était la vérité, qu'à lui autant ou plus qu'à aucun des autres appartenait ce royaume. Ceux qui d'autre part prétendaient, chacun

(1) Juan Furtado de Mendoza, alferez mayor du roi don Juan I, désigné par le testament du roi pour exercer la tutelle de son fils, mayordomo mayor des rois don Enrique III et don Juan II, avait été, avec Diego Lopez de Zuñiga, justicia mayor, Juan de Velasco, camarero mayor, Ruy Lopez Davaloz, connétable, et don Pedro de Frias, cardinal d'Espagne, le maître des affaires sous don Enrique III. Il le redevint un instant sous le roi don Juan II, après la mort de la reine-mère. Nous ne savons point quelle est celle de ses filles qui épousa un fils de don Pedro de Zuñiga, fils aîné de Diego Lopez.

pour soi, être le roi d'Aragon, étaient : l'un le roi Louis, fils du roi Louis qui se nommait roi de Jérusalem, de Naples et de Sicile, petit-fils du duc d'Anjou ; l'autre le comte d'Urgel ; et l'autre don Fadrique, comte de Luna (1). Alors l'infant s'en fut à Cuença, d'où il surveilla ce qui se passait dans son royaume, ce qui lui donnait fort à faire, et il avait grand besoin dans ce temps-là de tenir bien disposés les chevaliers de Castille. Et peu après que le roi eut été proclamé, et comme il était à Valence, Pero Niño le vint trouver avec l'infante doña Maria, qui allait épouser un fils de don Fernando, don Alfonso, et le roi le reçut

(1) L'infant don Fernando apprit, pendant qu'il était occupé au siége d'Antequera, la mort de son oncle, le roi don Martin, lequel, après une courte maladie, expira le 31 mai 1410, veille du jour désigné pour la légitimation de son petit-fils, le comte de Luna. L'infant accomplit loyalement ses devoirs envers la Castille. Quoique pour lui les instants fussent précieux, il ne quitta pas le siége d'Antequera jusqu'à ce qu'il se fût emparé de cette place, alors très-importante.

La succession du roi don Martin fut disputée par six prétendants : l'infant don Fernando, fils de doña Leonor d'Aragon, sœur du roi ; le duc de Gandia, arrière-petit-fils du roi don Jaime II ; le comte d'Urgel, arrière-petit-fils et mari d'une petite-fille du roi don Alfonso III ; don Louis, duc de Calabre, petit-fils, par sa mère doña Violante, du roi don Juan I[er] ; et le comte de Luna, don Fadrique, fils naturel de feu don Martin de Sicile, fils du roi.

Par un compromis resté célèbre sous le nom de *compromis de Caspe*, les États déférèrent à neuf personnes le soin et le droit de décider entre les prétendants, et le 29 juin 1412, l'infant don Fernando fut proclamé roi d'Aragon. Ses qualités personnelles et sa puissance durent agir sur les juges plus que les droits qu'il pouvait faire valoir. Il eut encore à lutter longtemps contre le comte d'Urgel, qu'il réduisit seulement à la fin de l'année 1413. Pendant toute cette recherche de la couronne, et durant sa lutte avec le comte d'Urgel, don Fernando avait bien besoin des Castillans, comme le dit Gamez, et cela explique qu'il ait pardonné aisément à Pero Niño. (Voyez l'excellent mémoire de don Florencio JANER, sur le *compromis de Caspe*, Madrid, 1856, in-8°.)

très-bien (1). Et quand il dut repartir pour retourner en Castille, le roi lui donna Valverde et Talavan (2), en lui disant d'accepter ces deux villes, qu'il ne les lui donnait pas en dédommagement d'Alba et d'autres biens dont il devait compte à sa cousine, car ce ne serait pas une suffisante satisfaction, mais qu'il les lui donnait parce qu'il était bon chevalier. Il lui dit encore que, lorsqu'il aurait apaisé toutes les affaires en Aragon, il viendrait en Castille, ou le ferait appeler, et qu'alors il le contenterait, car il avait en volonté de lui faire beaucoup de faveurs. Et Pero Niño revint en Castille, et peu après mourut le roi d'Aragon, don Fernando (3), et avec lui l'espérance qu'il avait donnée. Comme dit le prophète : « Ne vous confiez ni dans les princes, ni dans les fils des hommes dans lesquels il n'y a point de salut, car leur âme s'envolera, et ils retourneront à la terre, et en un jour périront tous leurs desseins

(1) Doña Maria, fille du roi don Enrique III, était fiancée depuis long-temps à don Alonso, fils aîné de l'infant don Fernando, et son premier successeur sur le trône d'Aragon. Ce mariage fut célébré à Valence le 10 juin 1415.

(2) Valverde de la Vera de Placencia et Talavan sont deux bourgs de l'Estramadoure, situés : Valverde, près de la rivière de Tietar, dans le district de Placencia ; Talavan, sur la rive méridionale du Tage, dans le district de Càceres. — En Espagne, on distingue les *ciudades*, cités, des *villas*, villes. Le titre de *ciudad* n'est donné qu'à peu de villes, et le nom de *villa* s'applique à de très-petits bourgs de même qu'à des villes très-grandes ; par exemple, Madrid, *villa y corte*.

L'infant don Fernando s'était adjugé Alba de Tormes, qu'il donna plus tard à son fils puîné, l'infant don Juan. En 1430, lorsque les biens des infants furent confisqués, Gutierre Gomez de Toledo reçut Alba pour sa part des dépouilles, et il en gratifia son neveu, Fernand Alvarez, en faveur de qui fut érigé, l'an 1439, le comté, depuis duché d'Albe.

(3) Le roi don Fernando, qui avait conservé, au moins nominalement, la régence en Castille, était en route pour ce royaume, lorsque la mort le surprit à Igualada, le 2 avril 1416.

et leurs pensées. » Ainsi en arriva-t-il à Pero Niño avec ce roi qui l'aimait et lui avait promis de faire beaucoup pour son honneur, et la même chose lui était arrivée avec le roi don Enrique dont il était le serviteur, auquel il avait rendu de signalés services, et qui avait en volonté de le faire très-grand.

On raconte dans l'histoire d'Alexandre que, lorsqu'il allait par le monde conquérant les royaumes, il lui fut dit : « Seigneur, derrière ces montagnes vivent des peuples très-sages et qui ne communiquent pas avec les autres nations, si ce n'est de rares fois, quand par extraordinaire quelques-uns d'entre eux, bien peu, descendent par ici, et alors on entend qu'ils parlent avec beaucoup de sagesse. Nous croyons qu'ils sont fort riches, qu'ils ont beaucoup de biens, de grands trésors ; et il n'y a pour arriver à leur pays qu'une seule entrée au sommet de cette montagne. »

Alexandre fit mettre en marche son armée et s'en vint à l'entrée du passage, et trouva que personne ne le gardait. Quand il eut franchi la montagne, il vit plus loin un vaste pays, de grandes plaines, beaucoup de villages, mais peu de champs de blé, ni de vergers, rien que des jardinets bien petits ; et il remarqua que tous les gens, hommes, femmes et enfants, s'en allaient par les champs pour y ramasser des herbes qu'ils mangeaient. Et les gens d'Alexandre entraient dans les villages et les maisons, et venaient dire à Alexandre qu'ils n'y trouvaient rien que l'on pût manger, ni même aucune autre chose. Alexandre fit appeler devant lui les habitants, qui vinrent en grand nombre, et il les interrogea sur plusieurs sujets; sur tous, ils lui répondirent très-sagement et bien, à le rendre très-satisfait d'eux, et il leur dit : « Vous autres, avez-vous un roi? » Et ils répliquèrent : « Nous n'avons pas besoin de roi, puisque personne ici

ne cherche à faire de tort à autrui, et qu'au contraire chacun se plaît à être juste. » Alexandre reprit : « Je vous demande trois choses : la première, que vous me reconnaissiez pour seigneur ; la seconde, que vous me payiez tribut ; la troisième, que vous me demandiez quelque bonne loi ou coutume sous laquelle vous vivrez, car je parcours le monde pour faire justice des mauvais rois et des juges iniques. » Ils répondirent : « Seigneur, nous avons Dieu pour roi ; nous le servons, le révérons et lui rendons hommage. S'il t'a donné son pouvoir, et si tu veux tenir sa place sur la terre et y faire observer la justice, ainsi que lui, tu le peux bien faire, et nous y consentons volontiers. Quant à ce que tu dis que nous te donnions un tribut, tout notre trésor est la sagesse ; nous n'avons pas autre chose ; si tu le veux avoir, demande-le à Dieu, qui te le peut donner. Pour nous, nous n'avons aucun autre bien : nous ne semons, ni ne labourons. Quand nous nous levons, le matin, nous louons notre créateur ; ensuite nous allons par les champs chercher notre nourriture de la journée. Nous n'avons pas souci de ce que nous mangerons le lendemain, et retirés dans nos demeures, nous attendons le jour suivant. Quant à ce que tu dis que nous te demandions quelque bonne loi ou coutume sous laquelle nous vivions, nous te demandons, seigneur, de nous débarrasser d'une très-mauvaise coutume qu'il y a dans ce pays, et de la changer en une meilleure ; si tu fais cela, il n'y aura jamais eu sur la terre un roi aussi grand que toi. » Et Alexandre répondit : « Apprenez-moi quelle est cette coutume. » Et ils dirent : « Seigneur, dans ce pays, nous finissons tous par mourir ; fais que nous ne mourions plus, et donne-nous la vie. » Alexandre dit : « Celui qui ne peut ajouter un jour à son existence, com-

ment pourrait-il vous donner une vie éternelle? » Et eux repartirent : « Puisqu'il en est ainsi, pourquoi travailles-tu à asservir le monde? » Alors Alexandre tourna bride et s'en fut son chemin (1).

Il en est ainsi dans ce monde des hommes puissants, et même des autres : tous se promettent une longue vie et se proposent une quantité de choses qu'ils feront; la mort vient comme le larron, qui trouve un homme endormi et l'emporte au moment où il se croyait le plus assuré, et tous ceux qui avaient mis leur espérance en lui sont déçus, et lui aussi. C'est pour cela que le prophète dit : *Omnis homo mendax*. Il dit encore : « Rejette sur Dieu tous tes soucis, et il y pourvoira; car il est le recours certain de ceux qui, avec grande foi, l'appellent, espèrent en lui et lui font des demandes justes. » Et ainsi en arriva-t-il au bon chevalier Pero Niño avec ce prince, lequel lui avait promis qu'il récompenserait tous les travaux qu'il avait eus sous le roi son frère, et encore ceux qu'il lui avait fait supporter, ce qui était bien davantage (2).

(1) Antonio de Guevara, dans son *Livre d'or de Marc-Aurèle*, ou *Horloge des princes* (chap. XXII et suivants), raconte à peu près la même chose; il appelle les habitants des pays où Alexandre pénétra les *Garamantes*, et dit avoir tiré son récit de Lucius Boscus, *De Antiquitatibus Græcorum*, lib. III. Nous n'avons pu découvrir le livre que cite Guevara.

(2) *É que aun por el que el hera mucho mas*. Llaguno a supprimé ce membre de phrase, qui n'est pas très-intelligible.

CHAPITRE VIII.

De ce qui arriva en Castille après la mort du roi don Fernando (1).

Quand mourut le roi don Fernando, la crainte mourut, et la justice devint malade dans la plus grande partie de l'Espagne. On proclama roi d'Aragon le roi don Alfonso, son fils. Aussitôt arrivèrent à la cour du roi de Castille quelques chevaliers avec nombre de gens d'armes, et ils chassèrent du palais du roi Inès de Torres, une damoiselle qui était très-aimée de la reine, et Juan Alvarez de Osorio, un bon chevalier. Les infants, fils du roi don Fernando, revinrent en Castille, dans leurs héritages. Peu après mourut Diego Lopez de Estúñiga, et ensuite la reine doña Catalina (2).

(1) Ce titre manque dans les manuscrits et a été ajouté par Llaguno.

(2) La reine s'était laissé d'abord gouverner par Leonor Lopez, fille de Martin Lopez de Cordova, qu'elle avait amenée d'Angleterre. Leonor Lopez plaça près de la reine Inès de Torres, qui la supplanta. En 1411, les seigneurs du conseil chassèrent Leonor Lopez. En 1416, après la mort de don Fernando, la reine fut proclamée seule régente. Alors Inès de Torres disposa de tout avec Juan Alvarez de Osorio, qui passait pour avoir ses faveurs, et à qui la reine avait remis la garde du roi. Tous deux furent, cette même année, renvoyés de la cour, malgré la reine, par les seigneurs du conseil, qui les firent enlever de vive force. Pour Pero Niño, ce dut être un échec. Diego Lopez d'Estuñiga, Juan de Velasco et l'archevêque Sancho de Rojas contraignirent la reine-mère à leur remettre la garde du roi après l'expulsion d'Osorio. Diego Lope mourut en novembre 1417, et la reine le 1er juillet 1418.

Trois des fils du roi don Fernando revinrent en Castille après la mort

7 mars 1419. Le roi don Juan était déjà dans sa quatorzième année. On lui remit le gouvernement de son royaume, et ceux du conseil se réunirent et le conduisirent à Tordesillas. Là mourut Juan de Velasco (1). Les infants don Juan et don Enrique étaient mal ensemble. Il y avait une autre fille du roi don Enrique, laquelle s'appelait l'infante doña Catalina, et qui était fort belle ; chacun des infants voulait l'épouser. Elle aurait épousé de préférence l'infant don Juan ; mais cela ne pouvait déjà plus se faire, car il était fiancé avec la reine de Navarre (2). Pour cette raison, il commença à s'élever inimitié et malveillance entre eux. Chacun d'eux était très-puissant et faisait de son côté des ligues avec les chevaliers du royaume. Du parti de l'infant don Juan étaient : don Sancho de Rojas, archevêque de Tolède ; le comte de Benavente (3) ; Juan Hurtado de Mendoça, majordome du roi (qui était un brave chevalier, et qui avait la charge de la personne du roi et de toute sa maison, comme je l'ai dit plus haut) (4) ; Diego Gomez

de leur père : ce furent l'infant don Juan, duc de Peñafiel, depuis roi de Navarre, et enfin d'Aragon ; l'infant don Enrique, maître de l'ordre de Saint-Jacques ; et l'infant don Pedro. Ces trois princes, bientôt divisés, ne tardèrent pas à faire éclater les troubles sanglants qui durèrent autant que la vie du roi don Juan II.

(1) Don Juan de Velasco mourut en 1418, trois mois après la reine, ce qui laissait le pouvoir aux seules mains de don Sancho de Rojas, jusqu'à la majorité du roi.

(2) Blanche, fille de Charles, roi de Navarre et de Leonor de Castille. Le roi de Navarre ne mourut que le 7 septembre 1425 ; l'infant don Juan épousa Blanche le 12 juillet 1420.

(3) Juan Alfonso Pimentel.

(4) Gamez ne l'a pas dit. Juan Furtado était l'un des cinq membres du conseil qui avait été formé pendant la durée des cortès, à la majorité du roi. Par le fait de sa charge, il logeait au palais, et en définitive tout le pouvoir lui revenait.

de Sandoval, adelantado de Castille (1), et beaucoup d'autres chevaliers, leurs adhérents. — L'infant don Enrique était maître de Saint-Jacques ; il avait avec lui don Ruy Lopez de Avalos, connétable de Castille, Pedro Manrique (2), Garci Fernandez Manrique (3), Pero Niño et beaucoup d'autres chevaliers. L'infant don Juan était déjà fiancé à la reine de Navarre, et il était allé en Navarre pour se marier ; et avec lui était parti l'adelantado de Castille (4). Juan Hurtado de Mendoça, comme je l'ai dit ci-dessus, était un bon chevalier et avait la charge de la personne du roi ; mais avec sa grande puissance et par les mauvais conseils des juifs (5), il faisait dans le gouvernement du royaume certaines choses qui n'étaient pas bien faites, et l'on présumait qu'il en ferait de pires encore. Il ne laissait aucun chevalier prendre autorité dans la maison du roi : il fallait que tout passât par ses mains. Pendant que le roi était à Madrid, il manœuvra et chercha des moyens pour que le connétable don Ruy Lopez et Pero Manrique fussent renvoyés de la cour, parce qu'ils ne voulaient pas s'accorder avec lui et consentir à des choses qui étaient contre la justice, le service du roi

(1) Depuis comte de Castro. Il devait toute sa fortune à don Fernando, qu'il servit vaillamment pendant sa lutte contre le comte d'Urgel. Fidèle jusqu'au bout à l'infant don Juan, il souffrit pour lui deux fois l'exil, une fois la prison, et finit par mourir en Aragon, à l'âge de soixante-dix ans.

(2) Adelantado de Leon. L'adelantamiento de Castille était comme héréditaire dans sa famille, et l'infant don Fernando le lui avait enlevé sans motifs à la mort de Gomez Manrique, son oncle, en 1411, pour le donner à Diego Gomez de Sandoval, cause profonde d'inimitiés.

(3) Seigneur d'Aguilar et depuis comte de Castañeda. Il était majordome de l'infant don Enrique.

(4) Au mois de mai 1420.

(5) On l'accusait de se laisser gouverner par Abraham Bienveniste.

et l'intérêt du royaume, et parce que ceux-ci disaient qu'il était bien que le roi se mariât, car il était en âge de le faire. Juan Hurtado, l'infant don Juan et l'archevêque ne voulaient pas que le roi se mariât, et n'y donnaient pas leur consentement, parce qu'ils comprenaient que l'autorité qu'ils exerçaient près du roi et sur les affaires du royaume [en serait diminuée]. Et l'infant don Enrique commençait à se donner garde du roi, voyant que ses adversaires étaient tous pourvus d'offices près de lui (1).

CHAPITRE IX.

Comment Pero Niño arrêta Juan Hurtado de Mendoça dans la maison du roi.

1420. Pendant que l'infant don Juan était allé en Navarre pour s'y marier, l'infant don Enrique réunit en conseil le connétable, Pero Manrique, Garci Fernandez Manrique et quelques autres de sa maison, et il leur dit que, puisque Juan Hurtado faisait de telles choses, il ne pouvait être plus longtemps supporté. — Dans ce temps Pero Niño avait été cité à la cour par Rodrigo de Perea, au sujet des droits de ventes et échanges à Valladolid, lesquels appartenaient à Pero Niño. Il y avait trois jours qu'il y

(1) Le roi était déjà *desposado,* non *casado*. L'infante doña Maria, fille du roi don Fernando d'Aragon, lui avait été remise le 20 octobre 1419, après la célébration de leurs fiançailles Elle suivait dès lors la cour et habitait le même palais que don Juan II; mais le mariage ne se fit que le 4 août 1420, lorsque l'infant don Enrique se fut emparé du roi, comme on va le voir.

était, quand un samedi, au milieu de la nuit, l'infant don Enrique, Garci Fernandez Manrique et l'évêque de Ségovie (1), qui se trouvaient réunis avec l'infant dans son logis, le firent appeler, et ils lui dirent, tous étant du secret : « Pero Niño, vous êtes un des chevaliers sujets de Castille par naissance et obligation, serviteur de notre seigneur le roi, créature et nourriture (2) du roi don Enrique son père, l'un de ceux qui aiment le service du roi et le bien du royaume. Vous savez bien comme notre seigneur le roi est à présent au pouvoir de Juan Hurtado. Nous voyons aujourd'hui conseiller et faire dans le royaume beaucoup de choses qui sont grandement contraires au service du roi et au détriment de ses États. Une de ces choses vous est déjà connue. Vous savez que les procureurs du royaume sont réunis ici, et comment tous ont donné leurs pouvoirs et mandat à Juan Sanchez de Valladolid (3), et comment par l'avis d'eux, de nous et de beaucoup de grands du royaume, qui s'y accordent, Juan Sanchez a demandé au roi de prendre avec lui sa femme légitime, car il est temps qu'il la prenne, et tarder c'est perdre des enfants, chose bien dommageable au royaume, lui remontrant toutes les raisons pour le faire, puisque le voilà d'âge ; et comment le roi, trouvant la demande raisonnable et juste, a répondu qu'il le vou-

(1) Don Juan de Tordesillas. Il avait ses entrées au palais, et avec Sancho de Hervas, qui exerçait pour le connétable la charge de gardien de la garde-robe du roi, il tenait l'infant don Enrique au courant de tout ce qui s'y passait.

(2) *Fechura é crianza.*

(3) Fils de Fernan Sanchez, notaire mayeur et chancelier des rois don Alonso XI et don Pedro. — Le roi, lorsqu'on le pressait d'accomplir son mariage, n'avait pas encore quatorze ans, ce qui servait de prétexte assez spécieux à ceux qui voulaient l'en détourner.

lait bien. Vous savez qu'à présent Juan Hurtado et ceux de son parti conseillent au roi de laisser l'infante doña Maria avec qui il est fiancé, et de prendre pour femme l'autre infante, sa sœur, qui est la plus jeune (1), afin que le mariage soit retardé et qu'ils conservent plus longtemps le gouvernement, comprenant qu'ils perdraient leur pouvoir (2), et ne pourraient dorénavant faire les choses qu'ils font maintenant dans le royaume. » Après cela ils lui dirent que, si pareilles choses et d'autres encore bien mauvaises se prolongeaient, ce serait une offense à Dieu et le commencement de la perte du royaume, et qu'ils entendaient y remédier et tout dire au roi, mais qu'il le fallait faire sans scandale; qu'il savait bien comment Juan Hurtado de Mendoça avait l'oreille du roi et était toujours près de lui dans sa maison; qu'avec la grande puissance dont il disposait, il était capable de monter un coup où il y aurait sang versé et mort d'hommes; qu'afin de pouvoir parler librement au roi, lui dire toute la vérité et lui remontrer ce qui lui convenait le mieux, ils avaient décidé qu'on arrêterait Juan Hurtado et Mendoça (3), son neveu, lequel par ordre du

(1) Doña Leonor, qui épousa le roi de Portugal et mourut en 1445, presque en même temps que sa sœur, la reine de Castille.

(2) *La privanza.* Ceci explique bien, et d'une manière caractéristique, les trois acceptions du mot *privado,* « familier, favori, ministre. » Plus tard, Alvaro de Luna, qui fut les trois choses à la fois, pour assurer son pouvoir, tenait le roi don Juan II en chartre privée, tellement que, au dire de Ferrant Perez de Guzman, le roi ne voyait jamais la reine sans sa permission; et lorsqu'il obligea don Juan à se remarier, le faible roi dit: « Je me marierai, puisque le connétable le veut; mais il met en Castille qui l'en chassera. » Ce qui ne tarda guère à se vérifier.

(3) Juan Furtado de Mendoza, seigneur d'Almazan, guarda mayor du roi.

roi, se tenait dans le même appartement, et qu'ils le priaient en conséquence de vouloir, pour le service du roi, se charger de cette besogne. Pero Niño répondit que, puisque l'infant et les seigneurs présents l'avaient ainsi décidé, et puisqu'il s'agissait du service du roi et du profit du royaume, il lui plaisait bien de le faire et d'être avec eux dans cette exécution, mais qu'ils lui jurassent d'abord que le service du roi le voulait ainsi.

14 juillet 1420.

Alors il accepta l'entreprise ; et tout étant concerté, Pero Niño entra dans le palais avec quinze à vingt écuyers qui l'accompagnaient d'ordinaire. Il y entra non par la porte commune à tous, mais par une autre porte dont Juan Furtado se servait. Juan Furtado couchait en bas dans le palais. Pero Niño fût là où il dormait, et entra dans sa chambre, et l'arrêta avec beaucoup d'égards et le plus de courtoisie possible, selon ce que l'instant comportait, en sorte que, bien qu'il se trouvât là beaucoup de gens de garde, il n'y eut point de sang répandu, sinon d'un page qui sauta par une fenêtre, sans qu'il lui eût rien été fait pour cela. Pedro de Velasco (1) entra dans la chambre de Mendoça, et l'arrêta également. Quant à l'infant et aux chevaliers qui étaient avec lui, ils montèrent chez le roi, qui couchait dans le haut du palais ; ils furent à sa chambre, le saluèrent et lui dirent que ce qu'ils faisaient était pour son service, et pour le profit et l'honneur du royaume, lui faisant voir les mauvais conseils que lui donnaient ceux qui l'entouraient et les dommages qui lui en advenaient, lui exposant ce qu'ils vou-

(1) Pero Fernandez, fils de Juan de Velasco, avait succédé à son père dans la charge de camarero mayor. Il abandonna plus tard le parti de don Enrique et eut pour sa part, dans les dépouilles de l'infant, la ville de Haro, qui fut érigée en comté.

laient faire dans son intérêt, tant en souvenir du roi son père à qui ils avaient été, que pour lui dont ils étaient les sujets et les serviteurs. Le roi, qu'il en fût fâché ou content, répondit que tout ce qu'ils faisaient était bien fait, et qu'ils arrangeassent tout comme ils le jugeraient le mieux pour son service. Après que Pero Niño eut arrêté Juan Furtado, il mit à sa prison tel ordre qu'il crut nécessaire, puis il monta chez le roi et lui raconta tout ce qui s'était passé, comment il avait été appelé et requis par les seigneurs, et qu'il n'avait agi que pour son service. Le roi répondit que c'était bien et que les choses devaient rester ainsi (1).

(1) Cet attentat donna le signal des guerres civiles qui se continuèrent presque sans interruption jusqu'au règne d'Isabelle-la-Catholique. Gamez, en s'efforçant, par amour pour son maître, d'en dissimuler le caractère criminel, trahit lui-même ses scrupules. On voit aisément ce qui entraîna Pero Niño. Jusque-là sa carrière n'avait guère été qu'une série de désappointements. Ses protecteurs lui avaient été enlevés successivement alors qu'il se promettait les plus beaux résultats de la faveur dont il commençait à jouir auprès d'eux. Son mariage avec Beatriz de Portugal ne l'avait point fait avancer ni en rang, ni en richesse. Il comptait bien parmi les seigneurs, et, comme tel, il avait pris siége aux cortès de Madrid, en 1419 ; mais il n'était pourvu d'aucune charge dans le gouvernement ni à la cour, et son importance ne dépassait guère la province de Valladolid. Tourmenté par le besoin de se pousser, en butte à l'inimitié du tout puissant Juan Furtado, il s'était jeté dans le parti de l'infant don Enrique, avec les autres disgraciés, Pero Manrique et don Ruy Lopez d'Avalos. L'infant se trouvait alors aux abois. Profitant de l'absence de son frère, don Juan, il avait tenté deux choses exorbitantes : il avait voulu se faire donner en propre les biens de l'ordre de Saint-Jacques, dont il était grand-maître, et contraindre le roi à lui accorder la main de sa sœur, doña Catalina, en lui assignant pour dot le marquisat de Villena, que la couronne venait de racheter. Pour cette dernière négociation, il s'était adressé à Fernand Alonso de Robles, contador mayor, créature de la feue reine, fort en crédit auprès du roi, et surtout très-ami d'Alvaro de Luna, qui

Quand Juan Sanchez de Valladolid exposa, en son nom et en celui des procureurs du royaume, les raisons ci-dessus dites, et demanda au roi qu'il se mariât, il encourait de grands risques, suivant la méchanceté du temps. On avait décidé de le faire arrêter, et il l'eût été, s'il fût demeuré davantage. Auprès de lui se tenait Pero Niño, l'encourageant à la vue de tous, déclarant que ce qu'il proposait était grandement dans l'intérêt du roi et du royaume, et qu'il parlait en bon chevalier. Le roi ayant examiné toutes les raisons que l'infant et les seigneurs lui donnèrent, et ce que lui avait dit Juan Sanchez de Valladolid, quand il lui demandait de se marier, comprit que cette requête était juste et raisonnable, et il y donna son consentement.

possédait déjà entièrement le cœur de don Juan II. Robles n'ayant pas voulu se prêter à ces exigences, don Enrique résolut de se rendre maître du pouvoir par la violence et passa vite à l'exécution, parce que son frère, don Juan, ne devait être absent de la cour que six semaines, dont quatre étaient écoulées.

Le conciliabule, sur lequel Gamez donne seul des détails, se tint pendant la nuit du samedi 13 au dimanche 14 juillet. L'infant avait annoncé son départ pour l'Aragon. Le dimanche, au point du jour, après avoir entendu la messe, il se présenta au palais en équipage de route et se fit ouvrir la porte, sous prétexte d'aller prendre congé du roi. Il avait avec lui le connétable, Pero Manrique, adelantado de Léon, Garci Fernandez Manrique et l'évêque de Ségovie. Sancho de Hervas lui ouvrit la chambre du roi. Don Enrique y entra quand il sut que Pero Niño avait éxécuté son coup chez Juan Furtado, qui fut arrêté dans son lit, couché aux côtés de sa femme, doña Maria de Luna, cousine d'Alvaro. L'infant réveilla et arrêta lui-même le roi. Aux pieds du lit de don Juan II était couché son page bien-aimé, Alvaro de Luna, qui surpris, lui aussi, n'essaya de rien empêcher, pensant dès lors à tout réparer. Le roi se montra résigné et même content dès qu'on lui eut promis de ne point séparer de lui Alvaro, et il approuva toutes les dispositions, toutes les répartitions d'offices que, sans sortir de sa chambre, l'infant et ses amis lui signifièrent, comme arrêtées dans son intérêt.

CHAPITRE X.

De la part que Pero Niño prit dans les révolutions causées par les infants d'Aragon (1).

Le roi prit à femme son épouse l'infante doña Maria, fille du roi don Fernando d'Aragon, et peu après que ce mariage fut fait, il partit pour Avila. Le jour qu'il partit, il retira l'Alcazar de Ségovie à Juan Hurtado qui l'avait, et le donna à Pero Niño (2).

L'infant don Juan, pendant ce temps-là, était allé en Navarre, comme je l'ai déjà dit, pour épouser la reine, la princesse doña Blanca, fille du roi Carlos de Navarre ; et quand il sut comment les choses s'étaient passées, cela le chagrina beaucoup (3). Il revint en Castille, réunit à Olmedo

(1) Ce titre et ceux des chapitres suivants, jusqu'a la fin du livre, ont été ajoutés par Llaguno.

(2) Le roi et la cour furent d'abord emmenés à Ségovie. En partant de Tordesillas, on força Juan Furtado d'expédier à l'alcayde de l'Alcazar de Ségovie l'ordre de remettre ce château à Pero Niño ; l'alcayde déclara qu'il le remettrait à Juan Furtado seul. Alors on relâcha celui-ci, en prenant pour otages sa femme et ses fils ; mais Juan Furtado ne fut pas plutôt en liberté que, au lieu d'aller faire rendre l'Alcazar de Ségovie, il rejoignit l'infant don Juan. Cela détermina l'infant don Enrique à conduire le roi à Avila. Le mariage du roi fut célébré à Avila, le 4 août.

(3) L'infant don Juan, averti par Robles, qui s'était échappé, avait appris les événements de Tordesillas le 25 juillet, jour où, pour ne pas dépasser le terme de son congé, il partait de Pampelune, après y acoir épousé, le 12 du même mois, l'héritière de la couronne de Navarre. Il arriva en hâte à Peñafiel, puis se rendit à Olmedo et y rassembla ses partisans ; mais il ne tenta rien pour délivrer le roi.

ceux de son parti, et rassembla un grand nombre de gens d'armes. Dans ce temps, le roi avait un damoiseau qu'il aimait grandement et à qui il confiait tout ce qu'il pensait (1); et quelques-uns des seigneurs dirent qu'il serait bon de l'éloigner du roi, remontrant que c'était une dure chose de travailler pour le bien du roi et de l'État, tandis que ce damoiseau pourrait se mettre en travers, et le roi, jeune comme il l'était, le croire légèrement, d'où aisément il résulterait pour eux des inconvénients.

Ici l'auteur dit qu'un seul qui contrarie empêche plus que ne servent plusieurs qui aident (2). Le connétable représenta aux autres qu'il valait mieux garder le page; qu'il n'était pas convenable de violenter la volonté du roi ni de faire cela, car pour toutes les choses qu'ils avaient exécutées le roi montrait qu'il les trouvait bonnes et en était content, mais que ce serait à redouter de lui retirer ce page pour qui il avait tant de goût; que d'ailleurs leurs actes rendaient témoignage d'eux-mêmes, et que puisqu'ils travaillaient pour la justice et la vérité, ils ne devaient pas prendre souci des propos (3).

Le roi partit d'Avila et fut à Talavera, qui était un lieu plus agréable pour lui et pour la reine pendant l'hiver. Et ce page dont je vous ai parlé avait en ce temps la confiance

(1) Don Alvaro de Luna. Il avait été amené à la cour et placé près du roi comme page (damoiseau, *doncel*), en 1408. En 1420, à l'âge de trente ans, il était encore simple *damoiseau*. Sa naissance illégitime et basse avait arrêté son essor ; mais son jour arrivait.

(2) *Mas estorva un estorvador que non ayudan muchos ayudadores.*

(3) Ceci s'était passé à Tordesillas, quand on avait distribué les charges, après l'enlèvement du roi. Pour satisfaire don Juan II, on avait donné à Alvaro de Luna une place au conseil, avec dix mille maravédis de gages. On ne soupçonnait pas alors tout son empire sur l'esprit du roi, que l'on croyait gouverné par Juan Furtado et Fernand

du roi plus qu'aucun autre homme, et il trouva que les affaires allaient mal et que l'on faisait plusieurs choses qui n'étaient pas très-bonnes pour le service du roi. Et chacun des partis, l'infant don Juan et les siens comme l'infant don Enrique et sa faction, avait cette opinion, lorsque les autres possédaient le pouvoir, qu'ils ne gouvernaient pas comme ils le devaient. Et de son côté, Alvaro de Luna pensait que, s'il pouvait séparer le roi des autres et l'avoir tout à son aise, le service du roi s'en trouverait mieux; il croyait de plus que tout ce qui passait par les mains des autres passerait par les siennes, comme cela, en effet, arriva plus tard; car il parvint au plus grand état que, d'après les écrits et de mémoire d'homme, personne ait jamais atteint en Espagne; et jamais il ne se vit en Castille un homme qui, sans être roi, ait exercé autant de pouvoir que celui-là. Quand l'occasion fut belle, il s'entendit avec ceux de la faction de l'infant don Juan et ceux qu'il devina favorables à son dessein. Le plan arrêté, un jour le roi dit qu'il voulait aller à la chasse; il monta à cheval et s'en fut au château de Montalvan (1).

Le roi partit de Talavera, disant qu'il allait chasser, et piqua droit à Montalvan. Avec lui étaient son damoi-

Alonso de Robles, tandis que le crédit de ceux-ci tenait à leur entente avec Alvaro.

(1) Le roi s'enfuit de Talavera le 29 novembre, accompagné de huit personnes. Alvaro seul avait tout conçu, tout préparé, tout conduit dans le plus grand secret. L'infant don Juan ne fut averti que plus tard.

Montalvan est situé à six lieues de Talavera et à la même distance de Tolède, sur le Torcen, l'un des affluents méridionaux du Tage. Le château appartenait à la reine-mère d'Aragon. Il était gardé par six hommes, et il s'y trouvait pour toutes provisions de bouche huit pains, une fanègue de farine, une fanègue et demie d'orge et deux jarres de vin.

seau, Alvaro de Luna, le comte de Benavente, le comte don Fadrique, qui depuis fut duc d'Arjona (1), lequel était dans le secret, et qui les rejoignit en route, puis quelques autres; et ils passèrent le fleuve du Tage. Le roi entra dans le château de Montalvan, et il y était depuis quelques jours (2), quand arrivèrent l'infant don Enrique, l'adelantado Pero Manrique, l'archevêque de Santiago, le connétable, Pero Niño et Garci Fernandez Manrique. Ils s'approchèrent du château. Pero Niño vint jusqu'au pied de la muraille, et salua le roi et ceux qui étaient avec lui. Alors le comte de Benavente parla et lui dit : « Pero Niño, vous paraît-il que ce soit une belle chose de tenir ici le roi assiégé comme vous le faites, vous autres, et de vous réunir tous contre son service? » Et Pero Niño répondit : « Vous ne dites pas la vérité : moi, avec ceux dont vous parlez, nous nous sommes réunis pour le service du roi et sommes ses serviteurs autant que vous tous qui êtes là, et je vous le ferai connaître. » Alors Pero Niño s'adressa au roi et lui dit : « Seigneur, y a-t-il quelque chose en quoi je vous puisse servir et obéir? Ordonnez, je suis prêt comme votre sujet,

(1) Le comte de Benavente était alors don Rodrigo Alonso Pimentel. Don Fadrique, comte de Trastamara, petit-fils de l'infortuné don Fadrique, maître de Saint-Jacques, était resté en apparence neutre entre les infants et avait rejoint le roi à Talavera avec trois cents lances. Les plaintes qu'il porta contre l'infant don Enrique fournirent à Alvaro de Luna l'occasion attendue. La fuite du roi fut concertée entre Alvaro, don Fadrique et le comte de Benavente.

(2) Le roi n'avait eu que le temps de requérir les paysans des environs et de faire entrer dans le château quelques provisions. Dès le 30 novembre, il fut bloqué par le connétable. L'infant don Enrique n'arriva que le 1er décembre avec la reine et continua le blocus jusqu'au 10. — L'archevêque de Santiago était don Lope de Mendoza. Traditionnellement, quand l'archevêque de Tolède entrait dans une faction, l'archevêque de Santiago entrait dans le parti opposé.

créature et nourriture du roi votre père. » Puis mettant la main à son épée et se tournant vers ceux du dehors, il ajouta : « Seigneur, je fais mon devoir ; si votre service requiert autre chose, ordonnez-le, je suis prêt ; et de cela je rends témoins don Alvaro de Luna, le duc don Fadrique et le comte de Benavente. »

L'évêque de Ségovie et les procureurs des villes furent alors parler au roi dans le château où il était, et l'on arrangea pour le présent, dans l'intérêt du service du roi, que l'infant se retirerait avec ceux qui étaient là sous ses ordres, et que ceux de l'autre parti ne viendraient pas avant d'être appelés par Sa Grâce, mais que lorsque les procureurs auraient tout concerté, les uns et les autres viendraient en ce lieu, pour régler ce qui conviendrait au service du roi. Et alors le roi sortit de Montalvan, et l'infant s'en alla à Ocaña avec ceux qui tenaient son parti (1).

(1) Le roi, dès son arrivée à Montalvan, avait fait avertir l'infant don Juan à Olmedo, et les procureurs des villes à Talavera. Le connétable envoyait chaque matin et chaque soir un pain, une poule et un flacon de vin au roi, qui en faisait part à ses compagnons. Le 2 décembre, les assiégés n'avaient plus de vivres ; ils tuèrent le cheval du roi et le mangèrent. Le 4 décembre, ils entrèrent en pourparlers. Le 5, les procureurs arrivèrent au camp de don Enrique, et l'infant don Juan se mit de son côté en marche. Le roi, faisant approcher au pied de la muraille les procureurs des villes, leur déclara que tout, depuis l'attentat de Tordesillas, s'était fait contre son gré. L'infant don Enrique reconnut bientôt que sa partie était perdue et que, s'il attendait l'arrivée de son frère, il courrait gros risques de sa personne. Dès le 10 décembre, il laissa entrer des vivres au château, et le 14, il partit pour Ocaña, près de Tolède, principale résidence des grands-maîtres de Saint-Jacques. L'infant don Juan fut du même coup écarté par Alvaro de Luna, qui persuada au roi de ne pas le recevoir, et s'arrangea de manière à ce qu'il n'y eût plus d'infants à la cour. Le roi retourna à Talavera le 24 décembre.

Quelque temps après il arriva qu'un garçon de la chapelle du roi porta une lettre que le roi paraissait avoir signée de son nom, et par laquelle il faisait commandement à son cousin, l'infant don Enrique, s'il avait à cœur son service, de venir avec puissance de gens le trouver là où il était, parce qu'ainsi son service le requérait. Pour cette raison, l'infant et ceux qui étaient de son côté s'avancèrent en force jusqu'à l'Espinar, et le roi vint à Arevalo. Alors se rassemblèrent beaucoup de gens de l'un et l'autre parti; Pero Niño marchait en avant dans les plaines, avec deux cents hommes d'armes. Là, il y eut beaucoup de pourparlers; et la reine d'Aragon, mère des infants, s'entremit, et l'on s'accorda à peu près comme on l'avait fait à Montalvan, et de ce traité il n'y eut pas plus de fruits que du précédent. Durant le plus grand débat et la chaleur des armes, le roi demanda l'Alcazar de Ségovie à Pero Niño, qui le lui remit incontinent. De cela, l'infant et ceux qui étaient en sa compagnie furent désobligés. Ils en firent des reproches au chevalier; mais lui leur répondit que Dieu le préservât de retenir un château contre la volonté de son seigneur le roi, de qui il l'avait reçu; que de sa personne il suivrait le parti qu'ils suivaient, pensant que c'était le bien du roi, et les aiderait et les servirait s'ils en avaient besoin; mais que pour le château il le rendrait. L'infant partit de l'Espinar, et se retira à Ocaña; chacun des autres s'en retourna dans sa maison, et Pero Niño s'en fut à Montanches (1).

1421.

(1) Ici Gamez fait, dans l'intérêt de son maître, subir à l'histoire de trop grands retranchements. L'infant don Enrique ne prit point les armes par suite d'une méprise; il savait bien ce qu'il faisait. Pendant qu'il tenait le roi en son pouvoir, il avait épousé sa sœur, l'infante doña Catalina, en obtenant pour sa dot le marquisat de Villena, et en même

1422. A peu de temps de là, le roi traita avec l'infant, qui vint à la cour et fut arrêté, comme cela est plus amplement raconté dans la chronique des rois et des affaires de ce temps. Quant à ceux qui étaient avec l'infant, quel-

temps il avait fait donner à son majordome, Garci Fernandez Manrique, la terre de Castañeda. Rendu à la liberté, le roi révoqua ces grâces. L'infant s'était mis de vive force en possession du marquisat. Garci Fernandez bâtonna l'officier qui venait le débouter de sa possession. Le roi se portait dans les Asturies contre Garci Fernandez, quand il apprit que l'infant don Enrique était parti d'Ocaña et venait de l'autre côté des monts. Il lui expédia par Alonso de Cartagena, doyen du chapitre de Santiago, l'ordre de s'arrêter. Le 25 juin, l'infant reçut près de Guadalajara le doyen, entendit son message et lui dit qu'il lui ferait réponse à Guadarrama. De Guadarrama il envoya au roi trois ambassadeurs, pour lui dire qu'il voulait aller lui exposer ses griefs, et que pour sa sûreté il irait en armes. Malgré une nouvelle défense d'avancer, il passa le défilé et vint se loger à l'Espinar, qui est au pied des montagnes, à douze lieues d'Arevalo, où le roi se trouvait avec l'infant don Juan. La reine d'Aragon et les procureurs des villes s'entremirent, afin de prévenir une rencontre. Les négociations durèrent plus de deux mois; enfin la désertion, qui s'était mise dans le camp de don Enrique, les fit réussir. On convint que les deux armées seraient licenciées simultanément. Quand il passa la revue de son monde, le 23 septembre, don Enrique n'avait plus que 2,000 lances. Il en restait au roi 3,300 et 2,300 à l'infant don Juan. Don Enrique donna congé à ses partisans, retenant avec lui seulement le connétable, Pero Manrique et Garci Fernandez, qui étaient de sa maison. Il n'avait rien obtenu sur aucun des points pour lesquels il s'était mis en armes et en état bien patent de rébellion. — La conduite de Pero Niño, quant à ce qui concerne l'Alcazar de Ségovie, était correcte : il tenait le château du roi lui-même et devait le remettre, à la première sommation, entre les mains de celui que le roi désignerait pour le recevoir. On verra plus loin que, pour le château de Montanches, il ne le rendit qu'au roi en personne, parce qu'il le tenait directement de l'infant don Enrique. De même l'alcayde de l'Alcazar de Ségovie, investi par Juan Furtado, n'avait voulu rendre le château qu'à Juan Furtado lui-même ou au roi, qui, en effet, l'avait reçu en personne avant de le donner à Pero Niño.

ques-uns se raccommodèrent avec le roi, et d'autres se rendirent en Aragon (1).

Pero Niño se tint à Montanches plus d'un an. Ni pour promesses, ni pour autres choses qui lui furent mises avant, jamais il ne voulut abandonner son parti. Enfin, le roi lui demanda le château, et s'en approcha pour se le faire rendre plus promptement. Il parut à Pero Niño que ce ne serait une chose ni bonne ni convenable de conserver cette forteresse contre la volonté de son seigneur, et il la lui fit rendre, quoiqu'il ne l'eût pas reçue de lui et qu'il l'eût acceptée de l'infant en gage de fortes sommes. Pero Niño sortit du château, pendit une arbalète à son cou, et, à pied, avec deux ou trois arbalétriers qui le suivirent, il gagna la frontière d'Aragon, non sans beaucoup de fatigues et de périls pour sa personne. Il s'en fut là où était [le connétable don Ruy Lopez d'Avalos], et il y resta quelque temps (2).

1423.

(1) L'infant don Enrique fut arrêté, le 14 juin 1422, à Madrid, où il avait été mandé par devant le roi. On lui donna lecture de quatorze lettres écrites par le connétable, à sa connaissance et à celle des Manrique. De ces lettres il résultait qu'il avait voulu préparer une prise d'armes en y associant le roi de Grenade. Elles avaient été fabriquées toutes par un faussaire, comme cela fut prouvé depuis au procès du connétable. L'infant et Garci Fernandez Manrique, qui avait voulu l'accompagner à Madrid, furent conduits au château de Mora, où ils restèrent longtemps prisonniers. L'infante doña Catalina et le connétable parvinrent à gagner Valence, où ils se mirent sous la protection de la bourgeoisie de cette ville. Pero Manrique se réfugia à Saragosse, où, pour obtenir la même protection, il dut acquérir le droit de bourgeoisie en achetant une maison.

(2) Après l'arrestation de l'infant don Enrique, le roi fit sommer toutes les places qui appartenaient en propre à l'infant ou qui dépendaient de lui comme maître de l'ordre de Saint-Jacques. Celles du Maeztrazgo se rendirent à la première, seconde ou troisième somma-

1424. Depuis, le roi d'Aragon (1) revint de Naples, et Pero Niño alla le voir à Tortosa, et en fut grandement accueilli; de là, il l'accompagna à Valence. Sur le chemin ils rencontrèrent le connétable et l'adelantado Pero Manrique. Ceux-ci eurent conférence avec le roi, et alors le roi d'Aragon commença de chercher à obtenir que l'infant, son frère, fut relâché. Cela ne put se faire par accommodement, et il leva une armée et la réunit à Tara-
1425. çona. Son frère, le roi de Navarre, vint l'y trouver de la part du roi de Castille, et tous deux partirent pour Haraciel (2). Là, le roi de Navarre et celui d'Aragon conférèrent. L'infant fut mis en liberté; mais le roi d'Aragon ne laissa point pour cela de continuer son chemin, et avec son armée il arriva par la Navarre près

tion, moyennant que les alcaydes reçurent promesse d'être conservés. La chronique du roi don Juan II flétrit implicitement leur conduite, en disant : « Celui qui a écrit cette histoire n'a pas su les noms des alcaydes qui par capitulation rendirent les forteresses. » Alburquerque et Medellin, qui étaient à l'infant, résistèrent, ainsi que Montanches, et ne se rendirent qu'au roi en personne, vers la fin de l'année 1423. De là le roi marcha sur Montanches Voici la version de la chronique de don Juan II : « Pero Niño, qui était dans le château de Montanches, dès qu'il sut que le roi venait sur lui, envoya auprès du connétable (Alvaro de Luna) un sien fils que l'on appelait Gutierre Niño, par lequel il fit dire qu'il voulait livrer le château. Il lui fut répondu de le remettre à un écuyer dudit connétable, que l'on appelait Juan Fernandez de la Verguilla, entre les mains de qui Pero Niño en fit la livraison, puis il s'en fut à Valence. » A la situation de notre chevalier l'on ne sait, après avoir étudié tous les codes du temps, rien appliquer de plus clair que cet article d'une loi des *Sicte Partidas :* « Tenir château de seigneur suivant l'ancien *fuero* d'Espagne est une chose où gît bien grand danger. » (Segunda partida, tit. XVIII, loi 6.) — Montanches est en Estramadoure, à six lieues au nord de Mérida, entre Alburquerque et Médellin.

(1) Don Alonso V, le Magnifique.

(2) Araciel, dans la province de Soria, sur la frontière d'Aragon.

de Logroño, et plaça son camp dans le lieu dit le Bosquet-du-Roi (1). En cet endroit Pero Niño dit au roi d'Aragon que, s'il voulait entrer en Castille et que le roi don Juan vînt contre lui, d'aucune façon, pour sa part, il ne marcherait contre le roi son seigneur; mais quant à ce qui était de l'aider pour que son frère et les autres chevaliers fussent mis en liberté, cela il le ferait jusqu'à la mort. Le roi lui répondit qu'il parlait bien. De là, Pero Niño rentra en Castille, et vint habiter, au pays de Burgos, des terres qui lui appartenaient, appelées Berzosa et Fuente-Burueva (2). Et il ne se passa guère de temps que l'on convint de relâcher l'infant à un jour déterminé, et de l'envoyer au roi d'Aragon pour résider dans son royaume, ce qui avait été déjà concerté lors du départ de Pero Niño (3). Le roi d'Aragon retourna à Saragosse, et Pero Niño resta pendant quelques jours dans ses terres avec beaucoup de danger, car il n'était pas venu avec la permission du roi de Castille, et n'était pas réconcilié avec lui. Mais le connétable, don Alvaro de Luna, et quelques chevaliers qui l'entouraient travaillèrent à faire son accommodement avec le roi, considérant les services qu'il lui avait faits et pouvait lui faire encore. Le roi voulut bien le recevoir. Il ordonna de lui faire payer tout ce qui lui était

(1) *El Soto del Rey.*

(2) A deux lieues au nord de Briviesca.

(3) L'infant fut remis, le 10 octobre 1425, entre les mains des commissaires du roi d'Aragon, et le réglement de ses réclamations fut renvoyé au conseil du roi. Pero Manrique rentra en Castille. Le connétable, dont tous les biens avaient été confisqués à la suite de son procès, en 1423, ne quitta pas Valence, où il mourut le 6 janvier 1428. Ses dépouilles avaient enrichi le comte de Trastamare, qui devint duc d'Arjona, l'infant don Juan, les Enriquez, les Sandoval, les Zuñiga, les Pimentel et don Alvaro de Luna, qui fut fait connétable à sa place.

dû et de le traiter de là en avant comme les autres seigneurs de son royaume. Et Pero Niño servit le roi comme il avait coutume, bien et loyalement, ainsi que vous le verrez en plusieurs circonstances importantes. 1427. L'infant don Enrique rentra en Castille, et vint à Valladolid faire révérence au roi qui s'y trouvait alors, et avec lui vint son frère le roi de Navarre (1).

CHAPITRE XI.

Des grandes fêtes qui se donnèrent à Valladolid, où Pero Niño fut l'un des douze chevaliers du roi, son seigneur, et de la guerre que firent au roi de Castille les rois de Navarre et d'Aragon.

1428. La cour se trouvant alors à Valladolid, il s'y donna de grandes fêtes dans lesquelles il y eut beaucoup de joûtes, tournois et jeux de cannes, à quoi tout le monde prit grand plaisir (2). Mais on a dit et on dit encore que là s'engendrèrent quantités de haines et inimitiés, comme il y parut par l'effet peu de jours après. L'infant don

(1) L'infant don Enrique, uni à son frère de Navarre, obligea le roi don Juan de le recevoir à Valladolid, où il vint en 1427, malgré toutes les défenses du roi, et se mit à la tête d'une ligue contre Alvaro de Luna. Le connétable fut exilé de la cour pour dix-huit mois.

(2) Ces fêtes furent données pendant l'été de l'année 1428, à l'occasion du passage de l'infante doña Leonor d'Aragon, qui allait épouser don Duarte, fils aîné du roi de Portugal. Ses frères, le roi de Navarre et l'infant don Enrique, s'étaient déjà brouillés de nouveau, et à la faveur de leur division Alvaro de Luna était revenu à la cour, plus maître que jamais du roi et des affaires.

Enrique donna la première fête très-noble ; le roi de Navarre donna la seconde, et le roi de Castille la troisième, plus noble et somptueuse que toutes les autres. Des grandes affaires qui se préparèrent alors, je parlerai plus loin ; pour le moment je m'en tais. Le roi de Castille avait avec lui douze chevaliers très-bien parés, pour représenter les douze apôtres ; il entra en lice de sa personne, et fit à ce jeu de belles choses, ainsi que ses compagnons, contre plus de cent chevaliers (1). Et ils y prirent tant de peine, qu'ils donnèrent assez de besogne à tous, et fournirent autant de carrières qu'il leur en fut demandé. Comme on ne doit point cacher la vérité, puisqu'on la couche par écrit et qu'elle reste en mémoire (2), [je dirai que] Pero Niño fut un des douze chevaliers qui avaient été choisis [pour être avec le roi], en souvenir des douze apôtres, et il portait le nom de l'apôtre saint Paul. Il rompit plus de lances, et fit plus de rencontres qu'aucun autre, et si quelque prouesse signalée fut faite ce jour, ce fut lui qui la fit, quoique à cette époque il eût environ cinquante ans, et que depuis longtemps il n'eût plus voulu s'exercer à ce jeu.

Les fêtes terminées, l'infant partit de là pour Ocaña, le roi de Navarre pour son royaume, et le roi de Castille lui envoya des ambassadeurs avec des lettres, pour lui dire qu'il ne revînt point en Castille et n'y rentrât sous aucun

(1) Le roi rompit quatre lances contre Ruy Diaz de Mendoza. Au tournoi de don Enrique, Gutierre de Sandoval avait été tué. La dernière fête fut donnée par le connétable.

(2) *È porque la verdad non se deve negar, pues se escrive è queda en memoria.* On pourrait voir dans cette phrase incomplète et obscure un reproche adressé aux chroniqueurs, qui ont tous omis d'inscrire Pero Niño parmi les douze apôtres du roi.

1420. prétexte. Quand le roi de Navarre sut cela, il se joignit à son frère, le roi d'Aragon (1); tous deux réunirent une armée, entrèrent en Castille et arrivèrent jusqu'à la plaine de Baraona (2), disant qu'ils voulaient voir le roi leur cousin. Sur ces faits, il est à croire et je pense qu'on trouvera plus de détails dans les chroniques de Castille. Le roi de Castille envoya contre eux son connétable, don Alvaro de Luna, Pero Manrique, Pedro de Velasco et l'amiral don Fadrique (3), avec quelque peu de gens d'armes, non tant qu'il en eût fallu pour combattre avec les rois. C'était le jour de la fête de saint Jean, et ce jour-là même arriva Pero Niño avec une partie de son monde, et après avoir fait de grandes journées pour se trouver là; et il rencontra le connétable avec les autres seigneurs, qui se mettaient en devoir de défendre le passage. Les rois s'éloignèrent de ce lieu, continuèrent leur marche jusqu'à la ville de Hita et assirent leur camp à Santa-Maria de

(1) Il s'était formé secrètement entre le roi d'Aragon et le roi de Navarre une alliance qui pouvait menacer le trône de don Juan II. Alvaro de Luna mit tout à découvert en faisant proposer un traité de paix perpétuelle entre les trois couronnes. Le roi de Navarre signa; le roi d'Aragon refusa de signer, et la guerre qui s'ensuivit força chacun de se déclarer. L'infant don Enrique, après avoir feint de tenir pour le roi de Castille, alla rejoindre ses frères; mais il fut abandonné par ses anciens partisans. Don Juan II avait fait signer, le 30 mai, à tous ses vassaux une déclaration ainsi conçue : « Je jure de vous servir bien et loyalement, sans cautèle, simulation, fraude ou tromperie, contre les rois d'Aragon et de Navarre, et tous autres qui leur ont donné ou donneront faveur. » Pero Niño est cité dans la chronique de don Juan II parmi ceux qui répondirent des premiers à l'appel du roi.

(2) *El campo de Baraona,* près d'Atienza. Les *Altos de Baraona* ont donné leur nom à une partie de la chaîne de montagnes qui sépare le bassin du Duero de celui du Tage. Les rois s'étaient avancés plus loin, jusqu'à Cogolludo, dans la province de Guadalajara.

(3) Don Fadrique, fils de don Alonso Enriquez.

Sopetran (1). Quant au bon connétable, à don Fadrique l'amiral, à Pedro de Velasco, à Pero Manrique, à Pero Niño et aux autres chevaliers, ils arrivèrent avec leurs gens près d'Espinosa, à une lieue de l'endroit où étaient les rois; et le connétable, vu le monde qu'il avait, se porta en un lieu raisonnablement choisi, assez fort pour y livrer combat (2). Le lendemain, les rois s'avancèrent, assirent leur camp à une petite distance du connétable, et aussitôt montrèrent qu'ils cherchaient la bataille. Elle commença par des hommes qui vinrent du côté où se trouvaient Pedro de Velasco, l'amiral et Pero Niño. Et comme Pero Niño allait regardant et mettant son monde en ordre, et qu'il était à cheval près des batailles du connétable, il advint que cinq ou six cavaliers du parti des rois qui allaient escarmouchant étaient en train de tuer un homme des communes de Castille, lequel allait aussi escarmouchant tout près du corps d'armée. Pero Niño leur cria de le laisser; mais ils ne l'écoutèrent pas. Pero Niño demanda une lance, trouva quelqu'un qui lui en donna une, courut sur eux, frappa et renversa le premier qu'il rencontra, et força

(1) Le connétable était à Jadraque, sur la rivière d'Hénarès, et les rois, en se portant à Hita et à Sopetran, le coupaient de Guadalajara et Tolède. — Hita est à cinq lieues au nord de Guadalajara, Sopetran à une lieue plus loin.

(2) Suivant la *Chronique de don Juan II*, les rois avaient 2,500 hommes d'armes et 1,000 hommes de pied; don Enrique leur amena 100 hommes d'armes et 120 ginetes (chevau-légers). Ils allèrent attaquer le connétable, qui avait 2,700 hommes d'armes et 400 fantassins. La partie était assez égale. Cette bataille se livra le 1er juillet et fut arrêtée presque aussitôt que commencée, le cardinal de Foix, légat du pape, s'étant interposé. Le lendemain, Marie de Castille, reine d'Aragon, vint se jeter entre les deux armées, se fit établir une tente à égale distance du connétable et de son mari, et obtint que les rois reprendraient le chemin de l'Aragon.

les autres à être plus courtois, de telle sorte que l'homme des communes eut la vie sauve et que les cavaliers se retirèrent. Pour cette fois, la nuit empêcha qu'il y eût quelque chose de plus. Le lendemain, madame la reine d'Aragon arriva et parlementa de telle façon, comme la chronique le racontera plus amplement, que les rois prirent le chemin de l'Aragon, et le connétable, avec les siens, rejoignit le roi son seigneur qui était resté au Bourg-d'Osma (1).

CHAPITRE XII.

De ce qui arriva quand le connétable don Alvaro de Luna ramena son armée auprès du roi de Castille, et comment l'infant don Enrique alla s'enfermer dans Alburquerque.

Il arriva, le jour où les rois partirent, qu'environ à une lieue et demie d'Atiença, il y eut une alerte causée par la nouvelle que les rois revenaient. L'avant-garde du connétable et une autre bataille qui marchait après elle se mirent en désordre, de sorte que plus de quatre cents cavaliers se jetèrent au travers de la bataille du connétable et défilèrent devant sa bannière, en tournant le dos. Le connétable resta comme un bon chevalier, ferme sous sa bannière, quoiqu'il se vît plus petitement accompagné qu'il ne l'était de coutume. Pero Niño se trouvait là, sa bannière à côté de celle du connétable, une partie de

(1) *El Burgo de Osma,* dans la province de Soria, près d'Osma, non loin du Duero.

son monde auprès de lui; et le connétable trouvant en lui, ce jour-là, bien fidèle compagnie, lui dit à haute voix, de manière que tous l'entendirent : « Allons, bon chevalier! je mourrai ici avec vous. » Et Pero Niño lui répondit : « Seigneur, vous ne mourrez pas; au contraire, vous serez vainqueur avec l'aide de Dieu, et par moi vous serez très-révéremment servi et accompagné aussi bien que chevalier le fut jamais par personne en une rencontre. » Une autre fois, le connétable, pendant qu'il allait gouvernant sa troupe, trouva près de lui Pero Niño, et à haute voix l'appela comte d'Alba, en sorte que tous l'entendirent. Ce jour-là, il n'y eut rien d'autre; car la contenance du connétable et de Pero Niño en particulier donna bien à penser qu'ils étaient prêts à faire face à tout ce qui pourrait venir sur eux. Et si vous voulez savoir le nombre des gens qu'il y avait des deux côtés, les rois avaient jusqu'à trois mille ou trois mille cinq cents hommes d'armes, avec l'infant don Enrique qui s'était joint à eux à Santa-Maria de Sopetran, et jusqu'à quatre mille hommes de pied, tous bien armés; et du côté de la Castille il y avait environ deux mille hommes d'armes et mille hommes de pied.

Les rois, comme je l'ai dit plus haut, retournèrent en Aragon après que cette aventure fut arrivée, le jour où le connétable partit d'Espinosa. L'infant don Enrique se sépara d'eux et s'en fut à Ocaña; de là, il fit munir toutes les forteresses de l'ordre (1), celles du comté (2) et de toutes

(1) De Saint-Jacques.

(2) D'Alburquerque. L'infant don Enrique possédait les biens de la maison d'Alburquerque et une partie de ceux de la maison de Lara, ce qui lui donnait des points d'appui dans plusieurs provinces ; mais ses plus fortes places de refuge étaient en Estramadoure. Ses biens furent séquestrés aussitôt après sa visite à ses frères, quoiqu'il se défendît de l'avoir faite à mauvaise intention.

ses autres villes. Le comte de Benavente alla contre lui avec quelque peu de monde. L'infant partit pour Segura (1), le comte à son dos jusque près de cette ville, puis il passa à la vue du comte et gagna Alburquerque; le comte de Benavente le suivit jusqu'à Llerena, continuant [à l'observer] comme cela lui était ordonné.

Ici l'auteur cesse de parler de l'infant, qui s'est emfermé dans Alburquerque, pour raconter ce que fit le roi de Castille après que les rois furent rentrés en Aragon.

CHAPITRE XIII.

De la guerre que le roi de Castille fit aux rois de Navarre et d'Aragon, et comment Pero Niño assaillit la ville de Cetina.

Le roi de Castille rassembla son monde dans le Bourg-d'Osma, et envoya dire au roi d'Aragon et au roi de Navarre qu'ils savaient bien comment ils avaient fait une marche de tant de journées dans son royaume sans sa permission et contre sa volonté, que lui, à son tour, leur notifiait sa volonté de faire la même marche en Aragon, et

(1) Les manuscrits disent *Segovia;* mais c'est une erreur des copistes. L'infant tint quelque temps à Ocaña contre le comte de Benavente, qui n'était pas en force pour l'attaquer. Il prit ensuite la route du royaume de Murcie, s'arrêta d'abord à Velez, puis à Segura, et brusquement il tourna sur sa droite, surprenant le comte, qui fut culbuté. Il traversa l'Andalousie et alla s'enfermer avec l'infante dans Truxillo, où son frère don Pedro vint le rejoindre. Débusqué de Truxillo par le connétable, il se jeta dans son château d'Alburquerque à la fin de l'année 1429.

qu'ils eussent à l'attendre. Mais ils ne l'attendirent pas. Le roi poussa jusqu'à Ariza (1) et prit la ville, mais ne put s'emparer du château, car il est très-fort. Pendant qu'il était là, le connétable chevaucha un jour pour aller chercher les rois qui étaient occupés à protéger leurs fourrageurs, et s'avança jusqu'à deux bonnes lieues, tout contre Cetina. Il avait avec lui beaucoup de bons chevaliers et gentilshommes. Pero Niño commandait une aile, Per Alvarez Osorio (2) l'autre; devant eux ils avaient une bonne troupe d'hommes d'armes et des ginètes (3) en arrière. Le connétable marchait bien en ordre avec sa bataille et ses ailes; mais comme le terrain était très-coupé, Pero Niño [fut séparé des autres et] prit de l'avance, tellement qu'il arriva sous la ville de Cetina une grande heure avant que les autres ne parussent. La ville se défendit bien avec des traits, des pierres et autres armes. Dès qu'arriva Pero Niño avec son monde, sa bannière fut approchée des murs de la ville, et l'assaut donné, et la ville emportée avant que ne fussent

(1) Il ne poussa guère avant en Aragon, car Ariza est exactement sur la frontière, dans la province de Calatayud. Cetina est à deux lieues en aval d'Ariza, sur le Jalon. Le connétable entra aussi à Monreal, qui est à côté de Cetina. L'armée de Castille comprenait 10,000 hommes d'armes et 6,000 fantassins.

(2) Il y avait alors deux Osorio qui portaient les noms et prénoms de Pero Alvarez. Tous deux descendaient de ce chevalier que le roi don Pedro fit massacrer à Villarambla (voy. p. 77). Celui dont il s'agit ici était son petit-fils, fils de Rodrigo Alvarez, montero mayor du roi don Juan I. On l'appelait Per Alvarez le Vieux ou *el de Astorga*. Il avait fait, sous le roi don Enrique III, une ambassade auprès du roi de France.

(3) Nous avons déjà dit que les ginètès étaient des cavaliers plus légèrement armés que les hommes d'armes. Ils portaient la cuirasse, le bassinet rond et une targe. Ils devaient avoir deux chevaux, et leur entretien était fixé à la même somme que celui de l'homme d'armes.

venus le connétable ni les autres. La bannière s'avança ensuite jusqu'à une maison très-forte et bien munie, qui ne se pouvait prendre sans artillerie ni sans y mettre le temps. Et pendant que l'on pilla la ville, la bannière resta devant cette maison, empêchant la sortie. Tandis que cela se faisait, le connétable se tenait en dehors de la ville, sa bataille en belle ordonnance. On resta là jusqu'à la nuit, et au départ, le connétable commanda de mettre le feu dans toute la ville. Ensuite il s'en alla où était son seigneur le roi, et arriva au milieu de la nuit; et peu de jours après le roi retourna dans son royaume.

CHAPITRE XIV.

Comment Pero Niño aida le roi son seigneur à gagner les châteaux de l'infant don Enrique.

1430. L'année suivante, le roi fut au Bourg-d'Osma, où il réunit une plus forte armée que l'année précédente, et avec cette armée et beaucoup d'artillerie, prit le chemin de Taraçona où étaient les rois. Le roi d'Aragon envoya ses ambassadeurs au roi de Castille, comme il était au camp d'Almajano (1), et l'on traita de telle sorte qu'une trêve fut conclue pour cinq ans. Après que ces traités furent signés, le roi partit de là et se rendit à Valladolid et envoya le connétable, Pero Niño et d'autres chevaliers, contre l'infant don Enrique, qui était à Alburquerque. Pero

(1) A trois lieues à l'est de Soria.

Niño marcha sur Montanches, et moitié par pratiques, moitié par force, il gagna le château et le remit au roi son seigneur, en quoi il lui rendit un service signalé, selon le temps. Après cela Pero Niño revint trouver le connétable et fut avec lui à Alburquerque et à Zagala (1), et l'aida dans toutes les choses qui furent faites alors, agissant là comme il avait toujours agi ; ensuite, quand le roi vint devant Alburquerque, Pero Niño l'accompagna et prit part à tous les actes qui alors s'accomplirent de ces côtés (2).

CHAPITRE XV.

Comment le roi don Juan entra sur les terres des Mores avec une puissante armée et, la veille de la bataille, fit comte don Pero Niño.

Peu de temps après, dans l'année qui suivit, le roi fut à la guerre contre les Mores. Il alla d'abord à Tolède, puis à Cordoue. Là, il réunit son armée. Pendant 1431.

(1) A quatre lieues nord-est d'Alburquerque.

(2) La trêve de cinq années fut conclue au camp d'Almajano, dans le commencement de mai 1430. Le connétable avait employé les derniers mois de l'année 1429 à faire une campagne contre les infants, sans pouvoir les réduire. Le roi, à cette époque, vint en personne devant Montanches, qui lui fut rendu. Mais il échoua devant Alburquerque, où il se présenta le 2 janvier de l'année 1430. Il renonça pour cette fois à l'entreprise, et c'est en 1432 seulement que l'infant don Enrique sortit du royaume, abandonnant ses forteresses. Gamez glisse là-dessus, désignant très-vaguement sous le nom d'actes (*autos*) les outrages que le roi eut à subir, et qu'il dénonça solennellement par une lettre où il racontait comment don Enrique l'avait accueilli à coups de flèches. C'est à la suite de son expédition infructueuse sur Alburquerque que le roi

qu'elle s'y rassemblait, son connétable fit une entrée fameuse dans le royaume de Grenade (1), et quand il fut de retour, le roi partit de Cordoue avec son armée, et entra sur les terres des Mores par Alcalà-la-Réal (2). Le

confisqua les biens des infants et les distribua entre des seigneurs dont plusieurs avaient été leurs soutiens pendant les premiers troubles. Les deux Manrique et Pedro de Velasco acceptèrent sans scrupule une part dans les biens de don Enrique. Pero Niño ne figure point sur la liste des participants. Il n'était point parvenu à gagner la faveur du connétable, quoi qu'en dise Gamez, ainsi que le prouve l'extrait suivant de la *Chronique de don Juan II :*

« Le roi donna le gouvernement du château de Montanches à Fernan Lopez de Saldaña, son camérier et chancelier, qui l'avait accompagné. Pero Niño se plaignit vivement, disant qu'il avait beaucoup travaillé dans cette guerre, dépensé du sien, fait tout ce que le connétable lui avait ordonné, et que, dans l'affaire de Montanches en particulier, il s'était donné beaucoup de peine, et que le connétable lui avait promis le gouvernement du château, s'il le faisait remettre au roi. Sur quoi le connétable pria Fernan Lopez de laisser le gouvernement à Pero Niño, et Fernan Lopez y consentit. Mais quelques jours après, le connétable trouva le moyen de le faire donner à un de ses serviteurs nommé Alvarado. »

La convention d'Almajano avait établi que, pendant la trêve, les infants don Enrique et don Pedro pourraient se tenir en armes dans les châteaux qu'ils conservaient encore, mais ne devaient point faire de sorties.

(1) Cette incursion eut lieu au mois de mai. Le connétable avait avec lui 3,000 chevaux. Il poussa jusqu'à deux lieues de Grenade, à Tajara, d'où il envoya défier le roi Mahomad-le-Gaucher, puis revint à Antequera par Loja, sans avoir rencontré nulle part l'ennemi en force.

(2) Le roi partit de Cordoue le 13 juin. Il était le 22 à Cabeza de los Ginetes, d'où il partit le 26, et alla coucher entre Puerto-Lope et Pinos-Puente, en plein pays moresque. Le 27, il occupa presque sans résistance Pinos-Puente, célèbre dans les chevaleresques légendes de la frontière andalouse; puis, tournant la sierra d'Elvira, il alla prendre position sur son versant méridional, à Malaceua, d'où il commandait la route de Jaen par Colomera, et celle d'Alcala par Pinos-

jour de son départ, il vint à la Cabeza de los Ginetes, sur la rivière de Bollullos; le lendemain, il s'arrêta à une demi-lieue du pont de Pinos. Ce même jour fut abattue la tour du pont, et eurent lieu d'autres escarmouches. Le lendemain, on leva le camp, et l'armée se mit en mouvement; mais elle ne put franchir la rivière de Pinos, à cause du mauvais passage qu'elle présentait, et le roi partit de là et alla asseoir son camp entre la montagne d'Elvira et le chemin de Colomera, près d'un village, et il pouvait être à environ une lieue de la ville de Grenade. Il y eut ce-jour là de belles escarmouches, car les gardes de la reine et ceux du camp (1) s'étaient établis bien près de la ville. L'office que Pero Niño remplissait dans cette armée était un des plus honorables et des plus difficiles qu'on puisse avoir dans toutes les armées des rois, un de ceux qui sont le plus de confiance et qui donnent le plus de peine, car il avait charge des coureurs (2), des fourrageurs et de tous ceux qui sortaient du camp; il avait

Puente. C'est là, en face de Grenade, qu'il établit son armée dans l'ordre suivant: 1,000 chevau-légers de la maison du connétable en éclaireurs; — le connétable à l'avant-garde, avec 1,500 lances; — le corps de bataille du roi et deux ailes. Pero Niño faisait dès lors partie de la maison du connétable, où il y eut jusqu'à quatorze comtes recevant solde réglée.

(1) Nous ne savons ce que pouvaient être ces gardes de la reine, et nous supposons qu'il y a ici une faute des copistes. Probablement Gamez veut parler du corps de *gineles*, qui, sous les ordres de l'adelantado de la frontière, Diego de Ribera, et du grand commandeur de Castille, Juan Ramirez de Guzman, était chargé d'éclairer la marche et de garder l'armée. Pero Niño devait en faire partie, et peut-être y avait-il à remplir un rôle très-actif, comme le dit Gamez; mais il est certain qu'il ne le commandait pas.

(2) *El cargo de hordenar las guardas de los campos;* les gardes de la campagne, les éclaireurs.

aussi la garde du camp et celle de la personne même du roi, le jour comme la nuit. Outre cela, il s'armait et faisait le service de la guerre comme chacun des autres chevaliers, et s'il arrivait que quelque chevalier négligeât de venir à son tour faire le guet, il le faisait pour lui.

Le lendemain, le roi leva son camp et vint s'asseoir tout près de la ville de Grenade, en tel lieu qu'il y avait bien peu à marcher, ceux de l'armée vers la ville, et ceux de la ville vers l'armée, pour se rencontrer et se joindre. Le roi de Grenade avait contre la porte de la ville son camp dressé, avec tentes où chaque nuit étaient logés plus de cent mille hommes quand ils venaient monter leurs gardes ; et ceux de cheval et ceux de pied y étaient tous rangés en très-bonne ordonnance de bataille.

Un dimanche..... (1) jour du mois de juin de l'année de la naissance de notre Rédempteur Jésus-Christ mil quatre cent trente et un, après dîner, il arriva que les gens des deux côtés se prirent l'un à l'autre, et que les escarmouches s'engagèrent de telle façon que l'on ne put éviter de combattre. Pero Niño, dans ce temps, était déjà comte; le roi l'avait fait comte la veille du jour où il pensait avoir la bataille (2). Et l'armée se mit en mouve-

(1) Ce dimanche était le 1er juillet 1431.

(2) Pero Niño, qui dès lors seulement est mentionné par les chroniqueurs avec le titre de don, fut fait comte de Buelna, probablement le 27 juin, quand le roi prit son ordre de bataille à Malacena. — Buelna est un des districts des Asturies. Il comprend une partie de la vallée de la Besaya, l'un des affluents du Rio de Suanes, qui se jette à la mer entre Santander et Santillane, et il est encadré dans les domaines de la maison de la Vega. On se rappelle que, lorsqu'il alla prendre à Santander le commandement de ses galères, Pero Niño se présenta aux gentilshommes des environs comme l'un des *seigneurs naturels* de cette contrée.

ment dans l'ordre fixé par le roi. Le connétable marchait à l'avant-garde avec sa bataille en bonne ordonnance et ses ailes bien disposées, et d'autres bons chevaliers avec les autres batailles, la seconde, la troisième et la quatrième bien rangées aussi ; ensuite, en cinquième ligne, venait le roi avec sa grosse bataille, et tout était une bien belle chose à voir. Pendant un assez long temps, les batailles restèrent en place, celles des Mores comme celles des chrétiens, sans combattre ; et il sembla bien que cela fut par la volonté de Notre-Seigneur Dieu [afin] que ce jour-là tout le monde prît part au combat, les gens, les chevaliers et les comtes.

Comme le comte don Pero Niño était à l'aile droite, celle qui faisait face à la ville, il fut obligé et eut volonté, et même il lui fut commandé de commencer le premier. Lui et ceux qui étaient avec lui l'eurent en très-grand gré, comme par le fait il y parut bien. Il y avait là, par où ils devaient avancer, un défilé très-étroit qu'on appelait la Rambla de Alteanar, et l'on ne pouvait le passer que chevalier par chevalier, à la file les uns des autres. De l'autre côté il y avait, défendant le passage, plus de trente mille Mores à pied et à cheval. Le comte Pero Niño passa le premier, ensuite sa bannière et les étendards des seigneurs qui marchaient avec lui : celui de l'évêque d'Osma, frère du connétable ; celui de don Juan el Niño, fils du comte don Pero Niño ; celui de don Juan de Tovar ; celui d'Alfonso Tellez Giron ; celui de Rodrigo de Avellaneda (1), qui étaient tous là avec le

(1) Juan de Cerezuela, évêque d'Osma, frère utérin d'Alvaro de Luna ; Juan de Tovar, seigneur de Berlanza et Astudillo, guarda mayor du roi ; Alfonso Tellez Giron (tige des ducs d'Osuña), seigneur de Belmonte, fils du comte de Valencia, don Martin Vasquez d'Acuña, et de

comte. Et avec lui étaient encore bien d'autres chevaliers à qui il n'avait pas été ordonné de l'accompagner, et qui l'avaient rejoint par le désir qu'ils en avaient. Juan de Tovar fut armé ce jour-là chevalier de la main du comte don Pero Niño, ainsi que plusieurs autres. Tout ce monde qui se trouvait avec le comte pouvait se monter à quatre cents hommes d'armes; quant à gens de pied, il n'y en avait point, si ce n'est huit ou dix arbalétriers à cheval, que le comte emmenait toujours avec lui; et ce jour-là, ils firent tous bon service à Dieu et au roi, et bien fort à leur honneur, car ils enfoncèrent les ennemis de la foi, et s'en allèrent au milieu d'eux, frappant et tuant, et tournèrent toute l'armée des Mores, et rejetèrent sur leur gauche plus de quatre-vingt mille Mores en désordre.

Les Mores, voyant que le comte et ses gens les avaient tournés, prirent la fuite; et les nôtres les poursuivirent, frappant et tuant, et arrivèrent à leur camp, qui était près de la porte de la ville. Quand le bon comte y fut parvenu, ainsi que les seigneurs et les étendards, il y avait avec lui très-peu de monde, parce que, dans le défilé dont j'ai parlé, beaucoup de chevaux avaient été perdus et étaient restés aux mains des Mores [qui se tenaient près] du figuier (1),

sa première femme, Teresa Tellez Giron; Rodrigo de Avellaneda, capitaine des gens de don Luis de la Cerda, comte de Medina-Celi. — La *Chronique* du roi don Juan II ne cite que l'évêque d'Osma, Giron et Avellaneda, comme ayant enlevé le camp des Mores devant Grenade; mais la *Chronique* du connétable dit expressément que le comte don Pero Niño était avec l'évêque. C'était la maison du connétable qui donnait, et naturellement l'évêque d'Osma commandait.

(1) Le figuier que mentionne Gamez a donné son nom à la bataille. Le gros de l'armée des Mores combattit de ce côté. Le camp dont Pero Niño s'empara était plus près de la ville, entre des vignes et des plantations d'oliviers.

et leurs cavaliers se trouvèrent coupés du reste de la troupe, de sorte qu'il n'arriva guère aux tentes des Mores, avec le comte, que cent cinquante hommes d'armes. Et de là on n'apercevait personne de l'armée des chrétiens, mais des Mores en très-grand nombre. Lorsque le comte se vit en si petite compagnie, et si près de la ville, et si loin des chrétiens, il fut forcé de s'arrêter; et il fit ce que proprement le métier des armes requérait, comme un homme qui l'avait bien des fois pratiqué, remportant chaque fois la victoire, s'entendant à cette besogne mieux qu'aucun de tous ceux qui se trouvaient dans l'armée. Il prit les tentes et les distribua toutes, en ne gardant pour lui que celle du roi de Grenade; jusqu'au coucher du soleil, il resta là. De lui à la bataille du connétable, celle des chrétiens qui était la plus rapprochée, il y avait mille pas; mais de lui à celle des Mores, il n'y en avait que bien peu, et les flèches allaient des uns aux autres, tant on était à petite distance de la ville.

Au retour, il marcha le dernier; de même qu'au commencement de la bataille il avait été bien en avant de tous les autres, au retour il était à l'arrière-garde bien plus loin qu'aucun autre. Et il marcha toujours ainsi derrière les siens, bien à une trentaine de pas, de façon que les flèches des Mores lui arrivaient. Il parvint ainsi au camp, tenant en respect les Mores qui ne pouvaient pas avancer. Voyez si dans cette journée ce bon comte eut à supporter grand travail !

Après que l'affaire fut terminée, le roi rentra dans son camp et y resta, tentes dressées, pendant huit jours. Et pendant que le roi était là, il vint à lui un chevalier More que l'on appelait Benalmao (1). Il était très-proche parent

(1) Yousef Aben Alahmar, ou Abenalmao. Dès le commencement de

du roi de Grenade. Avec lui vinrent d'autres chevaliers Mores; ils baisèrent la main du roi et dirent qu'ils voulaient être siens et faire à sa volonté. Le roi les reçut bien et donna à Benalmao le titre de roi, lui commandant de s'appeler roi de Grenade. Le connétable fut ensuite avec lui plusieurs fois jusqu'auprès de l'Alcazar du Genil (1), où étaient réunis beaucoup de Mores, et leur envoya dire qu'ils le reconnussent pour roi, sinon qu'ils auraient à le recevoir par force, bien qu'ils ne le voulussent point; mais quoique là-dessus il y eût des pourparlers, à la fin ils ne s'accordèrent pas à le recevoir pour le moment. Pendant que se faisaient ces parlements, le comte don Pero Niño poussa un jour, malgré les Mores, jusqu'au pont du Genil (2).

la campagne, le roi avait été prévenu par un renégat, Pedro Venegas (de la maison de Luque), qu'il pourrait tirer parti d'Abenalmao pour diviser les Mores. Après la victoire signalée qu'ils avaient remportée sous les murs de Grenade les chrétiens auraient pu prétendre à de grands résultats; mais la division se mit dans leurs conseils, et le connétable a été accusé de s'être laissé gagner par le roi Mahomad-le-Gaucher, qui lui aurait envoyé de grosses sommes cachées dans un panier de figues. (Voy. LAFUENTE ALCANTARA, *Hist. de Grenade*, t. III, p. 223 et suiv.)

(1) Nous supposons qu'il s'agit du palais appelé *Dar-el-Oued* (palais de la rivière), dont les vestiges se voient aujourd'hui, dit Lafuente Alcàntara, dans la *Maison des Poules*, sur le chemin de Cenes.

(2) Le pont du Genil est à quelques pas de la vieille enceinte de Grenade, en face du château de Bibataubin.

CHAPITRE XVI.

De ce qui advint dans le royaume de Grenade après qu'en fut parti le roi don Juan.

Le roi leva le camp qu'il avait mis devant Grenade et s'en revint à Cordoue (1). Il plaça pour garder les frontières, à Jaen le maître de Calatrava (2), et à Ecija l'adelantado Diego de Rivera. Avec eux il laissa Benalmao, qui noua des intelligences avec les Mores de Grenade; et quelques chevaliers mores de l'Albaycin l'introduisirent dans la ville par leur quartier et lui livrèrent l'Alhambra pendant que le roi Gaucher était allé à Malaga (3). Bientôt il apprit comment le roi Gaucher voulait se mettre en marche pour venir contre lui. Alors il envoya des messagers au maître et à l'adelantado pour leur dire qu'ils savaient bien comment il était vassal de leur seigneur le

(1) Il partit le 10 juillet, et le 20 du même mois il était rentré à Cordoue.

(2) Don Luis Gonzalez de Guzman.

(3) L'Albaycin est un quartier de Grénade. Il est situé au nord du Duero et fait face à l'Alhambra. Yousef Aben Almao, qui s'était posé en compétiteur de son cousin Mohammed el Hayzari, *le Gaucher,* fut soutenu par les commandants castillans de la frontière, et grâce à eux, fit des progrès dans le royaume. Le 1er janvier 1432, il entra dans Grenade et s'y fit reconnaître pour roi. Son premier acte fut d'écrire au roi don Juan: « Votre vassal, Yusef Ben Almao, roi de Grenade, baise vos mains. » Il mourut dans le courant de la même année 1432, et Mohammed el Hayzari reprit le pouvoir, ce qui acheva de faire perdre les résultats de la brillante campagne du roi don Juan.

roi de Castille et par lui avait été fait roi; qu'ils vinssent donc l'aider; qu'il leur donnerait sûrs moyens d'entrer à l'Alhambra et d'être maîtres à Grenade. On dit encore qu'il envoya de ses deniers pour faire la solde, et que plusieurs la reçurent. Quand il vit qu'ils tardaient, il les fit requérir, s'ils ne voulaient pas prêter aide à lui-même, de venir prendre l'Alhambra et la ville pour leur seigneur le roi, disant qu'il les leur remettrait. Et sans doute à cause de nos péchés les chevaliers ne se résolurent point à y aller. Pendant ce temps, les propres Mores qui étaient avec Benalmao dans l'Albambra le tuèrent et livrèrent l'Alhambra au roi Gaucher. Je crois que nos péchés sont si grands et que nous avons tant courroucé Dieu contre nous, qu'il ne lui plut pas que de notre temps les chrétiens eussent cette joie et ce bonheur de voir s'accomplir un triomphe si longuement désiré par tous les nobles rois et princes, et par toutes autres gens qui ont passé dans ce monde, depuis les nobles Goths jusqu'à nos jours. Il faut néanmoins admettre que ces seigneurs chrétiens eurent quelque motif raisonnable pour ne pas aller à Grenade, car en vérité, ils étaient bons chevaliers.

CHAPITRE XVII.

Des enfants qu'eut le comte don Pero Niño.

Ici on cesse de traiter de toutes les choses que vous avez ouïes, et le livre parle des enfants que le comte don Pero Niño eut de la comtesse doña Béatriz, sa femme, lesquels furent : les fils, don Juan et don Enrique; les

filles, doña Costança, doña Inès, doña Maria et doña Leonor. Tous furent de très-belles créatures, agréables de visage et de corps, pleines de bonne grâce et de bonnes manières, les hommes comme il convient aux hommes, et les femmes comme il sied aux femmes, montrant bien de quel lignage ils venaient.

Quand la damoiselle doña Costança eut l'âge de quinze ans, telle était sa beauté et sa grâce, qu'elle était très-désirée et recherchée de plusieurs partis faits pour elle, tant dans ce royaume qu'au dehors. La reine doña Maria, femme du roi don Juan, la demanda au comte don Pero Niño, son père, qui la lui refusa plusieurs fois, quoique la reine fût une très-noble dame. A la fin, comme les seigneurs doivent complaire aux rois, il la lui donna, mais à de grandes conditions, auxquelles s'accorda la reine, et le roi également. Mais tel fut le sort de cette damoiselle, que peu de temps après être entrée dans la maison de la reine, elle mourut, alors qu'il se traitait pour elle d'un des plus grands mariages en Castille. Elle fit répandre bien des larmes et causa beaucoup de deuil. Le noble chevalier, son père, qui avait eu nombreux plaisirs dans ce monde et gagné grande gloire par ses hauts faits, et traversé les grands périls, commençait à recueillir douleurs et chagrins, qui sont les faveurs et présents que fait le monde à ceux qui mettent leur confiance en lui. A la mort de cette damoiselle, il fit grandes lamentations, mena grand deuil et montra grande affliction, plus que dans la suite à la mort de don Juan, son fils, comme vous le verrez ci-après. Ici l'auteur dit que le comte était un homme de grand entendement et très-exemplaire (1). Il fit cela pour donner à

(1) *Muy fazañero.* Du temps de Gamez encore, le mot *fazaña,* qui

comprendre que le chevalier doit être piteyable pour le faible, et ferme contre le fort. Parce que c'était une jeune fille, elle devait être honorée; et aussi avait-il eu toujours pour coutume d'honorer les dames et damoiselles de haut état, et les autres de les défendre et les assister de son bien.

Don Juan, fils du comte don Pero Niño et de la comtesse doña Béatriz, fut un jeune homme très-vaillant. Il ne vécut pas vingt-quatre ans accomplis. Il fut fort bien élevé. Dès son enfance, il montra qu'il serait un homme de haute affaire. Son père l'avait confié à des hommes pour l'endoctriner et enseigner; jamais il ne se laissa soumettre par aucun d'eux, ni ne se voulut humilier, sinon devant qui lui disait paroles douces; mais il était de telle nature, que toujours il arrivait de lui-même à ce qui était le meilleur. Toujours il voulait être le maître; il le montrait dans ses actions et dans ses allures. Tout petit, il commença à prendre des armes et à s'en servir, et à monter des chevaux. Quelques-uns de ceux qui l'ont élevé ont dit qu'à six ans il fit courir un grand cheval, et lui tira du sang avec les éperons; et de là en avant, montant chaque jour des chevaux, il devint très-habile à les manier. A quatorze ans, il se rencontra

aujourd'hui ne s'entend guère que d'un exploit militaire, s'appliquait à toute action signalée d'où pouvait se tirer un exemple, un précédent qui s'imposait. Par la *fazaña* s'établissait quelquefois une règle ou *coutume* qui prenait, à côté du *fuero*, place dans la loi. Anciennement, on donnait le même nom aux jugements bien rendus qui formaient la jurisprudence. La plus grande gloire était d'avoir ainsi, par une *fazaña*, introduit quelque usage autorisé, et Gamez n'a nulle part essayé de porter l'éloge de son seigneur plus loin qu'en cet endroit où il le qualifie de *fazañero*, homme ayant toujours la pensée de donner l'exemple.

en armes contre des adversaires ; il rompait de fortes lances à cheval. A vingt ans, il fut un si bon joûteur, que parmi les autres jeunes gens de trente ans et au-dessus, il ne s'en trouvait pas de meilleurs à la voltige (1) ; il était très-bon cavalier et très-adroit. Il avait le bras très-fort et lançait de lourdes cannes. Dans toutes les occasions dont j'ai parlé, où il se trouva avec le roi et avec son père, il fit par ses mains autant qu'aurait pu faire l'homme le plus vigoureux dans la force de l'âge. Et comme en de telles occasions il arrive quelquefois entre hommes d'avoir des piques et désagréments, qui obligent de faire quelque petite chose avec les armes, toujours il voulut avoir le dessus, et il en sortait à son honneur. A l'âge de vingt et un ans, c'était le plus beau garçon et le plus fort qu'il y eut en Castille. De teint il était blanc et coloré, blond de poil. Il avait de grands membres, bien faits et robustes. En même temps qu'il était grand, il était très-bien proportionné, le corps droit, les bras gros, les épaules larges, la taille bien prise, les jambes belles et bien faites. Tel il était qu'à me le rappeler et à ramener dans ma mémoire ses beaux traits, je ressens trop de douleur pour être en état d'achever ce que je voulais écrire de lui, de ses grâces intérieures et extérieures.

Ainsi que je vous ai raconté ci-dessus comment, lorsque le roi don Juan entra en Aragon faisant la guerre en ce pays, le connétable fut à la ville de Cétina avec les autres chevaliers qui l'accompagnaient, et comment le comte Pero Niño arriva d'abord et força l'entrée de la

(1) *A la jeneta.* — Monter à la *genette* voulait dire monter sur un cheval harnaché d'une manière légère et propre à la voltige.

ville, je veux vous dire que don Juan Niño de Portugal se trouva parmi les premiers qui passèrent avec sa bannière et celle de son père, le comte don Pero Niño ; et là il combattit si vaillamment que tous les yeux étaient sur lui, et il soutint tout le poids de l'affaire jusqu'à ce que le dernier homme se fût retiré. Depuis, en tous les endroits où le roi se porta contre ses ennemis, il se distingua tant et fit si bien de son corps, que tout le monde était émerveillé, vu son âge. Plus tard, quand le roi fut dans la plaine de Grenade, et livra la bataille que vous avez entendu conter, don Juan marchait avec son père et les autres chevaliers de sa compagnie ; dans toutes ces rencontres il combattit avec tant de vigueur et frappait des coups si admirés que, n'était-ce pour adjuger l'honneur à celui qui toujours le remporta et prit peine à le gagner, et par l'entraînement de qui tout cela s'accomplissait, je pourrais bien dire que dans toute cette compagnie ne se trouva aucun chevalier vaillant ni hardi comme don Juan de Portugal el Niño, car il entra au milieu des tentes [des Mores], frappant et tuant, avant aucun autre.

CHAPITRE XVIII.

Du combat que don Juan de Portugal el Niño eut à soutenir contre un adelantado, son voisin.

1436. Le comte don Pero Niño avait auprès de sa ville de Cigales un voisin qui était Dia Gomez Sarmiento, adelantado de Galice, seigneur de Mucientes, à une demi-lieue

de Cigales. Il y a une espèce de chevaliers qui aimeraient à travailler les terres de leurs voisins, laisser reposer les leurs, et se montrer plus grands seigneurs qu'ils ne le sont en effet, et ainsi était cet adelantado (1). Il contrariait Pero Niño pour certaines choses qui toutefois étaient légères à supporter, bien qu'elles fussent un commencement d'inimitié. Pero Niño le modérait par de si bonnes façons, qu'il n'eut avec lui ni dispute ni combat, car ce fut une chose qu'il chercha toujours à éviter; il disait que les inimitiés dans un royaume tournent au détriment du service du roi et au grand dommage du pays, et que les bons chevaliers doivent faire voir ce qu'ils sont aux ennemis du roi seulement, à moins d'être par force obligés de prendre fait et cause pour des choses telles, qu'elles touchent à leur honneur ou à celui des leurs. Cet adelantado, quand il mourut, ne laissa pas d'héritier; il n'avait qu'un fils non légitime, et que le roi légitima afin qu'il pût jouir des biens de son père (2). Le roi lui

(1) Mucientes avait été acheté en 1410 par Garci Fernandez Sarmiento, adelantado de Galice et alferez mayor du roi, qui mourut en 1425. Diego Gomez, fils de Garci Fernandez, mourut en Aragon, l'an 1435. Gamez a tort de parler de lui comme d'un homme qui se donnait pour plus qu'il n'était; il n'y avait guère alors en Castille de seigneurs plus grands que les Sarmiento. Mais ce qui devait diminuer sa valeur aux yeux de Pero Niño et de son fidèle écuyer, c'est que peut-être il n'était pas très-guerrier, car nous voyons, dans les années 1430 et 1431, son neveu et son frère conduire ses vassaux à sa place contre les Mores de Grenade.

(2) En effet, les généalogistes se taisent sur la mère de Diego Perez Sarmiento, qui fut adelantado de Galice après son père, Diego Gomez. Pellicer, dont le mémoire est extrait des archives de la famille, dit que le roi prit sous sa protection Diego Perez, fit sa paix avec son cousin Pedro Ruiz Sarmiento, chef de la branche aînée, et le maria à Teresa de Zuñiga. Teresa (d'autres la nomment Beatriz) était fille de Diego

donna l'adelantamiento. Ce pouvait être un homme de vingt-cinq ans, et pour obtenir cette charge, il eut auprès du roi l'appui d'autres grands seigneurs. Cet adelantado épousa une fille de Diego de Astúñiga, petite-fille de Diego Lopez. Il prit avec Pero Niño la manière de son père, et encore plus outrageusement : il foulait sa terre et lui enlevait ses vassaux. Comme il était encore jeune, le comte Pero Niño supporta bien des injures jusqu'à ce que don Juan eût à se mêler de l'affaire. Don Juan était déjà un homme fait, vigoureux et courageux. L'adelantado faisait et disait certaines choses ; et quoiqu'elles ne fussent pas de grande conséquence, don Juan ne les pouvait souffrir. Pourtant son père le retenait et empêchait, autant qu'il le pouvait, qu'on en vînt à mettre les armes à la main. Quelques chevaliers, voyant les torts qu'avait l'adelantado, lui avaient parlé, et, lui reprochant sa manière de faire, lui avaient dit qu'à leur avis il battait une mauvaise voie ; mais il leur répondait une chose et en avait une autre dans la volonté, et l'exécutait quand il le pouvait.

Un jour, don Pero Niño était dans sa ville de Cigales, seulement avec les gens qui composaient sa maison ordinaire ; et comme les meules de moulins qu'on tire de Cigales étaient transportées de coutume en toute sécurité par tous les pays environnants, il arriva que des carriers, conduisant une de ces meules sur un char avec trois paires de mules, passèrent devant Mucientes par le

Lopez de Zuñiga, *le jeune*, second fils de Diego Lopez, *le vieux*, justicia mayor, dont il a été plusieurs fois question. Les Zuñiga, on se le rappelle, étaient les ennemis de Pero Niño. Ils avaient deux autres alliances avec les Sarmiento. — Diego Perez Sarmiento devint comte de Santa-Marta.

chemin royal, et par un endroit où toujours ils avaient passé. L'adelantado les vit et dépêcha de ses hommes, qui prirent la meule, la charrette et les mules. Le comte, quand il l'apprit, envoya lui demander pourquoi il faisait cela, et en même temps le prier de relâcher les carriers, et de les laisser poursuivre leur chemin; l'adelantado ne le voulut point, disant que ces hommes avaient encouru envers lui une grosse amende. Alors don Juan lui expédia deux trompettes et un tabellion, pour lui dire d'observer ce qu'un voisin doit à l'autre et que, si amende était encourue, il s'obligeait à la lui faire payer, mais qu'il savait bien comment ce qu'il faisait était contre tout droit, et que, eût-il droit, il ne pouvait faire lui-même des représailles sans permission et ordre du roi. Cette déclaration signée et remise, les trompettes et le tabellion élevèrent contre l'adelantado protestation que, si mort d'homme ou quelque malheur s'ensuivait, le roi aurait à s'en prendre à lui et non à don Juan. L'adelantado ne voulut pas répondre, et ses gens se mirent à se moquer de ce que disaient les trompettes.

Pendant ce temps, don Juan s'était armé avec son monde, et le comte le retenait, attendant de voir si les choses pourraient s'arranger. Ils en étaient là, quand on vint dire au comte que les gens de l'adelantado étaient entrés sur le territoire de Cigales et attaquaient son neveu, Alfonso Niño (1). Quand le comte entendit cela, il laissa partir son

(1) Suivant Alonso Lopez de Haro, il était fils de ce Fernando Niño, que nous avons vu commander une galère dans les expéditions de notre chevalier. La charge de merino mayor ne lui fut donnée qu'en 1447; mais il exerçait alors celle de merino de la ville de Valladolid. Nous avons traduit merino par *bailli*. Le merino (mayorinus) remplissait en effet un office de judicature; il avait pour supérieur le

fils, parce que, comme dit le proverbe : « à chose certaine et obligée, il n'est pas besoin de conseil. » Les hommes de l'adelantado se retirèrent vers leur territoire quand ils virent ceux du comte si près d'eux, que les traits de leurs arbalètes pouvaient les atteindre. Alfonso Niño demanda en grâce à don Juan de s'arrêter un peu, tandis qu'il irait parler aux gens de l'adelantado et voir s'ils voulaient rendre ce qu'ils avaient pris, et don Juan y consentit. Le bailli fut à eux monté sur un cheval, avec des doublons d'or dans la main, et dit : « Y a-t-il ici quelques gentilshommes qui prennent fait aujourd'hui pour l'honneur de leur seigneur l'adelantado (1), ou lui-même veut-il parler à moi? » Ils répondirent qu'il s'en trouvait en nombre suffisant; et c'était la vérité qu'il y en avait plus que du côté de don Juan, car l'adelantado avait là toute sa maison rassemblée, parce qu'il devait partir le jour suivant pour aller voir le roi. Le bailli leur dit alors : « Vous voyez le tort qu'aujourd'hui l'adelantado fait à ces vassaux du comte, mon seigneur. Si, comme il le prétend, ils lui doivent une amende pour avoir passé sur ses terres, ils sont tout disposés à la payer, ainsi que cela fut offert plusieurs fois par le maître de la meule. Dites à votre seigneur et conseillez-lui de les laisser aller leur chemin ; sinon, voyez où iront les choses. » Quelques-uns approuvèrent les paroles d'Alfonso Niño; mais l'intention de l'adelantado n'était pas de rendre ce qu'il avait pris, ne supposant pas que don Juan pousserait l'affaire au point où il le fit. Il ne fut point

merino mayor ou l'adelantado, suivant les provinces. L'adelantado était le gardien de la paix publique, chargé du redressement de tous les torts et de la police dans sa province. ; il recevait les appels des jugements des alcades, et on appelait de lui au roi.

(1) *Que se duelan oy de la honra de su señor el adelantado.*

donné de bonne réponse, et le bailli s'en retourna vers don Juan (1).

Les gens de pied de l'adelantado étaient tous rassemblés en une troupe, et ses cavaliers derrière, un peu de côté. Don Juan donna des éperons à son cheval, et tenant une forte lance en arrêt, il chargea et rencontra un chevalier, bon homme d'armes, qui était couvert du harnais de l'adelantado. Il l'enleva de la selle et le jeta à terre. Le chevalier fut pris aussitôt. Don Juan croyait bien que c'était l'adelantado, car ce chevalier se distinguait entre les autres et avait une aussi belle taille que son seigneur; mais il apprit que ce n'était pas lui. Et incontinent, il courut sur un autre chevalier qu'il renversa pareillement, et alla ainsi cherchant l'adelantado, très-irrité de ne le pouvoir reconnaître, et il garda toujours en main sa lance, car elle était si forte qu'elle ne se rompit pas. Quand il vit qu'il ne pouvait rencontrer l'adelantado parmi les cavaliers, il quitta sa lance, mit l'épée à la main, et se jeta au milieu des gens de pied, frappant et tuant parmi eux. Il les traversa et revint sur eux, et ainsi jusqu'à trois fois. Et à chaque fois il se retournait contre les gens de cheval qui combattaient avec ses hommes; mais aucun d'eux ne l'attendait, tous lui laissaient le champ libre partout où il allait. Et pendant qu'il combattait ainsi les gens de pied, son cheval fut blessé de plusieurs coups de lance et d'épée, si bien que ses boyaux pendaient, et qu'enfin il tomba mort. Un écuyer

(1) Ce curieux tableau de mœurs judiciaires offre le trait piquant d'un simple merino de district faisant des sommations à un adelantado. Mais Diego Perez Sarmiento, adelantado de Galice, n'avait aucune juridiction à Mucientes, dans la province de Valladolid, et Pero Niño, quoique seigneur de Cigales, qui était le chef-lieu du *partido* où se trouve Mucientes, se mettait à l'abri de la loi derrière son neveu, le magistrat.

lui amena un autre cheval, et il le monta et retourna dans la mêlée. La rage du combat était si grande, qu'il y avait déjà beaucoup de morts et de blessés de part et d'autre; et je ne crois pas qu'un combat entre voisins ait jamais été aussi acharné, ni qu'on s'y soit jamais si bien battu des deux côtés. A la fin pourtant, les gens de l'adelantado se mirent à fuir, ceux qui le purent, et ils abandonnèrent la place. Alors quelques-uns demandèrent en grâce à don Juan de ne les pas poursuivre, car il en avait assez fait, et comme parmi les fuyards il y avait des laboureurs, il était bien qu'il eût pitié d'eux. Don Juan était un homme miséricordieux, et il y consentit, et les laissa aller. Cependant, parmi les gens de don Juan, il y avait un brave homme d'armes blessé; c'était un serviteur du comte que l'on appelait Fernando de Carrion. Si don Juan avait su que celui-là devait mourir de sa blessure, comme il en mourut plus tard, certes il aurait fait la poursuite, et n'eût pas laissé en vie un seul de ceux qu'il aurait pu atteindre.

CHAPITRE XIX.

De ce que fit le comte don Pero Niño quand le roi don Juan, qui avait été arrêté à Tordesillas, fut remis en liberté (1).

1444. Après ces événements, huit ou neuf ans se passèrent sans que ledit comte se remît à travailler du métier des armes. Il redoutait les grandes mésaventures qui arrivent

(1) Entre les années 1432 et 1444, il s'était accompli en Castille bien des événements. Il est surprenant que Pero Niño, encore dans la force de l'âge et faisant partie de la maison du connétable, n'y ait point par-

dans ce métier, mais dont il ne lui était jamais advenu aucune, par la grâce de Dieu Notre-Seigneur, [et la protection de la vierge sainte Marie] qui toujours fut son avocat. Et en l'année mil quatre cent quarante-quatre de la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le royaume de Castille étant en union et concorde, le roi don Juan notre sire fut détenu, nommément dans la ville de Tordesillas, par quelques grands de son royaume et de son sang, et par le conseil d'autres ; non de telle sorte cependant qu'il ne pût sortir à cheval une ou deux fois par jour, s'il le voulait. Mais il était surveillé tellement par des gens à cheval que, l'eût-il souhaité, d'aucune façon il n'aurait pu s'évader. Cela dura grand espace de temps ; on ne peut pas dire que ce temps

ticipé. Les troubles qu'avait apaisés don Alvaro de Luna lorsqu'il avait fait, en 1432, sortir du royaume l'infant don Enrique, recommencèrent en 1438. Un nouveau personnage se montrait alors sur la scène, le Prince (des Asturies) — depuis le règne de don Juan I, on nommait ainsi l'héritier du trône — qui devait régner si pitoyablement sous le nom de don Enrique l'Impuissant. Il était fiancé à Blanche, fille du roi de Navarre; il l'épousa en 1440 et alla fortifier la ligue qui, dès l'année précédente, avait fait prononcer l'exil du connétable. Le 28 juin 1441, les confédérés surprirent Medina del Campo, où se tenait le roi. Ils crurent avoir réussi à renverser définitivement le connétable en faisant décider que, pendant six années, il se tiendrait éloigné de la cour et ne pourrait y faire séjourner aucun de ses amis ni écrire au roi don Juan. Cela n'empêcha point don Alvaro de reprendre bientôt la direction. Le Prince, qui, dans la vigueur inattendue de son père, sentait la main du connétable, hasarda un grand coup avant de laisser reparaître son puissant adversaire. Dans l'automne de l'année 1443, comme il accompagnait le roi, qui se rendait à Madrigal, il fit arrêter tous les officiers du palais qui avaient quelque tendance vers le connétable, et désormais le roi fut gardé à vue.

Soit repentir, soit désappointement de ce que le fruit de cet excès était recueilli par d'autres que par lui, le Prince ne tarda guère à re-

comptât par années, mais dans une chose pareille on doit bien appeler un long temps six ou sept mois. Sur quoi, le roi voyant sa personne royale dans l'état où elle était tenue, entra en consultation avec quelques grands et autres gens de son royaume, de ceux dont il savait et entendait que cela leur était fâcheux, et entre autres, il en consulta avec ledit comte de Buelna. Lui, pressé par la fidélité qu'il devait à son roi et seigneur, s'offrit de sa personne avee toute sa maison et tous les siens, disposé à mourir pour sa dite délivrance. Toutefois, sa maison était [bien réduite], tant à cause de la mort de ses fils, que parce qu'il avait fait à plusieurs de ses serviteurs, dont il voulait reconnaître les services, abandon de grandes sommes de maravédis inscrites sur les livres du roi, soit à titre de maravédis de rente perpétuelle ou

connaître sa faute. Il n'était point facile de la réparer : le roi de Navarre et l'infant don Enrique veillaient. Le Prince lui-même ne pouvait parler au roi sans témoins. Pour faire cesser cette captivité dont il était l'auteur, le Prince avait besoin de pouvoirs signés par le roi, et il ne réussit à se les procurer, après avoir tout concerté avec le connétable d'une part et son père de l'autre au moyen de l'évêque d'Avila, don Lopez de Barrientos, qu'en recourant à des moyens de conspirateur. Le roi feignit d'être malade; le Prince, faisant semblant de lui tâter le pouls, lui passa sous la couverture de son lit les papiers qu'il avait à signer. Pour déjouer les soupçons qui s'étaient éveillés, emporter les papiers, puis gagner du temps et tout mettre en état convenable, il fallut encore employer bien des ruses et de la dissimulation. Enfin on se déclara, et on arma de part et d'autre. Le prince et le roi de Navarre étaient en présence quand don Juan s'échappa de Portillo, où le roi de Navarre l'avait enfermé, et rejoignit le camp de son fils. Aussitôt l'armée du roi de Navarre se dispersa. Quinze jours après, le roi faisait en personne, contre les places du roi de Navarre, la campagne que raconte notre chroniqueur, pendant que le Prince et le connétable se dirigeaient vers le midi, pour réduire l'infant don Enrique. Peñafiel fut emportée d'assaut le 16 août 1444.

viagère, soit à titre de lances entretenues, et qu'il avait aussi, par la grâce de Dieu, payé toutes ses dettes.

Le roi son seigneur vint à Valladolid ; il n'y resta pas plus de deux jours et passa par Cabezon, pour aller se joindre à son fils, le Prince, qui était près de Pampliega(1). Le Prince était d'un côté de l'eau et le roi de Navarre de l'autre, avec force gens empressés à combattre, et ils avaient commencé, mais la nuit les arrêta. Lorsque le seigneur roi passa par Cabezon, le susdit comte partit de sa ville de Cigales et fut lui faire révérence ; le roi l'accueillit bien et lui ordonna de se trouver avec lui le lendemain à Dueñas. Le comte prit congé du seigneur roi et revint à Cigales ; le lendemain, il en partit, et à l'heure de tierce, quand le roi se levait, il se présenta devant Sa Grâce, à Dueñas, avec autant de gens de pied et de cheval qu'il avait pu en rassembler. Aussitôt après son arrivée, le roi entendit la messe et partit. Il avait eu nouvelles du seigneur prince son fils, qui avait mis son camp près de Palencia ; et comme le seigneur roi s'avançait de ce côté, venaient à sa rencontre le seigneur prince son fils, et

(1) Le Prince, après avoir rassemblé son monde à Avila, en partit le 1er juillet pour Burgos. Le roi de Navarre quitta aussitôt Tordesillas, envoyant sous bonne garde à Portillo le roi, qui cependant trompa la surveillance du comte de Castro, son geôlier, et gagna Valladolid. Le Prince, descendant la vallée de l'Arlanzon, sur la rive gauche de cette rivière, prit position à Pampliega, qui est à cinq lieues de Burgos, sur la route de Valladolid. Sur l'autre rive du fleuve était le roi de Navarre, en force à peu près égale. Une escarmouche où il eut du pire l'engagea à quitter cette position pour se retirer sur Palencia, et le Prince porta son camp à Dueñas, qui est à trois lieues au sud de Palencia, sur la Pisuerga. Pour rejoindre son fils à Dueñas, le roi don Juan, remontant la vallée de la Pisuerga, passa par Cabezon de los Campos, qui est à deux lieues de Cigales, où résidait le comte don Pero Niño.

beaucoup de seigneurs et autres gens qui étaient avec lui, et ils le rencontrèrent à Calabazanos (1). Le roi fut mettre son camp près de Palencia, avec bien peu de monde ; quant aux choses qui se passèrent là, d'abord entre les deux armées, et ensuite en d'autres lieux, on les trouvera plus amplement dans la chronique (2). Le roi de Navarre avait traversé la terre de Campos, en partant de Monçon avec tous ceux qui suivaient son parti, et qui s'en furent tous chez eux, comme le seigneur roi le leur avait ordonné quand ils étaient auprès de Monçon (3). Et quand le seigneur roi sut que le roi de Navarre s'était dirigé sur Medina del Campo, il revint aussitôt à Valladolid, et de là par Simancas à Medina del Campo ; mais il apprit que le roi de Navarre ne s'était arrêté ni à Medina, ni à Olmedo; et quand le roi arriva à Medina et le Prince à Olmedo, ils y furent reçus comme seigneurs. Le roi notre seigneur continua son chemin sur Cuellar ; mais il ne l'assaillit point et ne s'y arrêta pas ; seulement il y laissa du monde et alla droit à Peñafiel (4).

(1) A égale distance, entre Palencia et Dueñas. Le camp du prince était alors à Magaz.

(2) La chronique n'a pas grand'chose à raconter de plus que Gamez. Le roi de Navarre n'attendit point de se voir assiégé dans Palencia. Il congédia ses partisans et rentra de sa personne en Navarre, après avoir muni les places qui tenaient pour lui. De ces places, Medina del Campo et Olmedo se prononcèrent sans retard pour le roi de Castille; Cuellar fut attaquée et prise par le comte de Ribadeo, Peñafiel par le roi lui-même.

(3) La ville de Monzon, dont il est ici parlé, est située sur la rivière de Carrion, à trois lieues au nord de Palencia. La *tierra de Campos* que traversa le roi de Navarre, en allant faire la tournée de ses places avant de se retirer, comprend les plaines entre les rivières de Carrion et d'Esla.

(4) Peñafiel, dans la province de Valladolid, sur le Duraton, affluent de la rive gauche du Duero. C'était la place principale de don Juan

Il resta devant cette ville pendant dix ou douze jours, tandis qu'on faisait des engins pour la combattre, et elle fut attaquée et prise en peu de temps, quoique ce soit une très-forte place, et on y entra de force par plusieurs points. Et à ce comte de Buelna, il fut ordonné par le seigneur roi qu'en ce jour il fit son assaut par la porte au-dessus de la rivière, et que fussent avec lui Pero Alvarez de Osorio, don Alvaro et don Diego, fils du comte don Pedro de Estúñiga, et lui avec eux. Le seigneur roi leur envoya dire par Fernan Ponce de Léon (1) qu'il ordonnait à ce comte de combattre sur ce point, et eux avec lui, et lui avec eux, et qu'il leur commandait et les priait autant qu'il le pouvait de se conduire d'après les mesures que ledit comte prendrait pour mener cette affaire (2). Lesdits seigneurs répondirent qu'ils le feraient volontiers et d'aussi bon gré que si c'était leur père même qui fût là. Au point du jour, la ville fut assaillie tout à l'entour (3); et

Manuel, celle qui lui avait le plus permis de tenir tête au roi don Alfonso XI. Elle avait été apportée au roi don Enrique II par sa femme, doña Juana de Villena, fille de don Juan Manuel. L'infant don Fernando l'avait eue ensuite en partage, avec le titre de duc de Peñafiel; il l'avait donnée à son fils, le roi de Navarre. En 1429, le roi don Juan II l'avait déjà prise et en partie démantelée. Cette année, il vint se loger devant elle, le 18 juillet.

(1) Commandeur de Moron, l'un des fils du comte de Medellin, lequel eut pour petits-fils ces deux célèbres chevaliers : « le grand marquis de Cadix » et don Manuel Ponce de Léon, « el valiente. »

(2) Pero Alvarez Osorio, fils du comte de Trastamare, et les fils du Grand-Justicier, don Pedro de Zuñiga, comte de Ledesma, étaient de trop grands personnages pour être mis aux ordres de don Pero Niño; aussi Gamez répète-t-il deux fois : « eux avec lui, et lui avec eux; » et voulant bien établir qu'ils étaient sous sa direction, il leur fait un mérite de l'avoir acceptée.

(3) Peñafiel fut assaillie de six côtés à la fois; le combat dura trois heures.

quoique le point par où le comte et lesdits seigneurs attaquaient fût le plus fort qu'il y eût dans toute la ville, en très-peu de temps le fossé fut passé, la barrière renversée et le feu mis à la porte, aussitôt qu'à aucune des autres portes de la ville. Ici l'auteur dit que tous ceux qui ce jour-là s'étaient joints au seigneur roi et au Prince son fils se comportèrent si bien que pas un chevalier de ceux qu'il y eut au monde dans les temps passés et qui s'y trouvent de présent n'aurait pu mieux faire. Les susdits, comte de Buelna, don Pero Alvarez de Osorio, don Alvaro et don Diego s'y montrèrent si bien, qu'ils remplirent tout ce qu'on attendait d'eux; et le seigneur roi le vit de ses yeux, car il était présent (1).

Le lendemain, ou deux jours après, le seigneur Prince partit pour Roa (2) et eut des pourparlers avec ceux de la ville. Le seigneur roi vint s'établir de ce côté de Roa, à une grande lieue près, et au bout de deux jours, ceux de la ville livrèrent une porte au Prince, et combattirent très-bien les Navarrais qui étaient chez eux, de façon que le Prince prit la ville, et quelques jours après la forteresse convint de se rendre à jour fixe. Et elle se rendit comme on le trouvera écrit ailleurs, ainsi que cela a été dit. Le seigneur roi avait donné audit comte la permission de retourner à sa maison; mais le comte répondit qu'il ne partirait pas tant que la forteresse ne se serait pas rendue, car on n'était alors pas encore sûr qu'elle le ferait. Et le soir qu'elle se rendit, après soleil couché, le comte alla baiser les mains de son roi et seigneur, et lui demanda par grâce de compter pour bon service le peu de

(1) Le siége de Peñafiel avait duré trente jours. La ville fut mise à sac, et le château se rendit sans combat.

(2) Sur le Duero, à quatre lieues de Peñafiel.

peine qu'il avait pris pour l'aider pendant ce temps, qui avait été fort court, car il n'avait pas duré en tout un mois et demi. Le seigneur roi lui donna congé et lui répondit paroles très-gracieuses.

Ici l'auteur dit que s'il plaisait audit comte, il ne ferait que sage de ne pas davantage tenter Dieu dans ce métier des armes auquel il s'est livré si longtemps, car il a aujourd'hui soixante et dix ans, et il a commencé à s'y adonner dès l'âge de quinze ans, au premier siége de Gijon, avec le roi son seigneur, et il s'est trouvé jusqu'à aujourd'hui dans de bien nombreuses affaires par mer et par terre, dans lesquelles il eut toujours la victoire et le succès (1), et ne fit point de fautes. Encore que pour son âge il soit plus robuste qu'aucun autre chevalier que l'on sache à ce jour, je le prie et lui conseille de se tenir pour content de ce qu'il a fait, et il doit bien l'être, et de ne plus travailler du même métier, car souvent une très-petite occasion fait perdre beaucoup de bonnes choses longuement acquises, lesquelles je crois qu'il ne pourra perdre, si ce n'est par la mort; et [quand la mort viendra] elle le touchera aussi honorablement que jamais elle a touché chevalier (2).

Après cela, au bout de deux ans et demi, trépassa madame la comtesse, femme dudit seigneur comte, et elle lui recommanda son âme et toutes ses obligations. 1446.

(1) *Victoria è vencimiento.*

(2) Ce passage donne la date de la dernière rédaction du *Victorial*, d'abord arrêté à l'année 1432, ainsi que l'indique le sommaire placé à la fin du prohème. Pero Niño, qui était environ du même âge que le roi don Enrique III, et qui avait quinze ans lorsqu'il porta pour la première fois les armes, au siége de Gijon, en 1394, devait compter soixante-dix ans l'an 1448 ou 1449.

Avant les trente jours, il fit faire honorablement ses obsèques et exécuta son testament. Et cette noble comtesse doña Béatriz de Portugal — que Dieu veuille avoir son âme — mourut à l'âge de soixante ans environ; et le jour qu'elle trépassa, il ne resta pas dans toute l'Espagne une autre fidalga telle ni mieux de sa personne qu'elle ne l'était. Son comte et bon ami demeura bien triste et bien affligé de cette mort, et il le sera toute sa vie, qui passe maintenant soixante et dix ans. Et ici l'auteur dit : « Oh ! quel misérable comte ! oh ! quelle misérable comtesse ! qui perdirent leurs enfants, et surtout don Juan el Niño de Portugal, dont on pouvait dire que, dans la nation espagnole, il n'existait pas meilleur que lui ! » Et cette noble comtesse doña Béatriz mourut le dixième jour du mois de novembre, l'an de la naissance de Notre Sauveur Jésus-Christ mil quatre cent quarante-six.

Après l'année 1449, à laquelle s'arrête le récit de Gutierre Diaz de Gamez, nous ne pouvons plus suivre l'existence de don Pedro Niño qu'au moyen de documents de famille. Son dernier testament nous le montre détaché de toute pensée d'orgueil et d'ambition pour son nom, presque d'intérêt pour ceux qui vont lui survivre; c'est une traduction par-devant notaire de la douloureuse exclamation de Gamez : « O misérable comte, qui a perdu ses fils ! » Quel contraste avec celui qu'il avait dicté dix-huit années auparavant !

Dans celui-ci, daté de Trigueros, le 14 décembre 1435, don Pedro Niño, fraîchement élevé à la dignité de comte, fondateur de la fortune de sa maison, qui touche à la grandeur, entouré d'une belle famille, ayant à ses côtés deux fils dont l'aîné est fiancé à la fille d'un des plus hauts personnages du royaume, jette sur son passé un regard plus que complaisant et rêve d'un grand avenir pour son nom. Il ordonne que son corps soit déposé au chœur de l'église de l'Apôtre-Saint-Jacques, à Cigales, où il fait préparer deux cénotaphes

pour lui et pour la comtesse sa femme. Il y sera mis revêtu de toutes ses armes, un chaperon de pourpre sur la tête, son épée sur sa poitrine; et sur la tombe on gravera ces mots:

Don Pedro Niño, comte de Buelna,
qui par la miséricorde de Dieu
et avec l'aide de la Vierge sainte Marie, sa mère,
fut toujours vainqueur et jamais vaincu,
par terre et par mer,
selon que son histoire le conte plus longuement;
et la comtesse doña Béatriz, sa femme,
fille d'infants, petite-fille de rois
dans ses deux lignes, et par elle-même
elle peut être comptée
entre les très-bonnes (1).

Il s'occupe ensuite du *Livre de son histoire* qu'écrit Gutierre Diaz de Gamez, et il pourvoit à sa parfaite conservation, bien vainement, nous le savons. Enfin, après avoir distribué assez parcimonieusement entre son second fils et ses filles quelques terres ou droits qui doivent d'ailleurs faire éventuellement retour au majorat, « afin que la maison reste entière, » il fonde en faveur de son fils aîné, don Juan Niño de Portugal, un majorat qui comprend la presque totalité de ses biens.

Tel est le premier testament de don Pedro Niño, dicté à l'age de cinquante-sept ans. Tous les généalogistes le citent à cause de la fondation du majorat. Llaguno Amirola en donne (page 224) des extraits et l'analyse. Il donne à la suite l'analyse du second testament, daté de Cigales le 29 décembre 1453, et d'un codicile du 6 janvier 1454, qui semble bien indiquer, à quelques jours près, la fin de cette longue existence. Le comte de Buelna est âgé de soixante et quinze ans; il sait ce que valent et la prospérité et la gloire. Ce n'est plus revêtu de ses armes, mais en habit de capucin, qu'il veut être descendu dans la tombe, à côté de la comtesse Béatriz. Au lieu de mille maravédis seulement qu'il avait légués à l'église de Saint-Jacques, à Cigales, il lui donne

(1) Gil Gonzales Davila (*Teatro ecclesiastico*) rapporte ainsi l'épitaphe qui, dit-il, se lit à Valladolid, sur la sépulture de Pero Niño:

« Ci-gît le comte don Pedro Niño, comte de Buelna et seigneur de Cigales, et la comtesse doña Sancha (?), sa femme, fille d'infants et petite-fille de rois, et l'une des bonnes entre les bonnes femmes. »

encore, « pour que le saint apôtre soit son avocat, » la chapelle entière qui sert à lui dire la messe, avec le calice, la table d'autel, la patène, la croix, l'image, les burettes, le livre, le ciel, la nappe d'autel, les coffres, les habillements et les ornements. Il était alors remarié à doña Juana de Zuñiga, mariage qui peut n'être pas sans relation avec celui de sa fille doña Leonor, comme nous le verrons plus loin. Doña Juana de Zuñiga tire de lui tout ce qu'elle peut. Il s'était obligé à lui donner en arrhes 300,000 maravédis, et il charge ses héritiers de les payer. Il y ajoute par son codicile 20,000 maravédis en dédommagement de l'argenterie qu'il lui destinait, mais qu'il a vendue ou mise en gage pour subvenir aux frais de ses maladies et aux dépenses de sa maison. Il semble qu'alors il fût quelque peu déchu; son codicile parle de dettes à payer. Quant à ses filles, quoique les deux aînées fussent mariées grandement, il ne paraît pas se soucier de ce que deviendront ses biens entre leurs mains. Il ne tient plus au majorat qu'il a fondé, et dans lequel était englobé le majorat institué par le roi don Juan 1er, en faveur de son père, avec reversibilité à la couronne; il ne prend pas même la peine de rien stipuler ni à cet égard, ni au sujet du partage. L'une de ses filles était abbesse; il la réintègre dans tous ses droits de succession, et il lègue à ses enfants un procès en se débarrassant de tout soin sur la loi: « que le majorat de sa ville de Cigales et des autres lieux et choses qu'il possède, qui ont été constituées en majorat d'ancienneté ou récemment, soit recueilli par l'une quelconque de ses filles, suivant ce que les lois d'Espagne détermineront! »

Ce testament et ce codicile, dictés à sept jours de date, comme aux approches de la mort (non plus à Trigueros, mais à Cigales, et vraisemblablement dans sa propre maison) renferment des aveux et ordonnent des restitutions. Dans l'intervalle de ces deux actes, le comte a fait examiner par des hommes de loi ses droits sur plusieurs choses que la commune de Cigales ou des particuliers réclamaient, entre autres les carrières des pierres meulières que nous avons vu devenir l'occasion d'une bataille entre son fils et l'adelantado Diego Sarmiento; les hommes de loi ont mis ces usurpations sur sa conscience, et il s'exécute quant à l'avenir, priant quant au passé la commune et les spoliés de lui pardonner, « par révérence de la passion de Dieu notre Seigneur, et pour que Dieu leur pardonne lorsque besoin sera! »

Don Pedro Niño ne méritait pas tout à fait les éloges que Gamez a prodigués à ses bonnes mœurs, et qui nous ont entraînés quand nous avons dit par inadvertance (page 129) qu'il ne laissa point d'en-

fants naturels. Son dernier testament nous révèle l'existence d'un fils appelé comme lui don Pedro, à qui, « pour la charge qu'il a de lui, et afin que Dieu en fasse un brave homme, » il assigne une rente de 30,000 maravédis. Il donne à Tristan, fils naturel de don Juan Niño, une rente de 5,000 maravédis, outre celle de 13,000 que lui avait laissée la comtesse Béatriz, son aïeule, et par le codicile, 10,000 maravédis à sa mère qui vivait encore. Pour ce Tristan, il sort un peu de l'indifférence au sceau de laquelle sont marquées ses dernières dispositions. Il le recommande assez vivement et au Prince héritier de la couronne, qui l'a desservi, « par suite de méchants et faux rapports, » et au roi, qui lui avait accordé la charge de merino mayor de Valladolid, mais avait permis ensuite qu'elle fût donnée à son cousin Alfonso Niño.

Cet article nous montre dans quelle triste situation finissait don Pedro Niño, brouillé avec ses collatéraux et réduit à d'impuissantes supplications en faveur de son petit-fils.

Nous pouvons, à l'aide de ses testaments et des actes de partage qui suivirent, établir à peu près quels étaient ses biens. Il possédait dans la province de Burgos, Villagomez, Montuenga et Fresnoso, Berzosa et Fuente-Burueva ; dans la province de Palencia, la Torre-de-Mormojon, Calavar, Quintanilla et d'autres lieux du val de Trigueros; dans la province de Valladolid, Cigales et Villa-Baquerin ; dans la province d'Estramadoure, Valverde, Talavan, et Arroyo del Puerfo ; dans les Asturies de Santander, la vallée de Buelna; et dans les Asturies de Santillane, Carrejo, Santa-Lucia, Santivañez, ainsi que le péage d'un pont sur la Saja. Ces dernières propriétés, situées dans la vallée de Cabezon, donnaient 5,000 maravédis de rente. Il avait de plus une maison à Valladolid, 5,000 maravédis d'une pension inscrite sur les livres du roi, le fief de plusieurs lances entretenues, trois cents vassaux que le roi lui avait donnés en gages, et il percevait, sous forme de droits divers sur les ventes, justice, etc., 60,000 maravédis dans la ville de Valladolid, 15,000 à Cigales, 8,000 dans le comté de Buelna (voyez Llaguno, pages 224 et suiv.; Salazar Mendoza, Casa de Lara, tome I, page 518 ; Haro, *Nobiliario*) (1).

Nous avons vu qu'il s'était marié trois fois. De sa première femme, doña Costanza de Guevara, qui vécut avec lui quatre ou cinq ans, et

(1) Malgré cette énumération de ses seigneuries, l'on ne doit pas voir dans le comte de Buelna un personnage bien puissant, relativement. Ferrant Perez de Guzman traite d'assez petit compagnon Juan Gonzales

qui était morte avant l'année 1405 où il vint en France guerroyer contre les Anglais, il n'eut, au témoignage de Gamez, qu'un seul fils, don Pedro, mort à l'âge de vingt-sept ans. Un document généalogique dû à Ferrant Perez de Guzman (voyez Llaguno, p. 223) nomme ce fils Gutierre, et la *Chronique* du roi don Juan II, revue et rédigée en partie par le même auteur, fait mention de *Gutierre, fils de Pero Niño,* à l'année 1423, lors de la reddition du château de Montanches. Llaguno s'est demandé si Pedro et Gutierre faisaient deux personnes. Il est possible que Ferrant Perez de Guzman se soit trompé sur le nom du fils de Pedro Niño et de Constance de Guevara : il est possible aussi que, dans la *Chronique* de don Juan II, il se soit trompé sur la relation de parenté entre don Pedro Niño et Gutierre. Gamez n'aurait vraisemblablement pas omis de dire que notre chevalier avait son fils près de lui dans la terrible épreuve où alors il se trouva. Gutierre Niño pouvait être un neveu de don Pedro, car à la même époque il y avait un Gutierre Niño, alcaïde de Brihuega que les généalogistes font venir de Tolède où existait une branche de la famille.

De la comtesse Béatriz de Portugal le comte de Buelna eut deux fils et quatre filles : Juan, Enrique, Costanza, Maria, Leonor et Ines.

Don Juan Niño de Portugal fut fiancé à Ines Manrique, fille de Pedro Manrique, adelantado de Léon, et de Leonor de Castille. Cela ressort du traité de mariage entre Pedro Velez de Guevara et Isabelle, autre fille de Pero Manrique, acte passé le 13 février 1434. Le mariage ne s'effectua point, et Ines Manrique épousa Juan Furtado de Mendoza. De don Juan Niño, mort vers 1436, il ne resta que Tristan, dont les deux fils sont mentionnés par les généalogistes.

Don Enrique mourut jeune, après 1435, et n'est connu que par ce qu'en dit Gamez, non plus que Constance, dame du palais de la reine.

Ines Niño Laso devint abbesse du couvent de Sainte-Claire, à Valladolid. Il ne paraît pas qu'elle se soit prévalue des droits que son père lui avait donnés dans sa succession.

Maria Niño de Portugal avait épousé, avant l'année 1454, le maréchal Garci Gonzales de Herrera, seigneur de Pedraza. Elle partagea

de Avellaneda, qui avait deux mille vassaux et entretenait une maison de cent hommes d'armes. Avant même que le roi D. Enrique II eût prodigué les concessions de terres, les grandes maisons castillanes étaient parvenues à un effrayant degré de richesse. Lorsque, l'an 1360, Diego Perez Sarmiento s'enfuit en Aragon, le roi D. Pedro eut à faire raser quatre-vingts châteaux appartenant à ce redoutable sujet.

en 1458, avec sa sœur Leonor, les biens de son père, et fut avantagée d'un tiers dans ce partage que Pedro Niño avait laissé à déterminer par la loi. Elle hérita de Cigales, principale demeure du comte de Buelna. Sa fille unique épousa le connétable don Bernardino Fernandez de Velasco.

Leonor Niño fut mariée du vivant de son père à Diego Lopez de Zuñiga, comte de Nieva, fils du maréchal Iñigo Arista. « La cause de ce mariage, dit l'annotateur de Gracia Dei, fut que le comte don Pedro Niño et le maréchal Iñigo Arista gouvernaient alors la ville de Valladolid, et pour établir la paix entre eux, ils marièrent leurs enfants. » Nous avions en vue cette remarque lorsque nous avons rattaché le troisième mariage de Pedro Niño à celui de sa fille Leonor. On aime à chercher quelque motif recommandable pour expliquer la tardive et stérile union qui fit occuper par Juana de Zuñiga la place de cette touchante comtesse Béatriz.

Leonor Niño a sa sépulture auprès de son mari, dans l'église de Santa-Maria de la Fuente, à Valverde de la Vera de Plasencia, où on lit ces épitaphes :

« Ci gît le très-noble et magnifique seigneur don Diego Lopez de Çuñiga, comte de Nieva, seigneur de cette ville de Valverde, petit-fils du roi don Carlos de Navarre, par légitime mariage, et de Diego Lopez de Çuñiga, justicia mayor de Castille, fils de Yñigo Arista de Çuñiga et de l'infante doña Juana de Navarre, sa femme. » — « Ci gît la très-noble dame, de louable mémoire, doña Leonor Niño, dame de cette ville de Valverde, fille des magnifiques seigneurs don Pedro Niño, comte de Buelna, et de la comtesse doña Béatriz, sa femme, arrière-petite-fille des rois don Enrique de Castille et don Pedro de Portugal, tout par légitime mariage. Elle mourut le 20e jour de janvier, l'an 1469. »

Par ces deux filles le nom de Niño fut porté dans plusieurs des grandes maisons de l'Espagne, mais le titre de comte de Buelna ne fut relevé par personne. Le majorat auquel don Pedro Niño l'avait rattaché fut considéré comme détruit. La vallée de Buelna, restée indivise entre les deux sœurs, fut en 1462 vendue à don Juan Manrique, deuxième comte de Castañeda. Cela donna lieu à de longs procès, mais les comtes de Castañeda finirent par les éteindre et restèrent en possession (Casa de Lara, t. I, p. 518; Haro, *Nobiliario*, t. II, p. 528).

Trois branches cadettes de la maison de Niño subsistèrent longtemps, l'une à Valladolid, l'autre à Tolède, la troisième à Brihuega. De qui venait la première? Haro, qui d'abord avait bien légèrement

mis en question son origine, lui a ensuite consacré un long article rédigé, dit-il, sur preuves authentiques, après réclamation des intéressés. Il l'a fait descendre de Fernando Niño, frère de Pedro Niño, dit-il, celui-là même que Gamez, probablement mieux informé, dit avoir été seulement cousin du comte de Buelna, et que nous avons vu commander une de ses galères dans les campagnes de la Méditerranée, puis dans celles de l'Océan. Llaguno nomme Alonso celui des frères du comte qui forma la branche de Valladolid, et il le qualifie abbé de Santillane. Quoi qu'il en soit, et renonçant à éclaircir les questions relatives à Fernando, il est certain que les Niños de Valladolid provenaient d'un frère de notre chevalier, car on retrouve chez eux, à la troisième génération, le nom de Laso de la Vega, emprunté, suivant l'usage castillan d'alors, à l'une des lignes maternelles, par conséquent à celle de Ines Laso de la Vega, femme de Juan Niño et mère du comte don Pedro.

C'est à cette branche qu'appartient Alonso, merino de Valladolid, qui figure dans le chapitre XVIII du troisième livre de cette histoire, et que don Pedro Niño trouva plus tard sur son chemin, pour enlever à Tristan la charge de merino mayor. La *Chronique* de don Juan II raconte l'affaire sous la date de l'année 1446 (chap. V). Le prince des Asturies avait mis Alonso en possession; Pedro Niño supplia le roi de lui rendre cette charge, et il fut accordé que l'on compromettrait la décision entre les mains de deux docteurs. Alonso fut maintenu, en raison des services courageux qu'il avait rendus. La charge de merino mayor de Valladolid lui fut assurée par privilége du 22 février 1447 ; elle devint héréditaire dans sa maison, qui produisit plusieurs personnages distingués (entre autres D. Pedro Niño, capitaine général de la mer, l'un des navigateurs lancés sur les traces de Christophe Colomb), et s'éteignit à la fin du XVII[e] siècle dans celle des marquis de la Vega. Don Alonso avait réclamé le comté de Buelna et, d'après Haro, il aurait épousé en secondes noces une fille de Pero Niño, ce qui semble imaginaire.

Pour la branche de Tolède, il n'y a point de contestation; elle provient de Rodrigo, frère du comté de Buelna. Il en est sorti des hommes illustres: à la cinquième génération, don Fernando Niño, patriarche des Indes et président du conseil de Castille; à la sixième, don Fernando Niño de Guevara, cardinal-archevêque de Séville, inquisiteur général et président de la chancellerie de Grenade; sans parler d'autres. Le titre de comte d'Añover lui appartint; il fut porté dans la maison de la Vega par Aldonza Niño de Guevara, sœur du premier comte et du cardinal. Un rameau sorti de cette branche alla

au XVIe siècle se transplanter en Portugal (1). La troisième branche, celle de Brihuega, paraît se rattacher à la seconde par Gutierre Niño, *de Tolède*, alcayde de Brihuega, dont la maison, dit Alonso Lopez de Haro, existait encore au XVIIe siècle et portait le nom de *Maison du Chevalier*. Lorsque Haro dressait sa généalogie, cette branche s'éteignait dans une fille héritière du majorat, en 1617. (Voyez Alonso Lopez de Haro, *Nobiliario*, tome I, p. 209; Salazar Mendoza, Casa de Lara, tome I, p. 579, 613; tome II, p. 48; et *Pruebas* de la Casa de Lara, p. 120, 268; Davila, *Teatro ecclesiastico,* tome I, p. 604.)

NOTES.

Note 1re.

Page 10. — Nous réunissons ici les opinions de quelques auteurs sur l'origine des mots *miles* et *chevalier*.

Siete partidas. — *Segunda partida*, titre xxi. *Des chevaliers*.

Loi I. — *Pour quelle raison la chevalerie et les chevaliers reçurent ce nom.*

« Les anciens appelèrent chevalerie la compagnie de mille hommes, qui furent chargés de défendre le pays. Et pour cela ils lui mirent nom en latin *militia*, qui veut autant dire comme compagnie d'hommes sûrs et forts, choisis pour supporter fatigues et peines, travaillant et souffrant pour l'avantage de la communauté. Et aussi vint ce nom du nombre de mille, car anciennement, sur mille hommes, on en choisissait un pour le faire chevalier. En Espagne, nous disons chevalerie, non point parce que les chevaliers vont chevauchant sur chevaux, mais bien parce que, tout ainsi que ceux qui vont à cheval sont montés plus honorablement que sur toute autre bête, de même ceux qui sont choisis pour être chevaliers sont plus honorés que tous les autres défenseurs. D'où, comme le nom de la

(1) Ambrosio de Salazar (*Libro de escudos y armas,* mss. bibl., imp., fonds espagnol, n° 193) fait descendre ces Niños de Tolède d'un fils du roi D. Alonso VII (el rey D. Alonso llamado Par de Emperador) et leur attribue pour armes, en champ d'azur, sept fleurs de lis d'or : 3, 3, 1 ; mais il se trompe quant aux émaux de leur écusson.

Garci Alonso de Torres, dans son *Blason de armas* (bibl. imp., ms. n° 347), donne aux Niños de Valladolid cinq fleurs de lis d'azur : 2, 1, 2, en champ d'or.

chevalerie fut pris de compagnie d'hommes choisis pour défendre, ainsi le nom de chevalier fut pris de la chevalerie. »

La loi II : *Comment doivent être choisis les chevaliers*, complète l'idée émise précédemment en établissant que « mille est le nombre le plus honorable qui puisse être. »

L'auteur de *l'Ordre de chevalerie*, qui se rencontre plus d'une fois avec les écrivains espagnols, dit de même : « Au commencement, quand au monde fut venu mesprisement de justice par deffaulte de charité, il convint que justice retournast par cremeur en l'honneur en quoi estre soulait. Et pour ce tout le peuple divisé fut par miliers. Et de chascun milier fut eslu ung homme, plus saige et plus fort et de plus noble courage et mieux enseigné que tous les autres. »

Honoré Bonhors, dans l'*Arbre des batailles*, adopte un autre sens : « Si esleut (Romulus) mille hommes à cheval pour garder son païs et les appela chevaliers, et pour ce nombre de mille les appela il en latin *milites*. »

On peut encore consulter les *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, t. I, partie II, note 4. Sainte-Palaye y énumère les diverses opinions émises à ce sujet, et nous ferons remarquer que les étymologistes du moyen âge, entre lesquels Honoré Bonhors se serait le plus rapproché de la vérité, sont jusqu'à un certain point justifiés par la savante histoire romaine de M. Mommsen. « Dix maisons forment une *gens* ou famille ; dix *gentes* ou cent maisons forment une *curie ;* dix *curies*, ou cent *gentes*, ou mille maisons constituent la cité. Chaque maison fournit un *fantassin* (d'où *mil-es*, le *millième*, le *milicien*) ; de même, chaque *gens* fournit un *cavalier* (*equ-es*) et un conseiller pour le sénat. (Mommsen, » *Hist. rom.* traduite par M. Alexandre, tom I, page 95.)

Note 2.

Page 42. — Gervaise de Tilbury (page 10 de l'édition de M. Liebrecht, Hanovre, 1856, in-8) parle de la sépulture de César. Voici le passage :

« *De situ Romæ.*

« *Templum quod erat Neronis vestiarium, nunc dicitur Sanctus Andreas, juxta quod est Julia petra, hoc est petra tumularis, in qua cinis Julii Cæsaris reconditus est, cujus memoria tabulis æreis et deauratis literis latinis depicta fuit solemniter super epistilium lapidis Numidici. Olla lapidibus pretiosis ornata cinerem continet et hanc scripturam metricam choriambicam :*

Cæsar tantus eras, quantus et orbis.
Sed nunc in modico clauderis antro.

A ce sujet, M. Liebrecht fait (p. 87) l'observation suivante : « Ces deux vers devaient se lire sur l'obélisque du Vatican à l'époque où ont été composés les *Mirabilia urbis Romæ*, auxquels Gervaise a emprunté toute sa description de Rome. »

Nous devons à M. Liebrecht l'indication précieuse pour nous d'un passage de Jean d'Outremeuse, qui rattache Virgile à l'histoire de la sépulture de César, et ailleurs le même compilateur de traditions nous montre, comme Gamez, l'enchanteur exécutant en une nuit des travaux prodigieux (p. 231, 259). Nous citons ce que Jean d'Outremeuse raconte de l'obélisque, sans trop dire d'où il était venu :

« Item, les Romains furent de la mort Julius molt corochiés et le plorarent trois jours. A tant vient Virgile et les sénateurs qui dissent que chu seroit piteit se les vermiens maugnoient la chair de si noble chevalier et teis que Julius Cesaire, qui à son temps avoit esteit le melhour espée del monde, et avoit tant conquis que oncques nul ne conquist tant de luy. Adont, par le conselhe Virgile ilhs ardirent le corps en poudre, et le poudre de luy mirent en une poméal, laqueile poméal asseirent sus une colompne de xx piés de hault, et les aultres disent de c et xx piés de hault, que Julius avoit fait faire à son temps, tout enmy Rome, et poisées sus son ymaige que une tonoire avoit abatu la lettre capitale de son nom, dont Virgile avoit dit aux sénateurs que ilh ne viveroit mie longement. » (*Le myreur des Hist.*, vol. I, p. 243).

M. Domenico Comparetti, qui publie dans la *Nuova antologia* un savant travail sur Virgile, — *Virgilio nella tradizione letterria fino a Dante.* — *Virgilio nella tradizione popolare del medio evo,* — a bien voulu nous indiquer une allusion faite par Rabelais à la pomme d'or dont parle Gamez. (*Pantagruel,* livre II, chapitre xxxiii.)

Note 3.

Page 32. — Le roi don Sancho el Bravo rapporte la légende du Palmier dans ses *Castigos y documentos* (ch. xxxii). Mais ce n'est point de là que Gamez l'a tirée. Il l'a sans doute prise dans le *Livre de la nativité de la bienheureuse Marie et de l'enfance du Sauveur,* et la mention du désert de Sur et de Syn, qui n'a pu lui être fournie

par ses connaissances géographiques, et qui ne se trouve dans aucune des versions venues jusqu'à nous, nous fait penser qu'il a connu un manuscrit se rapprochant plus que les autres de la rédaction primitive. Ce texte a échappé aux recherches de Thylo et de Tischendorf, qui ont publié les premiers le livre de l'*Enfance*.

Thylo (*Codex apocryphus*, vol. II, Leipsig 1832, in-8), le donne d'après un manuscrit de la bibliothèque imp. (nº 5,559 A), et M. l'abbé Migne en a inséré la traduction dans son *Dictionnaire des livres apocryphes* (tome I). Tischendorf (*Evangelia apocrypha*, Leipsig, 1853, in-8) le donne d'après un manuscrit du Vatican. Nous avons dû à l'obligeance de M. Amador de los Rios un extrait du mss. F. 152 de la *Bibl. nacional* de Madrid, qui paraît être du XIIe siècle. Ces trois textes se ressemblent, et leurs variantes pourraient presque être mises sur le compte des copistes. Ils offrent évidemment la version la plus accréditée. Nous ne la reproduisons point ici, puisque l'on peut aisément recourir aux publications que nous venons de citer. Mais nous donnerons le texte du mss. 5,560 de notre bibliothèque impériale, parce qu'il est resté inédit, qu'il diffère assez notablement des trois autres, et qu'il sert à montrer quelle distance il peut se faire entre les copies d'un même original.

(Folios 25 et 26.) « *Factum est autem in die tercia profectionis sue in utribus aqua defficeret, et beata Maria plurimo calore esset fatigata. Dixit :* « *Quiescam paululum sub umbra hujus palme.* » *Vidit eam plenam pomis que dactili vocantur. Et dixit Joseph :* « *Si fieri posset, de fructibus hujus palme vellem comedere.* » *Et ait ad eam Joseph :* « *Miror hoc dicere te cum videas quante altitudinis sit ista palma, et tu de fructibus ejus desideras comedere. Ego magis cogito de aque penuria, quia non habemus unde nos et nostra animalia refocillare possumus* (1). » *Tunc infans Ihs residens in gremio matris sue dixit :* « *Arbor, flecte ramos tuos et de fructibus tuis refice matrem meam et nos.* » *Confestim ad hanc vocem palma inclinavit cacumem suum usque ad terram ante ulnas sancte Marie virginis, et collegerunt ex ea omnes fructus qui in societate erant, quibus refecti sunt habundanter. Palma enim inclinata remansit quoutz ad imperium ejus resurgeret a quo fuerat inclinata. Tunc Ihs ad eam dixit :* « *Erige tuos ramos. Confortare, et ibi sis arbor consors mearum qui sunt in paradiso patris mei. Angelus accipiat ramum de cacumine tuo, et plantet ipsum in pa-*

(1) Cette remontrance assez rude, que Gamez a délicatement supprimée, est un trait commun aux quatre versions.

radiso meo. Fons autem aque veniat et exeat a radicibus tuis liquidissimus ad satietatem nostram. « Et palma erecta est. Et ramus ab angelo portatus est, aspicientibus ipsis. Fons aque salientis a radicibus palme cepit exire. Videntesque factum gavisi sunt gaud o magno valde, et satiati sunt ipsi et omnia jumenta sua. Et gratias dederunt Deo qui talem puerum dedit illis. »

Note 4.

Page 10. — L'ordre des faits qu'il est nécessaire d'avoir présents à l'esprit pour l'intelligence des chapitres consacrés à raconter, d'après les mémoires de Pedro Fernandez Niño, la lutte entre les enfants du roi D. Alonso XI, est le suivant :

1350. — *27 mars.* Le roi don Alonso meurt devant Gibraltar. — *28 mars.* Don Pedro est proclamé roi. D. Juan Alfonso d'Alburquerque ramène l'armée à Séville. Don Enrique et don Fadrique se jettent dans Algesiras; ils en sont chassés par Alburquerque — *Juillet.* Font leur soumission. Don Enrique épouse à l'insu du roi Doña Juana de Villena, fille de don Juan Manuel; il se sauve de Séville et gagne les Asturies. Alburquerque fait emprisonner doña Leonor de Guzman. Il reste maître de l'État et gouverne sous le nom du roi.

1351. — Doña Leonor de Guzman est mise à mort par l'ordre de la reine-mère. Ses fils sont maintenus dans l'obéissance par Alburquerque. La faction des Laras tente de se reformer; Alburquerque fait arrêter son chef à Burgos. Il envoie en France deux ambassadeurs pour y négocier le mariage du roi don Pedro avec Blanche de Bourbon.

1352. — Au printemps, Alburquerque conduit le roi dans les Asturies contre son frère D. Enrique, pour étouffer un commencement de rébellion. Pendant cette expédition, le roi voit doña Maria de Padilla et s'éprend d'elle. Suivant les uns, Maria de Padilla était dans la maison d'Alburquerque, et le roi s'en empara du consentement de son ministre. Suivant les autres, il la vit dans la maison de Diego Fernandez de Quiñones, son parent, lorsqu'il traversa Léon en revenant des Asturies. Il est certain que Doña Maria fut livrée au roi par son propre oncle, Juan Fernandez de Hinestrosa, qui dès lors ruina le crédit d'Alburquerque et fut investi des plus

hautes charges. — *10 juillet*. Le traité de mariage de Blanche de Bourbon est signé.

1353. — Alburquerque assiége et prend dans le château d'Aguilar don Alonso Coronel, chef de la faction des Laras. Don Alonso est décapité, ses biens confisqués et adjugés à doña Maria de Padilla, qui venait de donner un fils au roi. Peu après, les parents de Maria de Padilla font éloigner Alburquerque, sous prétexte d'une ambassade en Portugal. Les frères du roi étaient en armes. — *Mai*. Blanche de Bourbon arrive à Valladolid. Le roi reste à Torrijos, donnant des fêtes à Maria de Padilla. Alburquerque revient de Portugal ; il emmène de force le roi et le conduit à Valladolid. Réconciliation du roi et de ses frères. Alburquerque achève de tomber en disgrâce. — *3 juin*. Le roi épouse à Valladolid Blanche de Bourbon. — *5 juin*. Il l'abandonne et va retrouver Maria de Padilla, qu'il mène avec lui à Tolède. — *13 juin*. Alburquerque se met en route pour Tolède, peu accompagné, promettant à la reine Blanche et à la reine-mère qu'il ramènera le roi. — *17 juin*. Arrivé à dix lieues de Tolède, il reçoit de la part du roi l'invitation de hâter sa marche; mais, apprenant par les gens de la suite du messager que le roi est résolu à le faire mourir, il retourne précipitamment à Valladolid, prend congé des reines et va se jeter en Estramadoure dans ses terres, où il se fortifie. Don Pedro revient passer deux jours auprès de Blanche de Bourbon, et la quitte pour ne plus la revoir. Alburquerque traite avec le roi et livre son fils en otage; mais bientôt il se retire en Portugal pour sa sûreté. Le roi se présente devant Medellin, qui lui est rendue. Il somme le château d'Alburquerque, qui lui résiste. Il envoie demander l'extradition de son ancien ministre au roi de Portugal, qui ajourne la réponse. Il laisse à Badajoz, pour diriger les opérations contre Alburquerque, ses frères don Enrique et don Fadrique, et Juan Garcia de Villagera, frère de Maria de Padilla.

1354. — Don Enrique et don Fadrique traitent avec Alburquerque. — *Juillet*. Ils prennent les armes contre le roi. Formation de la ligue qui demande le renvoi de Maria Padilla, et le retour du roi auprès de Blanche de Bourbon. — *14 août*. Le roi envoie à Tolède Blanche de Bourbon, sous la garde d'Hinestrosa. Le peuple de Tolède la met en liberté. — *28 septembre*. Les confédérés entrent à Medina del Campo; Alburquerque

y meurt empoisonné. Ils entrent peu après à Toro. — *Novembre*. Le roi vient se remettre à Toro entre leurs mains, et il y est gardé à vue. — *Décembre*. Le roi s'échappe de Toro, que bientôt il assiège.

1355. — *6 mai*. Don Enrique et don Fadrique font sur Tolède une tentative qui ne réussit qu'à moitié. — *8 mai*. Le roi entre à Tolède ; le *12 mai*, il envoie Blanche de Bourbon à Siguenza où elle est emprisonnée. Don Enrique se jette alors dans les Asturies. Don Fadrique et ses autres frères s'enferment dans Toro avec la reine-mère, et le roi vient les y assiéger.

1356. — *5 janvier*. Don Fadrique se rend à la merci du roi, qui entre le 6 à Toro, et y assouvit sa vengeance sous les yeux de sa mère et de la reine-mère d'Aragon, sa tante. Il épargne cependant ses frères. Don Enrique passe en Aragon. La reine-mère est renvoyée en Portugal où elle meurt empoisonnée, le 18 janvier de l'année suivante. — *8 novembre*. Don Enrique conclut avec le roi d'Aragon un traité qui le met sous sa protection.

1357. — Le roi de Castille déclare la guerre au roi d'Aragon. Il entre en campagne avec don Fadrique et don Tello ses frères. — *9 mars*. Il prend Tarazona. — *18 mai*. Il conclut une trêve d'une année.

1358. — Don Fadrique, chargé de la garde de la frontière du côté du royaume de Valence, reprend aux Aragonais le château de Jumilla. Il est appelé à Séville. — *29 mai*. Le roi le fait massacrer sous ses yeux. Le roi court aussitôt en Biscaye pour s'emparer de son frère don Tello, qui s'échappe et va rejoindre don Enrique. Le roi fait tuer devant lui l'infant don Juan d'Aragon. Don Enrique entre en Castille, mais n'y peut faire aucun progrès. Le roi s'embarque à Séville, paraît sur les côtes de Valence, revient ensuite sur la frontière de l'Aragon, refoule don Enrique, et s'empare de plusieurs places.

1359. — Le roi fait tuer la reine Léonor d'Aragon, sa tante, et Juana de Lara, femme de don Tello, son frère. Il donne à Juan Fernandez de Hinestrosa la garde de la frontière d'Aragon et va s'embarquer à Séville. — *Avril*. Sa flotte paraît devant Barcelone, Iviza, Alicante, et rentre au mois de mai, sans avoir obtenu aucun résultat. — *Septembre*. Hinestrosa, mal soutenu par ses lieutenants, est battu et tué au val d'Arrabiana. Le roi fait mettre à mort don Juan et don Pedro, ses

frères. Il poursuit tous ceux qu'il croit pouvoir accuser de la défaite d'Hinestrosa, et fait grossir ainsi la troupe des réfugiés réunis autour de don Enrique.

1360. — *Mars*. Don Enrique entre en Castille avec ses frères don Tello et don Sancho. Il pénètre par Najera, Miranda et Pancorbo jusqu'à la tour de Cameno. Le roi se porte à sa rencontre, lui fait éprouver à Najera un échec qui le rejette en Aragon. Le roi d'Aragon entre alors en négociation avec le roi de Castille.

1361. — *Janvier*. Le roi part de Séville, entre en Aragon et s'y empare de plusieurs places; mais le roi de Grenade, suscité par le roi d'Aragon, fait une diversion qui oblige don Pedro à traiter. — *Mai*. Paix avec l'Aragon. Don Enrique se retire en France avec son frère don Sancho. — *Juillet*. Don Pedro fait mettre à mort Blanche de Bourbon. Le roi porte ses armes dans le royaume de Grenade. Mort de Maria de Padilla.

1362. — Le roi de Grenade est renversé du trône, et vient implorer la merci de don Pedro, qui le tue de sa propre main. Don Pedro déclare devant les cortès qu'il a épousé Maria de Padilla, et il fait reconnaître ses enfants comme héritiers de la couronne. Il s'allie au roi de Navarre, et recommence la guerre contre le roi d'Aragon. — *Juin*. Siége de Calatayud, qui se rend le 9 août.

1363. — *Janvier*. Traité d'alliance entre le roi de Castille et le roi d'Angleterre. — *Mars*. Traité entre le roi d'Aragon et don Enrique, qui rentre à son service. Le roi de Castille entre en campagne par la frontière d'Aragon, et pénètre jusqu'au fond du royaume de Valence, après avoir pris toutes les places qui se trouvaient sur sa route.

1364. — Le roi prend Alicante et assiége Valence, que le roi d'Aragon et don Enrique ravitaillent sous ses yeux. — *Juin*. Sa flotte est jetée à la côte par la tempête. Il rentre à Séville. — *Août*. Il repasse en Aragon, s'empare de toutes les places qui lui avaient été enlevées, et va mettre le siége devant Orihuela. — *10 décembre*. Il refuse la bataille et laisse entrer un convoi dans Orihuela. Gamez note spécialement cette journée curieuse dont nous donnerons plus loin le récit d'après les mémoires du roi d'Aragon.

1365. — *7 juin*. Le roi s'empare d'Orihuela, puis retourne à Séville, abandonnant ses garnisons que le roi d'Aragon pressait de tous côtés.

1366. — Don Enrique traite par l'entremise de du Guesclin avec les grandes compagnies. Il conclut avec le roi d'Aragon un traité qui le constitue prétendant au trône de Castille. — *Mars*. Il entre à Calahorra, où il est proclamé roi, et marche sur Burgos. — Le *28 mars*, don Pedro quitte Burgos précipitamment et s'enfuit à Séville. Don Enrique est couronné à Burgos. Il entre à Tolède, puis à Séville. Don Pedro se réfugie en Portugal; il y est mal accueilli. De là il passe en Galice, s'y arrête quelque temps et enfin gagne Bayonne. Don Fernando de Castro maintient en Galice son autorité. — *23 septembre*. Traité entre don Pedro et le prince de Galles. — Don Enrique se rend en Galice et renferme don Fernando de Castro dans la ville de Lugo, où il l'assiége. Don Fernando capitule, sous la condition de se rendre s'il n'est pas secouru par don Pedro avant le jour de Pâques.

1367. — *Janvier*. Don Pedro et le prince de Galles passent les Pyrénées. — *6 avril*. Bataille de Najera. Don Enrique, entièrement défait, prend la fuite, traverse l'Aragon et passe en France. — Don Pedro se fait reconnaître dans tout le royaume, sans rencontrer aucune résistance; mais ses cruautés amènent bientôt des révoltes, et les révoltés rappellent don Enrique en Castille dès que le prince de Galles en est sorti. — *28 septembre*. Don Enrique arrive à Calahorra. Il est reçu à Burgos. Cordoue se déclare pour lui. Don Pedro reste à Séville et concentre dans Carmona toutes ses ressources pour la défense.

1368. — *Janvier*. Don Enrique assiége et prend Léon. — Il entre à Madrid. — *13 avril*. Il met le siége devant Tolède. — *Mai*. Don Pedro s'allie au roi de Grenade. Il fait, de concert avec lui, une entreprise sur Cordoue, et il est repoussé.

1369. — *Mars*. Don Pedro part de Séville et marche au secours de Tolède avec ses auxiliaires grenadins. En route il apprend que don Enrique vient à sa rencontre, que du Guesclin est arrivé à son camp avec des renforts, et que le maître de Saint-Jacques, sorti de Cordoue, a fait sa jonction avec eux à Orgaz. Il se replie sur Montiel. — *14 mars*. Don Pedro, battu devant Montiel, se réfugie dans le château. — *23 mars*.

Il est tué par son frère. — Don Fernando de Castro, fait prisonnier à Montiel, est mis sous bonne garde. — Don Enrique entre à Séville, puis à Tolède. — *Mai*. Négocie avec Martin Lopez de Cordova, pour la reddition de Carmona. Le roi de Portugal élève des prétentions au trône de Castille, et entre en Galice. Il est reçu à la Corogne. — *Juin*. Don Enrique assiège Zamora. — *Juillet*. Don Enrique entre en Galice avec du Guesclin. Le roi de Portugal se rembarque à la Corogne. — Don Enrique entre en Portugal, y prend Braga et Bragance. Don Fernando de Castro échappe à ses gardiens et lève son drapeau en Galice.

1370. — *Mars*. Don Enrique assiège Ciudad Rodrigo. Envoie en Galice, contre don Fernando de Castro, Pero Manrique et Pedro Ruiz Sarmiento. — *Juin*. Le roi de Portugal fait alliance avec le roi d'Aragon, et don Enrique continue la guerre par mer et par terre. — *18 octobre*. Don Tello, frère du roi, qui avait donné lieu à des soupçons sur sa fidélité, meurt subitement.

1371. — *26 février*. Zamora est prise par le roi. — *21 mars*. Don Enrique assiège Carmona. Il y entre par composition le 15 mai. Il fait mettre à mort, le 12 juin, Martin Lopez de Cordova, malgré la capitulation. — Don Fernando de Castro, battu à Puerto de Bueyes, est rejeté en Portugal. — *Août*. Traité de paix avec le Portugal. La Corogne, Ciudad Rodrigo et Valencia d'Alcantara sont remises au roi don Enrique en vertu de ce traité, qui ne s'exécute qu'en partie.

1372. — Renouvellement de la guerre contre le Portugal.

1373. — *12 mars*. Don Enrique signe devant Lisbonne, avec le roi de Portugal, le traité de paix, dont un des articles stipule l'expulsion de don Fernando de Castro. Don Fernando s'exile en Angleterre, et la pacification de la Castille est achevée.

NOTE 5.

Page 77. — Suivant le roi don Pedro d'Aragon, ce ne fut pas deux, mais quatre fois, que don Pedro de Castille refusa la bataille. Devant Taragona, au mois de mai 1357, il ne voulut pas attendre son ennemi, « pensant que Dieu lui devait nuire, parce qu'il faisait une guerre injuste. » Au mois de mai 1361, il envoya au roi d'Ara-



gon, qui lui offrait la bataille, le légat du Pape, pour qu'il entamât des négociations. En 1364, il déclara qu'il ne voulait pas combattre le roi d'Aragon, qui venait de s'emparer de Valence, parce qu'il était arrivé à la façon d'un almogavar, c'est-à-dire d'un éclaireur qui fait ses coups par surprise. Enfin, la quatrième journée que le roi de Castille refusa fut le 10 décembre 1364. Le roi d'Aragon raconte dans la chronique que nous analysons ici qu'il se trouva tout à coup en face de son adversaire dans le *campo de la Matanza;* il s'attendait à une attaque, mais don Pedro de Castille ne bougea pas. Des hommes dignes de foi rapportèrent à l'illustre chroniqueur que le roi de Castille, ayant réuni ses principaux chevaliers, le maître de Saint-Jacques, qui était frère de Maria de Padilla, et osait parler plus librement que les autres, engagea vivement son maître à combattre. — « Quand ledit maître, ajoute don Pedro d'Aragon, eut achevé sa réponse, ledit roi de Castille se tourna vers les autres maîtres, barons et chevaliers qu'il avait réunis, et voulut savoir d'eux quel était leur sentiment; tous approuvèrent et confirmèrent absolument tout ce que ledit maître de Santiago avait dit. Alors ledit roi de Castille, ayant entendu ladite réponse dudit maître et des autres qu'il avait fait assembler, cria à haute voix, et dit : « Y a-t-il ici quelque garçon qui ait un pain? » A ces paroles, un garçon accourut et lui apporta un pain; et ledit roi de Castille prit ledit pain et prononça les paroles que voici ou autres à l'avenant :

« Il me semble que vous êtes tous d'avis que j'offre la bataille au roi d'Aragon. Et moi je vous dis en vérité que, si j'avais avec moi ceux qu'a ledit roi d'Aragon avec lui, et s'il étaient mes vassaux ou mes sujets, sans aucune crainte je combattrais contre vous autres tous, et contre toute la Castille, et même contre toute l'Espagne. Mais pour que vous sachiez le cas que je fais de vous, voyez ce pain que je tiens dans mes mains; je pense qu'il suffirait à rassasier tout ce qu'il y a de fidèles en Castille. »

« Là-dessus ledit roi de Castille reprit le chemin d'Elche avec toutes ses compagnies de gens de pied et de cheval, qu'il fit loger dans ledit lieu. Quand il y fut revenu, quelques chevaliers lui dirent « que jamais la Castille n'avait reçu aussi grand déshonneur que ce jour-là, ». à cause de la manière dont ils s'en étaient retournés. « Donc, dit le roi, que conseillez-vous? » Et ils lui dirent : « Seigneur, nous vous conseillons que de toutes manières, demain matin vous alliez combattre le roi d'Aragon. — Ah! quel bon conseil! » répondit ledit roi. Et prenant un morceau de pain dans sa main, car il soupait alors, il redit : « Avec ce morceau de

pain, je rassasierais tout ce qu'il y a de fidèles en Castille. » *(Cronica del rey don Pedro del Punyalet,* Barcelone, 1850, 8°, page 373.)

Note 6.

Page 130. — Pour Costanza de Guevara, Pero Niño était un bien petit parti. Nous ne savons d'où vinrent les obstacles, du côté des Guevara ou de Juan de Velasco, « personnage hautain, opiniâtre, d'humeur sombre et dure » (V. *Generaciones y senblanzas)*; mais il y en eut, ainsi qu'en témoigne une chanson conservée dans le *Cancionero de Baena*, où on l'attribue à Alfonso Alvarez de Villasandino. Elle peut avoir été composée par ce poète qui tenait boutique de chansons; mais elle a certainement été écrite pour Pedro Niño qui, d'autres fois encore, eut recours au même versificateur. Nous la donnons comme pièce justificative, avec un essai de traduction.

Cancionero de Baena. — N° 9.

« Alfonso Alvarez a fait cette chanson pour l'amour et à la louange de Constance Velez de Guyvara.

Quando yo vos vi donsella, De vos mucho me pagué: Ya dueña, vos loaré.	Je vous vis jeune fille à peine, Et vous m'avez charmé dès lors; Veuve, votre beauté sereine S'augmente de nouveaux trésors.
Yo vos vy, gentil señora, Niña de pequeña hedat; È segunt vos veo agora Florescio vestra beldat. Sy mi coraçon adora Vostra lynda magestat, Mis ojos vieron por qué.	Je vous vis toute jeune d'âge, Presque un enfant, en vérité; Maintenant, sur votre visage Fleurit toute votre beauté. Et si mon pauvre cœur s'engage Sous votre douce majesté, C'est que mes yeux ont fait ma chaîne.
Esforçose la fortuna En obras de grant crueldat Tanto, qu' el sol è la luna Perdieron su claridat. Yo por uno è vos por una, Cada uno en su egualdat Padesçemos, bien lo ssé.	Hélas! l'inconstante fortune Vint nous livrer un grand combat, Tel que le soleil et la lune Pour nous ont perdu leur éclat. C'est une affliction commune Qui dans ce moment nous abat; Nous éprouvons la même peine.
Por ende, señora mya, Vestro buen gesto alegrat	Mais, dame, à votre beau visage Rendez le calme et la gaîté;

Con placer ò loçania,
Pues el mundo es vanidat;
Que yo ya non ossarya
Descrubrir la poridat
De un ssecreto que yo ssé.

Vestro muy gentil asseo,
Garnido en toda bondat,
Me conquista, pues que veo
Cerca la contraryedat:
Por lo qual, señora, creo
Que daquesta enfermedat
Tarde o nunca ssanaré.

Médico nin çurugiano
Non an tanta abtoridat,
Que me pudiessen dar ssano
De perfeta sanidat;
Sy vestro brio loçano
De mi non ha piedat,
Por vestro leal morré.

De Dios vos fuè otorgada
La muy lynda castidat,
La qual sienpre fue fallada
En vos con grant onestat:
Fijadalgo bien cryada,
Fermossa syn fealdat,
Vestro sso ssiempre é sséré.

Los que vestro nombre quieren
Saber, sepan por verdat,
Que la costa que fycieren
Por saber çertenidat
Perderan, sy non sopieren
Las letras de una cibdat
La qual non les nombraré.

Aunque pierda tiempo en vano,
Dueña, vos me perdonat,
Que çierto de llano en llano
Vos amo por lealtat:
Aunque ssé que non gano
Sy non seguir voluntad,
En esta fè moryré.

L'amour vrai résiste à l'orage
Que forme la méchanceté.
Ne craignez pas que mon langage
Trahisse avec légèreté
Un secret que je sais, ma reine.

Ah! je me soumets avec joie,
Dame, à votre charme vainqueur!
Et quoiqu'auprès de vous je voie
Un grand obstacle à mon bonheur,
Point ne saurais quitter ma voie.
Cette constance de mon cœur
Prouve qu'éternelle est ma peine.

Pour guérir si douce souffrance,
Ni médecin, ni chirurgien
Ne montrent assez de science,
Et sans vous ils ne peuvent rien.
Quoi qu'ordonne votre puissance,
Je veux garder mon cher lien,
Et joie en ressens surhumaine.

Le ciel vous a, dame sans paire,
Donné la pure chasteté;
Il mit en vous, dame très-chère,
Tous les trésors d'honnêteté.
Toutes les vertus qu'on révère
Sont jointes à votre beauté.
Toujours serez ma souveraine.

Si quelque indiscret m'interpelle
Touchant le nom par vous porté,
Pour savoir comme on vous appelle,
Je lui dirai qu'en vérité
Il faut que d'abord il épelle
Le nom de certaine cité (1);
Mais le laisserai dans sa peine.

Tout mon temps, je le perds, madame,
Je le sais; mais pardonnez-moi:
C'est un amour exempt de blâme
Qui dans mon cœur commande en roi.
Jusqu'à ce que je rende l'âme,
Je prétends conserver ma foi
Et vous servir, beauté sereine.

(1) La ville peut être Veles, aussi bien que Constance : *Velez el rubio*, *Velez el blanco*, *Velez-Malaga.*

Pues que el mundo es opyniones,
Amigos, adevinat
Qual es la que tantos dones
Heredo en su mocedat ?
Que yo ya en fin de rrasones,
Non pensando malestad,
Syenpre la obedeçeré.

Esto ofresco en aguynaldo,
Señora, esta navidat
A vos, por quien ledo ando
Syn error é torpedat.
Al non quiero nin demando
Synon vestra amistat,
Con tanto me gosaré.

Puisqu'on voit le monde sans cesse
Débattre des difficultés,
Devinez qui, dès sa jeunesse,
Eut tant de hautes qualités.
Cherchez le nom de ma maîtresse ;
Sur ce sujet-là je me tais
Et m'incline devant ma reine.

Ceci je l'offre comme étrenne,
En cette fête de Noël,
A vous, ma belle suzeraine,
Qui me changez la terre en ciel.
Je suis heureux qu'à vous parvienne
Le vœu d'un amour éternel,
Car toujours bénirai ma chaîne.

Note 8.

Pages 151 et 194. — L'aiguade des grottes d'Alcocevar n'est point marquée sur nos cartes, non plus que celle du *Vergelet*, dont Gamez parle plus loin (p. 198). D'après les indications que fournit le récit de notre auteur, il convient de les chercher entre le cap Falcon et le cap Fégalo (voyez la *carte des attérages d'Oran*, par l'amiral Bérard), de préférence dans le voisinage du cap Sigale, point de la côte le plus rapproché des îles Habibas, où l'on verra que Pero Niño fit station.

La carte catalane du XIVe siècle que M. Buchon a publiée inscrit entre le cap Falcon et le cap Fégalo, sans marquer les points précis auxquels ils se rapportent, deux noms seulement, *Arcozava* et *Aqua oiva*, qui probablement, n'étant pas des noms de villes, signalaient aux navigateurs des aiguades, sorte de renseignement spécialement intéressant pour eux. Si l'on tient compte du changement de l'*l* en *r* qui est perpétuel chez les Espagnols dans la transcription des noms arabes, on sera bien disposé à voir dans l'*Arcozava* de la carte catalane l'*Alcocevar* de Gamez. Mais ce qui détermine avec exactitude la position d'Alcocevar est cette circonstance que, entre le cap Falcon et le cap Fégalo, il n'existe au bord de la mer qu'une seule grotte. M. le capitaine de Champlouis a bien voulu examiner dans notre intérêt les questions que soulève le récit de Gamez et y appliquer, avec les connaissances géographiques dont il a fait preuve dans l'exécution de la belle carte de l'Afrique sous la domination romaine, les moyens d'information qu'il a pu se procurer sur les lieux ; il a reconnu distinctement Alcocevar dans la *Ghar Debaâ*,

située au pied du Djebel Touila (le Mezaïta de la carte de Bérard). Ghar Debaâ signifie la *caverne de la hyène*. Ce nom peut avoir, en raison de quelque incident récent, remplacé celui d'Alcocevar, aujourd'hui tout à fait inconnu dans le pays, si toutefois Alcocevar n'en est pas une corruption ou bien un nom générique. « Les grottes, écrit M. de Champlouis, sont marquées sur la carte du capitaine Karth dressée en 1848. Elles sont vastes, et il en sort en abondance de l'eau douce. Autour d'elles le terrain est abrupt. On peut y reconnaître et le point d'où les Mores lançaient des pierres sur les galères qui venaient faire de l'eau, et le plateau, situé à 376 mètres au-dessus de la mer, d'où l'on surveillait ceux qui tentaient d'aborder la côte en cet endroit. »

Nous pouvons donc fixer la position d'Alcocevar à 11 kilomètres sud-ouest du cap Fégalo, au fond d'une petite crique ouverte du côté de l'ouest, et qui forme un assez pauvre abri, mais dont le rivage accore permet d'accoster l'aiguade comme un quai. Le Mezaïta, qui s'élève au-dessus du mouillage, le fait trouver aisément, car c'est le principal point de reconnaissance sur cette côte; mais il faut de la hardiesse pour aller mettre là son navire.

La dénomination tout espagnole de la seconde aiguade s'était conservée jusqu'au dernier siècle. Nous trouvons le *Vergelet* désigné dans l'itinéraire de la province d'Oran que dressa en 1770 le maréchal de camp don Eugenio de Alvarado (bibl. imp., mss. fonds espagnol, nº 34). On y lit: « Côte à l'ouest d'Oran: — *Mazarquibir, las Aguadas, Cabo Falco, el Gaufar, el Bergelete, la Barranca, Azaro, cabo Figal.* » Dans cet itinéraire les distances sont données d'une manière si évidemment fausse, que nous ne les rapporterons pas ici, et nous retenons seulement l'ordre dans lequel les noms sont inscrits. Il nous détourne de chercher le Vergelet trop près du cap Fégalo, où l'on pourrait sans cela être tenté de le reconnaître dans l'une des deux anses bonnes pour abriter de petits bâtiments, et dont la plus orientale, celle qui reçoit l'Oued Qouabis, peut servir d'aiguade. M. de Champlouis fait observer que la configuration du sol à l'embouchure de l'Oued Qouabis, répond assez bien à la description du Vergelet donnée par Gamez: « lieu très-périlleux où peuvent se tenir cachés beaucoup de gens, parce que le pays est couvert d'arbres et tout coupé de ravins. » On peut appliquer également la même description au Merza Madaghr, petit port situé à six kilomètres au nord-est de Ghar Debaâ, qui est abrité tant bien que mal du vent d'ouest, et qui reçoit l'Oued Madaghr au sortir d'un vallon tourmenté. Nous croirions plus naturel encore de chercher le

Vergelet au nord du cap Sigale, à l'embouchure de l'Oued Mazlouf, qui forme une petite baie sur une côte abordable (voyez *Bérard, Description des côtes de l'Algérie*, Paris, 1837, 8°). C'est aussi de ce côté que, suivant le capitaine de Champlouis, devrait se trouver l'*Aqua oiva* ou *Aquaviva* de la carte catalane, dans le village d'Aceviva, à cinq milles et demi au nord, 60° est du cap Sigale.

Entre les trois positions de l'Oued Qouabis, Marza Madaghr et l'Oued Mazlouf, le lecteur choisira. Quelle que soit celle où Pero Niño aborda, son opération montre chez lui beaucoup de résolution.

Note 8.

Page 206. — Les relations d'intime alliance entre les couronnes de France et de Castille dataient des règnes de Philippe de Valois et don Alonso le onzième. Philippe en avait eu l'initiative, et don Alonso, sollicité en même temps par le roi de France et le roi d'Angleterre, s'était décidé pour l'alliance française (1). D'après la *Chronique* de don Alonso, le traité d'alliance aurait été conclu l'an 1335. La chronique cite comme négociateurs les mêmes personnages qui en 1345 furent chargés de rédiger une nouvelle convention, « non pour rien retrancher, mais pour ajouter aux traités antérieurs ». Il peut y avoir quelque inexactitude chez le chroniqueur quant à l'année et quant aux noms des premiers négociateurs; mais les secours que, suivant lui, le roi de Castille fournit au roi de France en 1338 et 1339 prouveraient que l'alliance avait été scellée précédemment. Sa clause principale est reproduite textuellement dans le traité du 1er juillet 1345 qui nous a été conservé. (*Corps universel diplomatique*, par du Mont, Amsterdam, 1726, f°, t. I, partie II, p. 231.) Elle porte que les rois de France et de Castille se prêteront mutuellement secours contre tout homme né ou à naître : « Si l'un des deux contractants est requis par l'autre de l'aider de gens d'armes par terre ou par mer, il l'accordera, aux frais du requérant, s'il n'a lui-même pas de guerre ou n'en a qu'une médiocre qui lui permette de secourir son allié. » (Article 6.)

Don Juan Alfonso d'Alburquerque suivait la pensée de son maître, lorsqu'il cherchait à serrer le nœud de cette alliance, en

(1) Les pièces de négociation avec l'Angleterre, laquelle dura de l'an 1335 jusqu'à la fin de l'année 1348, et fut bien près d'aboutir, ont été publiées par Rymer.

mariant don Pedro à Blanche de Bourbon, sœur de la reine de France. Les crimes de don Pedro et les malheurs qu'ils attirèrent sur ce prince jetèrent un moment la Castille dans l'alliance de l'Angleterre ; mais avec la maison de Transtamare, qui devait la couronne aux bons offices du roi de France non moins qu'aux auxiliaires recrutés chez nous dans les grandes compagnies, et qui se trouvait pressée entre l'Aragon et le Portugal, tous deux ennemis déclarés ou secrets, les anciennes relations se reprirent avec plus d'intimité et d'activité que jamais. Don Enrique II n'avait pas encore assuré la couronne sur sa tête, qu'il signa, le 20 novembre 1368, dans son camp, devant Tolède, un traité par lequel il s'engageait à fournir à la France un nombre de galères double de celui que la France armerait. Plus tard, ce nombre fut fixé à dix.

Jusqu'à Ferdinand le Catholique, il resta de tradition dans la maison de Transtamare qu'il fallait s'attacher à l'alliance française comme à une ancre sûre, et exécuter avec empressement ses stipulations. Don Enrique II et don Juan Ier en font l'objet d'une recommandation spéciale dans leur testament. Nous avons dû à la flotte castillane le gain de la bataille de La Rochelle, qui eut pour nous les plus grandes conséquences. Lorsqu'il signa, en 1372, devant Lisbonne, la paix avec le roi de Portugal, don Enrique II fit mettre dans le traité que le roi de Portugal ajouterait cinq galères aux dix que chaque année la Castille nous envoyait. Les grands services que Ferrant Sanchez de Tovar, amiral de Castille, rendit à l'amiral Jean de Vienne, pendant son expédition sur les côtes d'Angleterre, en 1377, sont mentionnés dans toutes nos histoires. Don Enrique II paya largement sa dette envers nous. Don Juan Ier ne fut pas moins fidèle à la France. En 1380 il doubla le nombre des galères que les traités l'obligeaient à fournir et supporta seul les frais de cette augmentation. Plus tard le duc de Lancastre s'efforça inutilement de le détacher de nous. Don Juan fit sa paix avec le prince anglais, mais réserva tous les devoirs et tous les sentiments que lui imposait l'alliance avec la France, éprouvée de son côté par le secours qui lui avait été apporté en 1386, après ses revers. Il ne saurait être exact, comme le dit Froissart, que l'on ait eu motif de concevoir quelque inquiétude à son sujet, ni que l'ambassade faite par Jean de Vienne en 1387 ait éprouvé la moindre difficulté. La preuve du contraire se trouve dans le simple rapprochement de deux dates : les pouvoirs du roi de France furent donnés à l'amiral Jean de Vienne le 11 décembre 1387, et le 13 février 1388 le roi don Juan avait signé le traité que l'amiral lui demandait. Entre ces deux

dates on ne saurait trouver place à la fois pour un long voyage et pour des retards apportés par mauvaise volonté dans l'œuvre de la négociation.

Le mariage de la fille du duc de Lancastre avec don Enrique III ne changea donc rien aux dispositions de la cour de Castille à notre égard, du vivant du roi don Juan I[er]. Dès l'avènement du roi D. Enrique III, Richard II fit auprès de lui des tentatives pressantes; mais elles restèrent infructueuses, et don Enrique confirma au contraire les traités conclus avec ses prédécesseurs par Charles V et Charles VI (1). Quand, au renouvellement des hostilités avec l'Angleterre, le traité d'alliance fut de nouveau invoqué par nous, il semble que l'on ait craint l'action de la reine doña Catalina sur l'esprit du roi. Le récit de Gamez montre que cette crainte n'était point fondée. Il doit, ce nous semble, prévaloir sur ceux de nos chroniqueurs, que cependant nous sommes tenus de rapporter.

Le Religieux de Saint-Denis, parlant de l'ambassade envoyée à don Enrique III, dit que le roi Charles VI, irrité des descentes des Anglais sur les côtes de France, avait décidé qu'on assiégerait Calais, et avait chargé messire Charles de Savoisy, dont il est question plus loin dans le récit de Gamez, d'aller demander des secours en Espagne. Le roi de Castille lui fit bon accueil, mais remit à l'année suivante les secours demandés. On pensa qu'à cause de son mariage avec une Anglaise, il voulait rompre la vieille alliance de la France et de la Castille. Ce fut l'impression que rapporta Savoisy; quand le roi de Castille l'apprit, il fit annoncer à la cour de France l'arrivée de sa flotte. Savoisy, se trouvant alors dans une fausse position, demanda à se justifier et jeta son gant, que personne ne releva (V. la *Chronique du Religieux de Saint-Denis*, t. III, p. 161).

Juvénal des Ursins raconte les choses autrement: « Combien qu'on voulut dire qu'il y eut tresves avec les Anglois, toutesfois sur la mer faisoient maux innombrables. Messire Charles de Savoisy, dont aucunement est fait mention, avoit grand désir de se faire valoir, et envoya en Espagne pour sçavoir s'il pourroit finer des navires, en intention de faire armes contre les Anglois. Et sur ce en escripvit au roi d'Espagne, et n'eust pas response telle qu'il eust bien voulu, dont il fut bien desplaisant. Et aucunement déclara sa volonté de faire guerre aux Anglois, dont le roi fut mal content, et fit sçavoir en Espagne qu'on ne lui baillast point de navires. Et

(1) Voyez Rymer, 27 mai 1391; 17 janvier 1391; 17 août 1396. Le traité de 1391 est signé par Robert de Braquemont.

disoient aucuns près du roi que Savoisy faisait mal de vouloir exécuter son entreprise avec les tresves. Et quand Savoisy sceut les paroles, il dit publiquement qu'il faisait comme bon et loyal François. Et si il y avoit gentilhomme qui voulut dire le contraire il estoit prest de s'en défendre, et en jeta son gage, lequel personne ne receut. » (JUVÉNAL DES URSINS, coll. Michaud, p. 427.)

Entre ces récits divergents se place avec plus de vraisemblance celui de notre auteur, lequel a son intérêt pour l'histoire, car les dernières années du règne de don Enrique III sont peu connues, et l'ambassade faite en 1405 n'a pas, que nous sachions, laissé de traces dans les archives.

NOTE 9.

Page 263. — L'histoire d'Eléonore de Guienne a été singulièrement altérée dans ce chapitre. Comment une princesse de mœurs peu sévères s'est-elle aussi complètement transformée ? C'est là une de ces métamorphoses que les légendes ont opérées plus d'une fois. Nous ne connaissons cependant aucun livre français qui attribue un pareil rôle à l'héritière du duché d'Aquitaine ; mais une partie des aventures que Gamez lui prête ont été mises sur le compte d'une princesse de Hongrie dans le *Roman de la Manekine*, de Philippe de Reims (publié par M. F. MICHEL, 1840, in-4o). Un roi de Hongrie avait épousé une belle princesse qu'il aimait tendrement et qui mourut après lui avoir donné une fille nommée Joie. Elle seule semble digne de succéder à sa mère, à laquelle le roi a juré de n'épouser qu'une femme qui lui ressemblât. Les grands demandent ce mariage ; le clergé le permet, et le roi, enflammé d'amour, se rend chez sa fille :

En sa cambre ès-le vous venu.
Com son pere l'a recheu
La damoiselle boinement ;
Et li rois par la main le prent.
Sour une keute-pointe bele
S'assiet, et lès lui la pucelle :
Avec aus n'a qui noise faire.

Le roi de Hongrie apprend à Joie qu'il est résolu de l'épouser.

Li damoiziele ot et entant
Çou que ses peres va contant ;
Mais en Dieu a mise s'entente.
Se ne li plaist ni atalente
Çou dont ses pere li parole ;
Ains li dist : Peres, tel parole,
S'il vous plaist, poés bien laissier ;
Car ce ne me porroit plaisier

Nus que ce me sanlast droiture
Que nus hom péeust s'engereure
Espouser selonc nostre loy;
Et tout cil sont plain de derroy
Qui contre Dieu consel vous donnent
Et de tel chose vous semonnent.
Por riens ne m'y accorderoie,
La mort avant en soufferroie :
Ne sui mie tenue à faire
Ce qu'à m'ame seroit contraire.

Le roi persistant dans son dessein, Joie se rend dans la cuisine du palais, prend un couteau et se coupe le poing gauche qui tombe dans un fleuve au-dessus duquel est située la cuisine. Son père furieux la condamne à être brûlée vive. Un mannequin est mis à sa place, tandis qu'on l'embarque sur un vaisseau qui aborde en Ecosse. Joie rencontre le roi de ce pays qui l'épouse. Ici, à cette donnée s'en mêle une autre qui a obtenu un long succès au moyen âge, qu'on retrouve dans le *Chevalier au Cygne*, dans *Dolopathos*, l'histoire de *Dusolina* des *Reali di Francia*, les aventures de *Dionigia* dans le *Pecorone*, le conte d'Ondine dans Musœus, et dont on aperçoit quelques traces à la fin du conte de *la Belle au bois dormant*. La mère du roi d'Écosse écrit à son fils que Joie a mis au monde un monstre. Le roi ordonne d'attendre son retour. A sa lettre sa mère en substitue une autre par laquelle il est enjoint au sénéchal de brûler Joie. Cette fois encore la princesse est sauvée par un mannequin et de nouveau embarquée. Le roi revient, découvre la vérité, fait enfermer sa mère et se met en quête de sa femme. Au bout de sept ans, il la retrouve à Rome. A Rome est aussi le vieux roi de Hongrie, tourmenté par sa conscience : en pleine église il s'accuse tout haut de ce qu'il a fait. Sa fille qui est présente et qui voit ses remords se fait reconnaître ; on retrouve dans une fontaine son poing qui jadis a été avalé par un esturgeon, et grâce à la bénédiction du Pape, ce poing va se rattacher au bras gauche de Joie. Le *Roman de la Manekine* a fourni le sujet d'un *miracle de Nostre Dame* qui a été imprimé dans le *théâtre français au moyen âge*, publié par MM. Monmerqué et Fr. Michel.

Tout le début du conte de *Peau-d'Ane* offre aussi une grande analogie avec le commencement de la *Manekine*.

On aura remarqué, dans la légende de la princesse de Guienne, ce trait caractéristique de l'époque, l'assentiment donné par les conseillers du prince à la punition de la fille vertueuse, mais désobéissante. Tout en faisant ressortir l'héroïsme de la victime, notre auteur ne proteste point contre le traitement qui lui est infligé ; il laisse au ciel le redressement de ce tort. Le théâtre espagnol a tiré de la notion de l'autorité souveraine ainsi conçue

(bien en dehors des réalités de l'histoire, en Espagne aussi bien que chez nous) quelques-uns de ses plus grands effets. Bornons-nous à citer la pièce de Lope de Vega, intitulée : *La Estrella de Sevilla.* Nous retrouvons exactement la même donnée, mais plus frappante encore parce qu'elle est ramenée au centre de la famille et de la simple autorité paternelle, dans un *romance* que reproduisent avec de légères variantes les *romanceros* catalans, castillans et portugais (1). Gamez doit l'avoir connu et semble en avoir beaucoup profité pour sa rédaction. Ici toute la famille, la mère, les frères et les sœurs, assistent plus ou moins passivement, suivant les romances, au long châtiment de la fille que son père a fait renfermer dans une tour et y laisse périr de soif. L'intervention des anges vient seule à la fin donner une moralité à cette tragédie.

Note 10.

Page 269. — Charles de Savoisy, seigneur de Seignelay, était fils de ce Philippe de Savoisy, que le roi Charles V avait désigné pour faire partie du conseil de tutelle en cas de régence pendant la minorité de son successeur. Elevé près de Charles VI, conseiller, premier chambellan et chevalier d'honneur du roi, il abusa quelquefois de sa faveur. La querelle qu'il eut avec l'Université de Paris est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la raconter ici. C'est après cette affaire dont parlent toutes les histoires de France que, suivant Juvénal des Ursins, Charles de Savoisy fit auprès du roi de Castille, pour en obtenir des galères et aller courir sur les Anglais, la démarche dont nous avons parlé dans une des notes précédentes. p. 558

Les Chroniques de Saint-Denis, d'accord avec Gamez, nous expliquent comment nos deux chevaliers avaient entendu parler l'un de l'autre avant de lier ensemble leur partie. Voici ce qu'elles disent de Savoisy :

« La maison d'icelui chevalier fut abattue, et fut ledit chevalier banny hors du royaume de France et excommunié, et s'en alla devers le pape lequel le absolut, et [il] arma quatre galées et s'en alla par mer faire guerre aux Sarrazins, et là gaigna moult d'avoir, puys retourna et fut faite sa paix et refist son hôtel à Paris tel

(1) *Milà y Fontanals, Observaciones sobre la poesia popular,* p. 122. — *Jahrbuch fur romanische literatur,* t. III, p. 284. — *Romanceiro de Almeida-Garrett,* t. II, p. 107.

comme il était paravant, mais ne fut pas achevé. » Paradin prétend que Savoisy employa les richesses et les esclaves mores gagnés dans cette expédition à construire le magnifique château de Seignelay, près d'Auxerre.

Gamez fournit sur les campagnes de Savoisy, pendant les années 1405 et 1406, plus de détails que nos chroniqueurs. Nous aurons à examiner la valeur de ses renseignements. En septembre 1406, Savoisy était de retour à Paris, et dans toute la faveur du duc d'Orléans. Il accompagna, cette année, le duc d'Orléans en Guienne, et prit part au combat malheureux que l'amiral Clignet de Brébant livra devant Bordeaux. En 1407, il obtint la charge de grand échanson, qu'il conserva jusqu'en 1413. En 1412, il combattit au siége de Bourges du côté des Bourguignons, et le Religieux de Saint-Denis dit qu'en 1413, lorsque le duc de Guienne eut fait arrêter plusieurs des partisans du duc de Bourgogne, Savoisy, alors l'un des favoris de Jean-sans-Peur, prit la fuite, aimant mieux vivre libre en pays étranger que de risquer la prison. C'est, croyons-nous, la dernière mention qui soit faite de lui dans l'histoire. Il mourut avant le 3 août 1420, suivant le père Anselme. En 1410, il avait épousé Yolande de Rodemack.

Note 11.

Page 284. — C'est le 15 avril de l'année 1404, comme nous l'apprend John Capgrave (1), que Guillaume du Châtel prit terre à Blackpole, village situé à environ quatre kilomètres au sud-ouest de Dartmouth, et y périt. Les circonstances fâcheuses qui amenèrent sa défaite et les incidents chevaleresques de la lutte sont exposés, d'après les renseignements de nos chroniqueurs (le Religieux de Saint-Denis, Juvénal des Ursins, Monstrelet) et d'autres documents, par les historiens bretons (voyez dom Morice et dom Lobineau). L'erreur qui leur a fait désigner Yarmouth au lieu de Dartmouth a été redressée depuis longtemps. Mais ils en ont commis, d'après Juvénal et le Religieux, une autre qui n'a point été remarquée encore, en parlant des suites du combat, dont ils n'ont point fait connaître le caractère particulier, ainsi que le fait Walsingham, qui

(1) *The chronicle of England by John Capgrave*, publiée pour la première fois par le Rév. Fr. Ch. Hingeston. London, 1858, p. 285. — Capgrave, né en 1393, mourut en 1464.

était contemporain de l'événement et le raconte d'une manière saisissante.

Ce combat fut livré victorieusement par un ramassis de paysans et de citadins à de vaillants chevaliers, que le désordre de leur opération fit succomber. Walsingham insiste sur ce trait d'une manière cruelle; Capgrave le fait ressortir en deux mots ; Holingshed n'a garde de le passer, et Camden, lorsqu'il cite les titres de Dartmouth à la reconnaissance des Anglais, a bien soin de montrer le champion du combat des Sept, le vainqueur de la bataille du Raz, le ravageur des côtes de l'Angleterre *à rusticis et mulierculis interceptus, atque cum suis interfectus*. Une lettre de John Hauley, gentilhomme de Dartmouth (1), ne permet pas de mettre en doute que le tableau tracé par Walsingham, et reproduit par les autres écrivains anglais, soit aussi vrai que vivant.

Cependant Walsingham est tombé dans des erreurs et des confusions qui étonnent de sa part, et qui ont induit en faute les historiens venus après lui. En marge de sa relation l'on trouve cette note surprenante : *Insulanorum de Dartmouth gesta*. Darmouth est en terre ferme, et il n'y a point d'île dans son voisinage. Voici l'explication : en même temps que Guillaume du Châtel descendait près de Dartmouth, une expédition, partie des côtes de Normandie, sous la conduite de Jean Martel, abordait près de l'île de Portland et y éprouvait le même sort que celle des Bretons. Les deux expéditions, confondues en une seule par Walsingham, n'ont point été distinguées par les historiens anglais, ses successeurs, en sorte que l'on ne peut s'en rapporter à ce qu'ils disent du nombre des tués et des prisonniers, qu'ils élèvent, les premiers à quatre cents, les seconds à deux cents, dans la seule affaire de Dartmouth, mais en mentionnant parmi les prisonniers bretons le seigneur de Bacqueville, qui était avec les Normands. Capgrave s'accorde avec Walsingham pour dire qu'à Dartmouth furent faits prisonniers trois seigneurs (*Lordis, Domini)* et vingt chevaliers. (Une variante des manuscrits porte : X knytes ccc.) Walsingham n'a pas été non plus bien informé sur ce qui se passa au sujet des prisonniers. Le roi intervint, dans des buts tout différents, à Portland et à Dartmouth : là pour apaiser des querelles sur le partage, ici pour s'assurer de personnages importants, ainsi que cela ressort des pièces authentiques.

La première pièce relative à ces faits est une lettre datée de

(1) *Royal and historical letters during the reign of Henri the fourth*, publiées sous la direction du *master of rolls.*, vol. I, p. 270.

Pues que el mundo es opyniones,	Puisqu'on voit le monde sans cesse
Amigos, adevinat	Débattre des difficultés,
Qual es la que tantos dones	Devinez qui, dès sa jeunesse,
Heredo en su mocedat?	Eut tant de hautes qualités.
Que yo ya en fin de rrasones,	Cherchez le nom de ma maîtresse ;
Non pensando malestad,	Sur ce sujet-là je me tais
Syenpre la obedeçeré.	Et m'incline devant ma reine.
Esto ofresco en aguynaldo,	Ceci je l'offre comme étrenne,
Señora, esta navidat	En cette fête de Noël,
A vos, por quien ledo ando	A vous, ma belle suzeraine,
Syn error é torpedat.	Qui me changez la terre en ciel.
Al non quiero nin demando	Je suis heureux qu'à vous parvienne
Synon vestra amistat,	Le vœu d'un amour éternel,
Con tanto me gosaré.	Car toujours bénirai ma chaîne.

Note 8.

Pages 151 et 194. — L'aiguade des grottes d'Alcocevar n'est point marquée sur nos cartes, non plus que celle du *Vergelet*, dont Gamez parle plus loin (p. 198). D'après les indications que fournit le récit de notre auteur, il convient de les chercher entre le cap Falcon et le cap Fégalo (voyez la *carte des attérages d'Oran*, par l'amiral Bérard), de préférence dans le voisinage du cap Sigale, point de la côte le plus rapproché des îles Habibas, où l'on verra que Pero Niño fit station.

La carte catalane du XIVe siècle que M. Buchon a publiée inscrit entre le cap Falcon et le cap Fégalo, sans marquer les points précis auxquels ils se rapportent, deux noms seulement, *Arcozava* et *Aqua oiva*, qui probablement, n'étant pas des noms de villes, signalaient aux navigateurs des aiguades, sorte de renseignement spécialement intéressant pour eux. Si l'on tient compte du changement de l'*l* en *r* qui est perpétuel chez les Espagnols dans la transcription des noms arabes, on sera bien disposé à voir dans l'*Arcozava* de la carte catalane l'*Alcocevar* de Gamez. Mais ce qui détermine avec exactitude la position d'Alcocevar est cette circonstance que, entre le cap Falcon et le cap Fégalo, il n'existe au bord de la mer qu'une seule grotte. M. le capitaine de Champlouis a bien voulu examiner dans notre intérêt les questions que soulève le récit de Gamez et y appliquer, avec les connaissances géographiques dont il a fait preuve dans l'exécution de la belle carte de l'Afrique sous la domination romaine, les moyens d'information qu'il a pu se procurer sur les lieux ; il a reconnu distinctement Alcocevar dans la *Ghar Debaâ*,

située au pied du Djebel Touila (le Mezaïta de la carte de Bérard). Ghar Debaâ signifie la *caverne de la hyène*. Ce nom peut avoir, en raison de quelque incident récent, remplacé celui d'Alcocevar, aujourd'hui tout à fait inconnu dans le pays, si toutefois Alcocevar n'en est pas une corruption ou bien un nom générique. « Les grottes, écrit M. de Champlouis, sont marquées sur la carte du capitaine Karth dressée en 1848. Elles sont vastes, et il en sort en abondance de l'eau douce. Autour d'elles le terrain est abrupt. On peut y reconnaître et le point d'où les Mores lançaient des pierres sur les galères qui venaient faire de l'eau, et le plateau, situé à 376 mètres au-dessus de la mer, d'où l'on surveillait ceux qui tentaient d'aborder la côte en cet endroit. »

Nous pouvons donc fixer la position d'Alcocevar à 11 kilomètres sud-ouest du cap Fégalo, au fond d'une petite crique ouverte du côté de l'ouest, et qui forme un assez pauvre abri, mais dont le rivage accore permet d'accoster l'aiguade comme un quai. Le Mezaïta, qui s'élève au-dessus du mouillage, le fait trouver aisément, car c'est le principal point de reconnaissance sur cette côte; mais il faut de la hardiesse pour aller mettre là son navire.

La dénomination tout espagnole de la seconde aiguade s'était conservée jusqu'au dernier siècle. Nous trouvons le *Vergelet* désigné dans l'itinéraire de la province d'Oran que dressa en 1770 le maréchal de camp don Eugenio de Alvarado (bibl. imp., mss. fonds espagnol, n° 34). On y lit: « Côte à l'ouest d'Oran : — *Mazarquibir, las Aguadas, Cabo Falco, el Gaufar, el Bergelete, la Barranca, Azaro, cabo Figal.* » Dans cet itinéraire les distances sont données d'une manière si évidemment fausse, que nous ne les rapporterons pas ici, et nous retenons seulement l'ordre dans lequel les noms sont inscrits. Il nous détourne de chercher le Vergelet trop près du cap Fégalo, où l'on pourrait sans cela être tenté de le reconnaître dans l'une des deux anses bonnes pour abriter de petits bâtiments, et dont la plus orientale, celle qui reçoit l'Oued Qouabis, peut servir d'aiguade. M. de Champlouis fait observer que la configuration du sol à l'embouchure de l'Oued Qouabis, répond assez bien à la description du Vergelet donnée par Gamez : « lieu très-périlleux où peuvent se tenir cachés beaucoup de gens, parce que le pays est couvert d'arbres et tout coupé de ravins. » On peut appliquer également la même description au Merza Madaghr, petit port situé à six kilomètres au nord-est de Ghar Debaâ, qui est abrité tant bien que mal du vent d'ouest, et qui reçoit l'Oued Madaghr au sortir d'un vallon tourmenté. Nous croirions plus naturel encore de chercher le

Pues que el mundo es opyniones,
Amigos, adevinat
Qual es la que tantos dones
Heredo en su mocedat?
Que yo ya en fin de rrasones,
Non pensando malestad,
Syenpre la obedeçeré.

Esto ofresco en aguynaldo,
Señora, esta navidat
A vos, por quien ledo ando
Syn error é torpedat.
Al non quiero nin demando
Synon vestra amistat,
Con tanto me gosaré.

Puisqu'on voit le monde sans cesse
Débattre des difficultés,
Devinez qui, dès sa jeunesse,
Eut tant de hautes qualités.
Cherchez le nom de ma maîtresse ;
Sur ce sujet-là je me tais
Et m'incline devant ma reine.

Ceci je l'offre comme étrenne,
En cette fête de Noël,
A vous, ma belle suzeraine,
Qui me changez la terre en ciel.
Je suis heureux qu'à vous parvienne
Le vœu d'un amour éternel,
Car toujours bénirai ma chaîne.

Note 8.

Pages 151 et 194. — L'aiguade des grottes d'Alcocevar n'est point marquée sur nos cartes, non plus que celle du *Vergelet*, dont Gamez parle plus loin (p. 198). D'après les indications que fournit le récit de notre auteur, il convient de les chercher entre le cap Falcon et le cap Fégalo (voyez la *carte des attérages d'Oran*, par l'amiral Bérard), de préférence dans le voisinage du cap Sigale, point de la côte le plus rapproché des îles Habibas, où l'on verra que Pero Niño fit station.

La carte catalane du XIVe siècle que M. Buchon a publiée inscrit entre le cap Falcon et le cap Fégalo, sans marquer les points précis auxquels ils se rapportent, deux noms seulement, *Arcozava* et *Aqua oiva*, qui probablement, n'étant pas des noms de villes, signalaient aux navigateurs des aiguades, sorte de renseignement spécialement intéressant pour eux. Si l'on tient compte du changement de l'*l* en *r* qui est perpétuel chez les Espagnols dans la transcription des noms arabes, on sera bien disposé à voir dans l'*Arcozava* de la carte catalane l'*Alcocevar* de Gamez. Mais ce qui détermine avec exactitude la position d'Alcocevar est cette circonstance que, entre le cap Falcon et le cap Fégalo, il n'existe au bord de la mer qu'une seule grotte. M. le capitaine de Champlouis a bien voulu examiner dans notre intérêt les questions que soulève le récit de Gamez et y appliquer, avec les connaissances géographiques dont il a fait preuve dans l'exécution de la belle carte de l'Afrique sous la domination romaine, les moyens d'information qu'il a pu se procurer sur les lieux ; il a reconnu distinctement Alcocevar dans la *Ghar Debaâ*,

située au pied du Djebel Touila (le Mezaïta de la carte de Bérard). Ghar Debaâ signifie la *caverne de la hyène*. Ce nom peut avoir, en raison de quelque incident récent, remplacé celui d'Alcocevar, aujourd'hui tout à fait inconnu dans le pays, si toutefois Alcocevar n'en est pas une corruption ou bien un nom générique. « Les grottes, écrit M. de Champlouis, sont marquées sur la carte du capitaine Karth dressée en 1848. Elles sont vastes, et il en sort en abondance de l'eau douce. Autour d'elles le terrain est abrupt. On peut y reconnaître et le point d'où les Mores lançaient des pierres sur les galères qui venaient faire de l'eau, et le plateau, situé à 376 mètres au-dessus de la mer, d'où l'on surveillait ceux qui tentaient d'aborder la côte en cet endroit. »

Nous pouvons donc fixer la position d'Alcocevar à 11 kilomètres sud-ouest du cap Fégalo, au fond d'une petite crique ouverte du côté de l'ouest, et qui forme un assez pauvre abri, mais dont le rivage accore permet d'accoster l'aiguade comme un quai. Le Mezaïta, qui s'élève au-dessus du mouillage, le fait trouver aisément, car c'est le principal point de reconnaissance sur cette côte; mais il faut de la hardiesse pour aller mettre là son navire.

La dénomination tout espagnole de la seconde aiguade s'était conservée jusqu'au dernier siècle. Nous trouvons le *Vergelet* désigné dans l'itinéraire de la province d'Oran que dressa en 1770 le maréchal de camp don Eugenio de Alvarado (bibl. imp., mss. fonds espagnol, n° 34). On y lit: « Côte à l'ouest d'Oran: — *Mazarquibir, las Aguadas, Cabo Falco, el Gaufar, el Bergelete, la Barranca, Azaro, cabo F.gal.* » Dans cet itinéraire les distances sont données d'une manière si évidemment fausse, que nous ne les rapporterons pas ici, et nous retenons seulement l'ordre dans lequel les noms sont inscrits. Il nous détourne de chercher le Vergelet trop près du cap Fégalo, où l'on pourrait sans cela être tenté de le reconnaître dans l'une des deux anses bonnes pour abriter de petits bâtiments, et dont la plus orientale, celle qui reçoit l'Oued Qouabis, peut servir d'aiguade. M. de Champlouis fait observer que la configuration du sol à l'embouchure de l'Oued Qouabis, répond assez bien à la description du Vergelet donnée par Gamez: « lieu très-périlleux où peuvent se tenir cachés beaucoup de gens, parce que le pays est couvert d'arbres et tout coupé de ravins. » On peut appliquer également la même description au Merza Madaghr, petit port situé à six kilomètres au nord-est de Ghar Debaâ, qui est abrité tant bien que mal du vent d'ouest, et qui reçoit l'Oued Madaghr au sortir d'un vallon tourmenté. Nous croirions plus naturel encore de chercher le

Pues que el mundo es opyniones,	Puisqu'on voit le monde sans cesse
Amigos, adevinat	Débattre des difficultés,
Qual es la que tantos dones	Devinez qui, dès sa jeunesse,
Heredo en su mocedat?	Eut tant de hautes qualités.
Que yo ya en fin de rrasones,	Cherchez le nom de ma maîtresse ;
Non pensando malestad,	Sur ce sujet-là je me tais
Syenpre la obedeçeré.	Et m'incline devant ma reine.
Esto ofresco en aguynaldo,	Ceci je l'offre comme étrenne,
Señora, esta navidat	En cette fête de Noël,
A vos, por quien ledo ando	A vous, ma belle suzeraine,
Syn error é torpedat.	Qui me changez la terre en ciel.
Al non quiero nin demando	Je suis heureux qu'à vous parvienne
Synon vestra amistat,	Le vœu d'un amour éternel,
Con tanto me gosaré.	Car toujours bénirai ma chaîne.

Note 8.

Pages 151 et 194. — L'aiguade des grottes d'Alcocevar n'est point marquée sur nos cartes, non plus que celle du *Vergelet*, dont Gamez parle plus loin (p. 198). D'après les indications que fournit le récit de notre auteur, il convient de les chercher entre le cap Falcon et le cap Fégalo (voyez la *carte des attérages d'Oran*, par l'amiral Bérard), de préférence dans le voisinage du cap Sigale, point de la côte le plus rapproché des îles Habibas, où l'on verra que Pero Niño fit station.

La carte catalane du XIV[e] siècle que M. Buchon a publiée inscrit entre le cap Falcon et le cap Fégalo, sans marquer les points précis auxquels ils se rapportent, deux noms seulement, *Arcozava* et *Aqua oiva*, qui probablement, n'étant pas des noms de villes, signalaient aux navigateurs des aiguades, sorte de renseignement spécialement intéressant pour eux. Si l'on tient compte du changement de l'*l* en *r* qui est perpétuel chez les Espagnols dans la transcription des noms arabes, on sera bien disposé à voir dans l'*Arcozava* de la carte catalane l'*Alcocevar* de Gamez. Mais ce qui détermine avec exactitude la position d'Alcocevar est cette circonstance que, entre le cap Falcon et le cap Fégalo, il n'existe au bord de la mer qu'une seule grotte. M. le capitaine de Champlouis a bien voulu examiner dans notre intérêt les questions que soulève le récit de Gamez et y appliquer, avec les connaissances géographiques dont il a fait preuve dans l'exécution de la belle carte de l'Afrique sous la domination romaine, les moyens d'information qu'il a pu se procurer sur les lieux ; il a reconnu distinctement Alcocevar dans la *Ghar Debaâ*,

située au pied du Djebel Touila (le Mezaïta de la carte de Bérard). Ghar Debaâ signifie la *caverne de la hyène*. Ce nom peut avoir, en raison de quelque incident récent, remplacé celui d'Alcocevar, aujourd'hui tout à fait inconnu dans le pays, si toutefois Alcocevar n'en est pas une corruption ou bien un nom générique. « Les grottes, écrit M. de Champlouis, sont marquées sur la carte du capitaine Karth dressée en 1848. Elles sont vastes, et il en sort en abondance de l'eau douce. Autour d'elles le terrain est abrupt. On peut y reconnaître et le point d'où les Mores lançaient des pierres sur les galères qui venaient faire de l'eau, et le plateau, situé à 376 mètres au-dessus de la mer, d'où l'on surveillait ceux qui tentaient d'aborder la côte en cet endroit. »

Nous pouvons donc fixer la position d'Alcocevar à 11 kilomètres sud-ouest du cap Fégalo, au fond d'une petite crique ouverte du côté de l'ouest, et qui forme un assez pauvre abri, mais dont le rivage accore permet d'accoster l'aiguade comme un quai. Le Mezaïta, qui s'élève au-dessus du mouillage, le fait trouver aisément, car c'est le principal point de reconnaissance sur cette côte ; mais il faut de la hardiesse pour aller mettre là son navire.

La dénomination tout espagnole de la seconde aiguade s'était conservée jusqu'au dernier siècle. Nous trouvons le *Vergelet* désigné dans l'itinéraire de la province d'Oran que dressa en 1770 le maréchal de camp don Eugenio de Alvarado (bibl. imp., mss. fonds espagnol, nº 34). On y lit : « Côte à l'ouest d'Oran : — *Mazarquibir, las Aguadas, Cabo Falco, el Gaufar, el Bergelete, la Barranca, Azaro, cabo F.gal.* » Dans cet itinéraire les distances sont données d'une manière si évidemment fausse, que nous ne les rapporterons pas ici, et nous retenons seulement l'ordre dans lequel les noms sont inscrits. Il nous détourne de chercher le Vergelet trop près du cap Fégalo, où l'on pourrait sans cela être tenté de le reconnaître dans l'une des deux anses bonnes pour abriter de petits bâtiments, et dont la plus orientale, celle qui reçoit l'Oued Qouabis, peut servir d'aiguade. M. de Champlouis fait observer que la configuration du sol à l'embouchure de l'Oued Qouabis, répond assez bien à la description du Vergelet donnée par Gamez : « lieu très-périlleux où peuvent se tenir cachés beaucoup de gens, parce que le pays est couvert d'arbres et tout coupé de ravins. » On peut appliquer également la même description au Merza Madaghr, petit port situé à six kilomètres au nord-est de Ghar Debaâ, qui est abrité tant bien que mal du vent d'ouest, et qui reçoit l'Oued Madaghr au sortir d'un vallon tourmenté. Nous croirions plus naturel encore de chercher le

Vergelet au nord du cap Sigale, à l'embouchure de l'Oued Mazlouf, qui forme une petite baie sur une côte abordable (voyez *Bérard*, *Description des côtes de l'Algérie*, Paris, 1837, 8°). C'est aussi de ce côté que, suivant le capitaine de Champlouis, devrait se trouver l'*Aqua oiva* ou *Aquaviva* de la carte catalane, dans le village d'Aceviva, à cinq milles et demi au nord, 60° est du cap Sigale.

Entre les trois positions de l'Oued Qouabis, Marza Madaghr et l'Oued Mazlouf, le lecteur choisira. Quelle que soit celle où Pero Niño aborda, son opération montre chez lui beaucoup de résolution.

Note 8.

Page 206. — Les relations d'intime alliance entre les couronnes de France et de Castille dataient des règnes de Philippe de Valois et don Alonso le onzième. Philippe en avait eu l'initiative, et don Alonso, sollicité en même temps par le roi de France et le roi d'Angleterre, s'était décidé pour l'alliance française (1). D'après la *Chronique* de don Alonso, le traité d'alliance aurait été conclu l'an 1335. La chronique cite comme négociateurs les mêmes personnages qui en 1345 furent chargés de rédiger une nouvelle convention, « non pour rien retrancher, mais pour ajouter aux traités antérieurs ». Il peut y avoir quelque inexactitude chez le chroniqueur quant à l'année et quant aux noms des premiers négociateurs; mais les secours que, suivant lui, le roi de Castille fournit au roi de France en 1338 et 1339 prouveraient que l'alliance avait été scellée précédemment. Sa clause principale est reproduite textuellement dans le traité du 1er juillet 1345 qui nous a été conservé. (*Corps universel diplomatique*, par du Mont, Amsterdam, 1726, f°, t. I, partie II, p. 231.) Elle porte que les rois de France et de Castille se prêteront mutuellement secours contre tout homme né ou à naître: « Si l'un des deux contractants est requis par l'autre de l'aider de gens d'armes par terre ou par mer, il l'accordera, aux frais du requérant, s'il n'a lui-même pas de guerre ou n'en a qu'une médiocre qui lui permette de secourir son allié. » (Article 6.)

Don Juan Alfonso d'Alburquerque suivait la pensée de son maître, lorsqu'il cherchait à serrer le nœud de cette alliance, en

(1) Les pièces de négociation avec l'Angleterre, laquelle dura de l'an 1335 jusqu'à la fin de l'année 1348, et fut bien près d'aboutir, ont été publiées par Rymer.

mariant don Pedro à Blanche de Bourbon, sœur de la reine de France. Les crimes de don Pedro et les malheurs qu'ils attirèrent sur ce prince jetèrent un moment la Castille dans l'alliance de l'Angleterre ; mais avec la maison de Transtamare, qui devait la couronne aux bons offices du roi de France non moins qu'aux auxiliaires recrutés chez nous dans les grandes compagnies, et qui se trouvait pressée entre l'Aragon et le Portugal, tous deux ennemis déclarés ou secrets, les anciennes relations se reprirent avec plus d'intimité et d'activité que jamais. Don Enrique II n'avait pas encore assuré la couronne sur sa tête, qu'il signa, le 20 novembre 1368, dans son camp, devant Tolède, un traité par lequel il s'engageait à fournir à la France un nombre de galères double de celui que la France armerait. Plus tard, ce nombre fut fixé à dix.

Jusqu'à Ferdinand le Catholique, il resta de tradition dans la maison de Transtamare qu'il fallait s'attacher à l'alliance française comme à une ancre sûre, et exécuter avec empressement ses stipulations. Don Enrique II et don Juan Ier en font l'objet d'une recommandation spéciale dans leur testament. Nous avons dû à la flotte castillane le gain de la bataille de La Rochelle, qui eut pour nous les plus grandes conséquences. Lorsqu'il signa, en 1372, devant Lisbonne, la paix avec le roi de Portugal, don Enrique II fit mettre dans le traité que le roi de Portugal ajouterait cinq galères aux dix que chaque année la Castille nous envoyait. Les grands services que Ferrant Sanchez de Tovar, amiral de Castille, rendit à l'amiral Jean de Vienne, pendant son expédition sur les côtes d'Angleterre, en 1377, sont mentionnés dans toutes nos histoires. Don Enrique II paya largement sa dette envers nous. Don Juan Ier ne fut pas moins fidèle à la France. En 1380 il doubla le nombre des galères que les traités l'obligeaient à fournir et supporta seul les frais de cette augmentation. Plus tard le duc de Lancastre s'efforça inutilement de le détacher de nous. Don Juan fit sa paix avec le prince anglais, mais réserva tous les devoirs et tous les sentiments que lui imposait l'alliance avec la France, éprouvée de son côté par le secours qui lui avait été apporté en 1386, après ses revers. Il ne saurait être exact, comme le dit Froissart, que l'on ait eu motif de concevoir quelque inquiétude à son sujet, ni que l'ambassade faite par Jean de Vienne en 1387 ait éprouvé la moindre difficulté. La preuve du contraire se trouve dans le simple rapprochement de deux dates : les pouvoirs du roi de France furent donnés à l'amiral Jean de Vienne le 11 décembre 1387, et le 13 février 1388 le roi don Juan avait signé le traité que l'amiral lui demandait. Entre ces deux

dates on ne saurait trouver place à la fois pour un long voyage et pour des retards apportés par mauvaise volonté dans l'œuvre de la négociation.

Le mariage de la fille du duc de Lancastre avec don Enrique III ne changea donc rien aux dispositions de la cour de Castille à notre égard, du vivant du roi don Juan Ier. Dès l'avènement du roi D. Enrique III, Richard II fit auprès de lui des tentatives pressantes; mais elles restèrent infructueuses, et don Enrique confirma au contraire les traités conclus avec ses prédécesseurs par Charles V et Charles VI (1). Quand, au renouvellement des hostilités avec l'Angleterre, le traité d'alliance fut de nouveau invoqué par nous, il semble que l'on ait craint l'action de la reine doña Catalina sur l'esprit du roi. Le récit de Gamez montre que cette crainte n'était point fondée. Il doit, ce nous semble, prévaloir sur ceux de nos chroniqueurs, que cependant nous sommes tenus de rapporter.

Le Religieux de Saint-Denis, parlant de l'ambassade envoyée à don Enrique III, dit que le roi Charles VI, irrité des descentes des Anglais sur les côtes de France, avait décidé qu'on assiégerait Calais, et avait chargé messire Charles de Savoisy, dont il est question plus loin dans le récit de Gamez, d'aller demander des secours en Espagne. Le roi de Castille lui fit bon accueil, mais remit à l'année suivante les secours demandés. On pensa qu'à cause de son mariage avec une Anglaise, il voulait rompre la vieille alliance de la France et de la Castille. Ce fut l'impression que rapporta Savoisy; quand le roi de Castille l'apprit, il fit annoncer à la cour de France l'arrivée de sa flotte. Savoisy, se trouvant alors dans une fausse position, demanda à se justifier et jeta son gant, que personne ne releva (V. la *Chronique du Religieux de Saint-Denis*, t. III, p. 161).

Juvénal des Ursins raconte les choses autrement: « Combien qu'on voulut dire qu'il y eut tresves avec les Anglois, toutesfois sur la mer faisoient maux innombrables. Messire Charles de Savoisy, dont aucunement est fait mention, avoit grand désir de se faire valoir, et envoya en Espagne pour sçavoir s'il pourroit finer des navires, en intention de faire armes contre les Anglois. Et sur ce en escripvit au roi d'Espagne, et n'eust pas response telle qu'il eust bien voulu, dont il fut bien desplaisant. Et aucunement déclara sa volonté de faire guerre aux Anglois, dont le roi fut mal content, et fit sçavoir en Espagne qu'on ne lui baillast point de navires. Et

(1) Voyez Rymer, 27 mai 1391; 17 janvier 1391; 17 août 1396. Le traité de 1391 est signé par Robert de Braquemont.

disoient aucuns près du roi que Savoisy faisait mal de vouloir exécuter son entreprise avec les tresves. Et quand Savoisy sceut les paroles, il dit publiquement qu'il faisait comme bon et loyal François. Et si il y avoit gentilhomme qui voulut dire le contraire il estoit prest de s'en défendre, et en jeta son gage, lequel personne ne receut. » (JUVÉNAL DES URSINS, coll. Michaud, p. 427.)

Entre ces récits divergents se place avec plus de vraisemblance celui de notre auteur, lequel a son intérêt pour l'histoire, car les dernières années du règne de don Enrique III sont peu connues, et l'ambassade faite en 1405 n'a pas, que nous sachions, laissé de traces dans les archives.

NOTE 9.

Page 263. — L'histoire d'Eléonore de Guienne a été singulièrement altérée dans ce chapitre. Comment une princesse de mœurs peu sévères s'est-elle aussi complètement transformée ? C'est là une de ces métamorphoses que les légendes ont opérées plus d'une fois. Nous ne connaissons cependant aucun livre français qui attribue un pareil rôle à l'héritière du duché d'Aquitaine ; mais une partie des aventures que Gamez lui prête ont été mises sur le compte d'une princesse de Hongrie dans le *Roman de la Manekine*, de Philippe de Reims (publié par M. F. MICHEL, 1840, in-4o). Un roi de Hongrie avait épousé une belle princesse qu'il aimait tendrement et qui mourut après lui avoir donné une fille nommée Joie. Elle seule semble digne de succéder à sa mère, à laquelle le roi a juré de n'épouser qu'une femme qui lui ressemblât. Les grands demandent ce mariage ; le clergé le permet, et le roi, enflammé d'amour, se rend chez sa fille :

En sa cambre ès-le vous venu.
Com son pere l'a recheu
La damoiselle boinement ;
Et li rois par la main le prent.
Sour une keute-pointe bele
S'assiet, et lès lui la pucelle :
Avec aus n'a qui noise faire.

Le roi de Hongrie apprend à Joie qu'il est résolu de l'épouser.

Li damoiziele ot et entant
Çou que ses peres va contant ;
Mais en Dieu a mise s'entente.
Se ne li plaist ni atalente
Çou dont ses pere li parole ;
Ains li dist : Peres, tel parole,
S'il vous plaist, poés bien laissier ;
Car ce ne me porroit plaisier

Nus que ce me sanlast droiture
Que nus hom péeust s'engereure
Espouser selonc nostre loy;
Et tout cil sont plain de derroy
Qui contre Dieu consel vous donnent
Et de tel chose vous semonnent.
Por riens ne m'y accorderoie,
La mort avant en soufferroie :
Ne sui mie tenue à faire
Ce qu'à m'ame seroit contraire.

Le roi persistant dans son dessein, Joie se rend dans la cuisine du palais, prend un couteau et se coupe le poing gauche qui tombe dans un fleuve au-dessus duquel est située la cuisine. Son père furieux la condamne à être brûlée vive. Un mannequin est mis à sa place, tandis qu'on l'embarque sur un vaisseau qui aborde en Ecosse. Joie rencontre le roi de ce pays qui l'épouse. Ici, à cette donnée s'en mêle une autre qui a obtenu un long succès au moyen âge, qu'on retrouve dans le *Chevalier au Cygne,* dans *Dolopathos,* l'histoire de *Dusolina* des *Reali di Francia,* les aventures de *Dion'gia* dans le *Pecorone,* le conte d'Ondine dans Musœus, et dont on aperçoit quelques traces à la fin du conte de *la Belle au bois dormant.* La mère du roi d'Écosse écrit à son fils que Joie a mis au monde un monstre. Le roi ordonne d'attendre son retour. A sa lettre sa mère en substitue une autre par laquelle il est enjoint au sénéchal de brûler Joie. Cette fois encore la princesse est sauvée par un mannequin et de nouveau embarquée. Le roi revient, découvre la vérité, fait enfermer sa mère et se met en quête de sa femme. Au bout de sept ans, il la retrouve à Rome. A Rome est aussi le vieux roi de Hongrie, tourmenté par sa conscience : en pleine église il s'accuse tout haut de ce qu'il a fait. Sa fille qui est présente et qui voit ses remords se fait reconnaître ; on retrouve dans une fontaine son poing qui jadis a été avalé par un esturgeon, et grâce à la bénédiction du Pape, ce poing va se rattacher au bras gauche de Joie. Le *Roman de la Manekine* a fourni le sujet d'un *miracle de Nostre Dame* qui a été imprimé dans le *théâtre français au moyen âge,* publié par MM. Monmerqué et Fr. Michel.

Tout le début du conte de *Peau-d'Ane* offre aussi une grande analogie avec le commencement de la *Manekine.*

On aura remarqué, dans la légende de la princesse de Guienne, ce trait caractéristique de l'époque, l'assentiment donné par les conseillers du prince à la punition de la fille vertueuse, mais désobéissante. Tout en faisant ressortir l'héroïsme de la victime, notre auteur ne proteste point contre le traitement qui lui est infligé ; il laisse au ciel le redressement de ce tort. Le théâtre espagnol a tiré de la notion de l'autorité souveraine ainsi conçue

(bien en dehors des réalités de l'histoire, en Espagne aussi bien que chez nous) quelques-uns de ses plus grands effets. Bornons-nous à citer la pièce de Lope de Vega, intitulée : *La Estrella de Sevilla*. Nous retrouvons exactement la même donnée, mais plus frappante encore parce qu'elle est ramenée au centre de la famille et de la simple autorité paternelle, dans un *romance* que reproduisent avec de légères variantes les *romanceros* catalans, castillans et portugais (1). Gamez doit l'avoir connu et semble en avoir beaucoup profité pour sa rédaction. Ici toute la famille, la mère, les frères et les sœurs, assistent plus ou moins passivement, suivant les romances, au long châtiment de la fille que son père a fait renfermer dans une tour et y laisse périr de soif. L'intervention des anges vient seule à la fin donner une moralité à cette tragédie.

Note 10.

Page 269. — Charles de Savoisy, seigneur de Seignelay, était fils de ce Philippe de Savoisy, que le roi Charles V avait désigné pour faire partie du conseil de tutelle en cas de régence pendant la minorité de son successeur. Elevé près de Charles VI, conseiller, premier chambellan et chevalier d'honneur du roi, il abusa quelquefois de sa faveur. La querelle qu'il eut avec l'Université de Paris est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la raconter ici. C'est après cette affaire dont parlent toutes les histoires de France que, suivant Juvénal des Ursins, Charles de Savoisy fit auprès du roi de Castille, pour en obtenir des galères et aller courir sur les Anglais, la démarche dont nous avons parlé dans une des notes précédentes. p. 558

Les Chroniques de Saint-Denis, d'accord avec Gamez, nous expliquent comment nos deux chevaliers avaient entendu parler l'un de l'autre avant de lier ensemble leur partie. Voici ce qu'elles disent de Savoisy :

« La maison d'icelui chevalier fut abattue, et fut ledit chevalier banny hors du royaume de France et excommunié, et s'en alla devers le pape lequel le absolut, et [il] arma quatre galées et s'en alla par mer faire guerre aux Sarrazins, et là gaigna moult d'avoir, puys retourna et fut faite sa paix et refist son hôtel à Paris tel

(1) *Milà y Fontanals, Observaciones sobre la poesia popular*, p. 122. — *Jahrbuch fur romanische literatur*, t. III, p. 234. — *Romanceiro de Almeida-Garrett*, t. II, p. 107.

Il est tué par son frère. — Don Fernando de Castro, fait prisonnier à Montiel, est mis sous bonne garde. — Don Enrique entre à Séville, puis à Tolède. — *Mai.* Négocie avec Martin Lopez de Cordova, pour la reddition de Carmona. Le roi de Portugal élève des prétentions au trône de Castille, et entre en Galice. Il est reçu à la Corogne. — *Juin.* Don Enrique assiège Zamora. — *Juillet.* Don Enrique entre en Galice avec du Guesclin. Le roi de Portugal se rembarque à la Corogne. — Don Enrique entre en Portugal, y prend Braga et Bragance. Don Fernando de Castro échappe à ses gardiens et lève son drapeau en Galice.

1370. — *Mars.* Don Enrique assiège Ciudad Rodrigo. Envoie en Galice, contre don Fernando de Castro, Pero Manrique et Pedro Ruiz Sarmiento. — *Juin.* Le roi de Portugal fait alliance avec le roi d'Aragon, et don Enrique continue la guerre par mer et par terre. — *18 octobre.* Don Tello, frère du roi, qui avait donné lieu à des soupçons sur sa fidélité, meurt subitement.

1371. — *26 février.* Zamora est prise par le roi. — *21 mars.* Don Enrique assiège Carmona. Il y entre par composition le 15 mai. Il fait mettre à mort, le 12 juin, Martin Lopez de Cordova, malgré la capitulation. — Don Fernando de Castro, battu à Puerto de Bueyes, est rejeté en Portugal. — *Août.* Traité de paix avec le Portugal. La Corogne, Ciudad Rodrigo et Valencia d'Alcantara sont remises au roi don Enrique en vertu de ce traité, qui ne s'exécute qu'en partie.

1372. — Renouvellement de la guerre contre le Portugal.

1373. — *12 mars.* Don Enrique signe devant Lisbonne, avec le roi de Portugal, le traité de paix, dont un des articles stipule l'expulsion de don Fernando de Castro. Don Fernando s'exile en Angleterre, et la pacification de la Castille est achevée.

Note 5.

Page 77. — Suivant le roi don Pedro d'Aragon, ce ne fut pas deux, mais quatre fois, que don Pedro de Castille refusa la bataille. Devant Taragona, au mois de mai 1357, il ne voulut pas attendre son ennemi, « pensant que Dieu lui devait nuire, parce qu'il faisait une guerre injuste. » Au mois de mai 1361, il envoya au roi d'Ara-

gon, qui lui offrait la bataille, le légat du Pape, pour qu'il entamât des négociations. En 1364, il déclara qu'il ne voulait pas combattre le roi d'Aragon, qui venait de s'emparer de Valence, parce qu'il était arrivé à la façon d'un almogavar, c'est-à-dire d'un éclaireur qui fait ses coups par surprise. Enfin, la quatrième journée que le roi de Castille refusa fut le 10 décembre 1364. Le roi d'Aragon raconte dans la chronique que nous analysons ici qu'il se trouva tout à coup en face de son adversaire dans le *campo de la Matanza;* il s'attendait à une attaque, mais don Pedro de Castille ne bougea pas. Des hommes dignes de foi rapportèrent à l'illustre chroniqueur que le roi de Castille, ayant réuni ses principaux chevaliers, le maître de Saint-Jacques, qui était frère de Maria de Padilla, et osait parler plus librement que les autres, engagea vivement son maître à combattre. — « Quand ledit maître, ajoute don Pedro d'Aragon, eut achevé sa réponse, ledit roi de Castille se tourna vers les autres maîtres, barons et chevaliers qu'il avait réunis, et voulut savoir d'eux quel était leur sentiment; tous approuvèrent et confirmèrent absolument tout ce que ledit maître de Santiago avait dit. Alors ledit roi de Castille, ayant entendu ladite réponse dudit maître et des autres qu'il avait fait assembler, cria à haute voix, et dit : « Y a-t-il ici quelque garçon qui ait un pain? » A ces paroles, un garçon accourut et lui apporta un pain; et ledit roi de Castille prit ledit pain et prononça les paroles que voici ou autres à l'avenant :

« Il me semble que vous êtes tous d'avis que j'offre la bataille au roi d'Aragon. Et moi je vous dis en vérité que, si j'avais avec moi ceux qu'a ledit roi d'Aragon avec lui, et s'il étaient mes vassaux ou mes sujets, sans aucune crainte je combattrais contre vous autres tous, et contre toute la Castille, et même contre toute l'Espagne. Mais pour que vous sachiez le cas que je fais de vous, voyez ce pain que je tiens dans mes mains; je pense qu'il suffirait à rassasier tout ce qu'il y a de fidèles en Castille. »

« Là-dessus ledit roi de Castille reprit le chemin d'Elche avec toutes ses compagnies de gens de pied et de cheval, qu'il fit loger dans ledit lieu. Quand il y fut revenu, quelques chevaliers lui dirent « que jamais la Castille n'avait reçu aussi grand déshonneur que ce jour-là, ». à cause de la manière dont ils s'en étaient retournés. « Donc, dit le roi, que conseillez-vous? » Et ils lui dirent : « Seigneur, nous vous conseillons que de toutes manières, demain matin vous alliez combattre le roi d'Aragon. — Ah! quel bon conseil! » répondit ledit roi. Et prenant un morceau de pain dans sa main, car il soupait alors, il redit : « Avec ce morceau de

Il est tué par son frère. — Don Fernando de Castro, fait prisonnier à Montiel, est mis sous bonne garde. — Don Enrique entre à Séville, puis à Tolède. — *Mai*. Négocie avec Martin Lopez de Cordova, pour la reddition de Carmona. Le roi de Portugal élève des prétentions au trône de Castille, et entre en Galice. Il est reçu à la Corogne. — *Juin*. Don Enrique assiège Zamora. — *Juillet*. Don Enrique entre en Galice avec du Guesclin. Le roi de Portugal se rembarque à la Corogne. — Don Enrique entre en Portugal, y prend Braga et Bragance. Don Fernando de Castro échappe à ses gardiens et lève son drapeau en Galice.

1370. — *Mars*. Don Enrique assiège Ciudad Rodrigo. Envoie en Galice, contre don Fernando de Castro, Pero Manrique et Pedro Ruiz Sarmiento. — *Juin*. Le roi de Portugal fait alliance avec le roi d'Aragon, et don Enrique continue la guerre par mer et par terre. — *18 octobre*. Don Tello, frère du roi, qui avait donné lieu à des soupçons sur sa fidélité, meurt subitement.

1371. — *26 février*. Zamora est prise par le roi. — *21 mars*. Don Enrique assiège Carmona. Il y entre par composition le 15 mai. Il fait mettre à mort, le 12 juin, Martin Lopez de Cordova, malgré la capitulation. — Don Fernando de Castro, battu à Puerto de Bueyes, est rejeté en Portugal. — *Août*. Traité de paix avec le Portugal. La Corogne, Ciudad Rodrigo et Valencia d'Alcantara sont remises au roi don Enrique en vertu de ce traité, qui ne s'exécute qu'en partie.

1372. — Renouvellement de la guerre contre le Portugal.

1373. — *12 mars*. Don Enrique signe devant Lisbonne, avec le roi de Portugal, le traité de paix, dont un des articles stipule l'expulsion de don Fernando de Castro. Don Fernando s'exile en Angleterre, et la pacification de la Castille est achevée.

NOTE 5.

Page 77. — Suivant le roi don Pedro d'Aragon, ce ne fut pas deux, mais quatre fois, que don Pedro de Castille refusa la bataille. Devant Taragona, au mois de mai 1357, il ne voulut pas attendre son ennemi, « pensant que Dieu lui devait nuire, parce qu'il faisait une guerre injuste. » Au mois de mai 1361, il envoya au roi d'Ara-

gon, qui lui offrait la bataille, le légat du Pape, pour qu'il entamât des négociations. En 1364, il déclara qu'il ne voulait pas combattre le roi d'Aragon, qui venait de s'emparer de Valence, parce qu'il était arrivé à la façon d'un almogavar, c'est-à-dire d'un éclaireur qui fait ses coups par surprise. Enfin, la quatrième journée que le roi de Castille refusa fut le 10 décembre 1364. Le roi d'Aragon raconte dans la chronique que nous analysons ici qu'il se trouva tout à coup en face de son adversaire dans le *campo de la Matanza;* il s'attendait à une attaque, mais don Pedro de Castille ne bougea pas. Des hommes dignes de foi rapportèrent à l'illustre chroniqueur que le roi de Castille, ayant réuni ses principaux chevaliers, le maître de Saint-Jacques, qui était frère de Maria de Padilla, et osait parler plus librement que les autres, engagea vivement son maître à combattre. — « Quand ledit maître, ajoute don Pedro d'Aragon, eut achevé sa réponse, ledit roi de Castille se tourna vers les autres maîtres, barons et chevaliers qu'il avait réunis, et voulut savoir d'eux quel était leur sentiment; tous approuvèrent et confirmèrent absolument tout ce que ledit maître de Santiago avait dit. Alors ledit roi de Castille, ayant entendu ladite réponse dudit maître et des autres qu'il avait fait assembler, cria à haute voix, et dit : « Y a-t-il ici quelque garçon qui ait un pain? » A ces paroles, un garçon accourut et lui apporta un pain; et ledit roi de Castille prit ledit pain et prononça les paroles que voici ou autres à l'avenant :

« Il me semble que vous êtes tous d'avis que j'offre la bataille au roi d'Aragon. Et moi je vous dis en vérité que, si j'avais avec moi ceux qu'a ledit roi d'Aragon avec lui, et s'il étaient mes vassaux ou mes sujets, sans aucune crainte je combattrais contre vous autres tous, et contre toute la Castille, et même contre toute l'Espagne. Mais pour que vous sachiez le cas que je fais de vous, voyez ce pain que je tiens dans mes mains ; je pense qu'il suffirait à rassasier tout ce qu'il y a de fidèles en Castille. »

« Là-dessus ledit roi de Castille reprit le chemin d'Elche avec toutes ses compagnies de gens de pied et de cheval, qu'il fit loger dans ledit lieu. Quand il y fut revenu, quelques chevaliers lui dirent « que jamais la Castille n'avait reçu aussi grand déshonneur que ce jour-là, ». à cause de la manière dont ils s'en étaient retournés. « Donc, dit le roi, que conseillez-vous ? » Et ils lui dirent : « Seigneur, nous vous conseillons que de toutes manières, demain matin vous alliez combattre le roi d'Aragon. — Ah ! quel bon conseil ! » répondit ledit roi. Et prenant un morceau de pain dans sa main, car il soupait alors, il redit : « Avec ce morceau de

Il est tué par son frère. — Don Fernando de Castro, fait prisonnier à Montiel, est mis sous bonne garde. — Don Enrique entre à Séville, puis à Tolède. — *Mai*. Négocie avec Martin Lopez de Cordova, pour la reddition de Carmona. Le roi de Portugal élève des prétentions au trône de Castille, et entre en Galice. Il est reçu à la Corogne. — *Juin*. Don Enrique assiège Zamora. — *Juillet*. Don Enrique entre en Galice avec du Guesclin. Le roi de Portugal se rembarque à la Corogne. — Don Enrique entre en Portugal, y prend Braga et Bragance. Don Fernando de Castro échappe à ses gardiens et lève son drapeau en Galice.

1370. — *Mars*. Don Enrique assiège Ciudad Rodrigo. Envoie en Galice, contre don Fernando de Castro, Pero Manrique et Pedro Ruiz Sarmiento. — *Juin*. Le roi de Portugal fait alliance avec le roi d'Aragon, et don Enrique continue la guerre par mer et par terre. — *18 octobre*. Don Tello, frère du roi, qui avait donné lieu à des soupçons sur sa fidélité, meurt subitement.

1371. — *26 février*. Zamora est prise par le roi. — *21 mars*. Don Enrique assiège Carmona. Il y entre par composition le 15 mai. Il fait mettre à mort, le 12 juin, Martin Lopez de Cordova, malgré la capitulation. — Don Fernando de Castro, battu à Puerto de Bueyes, est rejeté en Portugal. — *Août*. Traité de paix avec le Portugal. La Corogne, Ciudad Rodrigo et Valencia d'Alcantara sont remises au roi don Enrique en vertu de ce traité, qui ne s'exécute qu'en partie.

1372. — Renouvellement de la guerre contre le Portugal.

1373. — *12 mars*. Don Enrique signe devant Lisbonne, avec le roi de Portugal, le traité de paix, dont un des articles stipule l'expulsion de don Fernando de Castro. Don Fernando s'exile en Angleterre, et la pacification de la Castille est achevée.

Note 5.

Page 77. — Suivant le roi don Pedro d'Aragon, ce ne fut pas deux, mais quatre fois, que don Pedro de Castille refusa la bataille. Devant Taragona, au mois de mai 1357, il ne voulut pas attendre son ennemi, « pensant que Dieu lui devait nuire, parce qu'il faisait une guerre injuste. » Au mois de mai 1361, il envoya au roi d'Ara-

gon, qui lui offrait la bataille, le légat du Pape, pour qu'il entamât des négociations. En 1364, il déclara qu'il ne voulait pas combattre le roi d'Aragon, qui venait de s'emparer de Valence, parce qu'il était arrivé à la façon d'un almogavar, c'est-à-dire d'un éclaireur qui fait ses coups par surprise. Enfin, la quatrième journée que le roi de Castille refusa fut le 10 décembre 1364. Le roi d'Aragon raconte dans la chronique que nous analysons ici qu'il se trouva tout à coup en face de son adversaire dans le *campo de la Matanza;* il s'attendait à une attaque, mais don Pedro de Castille ne bougea pas. Des hommes dignes de foi rapportèrent à l'illustre chroniqueur que le roi de Castille, ayant réuni ses principaux chevaliers, le maître de Saint-Jacques, qui était frère de Maria de Padilla, et osait parler plus librement que les autres, engagea vivement son maître à combattre. — « Quand ledit maître, ajoute don Pedro d'Aragon, eut achevé sa réponse, ledit roi de Castille se tourna vers les autres maîtres, barons et chevaliers qu'il avait réunis, et voulut savoir d'eux quel était leur sentiment; tous approuvèrent et confirmèrent absolument tout ce que ledit maître de Santiago avait dit. Alors ledit roi de Castille, ayant entendu ladite réponse dudit maître et des autres qu'il avait fait assembler, cria à haute voix, et dit : « Y a-t-il ici quelque garçon qui ait un pain? » A ces paroles, un garçon accourut et lui apporta un pain; et ledit roi de Castille prit ledit pain et prononça les paroles que voici ou autres à l'avenant :

« Il me semble que vous êtes tous d'avis que j'offre la bataille au roi d'Aragon. Et moi je vous dis en vérité que, si j'avais avec moi ceux qu'a ledit roi d'Aragon avec lui, et s'il étaient mes vassaux ou mes sujets, sans aucune crainte je combattrais contre vous autres tous, et contre toute la Castille, et même contre toute l'Espagne. Mais pour que vous sachiez le cas que je fais de vous, voyez ce pain que je tiens dans mes mains; je pense qu'il suffirait à rassasier tout ce qu'il y a de fidèles en Castille. »

« Là-dessus ledit roi de Castille reprit le chemin d'Elche avec toutes ses compagnies de gens de pied et de cheval, qu'il fit loger dans ledit lieu. Quand il y fut revenu, quelques chevaliers lui dirent « que jamais la Castille n'avait reçu aussi grand déshonneur que ce jour-là, ». à cause de la manière dont ils s'en étaient retournés. « Donc, dit le roi, que conseillez-vous? » Et ils lui dirent : « Seigneur, nous vous conseillons que de toutes manières, demain matin vous alliez combattre le roi d'Aragon. — Ah! quel bon conseil! » répondit ledit roi. Et prenant un morceau de pain dans sa main, car il soupait alors, il redit : « Avec ce morceau de

pain, je rassasierais tout ce qu'il y a de fidèles en Castille. » *(Cronica del rey don Pedro del Punyalet,* Barcelone, 1850, 8°, page 373.)

Note 6.

Page 130. — Pour Costanza de Guevara, Pero Niño était un bien petit parti. Nous ne savons d'où vinrent les obstacles, du côté des Guevara ou de Juan de Velasco, « personnage hautain, opiniâtre, d'humeur sombre et dure » (V. *Generaciones y senblanzas)*; mais il y en eut, ainsi qu'en témoigne une chanson conservée dans le *Cancionero de Baena*, où on l'attribue à Alfonso Alvarez de Villasandino. Elle peut avoir été composée par ce poète qui tenait boutique de chansons; mais elle a certainement été écrite pour Pedro Niño qui, d'autres fois encore, eut recours au même versificateur. Nous la donnons comme pièce justificative, avec un essai de traduction.

Cancionero de Baena. — N° 9.

« Alfonso Alvarez a fait cette chanson pour l'amour et à la louange de Constance Velez de Guyvara.

Quando yo vos vi donsella,	Je vous vis jeune fille à peine,
De vos mucho me pagué :	Et vous m'avez charmé dès lors;
Ya dueña, vos loaré.	Veuve, votre beautó sereine
	S'augmente de nouveaux trésors.
Yo vos vy, gentil señora,	Je vous vis toute jeune d'âge,
Niña de pequeña hedat;	Presque un enfant, en vérité;
È segunt vos veo agora	Maintenant, sur votre visage
Florescio vestra beldat.	Fleurit toute votre beauté.
Sy mi coraçon adora	Et si mon pauvre cœur s'engage
Vestra lynda magestat,	Sous votre douce majesté,
Mis ojos vieron por qué.	C'est que mes yeux ont fait ma chaîne.
Esforçose la fortuna	Hélas! l'inconstante fortune
En obras de grant crueldat	Vint nous livrer un grand combat,
Tanto, qu' el sol è la luna	Tel que le soleil et la lune
Perdieron su claridat.	Pour nous ont perdu leur éclat.
Yo por uno è vos por una,	C'est une affliction commune
Cada uno en su egualdat	Qui dans ce moment nous abat;
Padesçemos, bien lo ssé.	Nous éprouvons la même peine.
Por ende, señora mya,	Mais, dame, à votre beau visage
Vestro buen gesto alegrat	Rendez le calme et la gaîté;

Con placer è loçania,
Pues el mundo es vanidat;
Que yo ya non ossarya
Descrubrir la poridat
De un ssecreto que yo ssé.

Vestro muy gentil asseo,
Garnido en toda bondat,
Me conquista, pues que veo
Cerca la contraryedat:
Por lo qual, señora, creo
Que daquesta enfermedat
Tarde o nunca ssanaré.

Médico nin çurugiano
Non an tanta abtoridat,
Que me pudiessen dar ssano
De perfeta sanidat;
Sy vestro brio loçano
De mi non ha piedat,
Por vestro leal morré.

De Dios vos fuè otorgada
La muy lynda castidat,
La qual sienpre fue fallada.
En vos con grant onestat:
Fijadalgo bien cryada,
Fermossa syn fealdat,
Vestro sso ssiempre é sséré.

Los que vestro nombre quieren
Saber, sepan por verdat,
Que la costa que fycieren
Por saber çertenidat
Perderan, sy non sopieren
Las letras de una cibdat
La qual non les nombraré.

Aunque pierda tiempo en vano,
Dueña, vos me perdonat,
Que çierto de llano en llano
Vos amo por lealtat:
Aunque ssé que non gano
Sy non seguir voluntad,
En esta fè moryré.

L'amour vrai résiste à l'orage
Que forme la méchanceté.
Ne craignez pas que mon langage
Trahisse avec légèreté
Un secret que je sais, ma reine.

Ah! je me soumets avec joie,
Dame, à votre charme vainqueur!
Et quoiqu'auprès de vous je voie
Un grand obstacle à mon bonheur,
Point ne saurais quitter ma voie.
Cette constance de mon cœur
Prouve qu'éternelle est ma peine.

Pour guérir si douce souffrance,
Ni médecin, ni chirurgien
Ne montrent assez de science,
Et sans vous ils ne peuvent rien.
Quoi qu'ordonne votre puissance,
Je veux garder mon cher lien,
Et joie en ressens surhumaine.

Le ciel vous a, dame sans paire,
Donné la pure chasteté;
Il mit en vous, dame très-chère,
Tous les trésors d'honnêteté.
Toutes les vertus qu'on révère
Sont jointes à votre beauté.
Toujours serez ma souveraine.

Si quelque indiscret m'interpelle
Touchant le nom par vous porté,
Pour savoir comme on vous appelle,
Je lui dirai qu'en vérité
Il faut que d'abord il épelle
Le nom de certaine cité (1);
Mais le laisserai dans sa peine.

Tout mon temps, je le perds, madame,
Je le sais; mais pardonnez-moi:
C'est un amour exempt de blâme
Qui dans mon cœur commande en roi.
Jusqu'à ce que je rende l'âme,
Je prétends conserver ma foi
Et vous servir, beauté sereine.

(1) La ville peut être Velez, aussi bien que Constance : *Velez el rubio*, *Velez el blanco*, *Velez-Malaga*.

Pues que el mundo es opyniones,
Amigos, adevinat
Qual es la que tantos dones
Heredo en su mocedat?
Que yo ya en fin de rrasones,
Non pensando malestad,
Syenpre la obedeçeré.

Esto ofresco en aguynaudo,
Señora, esta navidat
A vos, por quien ledo ando
Syn error é torpedat.
Al non quiero nin demando
Synon vestra amistat,
Con tanto me gosaré.

Puisqu'on voit le monde sans cesse
Débattre des difficultés,
Devinez qui, dès sa jeunesse,
Eut tant de hautes qualités.
Cherchez le nom de ma maîtresse;
Sur ce sujet-là je me tais
Et m'incline devant ma reine.

Ceci je l'offre comme étrenne,
En cette fête de Noël,
A vous, ma belle suzeraine,
Qui me changez la terre en ciel.
Je suis heureux qu'à vous parvienne
Le vœu d'un amour éternel,
Car toujours bénirai ma chaîne.

Note 8.

Pages 151 et 194. — L'aiguade des grottes d'Alcocevar n'est point marquée sur nos cartes, non plus que celle du *Vergelet*, dont Gamez parle plus loin (p. 198). D'après les indications que fournit le récit de notre auteur, il convient de les chercher entre le cap Falcon et le cap Fégalo (voyez la *carte des attérages d'Oran*, par l'amiral Bérard), de préférence dans le voisinage du cap Sigale, point de la côte le plus rapproché des îles Habibas, où l'on verra que Pero Niño fit station.

La carte catalane du XIVe siècle que M. Buchon a publiée inscrit entre le cap Falcon et le cap Fégalo, sans marquer les points précis auxquels ils se rapportent, deux noms seulement, *Arcozava* et *Aqua oiva*, qui probablement, n'étant pas des noms de villes, signalaient aux navigateurs des aiguades, sorte de renseignement spécialement intéressant pour eux. Si l'on tient compte du changement de l'*l* en *r* qui est perpétuel chez les Espagnols dans la transcription des noms arabes, on sera bien disposé à voir dans l'*Arcozava* de la carte catalane l'*Alcocevar* de Gamez. Mais ce qui détermine avec exactitude la position d'Alcocevar est cette circonstance que, entre le cap Falcon et le cap Fégalo, il n'existe au bord de la mer qu'une seule grotte. M. le capitaine de Champlouis a bien voulu examiner dans notre intérêt les questions que soulève le récit de Gamez et y appliquer, avec les connaissances géographiques dont il a fait preuve dans l'exécution de la belle carte de l'Afrique sous la domination romaine, les moyens d'information qu'il a pu se procurer sur les lieux; il a reconnu distinctement Alcocevar dans la *Ghar Debaâ*,

située au pied du Djebel Touila (le Mezaïta de la carte de Bérard). Ghar Debaâ signifie la *caverne de la hyène*. Ce nom peut avoir, en raison de quelque incident récent, remplacé celui d'Alcocevar, aujourd'hui tout à fait inconnu dans le pays, si toutefois Alcocevar n'en est pas une corruption ou bien un nom générique. « Les grottes, écrit M. de Champlouis, sont marquées sur la carte du capitaine Karth dressée en 1848. Elles sont vastes, et il en sort en abondance de l'eau douce. Autour d'elles le terrain est abrupt. On peut y reconnaître et le point d'où les Mores lançaient des pierres sur les galères qui venaient faire de l'eau, et le plateau, situé à 376 mètres au-dessus de la mer, d'où l'on surveillait ceux qui tentaient d'aborder la côte en cet endroit. »

Nous pouvons donc fixer la position d'Alcocevar à 11 kilomètres sud-ouest du cap Fégalo, au fond d'une petite crique ouverte du côté de l'ouest, et qui forme un assez pauvre abri, mais dont le rivage accore permet d'accoster l'aiguade comme un quai. Le Mezaïta, qui s'élève au-dessus du mouillage, le fait trouver aisément, car c'est le principal point de reconnaissance sur cette côte; mais il faut de la hardiesse pour aller mettre là son navire.

La dénomination tout espagnole de la seconde aiguade s'était conservée jusqu'au dernier siècle. Nous trouvons le *Vergelet* désigné dans l'itinéraire de la province d'Oran que dressa en 1770 le maréchal de camp don Eugenio de Alvarado (bibl. imp., mss. fonds espagnol, nº 34). On y lit: « Côte à l'ouest d'Oran: — *Mazarquibir, las Aguadas, Cabo Falco, el Gavfar, el Bergelete, la Barranca, Azaro, cabo F.gal.* » Dans cet itinéraire les distances sont données d'une manière si évidemment fausse, que nous ne les rapporterons pas ici, et nous retenons seulement l'ordre dans lequel les noms sont inscrits. Il nous détourne de chercher le Vergelet trop près du cap Fégalo, où l'on pourrait sans cela être tenté de le reconnaître dans l'une des deux anses bonnes pour abriter de petits bâtiments, et dont la plus orientale, celle qui reçoit l'Oued Qouabis, peut servir d'aiguade. M. de Champlouis fait observer que la configuration du sol à l'embouchure de l'Oued Qouabis, répond assez bien à la description du Vergelet donnée par Gamez: « lieu très-périlleux où peuvent se tenir cachés beaucoup de gens, parce que le pays est couvert d'arbres et tout coupé de ravins. » On peut appliquer également la même description au Merza Madaghr, petit port situé à six kilomètres au nord-est de Ghar Debaâ, qui est abrité tant bien que mal du vent d'ouest, et qui reçoit l'Oued Madaghr au sortir d'un vallon tourmenté. Nous croirions plus naturel encore de chercher le

Vergelet au nord du cap Sigale, à l'embouchure de l'Oued Mazlouf, qui forme une petite baie sur une côte abordable (voyez *Bérard*, *Description des côtes de l'Algérie*, Paris, 1837, 8°). C'est aussi de ce côté que, suivant le capitaine de Champlouis, devrait se trouver l'*Aqua oiva* ou *Aquaviva* de la carte catalane, dans le village d'Aceviva, à cinq milles et demi au nord, 60° est du cap Sigale.

Entre les trois positions de l'Oued Qouabis, Marza Madaghr et l'Oued Mazlouf, le lecteur choisira. Quelle que soit celle où Pero Niño aborda, son opération montre chez lui beaucoup de résolution.

NOTE 8.

Page 206. — Les relations d'intime alliance entre les couronnes de France et de Castille dataient des règnes de Philippe de Valois et don Alonso le onzième. Philippe en avait eu l'initiative, et don Alonso, sollicité en même temps par le roi de France et le roi d'Angleterre, s'était décidé pour l'alliance française (1). D'après la *Chronique* de don Alonso, le traité d'alliance aurait été conclu l'an 1335. La chronique cite comme négociateurs les mêmes personnages qui en 1345 furent chargés de rédiger une nouvelle convention, « non pour rien retrancher, mais pour ajouter aux traités antérieurs ». Il peut y avoir quelque inexactitude chez le chroniqueur quant à l'année et quant aux noms des premiers négociateurs ; mais les secours que, suivant lui, le roi de Castille fournit au roi de France en 1338 et 1339 prouveraient que l'alliance avait été scellée précédemment. Sa clause principale est reproduite textuellement dans le traité du 1er juillet 1345 qui nous a été conservé. *(Corps universel diplomatique*, par du Mont, Amsterdam, 1726, f°, t. I, partie II, p. 231.) Elle porte que les rois de France et de Castille se prêteront mutuellement secours contre tout homme né ou à naître : « Si l'un des deux contractants est requis par l'autre de l'aider de gens d'armes par terre ou par mer, il l'accordera, aux frais du requérant, s'il n'a lui-même pas de guerre ou n'en a qu'une médiocre qui lui permette de secourir son allié. » (Article 6.)

Don Juan Alfonso d'Alburquerque suivait la pensée de son maître, lorsqu'il cherchait à serrer le nœud de cette alliance, en

(1) Les pièces de négociation avec l'Angleterre, laquelle dura de l'an 1335 jusqu'à la fin de l'année 1348, et fut bien près d'aboutir, ont été publiées par Rymer.

mariant don Pedro à Blanche de Bourbon, sœur de la reine de France. Les crimes de don Pedro et les malheurs qu'ils attirèrent sur ce prince jetèrent un moment la Castille dans l'alliance de l'Angleterre ; mais avec la maison de Transtamare, qui devait la couronne aux bons offices du roi de France non moins qu'aux auxiliaires recrutés chez nous dans les grandes compagnies, et qui se trouvait pressée entre l'Aragon et le Portugal, tous deux ennemis déclarés ou secrets, les anciennes relations se reprirent avec plus d'intimité et d'activité que jamais. Don Enrique II n'avait pas encore assuré la couronne sur sa tête, qu'il signa, le 20 novembre 1368, dans son camp, devant Tolède, un traité par lequel il s'engageait à fournir à la France un nombre de galères double de celui que la France armerait. Plus tard, ce nombre fut fixé à dix.

Jusqu'à Ferdinand le Catholique, il resta de tradition dans la maison de Transtamare qu'il fallait s'attacher à l'alliance française comme à une ancre sûre, et exécuter avec empressement ses stipulations. Don Enrique II et don Juan Ier en font l'objet d'une recommandation spéciale dans leur testament. Nous avons dû à la flotte castillane le gain de la bataille de La Rochelle, qui eut pour nous les plus grandes conséquences. Lorsqu'il signa, en 1372, devant Lisbonne, la paix avec le roi de Portugal, don Enrique II fit mettre dans le traité que le roi de Portugal ajouterait cinq galères aux dix que chaque année la Castille nous envoyait. Les grands services que Ferrant Sanchez de Tovar, amiral de Castille, rendit à l'amiral Jean de Vienne, pendant son expédition sur les côtes d'Angleterre, en 1377, sont mentionnés dans toutes nos histoires. Don Enrique II paya largement sa dette envers nous. Don Juan Ier ne fut pas moins fidèle à la France. En 1380 il doubla le nombre des galères que les traités l'obligeaient à fournir et supporta seul les frais de cette augmentation. Plus tard le duc de Lancastre s'efforça inutilement de le détacher de nous. Don Juan fit sa paix avec le prince anglais, mais réserva tous les devoirs et tous les sentiments que lui imposait l'alliance avec la France, éprouvée de son côté par le secours qui lui avait été apporté en 1386, après ses revers. Il ne saurait être exact, comme le dit Froissart, que l'on ait eu motif de concevoir quelque inquiétude à son sujet, ni que l'ambassade faite par Jean de Vienne en 1387 ait éprouvé la moindre difficulté. La preuve du contraire se trouve dans le simple rapprochement de deux dates : les pouvoirs du roi de France furent donnés à l'amiral Jean de Vienne le 11 décembre 1387, et le 13 février 1388 le roi don Juan avait signé le traité que l'amiral lui demandait. Entre ces deux

dates on ne saurait trouver place à la fois pour un long voyage et pour des retards apportés par mauvaise volonté dans l'œuvre de la négociation.

Le mariage de la fille du duc de Lancastre avec don Enrique III ne changea donc rien aux dispositions de la cour de Castille à notre égard, du vivant du roi don Juan Ier. Dès l'avènement du roi D. Enrique III, Richard II fit auprès de lui des tentatives pressantes; mais elles restèrent infructueuses, et don Enrique confirma au contraire les traités conclus avec ses prédécesseurs par Charles V et Charles VI (1). Quand, au renouvellement des hostilités avec l'Angleterre, le traité d'alliance fut de nouveau invoqué par nous, il semble que l'on ait craint l'action de la reine doña Catalina sur l'esprit du roi. Le récit de Gamez montre que cette crainte n'était point fondée. Il doit, ce nous semble, prévaloir sur ceux de nos chroniqueurs, que cependant nous sommes tenus de rapporter.

Le Religieux de Saint-Denis, parlant de l'ambassade envoyée à don Enrique III, dit que le roi Charles VI, irrité des descentes des Anglais sur les côtes de France, avait décidé qu'on assiégerait Calais, et avait chargé messire Charles de Savoisy, dont il est question plus loin dans le récit de Gamez, d'aller demander des secours en Espagne. Le roi de Castille lui fit bon accueil, mais remit à l'année suivante les secours demandés. On pensa qu'à cause de son mariage avec une Anglaise, il voulait rompre la vieille alliance de la France et de la Castille. Ce fut l'impression que rapporta Savoisy; quand le roi de Castille l'apprit, il fit annoncer à la cour de France l'arrivée de sa flotte. Savoisy, se trouvant alors dans une fausse position, demanda à se justifier et jeta son gant, que personne ne releva (V. la *Chronique du Religieux de Saint-Denis*, t. III, p. 161).

Juvénal des Ursins raconte les choses autrement: « Combien qu'on voulut dire qu'il y eut tresves avec les Anglois, toutesfois sur la mer faisoient maux innombrables. Messire Charles de Savoisy, dont aucunement est fait mention, avoit grand désir de se faire valoir, et envoya en Espagne pour sçavoir s'il pourroit finer des navires, en intention de faire armes contre les Anglois. Et sur ce en escripvit au roi d'Espagne, et n'eust pas response telle qu'il eust bien voulu, dont il fut bien desplaisant. Et aucunement déclara sa volonté de faire guerre aux Anglois, dont le roi fut mal content, et fit sçavoir en Espagne qu'on ne lui baillast point de navires. Et

(1) Voyez Rymer, 27 mai 1391; 17 janvier 1391; 17 août 1396. Le traité de 1391 est signé par Robert de Braquemont.

disoient aucuns près du roi que Savoisy faisait mal de vouloir exécuter son entreprise avec les tresves. Et quand Savoisy sceut les paroles, il dit publiquement qu'il faisait comme bon et loyal François. Et si il y avoit gentilhomme qui voulut dire le contraire il estoit prest de s'en défendre, et en jeta son gage, lequel personne ne receut. » (JUVÉNAL DES URSINS, coll. Michaud, p. 427.)

Entre ces récits divergents se place avec plus de vraisemblance celui de notre auteur, lequel a son intérêt pour l'histoire, car les dernières années du règne de don Enrique III sont peu connues, et l'ambassade faite en 1405 n'a pas, que nous sachions, laissé de traces dans les archives.

NOTE 9.

Page 263. — L'histoire d'Eléonore de Guienne a été singulièrement altérée dans ce chapitre. Comment une princesse de mœurs peu sévères s'est-elle aussi complètement transformée? C'est là une de ces métamorphoses que les légendes ont opérées plus d'une fois. Nous ne connaissons cependant aucun livre français qui attribue un pareil rôle à l'héritière du duché d'Aquitaine ; mais une partie des aventures que Gamez lui prête ont été mises sur le compte d'une princesse de Hongrie dans le *Roman de la Manekine*, de Philippe de Reims (publié par M. F. MICHEL, 1840, in-4o). Un roi de Hongrie avait épousé une belle princesse qu'il aimait tendrement et qui mourut après lui avoir donné une fille nommée Joie. Elle seule semble digne de succéder à sa mère, à laquelle le roi a juré de n'épouser qu'une femme qui lui ressemblât. Les grands demandent ce mariage ; le clergé le permet, et le roi, enflammé d'amour, se rend chez sa fille :

En sa cambre ès-le vous venu.
Com son pere l'a recheu
La damoiselle boinement ;
Et li rois par la main le prent.
Sour une keute-pointe bele
S'assiet, et lès lui la pucelle :
Avec aus n'a qui noise faire.

Le roi de Hongrie apprend à Joie qu'il est résolu de l'épouser.

Li damoiziele ot et entant
Çou que ses peres va contant ;
Mais en Dieu a mise s'entente.
Se ne li plaist ni atalente
Çou dont ses pere li parole ;
Ains li dist : Peres, tel parole,
S'il vous plaist, poés bien laissier ;
Car ce ne me porroit plaisier

Nus que ce me sanlast droiture
Que nus hom péeust s'engereure
Espouser selonc nostre loy ;
Et tout cil sont plain de derroy
Qui contre Dieu consel vous donnent
Et de tel chose vous semonnent.
Por riens ne m'y accorderoie,
La mort avant en soufferroie :
Ne sui mie tenue à faire
Ce qu'à m'ame seroit contraire.

Le roi persistant dans son dessein, Joie se rend dans la cuisine du palais, prend un couteau et se coupe le poing gauche qui tombe dans un fleuve au-dessus duquel est située la cuisine. Son père furieux la condamne à être brûlée vive. Un mannequin est mis à sa place, tandis qu'on l'embarque sur un vaisseau qui aborde en Ecosse. Joie rencontre le roi de ce pays qui l'épouse. Ici, à cette donnée s'en mêle une autre qui a obtenu un long succès au moyen âge, qu'on retrouve dans le *Chevalier au Cygne*, dans *Dolopathos*, l'histoire de *Dusolina* des *Reali di Francia*, les aventures de *Dion'gia* dans le *Pecorone*, le conte d'Ondine dans Musœus, et dont on aperçoit quelques traces à la fin du conte de *la Belle au bois dormant*. La mère du roi d'Écosse écrit à son fils que Joie a mis au monde un monstre. Le roi ordonne d'attendre son retour. A sa lettre sa mère en substitue une autre par laquelle il est enjoint au sénéchal de brûler Joie. Cette fois encore la princesse est sauvée par un mannequin et de nouveau embarquée. Le roi revient, découvre la vérité, fait enfermer sa mère et se met en quête de sa femme. Au bout de sept ans, il la retrouve à Rome. A Rome est aussi le vieux roi de Hongrie, tourmenté par sa conscience : en pleine église il s'accuse tout haut de ce qu'il a fait. Sa fille qui est présente et qui voit ses remords se fait reconnaître ; on retrouve dans une fontaine son poing qui jadis a été avalé par un esturgeon, et grâce à la bénédiction du Pape, ce poing va se rattacher au bras gauche de Joie. Le *Roman de la Manekine* a fourni le sujet d'un *miracle de Nostre Dame* qui a été imprimé dans le *théâtre français au moyen âge,* publié par MM. Monmerqué et Fr. Michel.

Tout le début du conte de *Peau-d'Ane* offre aussi une grande analogie avec le commencement de la *Manekine*.

On aura remarqué, dans la légende de la princesse de Guienne, ce trait caractéristique de l'époque, l'assentiment donné par les conseillers du prince à la punition de la fille vertueuse, mais désobéissante. Tout en faisant ressortir l'héroïsme de la victime, notre auteur ne proteste point contre le traitement qui lui est infligé ; il laisse au ciel le redressement de ce tort. Le théâtre espagnol a tiré de la notion de l'autorité souveraine ainsi conçue

(bien en dehors des réalités de l'histoire, en Espagne aussi bien que chez nous) quelques-uns de ses plus grands effets. Bornons-nous à citer la pièce de Lope de Vega, intitulée : *La Estrella de Sevilla*. Nous retrouvons exactement la même donnée, mais plus frappante encore parce qu'elle est ramenée au centre de la famille et de la simple autorité paternelle, dans un *romance* que reproduisent avec de légères variantes les *romanceros* catalans, castillans et portugais (1). Gamez doit l'avoir connu et semble en avoir beaucoup profité pour sa rédaction. Ici toute la famille, la mère, les frères et les sœurs, assistent plus ou moins passivement, suivant les romances, au long châtiment de la fille que son père a fait renfermer dans une tour et y laisse périr de soif. L'intervention des anges vient seule à la fin donner une moralité à cette tragédie.

Note 10.

Page 269. — Charles de Savoisy, seigneur de Seignelay, était fils de ce Philippe de Savoisy, que le roi Charles V avait désigné pour faire partie du conseil de tutelle en cas de régence pendant la minorité de son successeur. Elevé près de Charles VI, conseiller, premier chambellan et chevalier d'honneur du roi, il abusa quelquefois de sa faveur. La querelle qu'il eut avec l'Université de Paris est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la raconter ici. C'est après cette affaire dont parlent toutes les histoires de France que, suivant Juvénal des Ursins, Charles de Savoisy fit auprès du roi de Castille, pour en obtenir des galères et aller courir sur les Anglais, la démarche dont nous avons parlé dans une des notes précédentes. p. 558

Les Chroniques de Saint-Denis, d'accord avec Gamez, nous expliquent comment nos deux chevaliers avaient entendu parler l'un de l'autre avant de lier ensemble leur partie. Voici ce qu'elles disent de Savoisy :

« La maison d'icelui chevalier fut abattue, et fut ledit chevalier banny hors du royaume de France et excommunié, et s'en alla devers le pape lequel le absolut, et [il] arma quatre galées et s'en alla par mer faire guerre aux Sarrazins, et là gaigna moult d'avoir, puys retourna et fut faite sa paix et refist son hôtel à Paris tel

(1) *Milà y Fontanals, Observaciones sobre la poesia popular*, p. 122. — *Jahrbuch fur romanische literatur*, t. III, p. 234. — *Romanceiro de Almeida-Garrett*, t. II, p. 107.

